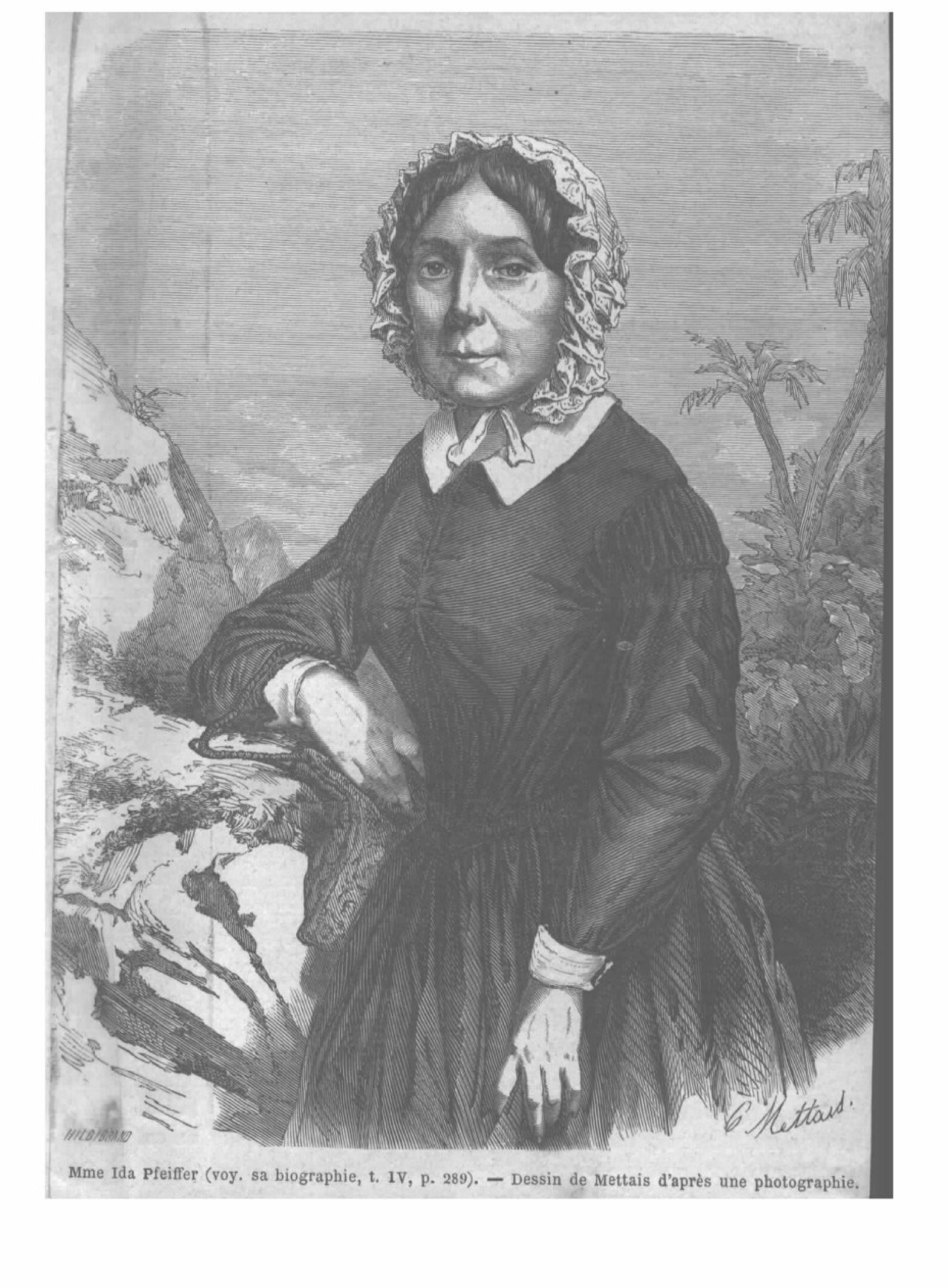


Mme Ida Pfeiffer (voy. sa biographie, t. IV, p. 289). — Dessin de Mettais d'après une photographie.

MON

SECOND VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

MON
SECOND VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

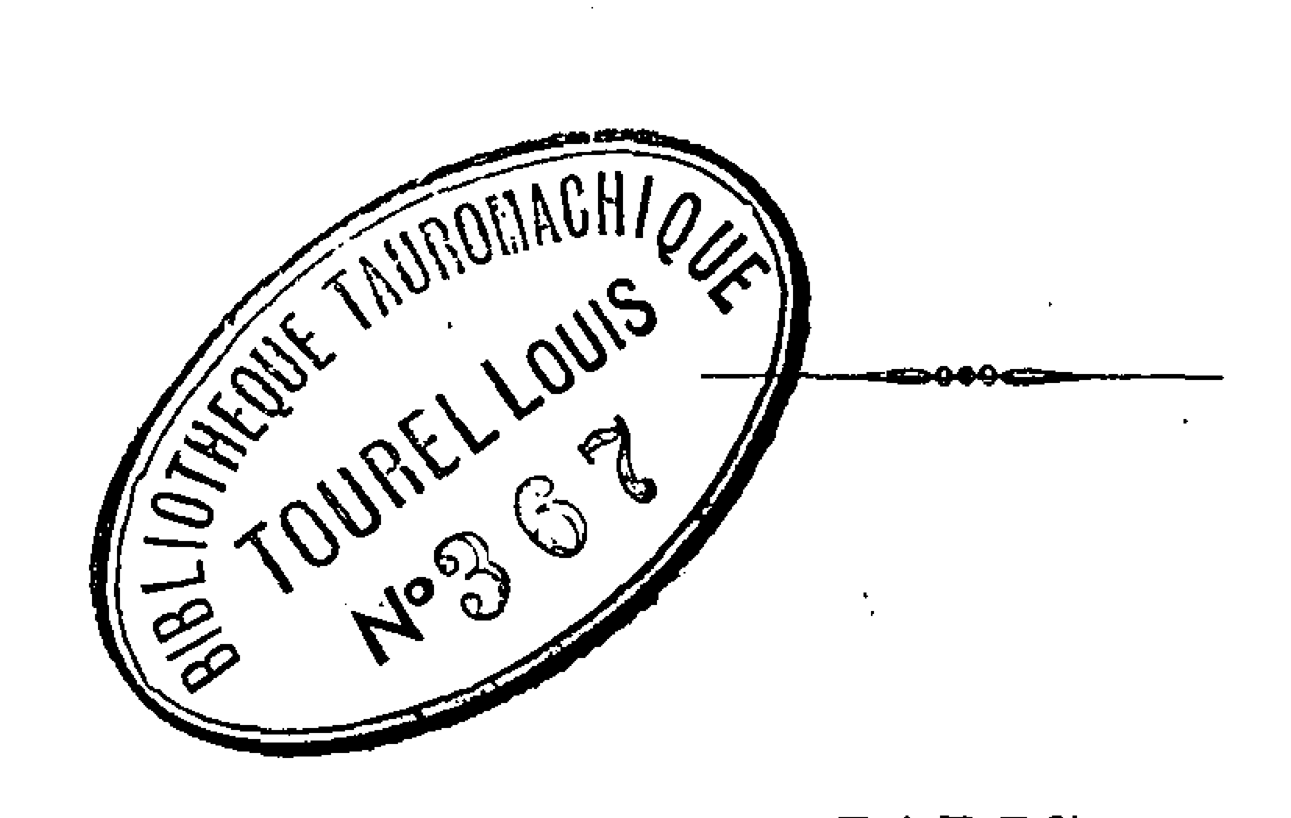
PAR

Mme IDA PFEIFFER
Membre honoraire
des Sociétés de géographie de Paris et de Berlin
et des Sociétés de zoologie de Berlin et d'Amsterdam

TRADUIT DE L'ALLEMAND

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR W. DE SUCKAU



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1857

NOTICE

SUR MADAME IDA PFEIFFER

NÉE REYER[1].

Mme Ida Pfeiffer est, à coup sûr, la plus étonnante et la plus intrépide voyageuse qui ait jamais existé. Née en 1795 à Vienne (Autriche), elle se maria vers 1820 et passa dans cette ville la plus grande partie de sa vie, livrée aux soins domestiques et à l'éducation de ses deux fils; mais elle était possédée d'une violente passion de voyager qui, dans son esprit, se confondait avec la noble ambition d'ajouter quelque chose par ses efforts personnels à la somme des connaissances humaines.

Dans un âge où le repos devient une nécessité, Mme Ida Pfeiffer a quitté ses foyers pour parcourir le monde. Si l'on trouve chez elle tous les traits caractéristiques de la ménagère allemande, ces qualités pâlissent devant l'éclat de hautes qualités beaucoup plus rares chez ses compatriotes, une curiosité ardente, un courage inébranlable, un sang-froid intrépide et une volonté de fer. Quand Mme Pfeiffer a dit : « J'irai là, je verrai telle chose, » les rochers ont beau dresser leurs

1. Nous avons emprunté à des documents réunis par M. Vapereau pour le *Dictionnaire des Contemporains*, dont l'impression s'exécute en ce moment, un grand nombre des détails de cette notice. D'autres nous ont été fournis par MM. Malte-Brun, Marmier, et par l'article que M. Depping a donné sur Mme Pfeiffer, dans la *Revue de Paris*. (Numéro du 1er septembre 1856.)

pics, les précipices ouvrir leurs gouffres béants, rien, pas même la menace d'une mort presque certaine, ne la fait reculer, et, grâce à sa persévérance inouïe et à son étoile, elle sait toujours se frayer un chemin pour parvenir à son but!

Dès l'âge le plus tendre, nous dit M. Depping, Mme Pfeiffer a été piquée de la tarentule. Enfant, elle s'échappait pour voir les chaises de poste ; elle enviait le sort du postillon et le suivait des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu dans un nuage de poussière. L'horizon de la jeune fille s'agrandit bientôt, car les relations de voyages qu'elle lisait, ou plutôt qu'elle dévorait, lui avaient montré l'Océan, des vaisseaux flottants, et le monde dont ils faisaient le tour. La vue des montagnes qui se perdaient dans le lointain lui arrachait des larmes; c'est elle qui le dit dans la préface d'un de ses ouvrages. Femme, son plus grand bonheur était d'accompagner son mari dans de longues excursions. Restée seule après la mort de M. Pfeiffer et l'établissement de ses enfants, elle n'eut plus d'autre pensée que de transformer en réalité les rêves de toute sa vie. Elle pouvait disposer d'une petite somme, fruit de vingt ans d'économie, et nous la voyons, en 1842, à l'âge de quarante-sept ans, commencer le cours de ses longs voyages.

« Née à la fin du dernier siècle, dit-elle, je pouvais voyager *seule.* »

Elle partit pour la Terre sainte dans un véritable ravissement. Sans guide, elle traversa les deux Turquies, la Palestine et l'Égypte [1]. « Et voyez, ajoute-t-elle : j'en suis revenue. »

Mais ce ne fut pas pour longtemps. Des plages brûlantes de la Syrie, elle passa par une transition assez brusque dans les régions glacées du Nord, visita la Suède, la Norvége, la Laponie et même l'Islande, pays sur lesquels elle a publié de curieux détails [2].

« Les voyages en Islande, dit Mme Pfeiffer, sont beaucoup plus pénibles qu'en Orient. Je supportais plus aisément la chaleur excessive de la Syrie que ces affreux ouragans accom-

1. Elle a publié la relation de ce voyage sous le titre : *Reise einer Wienerin in das heilige Land* (Voyage d'une Viennoise dans la Terre sainte). Vienne 1844, 2 vol., 4e édition, 1856.

2. *Reise nach dem scandinavischen Norden und der Jnsel Island im Iahr* 1845 (Voyage au nord de la Scandinavie et en Islande, dans le cours de l'année 1845), Pesth, 1846, 2 vol., 2e édition, 1855.

pagnés de vent et de pluie, que l'âpreté de l'air et la rigueur du froid qui glaçait cette île. »

Mais ces deux excursions au nord et au midi n'étaient que des parties de plaisir, comparées au long voyage que Mme Pfeiffer allait entreprendre. Petite de taille, mais douée d'une complexion robuste, d'une force morale à toute épreuve, elle quitta Vienne le 1er mai 1846 pour faire son premier voyage autour du monde.

Partie de Hambourg sur un navire danois qui se rendait directement au Brésil, elle aborde à Rio-Janeiro, dont elle décrit la rade sans pareille; puis elle franchit le cap Horn, touche à Valparaiso, et fait voile vers Canton en relâchant à Taïti. La Chine n'est pour elle qu'une étape sur la route de Ceylan, de Madras, de Calcutta; mais le luxe et les mœurs de l'Angleterre, qu'elle retrouve dans ces cités opulentes, ont peu de séductions pour Mme Pfeiffer. Elle s'embarque sur un bateau à vapeur qui la conduit par le Gange à Bénarès, l'Athènes de l'Inde, d'où elle gagne Delhi, l'ancienne capitale de l'empire mogol. De là, une charrette à bœufs la conduit à Bombay, sur les côtes de la mer d'Arabie, qui forme le golfe Persique. Mme Pfeiffer, bien entendu, pénétrera dans le golfe, remontera le Tigre, et visitera Bagdad, la ville des califes; une mule se chargera de la transporter de Bagdad à Mossoul, au milieu des ruines de l'ancienne Ninive.

De Mossoul à Tauris, la seconde ville de Perse, il n'y a qu'un pas, trois ou quatre cents lieues. Mme Pfeiffer fut reçue très-gracieusement à Tauris, par le vice-roi, héritier du trône de Perse; mais il n'en fut pas de même aux frontières de l'empire russe, où elle se réjouissait de retrouver une terre civilisée. Elle avait compté sans les bureaux de douanes, sans les stations de poste, sans les formalités infinies du passe-port. Aussi s'écrie-t-elle dans son désespoir :

« Oh! mes bons Arabes! Oh! Turcs, Persans, Hindous, j'ai traversé paisiblement vos contrées. Qui m'aurait dit que je rencontrerais tant d'obstacles sur cette terre chrétienne? »

Quoi qu'il en soit, Mme Pfeiffer entrait saine et sauve à Vienne, dans le cours de 1848. L'intéressant récit de ses aventures parut deux ans plus tard [1].

1. *Frauenfahrt um die Welt* (Voyage d'une femme autour du monde) Vienne 1850, 3 vol. — La traduction de ce premier voyage est sous presse.

Mais il restait encore à Mme Pfeiffer bien des contrées à voir, sans parler de l'Afrique intérieure, où, faute d'argent, elle dut renoncer à pénétrer.

Elle se remit en route avec une somme de deux mille cinq cents francs que lui avait accordée le gouvernement autrichien à titre de récompense. Partie de Londres en 1851 (au mois de mai), elle s'aventura seule à pied au centre de Bornéo, visita Java et Sumatra, passa quelque temps au milieu de la tribu cannibale des Battaks, et trouva, aux îles Moluques, un passage gratuit pour la Californie. Elle ne tarda pas à fuir cet abominable pays de l'or, comme elle dit, et alla débarquer au Pérou. Là, naturellement attirée par la chaîne des Andes, elle fit l'ascension des pics toujours neigeux du Chimborazo et du Cotopaxi. Quelques mois après, elle parcourait à loisir les principaux États de l'Union américaine, et débarquait à Londres vers la fin de 1854. C'est la relation de ce second voyage, publiée à Vienne en 1856, que nous donnons dans ce volume sous le titre : Mon second voyage autour du monde (*Meine zweite Weltreise*).

En 1856, au mois de juillet, Mme Ida Pfeiffer a visité Paris, où la Société de géographie l'a reçue parmi ses membres, et lui a décerné une médaille d'honneur. C'était un nouveau stimulant pour l'infatigable voyageuse, qui devait entreprendre la plus dangereuse de ses expéditions, doubler encore une fois le Cap et visiter l'île de Madagascar, où on lui avait cependant dit qu'il régnait des fièvres mortelles.

Il n'a fallu rien moins que le bruit d'une expédition du gouvernement français contre l'île de Madagascar et les plus pressantes supplications des membres de la Société de géographie de Paris (MM. Alfred Maury et V. A. Malte-Brun), qu'elle fréquentait pendant son séjour dans cette ville, pour la faire renoncer à son voyage de Madagascar.

Mme Ida Pfeiffer, après avoir quitté Paris dans les premiers jours du mois d'août, se rendit d'abord à Londres, où elle fut présentée à la Société royale de géographie. De Londres elle s'embarqua pour la Hollande, où elle ne resta que peu de jours. Le 31 août, elle quittait Rotterdam sur le bateau *Zalt Bommel*, qui faisait route pour Java. C'est ici que s'arrêtent nos dernières nouvelles sur cette célèbre voyageuse.

Le récit des voyages de Mme Pfeiffer est empreint des

nobles sentiments qui distinguent cette femme honorable à tous égards. Son style est simple et naturel. Elle raconte sans emphase ce qu'elle a vu, et, loin d'imiter beaucoup de voyageurs qui laissent le champ libre à leur imagination trop brillante, elle ne prend pour guide que la vérité, et retrace fidèlement ses impressions sans jamais charger les couleurs de ses tableaux. Aussi les suffrages du monde savant et lettré ne lui ont-ils pas manqué, et nous citerons comme l'un des plus précieux la lettre suivante de M. Alexandre de Humboldt :

Je prie ardemment tous ceux qui en différentes régions de la terre ont conservé quelque souvenir de mon nom et de la bienveillance pour mes travaux, d'accueillir avec un vif intérêt et d'aider de leurs conseils le porteur de ces lignes,

MADAME IDA PFEIFFER,

célèbre non-seulement par la noble et courageuse confiance qui l'a conduite, au milieu de tant de dangers et de privations, deux fois autour du globe, mais surtout par l'aimable simplicité et la modestie qui règne dans ses ouvrages, par la rectitude et la philanthropie de ses jugements, par l'indépendance et la délicatesse de ses sentiments. Jouissant de la confiance et de l'amitié de cette dame respectable, j'admire et je blâme à la fois cette force de caractère qu'elle a déployée partout où l'appelle, je devrais dire où l'entraîne son invincible goût d'exploration de la nature et des mœurs dans les différentes races humaines. Voyageur le plus chargé d'années, j'ai désiré donner à Mme Ida Pfeiffer ce faible témoignage de ma haute et respectueuse estime.

Potsdam, au château de la ville, le 8 juin 1856.

Signé : ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

A ces paroles si bien senties du doyen des savants de l'Europe, nous ajouterons seulement quelques lignes d'une lettre adressée par Mme Pfeiffer à un de ses amis. Elles serviront à rectifier l'idée qu'on s'est faite à tort de son caractère viril :

« Je souris, dit-elle, en songeant à tous ceux qui, ne me connaissant que par mes voyages, s'imaginent que je dois ressembler plus à un homme qu'à une femme. Combien ils me jugent mal ! Vous qui me connaissez, vous savez bien que ceux qui s'attendent à me voir avec six pieds de haut, des manières hardies, et le pistolet à la ceinture, trouveront en moi une femme aussi paisible et aussi réservée que la plupart de celles qui n'ont jamais mis le pied hors de leur village ! »

Tous ceux qui ont eu l'avantage de voir Mme Pfeiffer confirmeront le témoignage qu'elle se rend à elle-même ; ceux qui ne la connaissent point se convaincront qu'elle a dit vrai, en lisant ses voyages. Malgré ses fortes études et son caractère héroïque, Mme Pfeiffer a conservé toutes les qualités aimables et gracieuses de son sexe, et ses récits et les réflexions qui les accompagnent sont empreints de toutes les délicatesses d'une âme douce et bonne.

C'est le perpétuel contraste d'une femme bien élevée avec les situations les plus difficiles et les scènes les plus étranges de la vie sauvage, qui a si vivement intéressé le monde entier à la vie aventureuse de Mme Pfeiffer. La publication de ses premiers voyages lui a fait obtenir plus tard le libre passage sur les navires de plusieurs compagnies, et partout elle a trouvé le plus généreux accueil et excité la plus vive sympathie.

Les ouvrages de Mme Pfeiffer sont déjà traduits en anglais depuis plusieurs années, et la traduction que nous donnons aujourd'hui de ses voyages autour du monde ne sera pas, nous l'espérons, moins bien accueillie en France, que la traduction anglaise ne l'a été chez nos voisins.

AUX

HOLLANDAIS DES INDES

GAGE DE LA PLUS PROFONDE RECONNAISSANCE.

Je sais qu'on ne lit guère les dédicaces ni les préfaces. Mais je ne puis livrer au public le journal de mes voyages sans parler des employés et des officiers de l'Inde hollandaise, qui m'ont fourni les moyens de les accomplir.

En quittant ma patrie, je ne songeais nullement à faire un second voyage autour du monde. La somme dont je pouvais disposer était peu considérable. Le gouvernement autrichien m'avait, il est vrai, accordé cent cinquante livres sterling; mais cela n'aurait pas suffi pour subvenir aux frais d'un si grand voyage.

J'étais allée à Londres seulement avec l'intention de m'embarquer pour l'Australie; il me fallut renoncer à ce projet, car on venait de découvrir en Australie les riches mines d'or qui, en attirant les émigrants de tous les pays, y faisaient renchérir la vie au delà de toute idée.

Après avoir hésité quelque temps sur le choix des

contrées que je visiterais, une heureuse inspiration me fit donner la préférence à l'Inde hollandaise. Contre mon attente, je fus accueillie par les employés et les officiers de tout rang avec tant de prévenances, et secondée d'une manière si efficace, qu'il me fut possible de faire des voyages comme je n'en avais fait jusqu'ici dans aucun pays. Je le répète, ce sont ces hommes généreux qui m'ont mise à même d'entreprendre mon second voyage autour du monde.

Indépendamment de l'appui des fonctionnaires publics et du gouvernement hollandais, j'ai encore trouvé aide et assistance chez les Allemands, mes compatriotes. Ces derniers m'ont fait cadeau d'une carte d'aller et de retour pour Batavia. Les directeurs des deux compagnies des Indes, MM. Cores de Vries et Fraser, m'accordèrent plus tard un libre passage sur tous leurs bateaux à vapeur.

Ne pouvant pas autrement exprimer ma reconnaissance à tous ces messieurs, je les prie de vouloir bien accepter la dédicace de cet ouvrage, et agréer l'assurance que je sais parfaitement apprécier toutes leurs bontés pour moi et que j'en garderai toujours le plus précieux souvenir.

Les Américains du Nord ont également droit à ma reconnaissance, car ils m'ont souvent accordé le passage gratuit sur leurs vaisseaux à voiles et sur leurs superbes vapeurs, et, si j'excepte l'Inde hollandaise, on ne m'a reçue nulle part ailleurs avec autant de distinction qu'aux États-Unis. Que les Américains veuillent donc bien agréer aussi mes sincères remercîments.

Ida Pfeiffer.

MON SECOND VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée à Londres. — *Comfort.* — Célébration du dimanche. — Genre de vie et habitudes des Anglais. — Les églises. — Curiosités de la ville. — Environs. — Grande exposition de l'industrie.

Aujourd'hui le voyage de Vienne à Londres est une promenade qui se fait aisément en quatre jours; mais je m'arrêtai quelque temps chez des amis et des parents à Prague et à Hambourg, et je mis presque un mois à le faire. Partie le 18 mars 1851 de Vienne, je n'arrivai à Londres que le 10 avril. Il faisait jour quand notre vapeur toucha le port de cette ville immense. Une forêt de mâts qui de loin semblait infranchissable se dressa soudain à nos regards, et des navires sans nombre, depuis le grand vaisseau des Indes orientales jusqu'au plus petit yacht, immobiles sur leurs ancres, ou déployant leurs voiles, ou remorqués avec bruit par des bateaux à vapeur, offraient un spectacle animé et imposant. Le mouvement du port m'impressionna moins. Je m'attendais à y trouver un mélange de toutes les nations du monde, et je n'y vis que des matelots européens et des ouvriers anglais. Sous ce point de vue, le moindre port des Indes orientales, et surtout celui de

Bombay, est infiniment plus intéressant, parce qu'on y trouve des hommes de tous les pays et de toutes les couleurs, et les costumes les plus variés et les plus étranges.

Nous abordâmes près de la Douane, où j'entrai avec une certaine anxiété, car on m'avait assuré qu'on visitait tout très-sévèrement; que pour la plus petite bagatelle qui était neuve on payait un droit; que les poches même des voyageurs n'échappaient pas à l'examen des douaniers. Mais il n'en fut rien; on se borna à visiter les effets d'une manière assez superficielle. On demanda aussi les passe-ports, mais on les rendit aussitôt après avoir inscrit les noms sur un registre. Depuis je n'eus pas plus à m'enquérir d'un permis de séjour qu'à montrer mon passe-port. Je m'embarquai pour l'Afrique sans avoir rien à démêler avec la police ou toute autre administration.

L'impression que fit sur moi l'animation des rues ne fut nullement agréable. Au milieu du mouvement et de la presse de la foule et de l'encombrement des voitures, on ne traverse pas la chaussée sans courir de véritables dangers; et je bénissais le moment où j'arrivais sain et sauvé chez moi.

C'est dans les rues de la *City* (Cité) que la foule était la plus compacte. C'est là que se trouvent les comptoirs des négociants, la Bourse, la Banque, *Mansion-House* (résidence du lord-maire), etc. Les négociants n'habitent pas la Cité : ils ne paraissent guère avant onze heures du matin à leurs comptoirs, et n'y restent que jusqu'à quatre ou cinq heures. Des moyens de communication sans nombre, tels que chemins de fer, bateaux à vapeur, omnibus, leur permettent de demeurer dans les parties les plus reculées de Londres, et même à la campagne, à plus de huit ou dix milles de la ville[1]. Il part des convois de chemin de fer

1. Je compte non-seulement pour l'Angleterre, mais pour tout mon voyage, par milles anglais, dont 4 ¼ font un mille allemand (environ deux lieues de France).

tous les quarts d'heure; des bateaux à vapeur se rendent, toutes les cinq minutes, d'une extrémité de Londres à l'autre; quant aux omnibus, ils ne cessent pas un instant de rouler; mais ils ne sont d'abord d'aucune utilité pour l'étranger qui ne connaît pas leur destination; il faut qu'il fasse auparavant une petite étude pour savoir quel est celui dont il a besoin. Sans doute les principales stations sont indiquées à l'extérieur de la voiture; mais un omnibus passe par une partie de la ville, tandis qu'un autre suit une direction tout opposée. Il n'est pas, non plus, toujours bon de s'adresser aux conducteurs; lorsqu'on leur demande s'ils passent à tel où tel endroit, ils répondent souvent avec le plus grand flegme : *Yes*, et finissent ensuite par déposer le pauvre étranger à une place où il se trouve parfois plus éloigné de sa destination qu'il ne l'était d'abord. D'ailleurs une course en omnibus n'est pas précisément un des agréments de la vie de Londres. Les voitures ne sont ni très-larges, ni très-longues, et elles ont vingt-cinq places, treize en dedans, douze au dehors[1]. Il ne saurait donc être question d'un siége tant soit peu commode. Ajoutez-y les stations perpétuelles pour faire monter ou descendre les voyageurs; et avec quelle précipitation! Quand il pleut, vous avez les parapluies qui dégouttent, les habits mouillés, les souliers crottés.... C'est, ma foi, un *comfort* sans pareil!

Comfort, comfort, c'est cependant là le mot que l'Anglais a toujours à la bouche, et c'est précisément en Angleterre où j'ai moins que partout ailleurs trouvé du comfort. Ainsi, je n'ai nulle part souffert autant du froid dans les appartements. Le feu chauffe bien celui qui est assis tout contre la cheminée, et qui n'a rien autre chose à faire qu'à se chauffer; mais le feu ne chauffe pas celui qui en est un peu éloigné et qui est occupé à écrire ou à

1. Pendant mon séjour à Londres, on commençait à retrancher une place en dedans et trois au dehors.

coudre. La plume ou l'aiguille vous tombe bientôt de la main roide de froid. Quel beau comfort pour un pays où l'on a à combattre le froid durant six à sept mois de l'année! Les Anglais aiment si passionnément la vue du feu, qu'ils ne comptent pas les désagréments qui en résultent, ou bien qu'ils les supportent sans peine.

Ils ont également des idées à eux sur la manière de se loger. Toute famille, quelque restreintes que soient ses ressources, tient à avoir une maison à elle, une maison qui ne se compose souvent que d'un étage et n'a que deux croisées de façade. Les gens plus aisés n'ont d'ordinaire que des maisons à deux ou trois étages avec trois croisées. Est-ce du comfort que d'avoir toujours à voyager d'un étage à l'autre? Il est bien entendu que je ne parle pas ici des habitations des riches, ni des riches en général, car il leur est facile de se donner toutes leurs aises en Angleterre; mais ils le peuvent aussi dans tous les autres pays, et presque partout à bien moins de frais. Mes observations ne portent que sur la classe moyenne.

La vaste étendue de la ville offre encore un autre grand inconvénient : toute visite, toute affaire, toute entrevue, entraîne une grande dépense de temps et d'argent, car elle exige d'ordinaire une voiture. Quand c'est pour affaire, on peut à la rigueur recourir aux omnibus et aux chemins de fer; mais lorsqu'on se rend à une invitation à dîner, à un thé, à une soirée ou à un *rout*, où il faut arriver en toilette, on est forcé de louer un *cab* (cabriolet), qu'on paye un schelling par mille[1], ce qui ne laisse pas que de revenir assez cher lorsque, comme cela se voit souvent, on a dix milles et plus à parcourir pour aller et revenir. Quant à l'Opéra italien, il n'est guère abordable qu'aux riches, puisque la loge à elle seule coûte trois ou quatre

1. Depuis un an le prix a été réduit à six *pence*. (On sait que le *penny* anglais vaut 10 cent. de France, et le *schelling*, 1 fr. 25 c.)

livres sterling, et qu'on ne peut s'y présenter qu'en grande toilette.

Les frais qu'entraînent les déplacements, les difficultés qu'on a de se réunir, doivent en grande partie être la cause de ce qu'on ne trouve pas dans les maisons anglaises cette douce vie de société à laquelle nous sommes si bien habitués dans l'Allemagne du Sud. Il y a bien à Londres des soirées, et ce qu'on nomme des réceptions, mais les réunions cordiales y sont rares.

La vie des femmes des classes moyennes est excessivement uniforme : le jour, les occupations domestiques absorbent tout leur temps ; le soir, elles sont réduites à la compagnie de leurs maris, qui, rentrant chez eux fatigués de leurs affaires, aspirent au repos et sont rarement disposés à causer avec leurs femmes ou bien à se laisser déranger par des visites. D'ordinaire, ils s'étendent dans un fauteuil, près de la cheminée, prennent un journal et s'endorment au milieu de leur lecture.

Les dimanches, jours consacrés chez les autres peuples à la prière, mais aussi aux plaisirs et aux distractions, sont en Angleterre d'un ennui à donner le spleen à l'habitant du Sud le plus enjoué.

Dans les anciennes familles anglaises, cela va si loin, que le dimanche on ne laisse pas même les enfants jouer à la balle ou se livrer à d'autres amusements de leur âge. Quelquefois on fait apprêter la plupart des mets la veille, pour laisser à la cuisinière tout le temps d'aller visiter les églises. Avant et après midi, on passe plusieurs heures au temple, et de toute la journée il n'est pas permis de prendre à la main autre chose qu'un livre de dévotion. Si je ne puis que louer la noble habitude établie chez certaines familles, de réunir autour d'elles, le matin et le soir, tous leurs serviteurs pour faire en commun une courte prière, je trouve, d'un autre côté, souverainement ridicule de passer toute la journée à prier. Il s'en faut de beaucoup que je

sois le moins du monde un esprit fort; mais pour prier du matin jusqu'au soir, je m'en sens incapable. La prière doit être faite avec attention et avec recueillement, et il faut comprendre et sentir ce que l'on dit. Par l'exagération on est amené involontairement à ne plus prier que des lèvres, et cela, à mon avis, est sans effet et n'a aucun mérite.

Nulle part dans le monde, si l'on excepte peut-être la Chine et la Perse, on ne court plus facilement qu'en Angleterre risque de choquer le prétendu bon ton.

Celui qui, par exemple, prend la fourchette de la main droite au lieu de la main gauche, qui découpe un petit morceau de viande qu'on lui a servie, au lieu de couper chaque bouchée l'une après l'autre, qui, servant un poulet, offre à une dame autre chose que le blanc ou l'aile, qui conduit une personne dans sa chambre à coucher (faute grave, considérée presque comme un délit), ou bien qui se rend coupable d'inconvenances semblables, est rangé dans la catégorie des hommes qui ne sauraient prétendre à une éducation comme il faut.

Les choses les plus insignifiantes choquent les Anglais, tandis que des choses bien autrement graves, que nous autres traiterions d'inconvenantes, leur paraissent toutes naturelles. Telle est la coutume de faire coucher ensemble deux sœurs ou deux amies; et cet usage est tellement général, que dans certaines occasions où l'on passe la nuit dans une maison, deux amies et même souvent deux femmes étrangères l'une à l'autre partagent le même lit[1]. Peut-il y avoir quelque chose de plus inconvenant et de plus malsain ? Je sais bien que si cette observation que je me permets de faire tombait sous les yeux d'une dame anglaise, elle me condamnerait sans appel.... Mais mon observation n'en est pas moins vraie, et je me trouverais amplement

1. En Angleterre, les lits pour une personne sont chose rare.

récompensée de ma franchise, si elle pouvait engager au moins une seule famille à renoncer à cette affreuse coutume.

Ce qui ne m'a pas semblé moins choquant, c'est l'usage des nouveaux mariés, de monter dans une voiture dont l'attelage, le cocher et les domestiques sont ornés de bouquets de fleurs, de commencer ainsi un voyage de noce, et d'aller descendre à l'auberge.... Étrange manière de comprendre les convenances !

La fierté et la morgue de l'aristocratie et des riches dépassent, sans contredit, en Angleterre, les dernières limites. Pour être admis au *rout* d'un seigneur anglais, il faut être de haute naissance, ou se distinguer par un mérite incontestable, ou bien imaginer quelque ruse pour s'y introduire. La vanité est ici, comme partout ailleurs, l'aiguillon qui pousse les gens à faire jouer au besoin tous les ressorts de l'intrigue, pour s'ennuyer pendant quelques heures dans une société aristocratique ; car ces *routs* sont, au delà de toute expression, froids, roides et guindés. Le maître de la maison met son orgueil à voir ses salons remplis de manière que personne ne puisse y bouger ; il pénètre avec peine au milieu des groupes, adresse quelques paroles banales à l'un ou à l'autre, et c'est là toute la fête. Mais le lendemain, la description remplit de ses splendeurs un quart de colonne dans le *Times*, et quel honneur de voir son nom figurer sur la liste brillante des élus !

On croit généralement que, dans un pays constitutionnel d'une date aussi ancienne que l'est l'Angleterre, la cour et la noblesse ne jouissent pas d'une aussi haute considération que dans un pays absolument monarchique. Cependant on se trompe. A Londres on parle de la cour avec un respect plus humble qu'en Allemagne, et presque puéril. Souvent je ne pouvais m'empêcher de rire de l'importance qu'on attachait à la question : « Avez-vous vu la reine? et le prince Albert? et le prince de Galles? » Plusieurs rues et

places de Londres portent les noms de rois, de souverains, de princes et autres grands personnages.

A cette occasion on me permettra de faire mention des Hambourgeois, qui aiment à se dire républicains, mais qui sont, du moins par le respect, et je dirai même le culte qu'ils portent à la noblesse et aux titres, les légitimistes les plus prononcés de l'Europe. A l'appui de ce que j'avance, je ne citerai qu'un petit exemple. Pendant mon séjour à Hambourg, dans l'hiver de 1848 à 1849, un second ou un troisième fils de la maison princière de Leiningen y vint accompagné de son gouverneur. On ne se fait pas d'idée de ce que ces républicains firent pour attirer chez eux ce petit prince; des bals, des dîners, des soirées furent donnés en son honneur; on organisa même une promenade en traîneau, mais qui manqua par l'impolitesse du dégel. Dans tous les cercles, on ne parlait que du prince; chaque parole qui échappait de ses lèvres, on la trouvait ingénieuse, spirituelle et profonde, et toute mère dont il faisait danser la fille se sentait très-honorée et au comble du bonheur.

Comme les pauvres Hambourgeois sont assez malheureux pour ne pas avoir de noblesse, ils cherchent à s'en dédommager par des titres, qu'ils donnent même aux femmes, comme on le fait en Prusse et en Autriche. La femme d'un sénateur, ils l'appellent Mme la *sénatoresse*, la femme d'un consul, Mme la *consule*, et la femme d'un docteur, Mme la *doctoresse*. Quelqu'un est-il assez heureux pour avoir des parents nobles à l'étranger, jamais il n'en parlera sans ajouter leur titre. C'est ainsi qu'il dira : « Avez-vous vu ma tante de A...? mon beau-frère le baron de B...? » Un étranger seul est à même de sentir combien cette fureur des titres rend le commerce du monde insipide et fastidieux. Dans une société, à Vienne, à Berlin, ou à Hambourg, j'osais à peine adresser la parole à ma voisine, car j'avais oublié si on me l'avait pré-

sentée sous le titre de *lieutenante*, de feld-maréchale, de vice-présidente, de *sénatoresse*, ou de baronne. Je restais là, muette, en pensant qu'au bout du compte, les Chinois, tant méprisés, étaient beaucoup plus sensés de porter sur leur poitrine une tablette avec leurs noms et leurs titres. Dans ces occasions, je me rappelais toujours l'anecdote qu'on raconte sur notre empereur Joseph, d'impérissable mémoire. La veuve d'un employé pria un jour l'empereur de vouloir bien augmenter sa pension en faveur de ses enfants, qui grandissaient et dont elle avait à faire l'éducation. Joseph lui demanda : « Comment vous appelez-vous? » Elle répondit : « Je suis la *conseillère aulique N. N.* — Si vous êtes la *conseillère aulique N. N.*, dit l'empereur, je n'ai que faire de votre requête, il faut vous adresser à votre monarque. » La pauvre femme, tout abasourdie par cette réponse, put à peine faire entendre, en balbutiant, qu'elle était devant son souverain. « Vous êtes dans une grande erreur, lui répondit l'empereur ; j'ai bien des conseillers, mais non des conseillères. » Et il rejeta la demande.

Qu'on me pardonne cette petite excursion à Hambourg, à Vienne et à Berlin. Je reviens à Londres, chez les Anglais, où ce ridicule n'existe pas.

On ne blesse nullement les convenances quand on appelle la femme d'un ministre, comme la femme d'un simple artisan, *madame* ou *mistress*.

La visite des églises à Londres me fit une impression très-désagréable ; je croyais toujours entrer dans un théâtre. Tout l'intérieur, sauf quelques bancs sur les côtés, est divisé en loges et en stalles ; les loges sont garnies de tapis, de coussins et de tabourets, et des Bibles et des livres élégamment reliés sont étalés devant des personnes généralement mises avec la plus grande recherche.

Je demandais comment il se faisait que dans les églises on ne voyait pas de gens pauvrement vêtus ; on me donna

cette réponse pleine de sens : « Celui qui ne peut pas s'habiller convenablement ne va pas à l'église[1]. »

Ainsi donc, les riches, les gens fortunés, seraient seuls agréables à Dieu! Malheureusement, les catholiques de beaucoup de pays singent cette indigne coutume. Puissent Dieu et la raison les guérir aussi bien que les protestants de ce ridicule orgueil !

Il me semble inconvenant aussi que, pour entrer à l'église de Saint-Paul et à l'abbaye de Westminster aux heures où il n'y a pas de service, on soit obligé de payer. Je me rappelle qu'au moment où j'allai visiter cette dernière abbaye, trois matelots désirèrent entrer avec moi; ils ne furent pas admis; parce qu'ils ne voulaient ou ne pouvaient pas payer. On m'a affirmé que cet abus cesserait; j'avoue que je ne comprends pas comment on a pu le laisser s'introduire.

Un autre abus est que le marché au bétail se trouve au beau milieu du West-End, de sorte que des troupeaux de bœufs, de vaches et de moutons, sont journellement conduits par les rues les plus fréquentées de la ville, ce qui cause naturellement des désordres, et souvent même des malheurs[2].

Il n'entre pas dans mon plan de faire la description détaillée des curiosités de Londres; il y a tant d'ouvrages complets et excellents sur ce sujet, que, réduite à mon faible talent, je ne pourrais que répéter imparfaitement ce qui a été dit souvent et d'une manière qui ne laisse plus rien à désirer. Je me borne donc à mentionner en peu de mots ce que j'ai vu.

1. A Singapore, je demandai à une dame qui était à faire sa toilette pour aller à l'église, si elle croyait bonnement que sa prière aurait plus de prix dans un beau costume que dans une simple robe. « Je ne le crois pas, me répondit-elle; mais le gouvernement a intimé l'ordre, ou du moins donné l'avis, que les messieurs devaient paraître à l'église en habit, et les dames en toilette. »

2. Cet abus n'existe plus.

Pour avoir une idée exacte de l'étendue de la ville, il faut monter en haut de l'église de Saint-Paul, ou bien de la colonne de Waterloo, ou de celle qu'on a élevée en souvenir du grand incendie de Londres. Je montai sur cette dernière, mais j'avoue en toute sincérité que l'aspect de cette agglomération inouïe de maisons ne fit pas sur moi une impression bien agréable. Les beautés de détail se noient au milieu de cette immensité; les petits squares disparaissent entièrement, il n'y a que les beaux ponts jetés sur la Tamise qui attirent un peu l'attention. La ville est ceinte d'une vaste plaine dont les limites se perdent dans une atmosphère toujours nébuleuse.

Quant à la foule qui s'agite dans les rues de Londres, particulièrement aux heures des affaires, on ne saurait s'en faire une idée que si on a visité les villes du pays de Naples et de Sicile, où le soir toute la population, excepté les malades et les misanthropes, se porte dans les rues. Mais si l'on voit en Italie le monde se promener gaiement et jouir des belles soirées, à Londres tous courent d'un air grave et sombre à la poursuite de l'argent et des affaires. La première fois que je pénétrai seule au milieu de cette foule, je ne pus pas me défendre d'une certaine peur, et à peine osai-je arrêter un de ces hommes affairés que la vapeur semblait emporter, pour lui demander mon chemin; mais je dois dire, à la louange de ces messieurs, qu'au premier mot ils suspendirent leur pas de course pour répondre poliment à ma question. Plus d'un se détourna même de son chemin pour me mettre dans ma direction.

La plus belle partie de Londres est le *West-End*. C'est là que se trouvent les grands squares, les clubs et les palais, les parcs et les magasins les plus brillants. Parmi les rues, celles d'Oxford et Regent-street (ayant chacune plusieurs milles de long) occupent le premier rang; les places et les squares qui méritent surtout d'être signalés sont *Regent-*

cirque, *Waterloo-place*, *Charlestown-terrace*, *England-square*, *Portland-square* et *Trafalgar-square*. Il est fâcheux que toutes ces belles places ne soient pas ornées de fraîches fontaines. Trafalgar-square seul est animé par deux cascades.

L'édifice public le plus remarquable est *Westminster-hall*, palais élevé dans le style gothique le plus pur, d'un goût incomparable, d'une légèreté et d'une élégance dont rien n'approche. La salle du couronnement, qui sert aussi de salle des séances, est malheureusement petite, et tellement surchargée de dorures et d'ornements de tout genre, qu'elle offre un aspect lourd et peu gracieux.

Somerset-house, sur le Strand, avec sa façade principale sur la Tamise, a un air imposant et grandiose. Construit en pierres de taille, il est orné des arcades et des colonnades les plus élégantes. Le palais de Buckingham, résidence de la cour, est certainement plus grand que Somerset-house, mais il n'est pas construit avec autant de goût. Les théâtres, *Drury-Lane*, *Haymarket*, l'*Opéra-Italien*, etc., sont des édifices ordinaires, qui ne frappent que par leur grandeur. Le *Colosseum*, près du Regent-square, est une rotonde entourée de colonnes. Comment on a pu donner à ce petit édifice le nom prétentieux de *Colosseum*, c'est ce que je ne m'explique pas : car qui voudrait ou oserait le comparer avec le Colisée de Rome? Ce qu'il y a de plus beau à voir dans l'intérieur de cet édifice, c'est un panorama de Londres, que je conseillerai de visiter à tout voyageur qui n'aurait pas le bonheur d'avoir un jour sans brouillard pour voir la ville elle-même de quelques-uns de ses points élevés. Parmi les autres édifices, citons l'*Amirauté*, le *Palais de la Trésorerie*, *Whitehall*, plusieurs clubs et quelques palais particuliers.

De tous les ponts remarquables par leur beauté, celui de *Waterloo* se distingue particulièrement par son extrême élégance et par sa chaussée unie et sans pente. Le pont

suspendu de *Hungerford*, ouvrage magnifique et d'une grande hardiesse, ne sert qu'aux piétons.

Pour les églises, il y en a une grande quantité à Londres; mais, à part celle de *Saint-Paul*, dans la Cité, et l'abbaye de *Westminster*, dans le *West-End*, peu méritent d'être visitées. La première est un temple en nouveau style romain, surmonté d'une haute coupole voûtée et entouré d'une double colonnade, dont l'une supporte l'extérieur, l'autre l'intérieur de l'édifice. Sur les murs de l'intérieur, de beaux monuments rappellent la mémoire des amiraux et des marins qui se sont illustrés par leur génie et leur bravoure. L'abbaye de Westminster, magnifique morceau d'architecture gothique, a la forme d'une croix oblongue. Ici encore beaucoup de statues ont été élevées pour perpétuer la gloire des hommes célèbres en tout genre. On y trouve, à côté d'hommes d'État illustres, de grands écrivains, des poëtes, des compositeurs et des acteurs, tels que Milton, Shakspeare, Hændel, Garrick et autres. On pourrait peut-être appeler cette abbaye le Panthéon anglais, s'il ne s'y était pas glissé aussi des hommes dont le seul mérite est d'être venus au monde avec des noms bien sonores.

L'hôpital des fous, *Bedlam*, est un édifice imposant, organisé d'une manière simple, mais convenable, et entouré de beaux jardins. Les dortoirs sont divisés par des cloisons sur toute la longueur, en trois parties, dont celle du milieu sert de promenoir aux malades et de demeure aux surveillants. Les deux parties latérales de la salle sont distribuées en petites cellules, juste assez grandes pour tenir un lit et un petit banc fixé au sol. Dans les tours il y a de petites ouvertures par lesquelles les gardiens peuvent surveiller les malades. En outre, chaque section a ses lavoirs, ses bains, ses réfectoires et ses salles de réunion. La différence qui existe entre les fous et les folles forme un contraste très-saillant. On lisait généralement sur le front

des hommes que leur folie devait être une suite de la vie la plus abominable. Le gardien me fit traverser une partie du jardin, où se trouvaient plusieurs de ces malheureux; je puis dire que je fus enchantée d'être sortie de là sans avoir reçu d'eux aucune insulte, et pour rien au monde je n'entreprendrais une seconde fois cette visite. L'aspect des fous m'a toujours inspiré un sentiment de pitié et de douleur; à Bedlam, je ne fus pas seulement saisie de pitié, de dégoût, d'horreur, j'eus encore peur. Il en fut tout autrement des folles. Plusieurs de ces pauvres créatures se tenaient accroupies dans de petits coins et pleuraient; d'autres restaient le regard fixe et immobile; il y en avait une qui portait dans ses bras une grande poupée qu'elle caressait et embrassait comme si c'eût été un être vivant. Que ne doivent pas avoir souffert ces infortunées avant d'arriver là ! Quelles tristes histoires de misère, de chagrin et de désespoir doivent être ensevelies dans ce lieu de désolation !

A Bedlam il n'y a que des gens pauvres, sortis des dernières classes de la société. Pour les riches, il ne manque pas d'établissements particuliers.

Le *Musée britannique*, édifice superbe, contient beaucoup de salons richement dotés d'objets d'art, et c'est certainement, dans son genre, l'établissement le plus grandiose du monde. Il m'aurait encore frappé davantage, si je n'avais pas visité peu de temps auparavant le musée de Berlin, à loisir et avec une scrupuleuse attention.

La collection des antiquités de Ninive, dont les fouilles ont été provoquées par le Musée lui-même, me semble la plus belle qui existe. Beaucoup de ces trésors sont déjà placés, et presque autant n'ont pas encore été déballés, parce qu'on ne sait où les mettre.

Le *College of surgeons* (l'École de chirurgie) renferme des squelettes d'hommes et d'animaux extraordinaires, des crânes des peuples de tout l'univers, une collection consi-

dérable des monstruosités les plus étranges, ainsi que beaucoup d'autres objets excessivement curieux. M. le professeur Owens, un des anatomistes les plus distingués de l'Angleterre, est le directeur de ce collége, qui, sous ses auspices, est arrivé aujourd'hui au dernier degré de perfection. Je fus assez heureuse pour être mise en rapport direct avec ce savant. Il me permit de visiter les salles à toute heure, et il eut la bonté de me faire remarquer plusieurs choses qui sans lui m'auraient échappé. Je ne dois pas moins de reconnaissance à M. le professeur Wateshouse, du Musée britannique, que j'arrachais souvent à ses doctes études, surtout afin d'apprendre de lui les procédés utiles pour conserver les objets d'art. A cette occasion, je me rappelle le plaisir et l'honneur que me fit l'illustre directeur du Musée de Berlin, le conseiller privé Lichtenstein, qui me permit également de visiter le Musée à toute heure, et qui m'accompagna quelquefois dans les salles. Qu'il veuille bien recevoir, ainsi que les deux autres érudits dont je viens de parler, mes remercîments les plus sincères, pour la bienveillance et l'amitié qu'ils m'ont témoignée.

Indépendamment du Musée britannique, de l'École de chirurgie, il y a encore d'autres musées dont le plus important est le *India-house*, exclusivement affecté aux curiosités de l'Inde.

La *Galerie nationale de tableaux* n'est pas très-riche en chefs-d'œuvre. Trois tableaux de Murillo sont ceux qui me firent le plus de plaisir. On dit qu'il y a beaucoup de belles toiles dans les galeries des riches particuliers.

Parmi les parcs, les deux plus grands et les plus visités, *Regent's-park* et *Hyde-park*, sont dans le *West-End*. C'est là qu'il faut aller pour voir le monde riche et élégant. Il y a foule d'équipages, de messieurs, de dames et d'enfants, montés sur des chevaux de toute espèce, depuis l'arabe et l'anglais à la longue encolure, jusqu'au poney

de la petitesse et de l'élégance la plus merveilleuse. On voit des dames conduire des voitures, sans que personne en soit étonné ni choqué. On ne trouve pas non plus à redire qu'une dame ou une jeune personne se promène seule à cheval avec un monsieur qui n'est pas de sa famille.

C'est dans Regent's-park qu'on a établi le *Jardin zoologique*, qui est très-riche en animaux étrangers. On y voit des lions, des tigres, des léopards, des girafes d'une espèce et d'une grandeur toute particulières.

La ménagerie venait depuis peu de s'enrichir d'un superbe hippopotame. J'admirai surtout la collection des reptiles, parmi lesquels figurent les serpents et les boas les plus gros et les plus rares.

A Hyde-park se joint le parc de *Kensington*, qui est également assez grand et très-fréquenté. Il se distingue surtout par ses beaux vieux arbres au large ombrage.

Saint-James's-park et *Green-park* appartiennent à la même catégorie.

Non-seulement les parcs publics, mais encore ceux des particuliers, sont tous dessinés sur le même plan : ils renferment de vastes pelouses, de grands et beaux arbres, surtout des chênes, des ormes; des allées et des groupes d'arbustes; quant aux fleurs, on ne les trouve d'ordinaire que dans les serres.

Une visite faite le matin à *Covent-Garden*, les jours de marché, surtout le samedi, n'est pas sans intérêt. On n'y trouve pas, il est vrai, de jardin, comme le nom semble le promettre, mais seulement une grande place avec des halles et des passages; cependant la vue de cette immense provision de légumes, de fruits et de fleurs, pour les besoins de presque toute la ville de Londres, vaut bien la peine qu'on se dérange.

S'il y a moins à voir dans la Cité que dans le quartier aristocratique du West-End, on y trouve cependant des objets fort intéressants. Le plus curieux de tous est la *Tour*,

l'édifice le plus ancien de Londres, monument gothique, à la fois simple et grandiose. Viennent ensuite la *Banque*, la *Bourse*, et *Guild-hall*, remarquable par un salon immense qui sert à des banquets et à des festins publics. *Mansion-House*, résidence du lord-maire, semble d'une structure un peu massive.

Les *docks*, qui forment à eux seuls un petit monde, se composent de canaux et de bassins très-profonds, très-larges et très-grands, construits généralement en pierres de taille, où les plus grands navires des Indes arrivent tout contre les magasins et peuvent décharger sur place. Les magasins ont de quatre à six étages de haut. Leurs caves renferment les dépôts des meilleurs vins du monde. Les docks, entourés de hautes et fortes murailles, sont fermés le soir.

C'est près de la Cité qu'est la huitième merveille du monde, le fameux *tunnel* sous la Tamise. Cette construction prodigieuse fit sur moi une impression bien moindre que je ne me l'étais imaginé. L'entrée mesquine nuit à l'ensemble. Une maisonnette d'une pauvre apparence est construite au-dessus d'une large ouverture ronde, et ce n'est qu'après avoir descendu beaucoup de marches qu'on arrive à une galerie voûtée assez sombre, qu'on appelle le tunnel. A l'autre bout est une construction pareille, avec un escalier par lequel on remonte en haut. Deux rangées de piliers, qui soutiennent le plafond, divisent la galerie en trois parties, dont deux servent aux piétons, tandis que celle du milieu est occupée par des boutiques. Elle est splendidement éclairée au gaz, et produit un effet étrange et saisissant, quand on songe quel fleuve coule au-dessus, et comment des vaisseaux y passent sur la tête des hommes. Cet ouvrage gigantesque, qui a dévoré des sommes fabuleuses et coûté la vie à beaucoup d'hommes, n'est d'aucune utilité. Les actionnaires ont perdu entièrement leur argent; car le revenu du passage et des boutiques, dont

un petit nombre seulement est loué, couvre à peine les dépenses courantes; et si, ce qui est inévitable avec le temps, il fallait faire des réparations dispendieuses, il est à craindre qu'on n'abandonne tout à la ruine. La principale raison du peu d'emploi du tunnel est son éloignement, son grand isolement, et la fatigue de tous ses escaliers.

Je terminai mes pérégrinations dans la Cité en faisant une visite à la brasserie de *Barkley*, aux logements, lavoirs et bains publics pour les classes pauvres, et en me rendant au bureau de la poste. Dans la brasserie de M. Barkley et Cie, on emploie chaque jour de 1000 à 1500 sacs de drèche. Parmi les tonnes qui renferment la bière, il y en a qui contiennent jusqu'à trois mille muids. Le nombre des ouvriers employés à la brasserie est de 400, celui des chevaux de 160. A cette occasion, je dois remarquer que je n'ai vu nulle part de plus beaux chevaux de travail qu'à Londres ; ils sont d'une grandeur et d'une force extraordinaires, et généralement bien nourris et bien tenus.

Dans les logements, lavoirs et bains publics, je trouvai des dispositions très-convenables, qui mériteraient d'être imitées dans toutes les grandes villes de l'Europe. Ces logements, pour les hommes non mariés, se composent de grandes salles comme celles de Bedlam, divisées par des cloisons en petites pièces, dont chacune reçoit la lumière, le jour, du dehors, et la nuit, de grands becs de gaz suspendus au plafond de la salle. L'éclairage dure jusqu'à minuit. Chaque habitation a en outre un cabinet de lecture, une salle à manger et une cuisine spacieuse, où l'on entretient toujours du feu et de l'eau bouillante, de sorte que les pensionnaires peuvent préparer eux-mêmes leurs repas. Le prix de location est par semaine de trois schellings par personne. On doit faire prochainement des maisons semblables pour les femmes. Il en existe déjà pour des familles. Ces logements se composent de trois petites

chambres, avec une cuisine et un petit réduit pour la provision de charbon. Dans chaque cuisine, il y a un conduit d'eau. Le prix est, pour la semaine, de cinq à six schellings.

Dans les lavoirs, chaque femme a sa petite place particulière, où elle peut blanchir son pauvre linge sans être vue de ses voisines. L'eau froide et l'eau chaude sont amenées par des tuyaux dans les auges. Le linge est séché au moyen d'une chaleur souterraine dans de petits carrés séparés et garnis de perches superposées. Une machine tire l'eau des grosses pièces, telles que couvertures, draps de lit, etc. Le prix est d'un penny par heure. Les bains publics sont toujours réunis aux lavoirs. Chaque cabinet a une grande baignoire en métal ou revêtue d'un vernis blanc et tenue très-proprement. Un bain de première classe coûte six pence; un bain froid, trois; un bain chaud de deuxième classe coûte deux pence, et un bain froid un penny.

Le bureau de la poste, il faut le visiter le samedi soir, à cinq heures et demie, et y rester jusqu'à la fermeture, qui a lieu à six heures précises. Pour pouvoir bien observer la foule des expéditeurs, dont le nombre augmente à chaque minute, il faut se placer sous le grand portique, cependant à un endroit sûr; car, au milieu de cette presse toujours croissante, il n'est pas rare qu'il arrive des accidents, et qu'on soit blessé plus ou moins grièvement. Chacun veut remettre son paquet de lettres avant le dernier coup de six heures. On reçoit bien les lettres jusqu'à neuf heures; mais le prix du port monte avec chaque quart d'heure.

Quant aux environs de Londres, je les ai parcourus en grande partie. Je faisais des excursions aux endroits les plus remarquables, tels que *Windsor*, *Woolwich*, *Kew*, *Chiswick*, *Greenwich*, ou bien des visites me conduisaient à dix ou douze milles hors de la ville. Je trouvais confirmé tout ce qu'on m'avait dit et tout ce que j'avais lu sur la

belle verdure plantureuse des prés, et sur la végétation riche et précoce des campagnes. C'était au commencement du mois d'avril, et déjà les buissons bourgeonnaient, les bosquets étaient couverts de feuilles, et les plus jolies fleurs émaillaient le vert d'émeraude des prairies. Le houx, le laurier du Portugal et d'autres arbustes gardent leur feuillage tout l'hiver, et charment la vue par l'éclat de leur vert foncé. On attribue cette fraîcheur de la végétation à la nature tempérée du climat, à l'humidité constante de l'air imprégné de sel. Malgré sa position élevée au nord et malgré le mauvais temps, qui souvent se fait déjà sentir dès la fin de septembre et dure jusqu'au mois de mai, l'Angleterre n'est cependant pas exposée à un froid sec et intense comme les pays de l'Europe centrale, situés plus au sud, où la gelée arrête toute végétation. La neige ne reste presque jamais sur la terre au delà de six à huit jours. Aussi, grâce à cette température de l'hiver, on laisse toujours les brebis dans les champs, comme en Espagne et dans le Portugal.

Les plus beaux jardins à proximité de Londres sont ceux de *Chiswick* et de *Kew*. C'est à Chiswick qu'il y a tous les ans, aux mois de mai, de juin et de juillet, trois expositions de fleurs, mais dont chacune ne dure qu'un jour. Je ne me serais jamais figuré que, pour une promenade dans un jardin, la pluie, loin d'être un empêchement, deviendrait plutôt une cause de plaisir. Et cependant voilà ce qui eut lieu dans une visite que je fis à une des expositions citées plus haut. Quand il fait beau, tout le monde *fashionable* de Londres se donne rendez-vous dans ce jardin; on y vient moins pour les fleurs que pour se faire voir en brillante toilette; des troupes de musiciens jouent dans plusieurs endroits, et les nombreux visiteurs qui vont et viennent ne vous laissent naturellement pas le loisir d'examiner les fleurs de près. Je ne fus donc pas, comme je l'ai déjà dit, favorisée par le temps.... la pluie tombait sans

relâche et par torrents. Aussi personne ne m'empêchait-il d'admirer tout à mon aise les superbes fleurs étalées dans des serres et sous des tentes. Il est impossible de se faire une idée de la magnificence de l'exposition, surtout de la partie exotique. Les plantes étrangères y sont plus belles et plus brillantes que sous le ciel des tropiques. L'exposition des fruits était moins remarquable. Les ananas seuls fixaient l'attention par leur grosseur énorme ; car il y en avait qui pesaient dix ou douze livres.

Kew est en partie jardin, en partie parc. On y voit de magnifiques prairies, de beaux bouquets d'arbres, des étangs à la surface unie comme une glace, des collines artificielles, des pavillons de plaisance et des parterres de fleurs. Mais ce qui fait surtout la célébrité de ce jardin, ce sont ses superbes fleurs et plantes exotiques, parmi lesquelles figurent des palmiers de plus de 25 mètres de haut. Ces fleurs sont rangées avec beaucoup de goût dans de grandes et nombreuses serres. Une de ces serres pourrait s'appeler avec raison un palais de cristal. Elle est flanquée de deux ailes, et la partie centrale en forme de coupole a plus de 30 mètres de haut. En la voyant, je compris facilement comment on avait pu concevoir l'idée de construire un pareil édifice pour la grande exposition de Londres. En haut de ce palais de cristal, on a pratiqué une galerie circulaire d'où l'on a une vue générale des palmiers, des plantes et des fleurs. Avec un peu d'imagination, on peut presque se faire, en petit, du haut de cette galerie, l'idée des forêts vierges du Brésil.

L'arsenal de *Woolwich* ne m'offrit rien de bien nouveau. Je ne vis là que ce que j'avais déjà vu à Venise sur une échelle plus petite. Ce qui m'intéressa le plus, ce fut le char qui avait servi à porter Napoléon au tombeau, à Sainte-Hélène. C'est la même voiture qui lui servait pour la promenade; on ne fit qu'enlever la caisse, et on mit à la place une carcasse en fer qu'on couvrit de drap noir.

Le trajet de Londres à Woolwich n'est guère agréable, car on passe par un tunnel d'environ deux milles de long, et ni le tunnel, ni l'intérieur du wagon dans lequel on est assis, n'est éclairé. On reste là pendant plusieurs minutes dans une obscurité complète qui n'a rien de bien rassurant. Il faut encore que je remarque à cette occasion combien les idées de ce qui est convenable ou de ce qui ne l'est pas sont singulières en ce pays. C'est ainsi que sur certains chemins de fer il est sévèrement interdit aux hommes de séjourner dans les salles d'attente des dames. Dans ces salles, où tout est éclairé et où tout est ouvert, on est choqué de la réunion des deux sexes, tandis qu'on la permet dans les ténèbres impénétrables du tunnel. Aussi les journaux sont souvent remplis de récits de vols et d'autres aventures qui ne sont pas précisément très-morales.

Windsor-Castle (à vingt milles de Londres) n'est pas seulement un des plus beaux édifices gothiques de l'Angleterre, mais aussi de toute l'Europe. Placé sur une petite hauteur et construit en pierres massives, il date du temps de Guillaume Ier; mais le véritable fondateur de ce château, tel qu'il existe aujourd'hui, ainsi que de la jolie chapelle qui s'y trouve, est Édouard III. Quelques embellissements furent ajoutés par ses successeurs.

Le tout se compose de deux cours, du château et de la tour ronde. On admire particulièrement la magnificence des édifices, comme aussi la voûte hardie en forme de coupole qui est au-dessus de la tour. Les salons du château, par leur élévation et leur grandeur, ont quelque chose de vraiment royal; la disposition intérieure est des plus simples. Chaque salle a son nom et ses souvenirs historiques. Dans un salon, on voit les portraits de souverains célèbres des temps anciens et modernes ; mais ces portraits ne paraissent pas précisément se distinguer beaucoup par la ressemblance. Je trouvai du moins au-dessous de toute critique les portraits des monarques que j'ai

vus, tels que ceux de l'empereur d'Autriche, de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. La chapelle renferme de beaux vitraux. Le sacristain demande six pence d'entrée par personne, quoique la carte qu'on nous avait délivrée pour visiter le château de Windsor portât expressément qu'on ne devait rien donner à personne.

La vue, du haut de la tour, est charmante. Le regard s'étend sur douze comtés, et suit au loin le cours de la Tamise. Autour de la colline sur laquelle est placé le château, se dessine le panorama de la jolie petite ville de Windsor. Au sud du château, il y a un parc magnifique, dont la longueur est de quatre milles et la circonférence de quinze milles. Des arbres séculaires y forment des allées superbes, et ombragent les chemins les plus beaux pour les piétons et les voitures. Dans ce parc, le lac Virginia (*Virginia waters*, eaux vierges) jouit d'une grande célébrité.

L'*hôpital de Greenwich* est un ancien palais d'été de la reine Élisabeth. Aujourd'hui, il sert, comme on sait, de retraite pour les invalides de la marine royale. Vingt-cinq mille hommes y trouvent un asile, et chacun a sa petite chambre à coucher, avec une chaise, un lit et une petite armoire dans le mur. Les réfectoires sont magnifiques, hauts et voûtés. Les invalides étaient assis à des tables longues et mangeaient quatre par quatre leur ration du dîner commun, composée d'une soupe et de trois livres de viande (alternativement bœuf, mouton, porc ou viande salée) et de quatre livres de pommes de terre, avec un beau grand pain blanc. On leur donne, en outre, des légumes ou des poudings de farine, et pour boisson de la bière et du thé. Je visitai exprès l'hôpital à l'heure du dîner pour assister à la distribution. Je trouvai là, comme dans tous les établissements publics d'Angleterre que j'eus occasion de visiter, que tout n'est pas seulement suffisant, mais encore parfaitement bon et sain. Ce n'est pas comme dans certains pays, où l'on ne sert aux pauvres une nourriture saine et

abondante que le jour où quelque grand personnage ou quelque inspecteur vient faire une visite comme par hasard, hasard dont l'établissement, chose assez surprenante, est toujours informé assez longtemps d'avance!

La distribution se fait de la manière suivante : les mets sont préparés dans deux marmites; la viande, avant d'être mise dans la marmite, est coupée en morceaux de trois livres chacun; les pommes de terre, divisées par lots de quatre livres, sont liées dans de petits filets. La viande cuite est placée dans une tonne, la soupe passe au moyen d'un conduit dans une autre tonne. Un homme met les portions de viande dans un plat creux, un autre puise la soupe avec un vase contenant juste la quantité déterminée pour quatre personnes, la verse sur la viande, tandis qu'un troisième retire de la marmite, dans leur filet, les pommes de terre cuites par la vapeur. La distribution se fait, de cette manière, avec un ordre et une rapidité incroyables.

Un petit bâtiment latéral sert d'hospice aux malades, qui sont entièrement séparés des hommes valides, et qui ont même un jardin particulier pour s'y promener.

Un grand parc ombragé n'est pas seulement ouvert aux matelots, mais même affecté à l'usage du public. C'est dans ce parc que se trouve l'*Observatoire*, où les Anglais font passer leur méridien.

L'hôpital possède aussi une jolie petite galerie de tableaux, qui renferme des batailles navales célèbres et les portraits de marins illustres. On garde dans deux armoires à glaces quelques vêtements du grand Nelson, parmi lesquels se trouvent l'habit et le gilet percés par le coup de feu qui, à la bataille de Trafalgar, lui donna la mort.

Il me reste encore à mentionner une curiosité temporaire, mais la plus grande et la plus importante de Londres, c'est-à-dire l'*Exposition de l'industrie*. Je ne puis assez remercier M. Buschek, président de la partie de l'Autriche, qui me gratifia d'un billet avec lequel j'eus le

droit d'assister à l'ouverture de l'Exposition et d'y faire cinq visites.

L'ouverture, comme on sait, se fit avec une grande pompe. La reine y parut avec le prince Albert et les deux aînés de ses enfants, accompagnée des ministres et des grands du royaume, des diplomates étrangers et des ambassadeurs de tous les États représentés à l'Exposition générale. Après un court discours du prince Albert adressé à la reine et un hymne en musique, tout le cortége traversa lentement le palais de cristal et s'arrêta auprès des objets les plus curieux. Des coups de canon annoncèrent au peuple, qui attendait au dehors, les principaux moments de la cérémonie.

La solennité commença à dix heures et elle était terminée à midi. Ce n'est qu'alors que les portes s'ouvrirent pour ceux qui étaient porteurs de billets de saison (billets pour tout le temps de l'Exposition).

Peu de temps avant le départ de la famille royale, je sortis du palais de cristal pour voir le cortége du dehors et pour observer l'attitude du peuple. Il y avait une grande quantité d'équipages, tous très-riches et très-brillants; seulement la mascarade des cochers et des domestiques ne me plut pas : les premiers portaient des perruques bouclées et poudrées, sur lesquelles étaient posés des tricornes excessivement petits; plusieurs avaient de gros bouquets de fleurs sur la poitrine. Les domestiques, derrière les voitures, ordinairement au nombre de deux, étaient, comme des portiers, munis de grands bâtons. La voiture royale était escortée de quelques soldats et de gardes. La troupe anglaise est une des plus belles qu'on puisse voir; elle se compose d'hommes forts et de haute taille. La garde se distingue de plus par la richesse de son uniforme et par la beauté de ses chevaux, qui sont tous de la même couleur[1].

1. A Londres, on n'a pas souvent l'occasion de voir des militaires,

Le peuple se conduisit de la manière la plus exemplaire. Il n'y eut pas le moindre désordre; nulle part on ne se pressait, on ne se poussait, et jamais on ne vola moins que ce jour-là; il n'y eut que trois vols dénoncés à la police. Et, si incroyable que cela puisse paraître à certaines personnes de certains pays, il n'y avait pas un seul soldat en faction. Quelques *policemen*, avec des baguettes d'un pied de long à la main, suffisaient pour maintenir le peuple dans le plus bel ordre du monde; ils n'avaient autre chose à faire que de frapper sur l'épaule des personnes qui allaient à des places auxquelles elles n'avaient pas droit, et de leur dire poliment: *Move, if you please*, « Avancez, s'il vous plaît, » et aussitôt chacun suivait son chemin.

Mes lecteurs m'excuseront si je leur épargne, ainsi qu'à moi, la description de l'Exposition. Des livres, des brochures et des feuilles périodiques sans nombre ont proclamé sa gloire dans tout l'univers, et il ne doit presque y avoir personne qui n'ait lu beaucoup sur ce sujet, et qui n'ait vu des copies du féerique palais de cristal, et des chefs-d'œuvre de tous les genres d'industrie et de tous les pays de l'univers. Je dirai seulement que la vue de l'ensemble était merveilleuse et produisait une impression ineffaçable, et que j'ai de la peine à croire que jamais un pareil spectacle soit de nouveau offert au monde.

ce qui surprend beaucoup quand on vient d'un pays où le quart presque des hommes porte l'uniforme.

CHAPITRE II.

La ville du Cap. — Rencontre dangereuse de deux négresses. — Culte malais. — Singapore. — Cinq jours dans les jungles. — Sarawak. — Rajah-Brooke. — Malais et Chinois; leurs demeures et leurs vases précieux. — Excursions chez les Dayaks et aux mines d'antimoine.

Le 24 mai au soir, je me rendis à bord du vaisseau *Allanadale*, de 300 tonneaux, commandé par le capitaine Brodie.

A ma grande surprise, je ne trouvai à bord que le capitaine, qui me dit qu'il avait permis à tout l'équipage, jusqu'aux mousses, de passer cette nuit à terre, et qu'il allait quitter lui-même le vaisseau. J'aurais pu en faire autant; mais comme je demeurais à quelques milles de Londres, je craignis de m'attarder le lendemain. Je m'enfermai dans ma cabine, et je fus pour cette nuit maîtresse absolue du navire.

Le lendemain, un vapeur nous remorqua jusqu'à Gravesend (à 20 milles de Londres), à l'embouchure de la Tamise, dont le cours, cependant, se prolonge encore cinquante-huit milles plus loin, jusqu'à North-Foreland. Nous fûmes forcés de passer deux jours à Gravesend, parce que deux matelots, que le capitaine avait enrôlés et qui devaient venir là à bord, ne paraissaient pas. Le capitaine se vit obligé de retourner à Londres et d'enrôler d'autres hommes. Ce n'est que le 27 que nous levâmes l'ancre.

Le passage du canal fut défavorable; nous eûmes peu de vent, et pendant les trois premiers jours nous fûmes forcés de rester presque toujours à l'ancre. Le 30, un

brouillard si épais couvrit la mer, que nous voyions à peine à quelques centaines de pas autour de nous. Nous entendions de toutes parts donner des signaux à l'aide de porte-voix ou de cloches, pour indiquer l'approche ou l'éloignement des vaisseaux et pour éviter un choc et un malheur. Ces sons retentissaient tristement au milieu des ténèbres du brouillard, et n'étaient nullement propres à nous inspirer de joyeux pressentiments pour notre long et dangereux voyage[1]. Ce ne fut que le 2 juin au soir que nous entrâmes dans l'Océan Atlantique.

J'avais, hélas! dans ce peu de jours, eu suffisamment l'occasion d'apprendre à connaître la parcimonie de notre capitaine; je n'ai jamais été traitée aussi mal sur aucun autre navire. Le pilote, qui, selon l'usage des voiliers, était chargé de surveiller la cuisine, et à qui l'on ne pouvait nullement reprocher d'avoir prodigué ou gaspillé les provisions, fut destitué de ses fonctions dès le premier jour, et le capitaine se chargea lui-même de la haute direction. Sa carte était mal composée : le matin on nous donnait du café noir très-faible et un morceau de viande salée; le soir, encore de la viande salée et du thé; à midi, une soupe aux pois et de la viande salée ou de la morue, rarement du poulet, et une pâte de farine grossière avec quelques raisins secs, qu'il baptisait du nom de pouding; en guise de pain, nous avions du vrai biscuit de matelot. Pour les œufs, le jambon ou le fromage, ils devaient lui sembler des articles de luxe superflu, car il paraissait avoir oublié de s'en approvisionner. Le brave homme, à ce qu'il me dit, devait commander prochainement un bâtiment qui irait aux Indes orientales. Ces vaisseaux, comme on sait, sont

1. Pour les vaisseaux à voiles on compte 8000 lieues marines : à cause des vents on est obligé de faire une courbe énorme vers l'Océan, et l'on approche assez près des côtes du Brésil. Les bateaux à vapeur ont 5000 lieues à parcourir. Dans tous mes voyages par eau, je compte par lieues marines, dont quatre font un mille allemand, près de deux lieues de France.

disposés en partie pour recevoir des passagers. Je plains les malheureux condamnés à manger à sa table! Pour tout le reste, c'était un homme très-habile et très-entendu.

Si la nourriture était mauvaise, la compagnie était encore pire. Par bonheur elle ne se composait que d'une seule personne, d'un jeune Anglais, qui avait reçu son éducation Dieu sait où. Il affectionnait tout particulièrement la société des matelots; il chantait, sifflait, criait et fumait avec eux à qui mieux mieux; son plus grand plaisir était de voir tuer la volaille. J'avoue que je n'ai eu jamais plus que dans ce voyage à me louer de la force de mon tempérament. La nourriture ne fit pas tort à ma santé, et mon compagnon de voyage ne me fit pas perdre ma bonne humeur. J'étais enchantée en songeant au moment fortuné où nous allions prendre terre, et, tout en me consolant avec la belle perspective que m'offrait l'avenir, je supportais avec patience les ennuis du présent.

Pendant le voyage, il ne se passa rien de remarquable. Le beau mollusque le physolide, appelé en termes de marine *voilier portugais* (voy. mon *Voyage d'une femme autour du monde*, première partie, au commencement), je le vis cette fois dès le 35° de latitude nord; et les poissons volants se montrèrent sous le 22°.

Le 13 juin nous approchâmes tout contre l'île de *Ferro*, qui fait partie des îles méridionales des Canaries. Nous naviguions à une distance d'à peine deux milles le long de la côte occidentale; mais cette côte se compose malheureusement de collines rocailleuses et infertiles qui ne sont couvertes que par-ci par-là d'une maigre verdure. Mais c'était toujours la terre, aspect dont nous étions privés depuis longtemps, et mes yeux s'arrêtaient avec plaisir sur ce doux spectacle.

23 *juin*. — Quelque longs et nombreux voyages que j'aie déjà faits sur l'Océan, je n'ai cependant jamais vu sur cette vaste et immense étendue d'eau un calme comme celui

d'aujourd'hui; pas le moindre vent n'agitait la brillante surface. C'était une vue grandiose et sublime!

28 *juin.* — Ce matin nous vîmes, à une distance d'environ 20 milles, deux petites trombes. Comme elles étaient sous le vent[1], nous n'avions pas à craindre leur approche, et nous pouvions observer tranquillement leurs mouvements. Elles dansèrent gaiement sur l'eau, et, au bout d'un quart d'heure, elles s'évanouirent ensemble. Dans la même nuit nous eûmes aussi le spectacle d'un feu Saint-Elme à la pointe du grand mât.

Ce fut le 4 *juillet* que nous passâmes l'équateur, entre midi et une heure. Cela se fit sans la moindre cérémonie, et on ne donna même pas aux matelots un verre d'eau-de-vie de plus qu'à l'ordinaire.

Le 11 août, à six heures du matin, après un trajet de soixante-quinze jours, on jeta enfin l'ancre dans la ville du Cap. Quoique privée de la vue de la terre depuis le 13 juin, où nous passâmes près de l'île de Ferro, cependant l'impression que fit sur moi l'aspect de cette ville ne fut pas très-grande. J'avais encore la mémoire toute fraîche du souvenir de Londres, de sorte que la ville du Cap me faisait l'effet d'un village. Sa situation me rappelait beaucoup celle de Valparaiso. A l'instar de celle-ci, elle est bornée d'une chaîne de montagnes pelées et sans arbres, où l'on ne découvre que de loin en loin quelque rare verdure. Les points principaux de cette chaîne sont la montagne de la Table, celle du Lion, et la montagne du Diable. Du pont du vaisseau, j'aperçus un seul petit arbre rabougri et quelques rares prairies; et cependant nous étions en hiver, époque où les montagnes et les vallées brillent de leur plus belle parure. Que doit-ce être en été, quand les rayons du soleil ardents et dardés perpendiculairement brûlent et consument tout!

1. On appelle : *sur le vent* le côté d'où vient le vent, et *sous le vent* celui où il souffle.

Le capitaine Brodie quitta le vaisseau immédiatement après le déjeuner. Non-seulement il n'eut pas l'honnêteté de m'emmener avec lui à terre, mais il ne me prêta pas même la moindre assistance à ma première entrée dans la ville, complaisance qui jusqu'ici ne m'avait été refusée par aucun capitaine, pas même par le grossier pilote chinois qui m'avait transportée de Hong-Kong à Canton. Celui-ci avait eu soin de me conduire à la factorerie anglaise, éloignée de trois milles, et de m'aider à chercher la maison à laquelle j'avais été adressée. Celui-là, au contraire, me laissa débarquer seule, et sans s'inquiéter le moins du monde de ce que je deviendrais. Forcée de m'orienter moi-même et de demander mon chemin, je finis par découvrir la demeure du consul de Hambourg, M. Thalwitzer. Heureusement je trouvai en lui, comme dans sa femme, des personnes si aimables, si empressées et si complaisantes, que j'eus bientôt oublié toutes mes peines, et que dans leur maison, où il fallut absolument m'établir, je me sentis aussi chez moi que dans ma chère patrie.

Il n'y a pas grand'chose à dire de la ville du Cap. Les rues, qui conduisent toutes à la grève, sont très-larges et bien aérées, mais ne sont plus guère bordées d'arbres. Du temps de la domination hollandaise, chaque rue, dit-on, était garnie d'une belle allée. Les maisons, d'ailleurs toutes construites à l'européenne, n'ont que des terrasses en guise de toits. Le fort est muni de beaucoup de canons, la caserne est assez grande; la Bourse, sur la place d'Armes, édifice long et de peu d'apparence, se compose seulement d'un rez-de-chaussée. Les maisons particulières, toutes à un étage, ont d'ordinaire quatre à six fenêtres de front et contiennent de belles chambres fort élevées. Le jardin botanique est loin d'avoir tous les arbustes, toutes les plantes et les fleurs qu'on serait en droit de s'attendre à trouver dans ces régions.

On évalue le nombre des habitants à 32 000, composés

par parties égales de blancs, d'hommes de couleur et de noirs. Le mélange et le croisement des Européens avec les indigènes ont produit de telles variétés, que l'on voit, pour ainsi dire, toutes les couleurs. De vrais et purs Hottentots ou Cafres sont des phénomènes rares dans la ville du Cap. Pour les noirs de Mozambique, que nous appelons nègres, il y en a, au contraire, beaucoup d'une origine directe et non croisée. Parmi les hommes de couleur, on trouve parfois de jolis garçons, avec de beaux yeux et une physionomie spirituelle. Tous ces peuples sont habillés à l'européenne; il n'y a que les Malais, non baptisés, qui portent des mouchoirs de couleur autour de la tête; quelques noirs et quelques hommes de couleur ont des chapeaux de bambou ronds, hauts et se terminant en pointe.

Hors cela et les longs attelages des chariots, on ne voit dans la ville rien qui n'ait la couleur européenne.

Les chariots, traînés chez nous par trois ou quatre chevaux ou bœufs robustes, sont attelés ici de huit à dix chevaux, ou de dix à vingt bœufs accouplés. A la tête de ce convoi de bœufs marche un homme ou un garçon qui les conduit, et sur le chariot est assis le voiturier, armé d'un fouet d'une longueur énorme. L'attelage des chevaux est toujours conduit de dessus la voiture. Quand l'attelage est de six ou huit chevaux, il y a sur la voiture deux cochers, dont l'un est occupé à guider les bêtes et l'autre à les exciter du fouet.

Au grand marché qui se tient chaque jour, excepté le dimanche, de grand matin et en dehors de la ville, on voit des provisions de toute espèce, des fruits fraîchement cueillis ou séchés, des légumes, des volailles, des veaux, des brebis, du beurre, de la viande salée et fumée, et de plus des peaux de mouton, des fourrures, des plumes d'autruche, et autres objets de tout genre. Tout se vend à l'enchère.

La vie dans la ville du Cap est assez chère. On paye

une livre de veau, de bœuf ou de mouton, de six à sept pence; une livre de farine, quatre pence; un poulet, un schelling; une livre de beurre, deux schellings; la location d'une maison de six à huit chambres est de 80 à 90 livres sterling par an.

De toutes les denrées, le seul article bon marché est le poisson, et on le doit au gouverneur lord Somerset. En 1825, les bouchers ayant présenté une requête pour demander que le poisson, dont le bas prix leur faisait beaucoup de tort, fût imposé, le gouverneur écrivit cette réponse laconique au bas de la requête : « Dès qu'on m'aura montré un pêcheur qui, comme les bouchers, aille en équipage et ait des domestiques en livrée, la demande sera prise en considération. »

Je suis restée un mois dans la ville du Cap sans y voir beaucoup de choses curieuses. Dans le commencement, je parcourais souvent la campagne pour chercher des insectes; mais je fus bientôt dégoûtée de cet amusement par un accident extrêmement désagréable. Un matin que j'avais pris un petit serpent, deux négresses vinrent à moi, m'arrêtèrent, et, après m'avoir accablée d'injures, elles marchèrent devant moi et me traitèrent de sorcière qui méritait la mort. Cette scène aurait sans doute mal fini pour moi, si, par bonheur, je n'eusse aperçu un homme qui accourut à mes cris et mit ces malheureuses en fuite.

Je racontai cette aventure à M. Thalwitzer, qui en avertit le tribunal. On n'eut pas beaucoup de peine à découvrir les femmes, et, dans l'interrogatoire qu'on leur fit subir, elles avouèrent qu'elles avaient formé le projet de m'attirer dans un bosquet voisin et de me dépouiller de mes habits. Un enfant de dix ans, que le hasard avait amené dans le même bosquet, et que la peur qu'il avait de ces femmes avait fait se cacher sous le feuillage, avait tout entendu et avait remarqué qu'une de ces mégères était armée d'un couteau, que dans sa fuite elle

laissa tomber par terre. L'enfant chercha ce couteau et, l'ayant trouvé, il le ramassa pour le porter à ses parents. Ceux-ci le remirent au tribunal. Lors de l'interrogatoire, le couteau servit, comme pièce de conviction, à démontrer le chef du délit, et les deux femmes furent condamnées pour un mois à l'eau de riz, punition ordinaire par laquelle on retranche aux délinquants toute autre nourriture. Ce châtiment m'ayant paru trop sévère, j'intervins pour obtenir qu'on adoucît la peine, mais inutilement. On me dit que ces femmes avaient déjà acquis une triste célébrité, et qu'elles passaient plus de temps en prison qu'en liberté.

A la suite de cette aventure je ne discontinuai pas tout à fait mes promenades, mais j'en restreignis singulièrement le cercle. Je dois au botaniste Zeiher une superbe excursion. Il me conduisit à *Greenpointe*, à la baie de *Cumbs*, tout autour de la montagne du Lion, d'où nous eûmes plus d'une belle vue sur la mer, sur les montagnes et sur le charmant pays d'alentour.

Les environs, sur les points les plus rapprochés de la ville du Cap, n'offrent rien de remarquable. Les montagnes sont en grande partie arides ou couvertes de maigres broussailles, et dans la plaine on ne voit ni prairies ni blé; la seule parure du sol est une quantité innombrable de fleurs des champs. Ces enfants de la nature, tendres et délicats, sont étouffés au milieu des pierres, des buissons et de quelques brins de verdure. Je m'amusais à rester des heures entières parmi ces fleurs, et toujours je trouvais de nouvelles beautés et des variétés nouvelles, et qui m'étaient tout à fait inconnues.

Une des promenades favorites des habitants de la ville est un petit bois d'aunes qui tourne tout autour du pied de la montagne du Lion, et qui est coupé par une jolie route de voiture.

Le jardin du gouverneur et le jardin botanique sont toujours ouverts au public.

Les environs de *Rondebosch*, de *Weinberg* et de *Constance*, sont ravissants et fertiles, et ressemblent à des jardins fleuris. Rondebosch est éloigné de 4 milles de la ville du Cap; les deux autres endroits sont à une distance de 9 et de 13 milles. Rondebosch est habité par beaucoup de négociants et d'employés, qui se rendent chaque jour à la ville en omnibus. Constance est connu dans le monde entier par son excellent vin. Je regrette beaucoup de ne pas avoir vu les ceps de vigne ornés de pampre. Le vin est d'un rouge foncé, huileux, doux, et très-cher sur les lieux mêmes.

Je fis un jour l'ascension de la *montagne de la Table*, qui a plus de 900 mètres de haut; sans me presser, je mis trois heures de temps. Une vue superbe, sur la mer et sur la campagne, me dédommagea amplement de la peine que je m'étais donnée. Sur le dos de cette montagne s'étend un vaste plateau en forme de table, ce qui lui a valu à bon droit le nom qu'elle porte. On y rencontre, dit-on, beaucoup de singes, et je les entendis pousser des cris et faire un tapage effroyable; mais je ne fus pas assez heureuse pour en apercevoir un seul. Je n'eus pas, non plus, occasion de voir d'autres quadrupèdes.

Un vendredi, le dimanche des Malais, je visitai leur mosquée, une belle et haute salle, dans la maison de leur grand prêtre. Quoique mahométans, les Malais ne sont pas aussi rigides que leurs coreligionnaires de l'Orient; car ils permettent aux étrangers d'assister à leurs cérémonies religieuses. Dans la chambre de la femme du grand prêtre, je trouvai des femmes assises par terre tout au fond de la pièce, qui avaient quitté leurs robes de dessus et étaient enveloppées dans de grands draps blancs, avec un voile sur la tête qui ne leur couvrait cependant pas la figure. Les hommes aussi retiraient dans le vestibule du temple leurs pantalons de couleur, sous lesquels ils en avaient de blancs, s'enveloppaient également de longs vê-

tements blancs et passaient un mouchoir de tête blanc par-dessus la coiffe de couleur qu'ils portent d'ordinaire. Ils se jetèrent d'abord à plusieurs reprises la face contre terre; ensuite ils s'assirent en rangs; le grand prêtre prit place devant eux et récita deux prières. Après la première, les hommes baisèrent la main du prêtre; après la deuxième, ils la lui serrèrent. Un chantre, placé au fond du temple, se mit alors à entonner de toute la force de ses poumons un chant auquel les hommes se joignirent en chœur. Fendant ensuite la foule assemblée, il arriva au pied d'une petite chaire et se mit à hurler un chant tout seul. Après cela, le pontife monta en chaire, et récita avec le chantre, moitié chantant, moitié parlant, pendant deux grandes heures, des prières du Coran, ce qui mit fin à la cérémonie.

J'avais eu d'abord l'intention de ne rester que peu de temps dans la ville du Cap, mais de faire une excursion dans le cœur du pays, et de m'avancer, s'il était possible, jusqu'aux mers intérieures. On m'assura généralement que, comme femme, je n'aurais pas grand'chose à craindre de la part des indigènes, et que les vignerons et propriétaires fonciers, qui ne brillent pas précisément par leur complaisance, me laisseraient, comme Allemande, suivre paisiblement ma route : ils ne sont désobligeants qu'envers les Anglais, à qui ils cherchent à rendre l'entrée dans leur pays aussi difficile que possible. La guerre entre les Anglais et les Cafres ne m'aurait pas, non plus, suscité des entraves, puisque je n'avais pas besoin de mettre le pied sur le théâtre de la guerre; mais quand je m'informai des frais que nécessiterait ce voyage, je les trouvai bien au-dessus de mon budget, et il me fallut renoncer à mon beau projet.

Je crois qu'il n'y a pas de pays au monde où l'on voyage d'une manière aussi dispendieuse et en même temps aussi lente qu'au Cap. Il faut se procurer une voiture longue, couverte de toile ou de nattes, et cinq ou six paires de

bœufs. La voiture est disposée comme une maison, car elle sert à la fois de demeure et de gîte pour la nuit. En même temps, on loue un voiturier, un conducteur de bœufs et un serviteur, et on est obligé d'emporter avec soi des vivres et souvent même de l'eau. On a beaucoup de désagréments avec les bœufs. On passe par des contrées où il y a des essaims de petits moucherons, dont la piqûre donne souvent la mort à ces animaux; dans d'autres endroits, on manque d'eau, et les bêtes tombent de soif, ou bien l'eau croupie qu'elles boivent les rend malades et impropres au service, de sorte qu'il faut constamment ou acheter d'autres bœufs, ou échanger les bœufs malades. Plus on s'éloigne de la ville, plus cela devient dispendieux; car les bœufs sont plus rares dans l'intérieur du pays. A la fin, les chemins deviennent impraticables, et il faut abandonner la voiture et les bœufs pour acheter des chevaux.

Les difficultés que je viens d'énumérer m'ayant forcée d'abandonner ce voyage, je jetai mes regards sur l'Australie. Mais pour y aller du Cap, on manque aussi d'occasions.

Un brick de Brème, *la Louise-Frédérique*, ayant pour capitaine Nienhaber, était dans le port, prêt à partir pour *Singapore*. Je ne fis pas de longues réflexions. Une fois arrivé à Singapore, on trouve des navires pour toutes les régions du monde. Grâce à l'intervention de M. Haase, employé anglais, le trajet ne me coûta presque rien. Le capitaine ne me compta que les frais de nourriture, et il les mit à un si bas prix que, pour toute une traversée de 8000 lieues marines, je n'eus à payer que 3 livres sterling.

Le 25 septembre, nous mîmes à la voile. Des vents favorables nous transportèrent en quarante jours jusqu'à l'entrée du détroit de *Sunda*. La rapidité de ce trajet rendit la monotonie de la mer un peu plus supportable; car nous ne rencontrâmes point de navires, et nous ne découvrîmes pas la moindre terre. Il en fut tout autrement

dans le détroit de Sunda. Les vaisseaux et les vapeurs passaient près de nous, et les montagnes et la terre s'élevaient au-dessus de la mer. Le *Javahead*, qui le premier fixa nos regards, est une montagne richement boisée, de près de 1200 mètres de haut, à laquelle se rattachent d'autres montagnes moins élevées et des chaînes de riantes collines. A partir de ce moment, nous ne perdîmes presque plus de vue la terre. Tantôt on voyait apparaître des îles plus ou moins grandes, tantôt des rochers gigantesques qui sortaient du fond de l'eau, tantôt des groupes d'arbres dont les branches s'abaissaient à tel point dans la mer, qu'elles semblaient y prendre elles-mêmes racine.

Nous traversâmes la *mer de Java* le long de la côte de *Sumatra*, et nous arrivâmes au détroit de *Banka*, qui est tellement encaissé dans plusieurs endroits par les îles de Sumatra et de Banka, qu'il ressemble à un torrent.

Sur les deux rives, les plaines et les montagnes, couvertes d'une herbe touffue et de forêts épaisses, nous donnaient des échantillons de la végétation luxuriante des tropiques.

La distance de l'entrée du détroit de Sunda à Singapore est de 8 degrés, dont la traversée nous prit quinze jours. Un calme plat et des vents contraires rendirent inutiles les voiles et le gouvernail; nous voguâmes çà et là, nous passâmes près de six fois l'équateur, et plusieurs nuits nous fûmes même forcés de nous mettre à l'ancre. J'avais de la peine à endurer la chaleur. Elle montait souvent à l'ombre jusqu'à 25 degrés Réaumur. Néanmoins le temps passa assez vite ; le capitaine était un homme éclairé, qui jouait, en outre, passablement de la flûte, talent qui n'est pas à dédaigner sur la mer, si monotone. De plus, les indigènes nous faisaient de temps en temps des visites, échangeaient des volailles et des fruits contre des mouchoirs de couleur, des miroirs ou de l'or, et pourvoyaient ainsi aux besoins de notre table. Ajoutez à

cela le changement continuel de paysage; et il n'y avait certes pas de quoi se faire un mérite d'avoir pu supporter patiemment ces quinze jours. Mais nous eûmes cependant aussi quelques accidents. Un matin, un matelot, en changeant les voiles, tomba dans la mer; la même chose arriva le même jour au pilote en chef, en sondant. Par bonheur, nous avions peu de vent; tous deux furent sauvés. Une autre aventure nous arriva la nuit. Nous étions à l'ancre, et, comme dans ces mers il se montre quelquefois des pirates, le capitaine avait recommandé aux matelots une grande attention. A peine étions-nous couchés, que soudain retentit ce cri : « Deux chaloupes, venant de la côte, sont en vue. » Tout le monde se leva en sursaut : les armes, les carabines, les pistolets, les sabres, furent portés sur le pont et distribués à l'équipage; on chargea les deux canons de six, et, armés de la sorte, on se prépara à recevoir l'ennemi. Cependant les chaloupes redoutées n'approchèrent pas de notre vaisseau, et nous allâmes reprendre notre sommeil interrompu. Plus tard, nous apprîmes que les pirates n'attaquent pas les vaisseaux européens.

Le 16 novembre, nous arrivâmes à Singapore, après une traversée de cinquante-quatre jours.

La famille Behn m'accueillit avec autant d'amabilité qu'elle l'avait fait quatre ans auparavant, lors de ma première visite.

A *Singapore* même, je ne trouvai rien de changé. Mais à environ 20 milles de cette ville, on avait élevé un phare superbe sur un rocher, au milieu de la mer, dans un endroit où les lames sont si fortes que le gardien est toujours muni d'avance d'eau et de vivres pour six mois. La tour fut bâtie, dans l'espace de dix-huit mois, en pierres de granit apportées de l'île *Urbin*, voisine de Singapore.

Ce qu'il y eut encore de nouveau pour moi, ce fut une maisonnette construite depuis peu par quelques familles,

pour pouvoir, de temps en temps, y respirer l'air frais. La maisonnette était justement inoccupée à mon arrivée; M. Behn, sachant qu'il ne pouvait pas me faire de plus grand plaisir que de me caser pour quelques jours dans les jungles, où je pouvais jouir entièrement de la nature et me livrer tout à mon aise à la chasse aux insectes, m'installa dans cette maisonnette. Il mit aussi à ma disposition un bateau et cinq hommes pour visiter les petites îles voisines.

Les cinq hommes (Malais) venaient se mettre à mes ordres tous les matins. Quand je ne voulais pas faire de course en bateau, nous explorions ensemble les jungles; ils m'aidaient à prendre des insectes, qu'on y trouve en quantité énorme, et me servaient de sauvegarde contre les tigres sans nombre qui y arrivent de Malakka, en passant à la nage le faible bras de mer. Le nombre de ces hôtes féroces a considérablement augmenté ces dernières années; ils ne craignent pas de faire irruption en plein jour dans les plantations et d'en emporter des ouvriers. En 1851, quatre cents personnes furent dévorées par eux dans la petite île de Singapore.

Malgré les horribles histoires qu'on m'avait racontées, je trouvais un charme tout particulier à parcourir du matin au soir ces belles forêts. Mes cinq compagnons étaient munis d'armes, de lances et de longs couteaux; ils poussaient fréquemment des cris épouvantables, et frappaient entre les branches et les arbres pour effrayer et chasser les terribles hôtes. Tout cela ne m'inspirait pas la moindre frayeur; car j'étais trop occupée des objets intéressants qui, à chaque pas, s'offraient à mes regards. Ici des singes joueurs sautaient de branche en branche; là s'envolaient des oiseaux aux couleurs les plus variées; puis c'étaient des fleurs qui semblaient sortir du tronc même des arbres, qui s'enlaçaient autour des branches, et s'ouvraient partout au milieu des rameaux et des feuilles. J'étais aussi étonnée de la grosseur et de la hauteur des arbres que de leur

nature étrange. Jamais je n'oublierai les beaux jours fortunés que j'ai passés dans les jungles; aussi j'adresse de bien loin l'expression de ma profonde reconnaissance à M. Behn, qui, avec cette charmante résidence, m'a procuré tant de jouissances inconnues.

Pour les traces des tigres, nous en découvrions chaque jour; partout on voyait l'empreinte de leurs griffes sur le sable et sur la terre molle. Une fois, un de ces redoutables hôtes vint en plein midi, tout près de notre maisonnette, nous enlever un chien, et alla, à deux ou trois cents pas de là à peine, le manger avec une tranquillité parfaite. Une nuit, je fus éveillée en sursaut par un bruit dans la galerie voisine de ma chambre à coucher. Je pensais bien que ce n'étaient pas des visiteurs à quatre pattes; mais je craignais pour le moins autant les visiteurs bipèdes : car je savais que, non loin de ma maisonnette, demeuraient vingt ou trente criminels, que le gouvernement y avait envoyés pour abattre du bois. Ces gens n'ignoraient pas que ma garde dormait dans une cabane éloignée et que je restais seule dans la maisonnette, dont les portes ne pouvaient pas être fermées. J'avais, il est vrai, toujours un long couteau près de moi, mais qui, selon toute apparence, ne m'aurait pas été d'un grand secours. Cela ne m'empêcha pas de demander courageusement : « Qui est là? » On me répondit qu'on avait aperçu un tigre qui rôdait autour de la maison, et qu'on lui faisait la chasse. Cela se pouvait bien; cependant je n'entendis pas de coup de feu, et le silence de la nuit ne fut plus troublé par le moindre bruit. Le lendemain, un petit singe jouait tout près de notre porte ; un de mes gardiens le mit en joue et le manqua. Il tira encore plusieurs coups, mais sans plus de succès. Quel bonheur pour nous de n'avoir pas eu plus sérieusement besoin de nos armes!

La petite île d'*Urbin*, non loin de *Changie*, mérite d'être visitée. Indépendamment de son granit dont nous avons déjà parlé, elle offre encore une curiosité qu'aucun na-

turaliste n'a pu m'expliquer. Les groupes de rochers, sur les rivages de la mer, ne sont pas unis et ronds, comme partout ailleurs, à l'endroit où l'eau vient les baigner, mais, au contraire, très-anguleux et comme divisés en compartiments. Les angles ont une ouverture d'un pied à un pied et demi, et sont éloignés l'un de l'autre de un à deux pieds.

A Singapore, je changeai de nouveau mon plan de voyage. Au lieu de me rendre à *Adélaïde*, en Australie, je me dirigeai vers la côte occidentale de Bornéo, vers *Sarawak*, propriété indépendante d'un Anglais, nommé Brooke.

Le capitaine Layall, du *Trident*, de 320 tonneaux, eut la complaisance de m'emmener à cette destination pour un prix modique.

On compte de Singapore à la ville de *Sarawak* 450 lieues marines. Nous mîmes douze jours pour arriver au cap de *Datu*, près de l'embouchure du fleuve de Sarawak, qui a plus d'un mille de largeur. Il nous fallut rester en rade une demi-journée pour descendre avec la marée jusqu'au fleuve, sur lequel on fait un trajet d'environ 25 milles.

Avant de faire la description de Sarawak, peu de mots feront connaître à mes lecteurs l'histoire de M. Brooke, que le sultan de Bornéo a nommé rajah (prince), et à qui il a concédé le territoire de Sarawak.

Je puise les renseignements suivants dans *Keppel's Expedition to Borneo*.

James Brooke est issu de la famille du baronnet sir Robert Vyner, qui, sous Charles II, fut lord-maire de Londres. James Brooke, né en 1803, alla comme enseigne aux Indes, se distingua par sa bravoure, et, assez grièvement blessé dans un combat contre les Burneses, il fut forcé de retourner en Angleterre pour se faire soigner. Plus tard, il reprit du service; mais sa santé affaiblie ne lui permit pas de suivre longtemps la carrière militaire. En 1830, il alla de Calcutta en Chine pour changer d'air et pour se désennuyer. Ce fut dans ce voyage qu'il connut l'*Archipel des Indes*, qui

lui plut infiniment. Il se mit à lire les principaux ouvrages écrits sur cette partie du monde, et parvint bientôt à la conviction que les îles orientales, et surtout Bornéo, offraient un vaste champ à de nouvelles explorations et à de nouvelles entreprises. Il se proposait particulièrement d'abolir la traite des nègres, de mettre un terme aux pirateries et de civiliser les indigènes. A son retour en Angleterre, il eut à lutter contre beaucoup d'obstacles et de désagréments avant de pouvoir mettre son projet à exécution. Enfin, en 1838, il quitta l'Angleterre sur un petit schooner de guerre, bien armé et équipé d'hommes qu'il avait préparés pendant les dernières années pour son expédition. « Et s'il y eut jamais un homme fait pour cette entreprise, dit Keppel, c'était James Brooke. » Doué d'une intelligence rare, décidé et prompt à exécuter ce qu'il avait une fois résolu, il était noble, généreux, et à toutes les qualités de l'esprit et du cœur il joignait les manières les plus franches et les plus aimables.

Quand James Brooke arriva à Sarawak, il trouva le rajah Muda Hassim en grande dissension avec son peuple. Brooke prêta au rajah aide et conseil, et, au bout de deux ans, il parvint à rétablir l'ordre et la tranquillité dans tout le pays. Il porta ensuite son attention sur les pirates et en purgea entièrement toute la côte. Muda Hassim lui témoigna sa reconnaissance en lui cédant le district de Sarawak et en l'élevant au rang de rajah.

Il prit possession du pays en 1841, et fut reconnu comme prince et souverain, non-seulement par le sultan de Bronni (Bornéo), mais aussi par les Anglais.

Les résultats de son administration, aussi juste qu'énergique, se firent bientôt sentir dans le pays soumis à son pouvoir. La population de la ville monta, en dix ans (de 1841 à 1851), de 1500 à 10000 âmes, et le nombre des habitants de la campagne augmenta aussi dans les mêmes proportions, grâce aux émigrants des États voisins. Jus-

qu'aux Dayaks libres et sauvages établis dans l'intérieur du pays, tous connaissent son nom et le révèrent comme le libérateur de leurs compatriotes, qui vivaient jadis en esclaves sous le joug des Malais, tandis qu'aujourd'hui ils marchent de pair avec eux. Chacun trouve en sûreté et en paix les moyens de gagner sa vie. Le marchand peut se livrer sans crainte à son commerce; le paysan reçoit gratuitement autant de terre qu'il peut en cultiver, et en outre on lui avance le riz nécessaire pour les semailles et de quoi vivre jusqu'au temps de la récolte; l'ouvrier trouve de l'occupation dans les mines d'or, de diamants et d'antimoine. Les impôts sont peu élevés : le marchand paye une bagatelle pour son magasin, le paysan donne un picoul[1] de riz par an, et l'ouvrier est exempt de toute charge.

Le rajah tire ses principaux revenus des mines d'antimoine et du fermage de l'opium, qui ici, comme dans toute l'Inde, se paye très-cher, et qui est ce qui fournit le plus d'argent aux gouvernements. J'aurai occasion de parler plus au long de ce monopole dans le cours de mon récit.

A Sarawak, comme partout ailleurs, les Chinois fument beaucoup d'opium; les Malais, au contraire, en fument peu.

Je regrettai beaucoup de ne pas faire la connaissance de M. Jean Brooke. Il était justement alors à Londres. Il était remplacé par son neveu, le capitaine John Brooke-Brooke, qu'il avait adopté pour son fils et qui est, par conséquent, l'héritier présomptif de son titre et de ses possessions.

A peine le capitaine Brooke eut-il appris que j'étais à bord du *Trident*, qu'il m'envoya son propre *prauh*[2], très-commode, sous le commandement du capitaine de vaisseau Grimble, pour abréger la traversée souvent très-ennuyeuse en remontant. En effet, il fallut au *Trident*

1. Le *picoul* représente 125 livres anglaises, c'est-à-dire un peu plus de 56 kilogrammes et demi.

2. Le *prauh* est un petit bateau malais long de 20 à 80 pieds, qui

trois jours pour faire le trajet, tandis que je ne mis moi-même que quatre heures.

Les berges des fleuves sont très-basses, de sorte que l'eau déborde en beaucoup d'endroits et forme des bandes continues de marécages. Pendant les dix ou douze premiers milles, en allant du fleuve vers l'intérieur, les bords des deux côtés sont couverts de nipas et de mangrovas. Après cela on voit succéder aux palmiers les herbes des jungles. Le nipa est d'un prix infini pour les indigènes. Il n'a pas de tronc; les feuilles, de 4 à 5 mètres de long, sortent immédiatement des racines. Tout dans ce palmier est utile. On fait avec les côtes des feuilles les parois des huttes; les feuilles elles-mêmes servent de toiture, ou bien on les réduit en cendres dont on tire du sel. On tresse aussi avec les feuilles des nattes et des paniers, et on fait du sirop avec le suc qu'on en extrait.

A mesure qu'on approche de la ville, les rives deviennent plus élevées, et le pays en partie plus accidenté. En pénétrant dans l'intérieur, on voit apparaître des chaînes de montagnes, dont les plus hautes, Matang et Santabong, ont 1000 mètres de hauteur. Ce qui me frappa ici, ce furent plusieurs montagnes escarpées, hautes de quelques milliers de pieds, surmontées de cimes pointues, et tout à fait isolées au milieu de la plaine.

Quant à la population, elle est très-clair-semée sur la côte de la mer et sur les rives du fleuve. Je ne vis à l'embouchure qu'une seule maison, longue d'environ 100 pieds, reposant sur des pilotis de 20 pieds, et habitée par des Dayaks. Puis on ne rencontre plus d'autre établissement jusqu'à ce qu'on arrive à peu près à 8 milles de la ville. Autrefois le pays, à 20 ou 30 milles de la côte, était inhabité. La crainte des pirates allait si loin, que personne

ne tire pas beaucoup d'eau. Les pirates se servent de préférence de ces bateaux, parce qu'ils peuvent les faire manœuvrer facilement dans les rivières et se soustraire ainsi aux poursuites.

n'osait construire une cabane dans ces parages infestés par eux. Depuis l'arrivée du rajah Brooke, la piraterie, comme nous l'avons déjà dit, a cessé complétement sur les côtes occidentales et septentrionales de Bornéo.

Au débarquement, le capitaine Brooke me reçut lui-même et me conduisit dans la maison de son oncle. Quand je lui remis ma lettre de recommandation, il fut assez aimable pour me dire que mon nom était déjà parvenu jusqu'ici, et que je n'avais besoin d'aucune recommandation.

La ville de Sarawak n'a ni rues ni places publiques; elle se compose d'une quantité de grandes et de petites chaumières, entassées sans ordre et sans symétrie les unes contre les autres. Les chaumières sont construites avec des feuilles de nipa, et placées sur des pilotis de 8 à 10 pieds[1]. Ce genre de construction, propre aux Malais, est rarement imité par les Chinois. On monte à ces chaumières au moyen d'échelles, mais les échelons sont si espacés qu'ils sont dangereux à escalader si l'on n'a pas l'habitude de grimper. Mais ce qui est bien plus périlleux, ce sont les paliers, dont le parquet ressemble à un réseau tressé grossièrement, et qui se compose de petits troncs de bambou, minces et ronds, sur lesquels on glisse facilement, et où le pied reste pris dans les interstices. A l'intérieur des chaumières, ces bambous sont au moins plus serrés et recouverts de nattes. Quant aux meubles, on en voit peu : tout se réduit à quelques paniers, à quelques caisses de bois, des nattes de paille, des coussins, des ustensiles de cuisine en terre, un *gong*, un *parang*[2] et quelques *clambous*. Ces derniers forment une espèce de chambre à coucher destinée aux gens mariés et aux filles adultes. Cette

1. Le pied anglais n'est que de 304 millimètres, tandis que le pied français est de 324.

2. Le *gong* est un instrument de musique, consistant en une plaque de laiton sur laquelle on frappe avec une baguette. Le *parang* est un couteau d'un pied et demi de long.

chambre est recouverte de rideaux de cambrésine qui descendent jusqu'à terre. Les clambous ont environ cinq pieds en hauteur et en largeur ; et six de long ; ils peuvent être dressés facilement partout, et garantissent aussi contre les moustiques.

Le dessous de la maison est habité par les poules, les chiens et autres animaux ; chez les Chinois, on y joint des cochons. Ce réduit ressemble à un véritable bourbier, car on y jette toutes les immondices à travers les bambous du parquet.

Les habitants de Sarawak sont des Malais et des Chinois ; le peu de Dayaks qu'on y rencontre ne forment pas de famille : ou ils servent comme domestiques, ou bien ils viennent à Sarawak pour affaires. Les Chinois habitent une partie de la ville ; les Malais en habitent une autre ; chacune est appelée un *campon.*

Les Chinois ont conservé entièrement les coutumes, les usages et les costumes de leur pays. Le seul changement qui leur soit imposé, c'est de prendre leurs femmes chez les Malais ou les Dayaks ; car le gouvernement chinois ne permet ni aux femmes ni aux jeunes filles d'émigrer ; celles qui quittent la Chine perdent avec leur fortune le droit d'y revenir. Les Chinois de Bornéo se marient de préférence avec les femmes dayaques, qui sont plus laborieuses que les Malaises, et qui ont en outre le grand avantage de n'avoir, pour ainsi dire, pas de religion, et d'être ainsi facilement disposées à embrasser celle de leurs maris, ou du moins à ne pas s'en scandaliser.

Il est certain que les Chinois font et le bonheur et le malheur du pays dans lequel ils viennent s'établir. S'ils sont laborieux et persévérants en tout ce qu'ils entreprennent, ils sont, d'un autre côté, excessivement âpres au gain, faux et rusés. Tout le commerce est dans leurs mains, ainsi que la plus grande partie des métiers et l'exploitation des mines. Ils enlèvent aux Malais indolents et aux hon-

nêtes Dayaks toute espèce de gain, et les rançonnent et les trompent de toutes les manières.

Les Malais sont mahométans, mais diffèrent de ceux de l'Orient par des coutumes qui leur sont particulières. Leurs femmes jouissent de beaucoup de liberté, elles sortent seules et sans voile; elles sont même trop légèrement vêtues, car la plupart ne portent que le *sarong*, morceau de toile de coton fixé au-dessous ou au-dessus de la gorge et descendant jusqu'aux genoux. D'autres complètent leur costume avec une courte jaquette (*kabay*), ou une robe de dessus plus longue (*padjou*). Les femmes des classes élevées sortent, il est vrai, fort peu; mais il faut l'attribuer à leur paresse et non à la défense de la loi, car chez elles elles reçoivent toute espèce de visites.

Le costume des hommes diffère peu de celui des femmes: ils portent, comme celles-ci, le sarong, le kabay, et quelques-uns même le padjou; plusieurs mettent sous le sarong des pantalons courts. Au premier abord on ne distinguerait souvent pas les sexes, si les hommes ne portaient des mouchoirs roulés autour de la tête, tandis que les femmes n'ont d'autre coiffure que leurs cheveux.

Les mariages se font et se rompent sans beaucoup de cérémonies. Chacun des époux a le droit de divorcer. On trouve des hommes et des femmes jeunes qui en sont déjà à leur sixième divorce.

La race malaise ne se distingue pas par sa beauté. Ils sont encore mieux de corps que de figure. Celle-ci est déformée au dernier point par une large mâchoire très-saillante, par une grande bouche, des dents noires, limées, et une lèvre inférieure très-flasque et très-saillante. Leurs dents sont teintes d'un noir très-brillant, qu'ils composent avec de l'antimoine, du gambir et d'autres ingrédients. Cette singulière mode passe chez les Malais pour une grande beauté. Beaucoup liment aussi leurs dents jusqu'à la moitié, ou bien les affilent en pointe aiguë. La grosseur de la

lèvre inférieure provient du siri qu'ils mâchent, et qu'ils tiennent souvent entre les dents d'en bas et la lèvre. Leur corps est généralement de grandeur moyenne; les hommes ont la taille un peu plus élancée que les femmes. La couleur de leur teint est d'un brun rouge clair, et quelquefois d'un brun foncé; leurs cheveux et leurs yeux sont noirs; ils ont le nez plat avec de larges narines; leurs mains et leurs pieds sont petits, mais trop maigres et trop osseux.

Dès l'âge de huit ou dix ans, ils commencent à mâcher du siri. Le siri se compose d'une feuille de bétel, dans laquelle on enveloppe un petit morceau de noix d'areca, de la chaux tirée de coquillages de mer et un peu de gambir. Avant de faire passer ce petit paquet dans leur bouche, ils se frottent, d'une manière dégoûtante, les dents et les lèvres de tabac, et en mettent également dans leur bouche. En mâchant le siri, leur salive, ainsi que toute leur bouche, prend une teinte rouge de sang. Cette belle coutume est en telle faveur, que de vieilles gens, qui n'ont plus de dents pour mâcher, portent toujours avec eux un petit tube pour piler le siri.

Les environs de Sarawak sont charmants, et encore embellis par quelques maisons européennes qui, avec une jolie église, une maison de missionnaires, un petit fort et un tribunal, couvrent les collines d'alentour. Tous ces édifices sont en bois, sans excepter la résidence du rajah Brooke. A la maison des missionnaires est jointe une école pour les indigènes; vingt-quatre enfants, la plupart orphelins, y étaient nourris et élevés. Le fort, peu important, a quelques canons, mais pas de garnison. Le rajah Brooke est tellement révéré et aimé de ses sujets, aussi bien que des peuples voisins, que tout armement lui est inutile.

Je visitai les maisons de quelques-uns des principaux Malais, la plupart anciens chefs de pirates, qui depuis se sont transformés en citoyens paisibles, et souvent même en employés utiles du rajah.

La demeure du riche Malais se compose, comme celle du pauvre, d'une seule pièce; seulement elle est plus grande, et a souvent 50 pieds carrés; indépendamment des clambous, elle contient encore quelques petits compartiments, formés par de basses cloisons de feuilles. On y voit quelquefois des tapis et de jolies nattes; mais la principale richesse consiste dans des gongs, des armes et des *balangas*. Les balangas sont des vaisseaux de terre en forme de vases, hauts de deux à quatre pieds, ornés d'arabesques, et qui à première vue ne semblent d'aucun prix. Je n'en aurais pas fait le moindre cas, et j'étais tentée de les prendre pour de grands vases à eau, lorsqu'on me fit connaître leur prix, et je fus bien étonnée d'apprendre que ces vases valaient de cent à mille roupies[1] et au delà, ce qui est probablement un peu exagéré. Le possesseur d'un tel vase trouve, dit-on, facilement, quand il a besoin d'argent, quelqu'un qui lui avance en échange une partie ou la totalité de sa valeur. On ne connaît ni l'origine ni l'usage de ces vases; on suppose qu'ils viennent de Chine. Les Chinois imitent aujourd'hui les balangas d'une manière frappante; mais les connaisseurs distinguent au premier coup d'œil les véritables de ceux qui ne sont qu'imités.

Comme je tenais aussi à faire la connaissance des Dayaks, le capitaine Brooke eut la complaisance de m'inviter à visiter une de leurs habitations. Il mettait seulement pour condition que je fusse habituée à grimper sur les montagnes; car les Dayaks n'aiment pas les plaines, mais construisent leurs cabanes sur les cimes les plus élevées. Plus elles sont hautes et inaccessibles, plus ils sont contents. Dans les premiers temps ils le faisaient pour leur sûreté; mais aujourd'hui, sous le règne paisible du rajah Brooke, ils ne le font plus que par habitude.

1. Une roupie vaut environ 2 schellings anglais, un florin d'Autriche, 2 fr. 50 cent. de France.

Nous devions nous rendre à la montagne de Serambo, haute de 500 mètres, et sur laquelle demeurent environ quatre-vingts familles obéissant au même chef.

Le 20 décembre, à onze heures du soir, nous nous embarquâmes sur le fleuve Sarawak. La nuit était sombre et pluvieuse; mais nous n'eûmes à souffrir ni de la pluie ni de l'obscurité. Le prauh était bien couvert et bien éclairé, et divisé en plusieurs pièces par des rideaux; dans une d'elles je trouvai un lit moelleux, sous un moustiquaire. La marée nous vint en aide, et le matin, juste en m'éveillant, nous abordâmes à *Siniawan*, campon chinois, composé de deux rangées de maisons qui forment une petite rue. Je remarquai que le Chinois n'aime pas moins que le Malais la saleté. Ce qui les distingue, c'est que le Malais, ayant sa maison établie sur pilotis, vit au-dessus des ordures, tandis que le Chinois les a devant sa porte.

Le capitaine Brooke avait envoyé en avant la cuisine, les domestiques et les vivres, et bientôt nous nous trouvâmes en face d'un repas friand. Outre M. Brooke et moi, il y avait encore dans notre société deux Européens.

Après le déjeuner, notre promenade à pied commença. Une troupe joyeuse de Dayaks, prévenue de notre arrivée dès la veille, nous entoura; c'était à qui porterait quelque chose, et tout cela pour gagner un peu de tabac. Nous étions suivis de plus de vingt individus, dont plusieurs ne portaient qu'une petite poêle. Le capitaine Brooke ne leur donna pas moins à partager une assez grande quantité de tabac et de monnaies de cuivre.

Le chemin conduisait jusqu'au pied de la montagne par de vastes plantations de riz bien cultivées. Quant à la montagne elle-même, elle se dressait roide et escarpée au fond de la plaine.

J'avais déjà beaucoup entendu parler des mauvais chemins de Bornéo; cependant je ne pus me défendre d'une certaine émotion, en voyant devant moi le sentier vrai-

ment périlleux qui conduisait sur la cime de la montagne. Au-dessus de flaques d'eau, de marécages, de ruisseaux et d'abîmes, étaient jetés deux petits troncs de bambou, ou un petit arbre mince, tout rond. Contre les rochers escarpés qu'il fallait gravir, on avait appuyé çà et là quelques petits troncs d'arbres étroits, avec des entailles pour retenir le pied. Aux endroits les plus dangereux, on avait établi une espèce de balustrade, mais si faible qu'on serait tombé inévitablement en s'y appuyant un peu fort. Obligée d'avoir constamment les yeux fixés sur le sentier, je ne pouvais donner la moindre attention aux beautés de la nature qui m'entouraient. Ce n'est qu'aux haltes qu'on fit de temps à autre, que je trouvai le loisir de contempler tout à mon aise les hautes forêts que nous traversions, ainsi que la beauté des plantes grimpantes et des orchidées. Les palmiers, surtout le sagou, sont à Bornéo infiniment plus gros que partout ailleurs ; mais pour les fleurs et les oiseaux, j'en rencontrai bien moins qu'à Singapore. Ce n'était pas, comme on me le disait, le temps de la floraison ; mais j'eus beau rester six mois à Bornéo, je ne vis pas venir ce beau temps si désiré.

A une hauteur de plus de 350 mètres nous trouvâmes la première habitation des Dayaks, c'est-à-dire une grande cabane de 15 mètre carrés, composée de plusieurs pièces à coucher, pratiquées tout autour dans les cloisons ; car parmi quelques-unes des tribus dayaks, il est d'usage que les jeunes gens couchent à quelques centaines de pas du village où demeurent leurs parents, dans une cabane commune, sous la surveillance du chef. Cette cabane sert en même temps pour les exercices et les festins ; c'est là aussi que l'on garde les trophées de guerre, qui ne sont autres que les têtes coupées des ennemis. J'éprouvai une véritable horreur à voir trente-six crânes rangés les uns contre les autres, et suspendus en l'air en forme de guirlande. On avait rempli les orbites des yeux de longs co-

quillages blancs. Sous le gouvernement du rajah Brooke, l'usage de couper les têtes a été aboli dans le district de Sarawak; mais les indigènes ont toujours une grande vénération pour ces cruels et mémorables souvenirs d'un passé sanglant et d'une époque de gloire.

Nous poussâmes jusqu'aux habitations voisines des familles. C'étaient deux grandes cabanes bâties sur pilotis, chacune de 45 mètres de long et placées en face l'une de l'autre. Pour y monter, on se servait de troncs d'arbres étroits, avec des entailles en guise d'échelons; ces échelles étaient ordinairement enlevées la nuit. Chaque cabane avait un palier spacieux et couvert, d'où des portes conduisaient aux chambres des familles. La plupart d'entre elles ont une petite chambre et quelquefois deux; ces pièces renferment des réduits pour y coucher et pour y faire du feu, avec quelques ustensiles pour préparer le manger. On passe réellement sa vie sur le palier; on y travaille, les enfants y prennent leurs ébats, et les vieilles gens s'y reposent. Les femmes tressent des nattes et des paniers; les hommes font de jolies petites boîtes ciselées pour y mettre du tabac, de la chaux et du gambir, ainsi que de très-beaux manches pour leurs couteaux, dits *parangs*. Sur les paliers il y a également des foyers, servant moins à cuire les mets qu'à éclairer les pièces. Au-dessus de ces foyers on suspendait encore, il y a peu d'années, les têtes d'hommes fraîchement coupées, et on les y laissait jusqu'à ce qu'elles fussent tout à fait séchées et fumées, pour les porter ensuite, avec de grandes cérémonies, à la place d'honneur, dans la chaumière du chef.

Les Dayaks, comme les Malais, demeurent au-dessus d'un bourbier dans lequel se vautrent à l'envi les cochons[1], les chiens et les poulets. A voir ces immondices,

1. Les Dayaks, n'étant pas mahométans, peuvent élever des cochons.

on se demande comment font ces gens pour ne pas être atteints tous de fièvres pestilentielles ; cependant ils ne connaissent pas d'autres maladies que des éruptions à la peau et des ulcères, et encore les hommes souffrent-ils bien plus de ce dernier mal que les femmes.

Les Dayaks ne sont guère plus beaux que les Malais. Ils ont l'os du nez aplati, les narines très-larges, une grosse bouche; leurs lèvres sont pâles et bouffies, et leurs mâchoires saillantes. Ils liment leurs dents comme les Malais et les teignent en noir. Leur figure exprime généralement la patience et la bonhomie, et parfois même la bêtise, ce qui doit tenir en partie à l'habitude qu'ils ont d'avoir la bouche toujours ouverte. La couleur de leur teint est brun clair; ils ont les cheveux et les yeux noirs. Les hommes portent les cheveux courts; les femmes les ont longs, roides, et les laissent tomber sans les nouer en tresses. Il n'y a rien de gracieux dans l'allure et la tenue des femmes ; elles marchent les jambes écartées et le ventre en avant. Ce manque de grâce dans le port des femmes dayaques est aussi en grande partie commun aux femmes malaises.

Le costume des Dayaks est des plus simples. Toute la garde-robe des hommes se réduit à une bande d'écorce tressée, large comme la main, qu'ils passent en ceinture autour du corps. Ils ne portent d'ordinaire aucune coiffure; il est rare de voir quelqu'un mettre une bande semblable autour de la tête. Ils aiment beaucoup les perles de verre, les anneaux de laiton, et les pendent autour de leur cou et de leurs bras. Les hommes se parent bien plus que les femmes, et semblent seuls jouir du privilége de porter des perles de verre. J'en voyais bien rarement aux femmes. Les Dayaks portent toujours d'un côté un long et large couteau, appelé *parang*, comme chez les Malais, de l'autre un joli petit panier qui renferme les ingrédients du siri.

Les femmes sont vêtues d'une petite jupe d'étoffe (*bi*-

dang) bien serrée, qui va des hanches jusqu'aux cuisses; autour du corps elles portent une ceinture (*raway*) de cercles de laiton ou d'anneaux noirs de bambou ornés, et larges de deux et quelquefois de six à huit pouces, selon leur fortune. Les jeunes filles la mettent au sortir de l'enfance; ce qui a d'ordinaire lieu à l'âge de dix ans. Cette ceinture pèse souvent quinze livres; les femmes ne la quittent que quand elles sont près d'accoucher. Je ne vis que peu de bijoux sur les femmes de cette tribu. Quelques-unes portaient au bras gauche, depuis le poignet jusqu'au coude, plusieurs anneaux de laiton. Leurs oreilles sont percées de trous si larges qu'on y passerait un morceau de bois d'un pouce d'épaisseur. Elles ne se tatouent pas, mais elles teignent quelquefois leurs pieds, leurs ongles et le bout de leurs doigts d'un brun rouge.

Nous passâmes chez cette peuplade le reste du jour et la nuit. Le soir, le capitaine Brooke les régala d'eau-de-vie qu'ils aiment beaucoup, et les pria, en échange, de nous divertir par leurs danses. Ils ne se montrèrent pas trop disposés à accéder à notre demande, et nous eûmes de la peine à les y faire consentir. Leur danse est posée et calme, et, comme dans celle de l'Indoustan, ils agitent moins les pieds que les mains et les bras. Cette danse s'exécute ou par un homme seul, ou par un homme et une femme. La femme fait les mêmes mouvements que l'homme; mais elle baisse tellement les yeux à terre qu'on les croirait fermés. Un homme ou un couple ne danse jamais longtemps; d'autres les relèvent. La musique se composait de deux tambours et d'un gong. Les autres Dayaks restaient silencieux et presque immobiles : le sérieux et la gravité semblent former le fond de leur caractère. Nulle part je ne me vis moins importunée qu'ici de questions curieuses. Le lendemain, on songea au retour. Si la montée avait été pénible, la descente le fut bien autrement; car une forte pluie qui avait duré toute la

nuit avait rendu les sentiers extrêmement glissants. Il ne me resta d'autre ressource que de quitter mes souliers et de descendre pieds nus par-dessus les pierres et les rochers, au milieu des chardons et des épines.

On déjeuna de nouveau à Siniawan; nous remontâmes ensuite pendant cinq milles le fleuve Sarawak, et, après avoir encore fait trois milles dans une vallée étroite, nous arrivâmes au milieu des exploitations d'antimoine.

Le minerai se trouve si abondamment répandu sur la surface de la terre qu'on n'a pas du tout besoin de creuser de mines. L'antimoine, après avoir été brisé en morceaux avec des pinces et des marteaux, est chargé dans des paniers et porté ensuite à dos d'homme jusqu'à la rivière. Un Chinois porte dans un panier au bout d'une perche deux picouls, et court encore assez vite avec cette charge. Le minerai produit, dit-on, quatre-vingts pour cent.

De cette mine, ou plutôt de ce dépôt d'antimoine, nous nous rendîmes à une maison d'été du rajah Brooke, à laquelle est jointe une petite métairie. M. Brooke y entretient quelques douzaines de vaches, et fait faire chaque jour du beurre, qu'on porte, avec le lait, à sa cuisine. Pour les vaches et les chevaux, on n'en trouve à Bornéo que chez les Européens. Les vaches y dégénèrent bien vite, et n'y donnent qu'une petite quantité de mauvais lait. Un grand nombre de veaux y meurent; les chevaux n'y vivent pas aussi longtemps que dans leur patrie, et ne s'y multiplient pas. Je ne dois pas omettre que je vis chez le rajah Brooke une superbe guenon à long nez, deux grands orangs-outangs et un ours mellivore, animaux qu'on ne rencontre qu'à Bornéo.

Le 24 décembre, nous revînmes à Sarawak.

CHAPITRE III.

Départ de Sarawak. — Retour forcé. — Arrivée à Sacaran. — Les Dayaks indépendants. — La danse des glaives. — Les têtes des prisonniers. — Course sur le Luppar. — Nuit pleine d'angoisses. — Rencontre d'une tribu belliqueuse. — Passage des monts Sekamil. — Réception solennelle chez le sultan de Sintang.

N'ayant plus rien à voir à Sarawak, je désirais continuer mon voyage. Mon plan était d'aller par mer jusqu'à la rivière de Sacaran, de la remonter jusqu'aux monts Sekamil, qui forment la ligne de partage entre les eaux de l'Est et de l'Ouest, de franchir ces mêmes montagnes, de me rembarquer sur les eaux occidentales et d'arriver ainsi, en faisant une grande courbe, à *Pontianak*, possession hollandaise, située sur la côte nord-ouest de Bornéo. Le capitaine Brooke chercha par tous les moyens possibles à me dissuader de cette entreprise, en m'assurant que l'intérieur de ce pays était rempli de tribus dayaks en grande partie indépendantes et sauvages, et que lui-même, tout homme qu'il était, n'oserait risquer ce voyage. Mais toutes les remontrances furent inutiles, je persistai dans ma résolution.

M. Brooke eut la bonté de mettre à ma disposition sa chaloupe canonnière *la Jolie*, sous le commandement du capitaine Grimble, pour me conduire par mer jusqu'à l'embouchure du fleuve Sacaran (à 80 milles); un prauh devait me le faire remonter ensuite jusqu'au fort Sacaran.

Les préparatifs et plus encore le mauvais temps me retinrent encore dix jours à Sarawak.

La soirée de la Saint-Sylvestre se passa pour nous très-

agréablement. Le capitaine Brooke avait invité tous les Européens à un banquet, où, comme on pense, les toasts ne manquèrent pas. Le premier fut porté à la reine, le second au rajah Brooke, le troisième à moi, et le quatrième, je le portai à toute l'assemblée. Le nouvel an de 1852 nous trouva tous joyeusement réunis. Le 1er janvier, le temps s'éclaircit, et le soleil reparut. Le capitaine Brooke fit venir tous les enfants de la maison des missionnaires, et les régala d'un bon repas. Les enfants se mirent à sauter et à gambader dans le jardin, pendant que les indigènes se défiaient à la course sur le fleuve et que le capitaine Brooke gratifiait les vainqueurs de cadeaux.

Le 5 janvier, je continuai mon voyage, accompagnée d'un missionnaire qui voulait s'établir à Sacaran. Nous arrivâmes heureusement jusqu'à la mer; mais nous la trouvâmes si agitée et si houleuse que toutes nos tentatives pour prendre le large furent infructueuses. Une lame brisa le cabestan, une autre emporta la *cambuse* (la cuisine) ainsi que notre repas. Il fallut battre en retraite, et, le 6 janvier, nous étions de nouveau à l'ancre à Sarawak.

Le capitaine Brooke m'engageait à regarder ces obstacles comme des avertissements et à renoncer à mon voyage. Je lui répondis que, quoique femme et âgée, j'avais su rester exempte de préjugés et de superstition.

La tempête et la pluie alternaient tous les jours. On ne se souvenait pas d'avoir vu un mauvais temps aussi continu; les Malais l'attribuaient à une éclipse de lune qui eut lieu le 8 janvier.

Dans ces circonstances, on ne pouvait guère songer à se servir de la chaloupe canonnière; si je voulais partir, il fallait m'aventurer dans un prauh, avec lequel on peut côtoyer le littoral et entrer dans toutes les rivières : c'est à quoi je m'arrêtai, et je m'embarquai de nouveau, le 17 janvier, par une pluie battante et sous la sauvegarde d'un guide malais, que me donna le capitaine Brooke. Le mis-

sionnaire craignait le mal de mer. Le capitaine Grimble voulait absolument m'accompagner, mais je ne le souffris pas.

Cette fois encore nous trouvâmes la mer très-mauvaise; elle nous lançait lame sur lame : aussi bientôt nous fûmes à moitié dans l'eau, et, au bout de quelques heures de lutte opiniâtre, nous nous vîmes forcés de nous réfugier dans un petit fleuve. Le lendemain cela alla un peu mieux, mais ce ne fut que le troisième jour que nous arrivâmes à l'embouchure du fleuve Sacaran. Alors nous fûmes favorisés par le vent et la marée, et nous fîmes la traversée de 69 milles, jusqu'au fort, dans l'espace de neuf heures.

Le commandant Lee me reçut de la manière la plus aimable dans le fort de bois que le rajah Brooke a fait construire là depuis peu, sur la frontière de son territoire. Le fort est entouré de remparts peu élevés ; il a une garnison de trente soldats indigènes. M. Lee et un employé sont les seuls Européens qui s'y trouvent.

Le fleuve Sacaran est un peu plus considérable que le Sarawak ; mais il se divise, à 30 milles de son embouchure, en deux bras, et c'est près du plus petit, appelé le Luppar, que s'élève le fort.

Les rives sont bordées tour à tour de nipas, de petits bois, d'arbres des jungles et de plantations de riz. Ici encore, comme sur les bords du Sarawak, l'eau se répand en beaucoup d'endroits dans l'intérieur des terres ; ce qui arrive à la plupart des fleuves de Bornéo. Leurs bords sont si bas, qu'à plusieurs milles tout est sous l'eau, et qu'il n'y a que des marécages.

M. Lee était instruit de mon arrivée; il avait communiqué cette nouvelle aux indigènes, qui affluèrent de toutes parts pour me voir : car aucune femme blanche n'avait encore pénétré dans ces régions. Il fallut, du matin au soir, me prêter à leur curiosité et me laisser contempler. Mais les visiteurs, tant Malais que Dayaks, se montrèrent

très-réservés : au lieu de m'importuner par des questions, ils se contentèrent de me tendre la main, de s'asseoir autour de moi et de me regarder en silence la bouche béante. Quelques-unes des femmes dayaques avaient des corsages très-courts, et elles ne se gênèrent pas pour les quitter en entrant dans la chambre.

Le lendemain je rendis quelques visites. Je trouvai chez les Malais tout organisé comme à Sarawak ; aussi je ne restai pas longtemps avec eux : je préférais visiter une tribu de Dayaks indépendants[1], dans le voisinage de Sacaran. J'y vis une grande cabane, longue d'environ 60 mètres. Dans la véranda, on avait étalé tant d'objets de mercerie, que j'aurais pris ces Dayaks pour des marchands, si l'on en trouvait chez eux. On apercevait partout des étoffes de coton ou d'écorce tressée, des nattes superbes, de beaux paniers de toutes formes, de toutes grandeurs et d'un travail exquis. Ailleurs on découvrait quelques-uns de ces vases précieux dont j'ai parlé ; j'étais encore à m'expliquer le prix que ce peuple y attache. Aux murs étaient suspendus les parangs, les tambours et les gongs. Toutes leurs richesses étaient là exposées, sans oublier les grands tas de bambous, les porcs préparés, et les sacs amoncelés de riz et d'autres provisions.

Ces Dayaks étaient incomparablement plus parés que ceux de la montagne Serambo ; quelques hommes étaient couverts de bijoux. Ils avaient le cou chargé, jusqu'à la poitrine, de perles de verre, de dents d'ours et de coquillages ; leurs bras jusqu'aux coudes, leurs pieds jusqu'à mi-jambe, étaient ornés de cercles de laiton ; beaucoup d'entre eux portaient au haut d'un de leurs bras un bracelet fait d'un coquillage blanc taillé, qui a chez eux un très-grand prix. Mais ce qu'ils estiment par-dessus

1. Les Dayaks sont appelés, par les Anglais, *headhunters*, chasseurs de têtes, et par les Hollandais, *koppensneller*, presseurs de têtes.

tout, c'est un collier et un bracelet de dents d'hommes. Leurs oreilles sont percées et ornées d'anneaux de laiton. Je comptai sur l'un d'eux quinze de ces anneaux, dont chacun allait en s'élargissant : le plus grand arrivait à l'épaule, et avait certainement trois pouces de diamètre. A ce dernier était encore fixée une feuille, une fleur, une petite chaîne de laiton, ou quelque autre babiole. Quelques-uns portaient sur la tête une espèce de bonnet en étoffe rouge, garni de perles, de coquillages, de petites plaques de laiton et d'une belle plume d'argus. D'autres avaient autour de la tête un morceau d'étoffe d'écorce, en forme de guirlande, dont les bouts, largement frangés, ressemblaient à des plumes retroussées. Un homme paré de la sorte, couvert d'ornements en haut, et en bas tout nu, avait l'air assez comique.

Les femmes portaient infiniment moins d'objets de parure; elles n'avaient pas de pendants d'oreilles, pas de colliers de dents d'ours, et rarement des perles de verre. En revanche, leur *raway*, appelé ici *sabit*, large de huit à neuf pouces, était garni d'une quantité innombrable d'anneaux de laiton ou de plomb. Je levai une de ces pièces magnifiques, et le poids, sans exagérer, m'en sembla être de vingt livres.

M. Lee engagea le chef à faire exécuter la danse des glaives. Deux parangs furent, à cet effet, placés en croix par terre. Les deux danseurs étaient deux jeunes gens, parés comme pour une fête. Ils avaient autour de la tête des mouchoirs rouges étroits, garnis de petites franges d'or, et sur les épaules une longue bande d'étoffe de couleur, en guise de châle. La danse était excessivement gracieuse et décente : on n'y remuait pas seulement les mains et les bras, mais aussi les pieds. Les deux danseurs prenaient de jolies poses, et exécutaient leurs mouvements avec beaucoup d'art. Ils dansèrent d'abord quelques minutes autour des glaives; ensuite ils sem-

blèrent vouloir les lever; mais toujours ils reculaient comme saisis d'épouvante; ils finirent cependant par les lever réellement, et les croisèrent de la manière la plus adroite, en véritables maîtres d'escrime. C'est certainement la plus belle danse que j'aie jamais vu exécuter par des sauvages. La musique se composait de deux tambours et d'un gong.

Le même jour j'allai encore visiter une autre tribu placée plus haut sur la rivière. J'y trouvai tout comme chez la première: seulement j'y vis deux têtes d'hommes nouvellement coupées. L'autre tribu ne manquait certes pas de pareils trophées, mais ils étaient déjà anciens et changés en véritables têtes de mort, tandis que celles-ci, tranchées peu de jours auparavant, avaient un air effroyable. La fumée les avait noircies comme du charbon, la chair était à moitié desséchée, la peau intacte, les lèvres et les oreilles racornies; la bouche, largement ouverte, laissait voir les mâchoires dans toute leur horreur. Ces têtes étaient encore couvertes d'une chevelure épaisse; l'une d'elles avait les yeux ouverts, et on les voyait à moitié desséchés, tout rentrés dans leurs orbites. Les Dayaks les sortirent du réseau dans lequel on les avait suspendues, pour me les montrer; ce fut un affreux spectacle, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Ils coupent les têtes si près du tronc qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître chez eux une extrême dextérité. Ils ôtent la cervelle par l'occiput.

En prenant les têtes à la main, ils leur crachèrent à la figure; les enfants leur donnèrent des coups et crachèrent par terre. Leurs visages, d'ordinaire calmes et tranquilles, prirent alors une expression terrible de férocité.

Je frissonnai; mais je ne pus m'empêcher de convenir que nous autres Européens, loin d'être supérieurs à ces sauvages si méprisés, nous valons bien moins qu'eux encore. Chaque page de notre histoire n'est-elle pas rem-

plie de forfaits, de meurtres et de trahisons de tout genre? Qu'y a-t-il de comparable aux guerres de religion en Allemagne et en France, à la conquête de l'Amérique, au droit du plus fort et à l'inquisition? Et même de notre temps, où nous sommes peut-être, par les formes extérieures, plus polis et plus civilisés, en sommes-nous pour cela moins cruels? Ce n'est pas quelque misérable petite cabane comme celles des Dayaks ignorants et barbares, mais de vastes salles et les plus grands palais, que bien des hommes célèbres de l'Europe pourraient orner des têtes sacrifiées à leur ambition et à leur soif de pouvoir. Que de milliers d'hommes ont été immolés pour satisfaire aux désirs de conquête des grands capitaines! La plupart des guerres ne sont-elles pas entreprises pour assouvir la cupidité et l'ambition d'un seul homme? Vraiment je suis étonnée de voir comment nous autres Européens nous osons fulminer anathème contre de pauvres sauvages qui tuent leurs ennemis comme nous tuons les nôtres, mais qui peuvent au moins s'excuser en disant qu'ils n'ont ni éducation ni religion qui leur prêchent la douceur, la clémence et l'horreur du sang.

On lit dans beaucoup de descriptions de voyages que les Dayaks témoignent leur amour à leur bien-aimée en déposant une tête d'homme à ses pieds. Cependant un voyageur, M. Temmingk, prétend que ce n'est pas vrai. Je serais tentée de me ranger à son opinion. Où ces sauvages prendraient-ils toutes ces têtes, si tout amoureux faisait un pareil cadeau à sa fiancée?

La triste coutume de la décollation semble plutôt avoir pris son origine dans la superstition; car quelque rajah tombe-t-il malade ou bien entreprend-il un voyage chez une autre tribu, lui et sa tribu s'engagent à faire le sacrifice d'une tête d'homme en cas de guérison ou d'heureux retour. Le rajah meurt-il, on sacrifie une tête ou même deux. Dans les traités de paix, plusieurs tribus

fournissent également de part et d'autre un homme pour être décapité, mais dans la plupart on sacrifie des porcs à la place d'hommes.

S'il a été fait vœu de fournir une tête, il faut qu'on se la procure à tout prix. En ce cas quelques Dayaks se mettent d'ordinaire dans une embuscade. Ils se cachent dans l'herbe des jungles, haute de trois à six pieds, ou bien entre des arbres ou des branches coupées, sous des feuilles sèches, et guettent leur victime des journées entières. Quelque être humain que ce soit, homme, femme ou enfant, qui approche de leur cachette, ils lui décochent d'abord un trait empoisonné, puis s'élancent sur lui comme le tigre sur sa proie. D'un seul coup ils détachent la tête du tronc. Le corps est couché avec soin, et la tête mise dans un petit panier destiné particulièrement à cet usage et orné de cheveux d'homme.

Ces meurtres deviennent naturellement l'occasion de guerres sanglantes. La tribu dont un membre a été tué entre en campagne; elle ne dépose pas les armes qu'elle n'ait obtenu en représailles une ou deux têtes. Ces têtes sont ensuite rapportées en triomphe au milieu de chants et de danses, et suspendues solennellement à la place d'honneur. Les fêtes qui succèdent à cette vengeance durent tout un mois.

Les Dayaks aiment tant les têtes humaines, que toutes les fois qu'ils entreprennent, en commun avec les Malais, quelque guerre ou quelque expédition de piraterie, ils ne se réservent que les têtes et abandonnent le reste du butin aux cupides Malais.

Ils remettent toujours leurs expéditions après la récolte du riz, trop importante pour eux pour qu'ils la suspendent, et ils emmènent leurs femmes et leurs enfants.

Je regrettai beaucoup de ne pas être arrivée huit jours plus tôt : j'aurais pu assister à la célébration d'un traité de paix qui, grâce aux efforts actifs du rajah Brooke, venait

d'être conclu entre deux tribus de Dayaks indépendants. M. Lee me raconta que les deux chefs ennemis étaient arrivés devant sa maison, accompagnés de vingt ou trente des leurs. Chacun d'eux apportait un porc : après beaucoup de pourparlers entre les chefs et le peuple, les porcs furent décapités, non par des Dayaks, mais par des Malais. Si la tête tombe du premier coup, c'est signe de bonheur. On ne mange pas les porcs, mais on les jette à la rivière. Les Dayaks ne font pas leurs traités pour un certain nombre d'années, calcul qui leur est inconnu, mais pour tant et tant de récoltes de riz.

M. Lee avait aussi tenté de me détourner de mon projet de pénétrer dans l'intérieur des terres. Suivant les renseignements qui lui étaient parvenus de ces contrées, un chef avait été tué et tout était en guerre; cependant mon projet d'avancer aussi loin qu'on me laisserait aller était bien arrêté dans mon esprit, et le 22 janvier je m'embarquai sur le Luppar, dans l'intention de le remonter jusqu'à la chaîne du *Sekamil*. Indépendamment des serviteurs malais que le capitaine Brooke m'avait donnés et de huit matelots malais, j'emmenai encore, en guise de pilote, le cuisinier de M. Lee, que celui-ci avait mis à ma disposition et qui me fut d'une grande utilité parce qu'il savait quelques mots d'anglais.

Le voyage commença aussitôt sur le territoire des Dayaks indépendants, parmi les tribus réputées les plus sauvages.

Nous arrivâmes l'après-midi de très-bonne heure à une de leurs habitations, avec l'intention d'y passer la nuit. Tous mes efforts tendaient à m'approcher d'eux avec confiance et le plus cordialement possible. Je secouai la main des hommes et des femmes, je m'assis au milieu d'eux, et, tout en les regardant travailler, je pris leurs enfants sur mes genoux, etc. Je me rendis ensuite dans la forêt pour me mettre en quête d'insectes. On conçoit que je

fus suivie par toute une troupe d'indigènes, surtout par des bandes d'enfants. Ils voulaient tous voir où j'allais et à quoi me servait mon filet pour prendre les papillons, ainsi que la boîte que je portais toujours avec moi pour y mettre les insectes. Ils étaient aussi curieux d'observer mes gestes et mes mouvements que je l'étais d'étudier les leurs. Ils commencèrent par se moquer de moi en voyant avec quel soin et avec quelle ardeur je poursuivais le moindre papillon ou moucheron [1] ; mais à peine leur eus-je fait comprendre qu'ils me servaient à faire des médicaments, qu'ils cessèrent de rire et m'aidèrent presque tous dans ma chasse. Il était nécessaire de leur dire quelque chose de semblable, qui fût à la portée de leur esprit.

A mon retour, à la chute du jour, je trouvai une petite place couverte de nattes fort propres, qu'on avait préparée pour moi. Les bonnes gens se mirent près de moi, mais il ne touchèrent à rien; le respect qu'ils avaient pour tout ce qui m'appartenait était si grand que, toutes les fois que je quittais ma place, ils quittaient aussi les leurs. Je pouvais tout laisser ouvert sans crainte ; même quand je mangeais ils s'écartaient de moi pour ne pas me déranger. On me servait d'ordinaire du riz et du *kuri* [2]. Malheureusement ce bouillon était toujours préparé avec de l'huile de coco rance. Mais, comme je ne mettais rien sous la dent depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit tombante, la faim l'emportait toujours; quand c'était par trop

1. Je trouvais tout naturel de voir les sauvages se moquer de moi; la même chose m'arriva plus tard dans les colonies européennes, et jusque dans les États-Unis d'Amérique, chez des gens qui passent pour civilisés. Quelquefois ceux-ci poussaient leurs sarcasmes si loin que je finis par leur demander s'ils n'avaient jamais vu un musée, et en ce cas s'ils s'imaginaient que toutes les bêtes qui s'y trouvaient y étaient venues d'elles-mêmes.

2. Le *kuri* est un bouillon composé d'ingrédients fort épicés, surtout de poivre rouge. Ce bouillon jouit d'une aussi grande faveur sur le continent de l'Europe que dans tout l'archipel indien.

fort, je me bouchais le nez et je m'efforçais d'avaler mon manger le plus vite possible.

Les Dayaks veillent tard : ce n'est qu'à onze heures du soir que les feux s'éteignirent l'un après l'autre, et je me trouvai dans de profondes ténèbres. Cependant je n'avais pas peur, quoique loin de tout secours, et seule au milieu de ces amateurs de têtes humaines. Je savais que le nom du rajah Brooke était arrivé jusqu'ici, et que je pouvais reposer en toute sécurité sous la protection du respect qu'on a pour lui.

23 *janvier*. Pendant le jour il n'arriva rien; nous passâmes près de plusieurs places des Dayaks. L'après-midi, nous nous arrêtâmes dans une autre tribu. Mais ici l'aspect n'était pas des plus gais, car les hommes n'étaient revenus du combat que depuis deux jours et avaient rapporté une tête qui se trouvait suspendue, avec d'autres déjà toutes desséchées, au-dessus du foyer où l'on avait préparé ma couche. Il faut savoir que c'est là la place d'honneur offerte à l'hôte, distinction, selon moi, peu flatteuse et fort désagréable, mais qu'il est impossible de refuser. Les crânes secs que le courant d'air faisait s'entre-choquer, la puanteur excessive et asphyxiante provenant de la tête nouvellement coupée, qui m'arrivait à la figure, l'aspect des hommes encore très-excités et qui tournaient toujours autour de ma couche quand déjà tous les feux étaient éteints, m'ôtèrent toute envie et toute possibilité de dormir. J'avoue franchement que mon angoisse fut si grande qu'il me prit une espèce de fièvre. Je ne pouvais pas rester plus longtemps couchée et je n'osais cependant pas me lever; je me mis sur mon séant, et je croyais à tout instant me sentir un couteau à la gorge. Ce ne fut que vers le matin que je retombai sur ma couche, brisée et épuisée de fatigue.

24 *janvier*. Les voyages se font à Bornéo très-lentement. Il est impossible de faire partir les mariniers aux

belles heures fraîches de la matinée. Il faut d'abord qu'ils cuisent leur misérable riz, et ils y mettent autant de temps qu'en met chez nous un cuisinier à préparer le repas le plus somptueux. Pendant le trajet, ils arrêtent à tout instant leurs rames, l'un pour préparer son siri, l'autre pour faire des cigares de paille ou pour fumer, de sorte qu'il y a à peine la moitié des gens qui travaillent. Jamais ma patience n'avait encore été mise à une aussi rude épreuve que dans ce voyage.

Le Malais que le capitaine Brooke m'avait donné pour guide, dans la ferme confiance qu'il me rendrait tous les bons offices qui dépendraient de lui[1], fut le plus insupportable de tous. Il devait me servir et en même temps pousser les gens à faire leur besogne et à se mettre le matin de bonne heure en route. Il ne fit rien de tout cela; les matelots seraient partis à midi qu'il n'y aurait pas trouvé à redire. Une fois couché, il ne bougeait plus, ou bien il fumait ou bavardait, et, au lieu de me servir, il se faisait servir. Quand je lui donnais quelque ordre, il ne me répondait pas ou bien me tournait le dos, de sorte qu'il me fallait réclamer des matelots tous les services dont j'avais besoin.

Cependant la traversée devenait plus intéressante à chaque coup de rame : les rives commençaient à s'élever, de riches plantations de riz prenaient la place des marécages, et plus loin, dans le fond, on voyait apparaître de riantes collines. Parmi les arbres, il y en avait de magnifiques avec des troncs de 35 à 40 mètres de hauteur; d'autres avaient des branches qui, en s'abaissant, s'étendaient au-dessus de la surface de l'eau en frais berceaux.

Sur de hauts arbres élancés et peu chargés de branches, on trouve souvent de grandes ruches. Pour en enle-

1. Un serviteur malais se conduit tout autrement envers un homme qu'envers une femme, qu'il regarde comme dépendante de lui.

ver le miel, les indigènes font une espèce d'échelle de bambou, qu'ils attachent de deux pieds en deux pieds au tronc de l'arbre, dont elle est éloignée d'environ six pouces, et qui va souvent à une hauteur de 25 mètres.

Aujourd'hui encore, comme la veille, je descendis chez des Dayaks. A peine m'étais-je jetée sur ma couche que j'entendis un claquement vif et cadencé. Je me levai et je me dirigeai avec curiosité vers l'endroit d'où venait la musique : j'aperçus un homme étendu par terre et immobile; une demi-douzaine de jeunes gens étaient là à tambouriner sur son corps, à tour de rôle, du creux de la main. Je crus cet homme mort, et je fus étonnée de la cérémonie qu'on faisait subir à son corps; mais, au bout de quelque temps, le prétendu mort se redressa au milieu des éclats de rire bruyants des jeunes gens : le jeu était terminé. Autant que je pus comprendre, on regarde ces exercices comme très-utiles pour le corps, auquel ils donnent, dit-on, de la souplesse et de la force.

25 *janvier*. Des vues toujours plus belles se présentent aux regards. Les montagnes se multiplient et s'élèvent de plus en plus. Il y avait dans le nombre des cimes qui paraissaient avoir au moins 1000 mètres de haut. Le voyage de Bornéo me rappela en partie celui de l'intérieur du Brésil. Ici, comme là-bas, des forêts vierges avec une végétation luxuriante; ici, comme là-bas, peu de clairières et peu d'habitations : la seule différence, c'est que Bornéo est entrecoupé de beaucoup de fleuves et ruisseaux, tandis que le Brésil n'a que peu de torrents, mais qui sont très-rapides. Que ne pourrait-on pas faire de ces deux pays [1], s'ils étaient peuplés d'hommes paisibles et laborieux? Malheureuse-

1. Après Madagascar, Bornéo est la plus grande île du monde. Sa surface est de 9,373 milles carrés; sa population est de 950 000 Dayaks, 20 000 Malais et 54 000 Chinois. Les principaux articles d'exportation sont du rotang, du riz, des noix de coco, du sagou et des bois de teinture.

ment il n'en est pas ainsi. Il n'y a que peu d'indigènes, et ils songent plus à la guerre et à la destruction qu'à la culture et au travail; le climat exclut en partie les colons blancs.

Une curiosité de Bornéo est la couleur brun foncé de ses eaux. Quelques voyageurs prétendent qu'elle provient de la quantité de feuilles qui tombent des bois épais qui bordent les fleuves et qui y pourrissent. Je serais tentée de contredire cette opinion; car dans l'île de Ceram, que je visitai plus tard et qui est aussi riche en bois et en rivières que Bornéo, je trouvai partout une eau claire comme du cristal.

M. Alexandre de Humboldt a remarqué aussi cette couleur foncée dans les rivières de l'Amérique, et il ajoute que ces fleuves ne sont habités ni par des crocodiles ni par des poissons. A Bornéo, il n'en est pas de même. Il n'y manque ni de poissons, ni de caïmans, appartenant à l'espèce des crocodiles.

Le soir, je me trouvai de nouveau assise au milieu d'une troupe de Dayaks, avec lesquels je causai aussi bien que je le pouvais, à l'aide du cuisinier et d'un interprète malais. Je leur demandai s'ils croyaient à un grand esprit, et s'ils avaient des idoles et des prêtres. Autant que je pus comprendre, ils ne croyaient à rien, et n'avaient ni idoles ni prêtres. Quant au premier point, il se peut qu'il n'en soit pas ainsi et que je les aie mal compris; mais quant au dernier, il est certain que je n'ai jamais vu chez eux ni prêtres ni idoles. Par contre, ils ne manquent pas de rajahs; ce titre pompeux est donné à tout chef, quand même sa tribu ne se composerait que de quelques douzaines de familles. Cela me rappela la Hongrie et la Pologne, où tout ce qui n'était pas serf s'appelait gentilhomme.

Au milieu de cette conversation, un garçon apporta un pigeon sauvage qu'il avait pris dans le bois. Aussitôt un homme se saisit du pigeon, tordit le cou de la pauvre

bête, arracha quelques-unes des plus longues plumes des ailes, et le jeta dans le feu; à peine les autres plumes étaient-elles à moitié brûlées qu'il retira le pigeon du feu, lui enleva la tête et les bouts d'ailes, et les donna à un enfant placé à côté de lui, et qui semblait les attendre avec impatience. Il remit ensuite le pigeon au feu, mais seulement pour quelques instants, le reprit et le déchira en six morceaux, qu'il distribua entre autant d'enfants. Pour lui, il ne goûta même pas ce rôti. J'avais déjà eu occasion de remarquer plusieurs fois que les Dayaks aiment tendrement leurs enfants.

Le même soir, il éclata un terrible orage, accompagné d'une de ces pluies torrentielles, vraiment tropicales, que nous appelons averses. Au milieu de ce déchirement et du mugissement de la tempête, un coup de vent éteignit tous les feux. Nous nous élançâmes de nos siéges pour nous réfugier dans l'intérieur de la chaumière, nous attendant à chaque instant qu'un second coup de vent emporterait le toit de feuillage qui couvrait nos têtes. Mais comme tout ce qui est trop violent est rarement de longue durée, il en fut de même de cette tempête; au bout d'une demi-heure, tout était fini.

Les bonnes gens avaient commencé à chanter de toute la force de leurs poumons et à jouer du gong; c'était, autant que je pus en juger, pour apaiser et éloigner la tempête. Ils continuèrent ce tapage jusqu'au jour. Leurs chants ressemblaient à des hurlements épouvantables. Je distinguai deux mélodies chantées toutes deux par une seule voix, après lesquelles toutes les autres reprenaient en chœur le refrain. Quatre jeunes gens exécutèrent aussi une danse. Ils se mouvaient à pas lents et mesurés autour du foyer, au-dessus duquel étaient suspendus les crânes. Chacun des danseurs avait un gros bâton à la main et en frappait fortement la terre à chaque pas. De temps à autre ils crachaient sur les crânes. Cette mu-

sique et ce chant, comme je l'appris dans la suite, n'avaient aucun rapport avec la tempête; c'était une fête qui précédait une expédition guerrière.

Chez toutes les tribus que j'avais vues dans ce voyage, le chef n'habitait pas une cabane isolée, mais demeurait au milieu des familles. Les jeunes gens dormaient et se tenaient sur les vérandas.

26 *janvier*. — Mon voyage chez les Dayaks sauvages s'effectuait ainsi sans le moindre danger et sans la moindre difficulté, quoique j'eusse quelquefois sujet de craindre quelque catastrophe. Aussi, dans mon insouciance, j'avais commencé à croire à une pleine sécurité; mais aujourd'hui je dus faire l'expérience du contraire.

J'étais assise tranquillement dans mon prauh, quand nous vîmes venir vers nous un petit canot dans lequel il y avait quatre Dayaks qui descendaient le fleuve à force de rames. Sans s'arrêter près de nous, ils nous crièrent seulement en passant de rebrousser chemin au plus vite, parce que la tribu la plus voisine, établie immédiatement au-dessus, partait justement pour la guerre. Eux-mêmes, disaient-ils, ne leur avaient échappé que parce qu'ils n'avaient pas été vus.

Cette nouvelle me consterna au dernier point. Arriver si près de la montagne, au pied de laquelle nous allions toucher le soir même, et être forcés de retourner sur nos pas! Je délibérai avec le cuisinier, le seul homme à qui je pouvais dire quelques mots, et je cherchai à le décider à continuer notre voyage. Heureusement c'était un homme de cœur; son avis était que, si les Dayaks avaient l'habitude, dans leurs expéditions, de massacrer tous ceux qui tombaient entre leurs mains, ils respecteraient peut-être pourtant le pavillon du rajah Brooke. Je lui donnai raison, je fis aussitôt hisser le pavillon, et, malgré les autres matelots, nous poursuivîmes notre course. Il n'y avait pas encore longtemps que nous naviguions, lorsque nous en-

tendîmes tout à coup le chant de guerre, accompagné du gong et du tambour. La haute futaie qui couvrait les rivages nous cachait encore à leurs regards; mais à peine fûmes-nous un peu plus loin, qu'à un coude de la rivière il se présenta à nos yeux un spectacle de nature à intimider les hommes les plus braves. Sur une petite hauteur, tout près du rivage, on voyait au moins une centaine de sauvages portant de hauts boucliers étroits et tenant dans leurs mains des parangs. A notre vue, ils poussèrent des cris furieux et firent des gestes terribles.

Je tressaillis et je fus saisie d'épouvante; mais il n'y avait pas moyen de songer à la retraite. La fermeté seule pouvait nous sauver. En face de la colline, au milieu du fleuve, il y avait un banc de sable. Mon vaillant cuisinier s'élança sur ce banc, et il entama avec le rajah une négociation dont je ne compris malheureusement pas un seul mot, car elle se faisait en langue dayake. Je fus d'autant plus saisie en voyant soudain les sauvages bondir de la hauteur où ils étaient réunis, pour se jeter dans les canots, plonger dans la rivière, et s'approcher en ramant ou en nageant de mon prauh, qu'ils finirent par entourer de toutes parts et par escalader. Je croyais mon dernier moment arrivé. Mais bientôt j'entendis la voix de mon cuisinier qui, fendant la foule, me cria de loin qu'on nous souhaitait la bienvenue. En même temps on hissa sur la hauteur un petit pavillon blanc en signe de paix.

Celui qui a jamais vu de près la mort peut seul se faire une idée de l'angoisse que j'avais éprouvée et de la joie que je ressentis alors en me voyant sauvée!

Il me fallut étouffer toutes ces violentes émotions et montrer le plus grand sang-froid; c'était le seul moyen d'imposer aux sauvages. Le cuisinier avait raison : le pavillon du rajah Brooke fut le talisman qui nous préserva. Non-seulement les sauvages ne nous firent pas le

moindre mal, mais ils nous témoignèrent au contraire beaucoup d'amitié et m'engagèrent à débarquer avec eux, ce que je m'empressai de faire pour leur montrer combien j'étais flattée et honorée de leur invitation. La haute estime et la grande vénération dont les Dayaks avaient fait preuve pour le rajah Brooke me toucha infiniment. On voit par là combien les peuples sauvages sont reconnaissants quand on agit bien et franchement avec eux. Que n'avais-je en ce moment autour de moi les ennemis de cet homme généreux! Combien cette scène les aurait confondus [1]!

En débarquant, je trouvai les femmes et les enfants campés sous des tentes derrière la colline. Les femmes m'accueillirent avec autant d'empressement que leurs maris; il me fallut aussitôt me mettre à côté d'elles. Sur le sol il y avait beaucoup de provisions étalées, surtout une grande quantité de petits gâteaux plats de toutes sortes de couleurs, blancs, jaunes, bruns et noirs. Ils avaient l'air si appétissants que j'y mordis avec un vrai plaisir. Mais que je me repentis de ma gourmandise! Les gâteaux blancs étaient faits de farine de riz, les jaunes de farine de maïs. La farine était grossièrement pilée et assaisonnée d'une grande quantité de graisse rance que l'on retire du fruit du kawan. La couleur des gâteaux bruns et noirs provenait du mélange plus ou moins considérable d'un sirop noir, extrait de la canne à sucre, ou du suc de diffé-

1. Le rajah Brooke avait été appelé en Angleterre, peu de temps avant mon arrivée à Bornéo, pour se défendre contre les accusations de ses ennemis. On lui reprochait d'avoir, dans ses expéditions contre les pirates, sacrifié la vie de beaucoup d'hommes, et d'avoir brûlé des chaumières et des prauhs. Comme si l'on pouvait faire une pareille guerre avec des paroles! Que de vies d'hommes les États européens ne sacrifient-ils pas! Que de villes et de villages ne brûlent-ils pas dans leurs guerres qui n'ont pas un si noble but, et qui ne sont guère autre chose que la piraterie sur une plus grande échelle!

J'appris dans la suite que le rajah Brooke s'était justifié d'une manière brillante.

rents palmiers. Pour ne pas offenser ces braves gens, qui voulaient à toute force me faire manger de tout, j'avalai avec dégoût quelques bouchées.

Parmi les hommes qui m'entouraient, plusieurs avaient pendu au côté le petit panier destiné à recevoir la tête enlevée à l'ennemi. Ce panier, tressé de la manière la plus élégante, était orné de coquillages et comme festonné de cheveux d'homme. Cette dernière parure n'est accordée à un Dayaque qu'autant qu'il a déjà coupé lui-même une tête.

Après le repas, ils me pressèrent de visiter leur habitation, située plus au fond de la forêt. Je partis aussitôt avec eux et j'eus soin de n'emmener aucun de mes gens, sachant bien que, chez les sauvages, l'on obtient d'autant plus de considération et l'on est d'autant plus en sûreté qu'on témoigne plus de confiance.

Leurs huttes ne différaient pas de celles des autres tribus. Ils me prièrent de passer avec eux le reste de la journée et la nuit; mais je préférais aller le même jour jusqu'au pied de la montagne, et après un court repos je pris cordialement congé de mes nouveaux amis. Ils m'accompagnèrent tous, hommes et femmes, jusqu'à mon prauh, et me serrèrent les mains en m'engageant à revenir. Ils me donnèrent pour la route des fruits, des gâteaux, des œufs, avec un bambou rempli de riz cuit.

Le soir j'arrivai à *Beng-Kalang-Sing-Toegang*, village d'une cinquantaine de huttes, situé au pied des monts Sekamil et siége d'un rajah malais à qui j'avais été recommandée de la manière la plus pressante par une lettre du capitaine Brooke.

Une fois là, je renvoyai mon prauh; le voyage par eau, dont la longueur pouvait être, de Sacaran jusqu'à la montagne, d'environ 150 milles, était terminé. Il s'agissait maintenant de franchir la montagne. Heureusement le rajah s'offrit lui-même pour m'accompagner; rien ne s'opposait donc plus à ce périlleux voyage. Le lende-

main se passa en préparatifs. Le rajah choisit les hommes qu'il comptait emmener, fit disposer les armes et préparer les vivres. Je profitai de ce temps pour observer la vie et les mœurs des habitants.

J'avais libre accès auprès de l'épouse du chef, non-seulement parce que j'étais femme, mais aussi parce que, comme je l'ai déjà dit plus haut, les femmes sont bien moins séquestrées chez les Malais qu'elles ne le sont chez les Turcs. La femme du chef était encore très-jeune, mais elle était loin d'être une des plus belles de son sexe; son visage portait le cachet d'une indolence et d'une apathie extraordinaires. Son enfant même qui jouait autour d'elle ne parvenait pas à appeler le sourire sur ses lèvres. Les deux époux ne se distinguaient en rien de leurs sujets et de leurs esclaves par le vêtement. Leur enfant allait tout nu comme les autres enfants. Ce qu'il y avait de mieux, c'était l'ameublement de la chambre à coucher, séparée de la cuisine et des autres pièces par de hautes cloisons de bambou, et qui servait en même temps de salle de réception. Il s'y trouvait de beaux coussins brodés, de petites boîtes en bois incrusté, des chambres bien propres et trois de ces vases d'une valeur énigmatique.

Les Malais ont des esclaves. Ils condamnent à la servitude les prisonniers de guerre et les débiteurs insolvables. Ces derniers sont tenus de servir comme esclaves jusqu'à ce que leurs parents ou leurs amis les rachètent, ce qui n'a lieu que rarement, car le peuple est en général très-pauvre. Mais les esclaves sont traités avec beaucoup de douceur ; on les considère comme de la famille, et jamais, si je n'avais pas été prévenue, je ne me serais doutée qu'il y eût chez eux des esclaves.

28 *janvier*. Le moment de commencer ma course à pied était arrivé.

Je m'étais fait faire un costume aussi simple qu'approprié au voyage. Je portais un pantalon court qui me

venait jusqu'aux genoux, une robe et une cabaya. La robe me descendait jusqu'à la cheville du pied, mais je la retroussais pendant la marche et je ne la baissais qu'à la fin de la journée. J'avais sur la tête un superbe chapeau de bambou de l'île de Bali, imperméable, qui me garantissait contre la pluie et le soleil. Pour me mettre tout à fait à l'abri des coups de soleil, je portais encore sur la tête, et sous mon chapeau, un morceau de feuille de bananier. Quant à la chaussure, il me fallut renoncer aux bas et en partie aussi aux souliers, car nous avions à traverser beaucoup de marécages. Celui qui veut entreprendre de pareils voyages doit être endurci comme l'indigène. Je l'étais parce que je voulais l'être. J'ai dormi bien des nuits à la belle étoile dans les forêts, et que de jours j'ai eu pour toute nourriture du riz cuit à l'eau!

Indépendamment du rajah, de moi et de mon domestique, notre caravane se composait encore de douze hommes d'escorte, tant Dayaks que Malais, dont la moitié était pourvue d'armes.

Je ne m'attendais pas seulement à de mauvais chemins, mais encore à l'ascension de quelque haute montagne. Cette dernière conjecture ne se réalisa pas. Nous tournions toujours par des vallées étroites et peu élevées, et nous ne montions jamais guère à plus de 150 mètres. En revanche les chemins étaient détestables. C'était une suite continue de ruisseaux, de marécages et d'eaux stagnantes où nous enfoncions souvent jusqu'au-dessus des genoux. Du haut des collines nous avions des vues admirables. Au fond on voyait s'amonceler de triples chaînes de montagnes entrecoupées par de grandes vallées et de beaux fleuves, mais ensevelies dans les profondes ténèbres de forêts impénétrables. Rarement nous rencontrions quelques petites clairières, habitées par des Dayaks et plantées de riz, de maïs, de canne à sucre et d'*ubi* (espèce de pomme de terre douce). Quand nous approchions d'un

endroit semblable, on faisait une halte, et détachant une partie de l'escorte, on l'envoyait en avant pour examiner les lieux et pour demander la permission de passer. Deux fois nous fûmes obligés de traverser les maisons des Dayaks, sur lesquelles nous grimpions d'un côté à l'aide d'une échelle pour en descendre de l'autre côté. C'est souvent exprès que les Dayaks n'éclaircissent pas les forêts autour de leurs habitations, pour en rendre l'accès plus difficile à l'ennemi. Ils ne laissent ouverts que de petits sentiers étroits qu'on peut barricader sans peine. Une pareille maison a quelque chose d'un blockhaus.

Après une marche forcée de huit heures, nous nous arrêtâmes dans une de ces maisons, où, à notre première demande, on nous permit aussitôt de passer la nuit.

29 *janvier*. Nous n'eûmes plus de hauteurs à gravir; mais, en échange, les chemins, qui conduisaient par des forêts épaisses, étaient remplis de racines et de gros troncs d'arbres renversés, de sorte qu'il fallait grimper sans cesse. Joignez à cela les bourbiers, les marécages et les flaques d'eau qu'il fallait traverser à gué ou bien sur de petits troncs de bambou, et vous pourrez vous faire une idée des difficultés de ce voyage, assez fatigant quand il fait beau, mais qui, par un temps mauvais comme nous en eûmes, est des plus pénibles.

Toutes les fois que l'on entendait quelque bruit suspect, nous nous arrêtions; il fallait demeurer immobiles et comme cloués à la même place, et observer un silence absolu pendant que les hommes de notre escorte se glissaient en avant et passaient comme des serpents pardessus les racines et les troncs d'arbres qui obstruaient le chemin.

Après une nouvelle marche de huit heures, nous arrivâmes à *Beng-Kallang-Boenot*, qui était le terme de mon voyage à pied. Je ne crois pas que dans ces seize heures nous ayons fait plus de 35 milles.

A Beng-Kallang-Boenot résidait également un petit prince malais, chez qui nous passâmes la nuit.

On conçoit aisément que partout, chez les Dayaks comme chez les Malais, mon apparition devait produire un effet extraordinaire. Si quelques-uns avaient pu voir un homme blanc, il est certain qu'aucun n'avait jamais vu de sa vie une femme blanche. Leur surprise fut d'autant plus grande, que d'après leurs idées une femme ne peut guère aller seule à plus de quelques pas de la maison.

30 *janvier*. A Beng-Kallang-Boenot je m'embarquai sur le fleuve *Batang-Lupar*, dans un tout petit bateau conduit par un seul batelier. Ce fleuve serpentait à travers des bois; il était étroit et souvent si resserré par les arbres qui couvraient ses bords, que nous avions de la peine à passer. Le soleil ne pénétrait nulle part à travers l'épais feuillage; autour de nous régnait le silence le plus complet, rarement interrompu par un singe qui sautait d'une branche à l'autre, ou bien par un oiseau qui s'élevait dans les airs. L'Achéron lui-même ne pouvait guère être plus sombre et plus silencieux. La couleur de ce fleuve était presque noire comme de l'encre.

Au bout de quelques heures, nous joignîmes un petit canot portant deux hommes, une femme, un enfant, beaucoup de poulets et d'autres objets. Nous nous arrêtâmes et, après un court entretien, je m'aperçus, à ma grande surprise, que tout l'équipage du canot passait dans notre bateau; pour le leur, ils le cachèrent dans d'épaisses broussailles. Je m'opposai en vain à cet envahissement. Mon coquin de domestique n'en semblait nullement choqué; aussi ne fit-il pas attention à mes remontrances. Grâce à ce surcroît de passagers, ma place se trouva naturellement très-restreinte; mais ce qui m'incommoda encore bien plus, ce fut le feu que les malheureux allumèrent pour cuire leur riz, et dont la chaleur et la fumée me donnaient en plein visage.

Le sombre Lupar se perdit, après un cours d'environ 30 milles, dans le lac de *Boenot*, qui peut avoir près de 4 milles de diamètre. Ce lac offrait encore une autre particularité, que je n'avais jamais remarquée ailleurs : il était rempli de troncs d'arbres serrés les uns contre les autres, qui n'étaient pas disséminés çà et là sans racines, mais qui au contraire étaient comme fixés au sol; seulement, morts, sans branches et sans cimes, ils ressemblaient à des palissades établies de main d'homme. Un large chenal, canal naturel, tout au plus d'un demi-mille de long, conduisait dans un autre lac nommé *Taoman*, qui avait le double de la grandeur du lac Boenot, et, contrairement à celui-ci, une eau parfaitement claire et limpide.

La ceinture des deux lacs était magnifique; c'étaient de larges vallées boisées, bordées à l'est de montagnes pittoresques avec de hautes cimes et des pics élevés. Plusieurs pouvaient avoir près de 1200 mètres.

Au sortir du lac Taoman, nous entrâmes dans le beau fleuve *Kapuas*, pour nous rendre au *Benjermassing*, le plus considérable de Bornéo. Sa largeur peut être d'un demi-mille, mais elle est très-inégale, parce que, comme la plupart des fleuves de ce pays, il n'a pas de berges bien marquées. Ses eaux débordent souvent dans les forêts d'alentour. Près de ce superbe fleuve, il y avait bien moins d'habitations que près du Lupar (au delà du mont Sekamil). Si les aboiements des chiens et le gloussement des poules n'eussent indiqué de temps à autre la présence de quelques habitations, toute cette contrée m'aurait semblé inhabitée et déserte.

Cette nuit, ainsi que la suivante, je les passai d'une façon très-incommode sur le bateau ; l'accroissement inattendu de notre société me laissait si peu de place qu'il me fallait me tenir couchée, à moitié courbée. J'aurais bien voulu descendre chez des Dayaks; mais le batelier s'y refusa, en prétextant que nous y courrions trop de dangers.

31 *janvier*. Ce jour-là, nous rencontrâmes de grands et de petits prauhs remplis de Dayaks et de Malais. Dans l'après-midi, un très-grand prauh passa près de nous et nous somma très-impérieusement d'approcher. Il fallut nous soumettre, car la désobéissance ne pouvait pas se concilier avec notre faiblesse; mais au lieu des pirates redoutés que nous craignions de rencontrer, c'était un rajah malais très-poli et en voyage. Après m'avoir demandé où j'allais, d'où je venais, et m'avoir adressé d'autres questions semblables, il me fit cadeau d'un grand châle, d'huile de coco fraîche et de quelques gâteaux.

1er *février*. Vers midi nous arrivâmes à *Sintang*, petite ville d'au moins 1500 habitants et résidence d'un sultan. Là cessaient pour moi tous les dangers; car les tribus des Dayaks qui me restaient à traverser jusqu'à *Pontianak* étaient sous la domination de princes malais à qui j'espérais me faire recommander par le sultan de Sintang. A cet effet, j'avais apporté pour ce dernier une lettre d'introduction du rajah de Beng-Kallang-Boenot.

J'avoue sans peine que j'aurais eu du plaisir à voyager davantage parmi les Dayaks indépendants. Je les trouvais généralement honnêtes, bons et réservés, et à cet égard je les mets au-dessus de tous les peuples dont j'avais fait jusqu'alors la connaissance. Je pouvais laisser tout ouvert et m'éloigner pendant des heures entières; jamais il ne me manquait la moindre chose. Ils me demandaient bien parfois un objet qu'ils voyaient et qui leur plaisait, mais ils n'insistaient plus une fois que je leur déclarais que j'en avais besoin moi-même. Ils n'étaient jamais importuns ni à charge. On m'objectera peut-être que couper des têtes et conserver des crânes, ce ne sont pas précisément des marques de bonté; mais il faut considérer que cette triste coutume est plutôt le résultat d'une profonde ignorance et d'une grande superstition. Je maintiens mon dire, et, pour en donner d'autres preuves, je n'ai qu'à citer leur vie do-

mestique vraiment patriarcale, leur moralité, l'amour qu'ils portent à leurs enfants, et le respect que les enfants témoignent à leurs parents. . .

Les Dayaks libres sont infiniment plus aisés que ceux qui sont sous le joug des Malais. Ils cultivent du riz et du maïs, un peu de tabac, et quelquefois aussi la canne à sucre et l'ubi. Ils tirent beaucoup de graisse du fruit du kawan, récoltent dans les bois de la résine de damar qui leur sert à s'éclairer, et ont beaucoup de sagou, de rotang et de noix de coco. Avec quelques-uns de ces articles ils font un commerce d'échange contre du laiton, des perles de verre, du sel, du drap rouge et quelques autres objets auxquels ils attachent le plus de prix, et qu'ils préfèrent de beaucoup à l'or. Ils sont riches aussi en volailles et en porcs, mais ils n'en mangent qu'aux fêtes et aux noces.

Il y a des voyageurs qui prétendent que les Dayaks libres sont de beaux hommes. Moi je dirai tout au plus qu'ils sont un peu moins laids que les Malais. Généralement de grandeur moyenne, ils ont les jambes et les bras très-maigres, et peu ou presque pas de barbe, car ils s'épilent la figure. Ce qui les distingue en bien des Malais, c'est qu'ils ont l'os des joues un peu moins large et moins saillant, et l'os du nez un peu plus élevé. Il se peut qu'en vivant des années entières parmi ces peuples on finisse par trouver beau ce qui paraît laid au premier abord.

Les Dayaks peuvent prendre autant de femmes qu'il leur plaît; mais ils se contentent généralement d'une seule. Ils les traitent bien et ne les accablent pas d'ouvrage, se réservant la partie la plus difficile. Les divorces, les querelles sont excessivement rares, et les mœurs incomparablement plus pures et meilleures que celles des Malais. Les jeunes gens et les jeunes filles sont tenus assez séparés les uns des autres. Les jeunes filles couchent dans les

chambres, les jeunes gens dans la véranda ou bien dans la cabane du chef. Les Dayaks ne se mélangent pas avec d'autres peuples; les filles qui épousent des Chinois ne sont plus considérées comme faisant partie de la tribu.

Les Dayaks n'ont pas d'écriture et, à ce qu'il paraît, ils n'ont même pas de religion. Mais sur ce dernier point les opinions sont partagées. Le voyageur Temmingk prétend qu'ils ont une religion qui se rapproche du fétichisme. Le dieu Djath, dit-il, gouverne le monde sublunaire, et le dieu Sangjang règne sur l'enfer; ils se représentent ces dieux sous forme humaine, mais invisibles, et ils les invoquent en jetant du riz par terre ou en faisant d'autres sacrifices. Dans leurs demeures, ajoute-t-il, on trouve des idoles en bois.

D'autres voyageurs leur attribuent une espèce de panthéisme; à les entendre, il y aurait des divinités au-dessus et au-dessous de la terre, et une quantité de bons et de mauvais esprits dont Budjang-Brani serait le plus méchant. Toutes les maladies seraient causées par de mauvais génies qu'ils cherchent à chasser en criant et en jouant du gong.

D'autres encore affirment que les Dayaks ont quelques idées confuses d'un seul Dieu et de l'immortalité.

Je ne puis ni confirmer ni contester ces diverses opinions; mais ce qui est certain, c'est que dans toutes les tribus que j'ai visitées je n'ai vu ni temples ni idoles, ni prêtres ni sacrifices. Lors des noces, des naissances et des décès, il se fait bien dans quelques tribus beaucoup de cérémonies, mais elles n'ont aucun caractère religieux. A ces occasions on tue et on mange le plus souvent des poulets ainsi que des porcs. Pour les traités de paix on tue des porcs, comme je l'ai déjà fait remarquer, mais on ne les mange pas. Quelques tribus brûlent leurs morts et gardent les cendres dans des arbres creux; d'autres les enterrent dans des endroits presque inaccessibles, et de

préférence sur les cimes des montagnes; d'autres encore les attachent à des troncs d'arbres, les pieds en haut et la tête en bas.

Mais revenons à mon voyage.

La position de la petite ville de Sintang est ravissante; les cabanes sont situées auprès du beau fleuve Kapuas, ou bien cachées entre des cocotiers et des pisangs[1]. Au fond on voit beaucoup de terres cultivées, et à une grande distance on aperçoit de hautes montagnes, dont la plus élevée peut bien avoir de 2500 à 2800 mètres.

Il ne me fut pas permis de mettre pied à terre, car il est d'usage de rester dans le bateau jusqu'à ce que le sultan vous ait assigné une demeure; je dépêchai donc vers lui mon domestique revêtu de sa plus belle toilette, en le chargeant de lui remettre la lettre de recommandation que m'avait donnée le rajah de Beng-Kallang-Boenot : mais mon domestique revint avec la lettre et accompagné d'un ministre du sultan, qui m'apporta la nouvelle que le sultan était absent et qu'il ne devait revenir que le soir ou le lendemain matin.

Le ministre me conduisit dans une des cabanes, où on m'assigna une partie de l'appartement; il avait apporté en même temps de beaux tapis, des nattes, des coussins et un klambou.

Il revint bien tard dans la soirée pour m'annoncer que le sultan était de retour et qu'il m'attendrait le lendemain au divan. Par bonheur je possédais déjà assez la langue malaise pour pouvoir comprendre ce que l'on me disait.

Le lendemain on vint me chercher dans une grande belle barque conduite par vingt rameurs. Mon domestique enveloppa la lettre dans deux mouchoirs de soie et me suivit à la maison en bois du sultan, située non loin de la rivière; j'y fus reçue au son de la musique et au bruit du

1. *Pisang* est le nom malais du bananier.

canon[1]. Le chemin du rivage jusqu'au divan, distant de quelques centaines de pas, était couvert de nattes. Le sultan vint au-devant de moi à moitié route pour me faire les honneurs. On voyait l'embarras de l'excellent homme, qui ne savait comment se conduire vis-à-vis d'une Européenne. Avec une grâce vraiment comique, il me tendit le bout des doigts, ce qui ne laissait pas que d'être une grande hardiesse suivant les idées mahométanes. Je posai le bout de mes doigts sur les siens, et en nous balançant, presque en dansant, nous nous rendîmes au divan, séparé du vestibule seulement par une balustrade en bois haute de deux pieds. Il s'y trouvait une table massive à moitié couverte d'une toile de couleur, une chaise, et, à défaut d'une seconde, une caisse. Le sultan et moi nous prîmes place à la table, les ministres et les grands du royaume s'assirent par terre le long des murs. En dehors se pressait le peuple qui, comme on se le figure, était extrêmement curieux de voir une Européenne.

Ma lettre de recommandation fut apportée sur une tasse d'argent; le porteur glissa sur ses genoux et les yeux baissés jusqu'auprès du sultan, lui prit la main, la baisa avec une grande dévotion, et lui présenta la tasse. Le sultan ordonna au premier ministre de prendre la lettre, de l'ouvrir et de la lire.

Une lettre adressée à un sultan ou autre grand personnage doit, selon l'usage mahométan, se composer de toute une feuille; il n'est permis d'écrire que sur la première page; si elle ne suffit pas, il faut prendre une deuxième, une troisième feuille.

Quand on eut fini de donner lecture de la lettre, on servit des rafraîchissements. A cet effet, on avait apporté pour le sultan une assiette, et pour moi tout un couvert.

1. Les Malais connaissent les canons, les armes et beaucoup d'autres objets d'Europe; une tribu les apporte aux autres.

Les rafraîchissements se composaient de thé sans sucre et sans lait, de friandises et de fruits servis sur plus de vingt petits plats de verre bien taillé. Toute l'assemblée prit part à ce repas.

Après le repas, le sultan me conduisit dans la chambre des femmes. Ici, on avait eu également la politesse de me préparer une place plus élevée. Le sultan me présenta sa femme et ses filles, de vilaines créatures du vrai type malais. Quoiqu'il y eût là beaucoup d'hommes et de jeunes gens, elles ne portaient que de simples sarongs, montant jusqu'à la moitié de la poitrine.

Le sultan de Sintang, à ce qu'il paraît, véritable despote dans son pays, à défendu à ses sujets de prendre plus d'une femme. Ce droit n'appartient, selon lui, qu'au prince. S'il en a lui-même plus d'une, voilà ce que j'ignore; il ne m'en présenta qu'une seule.

Les cérémonies du départ furent les mêmes qu'à l'arrivée.

Je fus très-étonnée de cette réception solennelle, d'autant plus que d'abord elle avait lieu en partie à l'européenne, et qu'ensuite je savais que le sultan de Sintang n'avait pas encore vu d'Européen. Mon domestique m'expliqua cette énigme : la veille, lorsqu'il avait porté la lettre au sultan, celui-ci n'était pas absent comme on me l'avait dit; mais, ne sachant pas comment il fallait recevoir une Européenne, le sultan voulut d'abord consulter à ce sujet mon domestique. Celui-ci lui dépeignit les cérémonies qui ont lieu à Sarawak, quand le rajah Brooke revient d'un voyage, et c'est grâce à cette description que je fus reçue comme une souveraine. La chaise, la table, furent confectionnées en toute hâte, et la vaisselle n'était autre que la mienne, apportée par mon domestique.

En prenant congé de moi, le sultan me promit de mettre à ma disposition un *sampan*[1] pour me conduire jusqu'à

1. Bateau plus court mais plus large que le prauh.

Pontianak. Je le priai de me l'envoyer le lendemain au lever du soleil.

3 *février*. Immédiatement après le lever du soleil, on m'annonça la visite du sultan : car, selon ses idées, il n'était pas convenable qu'il me rendît ma visite le même jour; mais comme je devais partir de si grand matin, il était forcé lui-même de choisir une heure matinale.

Il arriva accompagné de son père, que je n'avais pas encore vu, et de quelques-uns de ses parents du côté maternel. Les femmes de prince ne rendent pas les visites.

Le père du sultan portait un petit bonnet et un corsage en brocart d'or ; c'étaient, en fait de vêtements, les premiers objets précieux dont je voyais paré un prince de Bornéo. Indépendamment des beautés ordinaires propres à sa race, cet homme était encore doté d'un goître remarquable, le second que j'avais occasion de voir dans cette île : le premier, d'une grosseur moins saillante, ornait le cou de la femme du rajah de Beng-Kallang-Boenot.

Cette société distinguée ne montrait pas la moitié de la réserve dont les chasseurs de têtes, les Dayaks, avaient fait preuve. Ils ouvrirent et fouillèrent tout ; ils se jetèrent comme des bêtes fauves sur mon petit sac de voyage, resté malheureusement ouvert. Je n'avais pas assez d'yeux pour garder toutes mes richesses, particulièrement les insectes et les reptiles, et pour les préserver de tout dommage. Le père du sultan finit par s'emparer du sac et de son contenu, et indiquant du doigt le peigne, la brosse à dents et le savon, il me demanda à quoi cela servait, et, à la suite de mon explication, l'utilité de ces objets lui parut si évidente qu'il me déclara sans autres façons qu'il les gardait pour lui. Mais, avant qu'il s'en allât, je les lui repris avec aussi peu de cérémonie, et je lui donnai en échange quelques petites images et autres bagatelles.

L'ignorance dans laquelle étaient ces gens sur tous les objets que je possédais me démontra qu'ils n'avaient

guère eu de rapports avec les Européens. L'usage des choses les plus simples leur était inconnu. Il me fallait leur montrer et leur expliquer tout, et, comme je l'ai déjà dit, ils voulaient tout s'approprier. Je fus enchantée quand il plut à cette noble société de me quitter.

Le sultan poussa la complaisance jusqu'à m'accompagner pendant deux milles.

Le voyage de Sintang à Pontianak se fit très-promptement en trois jours et demi, et sans autre aventure. J'avais eu le soin de demander aux indigènes en combien de jours on pouvait faire le trajet. Si l'on néglige cette précaution, on se trouve tout à fait à la merci des matelots. Comme on m'avait assuré que le trajet se faisait en six jours, et au plus tôt en quatre, je priai le sultan d'ordonner à ses gens de me conduire à Pontianak en quatre jours. Cela n'arrangea pas trop mon domestique, qui aurait bien voulu voyager lentement et prendre toutes ses aises ; mais je ne m'inquiétai pas de lui et je me chargeai de donner moi-même mes ordres aux matelots.

Les rives du fleuve étaient plus ou moins habitées ; nous passâmes près de petits villages, entre autres près de *Sungan*, et nous arrivâmes à Sintang, la ville la plus importante.

Je fis une courte visite au rajah et je ne m'arrêtai chez lui tout au plus qu'une heure.

A un mille de Pontianak, le Kapuas se joint au Landak ; les deux fleuves perdent leur nom et se jettent, sous celui de *Pontianak*, dans la mer, à 25 milles de distance.

Le 6 février, j'arrivai heureusement à *Pontianak*.

CHAPITRE IV.

Pontianak. — Excursion à Landak. — Un kapthay chinois. — Un bain de marais. — Le pont de bambou. — Langage par signes. — Arrivée à Landak. — Souper chez le panam-baham. — Les mines de diamants. — Retour à Pontianak.

Pontianak est la première possession hollandaise dans l'Inde que je visitai. J'avoue franchement que j'en approchais avec quelque anxiété : car beaucoup de voyageurs représentent les Hollandais comme excessivement froids, inaccessibles et occupés seulement de leurs propres intérêts; et un accueil indifférent m'aurait été d'autant plus sensible, que j'avais été pour ainsi dire gâtée par la prévenance et la politesse des Anglais, non-seulement dans ce voyage, mais aussi dans mon premier voyage autour du monde.

J'envoyai à la chancellerie la lettre que le capitaine Brooke m'avait remise pour le gouvernement hollandais, et, dans une attente pleine d'inquiétude, je restai à bord du sampan.

Mon domestique me rapporta la nouvelle désagréable que le résident, M. Willer, était à Batavia. Son remplaçant, le secrétaire de Hardenberg, s'empressa cependant de venir me recevoir. A son accueil cordial, je sentis toutes mes craintes s'évanouir. Il mit à ma disposition une maisonnette inoccupée[1] qui, peu d'années auparavant, servait de demeure à des missionnaires amé-

1. Dans les endroits où il n'habite que peu d'Européens, comme à Bornéo, il n'y a pas d'auberges.

ricains, et il eut soin d'ajouter qu'il veillerait à tous mes besoins.

Le soir il me présenta à la femme du résident, personne aussi aimable qu'instruite. Elle m'offrit chez elle une demeure, contre laquelle j'échangeai avec plaisir ma petite maison solitaire.

J'avais entrepris le voyage de Pontianak particulièrement dans le but de visiter les célèbres mines de diamants de *Landak*. Le lendemain, ayant exprimé ce vœu, j'appris, à mon grand déplaisir, que le jour même de mon arrivée, un prêtre catholique, du nom de Sanders, était parti dès le matin pour s'y rendre dans une bonne chaloupe du gouvernement. Il était maintenant trop tard pour le joindre; cependant on me dit que le voyage par terre était de quatre journées plus court que celui par eau, et que, si je me décidais à prendre cette voie, j'arriverais quatre jours avant M. Sanders à Landak. En tout cas, je le rencontrerais encore et je pourrais du moins effectuer le retour en sa société et dans une bonne barque. Je me décidai donc sans hésiter, quoique la distance fût de plus de 200 milles, dont j'avais environ la moitié à faire à pied.

M. de Hardenberg voulut me donner un domestique, car il assurait qu'il était impossible de voyager dans le pays sans posséder les langues malaise et dayake, parce qu'on était obligé de changer tous les jours de guides et de porteurs. Mais, depuis le domestique que je devais aux soins de M. Brooke, j'avais pris ces gens tellement en horreur, que je déclarai ma ferme résolution d'aller seule; seulement je priai M. de Hardenberg de me pourvoir de lettres de recommandation pour les différents chefs et rajahs dont j'aurais à traverser les pays.

Ce ne fut que le 10 février que M. de Hardenberg put me procurer un petit bateau qui devait me porter à Kubiang, éloigné de 60 milles. M. de Hardenberg m'accompagna jusqu'au bateau, et quand j'y montai, il me cria :

« Si je ne vous voyais pas moi-même entreprendre sans compagnon un si pénible voyage, je le regarderais comme impossible et je ne le croirais pas. »

Je remontai le beau fleuve de Landak jusqu'à *Kubutrap*, où je passai la nuit dans une maison chinoise. C'est là que le petit fleuve de *Mandor* se jette dans le Landak.

Mme Willer m'avait rempli tout un panier de provisions; mais je les distribuai toutes le soir aux matelots, car je savais qu'elles auraient été gâtées du jour au lendemain par des milliers de fourmis. On ne peut préserver les vivres des atteintes de ces insectes, qu'en les mettant dans des boîtes de fer-blanc bien closes.

11 *février*. Dès trois heures du matin nous nous embarquâmes sur le Mandor. Ce petit fleuve est si resserré par les bois, que nous glissions sur l'eau comme sous un berceau continu.

Aussitôt le lever du soleil, tout s'éveillait dans les bois. Je n'entendais pas de chant d'oiseaux; mais, de tous côtés, les cris des singes, de l'orang-outang gigantesque, du calampian à longs bras, du siaman noir, du bintangan, sans compter une foule d'autres. Les quatre dernières espèces n'appartiennent qu'à Bornéo.

A dix heures nous avions fait 30 milles, et nous arrivâmes à Kubiang, terme de notre course par eau; je me préparai aussitôt à faire mon excursion de 8 milles à pied jusqu'à Mandor, accompagnée de deux de mes matelots.

Pendant les sept premiers milles, le chemin passait par de sombres forêts, à travers des pierres et des rochers; puis il se présenta une éclaircie riante, couverte de plantations.

Le sol y était du sable, chose rare à Bornéo. Des sentiers bien entretenus, des planches ou de larges troncs jetés sur les ruisseaux et sur les flaques d'eau, m'annonçaient que je foulais la terre chinoise, car ni le Malais ni le

Dayak ne songent le moins du monde à la commodité ou à l'agrément.

A Mandor, je descendis chez le chef chinois, appelé kapthay, à qui ma première lettre de recommandation était adressée.

Dans les bourgs ou campons chinois placés sous le protectorat des Hollandais, c'est, d'ordinaire, un Chinois qui est nommé chef, et, selon l'étendue de l'endroit, il reçoit le titre de capitaine ou de kapthay. Aucun traitement n'est attaché à cette dignité, qui ne se donne que pour un an, mais l'ancien choix peut être confirmé chaque année. Plusieurs kapthays jouissent de l'autorité d'un président ou d'un prince; ils demeurent dans un fort, peuvent infliger des punitions aux Chinois, et même faire exécuter des sentences de mort.

Tant qu'ils se tiennent tranquilles et qu'ils payent exactement le tribut d'opium au gouvernement hollandais, celui-ci ne se mêle pas de leur administration.

Le kapthayat de Mandor était un des plus considérables, et le kapthay résidait dans un fort à l'entrée duquel étaient braqués des canons de six. Sa demeure se composait d'une quantité de vestibules et de salles, et d'une couple de petites chambres à coucher, basses, affectées au logement des femmes. Le plus grand des vestibules servait en même temps d'habitation, de salle à manger et de temple. On y trouvait toutes sortes de dieux, des autels très-ornés; des pastilles d'encens, du riz, des fruits et du thé étaient offerts en sacrifice aux divinités.

Vers le soir, le kapthay me conduisit à la petite ville qui touche au fort, et qui se compose de deux rangées de petites maisons formant une rue.

Cette petite ville compte environ 700 maisons.

Après la promenade il me montra ses porcheries[1], qui

1. Le kapthay faisait un commerce considérable de porcs et de viande de cochon.

étaient grandes et aérées, et, ce qui m'étonna encore plus d'un Chinois, qui étaient tenues très-proprement.

Les porcs sont baignés deux fois par jour ; on les nourrit de riz mêlé à des feuilles de kiangbeng, de kladi et de guelang. Les feuilles taillées très-fin, cuites et réduites en une espèce de bouillie, on en mélange trois parties avec une partie de riz. Les bêtes étaient excessivement grosses et grasses ; beaucoup avaient de la peine à se traîner jusqu'à leur auge.

Indépendamment des porcheries, j'admirai encore la cuisine, tenue avec une extrême propreté, et l'excellente nourriture qu'on servait aux maîtres et aux domestiques. Le riz en formait naturellement la base; il se sert en guise de pain ; mais, en outre, on mangeait des poulets cuits ou du porc avec des légumes et d'autres petits plats. Ce chef chinois vivait incomparablement mieux et plus proprement que le plus grand rajah chez les Malais. Sa femme (et il n'en avait qu'une) avait de riches vêtements, beaucoup de bijoux en or ainsi que de beaux diamants. Son enfant, qui n'avait que huit mois, était vêtu de soie, et avec quelques bijoux en or il portait sur la tête un petit bonnet brodé en or.

Le kapthay me demanda à plusieurs reprises si je persistais à faire le voyage de Landak par terre. Il me raconta que M. Sanders, arrivé peu de jours auparavant, avait formé le même projet, mais qu'il y avait renoncé quand on lui eut dit qu'il fallait faire de grands détours pour tourner quelques tribus de Dayaks, et que les chemins étaient mauvais au delà de toute imagination.

Je ne me laissai pas rebuter, et je le priai seulement de me donner un bon guide et de disposer tout de manière à ce que j'arrivasse le plus promptement possible à Landak.

Je passai la nuit dans une petite chambre et dans un bon lit bien propre.

12 *février*. Après un excellent déjeuner, composé de

poulets cuits, de riz, d'œufs et de fruits, je me mis en route, accompagnée d'un guide chinois et d'un *kulli* ou porteur dayak. Ces deux hommes marchaient aussi vite que si nous avions été poursuivis. Nous courûmes cinq heures sans prendre haleine; enfin nous nous arrêtâmes près d'une maison chinoise; après nous être restaurés par un simple repas, nous continuâmes jusqu'au soir notre route au pas de course. Je suis sûre que nous fîmes ainsi plus de 20 milles. Par bonheur nous étions sur des routes chinoises généralement bien frayées, de sorte que j'arrivai un peu fatiguée, mais saine et sauve, à *Sompa*. Ici, le Chinois me remit avec une lettre du kapthay entre les mains du rajah malais chargé dès lors de veiller à la continuation de mon voyage.

J'éprouvai une grande satisfaction en me voyant débarrassée de mon guide chinois; car sa curiosité m'importunait au plus haut point. Avant que je m'en aperçusse, il avait ouvert mon sac de voyage, fouillé tout et mis tout sens dessus dessous. Plus tard, je remarquai qu'il m'avait volé quelque argent et d'autres bagatelles. Ce fut là le premier vol dont j'eus à me plaindre dans mes nombreux voyages.

13 *février*. La journée d'aujourd'hui fut courte; je l'évalue à peine à 14 milles, mais les routes étaient extrêmement mauvaises. Je ne sais réellement pas ce qui est le plus désagréable, ou de grimper dans les bois pardessus des troncs d'arbres renversés et de hautes racines, ou de traverser des flaques d'eau et des marécages, ou bien de se frayer un passage à travers l'alang-alang. Cette herbe des jungles est haute de cinq à six pieds, très-épaisse et entrecoupée de sentiers très-étroits, profonds et en forme d'ornières, où l'on glisse et où l'on court risque de tomber à tout instant. Immédiatement après une pluie (et si près de l'équateur il se passe peu de jours sans pluie), quand le soleil reparaît dans toute sa

force, il s'élève de ces herbes de sombres vapeurs d'une chaleur étouffante.

Ce jour-là comme la veille, nous nous trouvions entourés souvent de hautes chaînes de montagnes; mais les sentiers serpentaient toujours d'une vallée à l'autre, de sorte que nous n'eûmes guère à gravir des collines de plus de 80 à 100 mètres de hauteur. Plusieurs de ces endroits offraient les vues les plus ravissantes. Ici encore, comme à Sekamil, de doubles et triples chaînes de montagnes s'accumulaient en formes pittoresques, entrecoupées de grandes vallées et couvertes de forêts impénétrables. Plus je parcourais ce beau pays, plus j'en étais ravie et plus je souhaitais y voir s'accroître la population, se développer la culture, et en même temps s'établir un sage gouvernement.

Cette après-midi, je pris, malgré moi, un bain froid : je tombai du haut d'un pont de Bornéo, élevé de cinq pieds, et qui n'était qu'un tronc de bambou, dans un marécage où j'enfonçai jusqu'au-dessus des épaules. Mes deux compagnons eurent quelque peine à me retirer de la vase. Heureusement il y avait dans le voisinage un ruisseau limpide. Je me fis arroser d'eau jusqu'à ce que tout le limon eût disparu de dessus mes vêtements.

Toute trempée, il me fallut encore courir quelques heures jusqu'à notre gîte, pour changer d'habits. Je craignais que la chute et le bain forcé ne me fissent mal; car j'étais tout échauffée lorsque cet accident m'arriva; mais, Dieu soit loué, je demeurai bien portante.

Je passai la nuit à *Bobaher*, petite ville chinoise d'environ 400 habitants. Ici encore j'eus à admirer la propreté de la cuisine et la beauté des porcheries. Les Chinois préfèrent le porc à toute autre viande ; aussi donnent-ils les plus grands soins à ces animaux. Le Chinois le plus pauvre mange certainement du porc une ou deux fois par semaine. En général, on vit infiniment mieux

chez les Chinois que chez les Malais et les Dayaks. On vous donne ordinairement une petite chambre à coucher, une bonne nourriture bien apprêtée, et partout une tasse de thé si vous en êtes amateur. Le Chinois ne boit jamais d'eau ; dans chaque cabane il y a un grand pot rempli de thé, où l'on puise à volonté pour se désaltérer. Mais ce thé, il faut le dire, est généralement très-mauvais et amer au goût. Pour l'Européen, il n'y en a de potable que chez les gens riches.

Le 14 *février*, nous fîmes 20 milles, marche forcée de plus de neuf heures à travers des forêts épaisses et de hautes herbes de jungles. Nous traversâmes en grande partie des contrées habitées par des Dayaks; mes compagnons avaient peur et couraient si vite que j'avais de la peine à les suivre; toujours l'oreille au guet, ils savaient au moindre bruit parfaitement distinguer s'il était produit par quelque bête ou par des hommes. Dans le dernier cas, ils s'arrêtaient effrayés. C'est ce que faisaient également les autres, qui sans doute nous avaient aussi entendus, et il s'ensuivait un silence absolu.

Mes deux hommes se mettaient alors à appeler et à crier qu'ils étaient chargés de conduire à *Darid* une femme blanche munie d'un sauf-conduit du rajah de Sompa. Quelquefois on ne répondait pas; mais d'autres fois nous voyions apparaître quelques Dayaks qu'on aurait dit sortir de terre, comme par enchantement. Ils se glissaient jusqu'à nous sans faire le moindre bruit, et ne quittaient l'ombre du bois qu'après s'être assurés qu'ils n'avaient rien à craindre de notre petite caravane. Ensuite, après m'avoir bien contemplée et avoir échangé quelques paroles avec mes gens, ils nous laissaient tranquillement poursuivre notre route. Nous trouvâmes un Dayak caché dans les herbes des jungles, qui guettait peut-être sa proie!

Dans le courant du jour, nous passâmes aussi près d'un *pantah*. On donne ce nom à de petites places carrées, entou-

rées de grandes figures en bois qui étendent les bras comme si elles dansaient une ronde. Les pantahs sont élevés par les Dayaks, qui, après les expéditions de guerre, viennent, avec les têtes enlevées à l'ennemi, y faire les premières cérémonies. Les Dayaks, ainsi que les Malais, tiennent ces places en grand honneur; ils croient que celui qui a le malheur d'endommager tant soit peu une des figures de bois tombe frappé du mauvais génie, et n'échappe pas à la mort. On pourrait en induire que les Dayaks croient réellement à de mauvais génies.

A une faible distance du petit village de Darid, nous arrivâmes au fleuve *Menjuki*, qui, comme la plupart des fleuves de Bornéo, a un cours si calme et si paisible qu'on ne se doute guère de son existence qu'en se trouvant sur ses bords. Comme ce fleuve, par sa jonction avec le *Suar* dans lequel il se jette, conduit jusqu'à Landak, notre voyage à pied devait se terminer à Darid. Mais je trouvai tout le monde occupé de la récolte du riz, et le rajah peu disposé à équiper un bateau pour moi. Dans trois jours, disait-il, le plus fort du travail serait fait, et alors il m'expédierait plus loin. Cela s'écartait tout à fait de mon plan; car, de cette manière, j'aurais manqué M. Sanders. Je demandai donc un guide et un kulli, ou bien seulement un kulli connaissant le chemin, pour continuer ma route à pied. Ils restèrent longtemps sourds à mes prières; mais enfin je l'emportai à force d'instances et d'importunités. Dans ce voyage, je marchai vraiment de triomphe en triomphe. Toute seule, sachant à peine quelques mots de la langue dayake, je fis partout respecter ma volonté.

15 *février*. Je courus encore toute la journée pour faire 20 milles par de longs détours; car non-seulement les Malais, mais aussi les Dayaks, avaient coupé beaucoup de chemins par des palissades, et les avaient rendus impraticables, afin de se garantir contre les attaques de leurs voisins, avec lesquels ils vivaient en mésintelligence.

Nous passâmes devant plusieurs habitations dayaques; mais nous ne nous y arrêtâmes que peu de minutes, juste le temps de nous rafraîchir avec de l'eau de coco.

A quelques milles de *Jata*, qui était pour ce jour-là le terme de notre voyage, nous eûmes à escalader un pont vraiment effrayant, et où l'on courait réellement risque de la vie. Quelques bambous attachés les uns contre les autres se balançaient dans l'air à une hauteur de trente pieds au-dessus du Suar, qui a plus de cent pieds de large. Les indigènes établissent d'ordinaire ces passages à des endroits où de fortes branches d'arbres se penchent au-dessus de l'eau, ou bien où quelques troncs isolés sont fixés dans l'eau, et leur servent comme de piliers pour y poser les bambous. Un pont aussi haut et aussi long est, il est vrai, pourvu d'un garde-fou; mais malheur à celui qui voudrait s'y appuyer! il l'entraînerait avec lui et tomberait infailliblement au fond du gouffre; car ce garde-fou ne se compose que de petites baguettes de bambou très-minces, appliquées de dix pieds en dix pieds, et unies par de petits bâtons de traverse aussi minces, et il ne sert que pour garder l'équilibre. Je passai sur ce pont en tressaillant; les bambous dansaient sous mes pieds, le garde-fou tremblait sous mes mains, et les yeux éblouis, je voyais le fleuve qui roulait avec une grande rapidité et à une grande profondeur au-dessous de moi; mais j'atteignis heureusement l'autre rive.

Cette journée, ainsi que celle de la veille, j'eus réellement beaucoup à souffrir. Pendant un tiers de la route je ne rencontrai que de l'alang-alang; pendant les deux autres tiers je traversai des forêts, je gravis de hautes collines, et je passai par beaucoup de flaques d'eau. Je fus forcée de courir, comme les indigènes, nu-pieds; car avec les souliers on enfonçait dans les marécages, et des bottes à longues tiges auraient été trop lourdes à porter. Un autre désagrément était d'être trempé au moins une fois le

jour par la pluie tropicale, et de laisser sécher ses habits sur son corps aux rayons d'un soleil brûlant. Je ne fus dédommagée de tous ces inconvénients que par les superbes vues qu'on avait toujours du haut des montagnes.

16 *février*. A *Jata* j'eus les mêmes contrariétés qu'à Darid : personne pour conduire un prauh, tout le monde occupé de la récolte du riz. Ne pouvant pas toujours me faire comprendre entièrement, puisque tous ne parlaient que le dayak, il me fallut recourir un peu aux faibles notions que j'avais du dessin. Je dessinai un prauh à huit rames, à côté un petit canot avec un seul homme, en me plaçant moi-même au gouvernail; je leur montrai le premier, et leur fis entendre par des signes que je n'avais pas besoin d'un tel bateau, mais qu'il ne me fallait qu'un petit canot avec un seul homme. Ils me comprirent aussitôt, rirent de cette manière de m'expliquer, et, par signes, ils promirent de satisfaire à mes désirs.

J'eus plus tard souvent l'occasion de remarquer avec quelle admirable justesse et quelle promptitude les sauvages entendent les signes. Moi-même je m'habituai tellement à ce langage, qu'à mon retour parmi les blancs il me fallait bien faire attention pour ne pas expliquer plus amplement mes paroles à l'aide des mains et des yeux.

Jusqu'ici, je n'avais trouvé dans aucun pays des hommes aussi indolents et aussi paresseux qu'à Bornéo. Cependant les Dayaks le sont moins que les Malais. Ils pourraient tout au plus être comparés aux hommes chargés du service des postes dans la Russie asiatique. A chaque relais il me fallait attendre plusieurs heures que la charrette fût graissée, que l'on eût donné à manger aux chevaux, et que tout fût arrangé. A Bornéo, c'est le *makan* (le manger) qui fait perdre un temps infini. Ce mot joue ici un très-grand rôle. Quand on demande une personne, et qu'elle ne veut pas se montrer, le seul mot de *makan* suffit pour vous

éconduire. Qui ne croirait que ces gens mangent l'impossible? et cependant ils n'ont que du riz avec quelques poissons salés, et autres mets aussi simples. L'homme le plus patient doit finir par perdre patience chez ce peuple, ou bien il faut qu'il cesse d'apprécier le prix du temps.

Ce ne fut qu'à dix heures que je partis, et avec beaucoup de peine. A quatre heures nous fîmes de nouveau halte à *Suwal;* car le Suar a trois petites cascades, dont la première et la plus haute se trouve en cet endroit. On est obligé de décharger les prauhs, de les traîner le long de la cascade par-dessus les rochers, et de les recharger de l'autre côté de la chute d'eau. D'ordinaire les gens s'arrangent de manière à passer la nuit près de cette cascade, à décharger le soir les prauhs, à les traîner le matin par-dessus les rochers, et à les recharger ensuite. Nous aurions pu facilement aller plus loin; notre barque était très-légère, mon bagage pesait à peine dix livres; mais comme on était habitué à passer la nuit en cet endroit, il fallut nous conformer à la coutume. Nous couchâmes à la belle étoile, sous la voûte du ciel, sur un bloc de rocher.

17 *février*. — Le matin, j'aidai à traîner le bateau par-dessus les cascades, et vers midi nous arrivâmes à Landak. Il était temps, car M. Sanders devait le lendemain retourner à Pontianak.

M. Sanders ne fut pas peu étonné de me voir arriver sans la moindre escorte; mais sa surprise augmenta encore, quand il apprit combien de courses, dans tous les sens, j'avais été obligée de faire pour tourner et éviter les endroits où nous entendions la voix redoutable des Dayaks sauvages. Il eut la complaisance de remettre, à cause de moi, son voyage au surlendemain; et, comme la suite le prouvera, il n'eut point à se repentir de ce retard.

Landak, comme toutes les villes malaises, composé de groupes irréguliers de cabanes construites en bam-

bous, est situé près du fleuve Landak ; il compte environ 1000 habitants, et est le siége d'un *panam-baham*[1].

Le soir nous nous rendîmes chez le panam-baham, sur son invitation. Il nous reçut au divan, entouré de quatre ministres, de beaucoup de domestiques et de peuple. Le prince, les ministres, M. Sanders et moi, nous prîmes place sur des chaises autour d'une table ; mais les ministres mirent bientôt les pieds sur les chaises et se croisèrent les jambes. On plaça sur la table, servie à l'européenne, une nappe, des couverts, des verres ; parmi les mets, très-savoureux, il y avait des poulets rôtis, à la daube et confits, des canards, de l'agneau, des poissons, du riz, etc. En guise de vin, on nous servit du sorbet tiède, mais qui n'était pas aussi bon au goût que celui que j'avais bu en Perse et en général dans l'Orient. A défaut de fruits délicats, le sorbet est extrait ici de sucs d'herbes ; on le sucre, et il a le goût d'une médecine. Nous avions tous des couteaux et des fourchettes ; mais quelques personnes de la société s'en servaient d'une manière si maladroite que je pus à peine m'empêcher de rire.

Le costume du prince et des ministres était simple. Un des ministres portait une veste de drap fin, avec des parements brodés d'or ; mais elle devait déjà avoir fait un long service, car on voyait les coudes à travers. La richesse de ces gens consiste en diamants, mais qu'ils cachent avec le soin le plus extrême ; ils cherchent surtout à les soustraire, et cela, je crois, non sans raison, à l'avidité de nous autres Européens. Ils ne portaient que quelques anneaux montés de belles pierres. Nous nous flattions de l'espoir que le prince nous montrerait ses trésors, mais il n'en fit rien. On prétend qu'il possède le plus gros diamant trouvé jusqu'à ce jour, et qui, dit-on, surpasse de beaucoup le Kohinore, ce superbe joyau de la reine

1. Le *panam-baham* est plus qu'un rajah et moins qu'un sultan.

d'Angleterre. Mais le diamant du prince ne se montre à personne; on ignore même où il le cache, tellement il a peur qu'on ne le lui ravisse, ou bien qu'on ne l'assassine pour s'en emparer. Voilà un trésor bien digne d'envie!

La conversation, à table, roula sur mes voyages, et, de préférence, sur mon dernier voyage à Bornéo. Ce qui étonna le plus le prince, ce fut le bonheur que j'avais eu de sortir sans accident du pays des Dayaks sauvages; il disait que je devais jouir d'une protection divine toute particulière, et être plus qu'une personne ordinaire[1]. Il n'en revenait pas quand je lui racontai mes courses à pied, et il m'avoua que, quelque jeune qu'il fût (il n'avait que vingt et un ans), il pouvait à peine marcher deux heures de suite. Je lui demandai s'il n'était pas curieux de voir quelque chose au dehors de Landak. Il me répondit très-naïvement qu'il préférait le repos à toutes les curiosités de la terre.

L'intérêt que le prince ainsi que ses ministres prenaient à mon voyage nous valut la promesse qu'on nous conduirait le lendemain matin dans une des plus grandes mines de diamants. Cette faveur n'est que rarement accordée à un Européen. Quand on en demande la permission, on vous fait toujours cette réponse : « En ce moment on ne fait pas de fouilles, etc. » Sans moi, M. Sanders aussi serait parti sans avoir vu les mines.

A dix heures du soir, le prince nous congédia. Son premier ministre nous accompagna; celui-ci ne nous conduisit pas chez nous, mais chez lui. Au moment où nous entrions dans sa demeure, arrivèrent les chaises et

1. On avait cette croyance presque partout, aussi bien chez les mahométans que chez les sauvages; on me regardait comme une sorte de personne sacrée, et il est certain que ce fut pour moi une grande sauvegarde. Beaucoup pensaient aussi que j'étais à la recherche de l'esprit d'un de mes parents morts.

la table, qu'il avait empruntées au prince. Naturellement fatiguée du voyage, je ne voulais que m'arrêter peu de temps; mais il ne nous laissa pas partir, et, à mon effroi, on étala pour la seconde fois sur la table le même service qui quelques heures auparavant avait figuré dans le divan du prince. A ce qu'il semblait, le ministre voulait nous servir le dessert, que son maître avait peut-être oublié; car, au lieu de mets chauds, on nous offrit des fruits, de la pâtisserie et du sorbet.

18 *février*. — Nous allâmes le matin par eau aux mines de *Mongo*, en société du premier ministre.

Les diamants se montrent ici dans des collines de terre et de sable, qui contiennent beaucoup de cailloux. Au pied, on a creusé des fossés de deux pieds de largeur et de deux pieds et demi de profondeur, où viennent se réunir les pierres et la terre entraînées par la pluie; on les porte dans un panier à un réservoir d'eau voisin, de vingt pieds de long et quinze pieds de large. Là se trouvent les ouvriers, munis de grands plats de bois très-peu profonds. On met une partie de la terre lavée sur ces plats, on la secoue, et on l'arrose d'eau jusqu'à ce que les pierres se détachent de la terre. Les laveurs passent ensuite doucement la main dessus, ramassent les pierres, les examinent de près pour s'assurer qu'il n'y a pas parmi elles des pierres précieuses, et les font tomber dans le bassin. Ils continuent ce travail jusqu'à ce qu'il ne reste plus que du sable fin et noir, qu'on jette également dans le bassin. On visite encore très-exactement les pierres et le sable avant de les retirer du bassin.

Quand il a plu, personne autre que les ouvriers n'a droit d'approcher des mines. Les ouvriers sont des Chinois.

En notre honneur, on lava deux paniers remplis de terre, et on y trouva deux diamants de la grosseur de petites têtes d'épingles; l'un fut donné à M. Sanders, l'autre à moi. Le ministre me dit encore qu'il avait l'ordre

de me permettre de chercher moi-même des diamants et de garder ceux que je trouverais; mais je lui répondis que je n'étais pas venue pour chercher des diamants, et que je voulais seulement voir les mines. Je fis comme j'avais dit.

On trouve aussi beaucoup de diamants dans d'autres endroits. Ceux qui pèsent plus de 300 carats sont vendus au prince, qui les échange d'ordinaire contre des marchandises, et qui sait tirer un bon bénéfice de ce trafic. Les diamants ont rarement un prix très-élevé dans les endroits où on les recueille.

Le soir nous étions encore invités chez le panam-baham, qui semblait beaucoup se plaire dans notre compagnie. On nous avait fait espérer que nous verrions le trésor du prince; mais sa complaisance n'alla pas jusque-là.

19 *février*. Nous quittâmes Landak pour retourner, par le fleuve de Landak, à Pontianak (parcours de 200 milles).

Nous naviguâmes dans la grande barque jusqu'à l'embouchure du petit fleuve de *Karanyan*. Là, nous montâmes dans une petite barque légère, pour aller visiter le petit établissement de Karanyan, où, peu d'années auparavant, quelques missionnaires américains étaient venus s'installer pour faire des prosélytes parmi les Dayaks. Il est probable qu'ils s'attendaient à plus de succès chez ce peuple qu'ils n'en avaient obtenu chez les Mahométans, trop fortement attachés à leur croyance; mais ils ne furent pas plus heureux chez les Dayaks, et durent abandonner la place sans avoir conquis une seule âme.

La promenade sur le Karanyan est belle, mais pas des plus commodes. Le fleuve était étroit, très-bas, et tellement rempli de troncs d'arbres renversés, qu'on aurait pu le croire barré à dessein pour arrêter des invasions étrangères. Il y avait aussi beaucoup d'arbres pleins de vie et de séve, dont les branches étaient si basses qu'il nous fallait nous coucher à plat ventre dans le ba-

teau pour passer sous ces portes naturelles. Quoique le trajet durât plus de quatre heures, le temps nous parut cependant bien court. On ne saurait se faire une idée de cette agglomération variée et imposante d'arbres touffus, de palmiers, d'arbustes, de lianes et d'orchidées. Il y avait dans le nombre des troncs si énormes, que j'étais obligée de me rejeter en arrière dans le bateau, pour atteindre du regard jusqu'à leur sommet.

A Karanyan, nous trouvâmes encore une des petites maisons des missionnaires; deux autres, avec une petite chapelle, avaient déjà disparu sans laisser la moindre trace. La maisonnette était entretenue par un Malais, à qui les missionnaires donnent comme dédommagement une petite rétribution. En partant, ces messieurs avaient promis de revenir bientôt; mais jusqu'ici ils n'ont pas reparu, quoiqu'il se soit écoulé deux ans depuis. Nous trouvâmes encore quelques-uns de leurs meubles et de leurs livres.

Poussant ensuite notre course à pied jusqu'à *Tubong* et *Sareton*, nous visitâmes les Dayaks établis en ces lieux. A voir leur peu de parure et de provisions de riz, de volailles et de porcs, etc., on reconnaissait bien vite qu'ils n'étaient pas indépendants, mais soumis au panam-baham; aussi cherchait-on en vain dans leurs traits et dans leur allure le caractère ouvert, calme et riant des tribus libres. Ils nous reçurent d'un air sombre et avec méfiance; leurs figures s'épanouirent seulement quand M. Sanders leur eut fait présent d'un peu de sel et de tabac. A cette occasion, je pus admirer de nouveau la bonhomie et la discrétion de ces gens. Au lieu de nous molester par leurs importunités, de fondre sur nous avec impétuosité, et de s'arracher des mains tout ce dont on les avait gratifiés, comme le font souvent les Malais, ils reçurent avec calme ce qu'on leur donnait, et attendirent patiemment que le plus ancien de tous eût fait le partage. Les femmes ont ici leur part tout comme les hommes.

Comme nous demandions si les missionnaires leur avaient fait de fréquentes visites, on nous répondit qu'ils étaient venus tous les trois ou quatre jours. Après avoir prêché et lu dans leurs livres, ils s'étaient entretenus un peu avec eux, et ensuite ils étaient repartis.

Revenus le soir à Karanyan, nous prîmes, pour la nuit, possession de la maisonnette des missionnaires. Le lendemain, nous redescendîmes le petit fleuve; parvenus à notre bon bateau, si commode, nous poursuivîmes notre navigation sur le Landak jusqu'à Pontianak, où nous arrivâmes sans encombre le 22 février.

CHAPITRE V.

Pontianak. — Le droit de nantissement. — Fermage d'opium. — Les fumeurs d'opium. — Amok. — Voyage à Sambas. — Le pangerong-rato. — Prévenances des officiers hollandais. — Retour à Pontianak. — Le boa. — Quelques détails sur les peuples de Bornéo.

Ce fut seulement alors que je pris le temps de visiter un peu Pontianak. La position de la ville n'offre rien de bien particulier. Elle est située à 20 milles de la mer, dans une plaine couverte, à part quelques rizières, d'épaisses forêts, et dont la monotonie est seulement coupée par le fleuve et par le beau delta que produit la jonction du Landak et du Kapuas. Les alentours de Pontianak se composent de marais et de flaques d'eau; à peine trouve-t-on une promenade de mille pas où l'on puisse marcher à pied sec. Dans le voisinage de la ville, on a élevé un fort en bois entouré de remparts et muni d'une garnison de cent trente hommes. Toute la société se réduit au résident, à cinq ou six employés, à quelques officiers et un médecin. On évalue le nombre des habitants à six mille.

Sur la rive opposée de Pontianak réside un sultan qui, à l'instar des rois de l'Inde chez les Anglais, jouit encore d'un pouvoir nominal sur ses peuples, mais qui, en réalité, est sous la surveillance d'un résident hollandais, et ne peut, sans le consentement de ce dernier, ni franchir les limites de son territoire, ni, en un mot, faire la moindre chose de sa propre autorité. La seule différence qui existe entre les rois de l'Indoustan et les princes de Bornéo, c'est que ceux-ci réclament de leur propre mouvement le secours des Hollandais, tandis que ceux-là sont malgré eux for-

cés d'admettre le partage de leur pouvoir. Les princes de Bornéo sont, d'une part, trop faibles pour résister aux attaques des Malais, des Chinois et des Dayaks, et, d'autre part, nullement en état de tenir tête aux intrigues et aux conspirations de leurs propres familles. Ils se soumettent donc de plein gré au gouvernement hollandais, qui leur laisse la plus grande partie des terres, les impôts de leurs sujets, le lavage de l'or et les mines de diamants, et ne se réserve que le fermage de l'opium, le monopole du sel, et autres revenus d'une moindre importance. Plusieurs de ces sultans et de ces princes reçoivent même une pension annuelle comme dédommagement des droits dont ils ont fait l'abandon. De ce nombre est le sultan de Pontianak, à qui l'on paye tous les ans 48 000 roupies[1].

A Bornéo, il y a, comme je l'ai dit plus haut, des esclaves composés en partie des prisonniers de guerre, en partie des débiteurs qui, au terme fixé, ne peuvent s'acquitter, et qui subissent la loi du droit de nantissement, appelé par les Hollandais *pandelingschap*. Par suite de ce droit barbare, le débiteur est obligé de servir gratuitement son créancier jusqu'à ce que la dette se trouve soldée. S'il meurt auparavant, sa femme ou son fils, sa fille ou bien son plus proche parent, prend sa place. Celui qui pendant rois ans ne paye pas d'impôts devient l'esclave du sultan.

Le résident Willer, à ce qu'on m'a dit, révolté de cet abus, emploie tout son crédit pour mettre un terme à cette odieuse injustice.

Un autre mal, infiniment plus désastreux par ses résultats, parce qu'il ne concerne pas seulement quelques tribus ou quelques individus, mais des peuples entiers, est l'u-

1. Dans les possessions hollandaises, il y a du papier-monnaie (des récépissés), du cuivre (des deniers), de l'argent (des roupies). Un récépissé vaut une roupie, et contient 120 deniers. Douze récépissés font une livre sterling. On compte aussi par florins de cuivre de 100 deniers; mais ce n'est qu'une monnaie fictive.

sage de l'opium. Mais c'est un mal qu'on ne cherche pas à déraciner ; le gouvernement, au contraire, use de toute son influence pour le propager.

Il est vraiment étrange que les gouvernements européens fondent des colonies, subjuguent des pays, pour répandre, à ce qu'ils disent, la civilisation et le christianisme, et qu'en même temps ils entretiennent leurs nouveaux sujets dans des vices diamétralement opposés aux principes de la religion chrétienne et aux progrès de la civilisation.

Pourquoi ne sévissent-ils pas contre l'usage de l'opium, que des milliers, que dis-je? des millions d'hommes fument à en tomber malades et à en devenir fous ? Pourquoi ? parce que la culture de l'opium dans l'Inde constitue la plus grande richesse des Anglais, parce que le droit prélevé sur la vente de l'opium fournit aux autres gouvernements les revenus les plus considérables.

Comment qualifier la dernière guerre que les Anglais déclarèrent à l'empereur de Chine, parce qu'il voulait prémunir ses sujets contre ce poison et interdire l'importation de l'opium dans ses États?

Comment demander aux peuples barbares qu'ils respectent notre religion, notre civilisation, quand ils voient que ni l'une ni l'autre ne mettent un frein à notre cupidité, ne nous empêchent de nous livrer aux trafics les plus honteux?

Un soir, je visitai dans le campon chinois les six petites salles publiques où l'on fume de l'opium. Les fumeurs étaient assis ou couchés sur des nattes, et avaient à leurs côtés de petites lampes pour allumer la pipe dans laquelle ils fument. C'est une chose curieuse que l'habileté avec laquelle le fumeur, déjà à moitié privé de ses sens, sait enlever de la feuille à laquelle l'opium est attaché le brin le plus imperceptible.

On conçoit sans peine que dans ces lieux d'empoisonnement public on a devant soi le spectacle le plus hideux! Ici, un malheureux se lève tout étourdi et en balbutiant,

et cherche à se traîner chez lui, mais trahi par ses forces il tombe devant le seuil de sa porte; là, un autre est étendu sans vie sur une natte, il n'est plus même en état de penser à sa maison ; ailleurs on voit un infortuné aux joues pâles et creuses, les yeux fixes, le corps tremblant.... et, hélas! qui manque d'argent pour fumer jusqu'à perdre connaissance. Chez quelques fumeurs, l'opium produit une gaieté extraordinaire : ils parlent et rient jusqu'à ce qu'épuisés ils retombent sur leur couche et jouissent, à les entendre, de rêves célestes. Ce qu'il y a de plus triste dans tout cela, c'est que celui qui a goûté une fois de ce poison ne peut plus s'en passer. Il a le corps brisé, énervé, il ne peut ni travailler ni penser, il est incapable de tout effort, tant qu'il n'a pas puisé dans l'opium un nouveau stimulant, une nouvelle vie.

A ma grande surprise, je rencontrai, dans ces maisons consacrées à l'opium, jusqu'à des femmes qui fumaient aussi passionnément que les hommes.

On me dit que le picoul d'opium coûtait à Singapore douze cents écus d'Espagne[1]; mais le gouvernement afferme le droit de vente à un prix si élevé qu'il en retire un bénéfice de six à huit cents pour cent.

La majeure partie des revenus du gouvernement hollandais, à Bornéo, provient jusqu'à ce jour du fermage de l'opium, et ce fut avec une vive satisfaction qu'on me raconta qu'il rapportait tous les ans davantage. A Pontianak, le revenu a été, en 1851, d'environ 116000 roupies, et à Sambas, de 130000. A Java, il atteint parfois le chiffre énorme de 10 millions, et produit à lui seul plus que toutes les taxes et tous les autres impôts réunis.

Sans me laisser rebuter par la chaleur et les marécages, je profitai de mon séjour à Pontianak pour faire des promenades et pour me livrer à la chasse des insectes et des

1. L'écu d'Espagne est une pièce d'or qui vaut un peu plus de 10 fr. 15 c. de France

reptiles. J'éprouvais, je l'avoue, un plaisir presque puéril à passer tous les jours à pied l'équateur, à peine éloigné d'un mille de Pontianak.

Un matin, nous eûmes à Pontianak un grand sujet de terreur. Nous étions tranquillement à déjeuner lorsque, devant la maison, nous entendîmes un vacarme épouvantable, accompagné d'un bruit de pas d'hommes qui allaient et venaient en tous sens. En entrant dans la galerie, nous vîmes des sergents, le sabre nu à la main, traverser la rue, et le peuple pousser en fuyant le terrible cri : *Amok! Amok!* Nous entrâmes en toute hâte dans la maison, et on ferma et barricada aussitôt toutes les portes et toutes les fenêtres.

Amok est le nom d'une espèce de folie furieuse dont on trouve des exemples non-seulement à Bornéo, mais dans tout l'archipel indien. Elle se saisit soudain de l'homme et excite en lui le désir le plus violent et le plus irrésistible de verser le sang humain. Celui qui est pris de cette monomanie se précipite comme un furieux sur tout ce qu'il trouve sur son chemin, et tue tout le monde, sans excepter sa femme ni ses enfants. On est forcé d'abattre un tel homme comme un chien enragé. Cette folie provient le plus souvent de la jalousie, et ne se rencontre que chez les fumeurs d'opium. Cette fois-ci, nous en fûmes quittes pour la terreur. On reconnut qu'au lieu de l'*amok* redouté, c'étaient trois criminels échappés de la prison voisine. On les reprit immédiatement et on les réintégra dans la prison.

De Pontianak, je désirais me rendre, en traversant le pays, jusqu'à la côte méridionale, à *Benjermassing*, autre colonie hollandaise. C'eût été un voyage de deux à trois mois, et il m'était impossible de l'entreprendre sans la connaissance de la langue dayake. Je me mis donc à la recherche d'un domestique ou d'un guide sûr; mais il ne se trouva personne qui voulût hasarder ce voyage réellement

très-périlleux. Il me fallut y renoncer, et il ne me restait qu'à aller malgré moi à Batavia, et à chercher une occasion pour me rendre de là en Australie. Je dis *malgré moi*, parce que je savais combien le séjour de Batavia est coûteux, ainsi que les excursions à Java, et qu'il m'aurait fallu quitter ce beau pays au plus vite. Ajoutez à cela que les Hollandais eux-mêmes ne me faisaient pas la description la plus favorable de leurs compatriotes établis à Batavia, et qu'ils ne m'offrirent même pas de lettres pour leurs parents ou leurs amis intimes; ce qui me surprit d'autant plus que les Anglais, sans que je leur en fisse la moindre demande, me procurèrent tous les moyens de rendre mon voyage aussi agréable que possible. Mais il ne me restait pas d'autre choix, et, étant restée à Pontianak plus longtemps que je ne voulais, je louai une place sur une misérable barque qui allait à Bornéo.

Je devais partir dans quelques jours; c'est à ce moment que j'eus le plaisir de faire la connaissance de M. le résident Willer, de retour de Batavia.

Je m'intéressais beaucoup à M. Willer, non-seulement parce qu'il avait écrit un ouvrage très-important sur *les Battaks de Sumatra et les Alfores de Ceram*, mais aussi parce que, plus que personne, il a pris à cœur l'abolition du droit de nantissement.

M. Willer me donna immédiatement une preuve de sa bonté : connaissant le capitaine de la barque pour un méchant homme, il ne voulut pas me laisser partir avec lui. De la manière la plus aimable, il me pressa de prolonger mon séjour dans sa maison, et s'engagea à me fournir les moyens de continuer mon voyage. Le hasard voulut que bientôt après il arrivât un vaisseau hollandais, sur lequel il obtint mon passage jusqu'à Batavia. J'eus ainsi l'occasion de voir davantage Bornéo, le vaisseau devant sur la route toucher à *Sumbas*.

Le 6 avril au matin, je quittai Pontianak sur un bateau

du gouvernement, et à midi je me trouvai à bord du *Christian-Huigens*, de 300 tonnes, commandé par le capitaine Ihlower.

La vie était très-animée sur le navire; l'équipage se composait d'un transport de troupes de cent vingt soldats, de quarante-six femmes et d'une douzaine d'enfants. Parmi les soldats, il n'y avait que trente Européens; les autres, ainsi que les femmes, étaient de Java. Je suis fâchée d'être obligée de dire que la conduite des Européens était bien moins morale que celle des indigènes. Parmi les Dayaks, sauvages à moitié nus, j'aurais amené une jeune fille sans le moindre scrupule; ici, je rendais grâce au ciel de n'avoir pas une jeune personne avec moi, car il m'eût fallu enfermer la pauvre enfant dans la cabine pour tout le temps de la traversée. Faut-il donc que je trouve partout le chrétien, catholique, protestant ou de toute autre secte, plus méchant et plus immoral que le pauvre païen ou mahométan tant méprisé? Les officiers eux-mêmes m'avouèrent qu'ils préféraient les soldats indigènes aux Européens. Ils disaient que les indigènes étaient bien plus paisibles et moins querelleurs, qu'ils faisaient leur service exactement, et qu'ils ne s'enivraient jamais. Les deux tiers au moins des troupes hollandaises, dans l'archipel indien, se composent d'indigènes, parmi lesquels surtout les Madurèses[1] se distinguent par leur bravoure.

Le 8 avril, nous nous trouvâmes en rade à l'embouchure du fleuve de *Sambas* (à 80 milles). Dans cette courte traversée, nous n'avions jamais perdu de vue la terre: ou nous voyions Bornéo même, ou bien des îles et des îlots, en grand nombre de tous côtés. Tout était montueux et couvert de forêts épaisses.

A l'embouchure du Sambas, on a élevé, sur une colline

1. L'île de Madura fait partie de la régence de Java.

haute de 50 mètres, un petit fort nommé *Sorg*, en souvenir du colonel Sorg, qui mourut en cet endroit des blessures qu'il avait reçues dans un combat contre les Chinois. Le capitaine van Houten, commandant du fort, eut la bonté de me recevoir chez lui et de m'y garder jusqu'au moment où un bateau de Sambas vint me chercher. Cette complaisance de sa part avait d'autant plus de mérite que sa demeure ne se composait que de deux petites chambres.

Jamais je ne vis de fort plus misérable que celui-ci; il n'y avait qu'une couple de cabanes couvertes de feuillage et servant d'asile aux deux officiers, au médecin et aux soldats. On me dit que ce fort avait été élevé dans la plus grande hâte lors de la révolte des Chinois de Mandore, qui ne voulaient plus reconnaître la domination des Hollandais et qui surtout ne voulaient pas payer le fermage de l'opium. Dans la plaine située au pied de la colline *Paniebungan*, où se trouve le fort, il se livra trois combats, dans lesquels quatre mille Chinois furent battus par six cents soldats hollandais. Les Chinois promirent, en se soumettant, de se tenir tranquilles; mais, à ce qu'il paraît, on ne peut guère compter sur leur fidélité, et on s'attend à de nouveaux troubles. Aussi, dès que cette révolte sera complétement étouffée, on élèvera un autre grand fort, dans un emplacement plus convenable.

Après avoir reçu pendant deux jours l'hospitalité chez M. van Houten, je me rendis à Sambas (36 milles) dans un bateau du gouvernement, que le résident adjoint, M. van Prehn, eut l'amabilité de m'envoyer. En arrivant le soir, on me conduisit dans la maison du *pangerong*[1] Rato. La maison de M. van Prehn était tellement remplie d'officiers qu'il lui fut impossible de me loger chez lui.

Le pangerong me reçut dans le divan; tout y avait si

1. Le *pangerong* est, comme le *panam-baham*, plus qu'un roi et moins qu'un sultan.

bien le cachet européen, que je me flattais d'y trouver un bon gîte. Après avoir causé pendant une heure, je témoignai le désir de me rendre dans ma chambre. On me demanda ce que je désirais manger. J'eus la discrétion de ne demander que deux œufs à la coque. Arrivée dans ma chambre, j'attendis très-longtemps qu'on me servît ce grand repas. Enfin parut un domestique, tenant dans une main un petit panier et dans l'autre un petit paquet; il les posa tous les deux sur la table et les déballa. Le panier contenait six œufs et le paquet une livre de bougie. Je ne pus que rire de la simplicité de ce service, et d'autant plus qu'on m'avait donné quelques domestiques et une servante qui me suivaient comme mon ombre, mais dont aucun ne songeait à m'apporter un couteau, une assiette, du pain et du sel. Je n'eus plus le courage de rien demander, car je pensais qu'on me le ferait attendre pour le moins aussi longtemps que les œufs. Désirant me reposer, je portai la main sur un œuf pour l'avaler en toute hâte ; mais il était froid et pas cuit. Il me fallut donc me mettre au lit sans avoir rien pris.

Ma demeure se composait d'une grande salle à laquelle on montait par trois marches. Un petit espace fermé par des cloisons de feuilles formait la chambre à coucher, qui n'avait ni porte ni fenêtre; à l'entrée on avait seulement placé un petit écran. En me levant le matin, je ne pus naturellement pas rester dans cette sombre pièce, et je passai dans la salle; mais celle-ci avait une demi-douzaine de portes qui restaient toujours ouvertes et étaient accessibles à tout le monde.

Les gens oisifs ne manquent nulle part aux tropiques, à plus forte raison à la cour d'un prince; de plus, ils me regardaient comme une curiosité (car, à l'exception de Mme Willer, ils n'avaient pas encore vu d'Européenne) : ma salle fut donc toujours pleine de monde, et chacun de mes moindres mouvements était observé ; je

me faisais réellement l'effet d'une actrice jouant un rôle muet.

Pour le déjeuner, que j'attendais avec une véritable faim canine, on m'apporta du thé sans lait[1] et sans pain. Je commençais déjà à être contrariée d'avoir été adressée à une maison où je ne pouvais parler à personne et où il me fallait passer par tout ce qui plaisait à mon entourage, quand deux messieurs, le capitaine van der Kapellen et le docteur Enthoffer, vinrent me faire visite et m'inviter, au nom de tous les officiers, à aller demeurer dans une de leurs maisonnettes. Je ne crois pas avoir besoin de peindre la joie que j'éprouvai de cette invitation inespérée. Ces messieurs promirent de venir me chercher vers le soir.

Cependant midi approchait, et personne n'ayant paru pour mettre le couvert, je demandai à manger. Il y avait plus de vingt-quatre heures que j'étais à jeun. Mais quel que fût mon appétit, je ne touchai guère au repas qu'on me servit. Ce repas se composait de riz cuit à l'eau, de la moitié de l'aile d'un petit poulet assaisonné d'une sauce de kuri si forte qu'elle me brûlait la langue, et de deux minces petites tranches de viande séchée (appelée *denden*), apprêtée avec de l'huile rance de coco et réduite à l'état de charbon.

A quatre heures, on m'apporta un grand panier de fruits, auxquels je n'osai presque pas toucher; car l'Européen, dans ce pays, doit être bien sur ses gardes contre les fruits, qui d'ordinaire ne lui réussissent pas trop.

A cinq heures, mes deux messieurs reparurent. Le capitaine van der Kapellen me conduisit dans sa propre maison, qu'il mit, avec ses domestiques, entièrement à ma disposition. Lui-même alla, pour le temps de mon séjour, loger chez un autre officier. Mais qu'on ne s'imagine pas que,

1. On ne trouve des vaches que chez les Européens, et très-rarement chez les indigènes, qui ont quelquefois des chèvres.

pour avoir toute une maison à moi, j'eusse beaucoup de pièces à mon service. Mon palais, modeste cabane de feuillage composée de deux petites chambres, avait été construit en toute hâte, comme d'autres palais semblables, pour loger les officiers qui, à cause des troubles suscités par les Chinois, étaient venus avec leurs troupes renforcer la garnison de Sambas. En temps de paix, toute la société se composait du résident adjoint, de quelques employés et officiers, en tout onze personnes, sans parler des soldats.

Sambas compte quelques milliers d'habitants, et ressemble à toutes les villes malaises, si ce n'est que la plupart des maisons chinoises sont construites sur des radeaux, ce qui donne un aspect très-animé à la rivière. A l'instar de Pontianak, Sambas est situé dans une grande plaine, mais qui n'est pas aussi marécageuse, et au fond de laquelle on aperçoit quelques montagnes. Devant la maison du résident adjoint, il y a encore une grande pelouse de gazon avec des allées d'arbres.

Indépendamment d'un fort, Sambas a aussi un hôpital avec des salles spacieuses, de bons lits très-propres, et de riches provisions de linge, de médicaments et de vivres, parmi lesquels se trouvent beaucoup de boîtes de fer-blanc hermétiquement fermées, contenant des légumes de bonne qualité, du veau, etc., et des vins fins, tels que du bordeaux, du vin du Rhin. On reçoit aussi les indigènes dans cet hôpital, mais ils en font rarement usage. Ils ont une grande horreur pour les hôpitaux, en raison du monde qu'ils y ont vu mourir : aussi les regardent-ils plutôt comme des maisons mortuaires que comme des maisons de santé, et préfèrent-ils se droguer eux-mêmes.

Je remarquai avec surprise que les Hollandais de Bornéo[1] vivent aussi librement avec les filles indigènes que les Français à Otahaïti. Je pourrais ici répéter des pa-

1. Plus tard je remarquai la même chose dans tout l'archipel.

roles que j'ai déjà dites à l'occasion de mon voyage d'Otahaïti. Cela me frappa d'autant plus, que je n'ai rien vu de semblable ni à Singapore, ni à Sarawak, ni dans aucune autre possession transatlantique des Anglais.

Quoiqu'il n'y eût rien de bien intéressant à voir à Sambas, le temps passa cependant vite et agréablement. M. van Prehn m'envoyait tous les matins son bateau, et le prince Rato quatre Malais. Je me promenais sur l'eau jusqu'aux bois, et toute la matinée, jusqu'à midi, je causais avec mes compagnons. J'étais déjà accoutumée aux chaleurs tropicales, ainsi qu'aux flaques d'eau et aux marécages, et je ne songeais nullement aux morsures des serpents ni à d'autres accidents semblables. Nous portions partout la mort et la destruction ; il n'y avait pas d'insecte ni de reptile ou de papillon qui trouvât grâce à nos yeux. L'après-midi se passait à classer nos pauvres victimes, et le soir je recevais des visites. Je me souviendrai toujours avec plaisir et avec reconnaissance des Européens de Sambas, et surtout de MM. van der Kapellen, Enthoffer et van Prehn. Ils me firent de leurs compatriotes de Batavia un portrait bien plus flatteur qu'on ne me l'avait fait à Pontianak, et ils me donnèrent une foule de lettres de recommandation, de sorte que je vis approcher avec plus de courage le moment de me mettre en route pour Batavia.

Le 26 avril, je quittai Sambas pour retourner à Pontianak, où le navire devait prendre une cargaison de cinquante mille noix de coco (le cent à deux roupies), et du rotang pour Batavia.

A l'embouchure du fleuve, j'eus le plaisir de rencontrer M. et Mme Willer, et de déjeuner avec eux. C'étaient les affaires chinoises qui avaient amené M. Willer à Sambas.

A Fort de Sorg, chez le capitaine van Houten, je trouvai la même réception amicale qu'auparavant. Il me

fit la surprise d'une petite collection d'insectes, et d'un serpent excessivement beau et rare.

Le 1er mai, j'allai de nouveau à bord. Il nous fallut quatre jours d'efforts continus pour franchir les bancs de sable qui entouraient la rade. Le premier jour, les matelots harponnèrent un boa : emporté de la terre par la marée, il avait sans doute considéré notre navire comme un lieu de refuge, car il voguait tout droit vers nous et cherchait à aborder. Il aborda en effet, mais sans vie. Il avait près de 6 mètres de long et plus de 20 centimètres de diamètre. Les matelots le dépouillèrent et voulaient jeter le corps à la mer, mais je leur conseillai de n'en rien faire et de manger plutôt la chair de ce serpent. Ils se moquèrent beaucoup de moi, et dirent que si j'aimais tant cette chair, je n'avais qu'à la manger, et qu'ils m'abandonnaient volontiers leur part. J'en fis rôtir un morceau, et me mis à en manger devant eux[1]. A cette vue, un des plus courageux approcha et me pria de lui en laisser goûter un peu. Je lui en donnai un petit morceau, et lui l'ayant trouvé comme moi excessivement savoureux, les autres suivirent son exemple et en goûtèrent tant et tant, que je me vis réduite au rôle de spectatrice. On résolut unanimement de manger le serpent, et les matelots, ainsi que les soldats, me remercièrent du bon conseil que je leur avais donné.

Nous avions à bord trente soldats et quelques femmes et enfants. Plusieurs de ces soldats étaient malades : on les envoyait à Batavia pour les faire changer d'air. Un d'entre eux, un Javanais, mourut pendant la traversée.

1. Celui qui a lu mon premier voyage autour du monde se souviendra peut-être qu'à Singapore j'assistai à une chasse au tigre, où à la place d'un tigre on tua un boa. Nous le portâmes dans une plantation de poivre, cultivée par des Chinois. On lui ôta la peau, on le fit cuire et on le mangea. Je goûtai ce singulier mets, et je trouvai qu'il était véritablement très-bon.

Aussitôt après son décès, le corps fut placé près du mât du milieu. Six heures après, on le cousit dans une natte, on lui attacha deux grosses pierres aux pieds, on le mit ensuite sur une planche et on le laissa glisser dans la mer. Cette scène n'émut aucun des compatriotes et des compagnons d'armes du mort, pas même sa femme dont l'œil demeura sec et dont la physionomie exprimait l'indifférence. Deux jours après, on me dit qu'elle avait déjà engagé sa foi à un autre.

J'avais remarqué qu'au moment où l'on mettait le mort dans la natte, ses compatriotes y placèrent quelques monnaies. Je demandai quelle en était la raison; on me répondit qu'on croyait qu'un corps jeté dans la mer, quand on avait soin d'y joindre quelques monnaies, ne remontait pas sur l'eau.

Ce ne fut que le 8 mai que nous jetâmes l'ancre dans la rade de Pontianak, et le 22 mai je fis mes derniers adieux à cet endroit; mais, comme je quittais en même temps pour toujours Bornéo, on me permettra de consacrer encore quelques mots aux différents peuples dont j'ai fait la connaissance.

De tous les peuples de Bornéo, et même de tous les peuples sauvages de la terre avec lesquels j'étais entrée jusqu'ici en rapport, les Dayaks, qui forment la majeure partie de la population, sont ceux qui m'inspirèrent le plus de sympathie. Ils ont, surtout les tribus libres, un caractère vraiment pur et noble. Les Malais, au contraire, me déplurent excessivement; je ne puis que confirmer ce que disent la plupart des voyageurs, que les Malais de Bornéo sont de tous les Malais les plus méchants. Ils mentent, volent, trompent, traitent avec beaucoup de dureté les Dayaks soumis à leur domination, et portent peu d'affection à leurs femmes et à leurs enfants. Ils rompent souvent leurs mariages pour en contracter de nouveaux. J'ai vu des hommes aussi bien que des femmes

qui comptaient à peine trente ans, et qui avaient déjà été mariés six ou huit fois. Souvent, après avoir été mariés avec d'autres, ils retournent à leurs anciens époux. La loi permet aux Malais, qui, comme on sait, sont tous mahométans, d'avoir plusieurs femmes à la fois.

Outre ces belles qualités, les Malais sont d'une paresse et d'une apathie incroyables, et d'une malpropreté dont on ne saurait se faire une idée. Ils se baignent ou font des ablutions deux ou trois fois par jour, comme l'exige leur religion; mais ils ne se décrassent et ne s'essuient pas; ils laissent couler l'eau sur leur corps et s'en tiennent là. Leur nourriture est mauvaise, parce qu'ils sont trop paresseux pour cultiver ou pour planter autre chose que du riz. Dans chaque chaumière où je m'arrêtai dans mes voyages, je trouvai une bande d'hommes et de femmes qui pendant des demi-journées, et quelquefois des journées entières, ne faisaient que jaser, cuire du siri, dormir et jouer avec les enfants, ou bien qui me regardaient pendant des heures sans penser à rien.

Quant aux Chinois, on sait déjà que dans leur pays ils sont faux, cruels, rusés et astucieux. Ils ne changent pas plus de caractère à l'étranger qu'ils n'abandonnent leurs coutumes, leurs usages et leurs costumes; mais ils ont aussi beaucoup de bonnes qualités : ils sont industrieux, laborieux, persévérants et économes; ils aiment leurs enfants, ce qui fait qu'ils changent moins souvent de femme.

Les Chinois jouent à Bornéo le même rôle que les juifs en Pologne ou en Hongrie. Le commerce en gros et en détail, aussi bien que tous les métiers, sont dans leurs mains; ils louent ou exploitent toutes les mines, et cultivent le pays avec beaucoup plus de soin que les Dayaks ou les Malais. Leur nourriture est aussi bien supérieure; ils élèvent beaucoup de porcs et de volailles, plantent des légumes et des arbres fruitiers. Le thé remplace l'eau, et

pendant leurs repas ils boivent souvent une espèce de rhum très-léger extrait du riz et sucré.

On pourrait considérer le Chinois comme le maître et le bourgeois du pays, le Malais comme le paysan, et le Dayak, placé sous la dépendance du Malais, comme l'esclave.

Quant aux descriptions qu'on fait du sort pénible des femmes de Bornéo et surtout des femmes dayakes, je les trouve fausses et exagérées. Ceux qui les ont faites n'ont pas vu ce que les pauvres ménagères ont à souffrir dans presque tous les pays de l'Europe. Ils n'ont pas vu nos paysannes pesamment chargées de denrées se rendre, longtemps avant le lever du soleil, à une ville souvent fort éloignée, pour y vendre leur marchandise, et à leur retour chez elles, à moitié épuisées, au lieu de prendre du repos, s'occuper de la cuisine, veiller aux enfants, regarder à l'étable si le bétail ne manque de rien, et, souvent encore, aider leur mari à travailler dans les champs. Ils n'ont pas vu la pauvre journalière des villes, depuis trois heures du matin jusqu'à sept heures du soir, occupée à tordre et à laver le linge, jusqu'à s'écorcher les doigts; d'autres montant à un quatrième et à un cinquième étage de l'eau et de grandes charges de bois; ils n'ont pas songé aux malheureuses ouvrières accroupies dans leurs sombres et tristes taudis, qui travaillent de douze à quatorze heures par jour et qui voient à peine le soleil le dimanche. Certes, il n'y a pas de sort plus dur que celui de la femme pauvre en Europe.

Que sont à côté de ces peines et de ces fatigues les travaux des femmes de Bornéo? Elles ne travaillent que très-rarement dans les champs; elles tressent des nattes et des cloisons de feuillage pour construire des chaumières; elles soignent les enfants et s'occupent du ménage. Pendant le temps de la récolte du riz, les femmes dayakes seules vont quelques heures aux champs, coupent des épis de

riz plein un petit panier[1], et les portent chez elles. Tout ce qu'il faut pour faire les nattes et les cloisons de feuillage, le mari l'apporte à la maison; les femmes se tiennent assises dans le vestibule aéré et ombragé, et travaillent à leur guise. Personne ne les pousse à faire plus qu'elles ne peuvent. Une besogne ne s'achève-t-elle pas le même jour, on la finit le lendemain ou le surlendemain. Les enfants ne leur donnent pas beaucoup de tracas; ils courent tout nus et font ce qu'ils veulent. Une femme est-elle chargée d'un nourrisson, elle ne sort pas de chez elle. Quant à la cuisine, ce sont chez les Chinois les hommes qui la font; et chez les Dayaks et les Malais, le riz est presque la seule chose qui se mette sur le feu. Les femmes n'ont pas à s'occuper du bétail, ni des vaches, car elles n'en élèvent pas; les poules et les porcs cherchent en grande partie eux-mêmes leur nourriture. Elles n'ont pas de vaisselle à laver, de chambres à nettoyer : toutes les saletés, on les jette à travers le plancher de bambou. Le blanchissage et le raccommodage du linge et des vêtements ne leur prennent aussi que peu de temps, puisque tout le monde ne porte qu'un simple sarong.

C'est à ces pénibles travaux que les Européens, parfois si sensibles, attribuent la vieillesse anticipée des femmes. Pour moi, elle me semble plutôt la conséquence toute naturelle des mariages trop hâtés qui, pour les filles, ont souvent lieu à onze ou douze ans.

1. A Bornéo, on coupe les épis tout en haut, à l'extrémité de la tige; la paille est brûlée sur pied dans les champs.

CHAPITRE VI.

Batavia. — Curiosités. — Spectacle chinois. — Buitenzorg. — Représentation chez le gouverneur général Typanas. — Ascension du Pangerang. — Bandong. — Plantation du thé. — Le moulin à café. — La solfatare. — Retour à Batavia. — Excursion à Tangerang. — Divertissements populaires.

Le 29 mai, après une traversée de sept jours, j'arrivai heureusement à Batavia (400 milles de Pontianak).

De la rade, on voit peu de chose de la ville et rien des habitations des Européens. On ne découvre qu'une plaine immense et très-fertile, entourée de belles montagnes.

Le trajet de la rade à la ville, qui est de 3 milles, se fait dans des bateaux appartenant au gouvernement, et se paye trois roupies. Un capitaine de vaisseau peut bien se servir de son bateau à lui, mais il n'en paye pas moins la même taxe. Les marchandises ne peuvent pas non plus être transportées par d'autres bateaux que ceux du gouvernement.

Pour une voiture, depuis l'endroit du débarquement jusqu'à la ville, on est également tenu de payer trois roupies; pour chaque colis de son bagage, une demi-roupie; en tout, y compris les pourboires, neuf ou dix roupies, somme pour laquelle on peut aller à terre quatre fois à Calcutta, où tout est excessivement cher.

Je descendis à l'hôtel Neederland, chez M. Hovesand. Mais, dès le lendemain, le résident, M. van Rees, à qui j'avais adressé une lettre de recommandation de Sambas, me fit une visite et m'engagea de la manière la plus pressante et la plus cordiale à venir demeurer chez lui, et, le

même jour, il m'envoya chercher pour m'installer dans sa maison. Sa femme, personne très-distinguée et très-aimable, me reçut avec non moins d'affabilité que son mari; et ainsi, je fis mon entrée à Batavia de la manière la plus facile et la plus agréable.

M. Hovesand n'accepta absolument rien de moi, quoique je me fusse servie et de sa voiture et de ses porteurs. Il me pria de ne pas gâter, par un dédommagement pécuniaire, le plaisir qu'il éprouvait d'avoir reçu dans son hôtel une voyageuse aussi célèbre que moi.

Batavia compte environ cent mille habitants, parmi lesquels il y a deux mille Européens et plus de vingt mille Chinois[1]. La ville n'est pas jolie, les maisons sont petites, peu remarquables et, surtout dans la partie habitée par les Chinois, très-serrées les unes contre les autres. Les Européens n'ont dans la ville que leurs comptoirs; ils vivent au dehors dans des maisons de campagne. Les plus proches et les plus remarquables des endroits où résident les Européens sont: Koningsplein, Waterlooplein, Cramat et Ryswick. Dans les deux premiers, il y a de grandes et belles prairies entourées d'allées d'arbres, où l'on se promène le soir à pied et à cheval. Le pré de Waterloo est orné d'une colonne appelée *colonne de Waterloo*. Waterlooplein est habité par les officiers. Il s'y trouve aussi un grand édifice appartenant au gouvernement, avec une salle d'assemblée et des chancelleries. Non loin de là sont les écoles publiques et le théâtre. Parmi les autres édifices publics, on distingue encore l'église catholique et l'église protestante, la police, le musée, l'harmonie, l'hôpital militaire et l'hôpital chinois. Une maison de poste était alors en construction. Le palais du gouverneur général n'offre rien de particulier.

1. Java, y compris la petite île de Madura, qui en dépend, a 2444 milles, avec une population de neuf millions et demi d'habitants.

La véritable résidence du gouverneur est à Buitenzorg (à 36 milles de la ville). Lui-même ne vient passer à Batavia que quelques jours, pour présider aux sessions et donner des dîners et des bals.

Les maisons des Européens sont la plupart d'un aspect très-modeste. Il n'y en a qu'un petit nombre qui aient un premier étage. Le plus bel ornement des maisons dans les régions tropicales, la toiture en forme de terrasse, leur manque; elles ont, au contraire, des toits massifs avec de grands auvents au-dessus des croisées et des portes. En compensation, l'intérieur renferme de vastes et hautes salles. Les planchers sont recouverts de nattes. Ce qu'il y a de plus riant dans ces maisons, c'est qu'elles sont presque toutes situées au milieu de pelouses et de jolis parterres de fleurs qui ne sont pas entourés, comme à Calcutta ou à Bombay, de murailles épaisses, mais de haies vives ou de vertes palissades. Cela donne à la promenade un charme infini : on se croit dans un grand beau parc arrangé avec goût.

J'avais beaucoup entendu parler du luxe extraordinaire de Batavia. J'aurais peut-être partagé l'opinion générale, si je n'avais pas été dans l'Inde anglaise. Celui qui a une fois vu le luxe des maisons, des équipages et des domestiques de Calcutta, ne trouve plus rien en ce genre qui le surprenne.

Ce que je trouvai ridicule à Batavia, c'est le costume des domestiques. Les Hollandais semblent prendre l'habillement européen pour le type idéal du beau. Aussi en affublent-ils leurs serviteurs, tous Malais. Dans une des premières maisons de la ville, je vis les domestiques en livrées richement galonnées, en culottes élégantes; mais, avec cela, ils allaient pieds nus, et avaient autour de la tête le mouchoir national.

On a de la peine à se figurer quel aspect étrange et comique présentaient ces orangs-outangs déguisés, surtout

quand ils posaient un élégant chapeau européen sur leurs têtes d'un brun foncé et enveloppées d'un mouchoir.

La vie des Européens est ici à peu près la même que celle de l'Inde anglaise. On trouve partout un essaim de domestiques, dont l'un aide l'autre à ne rien faire. Les femmes portent pendant le jour le sarong et le cabay des indigènes. Le soir, tout le monde est paré à l'européenne. Dans toutes les maisons on fait, l'après-midi, quelques heures de sieste.

Le climat de Batavia, à ce qu'on dit, était autrefois très-malsain; il l'est moins aujourd'hui, depuis qu'on a desséché beaucoup des marais qui l'entourent.

Les Hollandais, surtout les hommes, supportent le climat de l'Inde bien mieux que les Anglais. J'ai vu beaucoup de messieurs qui étaient restés quinze ou vingt ans à Java sans jamais en sortir, et qui jouissaient d'une santé aussi florissante que s'ils n'avaient jamais quitté l'Europe. Les femmes se font moins bien au climat; ce qui provient sans doute aussi des mariages contractés avant l'âge nubile : aussi le gouvernement s'est-il vu forcé de publier une ordonnance pour que les jeunes filles européennes ne puissent pas se marier avant l'âge de quinze ans.

A Batavia, on n'envoie pas autant d'enfants en Europe qu'on le fait dans l'Inde anglaise. Les jeunes filles sont souvent élevées tout à fait dans le pays; pour les garçons, il faut bien les envoyer en Europe lorsqu'on veut en faire des employés ou des officiers, parce qu'un jeune homme élevé dans l'Inde n'arrive pas aux fonctions supérieures, ni dans le militaire ni dans le civil, quand même il aurait au plus haut degré les connaissances nécessaires.

Le climat de Java est-il plus sain que celui de l'Inde anglaise, ou bien est-ce l'usage d'une nourriture moins substantielle et de boissons moins fortes qui donne aux Hollandais une meilleure santé? je n'ose le décider; mais je serais presque de cette dernière opinion.

La vie à Batavia est au moins d'un cinquième, sinon d'un quart, plus chère qu'à Calcutta.

Malheureusement l'esclavage règne encore à Java, mais il n'est pas bien dur. Le propriétaire ne peut infliger aucun châtiment à son esclave qui, aussi bien que son maître, a le droit de porter plainte. L'esclave, entièrement nourri, reçoit deux florins de cuivre[1] par mois pour son siri. Il est défendu d'introduire des esclaves dans l'île, mais ceux qui sont issus d'esclaves restent toute leur vie dans l'esclavage. Cette loi provoque des fraudes et des falsifications continuelles, dans lesquelles les Chinois sont surtout très-raffinés; car un enfant d'esclave vient-il à mourir, ils savent trouver quelque orphelin libre qu'ils mettent à sa place pour se dédommager de leur perte. Un esclave sain et robuste, qui n'a pour lui que sa force, coûte quatre cents roupies; mais un cuisinier, une cuisinière, valent de six à huit cents.

Il faut dire, à la louange des Hollandais, qu'ils donnent souvent la liberté à leurs esclaves, non-seulement quand ils quittent l'Inde pour toujours, mais souvent par pure humanité. Ainsi, M. et Mme van Rees avaient affranchi tous leurs esclaves le 1er janvier de cette année; mais aucun ne quitta leur maison, ils prièrent tous qu'on les gardât. Mme Overhand, veuve du résident de ce nom, ayant fait la même belle action, ses esclaves la supplièrent de les garder à son service.

La plupart des édifices et établissements publics me furent montrés par M. van Rees.

Nous commençâmes par l'hôpital chinois, construit en 1799 aux frais des Chinois. Le gouvernement hollandais leur avait imposé à cet effet une petite taxe annuelle dont le produit forma avec le temps une si grosse somme, qu'on put en élever ce bel édifice. Il est pourvu de méde-

1. Le florin de cuivre, monnaie fictive, représente 100 deniers, et par conséquent vaut à peu près 2 francs.

cins européens, de surveillants et de gardes indigènes, et contient, indépendamment des grandes salles pour les malades, des pièces consacrées aux aliénés. Quand je visitai l'établissement, il y avait cent quarante-sept malades et soixante-huit aliénés. Nous entrâmes dans chaque salle de malades, et à cette occasion je pus apprécier et admirer la bonté et l'humanité du résident. Il s'approchait des lits des malades, même de ceux des lépreux, dont la vue inspirait un dégoût invincible, et dont le souffle et la transpiration étaient empestés; il leur demandait comment ils allaient, les encourageait et les consolait. Aux enfants couverts d'éruptions et d'ulcères, il donnait de petites tapes amicales sur la joue, et riait et plaisantait avec eux absolument comme un bon père de famille. Je dois avouer à ma honte que je me tins toujours à quelques pas de distance, et qu'il m'en eût coûté beaucoup d'imiter son noble exemple.

L'hôpital général est le plus beau que j'aie jamais vu. Un malade ne saurait être mieux traité dans la maison particulière la mieux organisée. Les salles sont aérées, élevées, et tenues avec une extrême propreté; les malades ainsi que les convalescents, jusqu'à leur sortie de l'établissement, sont vêtus de linge d'une blancheur éblouissante. Aussitôt qu'un malade entre à l'hôpital, on serre son linge et ses vêtements jusqu'au moment où il en sort. On n'est pas affligé du triste spectacle d'un convalescent se promenant avec ses habits sales et souvent déchirés. On donne à chaque officier malade une belle chambre particulière dans un corps de logis spécial. Arrivés de bonne heure le matin, nous pûmes assister à la distribution du déjeuner. Les malades européens reçoivent d'excellent café avec du sucre, du lait et de petits pains blancs. Les indigènes, qui préfèrent leur nourriture à celle des Européens, reçoivent du riz, des légumes, du poisson, de la viande, etc. On nous conduisit aussi dans l'établissement des bains et dans les offices. Dans ces derniers, on voyait une quantité prodi-

gieuse de linge de corps et de draps de lit; on y trouvait aussi des provisions abondantes de vivres et de boissons, toutes d'excellente qualité, des bandages, des médicaments et des instruments de chirurgie. Dans une salle particulière, on garde dans de l'esprit-de-vin des parties de corps humain qui avaient été affectées de maladies extraordinaires.

Dans une boîte à glace on voyait le squelette entier d'un matelot tombé du haut d'un mât. Indépendamment de dix fractures d'os plus ou moins dangereuses, il s'était brisé la colonne vertébrale, et, grâce au talent et aux soins du docteur Enthoffer (dont j'avais fait la connaissance à Sambas), on avait prolongé ses jours de six semaines.

On instruit aussi dans cet hôpital quelques jeunes gens indigènes, ainsi que des jeunes filles et des femmes, dans certaines branches de la science médicale. De cette manière, on prépare les jeunes gens à devenir dans la suite les aides des médecins. On leur apprend l'anatomie et la structure du corps humain; on leur montre à faire des saignées et d'autres opérations, à traiter les fractures des bras et des jambes, etc. Plus tard on les envoie dans l'intérieur du pays, et on les place dans des endroits éloignés de tout secours de médecin. Quant aux femmes et aux jeunes filles intelligentes, on leur apprend l'état de sage-femme.

On eut la complaisance d'adresser aux jeunes gens, en ma présence, quelques questions auxquelles ils répondirent bien et sans hésitation. Sur le squelette humain, placé dans la salle de leurs cours, ils surent nommer et expliquer toutes les parties. Je trouvai les jeunes filles non moins instruites et expérimentées, ce qui m'étonna d'autant plus que dans ces pays les femmes ne sont nullement habituées à apprendre et à aller l'école. Pendant le temps de leur apprentissage, qui est de deux ans, les femmes et les jeunes filles sont à moitié prisonnières; elles ne sor-

tent jamais de leurs salles de cours et de leur demeure, et ne peuvent recevoir que des visites de femmes. Quant aux jeunes gens, on leur permet de sortir pendant quelques heures du jour. Il arrive rarement qu'un élève quitte l'école avant la fin de ses études. Ils apprennent avec ardeur et comprennent facilement.

A part quelques minéraux et beaucoup d'idoles de Bali, le musée ne renferme rien de remarquable. Avec le climat du pays, les quadrupèdes, les insectes, les reptiles se corrompent trop vite; aussi les envoie-t-on en Hollande.

L'édifice où siége le gouvernement, sur la place de Waterloo, a une grande salle pour les sessions; elle est ornée des portraits de tous les gouverneurs généraux. J'allai visiter cet édifice, pour voir une collection de dessins et de plans des anciens et superbes temples indiens de l'intérieur de Java, qu'un de mes compatriotes, M. Wilson, un Viennois, a faits et levés par ordre du gouvernement. La vue des dessins excita en moi le plus vif désir de voir ces chefs-d'œuvre dans la réalité; mais je ne me flattais pas de l'espoir d'exécuter ce projet, car les frais d'un voyage de Java dépassaient mes moyens.

Je visitai encore les prisons, et je trouvai les malheureux détenus bien mieux traités que chez nous en Europe. Ils sont renfermés dans de petites pièces aérées et propres, et jouissent de la vue du soleil dans de petits jardins faisant partie des prisons. Deux fois par jour on leur donne de grandes portions de riz avec du poisson ou des légumes, et deux fois par semaine de la viande. Ils ne sont ni enchaînés ni même privés de leur siri favori. Je ne crois pas qu'il y ait aucun État qui traite ses criminels avec tant d'humanité.

Je n'allai pas au théâtre, car ma garde-robe de voyage ne me permettait guère de paraître dans les réunions publiques où l'Européen se montre en grande toilette; d'ailleurs j'aurais eu peu de plaisir à revoir et à entendre en-

core sous un ciel étranger une pièce ou un opéra que j'avais déjà vu ou entendu plusieurs fois en Europe. Mais ce qui eut pour moi un bien plus grand charme, ce fut un spectacle chinois, nommé *taping*, autant que je puis me rappeler, que le *major chinois*[1] donna en mon honneur, pour complaire au résident, qui ne laissait échapper aucune occasion de m'être agréable.

Le major, à l'instar de ses compatriotes aisés à Batavia et en Chine, avait à son service des danseuses qui sont en même temps actrices, et qui jouent les rôles des deux sexes. Le théâtre, petite boutique en bois exhaussée, avait été dressé dans la rue, en face de la maison du major, de sorte que tous les passants pouvaient prendre part au divertissement public. Les invités et moi, nous jouîmes du spectacle du haut du balcon et des croisées de la maison.

La pièce, représentée par six actrices, semblait être un drame militaire; il y avait toujours en scène quelques soldats, quelques officiers ou bien quelques généraux. A côté de ces héros figuraient aussi deux dames qui pleuraient et se lamentaient la plupart du temps. Ce qu'il y avait de plus beau dans la représentation, c'étaient les combats de deux guerriers armés d'arcs et de petits bâtons, ainsi que les évolutions faites par quatre guerriers armés de lances. Quant au texte, ils le récitaient sans âme et d'une voix horriblement criarde. Il n'y avait pas la moindre grâce dans leurs mouvements; loin de là, ils levaient les pieds en marchant aussi haut que possible; ils les posaient ensuite à terre avec un geste qui devait exprimer la force, ce qui ne laissait pas d'être très-désagréable et même indécent, quand on songeait que ces rôles étaient représentés par de jeunes filles. Leurs costumes étaient extrêmement riches : c'étaient des étoffes de soie épaisse avec des bordures brodées d'or et de soie de couleur. Mais la forme des

1. Chef des Chinois à Batavia.

vêtements était sans goût : ils se composaient de longues robes à larges manches et de pantalons courts.

La pièce avait quatre actes ; mais chacun de ces actes ressemblait tellement à l'autre, qu'on pouvait prendre les trois derniers pour la répétition du premier.

Après le spectacle on nous conduisit à une table richement servie, où il ne manquait ni le mets favori du *trippang*, ni les nids d'hirondelles si chers et si estimés des Chinois. Le trippang et les nids d'hirondelles ressemblent à des mets très-salés et fortement épicés, que mon palais européen ne trouvait nullement de son goût.

Quelques jours à peine s'étaient passés depuis mon arrivée à Batavia, quand je fus invitée à *Buitenzerg* par le gouverneur général, M. Delmar van Twits, distinction dont je lui fus très-reconnaissante et que, comme étrangère, je sus doublement apprécier. J'étais réellement surprise de trouver les Hollandais tout autres qu'on me les avait dépeints.

Le 1er juin j'allai à Buitenzorg, accompagné de M. van Rees. Le chemin étant magnifique et les chevaux toujours prêts à chaque station [1], nous fîmes les 35 paals [2] en trois heures. Plus nous nous éloignions de la ville, plus le paysage s'embellissait; on voyait se rapprocher la chaîne de montagnes. Il y en avait qui s'élevaient majestueusement de 2000 à 3500 mètres; parmi les plus hautes figuraient le *Pangerang*, de 3200 mètres, et le *Gede*, de 3000 mètres. Quant à Buitenzorg, il est à 260 mètres de hauteur.

Le palais du gouverneur général est beau et se compose d'un grand corps de logis flanqué de deux ailes. Devant ce palais s'étend une superbe prairie avec des étangs et de gros et forts arbres des banians aux ombrages touffus. Des-

1. Quand on voyage à Java avec des chevaux de poste, il faut envoyer d'avance des feuilles de route.

2. Je compterai désormais toujours par paals. Un paal équivaut à un mille anglais.

troupeaux de cerfs et de biches campaient tout autour. Le fond était animé par un vaste jardin botanique.

Comme nous ne devions être présentés au gouverneur général qu'à sept heures du soir, peu de temps avant le dîner, nous eûmes le loisir de visiter le jardin. Il est très-grand et disposé avec beaucoup de goût. De beaux parterres de fleurs alternent avec de petits bois, des prés et des bosquets; des étangs et des ruisseaux brillent à travers la verdure; de superbes routes et de jolis sentiers se croisent, et des bancs élégants invitent le passant fatigué à s'y reposer. Parmi les plantes, il y en a beaucoup d'assez rares et vraiment curieuses. M. Teismann, chargé de la surveillance du jardin, appela surtout notre attention sur une plantation de vanille, plante grimpante, et sur deux délicates petites tiges de quinquina. Ces deux plantes n'ont été importées d'Amérique que dans ces derniers temps. Le climat semblait parfaitement convenir à la vanille; ses tiges pliaient sous le poids de grosses cosses. Ces cosses sont cueillies toutes vertes, et séchées d'abord au soleil, puis à l'air, jusqu'à ce qu'elles se soient fortement ratatinées et qu'elles aient pris une couleur tout à fait noire. M. Teismann me fit cadeau d'une cosse séchée ressemblant à la meilleure des Indes occidentales que j'eusse jamais vue. Le quinquina réussit moins bien. Quelques arbres étaient déjà morts, et ceux qui avaient résisté ne se montraient guère vivaces.

Le soir, je fus présentée au gouverneur général et à sa femme. Ce fut le gouverneur général lui-même qui m'offrit le bras pour me conduire à table.

Tout le monde m'avait dépeint ce monsieur comme extrêmement sérieux et avare de ses paroles. En effet, une gravité profonde se lisait dans tous ses traits; mais je ne le trouvai nullement taciturne, et même à chaque parole sa gravité semblait disparaître pour faire place à une gaie

et douce sérénité. Lui et sa femme eurent pour moi les plus grandes bontés et les plus aimables prévenances.

Pendant mon séjour à Buitenzorg, on organisa des parties pour me faire voir les curiosités les plus intéressantes des environs. Je citerai particulièrement la plantation de cochenille du comte van der Bosch, et la grotte aux hirondelles, où les Chinois vont chercher les fameux nids dont ils sont si friands.

Ponde-Gédé, possession du comte van der Bosch, doit être considéré, sous tous les rapports, comme une ferme modèle. Le comte est lui-même un agronome habile et actif, occupé à perfectionner toutes les branches de l'économie rurale. La cochenille ne forme qu'une faible partie de son exploitation; il cultive le riz, le sucre, le café, etc.

Ce fut l'exploitation de la cochenille qui eut pour moi le plus d'intérêt; je m'y arrêtai longtemps, d'autant plus que M. le directeur Meyer me montra tout lui-même et me donna sur tous les sujets les éclaircissements les plus précis. Tout ce que j'écris sur cette matière, je le tiens de sa bouche.

Il y a déjà plus d'une vingtaine d'années que le *nopal*[1] et la cochenille furent transplantés des possessions occidentales d'Espagne à Java. Mais des nombreux insectes qu'on avait rapportés avec les pieds de nopal, il n'y en eut que deux qui arrivèrent vivants. Par un heureux hasard, ils se trouvèrent être de sexe différent.

C'est une chose fort extraordinaire que la propagation rapide de cet insecte; car il y a déjà bien des années que Java en fournit de 150 à 200 000 livres, et, après des calculs souvent répétés, on a fini par savoir qu'il faut 33 000 cochenilles de la grande espèce pour donner la valeur d'une livre.

Pour établir une plantation de nopal, on met dans la

1. Le nopal fait partie de la famille des cactus.

terre des feuilles ou des plantes saines, avec la partie inférieure. Au bout d'un an il s'est déjà formé une tige avec plusieurs feuilles; la troisième année on peut peupler la plante. Voici comment on procède. On prend de petits cornets, faits des feuilles du cactus; on y met cinq ou sept insectes, on les porte ainsi sur la feuille du nopal, et on y attache le cornet avec une petite épine. Un arbuste de nopal compte jusqu'à trois cents feuilles ; on n'y applique cependant pas plus de 70 à 80 cornets, et on est très-content, dans la partie ouest de Java, lorsque quatre plants de nopal produisent l'un dans l'autre une livre de cochenilles vivantes; dans la partie est de Java, on retire d'ordinaire la même quantité de trois pieds de nopal.

Les plants une fois peuplés, on les laisse sans les couvrir, ou bien on les couvre d'un léger toit de feuillage. S'ils restent découverts, les insectes se propagent seulement par un temps constamment sec, tandis que de l'autre manière la propagation peut se faire presque toute l'année. Quand la saison ordinaire des pluies est passée, on compte sur la durée du beau temps à partir du mois d'avril. Mais dans la partie ouest de Java, où il pleut souvent, même pendant la belle saison, on peut, si on ne couvre pas les plants, les peupler six et même neuf fois sans obtenir une bonne récolte.

Quand l'insecte a engendré, il meurt. Les nouveau-nés rampent sur les feuilles, mais s'établissent bientôt quelque part et restent ensuite à la même place sans faire le moindre mouvement. Une fois la cochenille ôtée de dessus la plante, on la sèche dans des pièces fortement chauffées (de cent soixante-cinq à cent soixante-quinze degrés Fahrenheit). On chauffe les séchoirs au moyen de tuyaux en fer ; les vapeurs exhalées passent par une ouverture pratiquée dans le mur. Cent livres de cochenille fraîche produisent, séchées, de trente-deux à trente-trois livres, sans compter deux ou trois livres de poussière. Cette poussière,

qui enveloppe l'insecte, semble être pour lui un préservatif contre le froid et la pluie. La couleur de la cochenille est d'un gris blanc; mais si, en la frottant doucement, on enlève la poussière, elle devient noire.

Depuis quelques années le prix de la cochenille a bien baissé; la factorerie des Pays-Bas paye aujourd'hui, y compris l'emballage et le port jusqu'au lieu d'embarquement, deux roupies par livre pour la première et la deuxième qualité, et 85 deniers[1] seulement par livre pour le rebut.

La grande grotte aux hirondelles, où des milliers de ces oiseaux font leurs nids, est à peu près à douze paals de Buitenzorg. Elle est affermée avec les terres environnantes à un Chinois qui paye pour la grotte et pour les terres 100 000 roupies. Le fermier nous conduisit lui-même dans la grotte, qui est d'un accès très-difficile. Nous avions emmené des guides, des porte-torches, et apporté des échelles et autres choses nécessaires; il nous fut néanmoins impossible de pénétrer bien avant. On prit quelques nids dont on me fit cadeau. Ils étaient de couleur blanche, entremêlés de quelques plumes, et si petits que j'avais de la peine à comprendre comment l'oiseau, qui est de la grosseur d'une hirondelle ordinaire, pouvait y tenir seul, et à plus forte raison avec ses petits. On suppose que les nids sont faits de varech, car d'ordinaire cette espèce d'hirondelle bâtit ses nids dans des cavernes et des grottes non loin de la mer, c'est-à-dire à trente ou quarante paals au plus dans l'intérieur des terres, mais jamais au delà.

Tous les trois mois on fait la récolte des nids, dont on ôte avec soin toutes les plumes et qu'on sèche ensuite à l'air. Il y a différentes sortes de nids. Plus ils sont blancs, plus on leur a ôté de plumes, plus ils sont chers. Vouloir enlever toutes les plumes n'est pas toujours possible, parce qu'elles sont quelquefois si bien entrées dans le

1. Le *denier*, ou *denier de gros*, monnaie de compte, représente environ 2 centimes et demi de France.

varech qu'on ne peut pas les en détacher. Le picoul de ces nids coûte à Java de quatre à sept mille roupies. Trois nids font à peu près deux onces ; ils se payent sur les lieux une ou deux roupies la pièce. Le fermier de cette grotte récolte tous les ans environ douze picouls de nids.

Le gouverneur général me fit la gracieuse surprise de m'accorder des chevaux de poste jusqu'à *Bandong* (résidence de Preanger). C'était une grande faveur, car le gouverneur général actuel n'accorde pas facilement les chevaux de poste à titre gratuit[1]. Le 11 juin je quittai Buitenzorg, mais je ne fis ce jour que 10 paals, et je m'arrêtai chez la famille Bœck, dans le sein de laquelle je passai deux jours extrêmement agréables. Tout le monde me combla d'attentions; et quand on remarqua ma passion pour les insectes, toute la famille m'aida à en chercher. Je la remercie du fond du cœur, ainsi que tous mes autres amis de Java ; ils peuvent être sûrs que je garderai toute ma vie le souvenir de leurs bontés et du vif intérêt qu'ils m'ont témoigné !

Le 13 juin je ne fis également pas plus de 11 ou 12 paals pour me rendre à *Typanas*, maison de campagne du gouverneur général. Le chemin passe par la montagne *Mega-Mendongo*, haute de près de 1500 mètres. Presque sur la cime de la montagne, en se détournant d'un demi-paal de la route, on arrive à un petit lac qui mérite d'être visité. Il se

1. Je tiens l'anecdote suivante de la bouche même d'un homme qui mérite toute créance. Un fonctionnaire haut placé vint à l'audience demander des chevaux de poste, à titre gratuit, pour aller à Java. Le gouverneur général lui demanda : « Quel est votre traitement? » L'autre répondit et indiqua un chiffre. « Ah! s'il en est ainsi, vous pouvez bien payer la taxe pour les chevaux. » Un employé d'un ordre inférieur vint à la même audience présenter la même requête, et en même temps un certificat de médecin qui attestait qu'il avait besoin de changer d'air; le gouverneur général lui demanda également quel était son traitement, et ayant reconnu qu'il n'était pas élevé, il lui dit : « Avec ce traitement vous ne pouvez pas payer la taxe; » et il lui accorda sa demande.

trouve au milieu de belles forêts et remplit un cratère éteint. Son diamètre doit être à peine d'un quart de paal. Les bords du cratère s'élèvent tellement à pic autour du lac qu'il serait difficile de les gravir, si on ne pouvait en approcher d'un côté où s'est formée une pente naturelle. Les flancs de la montagne sont couverts jusqu'aux cimes d'une verdure magnifique et de beaux arbres. L'eau du lac est d'une couleur tout à fait sombre; cela provient sans doute de sa ceinture élevée et des arbres qui l'ombragent.

La vue dont on jouit du Mega-Mendongo est une des plus belles de Java. D'un côté on aperçoit des montagnes majestueuses; au fond les grandes plaines bien cultivées de Buitenzorg et de Batavia, et on voit se dérouler devant soi la résidence de Preanger, entrecoupée de chemins, de collines, de rochers et de montagnes isolées, et l'une des plus fertiles et des mieux cultivées de Java, ce qui n'est pas peu dire, car dans toute l'île la culture la plus riche rivalise avec les dons d'une nature prodigue. A Typanas, dans la maison d'été du gouverneur général, on avait fait des préparatifs pour me recevoir. Dans cet endroit, qui est à 1130 mètres au-dessus du niveau de la mer, le climat est à moitié européen. Je trouvai dans les pièces des cheminées et même des poêles en fonte. Dans les grands jardins potagers on cultive les légumes et les fruits de l'Europe.

Je devais partir de là pour gravir le *Pangerang*, haut de 3200 mètres; ascension peu difficile, puisqu'on peut monter à cheval jusqu'au sommet. Sur la route il y a deux stations, c'est-à-dire deux cabanes en bois, où l'on s'arrête pour laisser souffler les chevaux ou bien pour relayer avec d'autres chevaux envoyés d'avance. Il y a une troisième cabane à 50 mètres au-dessous du sommet de la montagne. Ces cabanes ont été construites pour les jardiniers de Buitenzorg et de Typanas, qui visitent de temps en temps diverses plantations établies sur la montagne.

A chaque station je trouvai des chevaux frais, et j'atteignis en quatre heures le faîte de la montagne, où l'on a planté une hampe. Malheureusement la vue qu'on a d'en haut n'est ni claire ni étendue, tout étant enveloppé d'ordinaire de vapeurs et de brouillards.

Je dus redescendre sans avoir vu autant que j'aurais désiré, et je vins m'installer dans la chaumière la plus voisine. En descendant je me rafraîchis la bouche avec des fraises dont il y avait de grands espaces tout couverts.

La cabane, qui menaçait presque ruine, se composait d'une grande pièce et de trois petites chambres. L'arrangement intérieur n'était guère brillant. Deux tables éclopées et trois méchantes chaises, ornaient la pièce principale ; dans chacune des petites chambres il y avait une couche couverte de mousse. Le meilleur meuble de la cabane était un petit poêle en fonte, sur lequel je jetai aussitôt mon dévolu, et qui en effet me rendit le soir d'excellents services, le thermomètre étant descendu jusqu'à quarante-quatre degrés Fahrenheit. En fait de nourriture, de boisson, de draps de lit et de linge, nous ne manquâmes de rien ; car tout avait été envoyé d'avance en grande quantité, et je vécus ainsi au milieu des profondeurs des forêts vierges, à une hauteur de près de 3000 mètres, aussi luxueusement qu'à Batavia même.

La montagne est toute boisée, à l'exception seulement de la cime extrême, qui, sur une pente d'environ 30 mètres, est entièrement dépouillée. Elle fournit de magnifiques pins de 6 mètres d'élévation. Tous les arbres sont revêtus d'une couche de mousse d'une épaisseur vraiment surprenante. Je ne vis nulle part d'autres conifères que des pins. Tout était beau et superbe ; mais la chose essentielle manquait, c'est-à-dire un ciel pur et serein. Je gravis bien six fois la cime, et chaque fois je revins sans avoir atteint mon but. Pendant l'intervalle, j'errai dans le bois et j'y découvris des vestiges d'animaux sau-

vages, qu'on me dit être des rhinocéros. Quant à ces animaux mêmes, je ne les vis pas; car ils fuient tellement les hommes, que c'est même pour les chasseurs une grande rareté s'ils en découvrent un.

Du haut du Pangerang, on dominait parfaitement à côté de soi tout le cratère du Gédé. Ces deux montagnes sont unies si étroitement qu'on les prendrait pour une seule montagne avec deux cimes. Le cratère était à six ou sept pieds au-dessous. Nous ne pûmes avancer jusqu'au bord, car une éruption avait eu lieu peu de jours auparavant; il en sortait encore de fortes colonnes de fumée et de la lave brûlante, ce qui produisait, surtout la nuit, un effet magique. Une grande partie du Pangerang était couverte de cendres. Pour jouir du spectacle d'une pluie de cendres, nous n'avions qu'à frapper sur les branches des arbres.

Le lendemain je montai encore une fois sur la cime, et enfin ma persévérance fut récompensée : l'horizon était pur et sans nuages; je pus voir au loin, par-dessus des chaînes de montagnes, des cimes et des pics innombrables, des cônes et des cratères écroulés, jusqu'aux plaines fertiles de Buitenzorg et de Batavia, au pays ondulé de Preanger, et enfin des deux côtés la mer. Un tel spectacle peut-il s'acheter trop cher? Ces moments ne valent-ils pas des éternités entières? Ne se sent-on pas alors pénétré de sentiments grands et nobles, et enlevé jusqu'à un monde meilleur et plus pur?

Après mon retour à Typanas, je restai dans ce beau pays jusqu'au 17 juin; ce jour-là j'allai 12 paals plus loin, jusqu'à *Tijand-Jur*. Le trajet fut des plus ravissants. Le pays est, il est vrai, moins cultivé, mais c'est justement ce contraste subit qui surprend. Le lendemain, 18 juin, j'allai jusqu'à Bandong (40 paals).

Si ce pays abonde en hautes montagnes, je n'y vis pas un seul beau fleuve; je ne fis que traverser des ruis-

seaux qui se frayent une route à travers des gorges profondes par-dessus les rochers, et qui ne sont navigables que quand les eaux sont hautes, dans le temps des pluies, et seulement pour des radeaux de bambou. S'il n'y a pas de torrents considérables à Java, la cause en est dans le peu de largeur de l'île.

Ce qui me surprit, dans un pays cultivé avec tant de soin, où l'on sait déjà tirer un si grand parti de la main-d'œuvre, c'était de voir les hommes faire si souvent l'office de bêtes de somme; tous les fardeaux, par exemple, sont portés par le kulli, quand même la distance serait de plus de 100 paals. On donne au porteur un denier et demi par paal, et il porte 80 ou 90 livres, au moyen d'une perche appuyée sur l'épaule. Il y a pour les kullis des relais comme pour les chevaux. Dans chaque village il doit y avoir un certain nombre de ces gens prêts à partir pour le prix fixé. On peut tout leur confier sans crainte. Les denrées seules qui appartiennent au gouvernement, telles que le café, le sucre, le sel, sont expédiées dans des charrettes et traînées par des buffles. Mais les routes sont si mauvaises[1], surtout en temps de pluie, que la charrette enfonce dans la boue jusqu'au-dessus de l'essieu, et qu'on peut tout au plus mettre pour une paire de buffles une charge de huit picouls.

Moi-même j'eus l'occasion de voir comment les hommes tiennent non-seulement lieu de bêtes de somme, mais aussi de bêtes de trait. On avait jeté, au-dessus du premier torrent que j'eus à passer, un pont où l'on arrivait par une pente très-roide; on détela les chevaux, et une vingtaine d'hommes prirent leur place pour traîner plus sûrement la voiture jusqu'au pont. Aucun pont n'étant jeté sur le second torrent, ils traînèrent même

1. A côté de la route de poste qui traverse tout Java, il y a une seconde route pour les charrettes.

la voiture pour passer l'eau, tandis que les buffles d'attelage marchaient tranquillement à côté. Quelles contradictions dans les différents pays! A Java, où l'on trouve du fourrage en abondance pour les chevaux et les bœufs, l'homme sert de bête de somme; en Islande, où l'on est réduit à chercher l'herbe presque avec la loupe, personne ne voudrait aller à pied, et bien moins encore faire l'office de cheval.

A Java, on voyage très-vite avec des chevaux de poste; les chevaux vous attendent à chaque relais et on va bon train. J'aurais souvent préféré donner le pourboire comme en Russie, pour qu'on allât un peu plus lentement, surtout à travers les montagnes et les collines, où les chemins étaient remplis de trous et de grosses pierres; mais c'était précisément en montant une côte que les chevaux étaient excités par les coups de fouet et les cris des conducteurs : on allait encore plus vite que dans la plaine. Les pauvres bêtes arrivaient à chaque station, dégouttantes de sueur, toutes tremblantes et essoufflées; cela me faisait tant de peine qu'une partie du plaisir de mon voyage fut perdue. Je ne voulais pas souffrir qu'on menât ainsi ces pauvres bêtes; mais on m'assura qu'on ne pouvait pas faire autrement, et que sans cela les chevaux s'arrêteraient au milieu de la côte, car les chevaux de Java sont très-rétifs, probablement parce qu'ils sont mal dressés; souvent, une fois attelés, ils ne bougent pas de place, et on ne parvient à les faire trotter qu'à force de coups de fouet et de grands cris poussés par les palefreniers et le cocher. Quelquefois ils s'arrêtent au milieu de la course, ce qui leur attire naturellement les mêmes traitements. C'est ici qu'une société pour la protection des animaux serait tout à fait à sa place!

Qu'il y ait une ou plusieurs personnes dans la voiture, on y met toujours quatre chevaux pour la plaine et six pour la montagne. Indépendamment du cocher, il y a pour

chaque couple de chevaux un coureur, qui ne court pas pendant tout le relais, mais qui doit être à côté de ses bêtes toutes les fois qu'on tourne, qu'on monte ou qu'on descend, ou bien qu'on passe un pont. Lorsqu'il s'agit de traverser les montagnes ou les côtes les plus élevées, on attelle, en avant des quatre ou six chevaux, deux ou quatre bœufs.

Il n'y a peut-être pas de pays où un voyage en poste soit plus cher qu'ici. Une station de six à huit paals, sans compter les pourboires, revient de huit à douze roupies. En fait de pourboire, il faut donner à chaque coureur dix deniers; à chaque conducteur de bœufs, pour chaque nouvel attelage (ce qui peut se produire deux ou trois fois dans un relais), également cinq ou dix deniers, et au cocher vingt. Il faut avoir constamment la main à la poche pour distribuer cette monnaie à tout instant. Ne vaudrait-il pas mieux pouvoir payer toutes ces mêmes petites sommes en même temps que la taxe de la poste? Sans doute la plupart des voyageurs n'ont point à souffrir de ce désagrément, car ils sont suivis de domestiques chargés de régler tous ces détails; mais, ne jouissant pas de cet avantage, j'étais à la fois mon maître et mon domestique.

A Bandang (à une hauteur de 700 mètres environ), je fus accueillie de la manière la plus gracieuse par le résident adjoint, M. Vischer de Gosbeck. Je restai là quelques jours pour visiter une plantation de thé, un moulin à café et autres curiosités.

En allant à la plantation de thé, nous fîmes un détour pour voir la cascade de *Tjurung-Tjecapundung*. Nous arrivâmes à un cratère écroulé, qui, comme celui du mont *Medà-Mendongo*, s'est transformé en un lac. Mais ce dernier est beaucoup plus petit; il a près de 40 mètres de long et il est un peu moins large. Dans ce lac se précipite, comme d'un mur de 25 mètres, un petit fleuve, malheureusement trop modeste, qui s'y ouvre un passage et continue

à serpenter paisiblement dans la belle vallée. Les flancs de la gorge sont aussi couverts de pisangs et d'arbres touffus, de plantes grimpantes et d'une herbe épaisse.

Les plantations de thé s'étendent sur plusieurs pentes et sur plusieurs collines. On m'assura que le fermier actuel, M. Brumsteede, possédait plus d'un million d'arbres à thé. Le thé et le café viennent mieux sur un sol accidenté. Les arbres à thé sont ici tenus plus bas que dans les environs de Canton; ils pouvaient avoir deux ou trois pieds de haut.

Dix arbres donnent une livre de thé. La préparation du thé est bien plus simple, et exige bien moins de main-d'œuvre que dans les fabriques chinoises. Au lieu de rouler séparément chaque feuille de thé vert[1], comme à Canton, on réunit une certaine quantité de feuilles, on les pétrit légèrement les unes contre les autres, et on les fait sécher à petit feu sur des plaques de cuivre; elles se détachent ensuite d'elles-mêmes; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles soient aussi belles et aussi égales que les feuilles roulées.

Les plantations de thé de Java, comme les plantations de sucre et de café, sont la propriété du gouvernement, et d'ordinaire on les afferme pour quinze ou vingt ans. Le gouvernement fournit les terres aux fermiers, ou bien il leur donne des plantations déjà établies (une plantation se conserve près de quatre-vingts ans), et leur assure un nombre de travailleurs suffisant, à des prix arrêtés d'avance. Le salaire est ici à très-bon compte, comme dans toutes les autres résidences plus éloignées de Batavia; le journalier reçoit par jour dix deniers, avec une livre de riz, qui vaut ici deux deniers. Pour cueillir le thé, ce qui demande le plus de temps, on emploie le plus souvent les

1. Le thé noir, comme on sait, est seul exposé à la chaleur du soleil; celui qu'on veut conserver vert est séché par une chaleur factice.

femmes et les enfants, que l'on paye naturellement encore moins cher. Le fermier reçoit du gouvernement soixante-quinze deniers par livre; on évalue son bénéfice à cent pour cent.

Le thé de Java se bonifie par le transport par mer en Hollande; mais les connaisseurs donnent, de toutes manières, la préférence au thé de Chine.

La façon de récolter le riz à Java est singulière. On se sert de petits couteaux, avec lesquels on coupe chaque épi séparément, à peu près au milieu de la tige. Les épis réunis en petites bottes, on les porte, au moyen de perches, sur l'épaule. Quiconque a envie de prendre part à la récolte peut aider; il a pour salaire le cinquième de ce qu'il coupe.

En visitant le moulin à café de Lembang (à 8 paals de Bandong), je fis en même temps une excursion à la solfatare, située 4 paals plus loin. Comme il pleuvait quand j'arrivai à Lembang, et qu'il me fallut forcément remettre ma visite au cratère, j'acceptai avec beaucoup de reconnaissance l'invitation qui me fut faite par le propriétaire du moulin à café, M. Phlippeau, de rester un ou plusieurs jours dans sa maison. Pour ne pas perdre toute l'après-dînée, M. Phlippeau me montra d'un bout à l'autre comment se fait la culture du café. Je trouvai le procédé beaucoup plus compliqué qu'au Brésil. Le café venant de l'arbre est jeté dans des réservoirs d'eau, où on le laisse jusqu'à ce que la cosse ou la capsule qui renferme les fèves soit assez amollie pour qu'on puisse facilement la casser dans les mains. Dans cet état, on le met dans de longues caisses en planches, dont les parties supérieures sont munies de trous juste assez grands pour que les fèves puissent y passer. On le presse, on le tourne et on le remue là dedans, jusqu'à ce que les fèves se soient entièrement détachées des capsules. On met ensuite les fèves sur les séchoirs, d'où elles passent dans une grande

machine, appelée moulin, qui leur enlève les pellicules dont elles sont enveloppées. Ce n'est qu'alors que l'on commence le triage, qu'on sépare les bonnes fèves de celles qui le sont moins, et qu'on finit par les emballer.

Au Brésil, on n'amollit pas le café dans de l'eau; mais aussitôt enlevé des arbres, aussitôt séché au soleil, il est pilé légèrement, ce qui détache à la fois la capsule et la pellicule, puis trié, séché à petit feu sur des plaques de cuivre, et emballé.

A Lembang, on a beaucoup de peine à sécher le café, parce que pendant toute l'année il fait plutôt humide que sec. Et quelle chaleur forte et continue le café, tout imbibé d'eau, n'exige-t-il pas pour sécher complétement!

Le moulin à café de Lembang est le plus grand de Java; il fournit par an, dit-on, environ 25 000 picouls de café trié.

Nous avons déjà dit que le café est, comme le thé et le sucre, un monopole du gouvernement. La régence de Batavia seule est exceptée. Là, il est permis à chacun de cultiver à son gré le café ou toute autre chose, et de le vendre à qui bon lui semble. Dans les autres résidences, le gouvernement exploite lui-même le sucre, le thé et le café, sur les terres qui lui appartiennent, ou bien il les afferme, à la condition expresse de cultiver ces produits, et de les lui livrer à des prix fixes. Mais c'est le café que le gouvernement cultive de préférence lui-même. Dans les contrées propres à la culture du café, chaque propriétaire ou planteur est obligé de planter trois cents arbres et d'en conserver toujours le même nombre. Pendant les trois premières années, l'arbre ne produit rien, et le planteur ne reçoit pas non plus de dédommagement de son travail. Les années suivantes il reçoit par picoul de café en capsule, tel qu'il le livre au moulin, de quatre-vingts à cent deniers Le possesseur du moulin est également payé par le gouvernement,

qui lui donne pour chaque picoul de café émondé deux florins de cuivre, et gagne ainsi, comme le planteur de thé, cent pour cent. On compte qu'un picoul de café émondé fait six picouls en capsules. Dans les endroits où il n'y a pas de moulins, et où le planteur est obligé d'émonder lui-même le café, le gouvernement lui paye pour chaque picoul de café émondé six ou sept florins de cuivre. Ce qui rend souvent la tâche des planteurs beaucoup plus dure, c'est qu'ils demeurent parfois à 15 ou 20 paals des plantations, et sont obligés d'y aller travailler au moins trois ou quatre fois dans le cours de l'année. Ils trouvent bien des huttes pour se coucher, mais il faut qu'ils se nourrissent eux-mêmes.

La résidence de Preanger, en général une des plus fertiles de Java, est la plus riche en café. Son sol élevé et montueux, sur un plateau étendu, à plus de 650 mètres au-dessus du niveau de la mer, est surtout favorable à cette culture. On y compte soixante millions d'arbres à café, dont trente-cinq millions sont placés sous la direction du résident adjoint de Bandong. Trois arbres produisent deux livres de café émondé. Nulle part je n'ai vu les plantations aussi propres et aussi bien tenues qu'ici.

Le lendemain, je me rendis à cheval à la solfatare. M. Phlippeau avait eu la bonté de me munir de chevaux et de guides. Mon cortége s'augmenta à chaque paal de cavaliers et de piétons, à tel point qu'à la fin j'eus plus de trente personnes à ma suite. Car dans beaucoup d'endroits de Java on a adopté la coutume suivante : une personne à qui l'on veut donner une marque de respect passe-t-elle par un village, aussitôt le juge et plusieurs notables viennent l'accompagner un grand bout de chemin. On me fit aussi cet honneur par égard pour M. Phlippeau et le résident adjoint.

Ce qui est également unique, c'est la manière dont s'y prennent les indigènes, dans le pays de Preanger, pour

témoigner leur respect aux fonctionnaires et aux Européens. Ils s'accroupissent par terre, en restant tournés comme ils se trouvent, de sorte qu'on voit de l'un le dos, de l'autre le profil, et d'un troisième le visage. Quand ils sont à cheval, ils descendent, écartent leur monture de la route, et s'accroupissent à côté. Je remarquai cette coutume aussi dans d'autres parties de Java.

Il y a un assez bon chemin presque jusqu'au cratère, et on peut approcher tout contre le bord à cheval. Le cratère peut avoir de 60 à 75 mètres de profondeur; il n'est guère plus étroit en bas qu'en haut, et a de 90 à 120 mètres de diamètre. Les flancs du cratère sont à pic, et il n'y a qu'un côté par où on puisse y descendre, avec assez de danger, sur de grosses pierres qui roulent, et sur de la terre meuble et sans consistance. Au fond, de petites colonnes de fumée s'élèvent en tourbillonnant; on trouve, à côté, du soufre pur. Ce fut avec beaucoup de peine que je parvins en bas. Près des petits amas de soufre, j'entendis un fort mugissement : la colonne de fumée monta avec force et fit absolument le même bruit que fait la vapeur d'une locomotive. Avec quelque précaution, on peut approcher tout contre ces colonnes de fumée, ou plutôt de vapeur; seulement, il faut avoir le vent derrière soi et pas en face, pour que la vapeur étouffante du soufre ne vous frappe pas à la figure.

Non-seulement les indigènes, mais aussi les Européens, m'avaient dit que le sol au fond du cratère était toujours si chaud, qu'on en revenait avec les souliers brûlés. Je touchai le sol à plus de cinquante endroits, et particulièrement tout près des colonnes de fumée; je pus laisser reposer ma main quelque temps dessus, et je rapportai aussi mes souliers intacts.

Pourquoi les hommes sont-ils toujours si portés à l'exagération, et pourquoi se plaisent-ils tant à répéter

les mensonges des autres ? ou bien serais-je assez malheureuse pour voir tout d'un autre œil, pour observer et pour sentir les choses tout autrement que le reste des voyageurs ?

Il y a quelques années, ce cratère a jeté une si grande quantité de cendre sulfureuse, que les bois, à un quart de paal autour de la gorge, moururent tous; les troncs, nus et noirs comme s'ils avaient été carbonisés par un grand incendie, formaient le contraste le plus choquant avec la riche nature qui, sans la moindre transition, les encadrait d'une couronne de verdure.

J'avais déjà vu à Java quelques cratères en activité ou éteints ; mais nulle part je ne rencontrai la lave pure et poreuse que j'avais trouvée sur le Vésuve, sur l'Etna et en plusieurs endroits de l'Islande. Il paraît que les volcans de Java ne sont formés que de cendre, de sable, d'eau ou de pierres.

A mon retour à Bandang, M. de Vischer me procura un divertissement très-agréable chez le régent[1], qui fit exécuter en notre honneur, par ses danseuses, la danse nationale de Bedogo.

Les six danseuses étaient vêtues de la manière la plus ravissante : elles portaient des corsages très-serrés, sans manches, des sarongs en soie, bordés en or, qui descendaient à peine jusqu'aux chevilles; les pieds étaient nus. Elles avaient pour ceinture une écharpe pourpre, dont les bouts tombaient jusqu'aux genoux; la poitrine, le corsage, les poignets et l'avant-bras étaient ornés de larges plaques d'or. Elles avaient sur la tête des casques percés

1. A Java, chaque résident a pour adjoint un rajah ou quelque autre grand personnage du pays; celui-ci porte le titre de régent, et touche le même traitement que le résident, avec des intérêts prélevés sur le café et le sucre. Sans son assistance on n'entreprend rien d'important; cependant son opinion ne diffère que très-rarement de celle du résident.

à jour sur les côtés, et qui laissaient voir leur abondante chevelure noire. On pouvait se figurer qu'on avait devant soi des amazones : il était seulement fâcheux que les charmes des jeunes filles ne répondissent pas à la beauté de leur costume ; le type malais se montrait trop dans leur physionomie.

La danse se composait de trois parties. Dans la première, tout se passait assez paisiblement, et on se bornait aux mouvements les plus simples ; dans la deuxième, les danseuses apportèrent des bouquets de plumes de paon qu'elles brandissaient comme des glaives dans un combat ; dans la troisième partie, elles arrivaient armées d'arcs et de flèches, et représentaient une véritable lutte, qui se terminait par la défaite de la moitié des combattantes. Les morts restaient quelque temps étendus sur le champ de bataille. Au moment de leur défaite, on entendit comme dans le lointain une mélodie douce et plaintive. La musique, au contraire, qui accompagnait la danse, était très-bruyante et très-discordante. Je trouvai cette représentation pleine de goût et d'expression, et nullement choquante à voir ; mérite qui ne distingue pas toujours nos ballets. La seule chose qui ne me plut pas, c'est que les danseuses tenaient toujours les yeux baissés à terre, coutume, du reste, que j'ai remarquée chez les danseuses de presque tous les peuples en dehors de l'Europe, et qui semble exprimer un grand respect pour les spectateurs.

De Bandang je retournai directement à Buitenzorg, où, conformément à l'aimable invitation du gouverneur général, je passai de nouveau quelques jours dans son palais. Je lui dois vraiment la plus grande reconnaissance, non-seulement pour l'accueil gracieux que je trouvai dans sa maison, mais aussi pour le vif intérêt qu'on m'y témoigna : il est certain que cela contribua singulièrement à m'assurer une excellente réception dans

toutes les possessions hollandaises, et favorisa partout mes plans de voyage au delà de mes espérances[1].

A Batavia, je descendis encore dans la maison de mes aimables amis, M. et Mme van Rees.

Pendant mon séjour chez eux, j'eus la surprise d'une visite très-précieuse pour moi. Je fus appelée au salon, et, en y entrant, je vis M. Steuerwald, colonel au service de la Hollande, dont j'avais fait la connaissance en 1845, lors de mon voyage de Gothenbourg à Stockholm. Son instruction variée et étendue, mais surtout son caractère franc et loyal, m'avaient inspiré pour lui la plus haute estime; j'étais fière d'avoir déjà été traitée par un homme aussi respectable avec plus de distinction que je ne pouvais l'espérer d'une connaissance fugitive faite en voyage. Son service l'ayant appelé aux Indes, cette heureuse circonstance me valut le plaisir de continuer d'agréables relations commencées dans le nord de l'Europe.

Peu de jours après mon retour de Bandang, je me rendis à *Tangerang*, à 15 paals de Batavia. Quelques affaires ayant réclamé la présence de M. van Rees en cet endroit, il avait retardé son départ jusqu'à mon retour, pour m'y conduire. Il profita de cette occasion pour faire exécuter devant moi quelques représentations populaires, telles qu'un combat de coqs, une danse nationale, une comédie burlesque et un grand tour de force d'un véritable Hercule.

Le combat de coqs est trop cruel pour pouvoir être amusant. On attache aux ergots des pauvres bêtes de petites lames de couteau pointues, très-affilées; puis leurs maîtres, les prenant sous leur bras, les poussent plusieurs

1. Le gouverneur général des possessions hollandaises de l'Inde a un traitement de 150 000 roupies par an, ainsi que la jouissance de plusieurs palais, maisons de campagne, jardins et terres. Il garde ce poste quatre ou cinq ans au plus. Sa puissance et son autorité sont bien supérieures à celles d'un roi constitutionnel d'Europe.

fois l'un contre l'autre et les tirent par la crête et par les plumes pour les rendre furieux. Quand ils sont bien excités, on les lâche. Le combat commence aussitôt, mais il ne dure pas longtemps, car les coqs se frappent si vite et si fort avec leurs griffes et avec les lames qui y sont attachées, que souvent, au bout d'une demi-minute, les deux champions tombent morts sur le champ de bataille.

Le gouvernement hollandais a défendu sévèrement les combats de coqs. Ils étaient le plus grand plaisir et en même temps la ruine du peuple. On ne s'occupait presque de rien autre chose et on mangeait sa fortune en paris. Un joueur passionné ne risquait pas seulement tout son bien et son avoir, mais aussi sa femme et ses enfants, et il finissait souvent, faute d'autre enjeu, par se jouer lui-même.

La danse me parut la chose la moins attrayante. Six jeunes filles tournaient lourdement dans un espace très-étroit, et jetaient des cris aigus qui passaient pour des chants. Mais, ce qui m'amusa, ce fut la comédie, quoique je n'entendisse rien au texte, ce dont M. van Rees me fit compliment; j'admirai le jeu naturel, les grimaces et l'éloquence des acteurs, surtout du principal comique.

Il faut savoir que ces gens n'ont pas de pièces étudiées et apprises par cœur, mais que les scènes qu'ils représentent sont toujours improvisées. Les rôles de femmes étaient joués par des jeunes gens. Les spectateurs n'y perdaient rien, car dans ce pays les deux sexes sont également laids; je ne me serais jamais imaginé, si on ne me l'avait pas dit, que les figures que je voyais devant moi étaient des hommes déguisés.

Le divertissement finit par un tour de force vraiment merveilleux de l'Hercule. Vêtu seulement d'une culotte courte, il se fit attacher une corde autour du cou, et lier en même temps les bras et les mains si fortement sur le dos, qu'il ne pouvait pas s'en servir pour faire le

moindre mouvement. Il vint à nous, pour nous faire examiner les croisements et les nœuds de la corde. Il se glissa ensuite sous un grand panier fermé de tous côtés, et où l'on avait mis une chemise et un sarong. Au bout d'environ six minutes, le panier se souleva; l'Hercule avait toujours la corde autour du cou, des bras et des mains; mais il avait mis la chemise et attaché le sarong à la ceinture. Il se glissa de nouveau sous le panier, et au bout de six minutes il reparut sans chemise et sans sarong, et tenant à la main la corde avec tous ses nœuds.

Sur un théâtre, ce tour de force n'aurait pas produit d'effet, puisqu'on aurait pu, sous le panier, venir en aide à l'artiste; mais ici, au milieu d'un pré, toute assistance était certainement impossible.

Une personne de notre société offrit à cet Hercule 25 roupies, s'il voulait lui vendre le secret de son tour de force; mais l'artiste n'accepta pas l'offre.

Le lendemain, 7 juillet, nous devions, avant de retourner à Batavia, visiter un moulin à sucre; mais, malheureusement, il ne marchait pas encore, quoique la canne à sucre, tout autour, fût déjà tout à fait mûre. Nulle part je ne rencontrai de champs de cannes plus grands et plus riches que dans cette plaine.

Les moulins à sucre produisent à Java un bénéfice de deux à trois cents pour cent.

Vers midi, nous rentrâmes à Batavia.

CHAPITRE VII.

Sumatra. — Arrivée à Padang. — Voyage dans l'intérieur. — Fort-de-Kock. — Kotto-Godong. — Lois singulières. — Muara-Sipongie. — On veut me dissuader de faire le voyage. — Les Battaks; leurs coutumes et leurs lois. — Adieu fait aux derniers Européens.

Il y avait déjà quelque temps que je désirais faire le voyage de Sumatra (trajet de 560 milles); mais le prix du vapeur (500 roupies pour aller et retour) était trop élevé. M. van Rees me faisait espérer cependant un passage peu coûteux. Quelques heures après notre retour de Tangerang, il alla à la ville et m'envoya en effet un petit billet avec une carte d'aller et retour pour Sumatra. On peut facilement se figurer la joie que je ressentis.

M. van Rees avait parlé à ce sujet à des marchands allemands établis à Batavia, qui s'empressèrent aussitôt de me procurer une carte; je suis très-reconnaissante à ces messieurs, et je puis les assurer que ce voyage fut le plus intéressant de tous ceux que j'ai faits.

Le vapeur *Macassar*, de la force de 120 chevaux, commandé par le capitaine Bergner, devait mettre à la voile dès le lendemain.

Je me hâtai de faire mes préparatifs, et, le 8 juillet 1852, je me rendis à bord dès six heures du matin, accompagnée de mon complaisant et infatigable ami M. van Rees. Le même jour nous aperçûmes les côtes de Sumatra sans perdre de vue celles de Java. Les deux îles sont très-montueuses, mais les montagnes de Java sont plus élevées et offrent plus de variété dans leur forme.

10 *juillet*. Nous ne perdîmes de vue les côtes de Java

que ce matin. L'on voyait apparaître à Sumatra deux ou trois chaînes de montagnes : une vaste et belle plaine les rejoignait à la mer et était couverte, comme la montagne, d'une épaisse forêt.

11 *juillet*. Nous devions aborder à *Benkula*, chef-lieu de la résidence du même nom : mais on ne peut y mettre à l'ancre les bateaux à vapeur eux-mêmes que par un temps calme ; et comme le temps ne nous était pas favorable, nous fûmes obligés d'entrer dans la baie de Pulu, à 12 paals de là. Le capitaine débarqua à Benkula et ne revint que dans l'après-midi du lendemain. L'on se mit en route vers le soir.

13 *juillet*. Nous arrivâmes le matin à *Padang*, chef-lieu des possessions hollandaises à Sumatra. La situation de la ville est charmante.

A l'ouest se trouvent de jolies collines et des montagnes peu élevées : la plus haute est le *Gunang Batu*, de 315 mètres ; mais la plus surprenante est l'*Affenberg*, qui s'élève à pic à 105 mètres. Il avance dans la mer et ne tient à l'île que par une langue de terre étroite.

Au nord, s'élève, à une distance de 4 à 5 paals, une belle chaîne de montagnes : entre elle et la ville s'étend une plaine très-fertile. Padang est la ville la plus importante de Sumatra : elle a une population de 27 000 âmes ; c'est la résidence du gouverneur, qui habite à 4 paals de Padang, près de la montagne, une belle maison nommée *Wellkom*. La ville n'est pas jolie ; les plus beaux édifices sont les magasins et les comptoirs des marchands européens. Les habitations des Européens construites près de la ville sont entourées de petits jardins et de cocotiers qui donnent beaucoup d'ombre et qu'on trouve en abondance dans le pays.

Je descendis à Padang, chez M. le major Kreling ; mais à peine le gouverneur, M. van Switen, eut-il appris mon

arrivée, qu'il vint m'inviter à loger dans sa maison, où je me rendis le même jour.

Mon intention était de ne rester que peu de temps à Padang même : je voulais visiter le pays appelé *l'Oberland*, *Benjol*, *Mandelling*, *Ankolla*, le *Grand-Toba*, etc., et aller jusqu'au milieu des cannibales, chez le peuple sauvage et libre des Battaks.

Ici, comme à Sarawak, on chercha à me faire abandonner mon projet : on me dit que depuis l'année 1835, où deux missionnaires, MM. Layman et Mansor, avaient été tués et mangés par les Battaks, aucun Européen ne se hasardait plus chez eux sans une escorte de soldats. On me conseilla de me borner aux possessions hollandaises et de ne pas m'exposer au danger presque inévitable de perdre la vie d'une manière aussi horrible. Mais un grand désir d'aller chez les Battaks et de visiter ces peuples, si peu connus des Européens, me poussait à faire le voyage; et, d'un autre côté, je pensais que la faiblesse de mon sexe pourrait me servir de sauvegarde. Je ne donnai aucune attention aux avertissements, et je partis à cheval le 19 juillet, par un ciel sombre et nuageux. Ici, comme à Sarawak, un obstacle vint s'opposer à mon voyage dès le premier jour et me força de revenir sur mes pas.

Lorsque j'arrivai dans les environs du fleuve *Udjong-Karang*, je trouvai le pays inondé sur une très-grande étendue, par suite de pluies de plusieurs jours : l'eau montait jusqu'au-dessus du poitrail des chevaux. Le pont qui servait à passer le fleuve avait été emporté pendant la nuit, et le passage sur un radeau n'était pas encore organisé. Il me fallut retourner à Padang.

20 *juillet*. Je partis avec une lueur de soleil qui annonçait de l'eau, et bientôt j'eus une pluie qui ne discontinua pas. J'allai jusqu'à *Lubulong*, qui est à une distance de 20 paals ou de deux étapes. A Sumatra, on mesure les

distances par étapes, c'est-à-dire par stations militaires ou marches de 8 à 13 paals. A chaque étape on trouve soit la demeure d'un employé, soit un petit fort, soit encore une maison appartenant au gouvernement, où l'on peut passer la nuit. Dans quelques-unes on trouve aussi des secrétaires ou des inspecteurs qui reçoivent les étrangers pour de l'argent.

A 6 ou 8 paals de Badang, le pays commence à présenter un aspect un peu sauvage; on y voit peu de rizières, mais en revanche beaucoup de bois, de broussailles et d'alang-alang. La population me parut considérable par rapport au peu de culture du pays : je passai souvent auprès de campons. Comme la population de Sumatra se compose en grande partie de Malais, les huttes y sont la plupart du temps bâties sur pilotis.

A Sumatra comme à Java, les hommes portent tous les fardeaux, excepté le café, et les mettent sur leur tête. L'on transporte le café avec des chevaux ou des buffles. Le long de la route se trouvaient beaucoup de cabanes, appelées *pasangruhan*, dans lesquelles sont établis des échafaudages de cinq pieds de haut, sur lesquels le kulli peut faire glisser les fardeaux de dessus sa tète. Ces cabanes leur servent aussi de tavernes : ils y trouvent du thé, du café, qui n'est qu'une décoction des feuilles du caféier, du riz cuit et du *qué-qué*, espèce de gâteau ou de pâtisserie. Ils peuvent aussi y passer la nuit.

On paye ici les kullis, comme à Java, deux deniers et demi par paal, et on leur confie tout sans exception. On ne me cita qu'une seule circonstance dans laquelle, sans rien voler toutefois, ils causèrent un grand dommage au propriétaire. Un minéralogiste envoyait à Padang plusieurs caisses de minéraux. Les caisses n'étaient pas fermées, et, lorsque les kullis virent qu'elles ne contenaient que des pierres, ils convinrent de les jeter et de les remplacer par d'autres une fois qu'ils seraient arrivés à Padang,

pensant que des pierres n'étaient après tout que des pierres. Le propriétaire resta malheureusement longtemps en voyage, et lorsqu'il revint il apprit la perte de ses trésors; il était trop tard pour les retrouver.

Dans les plus grandes bourgades, je vis des portiques ouverts, construits en bois, recouverts d'un plafond artistement ciselé, et peints de couleurs brillantes. C'est dans ces portiques que les rajahs tiennent leurs délibérations : on y présente toutes les plaintes, et les jours de bazar on y décide les grandes affaires de commerce. On y trouve dressé une espèce de tambour nommé *tabou*, qu'on bat toutes les fois que la commune a besoin d'être réunie. Ces tambours ont de huit à quinze pieds de long, et dans le bas se trouve une ouverture beaucoup moins large que celle du haut, qui atteint souvent trois pieds de diamètre : l'ouverture supérieure est couverte d'une peau.

Le combat de coqs est permis à Sumatra, et semble devenir de plus en plus en vogue à mesure que l'on approche de l'intérieur. Je rencontrai dès à présent beaucoup d'hommes et de jeunes gens qui portaient toujours leurs coqs de combat sous le bras.

21 *juillet*. Aujourd'hui je n'allai pas loin : je me rendis seulement à 10 paals, à *Kuju-Tanam*. La matinée était belle et agréable : le soleil avait une clarté si douce que j'oubliai tout à fait le voisinage de l'équateur. On entendait chanter quelques oiseaux, non plus sans doute avec la perfection des oiseaux d'Europe, mais avec assez de charme néanmoins pour le tropique. Les singes criaient, remuaient, sautaient de branche en branche. Le pays en même temps devenait plus beau, les montagnes plus grandioses et plus variées dans leurs formes. Les plus élevées, le *Singallang* et le *Merapi*, ont de 2500 à 3000 mètres de haut.

Je n'avais pas acheté de chevaux pour ce voyage, parce qu'on m'avait dit à Padang que les personnes chez qui je

descendrais chaque jour me fourniraient toujours des chevaux et un guide ; et il en fut réellement ainsi. Seulement il me fallait souvent changer deux fois par jour de cheval et de guide. A peine étais-je familiarisée avec les caprices d'un cheval, il fallait en étudier un autre. L'on me donna souvent des bêtes si vives, qu'elles ruaient de tous côtés et ne voulaient pas se laisser monter. On était obligé de leur lever un pied de devant et de les tenir par le naseau. A peine étais-je dessus, qu'ils se précipitaient, ventre à terre, contre les pierres et les rochers. Je leur lâchais toujours volontiers la bride, sachant bien qu'après le premier paal leur feu s'éteignait de lui-même.

Je disposai mon voyage de la manière suivante. Je partais le matin de bonne heure, et parcourais sans m'arrêter ma station, qu'elle fût longue ou courte, et j'étais ordinairement de retour entre dix heures et midi. Après un repos d'une demi-heure, je partais pour la chasse aux insectes et aux papillons.

A Kuju-Tanam, je trouvai dans le contrôleur M. Barthélemy, qui me reçut d'une façon très-aimable, un ornithologiste ardent. Il m'accompagna dans ma chasse, et me promit de chercher des insectes et des reptiles, et de les tenir prêts pour mon retour.

22 *juillet*. 20 paals pour aller à Fort-de-Kock, nommé aussi *Buckiet-Tingi*.

La première partie du chemin est très-pittoresque : une belle route tourne dans une gorge entourée de collines et de montagnes boisées; un torrent se précipite écumant et impétueux par-dessus des rochers et des amas de pierres, pendant qu'un autre, tout près de la route, tombe du flanc d'un rocher d'une hauteur de 18 à 21 mètres. A l'extrémité de la gorge, la route monte en spirale à une hauteur de plus de 900 mètres, et continue sur un plateau élevé.

Je rencontrai de longs et nombreux convois de chevaux et de buffles (les derniers attelés à des charrettes), qui

transportaient du café sur le bord de la mer, à *Priaman*, d'où on l'expédie à Padang. Les chevaux sont un peu plus grands qu'à Java; les buffles sont très-grands et très-gros. Les uns et les autres ont cependant peu de force et de vigueur. On n'attelle pas ici les chevaux aux voitures, et on ne leur fait porter qu'un picoul. Une couple de bœufs portent tout au plus huit picouls, et cela seulement quand la route est bonne. Les chevaux et les buffles ne font pas plus de 6 paals par jour et se reposent tous les cinq jours. Malgré ce travail peu fatigant, ces animaux ne vivent pas longtemps. On les nourrit avec de l'herbe et de la moelle de sagou. Un cheval ordinaire coûte de quinze à vingt roupies, un buffle jusqu'à trente. Les chevaux qui viennent du pays des Battaks sont un peu plus grands et beaucoup plus forts; ils se payent jusqu'à deux et trois cents roupies. Fort-de-Kock est situé sur un beau plateau de près de 1000 mètres de haut, et a une vue agréable sur de grandes vallées et sur de hautes et majestueuses montagnes. Le climat y est tempéré, et les soirées et les nuits y sont très-fraîches. La vigne réussit bien sur ce plateau.

A Fort-de-Kock, je descendis chez le résident du territoire d'Agam, M. le colonel van der Hardt, officier très-distingué qui a pris part à toutes les guerres de Sumatra de l'année 1830 à l'année 1849, et a pénétré le premier avec ses troupes dans le pays des Battaks jusqu'à l'entrée de la vallée Silidong (*Grand-Toba*). J'avais déjà fait la connaissance de M. van der Hardt [1] à Batavia, où il était venu en congé, et j'avais fait en sa compagnie le voyage de Batavia à Padang. Il me combla d'honnêtetés et de politesses, et organisa sur-le-champ une partie pour me faire voir la curiosité la plus intéressante de tous les environs, le beau et riche campon de *Kotto-Godong* (3 paals).

1. Il devint, l'année suivante, gouverneur à Célèbes.

Ce campon est véritablement le plus joli et le plus riche de tous ceux que j'ai vus non-seulement à Sumatra, mais encore à Java et dans les autres possessions hollandaises. Ce qui m'étonna le plus, ce fut la construction des maisons : elles sont beaucoup plus longues que larges, et ont des ailes excessivement étroites qui s'élèvent au-dessus du corps de logis, et le font ressembler plutôt à un vaisseau qu'à une maison. Les toits ont deux ou trois échancrures, munies chacune de deux pointes, qui leur donnent assez l'air de selles turques : les maisons sont en bois et peintes de couleurs très-vives; la façade et les parois latérales sont souvent couvertes tout entières d'arabesques artistement ciselées ; les maisons sont construites sur pilotis, mais on ne le remarque pas, car le pilotis est toujours couvert de bambous ou de planches. On ne peut rien se figurer de plus gracieux et de plus original.

L'intérieur se compose d'une grande pièce qui occupe toute la longueur et au moins les trois quarts de la largeur de la maison. A l'extrémité de cette pièce il y a, comme attachée à la maison, une sorte de petite estrade, couverte de coussins, de nattes et de tapis, qui sert de place d'honneur à la femme principale. La partie de derrière de la maison est divisée en petites chambres étroites qui servent de chambres à feu et de chambres à coucher, et qui sont tout à fait obscures, parce que les parois de derrière n'ont pas de fenêtres. Devant chaque maison se trouve une petite hutte construite et peinte de la même manière, qui sert à conserver le riz.

Les maisons ne sont pas habitées, comme chez les Dayaks, par tous les parents, mais par une seule famille.

Comme le rajah des campons[1] avait été averti de notre arrivée, nous trouvâmes sa famille revêtue de ses plus beaux habits, sa maison décorée de tapis, de nattes, de

1. Chaque campon, dans les possessions hollandaises de Sumatra, a

coussins, toutes ses richesses, toutes ses choses précieuses étalées dans la maison. Les sarongs des femmes étaient de soie pesante, et brodés d'or avec beaucoup de goût et de magnificence. On nous montra des sarongs qui coûtaient jusqu'à cinq cents roupies. Les *padjus* étaient en velours de soie bleu, rouge ou vert, et bordés de bandes d'or; les mouchoirs de tête étaient en soie, et si chargés d'or qu'on ne les attachait pas autour de la tête, mais qu'on ne faisait que les poser dessus. Il y en avait qui valaient jusqu'à soixante roupies. Les femmes font elles-mêmes les sarongs et les mouchoirs de tête, et achètent le velours. Elles portent aux poignets des bracelets d'or très-artistement travaillés, et ont des anneaux au petit doigt de la main gauche. Quelques-unes avaient le petit doigt orné aussi d'un clou d'or de deux pouces de long, qui s'attache comme un anneau et qui est le signe distinctif de la richesse et de la liberté.

Le grand prêtre malais vint nous faire sa cour dans son grand costume. Je n'avais pas encore vu d'habillement aussi ridicule. Il portait une grande soutane de couleur rose, et par-dessus une aube de gaze blanche garnie de trois larges bandes de dentelle. Les manches, garnies pareillement de dentelle, descendaient jusqu'au poignet; et, ce qui faisait le contraste le plus comique avec cet habillement qu'une dame européenne aurait pu mettre pour aller au bal, il portait encore une jaquette blanche, une ceinture de prix où étaient passées des armes magnifiques, et un turban blanc avec un grand voile de dentelle qui lui descendait jusqu'au milieu du corps. Quand ce personnage nous aborda et rejeta son voile en arrière, nous aperçûmes une figure de jeune homme imberbe. Si nous n'avions pas eu la certitude que c'était le grand

conservé son rajah. Le gouvernement lui donne un petit traitement en échange duquel il prend soin de faire observer et exécuter dans sa commune les lois et les ordres du gouvernement.

prêtre qui se tenait devant nous, nous l'aurions pris aussi bien pour une jeune fille que pour un homme. Outre la maison du rajah, nous visitâmes quelques autres huttes dans lesquelles nous trouvâmes les femmes et les jeunes filles occupées à faire de charmants tissus d'or. Nous entrâmes aussi chez un orfévre qui fabriquait de véritables chefs-d'œuvre, et cela, à notre grand étonnement, avec une petite enclume, quelques marteaux, des clous et autres petits instruments. Tous ces outils entraient dans un petti coffre qu'il aurait pu prendre sous son bras, pour établir, en cas de besoin, son atelier dans n'importe quel endroit.

Le costume ordinaire des Malais de Sumatra se compose également d'un sarong avec un kabai ou un padju : la seule différence est qu'ici ils teignent leurs étoffes en bleu foncé, presque noir, tandis qu'à Java on porte les mêmes étoffes avec des couleurs plus variées.

Pour la beauté, ou plutôt pour la laideur, ils le disputent à leurs frères de Java et de Bornéo. Ce sont les mêmes visages larges, les mêmes mâchoires saillantes, les mêmes dents limées et teintes en noir. Beaucoup de jeunes gens ont déjà les dents ébréchées ; les riches se font faire des dents en or, mais moins pour remplacer les dents perdues que pour se parer ; ils ne les mettent que dans les grandes circonstances. Les femmes n'ont qu'un trou dans les oreilles; mais, en revanche, elles emploient tous les moyens pour le rendre aussi grand que possible. Pour atteindre leur but, elles passent dans ce trou des feuilles roulées ou de petits morceaux de bois de plus en plus gros, jusqu'à ce que l'ouverture ait un pouce d'étendue. Ces trous sont, à leurs yeux, un si bel ornement, qu'elles ne croient pas nécessaire de les embellir par des pendants d'oreilles; un petit nombre seulement y suspend des plaques d'or, d'argent ou de laiton, ou y passe un morceau de bois taillé en rondelle.

Une particularité du district d'Agam, c'est que les

femmes y exercent beaucoup de droits réservés ailleurs aux hommes, qui leur sont soumis dans certaines circonstances. Dans tous les pays du monde, c'est une chose excessivement singulière, mais bien plus surprenante encore chez des mahométans, qui veulent nous refuser une âme, à nous autres pauvres créatures. Si par exemple une jeune fille est en âge de se marier, la mère lui cherche un fiancé, s'entend avec la mère du jeune homme, et les deux femmes concluent l'affaire sans prendre l'avis de leurs maris. Le jour de la noce, la mère de la jeune fille va chercher le fiancé : celui-ci suit sa femme dans la maison de ses parents et entre tout à fait dans sa famille. Cela ne l'empêche pas néanmoins de conclure plusieurs mariages, seulement pas dans le même campon ; si bien qu'un homme qui a plusieurs femmes n'a pas de résidence fixe, et habite tantôt dans un campon, tantôt dans un autre. Un homme ne refuse jamais la fiancée qu'on lui offre : si elle lui déplaît, il peut la quitter le lendemain des noces. La fiancée n'a pas le même droit : elle peut seulement, si elle vient à se repentir de son choix, congédier son fiancé avant la noce ; elle doit en ce cas se racheter avec une partie de ses biens meubles, comme bêtes à cornes, volailles, ustensiles de ménage, parfois aussi avec de l'argent.

Le mari peut aussi dans la suite abandonner sa femme sans aucun motif : la femme ne peut prendre l'initiative, à moins qu'elle ne fournisse la preuve de sévices. Si les époux regrettent, dans l'espace de quarante jours, d'avoir divorcé, ils peuvent revenir l'un à l'autre sans la moindre cérémonie. Mais si les quarante jours sont passés, ils doivent se faire unir de nouveau par le grand prêtre. La femme séparée peut, au bout de trois mois et dix jours, s'unir à un autre homme[1].

1. Ces lois sur la séparation, la réunion nouvelle des époux et la conclusion des mariages, sont les mêmes chez tous les Malais.

Si la femme meurt, le mari n'hérite que de la moitié de ses biens mobiliers et de ce qu'elle lui laisse par un legs particulier. Les héritiers légitimes sont les enfants ; si la femme n'en a pas, ses biens passent aux enfants de sa sœur ou aux autres parentes de son côté. L'homme ne peut hériter que de sa mère ou de ses parentes. Les biens du mari, par la même raison, ne passent pas à ses enfants, mais à ceux de sa sœur ou de ses autres parentes.

S'il faut en croire la tradition, ce fut l'événement suivant qui donna occasion à ces lois bizarres sur la succession.

Un grand prince, dont l'habitation était très-éloignée de la mer, rêva pendant plusieurs nuits que pour consolider son bonheur il devait faire construire un grand prauh. Son rêve lui montrait en même temps qu'un de ses proches parents pousserait avec très-peu de peine le prauh à la mer. Le prince fit comme le voulait la vision. Lorsque le prauh fut prêt, il rassembla tous ses parents ainsi que beaucoup de rajahs des environs, parce que le transport du prauh à la mer devait se faire avec une grande solennité. Il appela son fils aîné, et lui ordonna de porter le prauh à la mer. Le malheureux fit tous ses efforts, mais ce fut en vain : il ne put pas remuer le prauh de place. Le prince appela de cette manière ses fils l'un après l'autre, mais aucun ne réussit. Enflammé de colère, il somma le fils de sa sœur d'essayer aussi, et soudain celui-ci porta sans peine le prauh au lieu de sa destination.

Dans les possessions hollandaises de Sumatra, il y a une sorte particulière d'esclavage : il ne peut durer plus de dix ans. Les esclaves viennent tous de l'île voisine de *Nias* : ce sont, ou des prisonniers de guerre, ou des débiteurs et des criminels, ou même des gens libres qui sont vendus par le sultan de cette île. Les esclaves, homme ou femme, coûtent un prix fixe de cent roupies. L'acquéreur doit les habiller et les nourrir convenablement; il n'a pas le droit

de les accabler de travaux, et doit leur donner à chacun par mois deux florins de cuivre pour acheter du siri. Au bout de dix ans ils redeviennent libres; mais ils retournent rarement dans leur patrie, parce qu'ils craignent d'être vendus de nouveau par leur sultan. Le gouvernement hollandais tient beaucoup à ce que les esclaves ne soient pas maltraités. Peu de temps avant mon arrivée, une dame de Padang, qui avait excessivement maltraité un de ses esclaves, avait été enfermée pour cinq ans dans une maison de correction, et dépouillée pour toujours du droit de posséder des esclaves. On donna la liberté aux esclaves qu'elle avait. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi dans tous les États où il y a des esclaves!

Dans presque toutes les maisons on voit des esclaves de Nias : je les trouvai moins laids que les Malais; seulement les femmes sont par trop petites.

Dans le district d'Agam, on récolte déjà beaucoup de café. Dans les terres appropriées à cette culture, chaque chef de famille doit, comme à Java, planter et soigner trois cents arbres. Quand on a émondé le café, on le porte aux magasins, qui sont souvent éloignés de la plantation de 10 ou 12 paals. Le planteur vend le picoul sept florins de cuivre. Pour le transport du magasin à la mer, on paye trois deniers par picoul et par mille. La culture du café est ordinairement affermée.

Dans l'année 1851, on avait récolté à Sumatra 120 000 picouls de café, ce qui, vu le peu de temps depuis lequel on avait commencé la culture, était très-considérable. Le gouvernement vend le café, à Padang, aux enchères, ordinairement vingt roupies et demie par picoul. Le droit d'exportation coûte par picoul douze roupies pour la Hollande et six pour l'étranger.

Comme Sumatra est beaucoup plus connu que Java, et qu'il serait peut-être intéressant pour plusieurs de mes lecteurs de savoir quels sont les principaux produits qu'on

exporte de cette île, et à quels prix on les vend, j'en joins ici un court aperçu.

En l'année 1851 on a exporté :

Café, 20 roupies 1/2 le picoul,	120 009 picouls.	
Riz, 2 roupies 1/2 le picoul,	50 000	—
Benzoé (1re qualité), 250 roupies le picoul	250	—
Benzoé (2e qualité), 75 à 100 roupies le picoul,	4 000	—
Sang de dragon,	75 roupies le picoul.	
Cassis,	10	—
Poivre noir,	14	—
Poivre blanc,	22	—
Gutta-percha,	30	—
Gomme élastique,	25	—
Gambir,	18	—

Noix de muscade (non imposé ici), 90 roupies le picoul.

Quant au camphre, qui, à Sumatra, est des meilleurs et des plus chers, il s'en vend à peine par an deux ou trois picouls, qui coûtent jusqu'à sept et même dix mille roupies. J'en reparlerai plus tard.

Le 24 juillet, je me remis en route.

M. van der Hardt eut la complaisance de me tracer le plan de mon voyage, de me munir de lettres de recommandation pour les employés et les officiers, et de me donner des chevaux et un guide jusqu'à *Palembajang* (20 paals).

Le chemin passe tout près de Fort-de-Kock, à travers une petite vallée qui est connue au loin pour sa bordure particulière. Elle est entourée par des bancs de sable d'environ 70 mètres d'élévation, à pic, et comme taillés au ciseau ; on y a pratiqué un chemin escarpé qui serpente dans le sable. Quand on est arrivé au bas, on traverse à cheval d'abondantes plantations de riz, arrosées par un joli cours d'eau, et, un paal plus loin,

on gravit encore le plateau par des chemins aussi escarpés. On appelle cette petite vallée *Karbauwengat*.

De là à Palembajang, le pays était si accidenté qu'on eût pu le comparer à une mer agitée par la tempête. Çà et là, sur les collines, on voyait de belles terrasses établies pour conduire l'eau d'une rizière à l'autre. Le chemin gravissait souvent des hauteurs et offrait de belles vues sur des collines et des terrasses innombrables, où brillait çà et là la verdure de jeunes plants de riz hauts à peine d'un demi-pied.

25 *juillet. Bonjol* (13 paals). Pendant les 6 ou 7 premiers paals, je suivis une vallée si étroite qu'on pouvait l'appeler une gorge; rarement on voyait une cabane ou un champ de riz. Je n'entendais d'autre bruit que le murmure du fleuve Massang et les cris des singes. Avant de sortir de la gorge, un pont passe sur le *Massang*, dont les rives sont formées d'amas de hauts rochers couverts de plantes grimpantes, fraîches et éternellement vertes. Au fond de la vallée, le fleuve roule en écumant dans un lit de rochers.

Bientôt on quitte le Massang et l'on arrive au fleuve un peu plus considérable de l'*Alahan-Bajang*, qui, à une petite distance de son embouchure dans la mer, est navigable aux prauhs. Il n'y a que très-peu de fleuves de la côte occidentale de Sumatra qui soient navigables, même aux petites barques; ils parcourent un espace trop restreint pour devenir considérables, et leur cours rapide est continuellement interrompu par des pierres et des masses de rochers.

On ne perd jamais de vue les chaînes de montagnes qui traversent Sumatra du sud au nord; tantôt on s'en rapproche, tantôt on s'en éloigne davantage. Elles varient de forme et de hauteur; parfois elles s'élèvent jusqu'à 1500 ou 2000 mètres. L'*Ophir*, sur la côte occidentale, a 3160 mètres de haut.

Bonjol est situé dans une large vallée circulaire, en

partie inculte, où se trouve un petit fort. Je fus surprise de la coiffure de plusieurs femmes de ce pays : elles plient plusieurs fois un grand mouchoir et le placent sur leur tête comme un paquet, sans l'attacher.

26 *juillet. Lubuskoping* (10 paals). Le contrôleur, chez qui j'étais descendue, et quelques officiers, m'accompagnèrent un bout de chemin. Mais lorsque nous arrivâmes au fleuve *Alahan-Bajang* (2 paals), nous le trouvâmes si grossi, qu'il n'y avait pas moyen de le traverser, et nous fûmes obligés de retourner à Bonjol.

Dans une circonscription de 4 ou 5 degrés, au nord et au sud de l'équateur, la saison des pluies n'est pas très-régulière; elles y sont plus abondantes que dans les contrées éloignées de l'équateur. A Bornéo, j'avais eu toujours de la pluie; à Java, il se passa plusieurs soirées sans qu'on en eût, et il en fut de même à Sumatra. Il ne peut rien y avoir de plus désagréable pour des voyageurs, surtout si les chemins sont mauvais et si l'on doit traverser des fleuves sans pont et des forêts. Rarement il se passait un jour sans que je fusse mouillée jusqu'aux os.

Dans l'après-midi arriva la nouvelle que les eaux du fleuve avaient baissé et qu'on pouvait le traverser. Je me dépêchai de partir, et je traversai heureusement dans une petite barque. Je passai aujourd'hui l'équateur à cheval.

Comme la veille, les chemins étaient la plupart très-mauvais. La pluie avait rendu ce sol argileux si glissant, qu'il était très-difficile et même fort dangereux de monter sur les collines, souvent très-escarpées, avec des chevaux non ferrés. Je n'ai jamais trouvé nulle part au monde des chevaux aussi maladroits qu'ici; ils buttaient contre chaque pierre, tombaient dans chaque trou, et l'on était sûr qu'en passant un pont ils choisissaient toujours les places les plus mauvaises pour y mettre le pied. En outre, très-ombrageux, ils s'effrayaient de tout, souvent d'une feuille qui se trouvait sur le chemin. Je puis rendre, en

connaissance de cause, ce mauvais témoignage aux chevaux de Sumatra; je les ai éprouvés comme peu d'hommes l'ont fait, puisque j'ai beaucoup voyagé à cheval, et que presque toutes les deux heures je changeais de monture.

Lubuskoping est situé dans une belle grande vallée. On y voit l'Ophir mieux que de tout autre côté; les pics qui sont devant se séparent et laissent voir entièrement cette montagne du pied jusqu'au sommet.

Dans ce pays, les hommes portent de très-grands chapeaux de deux à trois pieds de diamètre; ils sont faits de feuilles de palmier, tout à fait plats, et ont dans le milieu une pointe de six pouces seulement de haut, qu'ils décorent de plumes ou autres ornements.

27 *juillet. Panty* (18 paals). La moitié de la route passait à travers une belle vallée boisée et de longues plaines d'alang-alang. Partout les pieds des éléphants et les griffes des tigres avaient laissé leurs traces. Il y a beaucoup de tigres à Sumatra, et les gens qui portent les lettres à travers la campagne ne vont jamais sans des tisons enflammés. Chose étonnante, ni les Européens ni les indigènes ne font la chasse aux tigres comme dans l'Inde anglaise.

Le gouvernement paye dix roupies par tigre tué. Les indigènes les prennent dans des trappes.

Panty est situé au milieu des plus beaux bois; malgré cela, les cabanes des indigènes sont excessivement petites et misérables; ils sont trop paresseux pour abattre le bois nécessaire à la construction. Ils vivent en général dans la plus grande pauvreté; ils possèdent à peine quelques pots de terre et quelques nattes; ils vont à moitié nus et ont un extérieur très-sale. Tout cela tient à leur paresse. Ils sont, il est vrai, assujettis à beaucoup de corvées pour le gouvernement, mais ils n'ont à payer aucun impôt. Les hommes s'adonnent en grande partie au jeu et à l'oisiveté, se divertissent aux combats de coqs, jettent, comme font

chez nous les enfants, de petites monnaies de cuivre ou des pierres dans de petits trous, enlèvent des cerfs-volants, tuent le temps avec une espèce de jeu de dames et de petits pions, dorment beaucoup, et restent souvent assis des journées entières à côté l'un de l'autre sans faire autre chose que mâcher du siri et bavarder. Si notre grand Schiller avait vu le jour dans ce pays, ce n'eût pas été nous autres femmes, mais les hommes qu'il eût appelés *le sexe au bavardage vide de sens.*

Les femmes travaillent beaucoup plus que les hommes. Dans les travaux d'entretien des routes, je comptais généralement trois femmes contre un homme; dans les plantations de café, ce sont elles qui ont le plus d'occupation; elles coupent le riz dans les champs, le foulent et le font sortir des épis. Elles portent tous les fardeaux à la maison. Je vis beaucoup de femmes qui marchaient difficilement avec un lourd fardeau sur la tête, un second sous le bras, et un enfant attaché sur le dos, tandis que le mari allait les mains vides.

Je ne veux pas dire par là que les hommes ne font absolument rien, mais ils ne travaillent certainement pas moitié autant que les femmes. Ils labourent le champ avec des buffles et sèment le riz; travail assurément fatigant, puisqu'il faut, pour le faire, se tenir dans l'eau jusqu'aux cuisses.

Par ordre du gouvernement, aucune femme ne peut prendre part aux travaux d'établissement des routes, des ponts, des magasins de café et des habitations des employés. Cet ordre, dicté par l'humanité, a ponr but de protéger, du moins autant que possible, le sexe faible.

A Sumatra, on ne coupe pas le riz brin par brin, comme à Java; mais avec un couteau en forme de faucille on coupe autant de tiges qu'on peut en prendre dans la main. On foule les épis dans le champ même; on établit à cet effet des sortes de tréteaux en tambour qui peuvent avoir

neuf pieds de haut sur cinq de large. A deux pieds de terre, on a établi sur le tréteau un parquet avec de petits trous à travers lesquels peuvent passer les grains de riz. Sur ce parquet, on foule les épis avec les pieds. Un toit de feuillage placé au-dessus du tréteau garantit les travailleurs du soleil.

A Sumatra, le produit de la récolte du riz est ordinairement de 60 à 80 pour 100, tandis qu'à Java il est de 100 à 200.

28 *juillet. Rau* (13 paals). Campon assez étendu avec quelques maisons de planches peintes et ornées de ciselures, et un petit fort. La situation de cet endroit est très-malsaine; il y règne des fièvres malignes et intermittentes, qui, pour les Européens, se changent souvent en phthisie ou en hydropisie.

Ici commence la province de *Mandelling*, avec le district d'Ulu, appelé Lubu par les indigènes. Les Uluans ou Lubuans sont regardés par plusieurs personnes comme autochthones; par d'autres, comme des Malais devenus sauvages. Dans ce district commencent aussi les Battaks.

29 *juillet. Muara-Sipongie* (10 paals). Fastidieuse course à cheval, à travers des vallées accidentées, étroites, couvertes d'un court alang-alang. On ne voyait aucune habitation; on n'entendait aucun son; partout le silence de la mort, comme dans les sables de l'Afrique.

Je me trouvais déjà alors au milieu des Battaks; mais on pourrait presque les appeler Battaks civilisés, puisqu'ils obéissent depuis dix ans au gouvernement hollandais, et sont naturellement par cela même forcés de renoncer à leur goût pour la chair humaine.

A Muara-Sipongie, M. le contrôleur Schoggers me reçut d'une façon très-aimable; il vint à cheval à plusieurs paals au-devant de moi. Comme j'arrivai de bonne heure, et que justement il y avait grand marché, je me rendis avec lui au bazar. Dans ces occasions, on voit beaucoup de

monde. M. Schoggers me dit aussi que les petits fleuves de ce district charriaient beaucoup d'or, et qu'on l'apportait au bazar pour le vendre. Nous demandâmes de cette denrée. Les heureux possesseurs de l'or étaient si déguenillés que je n'aurais pas cherché chez eux de monnaie de cuivre, et encore moins d'or. Ils étalèrent des paquets si gros, qu'on aurait pu supposer qu'ils contenaient plusieurs livres d'or,; mais il y avait tant d'enveloppes, que ce n'était jamais qu'un petit sac avec un peu de poudre d'or ou un petit lingot. Pour le plus gros lingot que je vis, on demanda dix-sept écus espagnols. Chacun a le droit de chercher de l'or ; seulement, l'on doit donner au rajah la moitié de ce qu'on trouve.

A côté du bazar (halle ouverte, avec un toit de feuilles), se trouvait un petit enclos où avaient lieu les combats de coqs. Une grande foule se pressait tout autour : il y avait beaucoup de luttes, beaucoup de paris, et l'on n'y pariait pas des pièces de cuivre, mais des écus espagnols. Malgré ces riches enjeux, ces gens étaient si mal vêtus, qu'on aurait pu les prendre pour des mendiants.

Les préparatifs du combat, l'excitation des animaux, et le reste, tout eut lieu ici comme à Java : seulement, les possesseurs des coqs se tenaient derrière leurs animaux et faisaient d'horribles contorsions avec leur figure, leurs mains et leurs pieds. Un d'entre eux soufflait pendant la lutte sur son coq : les parieurs et les spectateurs trouvèrent cela très-mauvais, et il s'éleva un murmure général. Au bout d'une minute à peine, un coq quitta le champ du combat, l'autre fut déclaré vainqueur, quoique blessé à mort ; il tomba bientôt, et expira avant le vaincu. D'autres coqs prirent la place des victimes. Les hommes s'occupent à ce jeu cruel la moitié du jour, et y perdent des sommes avec lesquelles ils pourraient parfaitement donner de l'aisance à leur misérable ménage.

Chez les Battaks, les combats de coqs sont beaucoup

moins en faveur que chez les Malais. A Muara-Sipongie il y a encore beaucoup de Malais, et par conséquent beaucoup de combats de coqs.

M. Schoggers eut la bonté de réunir dans l'après-midi plusieurs rajahs battaks des villages environnants, pour parler avec eux de mon voyage. Lui-même regardait mon excursion dans le pays des Battaks comme excessivement dangereuse, et me citait le sort affreux de deux missionnaires. Il ajouta, néanmoins, que ce meurtre avait été en partie la suite d'un malentendu. Quelque temps avant l'arrivée des missionnaires, des prêtres mahométans avaient envahi le pays avec des troupes, avaient tout mis à feu et à sang, comme nos nobles ancêtres dans le Mexique et au Pérou, et, à force de cruautés, avaient contraint les habitants à embrasser leur religion. Lorsque les missionnaires américains vinrent ensuite dans le pays pour faire des prosélytes, les Battaks entrèrent dans une grande fureur, virent en eux de nouveaux bourreaux, les tuèrent et les mangèrent.

Le soir, nous nous trouvâmes dans la compagnie de plusieurs rajahs et entourés de beaucoup de peuple, car la nouvelle s'était déjà répandue au loin qu'une femme était venue pour visiter le pays si mal famé des Battaks. Les rajahs et plusieurs personnes de la foule cherchèrent à me dissuader d'entreprendre ce voyage. Mais ma résolution était fermement prise à ce sujet, et je leur demandai seulement s'il était vrai, comme le rapportaient plusieurs récits de voyageurs, que les Battaks ne vous tuaient pas tout de suite, mais vous attachaient vivants à des poteaux, vous coupaient de petits morceaux de chair, et les mangeaient avec du tabac et du sel. Cette lente agonie m'aurait un peu effrayée; mais on m'assura unanimement qu'ils n'infligeaient ce supplice qu'aux grands criminels condamnés à mort. Les prisonniers de guerre sont attachés à un arbre et décapités : on recueille leur sang, et on le

boit pendant qu'il est encore chaud, ou on le mange avec du riz cuit. Ensuite on procède au partage. Les oreilles, le nez, le foie et la plante des pieds appartiennent exclusivement au rajah, qui reçoit en outre sa part du corps. Les parties les plus délicates sont les plantes des pieds, les paumes des mains, la peau de la tête, le cœur et le foie. On rôtit ordinairement la chair et on la mange avec du sel. Il n'est pas permis aux femmes de prendre part à ce festin.

Les rajahs m'assurèrent, avec un air de grande convoitise, que la chair humaine avait bon goût, et qu'ils voudraient bien en manger.

On taille dans l'arbre sur lequel on attache les malheureuses victimes des bâtons de quatre à six pieds, qu'on orne d'une figure ou de quelques arabesques, et qu'on couvre de cheveux d'hommes ou de plumes. On appelle ces bâtons *tungal-panalnan*, c'est-à-dire baguettes enchantées. On leur attribue des vertus merveilleuses, et on ne visite jamais un malade, on ne donne jamais un remède sans en tenir un à la main.

Les Battaks, comme les Dayaks, n'ont point de rites religieux; ils ne prient pas, et n'ont ni prêtres ni temples. Ils croient aux bons et aux mauvais génies : ils en admettent un petit nombre de bons, un grand nombre de mauvais. Si un homme est malade, ils disent que le mauvais génie est en lui; ils attribuent tous les malheurs à ce démon. Quelquefois aussi, pensent-ils, le mauvais génie entre dans un homme sans le rendre malade. Celui qui en est possédé devient aussitôt l'objet d'un profond respect; car on craindrait, en offensant l'homme, de blesser le génie. Tout ce qu'il dit est regardé comme un oracle et exécuté fidèlement. Le rajah a ordinairement l'honneur d'être visité par les mauvais génies. Il fait alors une foule de grimaces et de contorsions, se démène, dans les danses surtout, d'une manière plus sauvage que tous les autres,

et profite dans cet état de la crédulité du peuple, pour faire accepter ses volontés comme des oracles. On me montra avec beaucoup de respect, parmi les assistants, un enfant appelé le *fils du démon*, parce que son père était possédé de ce mauvais génie.

Les baptêmes, les mariages et les enterrements se font sans aucune cérémonie : seulement, si un rajah considérable vient à mourir, on convie les rajahs des environs à ses funérailles. Chacun d'eux y vient avec une suite d'hommes armés de lances, et amène un jeune buffle. On immole les *buffletins*, on en distribue la chair à l'assemblée, et pendant plusieurs jours, souvent même pendant des semaines, on ne fait que manger, boire du *suri*[1] et danser.

Leur forme de gouvernement est une monarchie constitutionnelle : le rajah est leur chef; mais chacun, même l'esclave, agit avec lui comme avec son égal. On ne prête pas toujours une entière obéissance à ses ordres, quoique sa personne soit fort respectée. Dans les affaires importantes, beaucoup de rajahs se rassemblent pour tenir conseil. Le fils aîné est le principal héritier : il hérite de toutes les femmes de son père, dont il peut faire les siennes.

Les hommes doivent acheter leurs femmes. Il n'est pas rare que pour la fille d'un rajah on donne en or la valeur de quarante piastres[2] et quelques buffles. Les hommes achètent quelquefois leurs femmes futures dès l'âge le plus tendre, les prennent dans leur maison, et les élèvent comme leurs enfants. Si un homme est trop pauvre pour acheter sa femme, il va s'établir dans la famille de celle qu'il veut épouser, et y travaille comme esclave. Il est rare qu'un homme ait plus d'une femme, parce que ses moyens ne lui permettent pas d'en acheter d'autres.

1. Le *suri* est tiré de l'arenga. On fait aussi du sucre du suc de ce palmier.

2. La piastre vaut en monnaie de France 5 fr. 43 cent.

Les Battaks sont supérieurs en beaucoup de choses aux autres peuples sauvages. Ils savent lire et écrire, et leurs lois passent pour être en général très-bonnes et très-justes.... Malgré tout cela, ils sont anthropophages.

M. Schoggers ajouta à ces renseignements que les Battaks soumis au gouvernement hollandais observaient fidèlement et volontiers tous leurs engagements; qu'on pouvait confier sans crainte aux kullis biens et argent, et que les vols, les meurtres et les crimes en général étaient excessivement rares. Toute la commune est responsable des vols qui se commettent chez elle; elle doit restituer l'objet volé ou livrer le coupable. On ne commet de meurtre que par jalousie. Le criminel n'est pas mis en prison, mais confié jusqu'aux jours qui précèdent l'exécution de sa peine à sa famille, qui répond de lui. Les Battaks, maintenant même qu'ils sont soumis au gouvernement hollandais, sont encore jugés d'après leurs lois, qui malheureusement sont très-favorables au riche, puisqu'elles permettent de se racheter même de la peine de mort. La plus grande part de la somme revient dans ces cas-là à la partie lésée ou à sa famille. Les condamnés à mort sont décapités dans le bazar. Ils vont à la mort non-seulement avec courage, mais avec gaieté. Ils se parent le mieux possible, se couvrent de guirlandes de fleurs, et marchent au lieu du supplice en chantant et en dansant, au milieu de leurs parents et de leurs amis.

Cette indifférence pour la mort se retrouve aussi chez les Malais, et en général chez le plus grand nombre des peuples sauvages. Beaucoup l'attribuent à leur apathie.

30 *juillet.* — *Kotto-Nopau* (11 paals). Le pays était continuellement montueux et en grande partie couvert d'alang-alang. Il ne manquait pas de campons, mais les huttes étaient misérables et n'avaient pas même 5 mètres carrés. Toute la famille se tient accroupie sur une natte sale et déchirée; dans un coin est allumé du feu, et

c'est à peine si devant ce feu l'on trouve un pot de terre : ils n'ont pas d'autres ustensiles de ménage. Les habitants sont vêtus de misérables haillons d'étoffe bleue, tout déchirés. Les enfants vont tout nus ; les jeunes filles et les femmes sont généralement nues jusqu'à la ceinture. Je vis deux huttes, pas beaucoup plus grandes qu'un colombier, bâties entre les branches d'un arbre élevé, et qui servaient aussi de demeures.

Je passai près de plusieurs petits ruisseaux d'une eau jaune et trouble, dans lesquels les habitants cherchent et recueillent l'or. C'était précisément là où les habitants se trouvaient à la source de l'or que la misère était la plus grande : tant il est vrai que ce métal, au lieu de bonheur, n'amène avec lui que malédiction.

A 4 ou 5 paals de *Muara-Sipongie*, je visitai, en dehors de la route, dans une plantation de café, quelques tombeaux battaks. Ils étaient formés d'un petit monticule de pierres ou de terre de trois à quatre pieds de haut, surmonté d'un simple cercueil de bois. Les angles étaient ornés de figures d'hommes, de quatre pieds, ciselées en bois, et qui ressemblaient aux plus pitoyables caricatures. Chaque tombe était couverte d'un toit et entourée de balustrades en bois. Le corps n'est pas placé dans le cercueil, mais sous la terre.

31 *juillet*. — *Fort-Elout* (*Panjabungan*, 18 paals). De petits bois, des touffes d'arbres, de jeunes plantations de café, remplaçaient en beaucoup d'endroits le triste et uniforme alang-alang. Fort-Elout est situé dans une vallée large et accidentée, entourée de belles montagnes, et est le siége d'un résident adjoint.

Je n'ai encore trouvé dans aucun district des campons aussi jolis et aussi propres que dans celui-ci. On l'attribue à la surveillance et aux efforts du résident adjoint, M. Godoon. Les huttes sont petites, il est vrai, mais tenues très-proprement : elles sont disposées sur de

longues lignes régulières, et un peu séparées les unes des autres. Il est défendu de jeter les immondices au-dessous de la maison ou devant la porte, et l'on parque les troupeaux en dehors du campon. Autrefois ce pays était très-malsain; mais, depuis que les habitants se sont habitués en quelque sorte à la propreté, il y règne beaucoup moins de maladies.

Les ponts et les routes témoignent aussi des soins du résident. Les ponts sont tous en maçonnerie, et les routes très-bien entretenues : elles ont au moins vingt pieds de large; ce qui me parut excessif, dans un pays où l'on n'emploie encore aucune voiture. Mais le gouvernement hollandais fait construire les routes ainsi, pour le cas où des troupes auraient à traverser le pays.

La construction des routes est une rude tâche pour les indigènes, dont les outils, fort simples, ne sont pas propres à ce genre de travail. Ils n'ont pour briser les rochers que des barres de fer, et pour creuser la terre, que des morceaux de bois, de la longueur de la main, tranchants par le bout. Ils retirent la terre avec leurs mains. Ils coupent avec de petits couteaux l'alang-alang, qui pousse en grande abondance sur les chemins peu fréquentés. Ils ont autant de peine à bâtir les demeures des employés et les magasins à café qu'à construire les routes. Je voyais souvent six ou huit hommes traîner une poutre ou quelques planches.

Quand je faisais des observations sur l'insuffisance des instruments, sur la manière dont on travaillait, on me répondait : « Ces hommes en ont l'habitude. » Pourquoi donc cherche-t-on en d'autres choses à les écarter de leurs habitudes? Certes, avant l'arrivée des Européens, ils n'étaient pas encore habitués à construire des routes et des monuments, à faire des plantations de café, de sucre et d'épices. Mais malheureusement, dans beaucoup de pays, on ne tient compte des habitudes des peuples qu'en

tant qu'elles sont avantageuses ou désavantageuses pour le gouvernement. Le bien-être des sujets est ce dont on s'inquiète le moins. C'est ainsi que les choses se passent ici. Les routes, les ponts, les bâtiments doivent être construits pour rien; peu importe au gouvernement que cinquante ou cent hommes y travaillent, qu'on s'y prenne d'une manière ou d'une autre.

Une autre vexation pour les indigènes près desquels réside un fonctionnaire, est d'être tenus à lui rendre gratuitement certains services domestiques, par exemple, à cultiver son jardin et à faire ses commissions. Le nombre de gens dont le fonctionnaire a le droit de disposer n'est pas limité : il abuse donc presque toujours de sa puissance, et emploie beaucoup plus de monde qu'il n'en a réellement besoin.

Le gouverneur général actuel, M. Deimar van Twist, s'efforce, dit-on, de remédier autant que possible à tous ces abus et à toutes ces vexations : il a élevé le prix du travail de la journée et celui des matériaux fournis par les indigènes, et veut arriver à ce que personne ne travaille sans salaire.

1er *août. Surumintengi* (20 paals). Quoique le caractère du pays reste à peu près le même, on jouit de quelques belles vues. Je traversai de grands campons tenus avec une excessive propreté, de nombreuses plantations de riz, et un petit bois composé uniquement de bambous d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires (20 à 25 mètres). Les joncs contiennent, dit-on, beaucoup d'eau.

A Surumintengi, je ne trouvai qu'une simple maison de bambous où il y avait à peine le strict nécessaire, et qui servait de pied-à-terre aux fonctionnaires et aux officiers. Je n'emportais pas avec moi, comme les Européens efféminés, toutes mes affaires de ménage, mais seulement un paquet si petit que je pouvais le porter moi-même en cas de besoin : aussi eussé-je été obligée de me contenter

d'un repas excessivement simple et d'un lit très-dur, si M. Godoon n'avait eu l'amabilité d'envoyer devant moi tout ce qui m'était nécessaire avec quelques domestiques. Je trouvai un excellent dîner, du thé et du café, et je pus me reposer dans un lit très-doux.

2 *août. Padang-Sidimpuang* (20 paals). Pays de montagnes continues, interrompues cependant par des plaines plus ou moins grandes. La chaîne de montagnes va toujours en décroissant.

Padang-Sidimpuang commence à Ankola, et possède également un petit fort. Je rencontrai ici les derniers Européens : quelques officiers et un contrôleur, M. Hammers, chez qui je descendis.

Les trois derniers jours, j'avais eu des chevaux qui m'avaient beaucoup secouée ; j'arrivai tout à fait épuisée et sans le moindre appétit. A table, je pouvais à peine me tenir éveillée ; mais l'amour-propre m'empêcha d'avouer cette faiblesse. Je jetai les uns après les autres aux chats qui tournaient autour de la table tous les morceaux qui me furent servis. Heureusement l'on avait ici, comme dans tout Java, la coutume de faire une petite sieste dans l'après-midi. Jamais je n'approuvai cette coutume comme ce jour-là. Je me laissai tomber sur ma couche. Deux heures de sommeil me remirent : j'étais tout à fait reposée pour le thé, et le soir je jouai même une partie de whist avec ces messieurs.

Je vis ici un nouvel exemple de l'insensibilité d'une Javanaise. Le jour de mon arrivée, l'on enterra le capitaine de la garnison. Il laissait sa ménagère avec quatre enfants. Cette personne avait passé auprès de lui dix années de la vie la plus agréable.... Aujourd'hui que le père de ses enfants descendait dans la tombe, et qu'elle ne savait pas ce qu'il aviendrait d'elle et de ses fils, je la vis gaie et joyeuse, et riant et plaisantant comme s'il n'y avait eu aucun changement dans sa destinée.

Je restai trois jours à Padang-Sidimpuang. Ici aussi, lorsqu'on apprit mon intention de visiter le pays des Battaks, beaucoup d'indigènes vinrent me voir. Ils voulaient également me dissuader de mon voyage, d'autant plus que, dans les dernières années, il s'était élevé des dissensions entre les Battaks et les Hollandais. Les Battaks avaient fait une invasion sur le territoire hollandais, détruit un campon et emmené vingt-sept prisonniers. Les Hollandais envoyèrent quelques troupes pour rechercher les coupables, mais ils trouvèrent les campons vides : les habitants s'étaient retirés, comme c'est l'habitude chez eux en pareil cas, dans les gorges et les forêts les plus inaccessibles. La seule vengeance que purent tirer les persécuteurs fut de détruire quelques campons. M. Hammers me racontait qu'il y avait à peine deux ans, quatre hommes avaient été tués et mangés par les Battaks soumis au gouvernement hollandais.

Je n'en persistai pas moins dans ma résolution. Je voulais traverser la grande vallée de Silindong jusqu'au grand lac *Eier-Tau*, qu'aucun Européen n'a encore visité, et qui n'est connu que par les rapports des indigènes. L'on n'a encore sur sa situation, sur sa grandeur et sur les peuples qui en habitent les rives, que des données tout à fait imparfaites. Je ne pus donc pas me tracer d'avance un plan de voyage, et il me fallut m'en remettre en tout au hasard et à mon étoile, qui ne m'avait jamais fait défaut jusque-là. M. Hammers eut la bonté de me donner des lettres pour plusieurs rajahs qui étaient en relations avec les Hollandais, et de me munir d'un guide. Je mis en ordre quelques papiers que je laissai pour ma famille, dans le cas où je ne reviendrais pas, et je dis aux Européens un cordial adieu. Ce pouvait être les derniers que je voyais dans ce monde.

CHAPITRE VIII.

Continuation du voyage de Sumatra. — Course à pied. — Campement de nuit dans la forêt vierge. — Première rencontre avec les cannibales. — Haly-Bonar. — Sacrifice d'un buffletin. — La vallée Silindong. — Réception hostile. — Retour forcé. — Scènes sauvages répétées. — Retour aux possessions hollandaises. — Paija-Kombo. — Ascension du Merapi. — Retour à Padang.

Le 5 août, j'entrepris mon dangereux voyage : j'allai jusqu'à *Sipirok*, à 20 paals. Ce n'étaient partout que forêts et alangs-alangs. Le chemin passait sur une petite chaîne de montagnes d'où je pus apercevoir une des plus grandes vallées de Sumatra, la vallée ondulée de *Lawa*.

J'avais déjà traversé une grande partie de Sumatra et je trouvais cette île aussi attrayante, sinon plus attrayante que Java, pour les beautés de la nature. Quel magnifique pays l'on pourrait en faire ! Jusqu'à présent, proportionnellement à son étendue, elle est presque déserte, et, sauf quelques plantations, elle n'est pas cultivée. Les animaux féroces, les éléphants, les rhinocéros, habitent les superbes forêts de l'intérieur; les tigres sanguinaires parcourent les immenses étendues d'alang-alang. Il semble qu'une partie de Sumatra serait un pays favorable pour des émigrants européens. Sur les grands plateaux, qui sont fort nombreux, le climat est très-tempéré, malgré la proximité de l'équateur. Les forêts épaisses et luxuriantes, le haut alang-alang témoignent de la fertilité du sol. Certes, avec cette richesse de la nature il suffirait d'un peu de travail pour faire ici quelque chose d'admirable. Mais le gouvernement hollandais ne favorise

même pas l'émigration de ses propres sujets. Il prétend avec beaucoup de raison que les indigènes ne pourraient que se corrompre au contact des Européens. Un autre motif encore, à mon avis, c'est la crainte que les blancs, devenant avec le temps trop puissants pour leur petite patrie, ne s'allient aux indigènes et ne se déclarent libres.

Sipirok est situé dans une petite vallée régulière. C'est là que se trouve, sous la surveillance d'un greffier indigène, le dernier magasin de café. J'arrivai juste au moment où l'on allait livrer une grande fourniture, ce qui me donna l'occasion de voir beaucoup de monde, et principalement des Battaks. Leur aspect n'était pas agréable. C'est le même type de physionomie que chez les Malais, mais plus laid encore : les femmes sont excessivement petites. Pour l'art de se limer les dents, de les teindre en noir, et en un mot de se rendre aussi laids que possible, ils ont à coup sûr toute supériorité. Ils étaient très-peu vêtus et d'une façon très-misérable et très-sale. Ils avaient tous dans la bouche un gros paquet de siri, et crachaient à droite et à gauche à côté du café étalé. Pour passer le temps ils cherchaient sur leur tête et sur leurs habits la vermine dont ils étaient dévorés, et les enfants, tout dégouttants d'humeurs, se jetaient des fèves de café à la tête.

On examina le café, on remplit les sacs, on les porta au magasin, on paya les vendeurs, et la place se transforma en un bazar. On sortit de l'appartement du greffier toutes sortes de marchandises : les merciers, qui attendaient déjà depuis plusieurs heures qu'on eût emporté le café, étalèrent des étoffes de couleur, des perles de verre, des cercles de laiton, des comestibles et autres objets. Les riches regardaient tout l'étalage avec des regards avides ; les pauvres ne savaient à quel objet s'arrêter : ils voyaient beaucoup trop de choses séduisantes devant eux, et n'a-

vaient pas assez d'argent. Au bout d'une heure, le marché fut terminé, autrement dit les planteurs eurent dépensé leur argent.

A Sipirok, je cessai de voyager à cheval : il me fallut renoncer pour quelque temps, comme à Bornéo, à toutes les commodités de la vie, et me remettre à voyager à pied.

6 *août. Dànau* (12 paals). Je voyageai à travers des forêts, sur des collines et des montagnes escarpées, par des sentiers glissants et détestables.

Arrivée à Danau, on m'assigna une hutte à moitié délabrée qui contenait deux pièces. Je me vis dès lors entourée dans chaque *utta* (c'est ainsi que les Battaks appellent leurs villages) par une foule d'hommes. J'avais déjà remarqué à Muara-Sipongie ce désir de me voir, qui tenait à ce qu'aucune Européenne n'avait encore pénétré jusque-là. Ici ce fut encore bien pis, et la hutte était si pleine de monde qu'au premier instant je ne distinguai pas avec quels habitants je la partageais. Elle était habitée par un meurtrier et un mourant. Le premier avait tué un de ses voisins dans un accès de jalousie, et devait être décapité dans deux jours sur la place du bazar : il était couché tout nu par terre, attaché à un poteau, les pieds passés dans des entraves de bois, et se démenait comme un possédé; il criait, il riait, il pleurait tour à tour et se jetait de toutes ses forces de côté et d'autre : cela faisait peine à voir. Le malade, jeune homme de dix-huit ans, était également couché par terre, sans natte, sans couverture : il était affecté d'une maladie de poitrine et avait des quintes de toux terribles. Malheureusement je ne pouvais lui apporter aucun soulagement, n'ayant avec moi ni médicaments, ni rien qui pût être utile à des malades.

Je remarquai à cette occasion qu'on avait beaucoup plus de compassion pour le meurtrier que pour le malade. Les femmes lui préparaient du siri, lui apportaient pour son repas du riz et du poisson cuit, le faisaient manger comme

un petit enfant, parce qu'il avait les mains liées, chassaient les mouches qui le tourmentaient, lui rendaient mille petits services. Les hommes le conduisaient au fleuve voisin pour qu'il pût se baigner. Personne ne s'occupait du pauvre malade. On le laissait tousser et gémir sans rien lui donner à manger ni à boire, et on semblait le regarder comme ne faisant plus partie des vivants. Je ne pouvais rien lui offrir que du riz et de l'eau, car c'était aussi tout ce qu'on me donnait à moi-même. A Sumatra, dans les pays de montagnes, les maladies de poitrine semblent être fréquentes; les habitants toussaient beaucoup et avaient souvent des quintes très-fortes. La chaleur est très-grande pendant le jour, les nuits sont presque froides; il pleut beaucoup, et les habitants sont vêtus aussi légèrement que dans les pays chauds: ils n'ont même pas une couverture pour la nuit.

Je ne voulais pas rester dans la même pièce que le meurtrier, et je fis prier le rajah de m'assigner une autre hutte. Il eut la complaisance de faire éloigner le prisonnier et le malade. Mais l'on ne pouvait pas empêcher le peuple de m'entourer, et depuis lors je ne fus jamais seule un instant, même pendant la nuit. Jusqu'à minuit les feux étaient allumés et on causait; ensuite la plupart se couchaient où ils trouvaient de la place, tiraient leurs sarongs sur eux et ronflaient à qui mieux mieux.

Le 7 août, il me fallut rester à Danau. Le rajah, soumis encore de nom au gouvernement hollandais, me prévint que je ne pouvais pas visiter le pays libre des Battaks sans son escorte. Il voulait m'accompagner et veiller lui-même à ma réception chez les rajahs dont il était connu.

Par suite de cette résolution, il fit immoler en mon honneur un jeune buffle, pour invoquer les mauvais génies et les prier de ne traverser notre périlleux voyage d'aucun obstacle ou d'aucun malheur.

Le lendemain matin il vint me rendre visite avec une

douzaine de femmes et beaucoup de jeunes filles adultes, en partie ses parentes. Les jeunes filles et les femmes marchaient profondément inclinées, la tête à moitié cachée par leurs mains; ce qui est le salut des inférieurs à leurs supérieurs. Elles s'assirent à terre au fond de la hutte, et tirèrent de sacs de paille bien travaillés du siri qu'elles me destinaient.

Les jeunes filles portaient de dix à quinze anneaux de métal au bas de l'oreille, dont la partie supérieure était percée aussi et ornée d'un bouton ou d'un petit collier de perles de verre. Au cou, aux bras et aux pieds, elles ont des anneaux de laiton et des perles de verre. Elles abandonnent tous ces ornements lorsqu'elles se marient. Les jeunes filles ont la gorge couverte : les femmes vont d'ordinaire nues jusqu'à la ceinture. Les femmes et les jeunes filles rassemblent leurs cheveux en un grand nœud et y mettent de la paille pour le rendre plus gros. Les hommes laissent aussi pousser leurs cheveux et les attachent également en nœud, mais ils les couvrent d'un bonnet de paille ou d'un mouchoir. Cette coiffure est le seul signe qui puisse faire distinguer l'homme de la femme, car les hommes n'ont pas de barbe, et les deux sexes drapent le sarong de la même manière autour du corps.

Parmi les femmes il y en avait de très-corpulentes, comme je n'en avais pas encore vu chez les Malais. Plusieurs avaient passé la première jeunesse sans trouver de maris, ce qui provient sans doute de ce que les Battaks sont obligés d'acheter leurs femmes.

Le rajah était venu pour m'inviter à l'immolation solennelle du buffle. Je le suivis dans sa hutte. La cérémonie consista dans une danse que le fils du rajah, âgé de dix-huit ans, exécuta au son d'une musique bruyante. La hutte était pleine de monde au point qu'on pouvait à peine y remuer. Chacun voulait voir danser le jeune homme, qui, comme on disait, était possédé du mauvais génie. Il dansa

véritablement comme un possédé, jusqu'à ce qu'il tombât presque d'épuisement. Un autre danseur, qui n'était pas possédé, prit sa place jusqu'à ce qu'il fût reposé, ce qui ne tarda pas. Il recommença pour la seconde fois la même folie. On lui tendit une coupe remplie de riz non cuit, qu'il éleva plusieurs fois au-dessus de sa tête comme pour en offrir le contenu aux mauvais génies, ou attirer leurs bénédictions, puis il prit dedans quelques poignées de riz, les dispersa dans l'air et s'élança précipitamment dehors. Il jeta également en l'air devant la hutte plusieurs poignées de riz, et répandit le reste sur le buffle, qui, attaché sur un échafaud, était tout prêt pour le sacrifice; enfin il rentra dans la hutte et continua à se démener comme un fou jusqu'à ce qu'il tombât enfin tout à fait épuisé dans les bras des assistants. On immola alors le buffle, on le coupa en petits morceaux et on en distribua la plus grande partie au peuple. On me réserva le foie comme le morceau le plus délicat. On me le servit le soir; mais malheureusement il était détestable : on l'avait tellement fait rôtir qu'il était devenu aussi dur qu'une pierre, si bien que ce jour-là, quoiqu'on eût immolé le buffle en mon honneur, il fallut me contenter de riz et de sel.

8 *août.* Je quittai Danau avec une escorte de plus de vingt personnes; mais la plupart ne m'accompagnèrent qu'à 3 paals et s'en retournèrent une fois arrivés à la frontière. Ils me tendirent la main en me disant adieu et me souhaitèrent un heureux retour. Tous regardaient mon voyage comme une entreprise excessivement hasardeuse, et ils me firent comprendre par signes, en me montrant leur cou, qu'ils craignaient qu'on ne me coupât la tête et qu'on ne me mangeât.

Quoique cette pantomime ne fût pas très-encourageante, il ne me vint pas du tout à l'esprit de renoncer à mon voyage.

Mon escorte ne se composait plus que du rajah, de cinq

de ses gens, de mon guide, d'un kulli pour moi, et d'un autre kulli pour mon guide.

Nous traversâmes ce qu'on appelle le *désert*, des forêts sombres et presque impénétrables, ou des plaines d'alang-alang haut de près de 2 mètres. Nous ne vîmes nulle part ni une hutte ni un être humain, mais, en revanche, de nombreuses traces d'animaux sauvages, et surtout de tigres. Nous arrivâmes sur les bords d'un fleuve; il nous fallut, pour le passer, monter sur un arbre dont les branches avançaient en saillie au-dessus de l'eau, et formaient, en se croisant avec celles d'un autre arbre placé sur le bord opposé, un pont suspendu à 6 mètres au moins au-dessus du fleuve.

De temps en temps nous trouvions des éclaircies de bois, d'où nous avions les vues les plus magnifiques sur de grandes et belles vallées découpées par les sinuosités innombrables du Padang-Toru. Un petit lac, de la grandeur d'un étang, brillait, sur un des plateaux, de tous les reflets du soleil. Nous approchâmes souvent tout près du Padang-Toru : c'est un beau et large fleuve; mais il n'y avait aucune barque sur ses eaux. Partout où le regard se portait, l'on ne voyait que la solitude : on eût dit que nous étions les seuls habitants de la terre.

A cette époque de l'année, il pleut à peu près régulièrement toutes les après-midis, et le malheur voulut que la pluie nous trouvât toujours en route; car, ici comme à Bornéo, il ne fallait pas songer à voyager le matin. Ce mauvais temps me contrariait d'autant plus, qu'il me fallait renoncer absolument à changer de robe ou de linge. D'un côté, mes compagnons ne me quittaient jamais ni le jour ni la nuit; d'un autre côté, je n'avais pas toujours mon petit paquet sous la main lorsque j'avais besoin de la chose la plus indispensable. Mon guide, qui, comme celui de Sarawak, ne faisait que ce qui lui plaisait, commençait toujours par s'assurer d'un kulli dont il sa-

vait très-bien se faire servir, et le premier homme venu était toujours assez bon pour porter mon paquet ; si l'on ne trouvait personne, il laissait mes effets, en recommandant de les envoyer.

Aujourd'hui, la pluie fut insupportable au delà de toute mesure. Nous fûmes, en outre, obligés d'établir notre gîte dans la forêt. L'on construisit, il est vrai, rapidement un petit toit de feuillage, et l'on couvrit le sol de larges feuilles ; mais j'étais déjà traversée de part en part lorsque j'arrivai, et couverte jusqu'aux genoux de limon et de boue : je fus obligée d'aller nettoyer mes pieds et mes vêtements dans le petit fleuve près duquel nous nous étions arrêtés, et je vins, toute dégouttante d'eau et toute tremblante de froid (les soirées et les nuits étaient très-fraîches), chercher un feu qui, par le manque de bois sec, brillait plus qu'il ne chauffait.

Mes compagnons rassemblèrent du bois pour la nuit, prirent quelques petits poissons dans le fleuve, et apportèrent des bambous tout à fait verts, dont je ne comprenais pas encore l'utilité ou l'usage. Je vis bientôt qu'ils servaient de vases à cuire. Mes compagnons mirent du riz avec un peu d'eau sur des feuilles de pisang, les roulèrent et les introduisirent dans les bambous. Ils firent de même pour les petits poissons. On plaça les tiges sur le feu, et on les y laissa jusqu'au moment où elles commencèrent à brûler, ce qui demanda un temps très-considérable, à cause de la grande humidité qu'elles contenaient. On fendit ensuite les bambous, et l'on en sortit ces mets délicats. On embrocha quelques-uns des plus grands poissons avec de petits bâtons de bois qu'on planta en terre à côté du feu, et on les fit un peu rôtir.

Le repas était mauvais et malpropre, le riz non lavé, les poissons ni nettoyés ni salés ; mais, n'ayant rien pris de toute la journée, et mon appétit se trouvant ai-

guisé par une marche fatigante de 18 paals, je trouvai le manger excellent.

Avant de nous livrer au repos, je recommandai aux gens du rajah d'entretenir pendant la nuit un feu ardent, pour éloigner les tigres; mais ils tombèrent bientôt dans un profond sommeil dont mes cris ne les purent tirer. Il me fut impossible d'entretenir le feu, parce que le bois était trop mouillé, et bientôt nous fûmes entourés d'épaisses ténèbres. Je ne dormis pas une minute, redoutant moins de nous voir attaqués par des hommes que par des animaux. Toutes les fois que je voyais un ver luisant dans les broussailles, je croyais voir l'œil ardent d'un tigre; toutes les fois que j'entendais remuer dans le feuillage, je pensais à un serpent. Ce fut une nuit affreuse !

9 *août. Sossor-Doluk* (17 paals). Peu fortifiée par le repas de la veille, épuisée par l'insomnie, je me mis en route sans rien prendre, et j'affrontai des fatigues inouïes. Les chemins les plus mauvais que j'eusse jamais vus traversaient des forêts impénétrables, remplies de broussailles épaisses, de l'alang-alang excessivement élevé, ou des fleuves et des marais qu'il fallait souvent passer à gué. Les arbres et les buissons dégouttaient encore de la pluie de la nuit ; des montagnes à pic barraient le passage et étaient dangereuses à escalader, car la terre était partout si humide et si glissante, qu'on n'avait le pied ferme nulle part. A tous ces inconvénients se joignait encore la présence d'un jonc très-élevé, le *saccharum kœnigri*, dont les tiges s'élançaient à une hauteur de 1 mètre à 1 mètre et demi, et qu'on était obligé de courber pour passer. A ces endroits il n'y avait plus pour sentier qu'un passage étroit plein de trous et de fondrières ; on avait à peine assez de place pour mettre un pied devant l'autre. Si l'on tombait dans un trou ou dans une fosse, et qu'on voulût se

rattraper à un jonc ou à des broussailles, on s'en trouvait encore plus mal : le jonc cassait, et dans les broussailles il y avait toujours de grandes épines après lesquelles on se mettait les mains en sang. Nous fûmes assaillis par une telle quantité de moustiques qui nous suçaient le sang, que je saignais beaucoup de tout le corps, et particulièrement des pieds. Pendant la plus grande partie de ce voyage, et surtout en traversant le désert, je fus obligée de marcher nu-pieds ; car dans ces chemins bourbeux et en partie sous l'eau, il était impossible de se servir de chaussure sans être gêné pour la marche : aussi mes pieds furent-ils tout déchirés par les feuilles tranchantes de l'alang-alang, et tout piqués par les épines. A la fin de chaque journée, j'étais obligée de me faire enlever mes épines par un des indigènes; ils s'y prenaient très-bien, mais d'une manière très-douloureuse pour moi : ils se servaient, en guise d'instruments, de grands parangs peu pointus. Souvent mes pieds étaient si écorchés que je ne croyais pas pouvoir continuer à marcher le lendemain, et cependant l'on s'avançait chaque jour plus loin. Lorsque nous fûmes arrivés près de la sortie de la forêt, nous entendîmes des cris violents poussés par plusieurs hommes; cela nous effraya beaucoup. Nous nous tînmes quelque temps immobiles et sans respirer; enfin, nous nous glissâmes comme des voleurs, avec beaucoup de précaution, hors de la forêt. En sortant du bois, nous nous trouvâmes sur le bord du fleuve Puli, et nous aperçûmes les crieurs, au nombre de quarante à cinquante, presque dans l'état de nature, qui se tenaient dans l'eau et pêchaient des poissons. Le rajah m'engagea à rester en arrière avec mes compagnons, et il alla seul trouver le chef, qui pêchait, et lui demanda la grâce de me permettre l'entrée dans son pays. Après bien des demandes et des explications, le chef m'accorda la permission. Nous traversâmes à gué le fleuve, qui était assez large, et nous

fîmes halte sur l'autre bord, sous un arbre magnifique de la famille des dilléniacées, qu'on appelle *colbertia*. Cet arbre a des bourgeons à fleur plus gros que le poing, et qui ont l'air de fruits. J'en ouvris un, et je trouvai dedans une fleur admirablement belle. Lorsque la capsule est arrivée à sa maturité, elle s'ouvre d'elle-même.

Excepté cette belle espèce d'arbres, je n'en vis que peu dans les forêts de Sumatra qui fussent d'une grosseur ou d'une grandeur extraordinaires. J'ai bien vu des arbres de 30 et peut-être de même de 35 mètres, mais certainement jamais de 60 mètres, comme le prétendent certains voyageurs. Il me fallut aussi chercher les fleurs sauvages : elles sont loin ici de transformer, comme au Brésil, les forêts en jardins naturels.

Pour la route, la plus mauvaise partie en était faite heureusement ; maintenant commençait la lutte beaucoup plus dangereuse avec les hommes.

Nous repartîmes aussitôt. Le pays était toujours accidenté, mais plus dégagé, plus ouvert, et nous eûmes de bons sentiers pour arriver à notre station de nuit. Nous trouvâmes le sol déchiré de crevasses effrayantes; le regard se perdait avec effroi dans leur profondeur.

Lorsque nous arrivâmes à Sossor-Doluk, on fit quelques difficultés pour me recevoir ; on finit néanmoins par m'assigner une hutte en ruine, qui était tellement de travers et tellement penchée que je m'attendais à chaque instant à la voir s'écrouler. Le toit ressemblait à un crible ; je pouvais, pendant la nuit, compter les étoiles au-dessus de ma tête : mais c'était un gîte magnifique, si on le compare à ceux de la forêt humide et sombre.

Le soir, le rajah du village vint me voir avec le rajah d'un village voisin, de *Sigumpolang*, qui était venu par hasard en visite. Tous deux firent beaucoup de difficultés avant de m'accorder la permission d'entrer dans le pays. A la fin mon sexe me fit obtenir ce que je demandais. Si

j'avais été homme, ils m'auraient sans doute pris pour un espion, et m'auraient repoussé ou tué.

Près de Sossor-Doluk il y a une source d'eau chaude, qui n'a pas la moindre odeur de soufre. Les habitants s'y baignent fréquemment et la regardent comme salutaire pour toutes les maladies.

10 *août. Sigumpolang*, *Petit-Toba* (5 paals). Le rajah de cet utta, Hali-Bonar, vieillard de six pieds, plein de vigueur, nous accompagna. Nous traversâmes le Padang-Toru sur un pont suspendu, formé d'une seule tige de bambou, d'au moins 20 mètres de long et de 15 centimètres à peine de diamètre; de petites baguettes minces formaient un garde-fou sur les côtés. Comme à Bornéo, elles ne servaient pas pour s'appuyer, mais seulement pour se maintenir en équilibre. Je ne pouvais assez admirer la simplicité de construction et la solidité de ce pont. Le bambou se balançait librement en l'air : seulement, les bouts reposaient sur des troncs d'arbre. Plus on approchait du milieu, plus le pont tremblait...; je remerciai Dieu lorsque j'eus atteint heureusement le bord opposé. Cette seule tige portait en même temps à peu près douze personnes. Le paysage était charmant, la vallée grande et verte, avec des plaines couvertes de riches plantations de riz.

Hali-Bonar me conduisit à un demi-paal de son utta, à une grande place dégagée, sur laquelle se tenait le bazar, pour me présenter au peuple et à plusieurs rajahs [1], afin que si, dans le cours de mon voyage, je passais par l'un des uttas de ces gens, ils me reçussent amicalement. Les rajahs qui se trouvaient au bazar s'assirent sur le sol près de moi, et les gens armés, qui suivaient

1. Chez les Battaks, chaque utta a aussi son rajah. Leur grand nombre rend le voyage très-ennuyeux, parce qu'il faut à chaque instant solliciter la protection d'un nouveau rajah.

chaque rajah au nombre de six, formèrent un cercle autour de nous, précaution d'une grande opportunité, car le peuple s'avançait de tous côtés en poussant des cris terribles. Les marchands abandonnèrent leurs marchandises; les acheteurs laissèrent leurs emplettes ; tout le monde voulait me voir; les hommes et les enfants qui ne purent pas approcher montèrent sur les arbres : c'était une vraie fourmilière, un bourdonnement, un bruit dont on ne peut se faire une idée. Je ne comprenais pas un mot de ce qu'ils me disaient, et je me trouvais presque isolée au milieu de ces sauvages : le rajah de Danau était resté avec ses gens et mon guide dans l'utta. Dans la foule je vis beaucoup d'hommes forts et de six pieds de haut; les femmes aussi étaient plus fortes que toutes celles que j'avais vues jusqu'alors à Sumatra. Mais c'était toujours un type de physionomie laid comme partout ailleurs, les mâchoires larges et horriblement saillantes, le teint pas très-foncé. Les deux sexes étaient vêtus de sarongs. Les femmes avaient les oreilles percées et y portaient de grandes plaques de laiton ou de petits morceaux de bois ronds; elles se plaçaient aussi sur la tête de grands mouchoirs pliés. Les hommes n'avaient qu'une seule oreille percée, mais le trou était aussi grand qu'aux oreilles des femmes; les rajahs y suspendaient des cercles d'or; les autres y passaient des cigares de paille. Une autre distinction du rajah consistait en une grande pipe de laiton, attachée à un tube pesant du même métal.

Je remarquai chez les Battaks les mêmes bracelets de coquillages blancs, les mêmes paniers, les mêmes sortes de tambours, les mêmes étoffes d'écorce que chez les Dayaks.

Après que j'eus passé plus d'une heure dans cette foule, Hali-Bonar me conduisit à son utta.

Les maisons des Battaks sont bâties sur pilotis, comme celles des Malais, mais beaucoup plus grandes,

plus belles et plus solides. Elles ont des toits très-élevés, qui dépassent la maison de 1 mètre et demi. Les deux extrémités des toits se terminent en pointes allongées. Je pourrais évaluer la hauteur des maisons et leur largeur à 12 ou 15 mètres. Elles sont faites de cloisons en planches ; les toits sont couverts de fibres du palmier aranga.

La façade de beaucoup de ces maisons était peinte et ornée de jolies ciselures, comme dans le campon de Kotto-Godong, près de Fort-de-Kock. On ne voit ni fenêtres ni portes : seulement, dans le haut, on a pratiqué à l'extérieur une petite galerie de bois, couverte par la saillie du toit, à laquelle correspond dans l'intérieur une porte à laquelle il faut monter par des échelles. L'entrée de la maison est aussi abritée par le toit et peut se fermer par une trappe ; l'intérieur se compose d'une seule pièce, dans laquelle habitent généralement trois ou quatre familles, chacune dans son coin. Dans ces maisons il fait naturellement très-sombre : on n'aperçoit au premier abord que quelques ouvertures, placées dans le haut, et qui donnent une issue à la fumée, dont la chambre est toujours pleine; quoique les habitants aient peu de chose à cuire, il y a presque toujours du feu dans chaque coin de la chambre.

Dans l'espace au-dessous de la maison on élève des porcs, de la volaille, des vaches qui sont toutes noires, des buffles, des chiens, et par-ci par-là aussi un cheval. Les porcs sont d'une espèce toute particulière : ils ont le groin très-pointu, le dos un peu courbé, les pieds courts, peu de soies, mais en revanche une crinière épaisse et courte comme celle des chevaux.

Je trouvai les provisions de bétail et de riz très-considérables et très-abondantes en comparaison de celles des Javanais ou des Malais de Sumatra. Les ustensiles de la maison consistaient en marmites de fer, en pots de terre,

en assiettes, en écuelles, en une quantité de nattes et de paniers, en rouets, en bahuts de bois, et autres objets semblables.

Devant presque toutes les maisons il y a un *soppo*, c'est-à-dire une hutte ouverte avec un double toit, formant un grenier où l'on conserve le riz dans des sacs et des corbeilles. Ce soppo est la véritable habitation pendant le jour. Les femmes y tressent des sarongs, les hommes s'y réunissent pour tuer le temps à bavarder et à ne rien faire; car chez les Battaks aussi la femme doit faire presque tout le travail. Le soir, c'est dans le soppo qu'ont lieu les réunions de jeunes filles et de jeunes gens. On assigne également les soppos aux étrangers comme gîtes pour la nuit : aussi fut-ce là que je pris mon logement.

Hali-Bonar me proposa de m'accompagner jusqu'à *Silindong* (*Grand-Toba*), offre qui me causa d'autant plus de joie que le rajah de Danau et sa suite m'avaient quittée.

Il me fallut rester un jour, comme à Danau; car Hali-Bonar aussi immola le lendemain un jeune buffle, en partie pour me faire honneur, en partie pour prier les mauvais esprits de ne traverser notre voyage d'aucun obstacle. Il vint me chercher lui-même pour cette cérémonie, et me conduisit dans un soppo propre et garni de tapis, qui se trouvait en face de sa maison. La cérémonie eut lieu en plein air. Il y avait un grand nombre de musiciens, dont les instruments étaient le tambour et le gong ; quelques-uns soufflaient aussi dans une sorte de cornemuse et dans de longs chalumeaux. Le buffletin fut immolé au son de la musique; les entrailles, qui passent pour la partie la plus friande, furent portées dans la maison du rajah, et le reste fut distribué au peuple. Le rajah de Danau en eut nécessairement sa part, ainsi que ses gens.

Un homme, vêtu simplement à la vérité, mais d'une manière originale, s'avança alors sur le tréteau. Il portait

un beau sarong qui lui descendait des hanches aux pieds, avait un mouchoir blanc roulé sur la tête en forme de couronne, et le corps entouré d'une espèce de châle noir dont les bords étaient ornés de perles de verre. Les châles ont 1^{m},50 de long et 75 centimètres de large, et ne sont portés que par les hommes, et seulement les jours de fête ou quand les guerriers partent pour le combat. L'homme tenait dans une main une corne de buffle remplie d'eau, dans l'autre une feuille de bétel. Après un long discours qui ressemblait à une prière, il commença une danse assez jolie : il éleva plusieurs fois en l'air la coupe et la feuille, et leva aussi les yeux au ciel. Il répandit ensuite un peu d'eau devant les musiciens et devant moi, et versa le reste sur la feuille de bétel. Il remplit une seconde fois la corne avec de l'eau et recommença la même cérémonie; après quoi il prit une assiette pleine de riz, et, après un nouveau discours, il le répandit comme il avait répandu l'eau. Le rajah s'avança à son tour sur l'estrade, suivi d'un homme qui se tenait toujours à une petite distance derrière lui et avait l'air d'être un domestique. Il imita en tout le premier danseur, si ce n'est que la seconde fois, au lieu de la corne, il prit une assiette de gâteaux de riz qu'il vint placer devant moi après la danse. A la fin, le rajah et le danseur se mirent à exécuter ensemble une danse nouvelle, pendant laquelle ils levèrent plusieurs fois leurs mains au ciel comme s'ils priaient, en accompagnant cette pantomime de regards respectueux. Pendant ce temps-là, le domestique suivait toujours le rajah comme son ombre. Celui qui n'aurait pas su que cette invocation s'adressait au chef des mauvais esprits, ou, comme nous disons, à Lucifer, aurait regardé tout cela comme un culte très-beau de la divinité. Jamais, chez aucun peuple, je ne vis une cérémonie d'une apparence aussi solennelle.

Une fois que les deux danseurs furent partis, il en vint

d'autres qui exécutèrent des danses peu variées et ennuyeuses, semblables à celles des Malais.

Les femmes n'assistaient pas à cette fête : elles reçurent néanmoins leurs parts dans la distribution de la viande. Après la fête, on prépara et on servit le banquet dans le soppo où j'habitais. On fit cuire de la farine de riz dans le sang de buffle, et on rôtit la viande et les entrailles avec de petites broches de bois. L'on me donna ma part des mets, et principalement un grand morceau du foie. Ce que j'en laissai me fut toujours représenté jusqu'à ce que je l'eusse fini; on ne me donna rien autre chose. Plusieurs des convives burent après le dîner une liqueur très-chaude et presque bouillante, qui, dit-on, sert à faciliter la digestion comme notre café noir.

Après le repas, je priai Hali-Bonar de faire exécuter quelques danses nationales. La danse des glaives ressemblait en tous points, à mon grand étonnement, à celle que j'avais vu exécuter par les Dayaks. La danse des couteaux ressemblait tout à fait à la danse des glaives; la seule différence était que les couteaux n'étaient pas placés à terre, mais passés dans des gaînes que les danseurs portaient à la ceinture, et dont ils les retiraient en dansant. Un pugilat, qui eut lieu après, excita beaucoup l'hilarité des spectateurs. Les deux lutteurs ou les deux danseurs se frappaient et se poussaient avec beaucoup de précaution, en faisant des pieds et des mains les contorsions les plus grotesques. La danse du diable était très-animée et très-sauvage. Ces quatre danses avaient été exécutées par deux hommes seulement. On passa ensuite à une danse à laquelle prirent part quatre hommes et une femme. La femme ne faisait, il est vrai, que quelques mouvements, et se tenait accroupie à terre; les hommes dansaient autour d'elle. Toutes ces danses étaient animées, et offraient des figures et des poses très-jolies. Les danseurs y tenaient toujours les yeux fixés à terre.

J'avais vu alors toutes les danses, à l'exception de celle qu'on exécute au supplice d'un homme destiné à être mangé. L'on ne voulait pas me la faire voir, mais on finit par céder à mes prières. On attacha à cet effet un gros morceau de bois à un pieu pour tenir lieu de victime, et on lui mit un chapeau de paille. Avant de commencer la danse, les indigènes se jetèrent un peu de terre sur la tête. La danse était elle-même très-animée et accompagnée de beaucoup de grimaces; les danseurs levaient la jambe aussi haut qu'ils pouvaient, et brandissaient leurs couteaux au-dessus de la victime. Enfin l'un d'eux lui donna le premier coup; les autres suivirent son exemple, et recueillirent soigneusement le sang. Ils séparèrent la tête (le chapeau de paille) du tronc, la placèrent sur une natte étalée, dansèrent autour en poussant des cris joyeux et sauvages. Quelques-uns soulevaient la tête et la portaient à leur bouche comme pour en lécher le sang; d'autres se couchaient par terre, comme pour recevoir le sang qui dégouttait de la tête, ou y plongeaient leurs doigts et les portaient à leur bouche. Ils firent tout cela avec une apparence de gaieté plutôt que de férocité : il doit en être tout autrement lorsqu'on tue véritablement un homme.

Néanmoins ce jeu épouvantable ne laissa pas de me faire une grande impression. Je regardai involontairement les figures féroces au pouvoir desquelles je me trouvais; des images effroyables se pressaient dans mon esprit, et, lorsque je fus retournée dans mon soppo, je ne tombai que tard dans un sommeil agité, troublé de rêves épouvantables, qui me rappelaient la scène dont j'avais été témoin.

12 *août*. *Si-Pjarajah* (10 paals). Les premières clartés du soleil dissipèrent les visions de la nuit, et je me remis en route avec un nouveau courage. Il nous fallut traverser le torrent profond et rapide du Pa-

dang-Toru, ce qui ne fut pas une petite affaire pour moi, qui ne savais pas nager. Deux indigènes me tendirent chacun une main; je maintins ma tête au-dessus de l'eau, et ils me tirèrent ainsi derrière eux. Nous eûmes de bons chemins; nous traversâmes quelques chaînes de collines assez basses, et de belles vallées accidentées. Les chaînes de montagnes, que nous ne perdions presque jamais de vue, devenaient de plus en plus basses. Les plus hauts pics pouvaient avoir de 350 à 450 mètres. Nous vîmes peu d'uttas; ils étaient entourés de remparts de terre ou de palissades. Nous fûmes toujours obligés de demander à la porte la permission d'entrer. J'eus beaucoup à souffrir de la température; la plus grande partie de la route était exposée au soleil ou passait à travers des alangs-alangs d'une chaleur brûlante. Le thermomètre marquait 40 degrés Réaumur.

A Si-Pjarajah, je passai encore la nuit dans un soppo. Je ne savais jamais quelle demeure je devais choisir, du soppo ou de l'habitation du rajah. Dans le soppo, j'étais continuellement comme en montre dans une boutique ouverte. Les indigènes ne se contentaient pas de s'arrêter devant la porte; ils pénétraient dans l'intérieur. Le soir, on allumait les feux et l'on causait jusqu'à une heure très-avancée de la nuit. Chaque nouvel arrivant voulait savoir de la bouche même de mon guide ce que je venais faire, d'où je venais, et autres choses semblables. Personne ne se fiait aux renseignements de son voisin. La venue d'une Européenne était une chose trop extraordinaire pour eux; ils ne pouvaient pas se l'expliquer. Ces barbares aussi me firent l'honneur de me prendre pour un être extraordinaire. Beaucoup de curieux qui étaient venus d'autres uttas se couchaient aussitôt qu'ils avaient trouvé une place pour s'asseoir, et passaient le reste de la nuit à dormir.

J'eus un jour non moins de désagréments dans la maison d'un rajah. Les femmes qui, en présence de leurs

maris, étaient timides et réservées et fuyaient à mon approche avec leurs enfants, devenaient, aussitôt que j'étais seule au milieu d'elles, non-seulement confiantes, mais importunes au point de me demander tout mon petit avoir, sans en excepter les vêtements que j'avais sur moi. Je ne savais comment me défendre d'elles; car, si j'avais commencé à leur donner quelque chose, elles m'auraient tout pris : je mis mon petit sac derrière moi, et je fus plusieurs fois obligée de les repousser. Elles se retiraient ordinairement alors avec des menaces et des paroles de violence.

J'évitais le plus possible de me trouver avec elles. J'étais beaucoup plus en sûreté avec les hommes : ils me regardaient pendant des heures entières bouche béante, parlaient continuellement de moi, mais se conduisaient d'ailleurs d'une manière très-convenable.

Un autre désagrément dans les maisons était l'obscurité pendant le jour, et la fumée le soir, pendant que les feux étaient allumés. Je pouvais à peine ouvrir les yeux.

Il y avait ici tant de saleté et de malpropreté, que je ne prenais les mets que l'on m'offrait qu'avec le plus grand dégoût. On jetait le riz dans le pot sans le laver : on ne nettoyait même pas le pot, pensant que, tant qu'il restait un peu de riz dedans, cela n'était pas nécessaire. Le matin, on faisait cuire du lait dans lequel on jetait des herbes et des feuilles pour en faire du fromage. On pressait ensuite le fromage avec des mains sales ; on jetait le lait caillé sur le riz, et l'on mélangeait encore cela avec les mains. Si l'on tuait un poulet pour moi et mon guide, on le déchirait en quatre parties qu'on mettait dans le feu et qu'on laissait ordinairement se réduire en charbons ; les indigènes lavaient un peu les entrailles et les préparaient pour eux. Ils mangeaient tout ce qui vit, jusqu'aux vers de terre, et toute espèce de gros insectes. Je pouvais d'autant moins m'expliquer cette voracité dégoûtante, que je voyais dans

tous les uttas une grande quantité de bétail, des volailles, des cochons, du riz et d'autres provisions.

Les femmes sont ici plus encore, s'il se peut, qu'à Mandelling et à Ankola, considérées comme des bêtes de somme. Les hommes se contentent de construire les maisons et de planter le riz : ce sont les femmes qui font tout le reste. J'étais surtout étonnée de voir combien de temps les femmes allaitaient leurs enfants et les portaient sur leurs épaules.

Des enfants de trois ans se pendaient encore au sein de leur mère et le disputaient aux enfants plus jeunes. Je vis beaucoup d'enfants de deux ans, gros et forts, quitter le jeu dès qu'ils apercevaient leur mère et grimper sur ses épaules. La mère attachait son enfant avec un vieux mouchoir ou un sarong, et faisait son travail avec ce fardeau. Le matin, la mère réveillait un enfant, souvent assez grand, l'attachait elle-même sur ses épaules et commençait le travail de la journée.

13 *août. Silindong, Grand-Toba* (12 paals). La première partie de la route traversait, comme celle d'hier, des vallées accidentées et peu peuplées; nous gravîmes ensuite une chaîne de montagnes peu élevée, et nous vîmes la vallée de Silindong, qui se déroulait à nos pieds dans toute sa longueur. Je n'avais pas encore vu dans ce voyage de plaine qui eût plus de quelques paals de long, à l'exception toutefois de la vallée de Lava; j'avais maintenant devant les yeux une plaine qui devait certainement avoir plus de 20 paals de long et plus de 8 de large.

Elle était arrosée par le cours sinueux du Padang-Toru, et couverte de riz d'un vert luxuriant. Une quantité innombrable de petits bosquets étaient dispersés sur le grand tapis de verdure. Chaque bosquet cachait, comme je le vis plus tard, un utta.

Au moment où nous allions descendre dans la vallée, Hali-Bonar me conseilla de ne pas m'écarter et de me tenir

toujours derrière lui. Ses six gardes armés de lances ouvraient la marche. Il venait après eux, moi après lui, et après moi mon guide et quelques gens d'un utta quelconque. Au premier utta on fit déjà quelques difficultés pour nous laisser passer : on savait partout que j'étais dans le pays et que je voulais aller au lac d'Eier-Tau. A tous les uttas qui se rencontraient sur notre route, nous trouvâmes des hommes assemblés, armés de lances et de parangs, qui voulaient m'empêcher d'aller plus loin. Mais Hali-Bonar finissait toujours par leur persuader de me laisser passer.

Dans un endroit pourtant, cela sembla devenir plus sérieux. Plus de quatre-vingts hommes armés se tenaient sur la route et nous attendaient. Lorsque nous voulûmes passer devant eux, ils nous barrèrent le chemin et ils eurent en un instant formé un cercle autour de moi. Ces sauvages avaient l'air barbare et farouche au delà de toute expression. Ils étaient grands et forts : beaucoup avaient six pieds de haut ; leur physionomie était animée par la passion, ce qui ajoutait encore à leur laideur : leur grande bouche, avec ses mâchoires saillantes, ressemblait plutôt à la gueule d'un animal féroce qu'à la bouche d'un homme. Ils criaient après moi d'une façon si assourdissante, que, si je n'avais pas été déjà habituée à de pareilles scènes, j'aurais été extrêmement effrayée.

J'avais peur, toutefois ; la scène était trop épouvantable; mais je ne perdis pas ma présence d'esprit, et je m'assis, calme et sans crainte apparente, sur une pierre qui se trouvait sur le chemin. Plusieurs rajahs s'avancèrent vers moi en me menaçant par paroles et par gestes, si je ne m'en retournais pas, de me tuer et de me manger. Je ne comprenais pas leurs paroles, mais leurs signes ne me laissaient aucun doute, car ils désignaient ma gorge avec leurs couteaux, mes bras avec leurs dents, et ils faisaient aller leurs mâchoires comme s'ils avaient déjà la

bouche pleine de ma chair. Je m'étais préparée depuis mon entrée dans le pays à de pareilles scènes, et j'avais appris à cet effet quelques petites phrases dans leur langue. Je pensais que si je pouvais dire quelque chose qui leur plût et qui les fît rire, j'aurais un grand avantage sur eux; car les sauvages sont comme les enfants, la moindre bagatelle suffit souvent pour en faire des amis. Je me levai donc et je frappai amicalement sur l'épaule du rajah qui s'était le plus approché de moi, en lui disant d'un air gai et souriant, moitié en malais, moitié en battak : « Vous n'allez pas tuer et manger une femme, surtout une vieille femme comme moi, dont la chair est déjà dure et coriace. » Puis, je leur fis comprendre par gestes et par paroles que je n'avais pas du tout peur d'eux, et que j'étais toute prête à renvoyer mon guide et à aller seule avec eux, s'ils voulaient seulement me conduire à Eier-Tau.

Par bonheur, ils trouvèrent mon baragouin et ma pantomime risibles. Mon calme et mon audace leur plurent... : j'avais réussi. Ils me tendirent les mains : les rangs des hommes armés s'ouvrirent, et, gaie et contente, avec le sentiment d'être échappée au péril, je me remis en route avec mon escorte. Nous arrivâmes sans être importunés à *Tugula*, où le rajah Ompu-Soubun me reçut dans sa maison.

Le 14 août, nous ne fîmes qu'un trajet de 6 paals. Des scènes sauvages interrompirent notre marche à plusieurs reprises. Ce fut avec la plus grande peine que j'arrivai jusque chez le rajah Ompu-Nimar-Longus, dans l'utta duquel je fus obligée de rester ce jour-là et la moitié du jour suivant.

On avait fait à mon occasion de grands préparatifs. A chaque instant il arrivait un nouveau rajah avec une petite escorte de gens armés : bientôt l'utta fut plein d'hommes et de guerriers. Le conseil d'en haut avait décidé que je n'irais

pas plus loin. Être arrivée si près du but, avoir échappé heureusement à tant de dangers et à tant de fatigues, et être obligée de retourner.... c'était cependant bien dur! Au dire des indigènes, je n'étais plus guère qu'à 10 ou 12 paals du lac Eier-Tau; je n'aurais eu qu'à franchir une petite chaîne de collines, et je me serais trouvée sur ses bords. Ils me disaient que la *Grande-Eau*, comme ils appelaient le lac, avait une vaste étendue, que les pays environnants étaient très-fertiles et habités par des peuples puissants, qui obéissaient à une reine. En vain je renouvelai ma proposition de renvoyer mon guide et d'aller seule avec un des leurs; en vain j'essayai de les décider à me laisser gravir seulement la montagne, pour que je pusse au moins jeter un coup d'œil sur le lac. Ils me répondirent qu'il existait entre eux et les Battaks d'Eier-Tau une mésintelligence continuelle, et que personne d'entre eux ne voudrait se hasarder à me conduire dans leur pays. Ils m'assurèrent qu'aucun Hollandais (tous les Européens sont pour eux des Hollandais) n'avait encore pénétré aussi loin que moi sans être traité en ennemi, c'est-à-dire sans être tué et mangé.

Plus tard, l'on me dit que la reine d'Eier-Tau avait fait avec les Silindongs un traité de paix portant qu'ils ne laisseraient pénétrer aucun étranger jusqu'à la frontière de leur pays. Ce que la chose avait de vrai ou de faux, je ne pus le savoir.

Le lendemain, l'affluence fut encore plus grande : on eût dit que tous les habitants de la vallée en état de porter les armes étaient réunis. On ne voyait que des lances et des parangs, dont beaucoup étaient tirés du fourreau, et quelques armes très-longues. Tout cela avait un cachet vraiment militaire, et j'aurais contemplé cette scène avec beaucoup d'intérêt, si ma position avait été moins critique. Je vis aux mines et aux gestes des sauvages que tout ce qui se passait avait rapport à moi, et je ne pus rester un

instant sans craindre qu'il vînt à l'un ou à l'autre l'idée de m'assassiner ; car, s'il suffit d'une bagatelle pour vous concilier l'amitié des sauvages, il suffit aussi d'un rien pour en faire des ennemis impitoyables. Ce qui m'était le plus pénible, c'était la pensée que je me trouvais au milieu de cannibales. Souvent je ne comprenais pas moi-même où j'avais pris le courage de me hasarder parmi ce peuple.

Pendant la nuit, il était mort une femme dans la maison attenante à celle du rajah où j'habitais : j'y allai le matin pour voir ce qu'on faisait du corps. Il était étendu sur une natte et enveloppé de deux sarongs, de manière à ne laisser paraître que la tête. Trois femmes, qu'on me dit être les filles de la morte, se mouvaient lentement autour du corps, frappaient la terre en cadence avec leurs pieds, murmuraient en même temps quelques paroles, et s'enfonçaient les ongles dans leur poitrine nue, au point d'en faire jaillir le sang en plusieurs endroits. A chaque instant elles se penchaient sur le corps et le touchaient. Les parents de la morte étaient placés au chevet du lit et poussaient de moment en moment des gémissements affreux. Le mari se tenait à côté et avait une mine désolée. Le cercueil placé devant la maison était fait d'un tronc d'arbre creusé, mais si étroit qu'il fallut presser sur le corps pour l'y faire entrer. L'on enterre ordinairement les morts sur la lisière des forêts ; dans un utta seulement je vis un tombeau près d'une maison.

Un constraste choquant avec les cérémonies dont les sauvages entourent les morts est leur indifférence pour les malades. Je vis dans plusieurs uttas des créatures à moitié mourantes se traîner à grand'peine par l'échelle de la maison pour se mettre au soleil, sans que personne s'occupât d'elles ou leur prêtât assistance.

15 *août*. Vers midi, je quittai l'utta avec mes compagnons. On me reconduisit, mais par un autre chemin

que celui qu'on m'avait fait suivre pour venir; on me traînait en zigzag d'un utta à un autre : on eût dit que les Battaks voulaient m'accorder avec plus de peine encore la permission de quitter leur pays que celle d'y entrer.

Les uttas de cette vallée sont entourés de remparts de 2 mètres et demi de haut et de plantations de bambous si élevées et si serrées qu'elles ne laissent voir ni le rempart ni les maisons. Plusieurs sont encore entourés d'une mare. Chaque utta a une seule entrée fort étroite qu'on ferme la nuit.

Quoique j'eusse renoncé à aller plus loin, et que je fusse déjà en train de retourner, ma vie n'était pas encore en sûreté, comme le montra la journée d'aujourd'hui. Un homme de haute taille et d'une physionomie féroce nous reçut, entouré de gens armés, à la porte d'un utta. L'on forma, comme la veille, un cercle autour de moi. Le sauvage parla avec une grande véhémence et permit à peine à mes compagnons de placer un mot; je vis une fois la figure jaune de mon guide devenir plus pâle et la parole s'éteindre sur ses lèvres. Le sauvage me poussa moi-même plusieurs fois, me fit signe impérieusement de le suivre dans sa maison, et me prit même par le bras; mais Hali-Bona me fit signe des yeux de ne pas m'éloigner de lui et de ne pas suivre cet homme. Ce ne fut qu'après de longues explications et un débat animé, qu'Hali-Bona obtint qu'on me laissât continuer ma route. Ma vie, dans cette circonstance, ne tint qu'à un fil.

Lorsque nous eûmes quitté l'utta, mon fidèle protecteur me dit de me tenir tout près devant lui : il devait craindre sans doute que ce chef sanguinaire ne courût après nous et ne me frappât de son couteau par derrière. Il nous recommanda également d'aller aussi vite que possible. Nous marchâmes pendant cinq heures, sans nous arrêter, à travers des forêts et de l'alang-alang, jusqu'à un utta où les habitants se montrèrent plus bienveillants et disposés à

nous offrir l'hospitalité pour la nuit. Mais Nali-Bonar trouva que la distance n'était pas encore assez grande, et nous nous remîmes en route en courant toujours par de mauvais chemins de traverse. Ce ne fut que tard dans la soirée que nous arrivâmes à un utta dont j'ai oublié le nom; nous traversâmes tant d'uttas en revenant, que je ne pouvais pas me rappeler tous leurs noms; d'un autre côté, je n'osais pas non plus les écrire, de peur de passer pour un espion.

16 *août*. Ce matin, je vis une jeune fille se précipiter hors d'une maison, et se rouler par terre en pleurant et en hurlant comme s'il lui était arrivé le plus grand malheur. Elle arrachait en même temps une à une les parures de son cou, de ses bras, de ses oreilles, et les enveloppait soigneusement toutes dans un mouchoir. Puis elle se releva, courut vers une maison voisine, se roula de nouveau en poussant des cris et des hurlements, se releva une seconde fois encore et rentra dans la maison d'où elle était sortie. Je regardais cette pauvre créature comme folle, mais mon guide me dit qu'elle se mariait le soir et qu'elle devait, par conséquent, dépouiller tous ses ornements, perles de verre, colliers de laiton et autres. Elle donnait à sa parure des larmes bien amères, tandis que son œil restait peut-être sec en disant adieu à la maison de ses pères.

Nous avançâmes encore peu aujourd'hui. Nous allions d'un utta à l'autre : quelquefois nous faisions de grands détours pour éviter un utta dont Hali-Bonar savait les habitants mal disposés à notre égard. Je ne pus jamais m'expliquer pourquoi nous ne suivîmes pas, en retournant, le chemin que nous avions pris pour aller.

Dans les uttas où nous passâmes la nuit, nous fûmes toujours reçus avec hospitalité : on nous donnait souvent avec le riz de l'*ubi* (des pommes de terre douces), ou bien même un poulet; le matin on nous donnait du *tadi* (du lait caillé). Le poulet, l'ubi et le tadi étaient fournis par le

rajah, le riz par la commune. Mais dans les uttas où l'on ne nous fit pas bon accueil, ce fut à peine si nous pûmes obtenir une gorgée d'eau.

17 *août.* Comme la veille et l'avant-veille, nous allâmes d'un utta à l'autre, et nous y trouvâmes partout une réception plus ou moins amicale.

18 *août.* Nous avions enfin traversé heureusement la belle vallée de Silindong, dont la vue m'avait fait tant de plaisir et dont le passage avait été marqué par des circonstances si dangereuses et si terribles. Tout danger n'était cependant pas évité ; mais du moins la partie la plus mauvaise de la route était parcourue [1].

Je comptai, dans mon voyage tout autour de la vallée de Silindong, plus de cinquante uttas. Autant, si non plus, peuvent être situés plus loin dans la vallée. Beaucoup d'uttas se composent de vingt à quarante maisons; les plus petits en ont de une à six. Dans les grandes maisons, je comptai, dans les quatre coins de la pièce, de vingt à vingt-cinq personnes, y compris les enfants ; mais la grandeur des maisons n'est pas toujours aussi considérable, puisque beaucoup ne contiennent qu'une seule famille. Si l'on prend, tout bien compté, une moyenne de cent cinquante habitants par utta, on trouve, pour toute la vallée, une population de quinze cents âmes, ce qui, certainement, n'est pas un calcul exagéré. Dans aucune île de l'archipel indien, sans en excepter Java, je ne vis une contrée aussi peuplée et aussi bien cultivée.

Il est fâcheux que justement dans cette belle vallée les habitants soient féroces et cannibales. Les hommes sont en général très-grands et très-forts, principalement les rajahs, pour le choix desquels on considère surtout la taille et

1. Quelque temps plus tard, deux missionnaires français se rendirent dans le pays des Battaks libres. J'avais pénétré jusqu'au Petit et au Grand-Toba; eux n'allèrent que jusqu'à Tapanola. Ils furent tués par les cannibales, et dévorés au milieu de grandes réjouissances.

la force. Le teint des Battaks est brun clair ou brun jaunâtre. Les hommes portent les cheveux ou longs et flottants, ou à moitié coupés et formant brosse sur leur tête, comme des soies de porc. Hommes et femmes sont vêtus de sarongs de couleur noire, bordés quelquefois de perles de verre. Un sarong garni de perles de verre coûte jusqu'à trente-cinq ou quarante roupies. Les hommes portent constamment une lance et un parang, et quittent rarement leur maison sans ces armes. Mâcher du siri, fumer du tabac, est leur principale occupation : leur bouche ne se repose pas un seul instant. On peut dire la même chose des femmes, qui fument aussi, et même des petits enfants de cinq ou six ans à peine. Je crois que les enfants quittent le sein de la mère pour le cigare et le tabac. Je vis des petits enfants de cinq ans qui avaient déjà sur leurs épaules leur petit sac de paille rempli de tous les ingrédients nécessaires pour le siri et le cigare. Les Battaks sont, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, sales et malpropres au delà de toute expression. Ils ne lavent et ne raccommodent jamais leurs sarongs, et ne les changent que quand ils tombent en lambeaux de dessus leur corps. Ils se baignent, c'est-à-dire qu'ils se jettent de l'eau sur le corps sans se laver et sans se sécher, comme font les Malais, et tout est dit. Ils ne nettoient ni leurs maisons, ni leurs nattes, ni leur vaisselle. Ils prennent dans les plats avec leurs mains sales : les enfants mangent à même le plat et se couchent dessus, si bien que souvent une partie de la nourriture retombe de leur bouche dans le plat. Quelquefois un chien vient aussi, en se glissant à la dérobée, prendre sa part du repas. Je ne raconterai qu'une seule scène dont j'ai été témoin. Mes lecteurs s'étonneront peut-être que l'on puisse écrire quelque chose de semblable ; mais le trait est trop caractéristique pour être passé sous silence.

J'étais assise dans un soppo, auprès d'une femme qui était occupée à tisser, et qui avait un enfant d'une di-

zaine de mois attaché sur les épaules. L'enfant se mit à pleurer, et la mère, pour l'apaiser, lui donna le sein; mais nul doute que l'enfant se fût bourré peu de temps auparavant d'une forte portion de riz, car le lait fut de trop.... Il se déchargea par haut et par bas sur les genoux de sa mère. Celle-ci resta tranquillement assise, appela un chien, ouvrit son sarong, le fit lécher à l'animal, puis lui présenta l'enfant pour qu'il le nettoyât, rattacha tranquillement le marmot sur ses épaules et continua son travail. Je restai quelques semaines chez un pareil peuple, et il me fallut manger à la même gamelle que ces gens-là ! On me croira facilement, si je dis que ce fut là le plus grand sacrifice que j'aie fait à mon désir de voyager; que toutes les fatigues, tous les embarras, tous les dangers même m'ont été moins pénibles que cette malpropreté dégoûtante et sans nom.

19 *août. Bolahanito.* Je pris congé ici de mon brave ami Hali-Bonar, à l'énergique protection duquel j'avais vraiment dû plusieurs fois la vie. Il s'agissait maintenant de traverser de nouveau la forêt, le *désert* qui sépare comme une frontière naturelle le pays des Battaks libres des possessions hollandaises. Comme dernier service, Hali-Bonar me donna encore quatre de ses gens pour m'accompagner jusqu'à Danau.

20 et 21 *août.* Tout habituée que j'étais à supporter les fatigues, les privations de tout genre, la pluie, la chaleur et les marches les plus pénibles, j'eus comme un frisson de fièvre en arrivant à la forêt et en pensant à ses chemins impraticables et aux dangers que j'avais courus la première fois que je l'avais traversée. Nous arrivâmes néanmoins heureusement le second jour à Danau, où l'on me reçut avec beaucoup de joie et de cordialité. Chacun s'empressait autour de moi pour me serrer la main. On n'avait qu'une voix pour me dire qu'on n'avait pas espéré me revoir.

Dans ce voyage chez les Battaks, je m'étais toujours

informée du camphrier, qu'on m'avait dit atteindre, dans le nord de Sumatra, jusqu'à 35 mètres de hauteur. On m'en montra quelques-uns, mais qui pouvaient avoir à peine 20 mètres. Le camphre se trouve entre l'écorce et le liber. On ôte l'écorce et l'on fait tomber le camphre avec un grand balai : il faut s'y prendre avec beaucoup de précaution; car, si l'on fait entrer le balai trop avant, l'arbre périt. Quelquefois l'on abat l'arbre pour avoir tout de suite plus de camphre. De la première manière, l'arbre le plus fort donne à peine une livre de camphre : par le second procédé, il en donne le double. Le picoul de ce camphre coûte de six à dix mille roupies. Il ne figure pas du tout dans le commerce comme médicament. Les Chinois l'accaparent et le vendent aux Japonais, qui le mêlent à leur camphre et l'emploient pour la confection de leur vernis, renommé pour sa finesse extraordinaire. Le camphre de Sumatra n'est pas meilleur, dit-on, comme médicament que celui du Japon ou de la Chine.

Je vis bien peu de palmiers de sagou dans les forêts de Sumatra : ils ont, dit-on, beaucoup moins de moelle que ceux des Moluques, leur véritable patrie.

22 *août*. A Danau, je renvoyai mon guide, qui m'était encore plus insupportable, s'il est possible, que celui de Sarawak. Je demandais seulement un kulli pour porter mon petit paquet : on me donna un enfant de dix ans. Je refusai de prendre l'enfant, et je ne quittai pas la place que mon guide ne m'eût procuré un porteur plus vigoureux. Mais à peine avions-nous fait un paal dans la forêt, que l'enfant nous rejoignit en courant, et que le porteur posa mon paquet à terre et s'en alla. C'était affaire convenue, à ce que me dit l'enfant, entre le porteur et le guide. Je ne mentionne ce petit incident que pour montrer comme l'on est souvent trompé par les guides, et comme l'on est à la merci de leur bon plaisir et de leur méchanceté. Je me plaignis

bien à M. Hammers, lorsque je revins, du mauvais service de cet homme. Je le soupçonnais fort aussi d'être cause de ce qu'on ne m'avait pas laissée aller jusqu'à Eier-Tau, et je suppose qu'il avait essayé de persuader aux Battaks de m'empêcher de continuer ma route pour pouvoir revenir plus tôt chez lui. Mais que pouvaient mes plaintes ? Mon homme se garda bien de se montrer pendant mon séjour. Ce ne fut que longtemps après mon départ qu'il se laissa voir, et il prétendit qu'il avait été retenu longtemps dans son lit à Danau par une maladie qu'il avait faite à la suite des fatigues du voyage.

J'allai ce jour-là jusqu'à *Sipirok*, où finirent mes courses à pied. J'avais fait en tout 150 paals, ce qui n'aurait pas été très-étonnant sur de bons chemins, mais ce qui, sur des routes aussi mauvaises, pouvait se comparer à un des travaux d'Hercule.

23 *août*. *Padang-Sidimpuang*. A quatre heures de l'après-midi, j'arrivai heureusement chez M. Hammers, exténuée de faim; je n'avais pas pris la moindre nourriture depuis la veille à trois heures. Ma première parole fut pour demander une tasse de café avec du bon lait de buffle, et un solide morceau de pain. On ne peut pas se faire une idée du sentiment agréable que je ressentis en me retrouvant en pleine sécurité, en m'asseyant à une table propre et bien servie, et en me reposant dans un lit moelleux. Il faut avoir essuyé des fatigues et des dangers pour estimer et apprécier autant le comfortable.

Je restai quelques jours chez M. Hammers, et sur la route de Fort-de-Kock je m'arrêtai la valeur d'un jour en divers endroits pour me reposer. Le 9 *septembre* seulement, j'arrivai, très-souffrante, à Fort-de-Kock, où je fus prise d'une fièvre violente. Mais, grâce aux excellents soins de l'aimable femme du résident, grâce aux secours de la médecine et à ma bonne et vigoureuse constitution, je me vis bientôt rétablie. Les fièvres de Sumatra (fièvres intermittentes)

sont très-opiniâtres et très-malignes, comme j'en fis malheureusement moi-même l'expérience par la suite. On les garde souvent pendant des années entières ; elles se changent fréquemment en phthisie et en autres maladies, et sont mortelles pour beaucoup de personnes.

A peine fus-je revenue à la santé que mes pensées se reportèrent de nouveau vers une petite excursion. Le docteur Bauer, Allemand célèbre par ses connaissances en médecine et en botanique, était établi à *Paya-Kombo*. Je voulais faire la connaissance de ce savant et en même temps visiter cette partie de Sumatra, qui, à ce qu'on me disait, offrait un caractère tout particulier.

Le 18 septembre, je montai de nouveau à cheval et j'allai jusqu'à *Paya-Kombo*, à 22 paals. Le pays montueux et accidenté cesse peu à peu et fait place à de belles vallées et à de grandes plaines. De belles montagnes se présentent en plusieurs chaînes : le *Merapi* et le *Singallang* sont les plus élevées ; le Sago est moins haut, mais il frappe tout de suite les yeux par sa forme particulière. Son arête s'étend sur une assez grande longueur : beaucoup de cimes, beaucoup de quartiers de roches en ornent les flancs et forment un beau contraste avec les luxuriantes forêts qui couvrent les montagnes voisines.

Le paysage devient véritablement pittoresque dans les environs du campon de *Titti*. Des blocs de rochers isolés, des groupes considérables sont répandus çà et là dans la plaine : quelle terrible révolution peut les avoir ainsi déracinés du haut des montagnes et lancés si loin ?

Non loin de Titti, le *Pettang-Agam* se précipite en mugissant et en écumant à travers une fente de rocher profonde et étroite. Un pont de pierre très-élevé passe sur le torrent : en face du pont se trouve un groupe de rochers très-pittoresque, couvert en partie de plantes grimpantes et autres. Je restai longtemps sur le pont pour embrasser d'un coup d'œil la chute terrible du torrent, le paysage

tranquille et doux qui m'environnait et le monde de montagnes qui se perdaient dans le lointain.

Pendant les derniers paals avant d'arriver à Paya-Kombo, on passe continuellement à travers des allées de cocotiers; beaucoup de campons sont situés sur le bord de la route ou dans des plantations de riz aux environs. Toute la campagne de Fort-de-Kock à Paya-Kombo est très-animée et très-bien cultivée.

Cette petite excursion fit sur moi une impression excessivement agréable; tout ce qui m'entourait était des plus gracieux : c'était un paysage éclairé par une lumière rose.

A Paya-Kombo, je descendis chez le docteur Bauer. Il avait de son côté déjà beaucoup entendu parler de moi : nous n'étions nullement étrangers l'un à l'autre. Je trouvai par hasard chez le docteur Bauer le baron lieutenant de Bülow, qui était venu en visite de Fort-de-Kapellen. Nous parlâmes beaucoup des beautés de la nature de Sumatra. Entre autres choses, la conversation tomba sur le Merapi, sur ses cratères et sur ses belles vues. M. Bülow, qui avait déjà visité la montagne et les cratères, nous en faisait une description si ravissante que nous prîmes aussitôt la résolution d'aller les visiter. M. de Bülow alla le même jour à cheval à Fort-de-Kapellen pour prier le résident adjoint, M. Netscher, de faire dresser sur la montagne une petite hutte de feuillage où nous pussions nous reposer.

Le lendemain, je restai encore à Paya-Kombo : le surlendemain, 20 septembre, nous allâmes à cheval, le docteur Bauer et moi, jusqu'à Fort-de-Kapellen, en malais *Pagar-Udjong*, dans le district de Tanar-Dater, à 20 paals.

M. Netscher ne se contenta pas de me recevoir de la manière la plus aimable, il eut encore la complaisance de prier le rajah de *Sungi-Djambu* de faire réparer un peu les chemins de la montagne et de faire bâtir à moitié de la hauteur la hutte de feuillage dont j'ai parlé.

Le soir, nous fîmes une promenade au campon de *Pugger-Zuijong*, où se trouvaient plusieurs pierres avec des inscriptions que personne n'a encore pu déchiffrer jusqu'ici. La forme de ces pierres me rappela les pierres druidiques que j'avais vues en Islande et en Norvége.

21 *septembre*. De Fort-de-Kapellen nous pûmes faire encore 7 paals à cheval pour arriver jusqu'aux plantations de café, situées sur la pente de Merapi. Pendant la route, nous nous nous arrêtâmes quelque temps dans le campon de *Sungi-Djambu*, qui, comme celui de Kotto-Godong, est connu pour sa richesse. J'y trouvai les maisons peintes à l'huile comme à Kotto-Godong, et ornées de sculptures en bois : les habitants portaient des sarongs de soie, des mouchoirs de tête brodés d'or, et beaucoup de vrais diamants. Nous fîmes un petit repas chez le rajah.

Aux plantations de café qui, comme les chemins, étaient particulièrement bien établies et bien entretenues, commença mon voyage à pied. Un beau sentier, qu'on avait en partie réparé pour nous, nous conduisit jusqu'à la hutte nouvellement construite, qu'on avait faite aussi commode et aussi solide que si elle avait dû servir pendant des mois, et non pour quelques jours. Plus de soixante-dix ouvriers travaillaient depuis la veille au sentier et à la maison. Ils étaient encore en plein travail quand nous arrivâmes. Nous trouvâmes chacun une petite chambre à coucher excessivement étroite. M. de Bülow avait envoyé en avant des domestiques, un cuisinier, des provisions, et nous eûmes aussitôt en arrivant de quoi manger et nous rafraîchir.

Nous n'allâmes pas plus loin aujourd'hui, mais malgré cela nous ne prîmes pas le moindre repos. Nous cherchâmes des fleurs et des insectes : nous grimpâmes sur des points découverts pour dominer le pays. La triple chaîne de montagnes qui traverse Sumatra du sud au nord se déroulait devant nous avec toutes ses pointes, ses cimes, ses inclinaisons et ses collines remarquables et

pittoresques. La surface unie du lac de *Sinkara* [1] brillait comme de la gaze argentée au milieu de la ceinture de collines qui l'entourait : la mer bornait dans le lointain un ciel sans nuage, et de grandes et fertiles vallées s'étendaient entre les montagnes, les collines et la mer. Nous ne pûmes nous lasser de regarder ce magnifique panorama : nous étions tellement absorbés dans la contemplation de cette belle nature, que toute parole s'arrêtait sur nos lèvres. La nature elle-même semblait ne pas vouloir troubler notre extase : aucun bruit n'arrivait à nos oreilles; aucun souffle de vent n'agitait l'air. Trop tôt s'évanouit le dernier rayon du soleil, trop tôt disparurent les objets l'un après l'autre à l'approche rapide du crépuscule.

Lorsque la nuit fut tout à fait tombée, on alluma un grand bûcher pour faire connaître à M. Netscher notre présence sur la hauteur. Peu de temps après, un autre feu s'éleva du fond de la vallée en réponse à notre signal.

22 *septembre*. Nous n'eûmes aujourd'hui que 9 à 1200 mètres à monter; c'eût été chose facile, si nous avions eu un sentier pour le faire; mais on n'avait pas pu pousser si loin le travail dans ces deux jours. Il nous fallut gravir des masses de rochers à pic. Nous arrivâmes d'abord à un cratère qui pouvait être éteint déjà depuis longtemps. Le fond sommeillait paisiblement sous une couche d'eau. Le docteur Bauer vit quelques fleurs sur le bord de l'eau, et eut envie de les aller chercher; mais les parois du cratère descendaient trop à pic, et étaient couvertes de pierres éboulées : les guides nous dirent qu'il ne fallait pas songer à descendre sans corde ou sans échelle.

Un second cratère d'une grande ouverture, mais peu

1. Ce lac a 15 paals de long, 5 paals de large, et est situé à près de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

profond, se trouvait à une petite distance du premier. Il était également éteint depuis longtemps; mais sa violence et sa force avaient dû être très-grandes, car de tous côtés la terre était couverte de grosses pierres; aucun brin d'herbe, aucune fleur n'avait encore osé prendre racine sur cette fournaise éteinte.

Enfin nous arrivâmes au cratère principal. J'avais déjà vu bien des cratères, surtout en Islande, mais aucun ne pouvait se comparer à celui-ci. La nature ne saurait refaire un cratère avec une forme d'entonnoir aussi régulière, je dirai presque aussi pleine d'art. La profondeur qu'il avait alors pouvait être de 120 mètres, le diamètre supérieur de 90. Il y a deux ouvertures, d'où sortent sans cesse des colonnes de fumée épaisse et noire. Un sifflement et un mugissement continuels témoignent de la grande activité du brasier, qui n'est jamais en repos. On ne pouvait pas songer à descendre; il fallut nous contenter de regarder du bord cette scène imposante. Le cratère est à 2580 mètres de haut.

Nous nous arrêtâmes longtemps à tout propos, et nous ne revînmes que tard à notre hutte de feuillage, beaucoup trop tard pour retourner ce jour-là à Fort-de-Kapellen; nous restâmes donc encore cette nuit sur la hauteur, et nous fîmes connaître notre présence à la société de Fort-de-Kapellen en allumant un grand feu comme la veille[1].

Le 23 septembre, nous étions le matin de bonne heure à

1. Le docteur Bauer eut la complaisance de me laisser prendre dans son journal la note suivante, sur la végétation du Merapi.

« Le cocotier, qui va bientôt disparaître, est remplacé par l'areca, d'où l'on tire le suri et le sucre brun. Les figuiers, assez abondants dans une partie un peu plus reculée, deviennent insensiblement plus rares. Les ternstrœmiacées aux feuilles rudes (*saurauja*) peuvent marquer le commencement de la végétation des montagnes. Plus loin vient la belle ortie aux feuilles blanches en dessous (*urtica nivea* Bl.). Plus loin encore les magnifiques balsamines aux fleurs rouges et jaunes; les orchidées parasites sont plus rares

Fort-de-Kapellen, et le lendemain j'allai à cheval directement à Fort-de-Kock, sans toucher à Paija-Kombo.

Je vis dans cette course un phénomène singulier, qui doit être à peu près particulier à Sumatra. Un brouillard blanc, épais et impénétrable, couvrait une certaine étendue de terrain, et cachait tellement tous les objets, qu'il ne laissait pas distinguer le moindre contour. On pourrait parier qu'on a devant soi un lac, tant le brouillard est tranquille et blanc, et tant les bords en sont nettement marqués. Je savais que c'était une mer de nuages, et néanmoins je ne voulus le croire qu'une fois que j'y fus entrée avec mon cheval. Ces brouillards restent souvent immobiles des heures entières.

Le 30 septembre, je quittai Fort-de-Kock pour retourner à Padang. Je changeai néanmoins de résolution en route, et je fis un détour vers *Priaman* et *Tikou*, situés sur le bord de la mer, afin d'augmenter ma collection de poissons encore très-incomplète.

A 5 paals de Priaman, on passe le Mangui sur un pont couvert de 90 mètres, qui est le plus long de tous ceux de Sumatra.

A Priaman, je descendis chez le résident adjoint, M. Godin; mais je partis à cheval dès le lendemain pour Tikou (24 paals), avec l'espérance de faire une riche récolte. Un temps de pluie continuel ne me gâta pas seulement ma

qu'à Java. A une hauteur de 750 à 1200 mètres, on voit beaucoup de chênes et de châtaigniers, dont les fruits ressemblent plus ou moins à ceux d'Europe. Les laurinées et les rubiacées semblent être aussi nombreuses ici qu'à Java : mais en revanche, on n'a pas la belle *rasamala* (*liquidambar altingiana*), qui vient naturellement à Java. L'on trouve en abondance les aroïdées, les scitaminées, les acanthacées, les araliacées, les sapindacées, les méliacées, les térébinthiacées et les légumineuses. A une hauteur d'environ 2000 mètres, commence la flore alpine, semblable à celle de Java. On voit surtout l'élégant *rhododendron retusum*, Benn, beaucoup de belles espèces de gentiana, de thibaudia ou agapetes et autres. L'on trouve jusque très-haut le *gzaphalium* et de nouvelles espèces de synanthérées. »

pêche, mais en général toute mon excursion, qui, par un beau temps, m'aurait fait certainement beaucoup de plaisir, car le pays était agréable. Des rangées de cocotiers bordaient de belles routes, qu'animaient de nombreux campons bien propres. Je n'ai pas vu à Sumatra, à l'exception de la vallée de Silindong, de pays aussi peuplé que l'est cette côte.

Les femmes avaient l'oreille percée d'un trou beaucoup plus large que partout ailleurs. Je voyais toujours avec plaisir ce vilain ornement couvert d'une plaque de laiton ou d'un disque de bois. Malheureusement les femmes sont obligées aussi, en se mariant, de renoncer à toute parure, et, par conséquent, à cette plaque de laiton ou à ce disque de bois qui font si bien à l'œil.

Après avoir attendu vainement le beau temps pendant deux jours, je me remis en route avec la pluie pour Priaman. Je devais bientôt penser à retourner à Padang, pour ne pas manquer le vapeur qui part tous les mois pour Batavia. Je ne restai donc que deux jours à Priaman.

M. Godin me fit le grand sacrifice de m'accompagner, par une pluie battante, à une petite île voisine, qui est située en face de Priaman. Nous nous mîmes en mer, et nous cherchâmes pendant plusieurs heures, au milieu des rochers et des coraux, des poissons et des crustacés; enfin nous rentrâmes à la maison tout trempés et transis de froid, mais chargés d'un riche butin. Quoique je me fusse sentie un peu indisposée dans la soirée, cela ne m'empêcha pas de faire le lendemain une nouvelle visite à cette île, qui fournit de grandes richesses à ma collection [1].

Le 7 octobre, j'arrivai à Padang. Je fus prise en route d'une fièvre si violente, qu'il me fut impossible de gagner

1. Déjà, lors de mon séjour précédent à Batavia, j'avais eu le plaisir de faire la connaissance du docteur Blecker, qui peut compter pour

Wellkom, et que j'acceptai avec la plus grande reconnaissance l'offre très-gracieuse que me fit M. van Genepp de descendre dans sa maison, à Padang même. Des soins empressés et affectueux, dont je remercie de tout cœur cette aimable famille, et les secours de la médecine, triomphèrent ici du mal comme à Fort-de-Kock; et lorsque, huit jours après, le vapeur partit pour Batavia, j'étais assez bien rétablie pour partir avec lui.

J'avais fait à Sumatra environ 700 paals à cheval et 300 à pied. J'avais toujours été reçue par les fonctionnaires et les officiers hollandais de la manière la plus gracieuse et la plus bienveillante, que je fusse ou non munie de lettres de recommandation. On m'avait toujours fourni les moyens de continuer mon voyage; on m'avait fourni des gens et des chevaux; en un mot, on m'avait procuré tout ce dont j'avais besoin.

Les beautés de la nature qu'il m'a été donné de contempler, les scènes intéressantes auxquelles j'ai assisté, la réception si empressée que j'ai trouvée chez les Européens, feront de ce voyage un de mes plus agréables et de mes plus précieux souvenirs.

un des premiers ichthyologues de notre époque. La collection de M. Blecker se compose principalement de poissons de l'Inde, et il a certainement la plus riche collection de ces poissons qui ait jamais existé jusqu'ici. J'eus le bonheur de lui apporter de Bornéo, de Sumatra et des Moluques, quelques sujets qu'il n'avait pas, et il me donna en échange une grande quantité de poissons de Java et autres endroits.

CHAPITRE IX.

Java. — Samarang. — Les sources de boue de Grobogan. — Visite aux principautés libres de Djogokarta et de Surukarta. — Le temple Boro-Budoo. — La tortue sacrée. — Audience chez le sultan. — Solo. — Funérailles d'un prince. — Audience chez le susuhunan. — Retour à Samarang. — Voyage à Surabaya.

Arrivée à Batavia, je ne voulus pas abuser de la bonté du résident, M. van Rees, et je descendis chez la famille de M. le colonel Steuerwald.

Mais mon séjour ne fut pas long : encouragée par le bon accueil que j'avais trouvé à Java et à Sumatra, et par l'empressement qu'on avait mis partout à me faciliter le voyage, je désirais visiter encore l'intérieur de Java, Célèbes, les Moluques et autres endroits.

Il y a à Batavia deux compagnies de bateaux à vapeur, dont les bâtiments touchent toutes les îles et les points les plus importants des possessions hollandaises aux Indes. J'allai trouver les directeurs des deux compagnies, M. Cores de Vries et M. Fraser, pour les prier de me faire une diminution sur le prix du passage. Qui peut se figurer ma surprise et ma joie, lorsque ces messieurs m'accordèrent la permission de me servir gratuitement de leurs bateaux pour toutes les directions qu'ils suivaient[1]?

Dès le 15 novembre, je quittai de nouveau Batavia sur *la Reine des Pays-Bas*, commandée par le capitaine Chevalier

1. Les permis de circulation qu'on me donna portaient :

De onder geteekende verleent by deze vrye passage als passagier der eerste klasse, aan Mevrouw Ida Pfeiffer vor eene reis von Sourabaya -

et en destination de Samarang, sur la côte orientale de Java (trajet de 210 milles). Nous eûmes un temps magnifique, et nous fîmes la traversée en trente-sept heures. Nous perdîmes rarement de vue la côte de Batavia, qui s'étendait comme une immense plaine le long de la mer; ce ne fut qu'en approchant de Samarang que nous aperçûmes de nouveau une partie des montagnes, et entre autres l'*Ungarang*, qui a 1500 mètres de haut.

A Samarang, je trouvai chez M. le docteur Schmitz l'accueil le plus cordial. Il était Allemand, ainsi que sa femme; ils m'avaient écrit à Batavia, quoique je leur fusse tout à fait étrangère, pour m'inviter à descendre dans leur maison, dans le cas où je passerais par Samarang. J'avais déjà beaucoup entendu parler de la dame, à Batavia, comme d'une cantatrice très-distinguée.

La ville de Samarang est située dans une plaine très-fertile, et est entourée de magnifiques arbres de tamarin, qui atteignent à une hauteur très-grande et ont un feuillage excessivement touffu. Les Européens habitent ici, comme à Batavia, en dehors de la ville.

Une des maisons les plus remarquables est l'habitation du résident[1]. Antérieurement, cette maison était le palais

over den Mollukschen Archipel met eene der Stoomschepe zyner onderneming.

Batavia, 9 November 1852.

W. Cores de Vries.

The bearer of these lines madame Pfeiffer has free passage as cabin passenger on board of any of the boats of this company.

Batavia, 6 november 1852.

Maclain Watson and Co.
Directors of the n° 1, Steamboat company.

The agents of the company at Samarang and Sourabaya are requested to offer madame Pfeiffer all the assistance in their power in the persecution of her travels.

1. Les habitations des gouverneurs et des résidents appartiennent

du gouverneur, lorsqu'il en résidait un sur la côte orientale de Java. Elle est entourée d'un grand et beau jardin.

Ensuite il faut citer l'hôpital, qui est l'ancienne demeure du résident.

J'ai visité les hôpitaux dans presque tous les établissements hollandais, et je les ai trouvés partout, même dans les plus petits endroits, parfaitement organisés, et les malades extrêmement bien soignés. Il me faudrait répéter de chacun de ces excellents établissements ce que j'ai dit des premiers. Les Hollandais semblent l'emporter sous ce rapport sur toutes les autres nations.

Dans l'hôpital dont je parle, les aliénés étaient particulièrement bien traités : ils habitaient, au nombre de quatre ou six ensemble, dans des chambres hautes et spacieuses. Lorsque j'arrivai dans leur division, je ne pensais nullement me trouver au milieu d'aliénés. Autrefois on attachait les malheureux dans leurs violentes crises; sous la direction du docteur Schmitz, on a changé ce traitement : on agit maintenant avec les fous comme avec les enfants gâtés, et on leur diminue leur portion de nourriture pour un ou plusieurs jours, ce qui produit toujours le meilleur résultat.

La plus grande curiosité de la résidence de Samarang, ce sont les sources bouillantes de boue, qui se trouvent dans le voisinage du district de *Grobogan*. M. le résident Potter me donna des chevaux de poste pour faire ce trajet de 66 paals. Mme Schmitz eut la complaisance de m'accompagner, et nous quittâmes Samarang, le 22 novembre, bien pourvues de toutes les choses nécessaires.

On peut arriver facilement en un jour à Grobogan ; mais à 36 paals sur la route, à *Pennwangan*, se trouvait une grande fabrique de tabac, dont Mme Schmitz connais-

toutes au gouvernement : le résident de Batavia seul est obligé de louer un logement.

sait le propriétaire, M. Klein. Nous n'allâmes le premier jour que jusque-là. M. Klein nous fit voir tout l'établissement. Le tabac n'est pas tout à fait un monopole à Java; on n'est pas tenu de le vendre au gouvernement à des prix fixes. On prend seulement de lui à ferme les terrains pour vingt années, et l'on reçoit en même temps le droit d'employer pour des prix fixes un nombre déterminé d'ouvriers.

M. Klein a élevé, sur les terrains qu'il a affermés, huit grands séchoirs en bois, chacun de 225 mètres de long sur 30 de large et 12 de haut. Ici on ne recueille pas les feuilles de tabac, mais on coupe les plantes au pied, et on les suspend ainsi. Quand les feuilles sont sèches, on les retire, on les met en grand tas et on les laisse fermenter par leur propre chaleur. La confection des cigares est excessivement simple. On enduit les grandes feuilles avec une colle fine de riz; on roule dedans des feuilles plus petites, on coupe les cigares en haut et en bas d'après une mesure fixe, on les fait sécher une seconde fois et on les emballe.

Le 23 novembre, je continuai ma route à travers les districts de Damak et de Grobogan jusqu'aux sources de boue. Le chemin passait, comme la veille, à travers des plaines immenses, dont l'uniformité m'ennuyait un peu. On apercevait dans le lointain, du côté de l'intérieur, l'*Ungarang*, le *Merai*, le *Merbabu*, et le long de la mer les promontoires peu élevés de *Sumbing* et *Sindoro*.

Ce pays est appelé, pour sa fertilité, le grenier de riz de Java, et cependant, en l'année 1849, il y eut une famine épouvantable. La récolte de riz avait été mauvaise, et des milliers d'hommes périrent. Des témoins oculaires m'ont raconté qu'on ne pouvait se faire aucune idée de la misère et des scènes épouvantables de cette époque. Dans toutes les huttes gisaient à terre des morts, des agonisants, des corps à moitié putréfiés, car les vivants

n'avaient souvent plus la force de faire enlever les morts. Partout on ne rencontrait que de véritables squelettes ; des enfants affamés, qui avaient perdu leurs parents et leurs amis, erraient en poussant des gémissements et en demandant du pain à grands cris. Les hommes et les femmes tombaient d'inanition dans les rues, et y expiraient. On dépouillait les cocotiers de leurs couronnes pour en faire cuire les feuilles et pour les manger ; et telle était la croyance de ces malheureux à la fatalité que, quand ils tombaient à côté des sacs pleins de riz qui se trouvaient à la porte ou à l'intérieur des magasins, ils s'écriaient en luttant contre la faim : « Dieu fait peser ce sort sur nous. » Aucun magasin ne fut pillé.

Plusieurs particuliers envoyèrent des rapports sur cette calamité inouïe au gouvernement et même au gouverneur M. Deimar van Twist, qui à cette époque n'était pas encore aux Indes, où il n'alla qu'en l'année 1851. Le gouvernement sembla ne vouloir croire que ses propres membres et demanda des rapports officiels au résident de Samarang, M. B.... Croirait-on que cet homme eut la cruauté de déclarer que tout cela n'était qu'un mensonge? Il voulait même savoir les noms de ceux qui avaient écrit les rapports pour les punir[1]. Lorsque le gouvernement apprit la vérité, il était trop tard pour des milliers d'individus[2]. Beaucoup de ces malheureux étaient déjà si faibles, qu'ils ne pouvaient plus supporter la nourriture.

Les rues, les villages étaient pleins de cadavres, l'infection de l'air avait donné naissance à de cruelles épidémies, et 120 000 hommes avaient péri dans l'espace de

1. N'aurait-on pas pu facilement envoyer sur-le-champ un employé sûr, pour voir par lui-même le véritable état des choses? Sans doute, si on ne l'a pas fait, c'est qu'il ne s'agissait que de la vie des hommes et non des corvées ou du payement de l'impôt.

2. Je ne cite naturellement ici que le fond des dépositions de témoins sûrs, dont la parole ne permet aucun doute.

treize mois, de septembre 1849 à octobre 1850; de plus, 20 000 hommes avaient émigré. Et que fit-on au résident et au résident adjoint ? On pensionna le premier en lui donnant un revenu annuel de 6000 *récépissés*, et on envoya le second comme résident dans une autre province.

Encore aujourd'hui le district de Grobogan, qui eut le plus à souffrir, a quelque chose de triste et de sombre. Quoique la nature infatigable ait couvert de son tapis de verdure les champs des morts, elle n'a pu ni redonner l'animation aux cabanes et les préserver de la ruine, ni rendre aux arbres leurs couronnes. L'alang-alang et les broussailles couvraient une grande étendue de terrain qui servait à de nombreux sangliers à prendre leurs ébats. Dans peu d'années tout sera redevenu plus riche que dans le principe; les fugitifs rentreront dans leurs cabanes délabrées; la terre, reposée, produira deux fois plus, et le voyageur traversera la plaine sans se douter le moins du monde des scènes d'horreur qui s'y sont passées. M. B.... pourra-t-il aussi effacer ces scènes de sa mémoire ?

On aperçoit le bouillonnement des sources de boue à une distance de quelques paals : on dirait les flots de la mer qui se brisent. La boue monte aussi haut qu'une vague, et la vapeur qui s'en échappe peut se comparer à la pluie fine qui tombe d'une lame écumante. Nous approchâmes à un demi-paal de la source. Des chaises à porteurs, envoyées d'avance par M. le résident adjoint qui nous accompagnait, nous servirent à nous approcher davantage.

Nous pûmes, au moyen de planches, arriver jusqu'au bord de la source principale. Son bassin peut avoir 30 mètres de diamètre : il est entièrement rempli de boue, mais une petite partie seulement bouillonne comme des lames, le reste est presque solide. La source de boue dans ce bassin a un diamètre de $4^{m},50$; elle montait tout au plus à $1^{m},20$; par un temps de pluie continue, on dit qu'elle s'élève plus haut. Il y a des bouillonnements de

boue peu considérables dans plusieurs endroits du bassin : des bulles de gaz ou d'air sortent presque partout. Non loin du grand bassin s'en trouve un autre petit, de 1^m,80 à 2 mètres de diamètre, dont on peut s'approcher excessivement près : la boue, qui s'élève à peine à 30 centimètres, est tiède. Nous jetâmes dans le bassin un bâton de bambou assez grand, qui fut bientôt soulevé par la force souterraine et rejeté par-dessus le bord. La grande source est beaucoup plus chaude que la petite. La boue a un goût très-salé. Beaucoup d'habitants des environs en emportent chez eux et recueillent le sel en faisant écouler l'eau. Ces sources méritent certainement d'être vues : elles ne me surprirent pas néanmoins beaucoup, car j'avais déjà vu, en Islande, des choses beaucoup plus extraordinaires en ce genre.

Dans le voisinage des sources de boue se trouvent aussi des sources de sel, ou, pour mieux dire, des puits de sel, puisqu'on y va par des ouvertures carrées de 1^m,20 de large et de 12 mètres de profondeur. Ils ont dans les temps secs une chaleur de 45 degrés Réaumur; dans les temps de pluie, une chaleur de 35 degrés. Les ouvertures sont garnies de poutres pour empêcher l'éboulement de la terre. On puise l'eau et on la conduit dans de grands bassins où on la laisse jusqu'à ce que le peu de boue qu'elle contient soit déposée. Puis on fait courir l'eau dans des conduits bien secs reposant sur des échafaudages d'un mètre de haut, et on la laisse s'évaporer au soleil. Le dépôt est le sel, qui forme de petits cristaux blancs et qu'on recueille avec des coquilles.

Il y a beaucoup de ces puits de sel dans le pays. Le produit net de l'année est de 10 000 picouls de sel. On ne put pas me dire combien cette eau produit de sel pur.

Nous retournâmes des sources de sel à Grobogan avec M. le résident adjoint, et nous acceptâmes avec plaisir son aimable invitation de passer la nuit chez lui.

Le 24 novembre nous revînmes à Samarang, pour faire

aussitôt les préparatifs d'un voyage plus considérable dans l'intérieur du pays.

M. le résident Potter m'accorda des chevaux de poste pour tout son district, et m'assura que les autres résidents feraient certainement la même chose. Il m'engagea à visiter surtout les beaux temples hindous et les principautés libres de *Djogokorta* et de *Surakarta*.

M. et Mme Schmitz m'accompagnèrent dans ce voyage.

Nous quittâmes Samarang le 26 novembre, et nous fîmes 48 paals pour aller à Magelang, dans la résidence de Kadou. Nous mîmes neuf heures à faire ces 48 paals, car l'on passe toujours par des montagnes de 600 mètres de haut, et même de plus de 1300 mètres entre *Salatiga* et *Magelang*. On ajouta souvent à notre attelage de six chevaux un renfort de buffles.

Ce long trajet nous fut très-agréable à tous, car les paysages étaient excessivement riches et variés. La mer apparaissait dans le lointain au-dessous de nous comme un miroir sans bornes; une seconde mer de montagnes, de collines et de vallées, nous entourait. A l'ouest, s'élevait majestueusement le *Sumbing* (3275 mètres); à l'est, le *Merapi* (2470 mètres), le *Merbabu;* au nord, l'*Onelong*, le *Telo-Mayo* et le *Jambou-Mayo*; au sud, la montagne *Minore*. La plus belle vallée était celle d'*Ambarawa :* elle est couverte d'un magnifique gazon et de bosquets charmants. Malheureusement cette beauté n'est en partie qu'un masque. La plus grande partie de cette vallée cache un marais trompeur qui, dans plusieurs endroits, n'a pas de fond.

Quelques paals avant, nous avions passé au petit fort *Ungarang*, qui, à cause de sa haute position, est si sain qu'on y envoie beaucoup de militaires malades. On y a établi aussi un spacieux hôtel pour les particuliers.

Dans la vallée d'Ambarawa se trouve le fort *Guillaume Ier*; il forme un carré régulier et est le plus grand de Java.

A trois heures de l'après-midi nous arrivâmes à Mage-

lang, situé à une hauteur de 350 mètres. M. le résident Gaillard eut la bonté de me donner l'hospitalité. Le docteur Schmitz descendit avec sa femme chez un ami. La maison qu'habite le résident est des plus belles, sa situation des plus ravissantes. Le jardin attenant mériterait le nom de parc : il est arrangé avec beaucoup de goût et orné de beaucoup d'antiquités tirées des temples hindous du voisinage, et parmi lesquels se trouve le taureau sacré.

Tout près de Magelang, il y a une montagne isolée que les habitants prétendent située juste au centre de Java, et qu'ils appellent à cause de cela le *Nombril de Java*.

A Magelang, j'eus un grand plaisir à faire la connaissance de mon cher compatriote, M. Wilson, dont j'avais déjà vu et admiré les travaux à Batavia.

M. Wilson avait été chargé par le gouvernement hollandais de dessiner les monuments hindous et particulièrement le temple *Boro-Budoo*, à l'intérieur et à l'extérieur, avec la plus grande exactitude. Il venait de finir cette tâche colossale, et il allait repartir pour Batavia.

Nous restâmes un jour à Magelang. Le lendemain matin, M. Wilson nous accompagna au temple Boro-Budoo et eut la complaisance de nous servir de guide et de cicerone.

Le temple, comme construction, n'a rien de beau ni de remarquable. Il consiste en murs de 3 ou 4 mètres, adossés à une colline qu'ils coupent entièrement comme de terrasses, et forment un carré régulier de 108 mètres de diamètre. Il y a ainsi cinq galeries superposées qui s'élèvent jusqu'à un petit plateau au-dessus duquel il y a trois nouvelles terrasses. Au faîte de l'édifice se trouve le *sanctuarium*, grande cloche, malheureusement écroulée en grande partie, sous laquelle est assis un bouddha qui est resté exprès inachevé, car les Hindous disent que le Très-Saint ne peut pas être achevé par la main des hommes [1].

1. Au sommet du temple, je priai M. Wilson d'écrire son nom sur mon album.

La hauteur des cinq premières terrasses est de 27 mètres ; celle de tout le temple, avec les trois dernières terrasses et la cloche supérieure, de 36 mètres. Sur la terrasse la plus élevée sont placées 24 cloches à jour, sur la seconde 28, sur la troisième 32, chacune avec un bouddha assis. En tout, le temple contient 505 grandes statues de Bouddha et 4000 bas-reliefs sculptés à l'intérieur et à l'extérieur des galeries. Il n'y a pas la plus petite place vide sur les murs ; tout est couvert de figures humaines, d'arabesques et de sculptures.

M. Wilson n'a mis que quatre années pour dessiner cette innombrable quantité de statues, de bas-reliefs, de figures et d'arabesques. Le temple avec tous ses ornements est dessiné à la plume sur 400 grandes feuilles de papier vélin, et sera conservé ainsi à la postérité, même longtemps après qu'il ne sera plus lui-même que décombres.

Les bas-reliefs représentent la première histoire des Indiens, la création de l'homme, la sainteté toujours croissante de Bouddha, etc. Cette histoire de la création a beaucoup de ressemblance avec la nôtre.

Les figures et les groupes des bas-reliefs me parurent faits et disposés avec beaucoup plus d'exactitude, de goût et d'art que ceux des temples d'*Elora*, d'*Adjunta*, et autres que j'avais vus dans l'Inde anglaise ; mais je trouvai les arabesques beaucoup moins élégantes, les cloches et les figures beaucoup plus petites. Pour la construction du temple, on ne peut naturellement pas établir de comparaison avec les temples grandioses de l'Indoustan, puisque, comme nous l'avons déjà dit, il ne se compose que de murs parallèles. On y retrouve, comme dans l'Indoustan, la construction sans mortier et les cintres formés par l'avancement des pierres superposées.

On suppose que le temple de Boro-Budoo, comme les autres temples hindous de Java, a été construit au VIIIe siècle

de notre ère. Combien cette époque doit-elle avoir produit d'artistes, pour faire tant d'œuvres gigantesques!

Quoique le culte hindou ait été détruit et remplacé par l'islamisme au XVe siècle, et que tout Java ait embrassé le culte mahométan depuis cette époque, les Javanais viennent encore aux temples, à certaines époques, pour faire leurs prières. Les bouddhas du temple de Boro-Budoo sont particulièrement adorés par les femmes. Beaucoup de mères y viennent en pèlerinage avant leurs couches pour prier la divinité, et après pour la remercier. Les fiancées y expriment leurs désirs secrets. Une partie de l'ancien culte est ainsi passée dans le nouveau et s'est confondue avec lui.

Le temple de Boro-Budoo est malheureusement déjà presque en ruine; arrive un tremblement de terre.... et ce ne sera plus que décombres. Beaucoup de murs et de pierres sont si mal superposés ou unis, qu'on ne peut rester ou passer dessous qu'avec anxiété : il semble qu'un coup de vent suffirait pour tout renverser. L'artiste enthousiasmé pouvait seul oublier le danger, et rester là pendant des années entières. Souvent des pierres détachées tombaient à côté de lui; il y avait peu de temps encore, à la suite d'une faible secousse, il était tombé une niche entière. M. Wilson eut aussi beaucoup à souffrir de la chaleur ardente qui se formait dans l'étroit espace entre les murs, et qui n'était tempérée par aucun souffle d'air.

A une distance d'un paal seulement, se trouve l'élégant petit temple *Mendut*. Il peut avoir 6 mètres de diamètre et 15 de hauteur, et se termine en coupole; les pierres se tiennent par leur propre poids, comme dans les cloches de Boro-Budoo. Les amateurs prisent surtout ce petit temple; ils admirent beaucoup la voûte et l'élégance des arabesques, les trois figures assises qui, si elles étaient debout, auraient près de 5 mètres de haut; la rondeur des formes, la symétrie parfaite des membres, la noblesse de la

physionomie, font de ces statues le chef-d'œuvre de la statuaire hindoue. La figure du milieu représente un bouddha; les deux autres représentent des rois.

Près de ce bijou de l'art, nous prîmes congé de M. Wilson, et nous fîmes encore 18 paals pour aller à *Djogokarta*, capitale de la principauté libre du même nom.

Les deux principautés libres de *Djogokarta* et de *Surakarta* formaient, il y a un peu plus de cent ans, un puissant royaume sous le nom de *Mataran*.

Deux frères s'en disputèrent à cette époque la possession par une guerre de quinze années. En 1752, ils conclurent la paix et se partagèrent le royaume. Tous deux étaient déjà sous la protection de la Compagnie hollandaise; mais ils jouissaient d'infiniment plus de liberté et d'indépendance qu'aujourd'hui. Enfin, en 1825, le prince Diepo-Negoro, en partie par ambition, en partie pour se venger du mépris des employés hollandais, souleva et entraîna les deux royaumes dans une guerre contre les Hollandais qui dura cinq années, et qui coûta 6000 hommes et plusieurs millions de roupies. Il en résulta pour les princes indigènes que les Hollandais leur prirent une grande partie de leur pays, et les mirent tout à fait sous leur dépendance. Ils portent encore le titre de princes indépendants, mais ils ont à côté d'eux un résident hollandais qui les surveille et les garde, comme les Anglais font des *princes libres* de l'Indoustan. Ils ne peuvent, sans la permission du résident, recevoir aucune visite ni aucune lettre; ils ne peuvent même jamais quitter leur palais. En revanche, ils reçoivent du gouvernement hollandais un traitement annuel ou une indemnité; le sultan de Djogokarta a 480 000 roupies, le susuhunan[1] de Surakarta a 648 000 roupies.

A Djogokarta, à la suite d'une aimable invitation du ré-

1. *Susuhunan* est un titre plus élevé que *sultan*.

sident Hasselmann, je descendis dans sa maison. Je n'ai pas encore vu de plus belle résidence, à l'exception tout au plus de celle de Samarang. Elle semble avoir été construite exprès dans ce style majestueux pour inspirer aux princes javanais le respect des Européens, d'autant plus que le sultan fait plusieurs fois par an des visites solennelles au résident, et se fait accompagner dans ces circonstances de 3 à 400 personnes, dont il faut inviter plus de 100 à la table du résident.

Outre les visites de cérémonie, le sultan fait aussi des visites particulières, non-seulement chez le résident, mais encore dans d'autres maisons européennes ; il vient même au club, et prend volontiers part à une partie de cartes ou de billard, comme en général à tous les amusements européens. Quand il reçoit du monde européen, il n'est pas rare qu'on danse; sa femme et ses filles ne sont pas exclues de ce plaisir. C'est peut-être le seul endroit au monde où l'on puisse voir la femme et les filles d'un sultan mahométan danser avec des messieurs et des officiers européens. La sultane n'est pas non plus, dit-on, ennemie de l'hombre et du whist.

29 *novembre*. Nous passâmes tout le jour à parcourir les curiosités, à faire des visites, etc. La mère de Mme Hasselmann, Mme Parvé, une dame gaie et très-aimable, nous proposa de nous montrer tout ce qu'il y avait à voir à Djogokarta. Nous commençâmes par le palais de plaisance du sultan. Tous ses palais s'appellent *Kraton*, et sont entourés de murs qui enveloppent les jardins, les bains, les maisons, souvent même un petit campon. Ce palais s'appelle aussi *palais d'eau* (*Tamansari*), parce qu'on peut le mettre sous l'eau jusqu'au premier étage. Construit par des architectes portugais en 1754, il se compose moins de grandes et belles pièces, que de solides voûtes casematées et de galeries qui pourraient sembler faites pour durer des siècles; néanmoins il commence déjà à se délabrer, il

n'est plus habité, et un édifice inhabité n'est jamais réparé chez les Malais, pas plus que chez les autres peuples orientaux. Pour tout mobilier, on ne trouve qu'un vieux bois de lit, auquel on vous avertit de ne point toucher, parce que celui qui le ferait ne tarderait pas à mourir. On veut sans doute empêcher les Européens, d'une manière polie, de toucher à un lit que les indigènes regardent comme sacré, parce que le premier des sultans qui ont régné sur ce royaume a couché dedans.

De Tamansari nous allâmes à *Gédé*, le lieu de sépulture de la famille du sultan et des principaux du royaume. Cet endroit est, comme le Kraton, entouré de hauts murs. Les tombeaux sont couverts de simples dalles de pierre, et aux quatre coins sont dressées des pierres de 60 à 90 centimètres de haut. Au-dessus de plusieurs tombes, je vis de petites huttes de bois excessivement étroites, qui servaient probablement à protéger les pierres contre les intempéries de la température. Les tombeaux des sultans sont placés dans une grande maison de bois; plusieurs étaient ornés de dais et de rideaux blancs.

Dans une cour latérale, on garde dans un étang un animal très-curieux, une grande tortue blanche que les indigènes regardent comme sacrée. Elle est si bien apprivoisée, que, si on l'appelle et qu'elle ait faim, elle se montre aussitôt et vient prendre dans la main la nourriture qu'on lui présente. On nous donna naturellement cette représentation pour que nous pussions voir la tortue. Elle se montra deux fois à la surface de l'eau sans toucher à la nourriture qu'on approchait de sa bouche. Les guides et le petit nombre d'indigènes qui nous accompagnaient, et qui avaient entendu dire à Mme Parvé que j'avais été à Stamboul et dans d'autres endroits sacrés et intéressants pour eux, me regardèrent et dirent que je devais être une personne toute particulière, puisque la tortue s'était montrée deux fois sans avoir faim. Il semblait abso-

lument, disaient-ils, qu'elle voulût me voir et être vue de moi. Je ne raconte des choses aussi insignifiantes que parce qu'elles me semblent bien caractériser le peuple.

La distinction dont la tortue m'avait honorée fut aussitôt racontée dans tout le pays comme un miracle; et lorsque dans l'après-midi je fus présentée au sultan et à son épouse, âgée de dix-neuf ans, qui n'était pas encore mère, la jeune femme fut prise, à cause de cet événement, d'une telle confiance en moi, qu'elle me souffla doucement dans l'oreille : « Oh! prie ton Dieu pour moi, afin qu'il me bénisse et ne laisse pas l'arbre se flétrir sans porter de fruit. » C'était la marque de confiance la plus belle et la plus touchante que, comme chrétienne, je pusse recevoir d'une mahométane.

La tortue avait 60 centimètres de long, la carapace et le corps presque blancs, la première ayant plutôt l'air de cuir que de corne; les yeux rouges. Elle avait plusieurs petits qui étaient tout blancs comme elle. Par l'intervention de Mme Parvé, j'obtins qu'on m'en donnât un, que je mis aussitôt dans de l'esprit-de-vin.

On prétend que ces animaux sont blancs ici, parce que la pièce d'eau dans laquelle ils vivent n'est jamais éclairée par le soleil. Il serait intéressant de faire l'expérience avec une tortue noire; j'ai peine à croire que ses petits changeraient de couleur.

Il y a à 3 paals un second lieu de sépulture princière, où l'on met aussi les susuhunans de Surakarta avec leur famille, et qui s'appelle *Imo-Giri*. Les tombes montent le long d'une colline de 50 à 100 mètres de hauteur. Les parents des maisons royales sont enterrés plus ou moins haut sur la colline, d'après leur degré de parenté.

En retournant à la maison, nous passâmes par une grande place où se tenait un marché célèbre dans tout le pays par la quantité de beaux ouvrages en cuivre qui s'y

vendent ; on les fabrique aux environs, et on les apporte là pour les vendre.

Dans l'après-midi, nous fûmes reçus par le sultan dans son palais. Nous traversâmes trois cours où se trouvaient de petites maisons délabrées, de misérables cabanes de bois, des écuries et autres constructions.

Le palais d'un prince ou d'un sultan javanais se compose du *pendopo*, du *dalem* et du *probojekso*. Le pendopo est une galerie entièrement ouverte, très-haute, protégée par un toit voûté, et où l'on arrive par quelques marches. Il est destiné aux cérémonies, et meublé seulement de tables et de chaises. En face du pendopo se trouve le dalem, grande galerie également, mais qui n'est ouverte que par devant, et qui se trouve par cela même être un peu sombre, puisqu'elle n'a ordinairement que peu ou point de fenêtres petites et très-basses. Le dalem est en même temps l'appartement du sultan et la salle de réception ; il est encombré de canapés, de chaises, de miroirs, de pendules, de tableaux et autres objets. Plusieurs portes pratiquées dans le fond du dalem conduisent au probojekso, qui est l'habitation privée du prince, de ses femmes et de sa famille. Il se compose d'une petite salle avec beaucoup de petites chambres et de petits cabinets sombres et étroits ; quelques lits, des nattes, des oreillers et des coussins, forment tout le mobilier.

Tous les palais princiers que je vis à Java étaient de bois. On ne peut les comparer en rien à la magnificence, à la richesse, à l'art et à la splendeur des palais du Bengale et de l'Indoustan.

Le sultan vint au-devant de nous à quelques pas du dalem, nous tendit la main à tous, nous conduisit dans la salle, et nous assigna, à côté de lui, des places pour nous asseoir. Il comptait trente-deux ans, était de moyenne taille, avait un peu d'embonpoint et la figure belle. Il avait une espèce de robe de chambre et par-dessus un sarong,

tous les deux, comme le mouchoir de tête, en étoffe de soie. Il portait comme ornement une broche et quelques bagues en diamant.

Je fus très-étonnée de ne voir dans le dalem que des servantes; elles étaient blotties par douzaines, à moitié nues, tout autour de nous. Elles n'avaient qu'un sarong qui leur couvrait à peine la moitié de la poitrine. Il est connu que les princes mahométans ne se font servir dans leur intérieur que par des femmes ou des eunuques; mais ne les voir entourés que de femmes dans les salles de réception, cela me paraissait par trop efféminé.

Quand le sultan eut causé quelque temps avec nous, il nous conduisit dans le probojekso. Il est si libéral, qu'il laisse même pénétrer les Européens dans l'intérieur de son sanctuaire. Il nous présenta à son épouse, femme de dix-neuf ans, la plus belle créature que j'eusse jamais vue chez les Malais ou chez les Javanais. Elle avait un petit nez charmant, une bouche mignonne avec les dents blanches et bien faites, les yeux grands et pleins de feu; ses pommettes, un peu larges et saillantes, rappelaient seules l'origine javanaise. Le sultan défend à sa famille de mâcher du siri ou de se teindre et de se limer les dents. Outre la sultane, nous vîmes encore deux filles que le sultan avait eues d'un autre mariage, charmantes enfants de douze à treize ans.

La sultane et les deux filles étaient vêtues, à la mode du pays, de sarongs et de kabays. Elles portaient beaucoup d'épingles à cheveux, de pendants d'oreilles, d'anneaux et autres bijoux.

La sultane ne parlait jamais à son mari sans baisser les yeux vers la terre et sans porter les mains à son front, dans une attitude de suppliante.

Quand nous eûmes pris le thé, le sultan nous montra ses armes et ses curiosités, et nous fit même voir les robes brodées d'or de sa femme. Sur son lit se trouvaient

quatre *crids*[1] des plus beaux. A un coin de la partie supérieure du lit était le buste du roi de Hollande. Le sultan est donc un bien chaud partisan de son royal frère d'Europe !

Les domestiques et les officiers supérieurs de ce sultan, comme ceux de tous les autres sultans javanais, se distinguent par une coiffure particulière : elle consiste en un bonnet de 25 centimètres de haut, en paille tressée, en soie ou en étoffe dorée, suivant le rang de la personne.

Le 30 novembre, nous allâmes à *Solo*, capitale de Surakarta (à 40 paals). Sur la route on passe près des mille temples, situés non loin du petit village de *Brambanang*. Ils forment tout un groupe. On n'est pas d'accord sur leur nombre : les uns disent, 170, les autres, 300; mais en tout cas il y en a beaucoup moins de 1000. Ces temples sont petits, dans le style du Mendut. Le plus grand temple peut avoir 20 mètres de haut, mais il est déjà presque tombé en ruine : nous grimpâmes jusqu'au sommet, d'où nous pûmes voir dans l'intérieur. Dans une petite galerie voûtée se trouvait encore un bouddha, et çà et là on découvrait quelques arabesques. Les autres temples n'ont pas, dit-on, plus de 7 mètres de haut, et il doit y avoir eu dans chacun un bouddha.

A Solo, M. le résident Büschkens ne put me recevoir : on était justement en train de réparer sa résidence qui tombait en ruine. On me conduisit dans la maison de M. Gœreke, missionnaire et traducteur de la Bible, un homme extrêmement bon et doux. Ce fut surtout sa tolérance qui me plut : c'était un de ces ecclésiastiques, malheureusement trop rares, qui estiment plutôt l'homme d'après ses actions que d'après la croyance qu'il professe.

1. *Crid* ou *cric*. On donne ce nom à un poignard en forme de serpent, passé dans une gaîne de 25 à 35 centimètres de long; c'est l'arme habituelle des Malais et des Javanais.

La situation de Solo n'est pas si jolie que celle de Djogokarta. La plaine est trop grande, les montagnes sont trop éloignées, à l'exception du Lawas, haut de 3160 mètres environ, dont on aperçoit assez distinctement la forme.

Je trouvai, dans les principautés libres, le sol généralement bien cultivé. Cela vient sans doute de ce que les princes afferment les terres et de ce que les fermiers sont obligés de beaucoup travailler pour gagner le prix de leur fermage. On cultive surtout l'indigo dans les deux principautés. Je ne trouvai pas les cabanes et les vêtements des indigènes plus mauvais et plus misérables ici que dans le reste de Java. Beaucoup de résidents prétendent que tout est mieux cultivé et mieux entretenu dans les possessions hollandaises; mais je ne puis dépeindre les choses que d'après mes propres impressions, et je m'efforce toujours d'être aussi impartiale que possible dans mes jugements. Les routes et les ponts sont également bien entretenus dans les possessions hollandaises et dans les principautés. Il est vrai que les princes sont forcés d'en prendre soin par le gouvernement hollandais, qui a des forts considérables dans les deux villes de Solo et de Djogokarta.

On fait une différence entre les Malais et les Javanais. Les Javanais vivent plutôt dans l'intérieur de Java et dans les deux principautés libres. On prétend qu'ils sont plus beaux que les Malais, qu'ils ont un meilleur caractère et sont plus susceptibles d'affection. J'eus par hasard occasion de voir beaucoup de monde, puisque pendant mon séjour à Djogokarta on tint un bazar, et qu'ici, à Solo, il y eut deux fêtes publiques; eh bien, je dois avouer franchement que le peuple me parut aussi laid qu'à Batavia. On vante leurs petites mains et leurs petits pieds : il est vrai, les Malais et les Javanais ont les mains et les pieds petits, mais la petitesse ne constitue pas à elle seule la beauté. Les mains sont si maigres que l'on voit paraître

toutes les articulations : les bouts des doigts sont un peu tournés en dehors. Ils peuvent se tordre les doigts, les mains, les bras, à un point que cela fait mal à voir. Cette flaccidité dans les membres et dans les muscles se trouve aussi chez les Européens quand ils sont nés et ont été élevés dans ce pays. Les pieds ne sont pas moins laids : ils sont très-plats, et les doigts sont très-écartés les uns des autres.

Parmi les grands seigneurs et les serviteurs qui vivent dans les harems des princes, on voit bien quelquefois de jolis garçons, de beaux enfants, mais il ne faut pas les prendre pour type. Tout ce qu'il y a de beau, hommes et femmes, on cherche à le faire entrer dans les maisons des princes. Si un Javanais veut préserver sa fille du harem, il faut qu'il la marie très-jeune ou qu'il en fasse une danseuse publique : comme telle, elle est sacrée pour tout homme à qui elle ne donne pas ses faveurs. Cette coutume bizarre va si loin que, quand une femme veut se séparer de son mari malgré lui, elle n'a qu'à se faire danseuse publique. L'homme n'a plus alors aucun pouvoir sur elle. Ordinairement les parents regardent comme un grand honneur que leur fille soit admise au harem d'un sultan.

Dans aucun pays je ne vis autant d'aveugles et de boiteux qu'à Surakarta : on dit qu'il y a aussi beaucoup de lépreux ; on a bâti pour eux un hôpital particulier non loin de Solo.

On raconte au sujet de ces infirmités un trait cruel d'un des derniers susuhunans. Une dame européenne traversait Surakarta. A Solo, elle fut présentée au prince, qui lui demanda comment lui avait plu le pays. « Beaucoup, répondit-elle, sauf la grande quantité de boiteux, d'aveugles et de lépreux qu'on rencontre partout. — Cette vue, répondit le prince, ne choquera plus personne à l'avenir. » Il fit rassembler les malheureux, les fit mettre sur des bateaux et conduire au milieu du fleuve : les fonds des

bateaux, disposés exprès, s'ouvrirent, et tous furent engloutis.

Le susuhunan qui règne actuellement, Pakou VII, a généralement la réputation d'un prince noble et très-juste : il trouve, dit-on, comme Titus, sa journée perdue quand il n'a pas fait du bien.

Parmi ses vassaux, celui qui se distingue le plus est le prince Mangkou-Negoro, qui est surnommé l'Indépendant, parce qu'il a un peu de liberté : il peut, par exemple, quitter son palais sans demander la permission au résident. Il a 800 hommes d'infanterie et 400 hommes de cavalerie, un plus grand nombre que le susuhunan lui-même. De plus, il est colonel au service de la Hollande et aide de camp honoraire du gouverneur général. Il reçoit le traitement de colonel avec une forte rétribution pour l'entretien de ses troupes ; mais il doit, en revanche, être toujours prêt à entrer en campagne.

Toutes ces distinctions lui ont été accordées comme récompense de sa fidélité envers les Hollandais dans la dernière guerre. Il se mit de leur côté et leur fut d'un grand secours avec ses troupes. Les indigènes bien disciplinés font de bien meilleurs soldats que les Européens. Le climat ne leur est pas nuisible : ils n'ont besoin que d'une nourriture simple et peu abondante, et supportent les marches et les fatigues sans trop en souffrir.

La première demande que nous fîmes au résident fut d'être présentés au susuhunan et à quelques-uns des principaux princes. Nous obtînmes la promesse d'une audience pour le lendemain ; elle n'eut malheureusement pas lieu : car, une heure à peine avant le moment où nous devions nous présenter, le prince perdit sa sœur unique qu'il aimait beaucoup.

Dans le peu de jours que nous passâmes à Solo, nous eûmes le bonheur de voir deux cérémonies. La première consistait dans la présentation d'une lettre que le sultan

de Djogokarta avait écrite au susuhunan de Surakarta. Quand le résident eut pris connaissance du contenu, la lettre fut mise dans une belle enveloppe de soie et placée sur une assiette d'argent : le premier aide de camp du susuhunan vint la chercher dans une voiture à six chevaux. Dans une seconde voiture suivait le résident. Treize coups de canon accompagnèrent cette cérémonie.

La seconde fut l'enterrement de la sœur défunte du susuhunan dans le cimetière d'Imo-Giri. La couleur de deuil est le blanc, comme chez les Chinois. Tout ce qui faisait partie du convoi, voitures, chevaux, tout était couvert en blanc. Toutes les personnes du cortége avaient quelque chose de blanc, un mouchoir de tête, un sarong, un tablier, ou quelque lambeau.

Des porteurs ouvraient la marche et étaient chargés de planches, de poutres et de perches qui servaient à faire un toit pour protéger le cercueil dans les stations de la route. Après venaient des cavaliers qui portaient des rubans et des tabliers blancs[1]; suivaient la voiture vide du susuhunan, le cheval favori de la morte, le dais pour le cercueil, et enfin le cercueil lui-même, sur lequel pendait une couverture de satin blanc brodé d'or. Le cercueil fut porté par les princes impériaux jusqu'à la dernière porte du Kraton. Là, les ministres le prirent, et le cercueil passa ensuite des mains des princes aux mains des derniers serviteurs. Plusieurs porte-lances, leurs armes couvertes de blanc, entouraient le cercueil, et l'on tenait au-dessus de grands parasols comme ceux dont on abrite la tête des princes. Derrière le cercueil venait un grand coffre carré qui contenait les aliments qu'on de-

1. Les troupes des princes libres portent l'uniforme hollandais : les officiers ont des souliers, les soldats n'en ont pas et portent sous leur casque la coiffure du pays; quelques-uns serrent leurs cheveux derrière la tête en un gros nœud.

vait mettre le soir suivant, suivant la coutume, sur le cercueil de la morte. Une grande foule de peuple fermait la marche. L'époux, les enfants et les parents de la morte avaient pris les devants et étaient allés jusqu'à la première halte de nuit. Il fallait, me dit-on, trois jours au convoi pour aller jusqu'à Imo-Giri [illegible]

Il était sans doute intéressant d'avoir vu ce cortége funèbre; mais [illegible] aussi beaucoup de plaisir à connaître le bon [illegible] susuhunan; ce à quoi il ne fallait plus songer, puisque nous devions partir dès le lendemain matin. A ma très-grande surprise, M. Gœreke m'apprit que le prince voulait nous recevoir ce soir-là par exception. Nous dûmes uniquement cette faveur au bon missionnaire, que le susuhunan estime beaucoup, et dont la demande suffit pour que notre souhait fût accompli.

Avant d'aller chez le susuhunan, nous fîmes encore deux visites chez d'autres princes.

La première fut pour le prince Mangkou-Negoro, dont j'ai déjà parlé. Je fus extrêmement frappée du bon ton et des manières nobles et distinguées de ce prince, qui, à cet égard, ne le cédait en rien à l'Européen le mieux élevé. Les traits de sa physionomie exprimaient l'esprit, la finesse et la bonté. Il s'intéressa beaucoup à mes voyages, et me fit des questions et des observations qui témoignaient de grandes connaissances. Avec sa galanterie orientale, il me compara à un léger nuage flottant.

Ma deuxième visite fut pour le prince Ngabchi, frère naturel du susuhunan, et, comme ce prince n'a pas de fils, son héritier présomptif. Mais nous ne le trouvâmes pas, car il n'était pas encore revenu des funérailles.

C'était à sept heures et demie que nous devions paraître à la cour. L'étiquette est ici beaucoup plus stricte qu'à Djogokarta; MM. Schmitz et Gœreke avaient toujours

leurs montres à la main pour ne pas arriver une minute trop tôt ou trop tard.

A l'entrée de la dernière cour intérieure, deux dames de la cour vinrent au-devant de nous pour nous annoncer que le susuhunan était prêt à nous recevoir. Quand nous entrâmes dans le dalem, il se leva de son fauteuil, fit deux pas au-devant de nous, nous offrit la main et nous désigna des places pour nous asseoir. Le dalem, ainsi que le pendopo, était bien éclairé. De la musique militaire européenne, assez bien exécutée par les indigènes, retentit à notre entrée, et fut répétée à plusieurs reprises pendant la réception. A quelques pas au fond, à la gauche du prince, étaient assises trois dames de la cour, avec le même costume que les autres personnes de la suite; elles tenaient les insignes de la couronne, un glaive, un bouclier et un sceptre, et restaient immobiles comme des statues. Parmi les femmes accroupies tout autour, il y avait aussi deux neveux du susuhunan, jeunes gens de quatorze à quinze ans. Je les prenais pour de très-jolies filles, car ils portaient comme celles-ci un simple sarong, et avaient leurs cheveux rejetés en arrière, noués et rattachés par un peigne.

A peine avions-nous pris place, qu'une femme, probablement aussi une dame de la cour, approcha en se glissant sur les genoux, et récita sans prendre haleine un long discours que je prenais pour une prière; plus tard, j'appris que c'était un rapport sur le convoi funèbre dont voici à peu près la teneur : « La princesse est allée jusqu'à tel et tel endroit, elle s'y est reposée à l'ombre d'un baldaquin un certain temps, et a continué ensuite sa route jusqu'à un autre endroit où elle doit passer la nuit. » Car d'un personnage aussi illustre, tant qu'il n'est pas enterré, on en parle absolument comme s'il était encore en vie; on s'occupe aussi de tous ses besoins et de toutes ses commodités avec la même attention.

Tous ceux qui approchaient du susuhunan, sans excepter ses neveux, se glissaient sur les genoux. Ils ne se relevaient sans doute que quand ils ne pouvaient plus l'apercevoir : car j'eus beau les suivre des yeux autant que je pus, je ne les vis pas se relever.

Les traits du prince exprimaient parfaitement tout ce qu'on m'avait dit de lui. Il est rare de voir une figure plus douce et plus respectable que la sienne. Mais ce qui m'étonnait, c'était de ne pas remarquer chez lui le moindre chagrin de la perte cruelle qu'il venait d'éprouver. Il écouta le rapport sur le convoi funèbre de sa sœur avec autant de calme que si on lui avait annoncé la chose la plus indifférente. Après s'être entretenu quelque temps avec nous, et nous avoir offert du thé, qui, à ma surprise, ne fut pas servi par des femmes, mais par des hommes, il me proposa ainsi qu'à Mme Schmitz de faire une visite à sa femme. Cette dame pouvait avoir vingt-cinq ans ; elle était dans une chambre peu éclairée et assise sur une chaise. A côté d'elle se trouvait, par terre, sa belle-fille, âgée de dix-huit ans, toutes deux moins jolies que les princesses de Djogokarta; elles étaient cependant assez belles pour des Javanaises. Les chambres du probojekso me parurent très-petites, misérablement arrangées, et peu éclairées. Au bout d'une demi-heure, nous rentrâmes au dalem.

En nous congédiant, le susuhunan m'adressa un très-long discours, pendant lequel il me tint la main. Quand il eut fini, il tira un anneau de son doigt et le mit au mien. M. Gœreke était malheureusement trop loin de nous pour entendre quelque chose de ce discours; aussi fut-il perdu pour moi, car le susuhunan parlait le haut malais, que je ne comprenais pas. La visite dura plus de deux heures.

Le costume du susuhunan, ainsi que celui de sa femme et de sa fille, était très-simple, à peu près comme celui

de la cour de Djogokarta; le susuhunan portait deux décorations richement garnies de brillants.

Le 3 décembre, nous prîmes un chemin plus court par Salatiga pour retourner à Samarang (66 paals), où je passai encore une nuit dans la maison de mes aimables compagnons.

Le lendemain, à une heure de l'après-midi, je me trouvai de nouveau sur le vapeur pour faire 180 milles jusqu'à *Swlabaya*. A bord de l'*Amboine*, je fus reçue par le capitaine Bergner comme une ancienne connaissance, de la manière la plus cordiale. J'étais allée avec lui de Batavia à Sumatra, et, peu de temps après, il avait passé du *Macassar* sur l'*Amboine*. C'est toujours un grand plaisir de rencontrer en voyage des connaissances, et on le ressent doublement quand ce sont des personnes aussi bonnes et aussi aimables que l'est M. Bergner.

Du voyage il n'y a pas grand'chose à dire. Nous côtoyâmes toujours le littoral de Java, tantôt plat, tantôt montueux. Quatre collines, placées plus près de Sarabaya que de Samarang, sont appelées les quatre cercueils, à cause de leur forme. Elles sont séparées l'une de l'autre et se trouvent au milieu d'une plaine. A 12 milles de Sarabaya on voit la petite ville de *Grisée*, adossée contre une jolie chaîne de collines; c'est là que les vaisseaux non européens jettent d'ordinaire l'ancre.

Le 6 décembre au matin nous entrâmes dans la rade de Sarabaya.

Tous les mouillages de Java que j'ai vus, tels que Batavia, Sarabaya et Samarang, sont éloignés de 3 à 4 paals des villes; pour se rendre à ces dernières, il faut remonter les fleuves en amont; à Sarabaya on peut aussi aller en voiture de l'embouchure du fleuve à la ville.

Le résident, M. de Perez, eut la bonté de me donner l'hospitalité. Ce monsieur, d'une complaisance extrême, savait mon arrivée; et ayant appris que je devais jeter

l'ancre à Grisée, il y envoya une voiture au-devant de moi.

La résidence, superbe édifice, mais qui n'a malheureusement qu'un tout petit jardin, est à 3 paals de la ville. Devant elle s'étend une prairie magnifique, au bout de laquelle s'élève une grande statue en pierre bien conservée d'une idole hindoue, encore en grand honneur chez les Malais.

Je demeurai à Sarabaya jusqu'au 14 décembre, sans rien voir du tout. Le temps des pluies étant venu, je dus forcément abandonner tous mes projets. Il ne me resta qu'à continuer le voyage de Célèbes et des Moluques, et à me consoler avec l'espoir d'être plus heureuse à mon retour.

CHAPITRE X.

Macassar. — Banda. — Tremblement de terre. — Plantation de muscade. — Amboine. — Excursion à la Negeri-Emma. — Saparoua. — Ceram. — Voyage à pied dans l'intérieur de Ceram. — Arrivée à Wahai. — Les Alfores. — Retour à Amboine. — Ternate. — Visite faite au sultan.

Le 14 décembre, je m'embarquai sur le vapeur *Banda* pour Macassar (440 lieues marines), principal établissement des Hollandais à Célèbes.

Depuis Surabaya jusqu'à la côte de Célèbes, je vis peu de chose. Le vaisseau était très-petit, la mer extrêmement houleuse, et quoique j'eusse voyagé bien des années, fait des milliers de milles sur des voiliers et des vapeurs sans jamais payer de tribut à la mer, je n'en fus pas moins aussi malade qu'un novice peut l'être à son premier voyage.

Ce n'est que le 17 décembre que je montai de grand matin sur le pont pour saluer la côte de Célèbes, plaine monotone, bornée au fond par des montagnes peu élevées.

Macassar (*Udjong-Pandang*), siége du gouvernement hollandais à Célèbes, est une petite ville d'apparence presque européenne, avec un fort.

Les Européens habitent tous les uns près des autres dans de misérables bicoques en pierre, le long du beau pré nommé *Hendrikspad*. La maison du gouverneur est également petite et de peu d'importance.

Le ministre protestant Domine Mathes me donna l'hospitalité.

Je fus encore assez malheureuse pour arriver dans la saison des pluies, et je ne pus visiter que le bazar, où je

vis une assez grande foule de peuple. Je trouvai les indigènes, les Macassares et les Bouginèses, quoique issus de la race malaise, moins laids que les Javanais, grands et forts, avec une physionomie mieux formée et un teint plus clair.

Comme quelques jours plus tard le vapeur *Amboine* allait de Macassar à *Banda*, une des îles Moluques, et que pendant les pluies il ne fallait pas songer à faire des excursions dans l'intérieur de Célèbes, je résolus de profiter de cette occasion et de continuer mon voyage, espérant, comme à Sarabaya, jouir d'un temps plus favorable à mon retour.

Le 21 décembre, je me retrouvai à bord avec mon bon capitaine, M. Bergner. Nous fîmes la traversée de l'île Banda (690 milles) en trois jours et demi. En dehors de quelques îlots montueux, nous ne découvrîmes rien.

Le 24 décembre nous vîmes apparaître le *Gunong-Api*, la plus haute montagne de Banda (550 mètres), et d'où s'élèvent constamment, du côté du nord-ouest, des colonnes de fumée. A neuf heures du soir, et par un beau clair de lune, nous entrâmes dans la baie, bornée d'un côté par le volcan, et de l'autre par une riante chaîne de collines plantée entièrement de muscadiers. La petite ville de Banda, située sur le revers du Gunong-Api, est toujours exposée au plus grand danger, car une éruption l'engloutirait infailliblement; mais, chose étrange, la montagne fume toujours sans qu'il y ait jamais eu d'éruption. Seulement pourra-t-on toujours se fier à ce calme?.

Nous étions arrivés si tard, que le capitaine débarqua seul avec le paquet de la poste. Nous autres passagers, nous restâmes sur le pont. Nous étions à causer de chose et d'autre, et nous parlions de la joie qui devait régner ce soir, la veille de Noël, dans les cercles de nos familles, et du bonheur des enfants occupés à jouer gaiement et à témoigner leur surprise des cadeaux qui leur arrivent de toute

parts comme par enchantement, lorsqu'un Arabe monta soudain à bord du navire. Étonnés de cette visite à une heure aussi avancée de la nuit, nous entourâmes l'Arabe pour savoir le motif qui l'amenait.

Bientôt la douce satisfaction que nous éprouvions un instant auparavant se changea en une douleur poignante. L'Arabe nous raconta que le 26 novembre, à huit heures du matin, un terrible tremblement de terre avait eu lieu dans l'île. Plusieurs maisons s'étaient écroulées, et toutes les autres avaient été tellement endommagées que personne ne pouvait plus les habiter. Heureusement la catastrophe était arrivée dans le jour. Au moins tout le monde avait pu fuir et personne n'avait péri; mais tous les objets fragiles, tels que glaces, lampes, verres, vaisselle et bouteilles pleines de vin, de liqueurs et autres boissons, avaient été brisés. On était encore sous l'impression de cette affreuse scène lorsqu'à huit heures et demie il y eut une nouvelle secousse; l'eau, d'abord refoulée dans la baie, reflua ensuite avec fureur et avec une force irrésistibles vers la côte, monta toujours et bientôt s'éleva à une telle hauteur, qu'elle la dépassa de plus de 7 mètres. Par deux fois le fond de la mer fut mis à nu, tous les petits bateaux et canots furent lancés contre la côte, qu'ils couvrirent de leurs débris. Plus de quatre-vingts personnes avaient été noyées. Un grand navire amarré dans la baie s'enfonça deux fois et ne fut sauvé que par la présence d'esprit du capitaine, qui lâcha aussitôt le câble de l'ancre; mais il ne put le préserver d'une voie d'eau considérable. On était encore à le radouber dans la baie. Le second tremblement de terre avait détruit de nouveau beaucoup d'édifices et brisé des milliers de muscadiers couverts par l'eau de la mer.

Le récit de l'Arabe était affreux. Malheureusement le capitaine, à son retour, le confirma de point en point. Cette nouvelle fit une si forte impression sur quelques passagers, que le lendemain ils assurèrent ne pas avoir fermé l'œil de

la nuit, dans la crainte, disaient-ils, de voir un nouveau tremblement de terre ou de mer.

Quand il commença à faire jour, nous mîmes pied à terre et nous pûmes nous convaincre par nous-mêmes des terribles dévastations qui avaient eu lieu. Plusieurs maisons ne présentaient plus que des ruines, toutes étaient plus ou moins endommagées, les provisions en partie détruites, en partie entassées en plein air devant les maisons; les habitants dormaient à côté dans de petites cabanes de bambou, élevées à la hâte. Il n'y avait que les casernes et les habitations des officiers, construites en bois et éloignées de quelques centaines de pas de la ville, qui n'avaient presque pas souffert. Il est assez singulier que dans cette île, où les tremblements de terre sont assez fréquents, les maisons soient toutes construites en pierre[1].

Le résident ne put me recevoir, sa maison étant trop endommagée. M. Krause, un Allemand, chirurgien-major, me donna un asile dans sa maison de bois.

Je fis encore le même jour une promenade autour du volcan *Gunong-Api*. Je voulus même en faire l'ascension; mais le docteur Krause, qui y était déjà monté plusieurs fois pour botaniser, m'en dissuada en m'assurant que je n'y verrais rien, que la montagne se terminait en un cône fermé, et ne présentait que quelques fentes d'où sortaient par tourbillons de fortes vapeurs de soufre.

Le lendemain je visitai la grande plantation de muscades de M. Meyer, qui compte 15 000 muscadiers. On appelle les plantations de muscades *perkes*, et les planteurs *perkeniens*.

Une plantation de muscade ressemble tout à fait à une forêt. Les arbres ont de 12 à 15 mètres de haut, une large circonférence, et ne sont pas alignés en rangées droites.

1. Quand je revins plus tard à Java, je lus dans les journaux que par suite de ce tremblement de terre la moitié des Moluques avait été détruite. Quelle exagération!

De gros arbres *nanarins*[1] défendent les muscadiers, qui ne jettent pas de profondes racines, contre les vents qui soufflent souvent très-fort.

L'île Banda est la véritable patrie du muscadier. Cet arbre ne demande ici aucun soin et devient bien plus fort et plus haut qu'à Singapore. Il commence à porter des fruits dans sa quinzième année, et arrive à l'âge de quatre-vingts ans. L'année avant de mourir, il porte bien plus de fruits que dans les meilleures années. Chaque arbre produit en moyenne par an 2500 noix. Il y en a quelques-uns qui en produisent jusqu'à 4000. La récolte dure toute l'année. On va tous les matins dans les perkes cueillir les noix mûres, on détache la fleur dont elles sont enveloppées, et on fait sécher au soleil la noix et la fleur. Les noix qui tombent d'elles-mêmes ne valent pas la moitié de celles que l'on cueille. Environ cent noix avec les fleurs font une livre ; cinq livres de noix font une livre de fleur. Le perkenien reçoit du gouvernement un florin de cuivre pour une livre de fleur et pour quatre livres de noix.

La culture de la noix de muscade est un monopole à Banda et dans les petites îles environnantes qui en font partie. Le propriétaire peut affermer ou vendre les perkes, mais il ne peut pas abattre un seul arbre sans l'assentiment de l'inspecteur du gouvernement. Cet inspecteur visite les perkes tous les ans, désigne les arbres qu'on doit arracher et fixe le nombre des arbres nouveaux qu'il faudra planter. Pour encourager la plantation des muscadiers, le gouvernement fournit le terrain gratuitement et assiste les planteurs en leur fournissant à bon compte des ouvriers pris parmi les criminels bannis de Java et d'autres endroits, et qu'on loue au mois.

1. L'arbre *nanarin* est de la famille des arbres canaries; il produit une amande très-grasse dont on tire de l'huile qui est bien plus fine que l'huile de coco, et qu'on emploie aussi, dans la cuisine, pour assaisonner les mets.

Le 27 décembre, le vapeur devait repartir. Comme il n'y avait pas grand'chose à voir dans cette petite île, et que, si je ne profitais pas du bateau en partance, il m'en aurait fallu attendre un autre pendant un mois, je n'hésitai pas longtemps et je retournai à bord.

Nous quittâmes Banda dans l'après-midi pour nous rendre à la petite île d'Amboine, éloignée de 144 milles. Le temps était magnifique; si bien que le 28 décembre, au matin, nous étions à l'ancre devant Amboine.

La baie d'Amboine a 16 milles de long sur 6 de large à l'entrée, mais 1 mille seulement à Amboine, située vers le milieu. Toute la baie est entourée de chaînes de collines et de montagnes, dont les cimes les plus élevées, le *Sytham* et le *Sirymohu*, ont, dit-on, de 9 à 1200 mètres. Les chaînes de collines se distinguent par une riche végétation; les forêts alternent avec les prés et les plantations d'aromes; le beau palmier panaché de sagou domine partout; le palmier d'areka à la tige élancée et le cocotier dépassent les arbres à larges feuilles.

J'avais entendu soutenir que l'entrée de Banda, et surtout celle d'Amboine, pouvaient rivaliser pour la beauté avec celle de Rio de Janeiro. L'entrée de Banda est ravissante, celle d'Amboine l'est encore plus; mais ni l'une ni l'autre ne sauraient être comparées avec l'entrée magnifique de Rio de Janeiro, qui n'a pas de pareille. On pourrait plutôt faire un rapprochement avec celle de *Santos*, qui est à 400 milles de Rio de Janeiro.

Amboine, siége du gouverneur des Moluques, ne compte que 1500 habitants, et a plutôt l'air d'un village que d'une ville. Elle est protégée par le fort Victoria. La résidence du gouverneur, éloignée d'un paal de la ville, et située à *Batugadja*, se compose d'une petite maison de bambou tout à fait insignifiante. Le gouverneur, M. Vischer, ne put pas me recevoir chez lui, la seule petite chambre d'ami qu'il avait étant déjà occupée. Je trouvai un asile

chez M. Roskolt, le directeur du séminaire pour les instituteurs primaires.

M. Roskolt avait été envoyé, en 1835, par le gouvernement hollandais à Amboine, pour y fonder ce séminaire destiné à recevoir douze jeunes gens du pays, à qui l'on donnait, avec l'instruction, la nourriture, l'habillement et tout ce dont ils avaient besoin. La somme affectée à ce but fut versée entre les mains de M. Roskolt, sans que le gouvernement lui demandât compte des dépenses. Dès la première année, M. Roskolt, ayant reconnu que la somme pouvait suffire à dix-huit pensionnaires, demanda l'autorisation d'admettre six élèves de plus. Indépendamment de ces élèves réguliers, M. Roskolt permet encore à dix ou douze jeunes gens de suivre les cours, et c'est parmi ceux-ci qu'il choisit ensuite les plus capables pour les faire entrer comme internes au séminaire. L'instruction comprend la connaissance exacte de la langue malaise, tant parlée qu'écrite, des notions de religion, d'arithmétique, de géographie, et le chant des psaumes.

Les naturels d'Amboine et des petites îles voisines sont chrétiens. Du temps des Portugais, ils étaient catholiques; aujourd'hui, ils sont protestants.

Dans tout grand village, qu'on appelle ici *negeri*, il y a un maître d'école qui remplit en même temps les fonctions de prêtre, et qui récite les prières et les chants. Il y a quelques villages si grands, qu'il s'y trouve jusqu'à deux cent cinquante enfants confiés aux soins d'un seul maître d'école. Je visitai, dans mes excursions à Amboine, à Saparoua et à Ceram, plusieurs écoles de village, dont les maîtres avaient été les élèves de M. Roskolt. Les enfants écrivaient assez proprement, calculaient bien et ne chantaient pas trop mal les psaumes. Involontairement, je sentis naître en moi le désir de voir tous les enfants des villages en Europe aussi bien instruits que l'était cette jeunesse malaise. Les efforts de M. Roskolt ne sont pas

restés stériles; ses travaux ont déjà été couronnés d'assez beaux succès.

De même que Banda est la patrie du muscadier, de même Amboine est celle du giroflier. Aussi le gouvernement attache-t-il une grande importance à cette plantation et en a-t-il fait un monopole. Chaque chef de famille est obligé, selon la qualité du terrain, de planter de trente à quatre-vingts arbres, et d'en entretenir toujours le même nombre.

Autrefois, on plantait le muscadier exclusivement à Banda et dans les petites îles voisines; le giroflier, au contraire, n'était cultivé qu'à Amboine et à Saparoua. Ces deux espèces d'arbres furent détruites dans les autres îles Moluques. Mais aujourd'hui on peut les planter dans toutes les îles, et elles ne constituent un monopole que dans celles dont nous avons parlé plus haut.

Le giroflier commence à porter des fruits de la douzième à la quinzième année, et ne meurt qu'à l'âge de cent ans. Il produit d'une à vingt livres. La récolte n'a lieu qu'une fois par an, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de janvier. Les clous de girofle sont séchés à l'ombre. On donne au planteur, depuis peu, 30 deniers par livre, tandis qu'autrefois il était obligé de se contenter de 24. On doit cette élévation de prix au gouverneur général actuel, M. Deimar van Twist[1].

Les naturels du pays savent faire avec les clous de girofle de fort jolis objets, tels que vases, bateaux, paniers, etc. Il faut qu'ils achètent pour cela les clous de girofle du gouvernement à un prix excessivement élevé. En Hol-

1. A cette occasion, je dois encore remarquer que l'on a aboli, sous ce gouverneur général, tous les impôts que les marchands détaillants avaient à payer dans toutes les possessions de l'Inde hollandaise, pour toutes les provisions qu'ils apportaient au marché. Ces impôts étaient d'autant plus vexatoires, que le fermage du bazar était en grande partie dans les mains des Chinois, hommes excessivement durs et avides, qui se livraient à toutes sortes d'exactions envers le peuple, et le trompaient et le rançonnaient au delà de toute idée.

lande, la livre de cette épice coûte une demi-roupie ; ici, les indigènes la payent 2 roupies. En outre, le droit d'exportation de ces jouets se paye très-cher.

Le muscadier est aussi planté assez fréquemment à Amboine ; le cacaotier y réussit particulièrement bien, et le picoul de fèves se paye 60 roupies. Cependant l'arbre le plus important pour les naturels du pays, non-seulement à Amboine, mais dans toutes les îles Moluques, est le sagou. La moelle forme la principale nourriture des indigènes ; elle est pour eux ce que le riz est pour les Chinois et les Indiens, et le blé pour d'autres peuples.

Ce palmier ne mûrit d'ordinaire que dans la quinzième année ; on l'abat alors, on fend l'arbre, et on retire la moelle au moyen d'une simple houe de bambou. Tout le tronc est formé de moelle à peine entourée d'une écorce de 2 ou 3 centimètres d'épaisseur. La moelle est mise par morceaux dans une espèce d'auge, faite avec le tronc du sagou creusé, et dont les bouts sont bouchés avec des morceaux d'étoupe battue. En lavant et en pétrissant la moelle, les parties farineuses se détachent des parties filandreuses. L'eau, imprégnée de farine, passe, à travers l'étoupe qui tient lieu de crible, dans une autre auge, où l'on continue de laver jusqu'à ce que toutes les parties farineuses se soient détachées des filaments. Dès que la farine a déposé, on fait couler l'eau, et la besogne se trouve faite. La farine, mouillée, est emballée par 25 à 30 livres dans des paniers qu'on fait sur les lieux mêmes, avec les feuilles vertes du sagou. Ce qu'il y a de particulier dans cette moelle ou farine, c'est qu'il ne faut jamais la laisser sécher et qu'il faut mettre de temps en temps dans l'eau les paniers remplis de farine.

On fait avec cette farine du pain et de la *papeta*. Pour la préparation du pain, on se sert de vaisseaux de fer ou de terre, divisés en petits compartiments qu'on chauffe d'abord au rouge, et qu'on mouille en dedans avec un peu d'eau. On les remplit ensuite tout à fait de farine, on re-

couvre de feuilles, puis d'une planchette sur laquelle on pose une pierre, et on laisse agir le mélange jusqu'à ce qu'il s'en détache une vapeur, ce qui indique que les pains sont cuits.

La préparation de la *papeta* est encore plus simple. On verse d'abord un peu d'eau froide sur la farine, on tourne jusqu'à ce qu'elle forme une pâte épaisse ; puis on ajoute la même quantité d'eau chaude pour la rendre très-liquide, et ensuite on la laisse refroidir.

La papeta ressemble à de la saumure ou à une colle de farine épaisse. Le pain et la papeta, mangés sans ingrédients piquants, ont un goût excessivement fade et insipide.

Avec une semblable nourriture, le peuple n'a pas grand'-chose à faire pour vivre et pour s'entretenir. Des familles, qui n'ont que fort peu de pieds de sagou, ou même qui n'en ont pas du tout, peuvent facilement gagner, avec peu de travail, plusieurs centaines de livres de farine. Car il est d'usage que, toutes les fois qu'un homme va trouver le propriétaire d'un sagou en maturité, et qu'il lui dit : « Un de vos arbres est mûr, je vous l'abattrai, » le propriétaire ne refuse jamais son consentement. L'homme vient alors avec quelques compagnons, abat l'arbre, prépare et emballe la farine, travail qui exige trois ou quatre jours; en échange, il reçoit la moitié de la farine et il est nourri tant que dure son travail.

Le sagou, le pisang, espèce de bananier, viennent sans aucune espèce de culture. On conçoit donc facilement que le peuple soit plus indolent aux îles Moluques qu'ailleurs. Ainsi, lorsqu'on arrive par le vapeur, le lieu du débarquement est rempli de curieux et d'oisifs; mais pas un ne porterait à la ville vos bagages, quand même vous lui offririez un prix exorbitant. Il faut d'abord aller au bureau du bateau et se mettre ensuite à la recherche de porteurs. Souvent j'allais l'après-midi dans plus de douze ou quinze

cabanes pour acheter quelque objet fait de clous de girofle, et partout je trouvais tout le monde ou qui jouait aux cartes, ou bien qui dormait.

1er *janvier* 1853. Nous fêtâmes le jour de l'an en faisant une promenade à la cascade voisine, *Batou Gontung*. Cette cascade n'a rien de remarquable, pas plus qu'une grotte qui se trouve tout près de là; mais un bain froid dans le petit fleuve et une promenade dans les superbes bois me dédommagèrent amplement.

Pour faire un peu connaissance avec l'île d'Amboine, je la parcourus du nord au sud, et je poussai jusqu'au village d'*Emma*, éloigné à peu près de 8 paals. Pour les excursions dans Amboine, on se sert d'une espèce de chaise à porteurs ou palanquin, les chemins n'étant praticables aux cavaliers et aux voitures qu'à quelques paals seulement autour de la ville.

Je ne voulais pas prendre de palanquin, car rien ne me semble plus désagréable que d'être portée par des hommes; mais on m'assura que les montagnes étaient trop roides et trop escarpées pour que les Européens pussent les gravir.

Je pris donc avec moi, par précaution, une chaise à porteurs; mais je courus à côté d'elle. En effet, les montagnes et les collines sont excessivement roides et escarpées, et pour les franchir il ne faut pas être sujet au vertige; mais j'avais passé par bien d'autres difficultés à Bornéo et à Sumatra.

En trois heures, je fus à Emma.

Tout le pays, entre la ville d'Amboine et Emma, se compose de gorges et d'anfractuosités en forme d'entonnoir; il fallait toujours grimper, monter, descendre, ou bien avancer par des arêtes de montagne extrêmement étroites. Tout était couvert de superbes bois et d'une riche végétation. On voyait beaucoup de *dusons*[1], avec des

1. Toute plantation, tout jardin, porte, à Amboine, le nom de *duson*.

girofliers ; dans les forêts, il y avait beaucoup de sagous. Des hauteurs, on apercevait la mer des deux côtés de l'île. Les montagnes sont formées en grande partie de sable qui se détache et s'enlève très-facilement.

Les *negeris* sont placées aux bords des gorges ou sur les crêtes des montagnes. Souvent les habitants n'ont pas dans le village un pouce de terrain uni. Pour grimper dans la montagne, les petits enfants d'ici feraient honte à plus d'une grande personne des plaines; ils grimpent et sautent comme des chamois.

Je restai quatre jours à Emma pour chercher des insectes. La chaleur était, il est vrai, étouffante, mais je la supportai aussi bien que si j'avais passé toute ma vie sous l'équateur.

De retour à Amboine, j'entrepris une excursion un peu plus longue à Saparoua et à l'île Ceram, une des plus grandes des Moluques : je tenais beaucoup à visiter cette dernière à cause de ses habitants, les Alfores sauvages.

Le 11 janvier, j'allai de nuit, par mer, au petit village de *Pasco*, situé à l'est d'Amboine, près de l'isthme à peine large de quelques centaines de pieds qui divise cette île en deux parties. J'arrivai à deux heures de la nuit ; on fit passer les prauhs par l'isthme pendant la marée, et on continua le lendemain matin le voyage, pour aller à Ihamahou (35 paals), negeri de Saparoua. De là je me rendis, à pied, jusqu'à la negeri Saparoua (7 paals), où se trouve un petit port et le siége d'un résident adjoint.

Il ne doit guère y avoir beaucoup de promenades plus agréables que celle d'Ihamahou à Saparoua ; toute la petite île ressemblait à un riant jardin. Le chemin est excellent ; il traverse de petits bois d'arbres fruitiers et des negeris considérables, où les maisons sont rangées sur une même ligne, mais séparées entre elles par des arbres et par de vertes pelouses, et entourées de haies vives. Les

vues superbes dont on jouit des petites hauteurs dépassent toute idée. On voit Amboine, Ceram, Harakou, et beaucoup d'autres îles; on voit la mer, formant ici une anse, là une baie, ailleurs un canal, et s'étendant au delà de Saparoua en une plaine infinie. Ce spectacle offrait beaucoup de ressemblance avec les Cyclades, en Grèce; seulement, les groupes d'îles sont ici bien plus beaux, grâce à la richesse de la végétation.

A Saparoua, je rencontrai le gouverneur, M. Vischer, qui était venu d'Amboine sur un vaisseau de guerre, parce qu'on craignait une révolte des naturels du pays. Ceux des colonies éloignées sont souvent exposés aux oppressions et aux vexations de fonctionnaires durs et intéressés. C'est ce qui semblait aussi avoir lieu ici, et le gouverneur voulait examiner l'état des choses par lui-même. J'ai déjà fait remarquer, en parlant de la famine dans le pays de Samarang, que les fonctionnaires qui se rendent coupables d'infractions à la loi, ou d'excès de pouvoir, sont peu punis, ou quelquefois ne le sont pas du tout. Dans les contestations avec les indigènes, c'est presque toujours au fonctionnaire, et presque jamais à l'indigène qu'on donne raison. A la plus petite négligence, les malheureux sont souvent réprimandés et punis, comme s'ils avaient commis le plus grand crime. Moi-même je vis un jour, attaché à une planche, un indigène à qui l'on allait donner cinquante coups de jonc sur le dos nu. Quand je demandai quel était le délit du patient, on éluda la réponse, ce qui prouvait que la punition n'était pas en harmonie avec la faute. Des hommes dignes de foi m'assurèrent que l'on distribuait souvent jusqu'à cent coups de canne, quoique le gouvernement ne permît d'en donner, au maximum, que trente. Quand ces pauvres gens sont appelés devant des fonctionnaires ou des officiers, ils tremblent quelquefois à tel point que les paroles expirent sur leurs lèvres. Dans l'Inde an-

glaise, j'eus aussi souvent l'occasion de remarquer la même chose. Les employés et les officiers postés loin du centre du gouvernement, et qui échappent si facilement à tout contrôle, ne devraient-ils pas être punis, quand ils outre-passent leurs droits, bien plus sévèrement que le naturel du pays, à qui les lois ont été imposées par la force des armes? Mais voilà ce qui arrive presque dans tout l'univers. Un pauvre malheureux commet-il une faute même légère, le plus souvent par ignorance et parce qu'il ne connaît pas les lois, il en est puni rigoureusement; tandis que l'homme distingué par sa naissance et par son instruction trouve des juges indulgents et cléments. Celui-ci ne mériterait-il pas, au contraire, une double punition, précisément parce qu'il est éclairé et qu'il a pleine conscience de son délit?

Une chose très-désagréable pour le voyageur, et qui me rappelait Naples ainsi que ma chère patrie, l'Autriche, c'est l'exhibition perpétuelle du passe-port dans les possessions hollandaises. A Batavia, je fis viser mon passe-port pour aller aux Moluques. A Samarang, à Sarabaya, à Amboine, il me fallut en faire autant, et ainsi dans presque tous les endroits où résidait quelque fonctionnaire. A Saparoua, la fureur des passe-ports est, dit-on, poussée si loin, qu'un pêcheur ne peut pas partir pour la pêche sans être muni d'un passe-port. C'est là, certes, une vexation inouïe!

Déjà, à Amboine, j'avais prié le gouverneur de me prêter son appui pour le voyage de Wahay, sur la côte septentrionale de Ceram. Je voulais traverser par terre l'intérieur de cette île, habitée par les Alfores, peuple sauvage, encore bien plus avide de têtes que ne le sont les Dayaks. Jusqu'ici, il n'y avait eu que deux Européens qui eussent osé entreprendre un voyage aussi dangereux, et l'un d'eux s'était même fait accompagner d'une escorte de cent cinquante hommes. Sans l'assistance du gouver-

nement, il est impossible de trouver des hommes de bonne volonté; car une tribu a peur de l'autre. Cependant, malgré tout, j'étais disposée à me contenter de quatre hommes; mais le gouverneur m'assura qu'il m'en fallait au moins vingt, parce que, au-dessous de ce nombre, personne ne me suivrait. Il ajouta que, toutes les fois qu'il y avait une nouvelle pressée à transmettre à Wahay, par terre (car d'ordinaire ces messages se font par eau), on envoyait toujours vingt hommes.

Munie de lettres pour quelques régents, qui à Ceram sont à peu près autant que nos maires de village, et accompagnée des vœux les plus sincères pour l'heureuse issue de mon entreprise hasardeuse, je commençai mon voyage à pied le 17 janvier dans l'après-midi. Le premier jour je ne fis que 7 paals et je m'arrêtai à la negeri *Noloth*, dans l'île de *Saparoua*.

Le lendemain, 13 janvier, je traversai la mer dans un prauh pour aller à 32 paals de là, à *Makariki*, dans l'île de Ceram. J'y arrivai si tard qu'il me fallut passer la nuit dans le prauh.

Le 19 janvier, je me vis obligée de rester à Makariki. Le chef indigène avait à rassembler les gens qui devaient m'accompagner. Le reste de la journée, ces gens, qui étaient pour la plupart des Alfores et des Malais, l'employèrent à se munir de provisions pour le voyage. Nous n'emportâmes que des pains de sagou, des pisangs et de petits poissons séchés.

Le 20 janvier, de grand matin, commença le pénible et dangereux voyage. Les gens de Makariki me firent une horrible description des routes : ils disaient qu'il me faudrait traverser constamment des éboulements de rochers, des flaques d'eau, gravir des montagnes très-escarpées, et demeurer la nuit à la belle étoile au milieu des bois; enfin ils me prédirent que je ne tarderais pas à revenir sur mes pas.

A peine eûmes-nous marché pendant une heure que nous nous trouvâmes en face d'un obstacle qui ne laissait pas que d'être, du moins pour moi, fort désagréable. Il fallait passer à la nage le fleuve *Ruata*, aussi large que profond et passablement rapide. De même qu'à Sigumpulang à Sumatra, je passai heureusement à l'aide de deux indigènes qui me donnèrent la main et me traînèrent après eux. Ce premier jour nous ne quittâmes pas la plaine; pourtant le chemin n'en fut pas moins mauvais : il suivait constamment le large lit d'un fleuve qui n'était occupé à présent, car c'était la belle saison, que par un petit ruisseau étroit et peu profond. Il nous fallait presque toujours passer sur de grosses pierres éboulées, et nous eûmes bien des fois, non-seulement à traverser le ruisseau en tous sens, mais à y marcher pendant de longues traites. Certainement le tiers de cette journée de 18 paals, nous le fîmes dans l'eau. Joignez à cela que je souffrais beaucoup de la chaleur : car, quoique nous fussions entourés de bois, le lit du fleuve au milieu duquel nous avancions forcément était trop large pour que la fraîcheur de l'ombre pût parvenir jusqu'à nous. Cette journée ne nous offrit pas beaucoup de belles vues, car nous cheminâmes toujours entre des bois et des gorges.

L'après-midi à quatre heures nous fîmes halte[1]. Notre campement de nuit fut établi dans le lit du fleuve. Les Alfores dressèrent rapidement trois toits de feuillage sous lesquels nous nous abritâmes, et bientôt s'élevèrent des feux où il n'y avait malheureusement rien à faire cuire. Il y avait quelque chose de sinistre dans l'aspect de ces sombres bois; la lune, qui commençait à se montrer à l'horizon, faisait encore ressortir leurs ombres noires. Mais on ne rencontre pas de bêtes fauves dans cette île, et je n'avais

1. Dans les terres situées tout près de l'équateur, il faut faire halte de bonne heure, parce que le soleil se couche à six heures, et que l'obscurité arrive soudain, sans être précédée du crépuscule.

pas peur d'être attaquée par une tribu d'Alfores. Je m'étendis tranquillement sur ma dure couche de pierre, et bientôt le murmure du fleuve me berça dans de beaux rêves.

21 *janvier* (19 paals). Nous franchîmes la première chaîne de montagnes, *Rothlong-Batai;* la hauteur du col pouvait être de 250 à 280 mètres. Quoiqu'il n'y eût pas de sentier dans les bois, le chemin n'était cependant pas des plus mauvais. Les buissons n'étaient pas épais, on trouvait facilement à se frayer un passage : enfin les montagnes n'étaient ni si roides ni si escarpées que celles d'Amboine. J'admirais beaucoup la connaissance que mes guides avaient de la topographie : ils trouvaient leur chemin dans le labyrinthe des arbres avec autant d'assurance que s'ils avaient suivi une route frayée.

Sur les hauteurs on apercevait çà et là de petits groupes de chaumières d'Alfores délabrées, formées de toits de feuillage sous lesquels étaient dressés des lits d'un pied de haut. Les habitants avaient sans doute mangé tout le sagou que fournissaient ces endroits, et avaient transporté leurs habitations dans d'autres contrées plus fertiles.

Après avoir franchi la chaîne de montagnes, nous marchâmes continuellement par des ravins étroits, dans des lits de fleuves, pleins d'eau et de pierres, et si souvent même dans l'eau, comme la veille, que nos pieds ne séchaient jamais. Vers midi nous nous arrêtâmes une demi-heure pour faire notre maigre repas. Il fallut laisser le pain de sagou tremper quelques minutes dans l'eau pour le rendre mangeable ; ajoutez à cette pitance quelques pisangs (bananes), et ce fut tout notre repas, à midi comme le matin et aussi le soir. Mais l'extrême fatigue me donnait toujours un tel appétit, que je ne sentais pas du tout la privation de mets plus délicats.

Cette île doit abonder en chevreuils et en sangliers; car nous vîmes plusieurs chevreuils, et en plusieurs en-

droits nous remarquâmes des traces de sangliers. Quelques-uns de mes gens avaient apporté des armes, mais aucune ne fit feu. Je vis en cette occasion comment les naturels du pays savent intimider ou effaroucher les chevreuils les plus agiles au milieu de la course la plus rapide, au point que ces animaux restent une demi-minute comme fascinés, les yeux fixés sur le chasseur sans pouvoir les détourner. Nos hommes agitaient ensuite un mouchoir d'un rouge éclatant et le déployaient subitement. Malgré le point de mire assuré que présente alors le gibier, il fallut cependant renoncer au plaisir de manger une cuisse de chevreuil rôti, parce que les malheureux fusils rataient toujours. En revanche, mes braves Alfores prirent un jeune sanglier et un *coussou* (chat sauvage des bois). Le premier, ils lui donnèrent la chasse et le poursuivirent avec une telle agilité, qu'ils finirent par l'atteindre et le saisir. L'autre, ils allèrent le chercher sur un arbre qui avait certainement plus de 30 mètres de haut. C'était un spectacle émouvant et en même temps admirable, de voir avec quelle facilité ils grimpaient jusqu'à la cime de l'arbre. L'animal lui-même ne fut pas difficile à tuer, car il n'y voit pas le jour et se tient tout à fait immobile. Ils lui assénèrent un coup sur la tête et le jetèrent à terre, où on l'acheva.

Aujourd'hui, comme hier, nous ne rencontrâmes pas une âme; notre campement de nuit fut de nouveau établi dans le lit d'un fleuve. Mais les feux allumés ne brûlèrent pas cette nuit inutilement. Pour le moment on fit grâce au jeune sanglier, car ce rôti devait servir à célébrer notre arrivée à Wahay; mais on sacrifia le coussou. Mes hommes lui ouvrirent le ventre, retirèrent les entrailles et les boyaux, le lavèrent entièrement et le mirent au-dessus du feu pour lui brûler la peau le mieux possible. Ils remirent ensuite les entrailles avec les boyaux lavés dans le ventre de l'animal, le fixèrent à un morceau de bois comme à un

tournebroche, et le firent rôtir. Le rôti fut mangé sans sel, car nous n'en avions pas apporté avec nous. Les bonnes gens me servirent toute une cuisse ; j'en pris un petit morceau pour ne pas dédaigner leur don, et pour goûter de cette chair qui sentait fort, mais dont le goût ne me parut pas désagréable. Les Malais ne mangent pas le chat sauvage, dont l'odeur leur semble trop forte.

22 *janvier* (18 paals). Nous eûmes à passer deux chaînes de montagnes. La hauteur de la première, *Gorolehouway*, pouvait être de 450 mètres ; celle de la deuxième, *Hourali*, de 150. Les forêts de Ceram sont remplies de grands et beaux arbres. Je restais souvent en admiration devant ces géants, qui de leurs cimes touchaient presque aux nues. Plusieurs troncs étaient couverts de lianes et d'orchidées. Mais quant à des fleurs, je n'en vis aucune. En échange je découvris un champignon comme je n'en avais pas encore vu. Il n'était pas grand, avait la forme d'un dé et couronnait une tige haute de 7 ou 8 centimètres. Son bord inférieur était ceint d'un réseau large de deux doigts, d'une blancheur éblouissante et découpé à jour comme la plus fine toile d'araignée. Jamais je ne rencontrai un second échantillon de cette espèce.

Du haut du Gorolehouway, le regard plongeait dans le cœur du pays. La plus grande partie était montueuse, les vallées longues mais étroites ; partout de sombres forêts, pas la moindre trace d'une cabane ou d'un champ.

Le passage le plus escarpé et le plus dangereux fut celui de l'Hourali. Cette montagne, la dernière que nous eûmes à franchir, offrait des arêtes qui, à plusieurs endroits, descendaient tellement à pic dans la mer, qu'on ne trouvait pas de place pour y poser le pied. Si j'avais été sujette au vertige, j'y aurais certainement trouvé ma tombe. Sur le Hourali j'aperçus le premier village d'Alfores : il passe pour être le plus grand de tout Ceram et renfermait jusqu'à trente huttes. Mais il semblait comme désert ; on n'y

voyait et on n'y entendait pas un être vivant. Je commençais déjà à croire qu'il était tout à fait abandonné, quand mes compagnons me détrompèrent en me disant que le village était habité et que les habitants étaient chez eux. « Mais ils sont, ajoutèrent-ils, si timides et si craintifs, qu'au moindre bruit de voix ou de pas d'hommes ils se réfugient dans leurs cabanes et s'y enferment. » Surpris par une forte ondée, nous cherchâmes à nous abriter sous le toit des cabanes, construites sur pilotis. Nous frappâmes même à plus d'une porte en appelant les habitants. Il y en eut bien quelques-uns qui répondirent; mais pas un seul n'ouvrit sa porte. Je passai ainsi plus d'une heure dans un grand village d'Alfores, sans y découvrir une seule figure humaine. Aussi, pour satisfaire la curiosité que j'éprouvais de faire la connaissance des Alfores, je résolus d'engager quelque rajah ayant de l'influence sur ces gens à vouloir bien m'accompagner quand je reviendrais de mon excursion.

Quand nous eûmes franchi le Hourali et que nous approchâmes de la mer, je me figurai que nous étions au bout de nos peines. Mais il n'en fut pas ainsi. Les montagnes et les collines de Ceram ont cela de particulier que la plupart présentent du côté de la mer des pentes roides et escarpées comme des murailles. Aussi, pendant la marée montante, il nous fallait, l'espace d'un paal, grimper par-dessus des rochers, des récifs et des écueils. La fureur des vagues était si grande qu'on avait de la peine à se tenir, d'autant plus que les pierres et les récifs polis par l'eau étaient glissants comme un miroir. De cette manière, la fin de notre voyage nous offrit plus de difficultés que le commencement; mais nous en triomphâmes avec le même bonheur, et un joli sentier nous conduisit le dernier paal par de petites prairies, jusqu'à la negeri Passaneo.

On m'accusera peut-être de forfanterie si je dis que ce voyage à pied d'une cinquantaine de paals ne m'avait pas

le moins du monde fatiguée. J'avais toujours tant à voir, tout objet, quelque petit et insignifiant qu'il pût être, m'intéressait tellement, que j'oubliais toutes les fatigues. Dans ces occasions j'admirais souvent moi-même ma constitution de fer, qui me permettait de supporter de si rudes épreuves. Je ne vivais que de pain de sagou et de pisangs, je couchais sur la dure et je faisais chaque jour 18 ou 19 paals, ce qui n'eût sans doute été rien par de bonnes routes, mais ce qui était excessivement pénible par les sentiers pierreux et escarpés de ces montagnes.

Passaneo est habité par des Malais : les Malais s'établissent d'ordinaire sur le littoral, tandis que les Alfores recherchent les montagnes. Je descendis chez le régent.

Le lendemain, 23 janvier, je partis dans un prauh excessivement petit, pour Wahay (40 paals), où j'arrivai par une mer calme et sans accident, à huit heures du soir. Wahay est le seul établissement des Hollandais à Ceram ; ils ont là un petit fort avec une garnison de trente hommes.

Je restai dans mon prauh et j'envoyai à son adresse la lettre de recommandation que le gouverneur Vischer m'avait donnée pour le commandant, M. Kern. Ce bon monsieur eut de la peine à croire mon guide, quand celui-ci lui déclara qu'une *femme* avait fait la course de Wahay par terre ; il m'assura depuis, à plusieurs reprises, qu'il se serait plutôt attendu à voir crouler le ciel qu'à voir exécuter pareille entreprise.

Je demeurai six jours à Wahay, et pendant ce temps j'augmentai considérablement ma collection d'insectes ; mais quant aux Alfores, je n'eus pas occasion d'en apercevoir : leurs habitations étaient trop éloignées. M. Kern me promit qu'à mon départ il m'accompagnerait jusqu'à *Saway* (près de Passaneo), et me ferait visiter deux negeris ou villages d'Alfores.

M. Kern, déjà établi depuis deux ans à Wahay, avait eu le temps et l'occasion d'apprendre à connaître plusieurs coutumes des Alfores. Il m'en fit à peu près la description suivante, et je la trouvai tellement en harmonie avec les observations que j'avais faites moi-même sur le caractère des Dayaks, que je serais tentée de prendre les Alfores pour les descendants des Dayaks, ou du moins de croire qu'ils appartiennent à la même race.

Les Alfores font la chasse aux têtes comme les Dayaks; une tête d'homme coupée a plus de prix pour eux que le butin le plus précieux. Il faut que tout jeune homme prétendant à la main d'une jeune fille lui apporte comme cadeau de fiançailles, sinon une tête humaine entière, du moins une partie quelconque. Ordinairement cinq ou six jeunes gens partent ensemble pour faire cette chasse d'une tête; ils se contentent d'un seul trophée et le partagent entre eux. La cabane dans laquelle ils conservent les têtes conquises s'appelle *baileo*. Quand le baileò commence à tomber en ruine et qu'on en construit un nouveau, on ne le couvre qu'autant qu'on est en état de l'orner d'une nouvelle tête; alors on y transporte les têtes de l'ancien baileo.

L'Alfore qui s'en va seul à la chasse aux têtes se cache comme le Dayak derrière des arbres ou des buissons, se couche par terre à plat ventre, se couvre tout à fait de feuillage et de branches, et guette des jours entiers une proie sans songer ni à manger ni à boire. De son embuscade, et avec une adresse qui ne manque jamais son but, il lance sur le malheureux son javelot, dont la pointe n'est que de bambou, mais aiguisée comme l'acier. Puis il se précipite par derrière sur sa victime et lui abat la tête. Pour le corps, il le cache avec le plus grand soin dans des creux de rocher et dans des lieux isolés, afin d'empêcher autant que possible que le meurtre ne se découvre.

Lorsque toute une tribu ou toute la population d'un vil-

lage va faire la chasse aux têtes, elle cherche à surprendre le village voisin dans un moment où les hommes sont partis pour aller travailler aux champs. Les Alfores estiment les têtes des femmes et même des enfants autant que celles des hommes. En revenant avec leur butin, ils annoncent de loin leur succès en poussant avec une coquille des sifflements aigus. Les femmes et les enfants viennent au-devant des vainqueurs avec des chants et des cris d'allégresse, et les conduisent en triomphe au baileo. Là on abandonne les têtes aux garçons et aux filles au-dessous de dix ans ; ceux-ci en sucent avidement chaque goutte de sang, ce qui leur donne, suivant l'opinion de leurs parents, du courage et de la bravoure. On grille ensuite un peu les têtes, on en détache la chair et on les pend dans le baileo. Les Alfores ne mangent pas la chair, car ils ne sont pas cannibales. Les fêtes durent plusieurs jours, pendant lesquels on mange des sangliers, des chevreuils et des cochons. Les mâchoires des animaux qui ont servi à ces repas sont pendues également aux murs du baileo. C'est dans ces occasions solennelles que les enfants reçoivent leur premier vêtement, les garçons une ceinture d'écorce de la largeur de la main, les filles une petite robe de 30 centimètres à peine de longueur. On appelle cette ceinture ainsi que cette robe des *tijdaks*.

Quand un homme a conquis une tête, il a le droit, pour se distinguer, d'orner son bouclier de coquillages blancs et son tijdak de dessins. On pourrait presque appeler ces insignes les *ordres militaires des Alfores* ; car ils ne sont accordés qu'après des actions d'éclat, quand les mains du vainqueur ont versé du sang humain.

La religion des Alfores compte beaucoup de dieux et d'esprits. Quelques tribus ont des prêtres et une hutte servant de temple. Ni les prêtres ni le temple ne servent au culte, mais seulement à la cérémonie du tatouage, que tous les enfants subissent dans leur dixième année. A cet

effet, on enivre les enfants de *sagower* (vin de palmier); on les porte ensuite dans cet état au temple, et on les tatoue un peu sur la poitrine ou sur les bras. A leur réveil, on leur dit que c'est le bon génie qui les a tatoués. Le prêtre et le rajah peuvent seuls entrer dans la hutte du tatouage. Les tribus qui ne se tatouent pas n'ont ni temple ni prêtres. Les Alfores peuvent prendre plusieurs femmes et s'en séparer sans difficulté; mais d'ordinaire ils se contentent d'une seule. Les séparations sont rares. Ils achètent les femmes, non pas avec de l'argent, car ils n'en ont pas et ne cherchent pas à en acquérir, mais avec du riz et du tabac.

Ils tuent quelquefois les malades dont ils n'espèrent plus la guérison; ils mettent ces malheureux sur une espèce de chevalet, en leur serrant les bras entre les genoux, et ils les laissent dans cette position jusqu'à ce que l'âme se soit séparée du corps. Les morts, ils les portent sur les cimes les plus élevées, et de préférence sur de hauts rochers escarpés, ou bien ils les brûlent.

On dit leur législation assez sage et assez bonne. Les différentes tribus forment une espèce de confédération. Il y a un roi pour toute l'île et un rajah pour chaque village. Ils témoignent beaucoup de respect à leurs chefs, qui cependant n'exercent pas une grande influence. On dépeint en général les Alfores comme des gens tranquilles, bons, doux et de mœurs honnêtes. Ils sont les seuls qui cultivent la terre à Ceram; ils plantent un peu de riz, de tabac, d'ubi et de maïs, articles qu'ils échangent avec les Malais paresseux, qui ne cultivent presque rien, contre des noix de coco, des pisangs, des mouchoirs de couleur et des perles de verre.

Pendant que j'étais à Wahay, on informa le commandant que des Alfores avaient fait irruption dans un village de leur nation et qu'ils avaient tué cinq personnes. Le gouvernement hollandais ne fait pas attention

aux meurtres que les Alfores commettent entre eux, et il ne s'émeut même pas beaucoup quand ils s'attaquent aux Malais, car son pouvoir dans cette île est trop limité pour qu'il puisse y déployer une grande sévérité. Quand même il aurait plus de troupes à sa disposition, il aurait encore de la peine à soumettre ces peuples montagnards. A la moindre poursuite, ils se retirent sur les montagnes les plus hautes et les plus inaccessibles, et ils y trouvent partout leur nourriture, car le sagou y vient partout et produit tant, qu'on perd bien plus de sagou qu'on n'en mange. Le gibier ne manque pas non plus; il n'y a pas de bêtes féroces pour l'empêcher de se multiplier.

Peu de temps avant mon arrivée à Wahay, trois Malais avaient été tués par des Alfores. On arrêta deux rajahs de la tribu qu'on accusait de ces meurtres, mais ceux-ci n'ayant rien avoué, il fallut se contenter de les punir d'après leurs lois. Ces lois condamnent la tribu coupable à donner aux parents des victimes quelques pots et quelques plats de terre, avec un peu de tabac et de riz.

Le gouvernement hollandais ne tire pas le moindre avantage de l'île de Ceram. On n'y cultive pas d'épices, et on n'y paye pas d'impôts. Le port de Wahay ne sert aux Hollandais que pour se maintenir dans l'île et pour la faire reconnaître comme possession hollandaise.

Le 30 janvier, je quittai Wahay en société de M. Kern. Nous étions à peine depuis quelques heures en mer, qu'il s'éleva un grand vent qui nous força de regagner la terre. C'était là une tâche bien difficile; nous côtoyions le littoral, éloigné à peine d'un quart de paal, mais on ne voyait partout que récifs, pans de rochers et montagnes à pic. Enfin, après beaucoup de peines et de dangers, nous finîmes par entrer dans une petite baie où nous passâmes toute la journée et la moitié de la nuit. Le lendemain, nous étant embarqués pour *Saway*, nous y arrivâmes de très-

bonne heure. De là nous visitâmes deux villages appartenant aux Alfores, *Massitulan* et *Opin*, situés dans le voisinage de Saway, sur de basses collines d'une pente presque verticale.

Les cabanes des Alfores sont petites et, comme celles des Malais, construites sur pilotis. Les murs sont formés de nervures de feuilles de sagou, les toits de feuilles de sagou. Dans l'intérieur on ne voit que quelques nattes, un petit nombre de pots et d'assiettes, un parang, des arcs et des flèches, une lance et un bouclier en bois long de 1m,20 et large d'environ 15 à 20 centimètres.

Les Alfores sont moins laids que les Malais; je trouvai parmi eux quelques physionomies régulières. Ils ont le corps svelte et bien proportionné; parmi les jeunes filles il y a des figures extrêmement jolies. Ils ont le teint d'un brun clair prononcé, de beaux yeux noirs, des dents blanches et des cheveux noirs fort épais qu'ils ne coupent pas. Les hommes nouent leurs cheveux par devant en forme de disque qu'ils agrandissent en y mettant de la paille de riz. Autour de la tête ils ont un mouchoir roulé avec tant d'habileté et d'élégance, que le disque de cheveux s'en détache comme une cocarde. Un homme qui a conquis deux têtes peut aussi orner sa coiffure de coquillages blancs. Mais tous ne portent pas un mouchoir sur la tête non plus que le disque de cheveux. Beaucoup d'entre eux laissent flotter librement leur chevelure, ce qui leur donne un air féroce. Leurs cheveux épais, longs et un peu hérissés, leur tombent sur la figure et volent en l'air au moindre mouvement. S'ils ont une riche chevelure, ils ont en échange très-peu de barbe. Il ne paraît pas qu'ils s'arrachent le poil de la barbe comme font les Malais; j'en vis même quelques-uns qui avaient une petite moustache dont ils semblaient être très-fiers. Les femmes portent les cheveux noués et attachés par derrière.

Les deux sexes vont presque dans l'état de nature; les

filles seules se couvrent de la petite robe étroite dont nous avons parlé plus haut. Les hommes portent une ceinture d'écorce; les femmes en se mariant quittent le tijdak et ne se couvrent presque pas.

Dans les deux villages que nous visitâmes, il n'y avait encore que peu de têtes prises aux ennemis. Dans l'un d'eux, il y avait un baileo nouvellement construit, sans toit, parce qu'il attendait encore la tête exigée pour qu'on pût le couvrir. Le rajah du village d'Opin est très-dévoué au gouvernement hollandais. Il ne permet pas à ses gens de chercher leurs victimes parmi les Malais; il désire même faire cesser entièrement la chasse aux têtes; mais jusqu'ici ses remontrances n'ont pas été fort écoutées. Le commandant, pour lui témoigner sa satisfaction de l'attachement qu'il montre au gouvernement hollandais, lui a fait cadeau de quelques vieux vêtements européens et d'autres bagatelles. Ayant été informé de notre arrivée, il s'était paré de toute cette défroque comme des choses les plus précieuses. On ne pouvait rien voir de plus ridicule. Un vieux pantalon lui descendait jusqu'aux chevilles; il aurait pu entrer deux fois dans le gilet ainsi que dans l'habit, dont on avait de la peine à reconnaître la couleur primitive. L'habit était chamarré de plusieurs rubans de couleur, et même d'un petit morceau de galon d'or en guise de décoration. Au côté il portait une vieille épée, et sur la tête un petit bonnet pointu surmonté de plumes de coq blanches. Il ne revêt cette toilette que dans les grandes occasions, quand il a quelque rapport avec le commandant; autrement, il reste nu comme tous les hommes de son peuple. Les femmes et les filles, dont quelques-unes ne se montrèrent que sur les instances réitérées du rajah, parurent enveloppées de mouchoirs et de vêtements. Je ne vis des femmes dans l'état de nature qu'à Hourali, où le commandant n'était plus avec moi.

L'après-midi, nous partîmes pour *Passaneo*.

1er *février*. C'est à Passaneo que nous nous séparâmes. Le commandant se rendit par mer à Wahay; je me mis en route pour aller à pied jusqu'à *Makariki*. Avant de prendre congé du commandant, je le priai encore de me faire accompagner par le rajah depuis Passaneo jusqu'à Hourali, pour qu'il décidât les Alfores à nous ouvrir leurs cabanes et à me fournir l'occasion de voir au moins un peu ce peuple sauvage et farouche.

Je rejoignis à Passaneo mes compagnons, qui étaient restés dans ce dernier endroit. Connaissant à présent le prix que les Alfores attachaient aux coquillages et aux dessins, je reconnus quels excellents chasseurs de têtes il y avait parmi eux; j'en comptai jusqu'à six, dont les boucliers (*tijdokos*) et les coiffes brillaient de beaucoup de dessins et de coquillages.

A notre arrivée à Hourali, il ne se présenta encore pas une âme vivante. Pour faire sortir les gens de leurs huttes, le rajah dut presque recourir à la force. J'entrai dans plusieurs habitations, et j'espérais y trouver plus d'aisance qu'à Massitulan et à Opin, Hourali étant, comme je l'ai déjà dit, le village le plus considérable des Alfores; mais il y régnait absolument la même simplicité, ou, pour mieux dire, la même pauvreté. Les enfants se mirent à fuir en criant et en poussant des hurlements, comme si on en eût voulu à leur vie. Les filles adultes elles-mêmes ne me tendirent la main en signe de salut que sur les encouragements réitérés du rajah. La méfiance et la timidité de ces gens provenaient de leurs craintes; ils vivent dans une appréhension perpétuelle d'une attaque de leurs ennemis.

On me conduisit dans le baileo, qui, en comparaison des huttes qui l'entouraient, ressemblait pour la grandeur à un véritable palais. Il pouvait avoir 18 mètres de long et 12 de large. J'y comptai avec effroi, sur une longue file, cent cinquante-six têtes rassemblées depuis de

longues années. Aux murs était attachée une quantité énorme de mâchoires de sangliers, de chevreuils et autres animaux mangés à l'occasion de fêtes solennelles. La salle ne contenait que les têtes, les mâchoires et le foyer où l'on grille les têtes.

Dans la cabane du rajah, on avait encore suspendu en guise de trophées une douzaine de crânes.

Je désirais beaucoup voir la danse de triomphe que les Alfores exécutent autour des têtes conquises sur l'ennemi. Les jeunes gens ne se firent pas prier longtemps et arrivèrent aussitôt avec leurs instruments, composés de coquillages et d'un tambour. Ils commençaient déjà à frapper sur le tambour et à arracher des sons aigus de leurs coquillages; mais les hommes, et surtout le rajah, ne consentirent pas à ce qu'on exécutât cette danse: ils pensaient que, si on l'exécutait comme simple divertissement, un des leurs périrait bientôt. Ce fut pour moi une preuve que les Alfores, comme tous les peuples ignorants et barbares, sont très-superstitieux.

Pour me dédommager, le rajah représenta en personne devant moi l'attaque d'un ennemi. Il s'arma d'un bouclier, d'un parang et d'une lance; il tenait le bouclier et le parang de la main gauche, la lance de la main droite. Il se cacha derrière un arbre, ayant l'air d'épier de tous côtés avec une grande précaution, se jetant à terre, se couvrant de feuilles et de branches, et mettant son oreille contre le sol pour écouter. Au bout de quelque temps, il se redressa un peu, comme s'il apercevait sa victime, se retira encore plus en arrière, jeta soudain sa lance, sortit de sa cachette, et porta en l'air un coup terrible avec le parang; puis, s'étant courbé, il ramassa une pierre qu'il me présenta comme la tête coupée de son ennemi.

Après ce combat simulé, je priai le rajah de me présenter les hommes de la tribu les plus renommés pour la chasse aux têtes. Il me montra du doigt quelques hommes assis au-

tour de moi, et me dit qu'un tel avait rapporté deux têtes, tel autre trois, tandis que lui-même n'en avait conquis qu'une seule. Aucune parole ne saurait peindre l'étonnement que j'éprouvai en entendant ces paroles et en contemplant ces figures qui respiraient la bonté et la douceur. L'énumération de leurs exploits fit sourire les héros avec autant de satisfaction et en même temps avec autant de modestie que s'il s'était agi de l'action la plus noble du monde. En effet, pour eux, la conquête d'une tête est un aussi glorieux fait d'armes que pour un général européen une bataille gagnée, et pour un soldat le coup mortel par lequel il terrasse son ennemi. Au fond, l'un vaut l'autre.

Je pris cordialement congé de ces hommes paisibles, et je continuai mon voyage. A la fin de la journée, nous venions à peine de nous coucher que nous fûmes éveillés par l'homme posté en sentinelle. Il nous montrait le bois, où, à notre grand effroi, nous vîmes briller une lumière. Mes gens s'élancèrent pour courir aux armes. Bientôt nous aperçûmes cinq ou six Alfores avec des torches allumées. Ils nous racontèrent qu'ils avaient vu non loin de notre camp beaucoup d'Alfores, sans doute en course pour aller abattre des sagous. Ils nous recommandèrent d'être circonspects et continuèrent leur route. Le guide que l'on m'avait donné à Saparoua, et qui était certainement le plus brave et le meilleur des Malais que j'aie jamais rencontrés, fit éteindre aussitôt les dernières lueurs de nos feux, plaça à chacun de mes côtés trois hommes armés, et ordonna au reste de se ranger autour de moi. Cependant, épuisés par les fatigues de la journée, car nous avions franchi les deux chaînes de montagnes, nous ne tardâmes pas, malgré le danger dont nous étions menacés, à nous endormir tous, sans en excepter même, à ce que je crois, la sentinelle.

Mon guide pressa tellement notre retour, je ne sais si

c'était par crainte ou par tout autre motif, que dès le troisième jour nous arrivâmes à *Makariki*, à onze heures du matin. Les six ou huit derniers paals, nous les fîmes par une autre route, à travers des forêts de sagou.

Je me reposai un jour à Makariki. Le lendemain je repartis pour Noloth, dans l'île de Saparoua, et le 6 février j'arrivai à la negeri même de Saparoua. J'y trouvai encore le gouverneur, qui me reçut avec toutes les marques d'une joyeuse surprise.

La première question qu'il m'adressa fut : « Est-ce que vous avez été réellement à Wahay ? — En voici la preuve, » répondis-je en souriant et en lui présentant une lettre du commandant de Wahay.

On donna ce soir-là à Saparoua un grand banquet. Le gouverneur, qui devait quitter l'île le lendemain matin, avait invité tous les régents et tous les instituteurs. Tous étaient des naturels du pays. Ils parurent habillés en noir, à l'européenne; trois, revêtus de l'uniforme militaire, étaient des officiers de la milice nationale. J'admirai leur tenue dans ce costume roide et étranger pour eux, ainsi que leur maintien à table. Ils maniaient les couteaux et les fourchettes avec autant de dextérité que s'ils y avaient été habitués dès leur enfance. Si la coupe de la physionomie malaise et le teint brunâtre n'eussent décelé leur origine, on aurait pu s'y méprendre et se croire au milieu d'une société d'Européens.

Le lendemain, il se réunit de grand matin devant la maison beaucoup de gens, venus pour témoigner au gouverneur, par toutes sortes de danses, leur reconnaissance de la visite qu'il venait de faire à l'île. On remarquait dans la foule une grande quantité de danseurs et de danseuses. Ces dernières étaient parées de toute espèce de colifichets; on voyait qu'elles portaient sur elles tout ce qu'elles avaient pu réunir; sur la tête elles avaient des couronnes de laiton, ornées de franges ou de fleurs; des

lambeaux de coton de couleur leur servaient de tabliers et d'écharpes. Elles exécutèrent la danse lente et monotone des Malais, dont on ne voit jamais la fin. Les danseurs avaient, s'il est possible, l'air encore plus comique. Ils portaient des casques légers en laiton, avec de hautes plumes de coq flottant fièrement en l'air, des écharpes de couleur, de petits boucliers ronds en bois, sur lesquels ils avaient collé des rognures de papier blanc, et des parangs de bois ornés de fleurs. La danse exécutée par les hommes était un peu plus vive et plus variée que celle des femmes.

La garnison du fort, composée de cinquante hommes, était également sous les armes ; les régents et les instituteurs entouraient le gouverneur, que tout le cortége accompagna avec danse et musique jusqu'au bord de la mer. Le gouverneur continua ensuite sa tournée en allant dans quelques autres îles.

Je quittai aussi Saparoua le même soir, et le lendemain je me retrouvai à Amboine, au sein de l'aimable famille Roskolt.

J'avais déjà eu souvent l'occasion de voir le peuple des Moluques. Je trouvai ici les Malais, dont se compose la majeure partie de la population, moins laids qu'à Java, qu'à Bornéo et qu'à Sumatra. Leur teint est d'un brun clair; ils ont le corps bien fait, comme cela est l'ordinaire chez les peuples qui ne se serrent pas dans des vêtements contre nature. Ils ne gâtent pas leurs dents en les limant et en les noircissant, et ils mâchent peu de siri. Quant aux femmes, je ne les ai vues nulle part fumer du tabac. La principale couleur de leurs vêtements est le bleu foncé ou le noir.

J'avais entendu dire et même lu que les chrétiens, parmi les naturels du pays d'Amboine, s'affublaient de la manière la plus ridicule, s'habillant de préférence à l'européenne, et que les hommes affectionnaient surtout le chapeau rond

des Européens. Mais je ne trouvai pas cet usage aussi général et aussi choquant. Les femmes se distinguent des autres Malaises tout au plus par des kabays plus longs ; les hommes portent parfois des pantalons , et très-rarement un bonnet, un chapeau de paille ou un feutre ; le plus souvent ils vont tête nue. Mais le voyageur est ainsi fait : à l'entendre, chaque pays offre quelque chose d'extraordinaire. Je ne serais pas étonnée qu'une personne qui aurait visité un pays inconnu et qui, au milieu de milliers d'hommes, aurait rencontré deux ou trois individus avec des pieds bots, ne soutînt aussitôt fermement que dans ce pays tout le monde a des pieds bots.

Aux Moluques, on voit chez les indigènes peu de volailles, très-rarement des porcs, et pas de bêtes à cornes [1]. Ils se contentent de sagou, de poivre rouge, de poissons et de quelques fruits.

Il y a peu de temps, on a établi à Amboine une fabrique où l'on produit la plus belle farine de sagou blanc, ainsi que le sagou perlé. Cette fabrique ne peut cependant pas produire à si bon compte que celle de Singapore, quoique le sagou soit naturel à Amboine, tandis qu'on est forcé de l'importer à Singapore. Dans ce dernier endroit il y a beaucoup de Chinois laborieux, qui se contentent d'un faible salaire, tandis qu'à Amboine le Malais indolent ne peut être excité au travail que par une forte paye.

Le 3 mars je quittai Amboine, toujours sur le vapeur du même nom, commandé par le capitaine Bergner. Je passai par *Ternate*, qui fait encore partie des Moluques, pour me rendre à *Kema*, dans l'île de Célèbes. La traversée de Ternate est de 260 milles ; nous la fîmes en cinquante-quatre heures. Nous passâmes près de beaucoup d'îles

1. On y trouve des bêtes à cornes, mais ce sont les Hollandais seuls qui en élèvent.

et d'îlots ; dans plusieurs je vis des montagnes très-escarpées et en forme de cône, qui dans quelques endroits sortaient directement de la mer. Il y en avait qui étaient tout à fait isolées, et qui me rappelaient celles que j'avais vues dans les environs de Sarawak.

L'entrée de Ternate est très-pittoresque. La baie apparaît couronnée de plusieurs montagnes de plus de 1500 mètres de haut, parmi lesquelles on distingue *Tidore* et le volcan *Ternate*, qui fume souvent. Au pied de ce volcan se trouve la ville de Ternate. Les Hollandais y ont un fort et un résident. Mais cette île, comme Ceram, n'est pour le gouvernement hollandais qu'un établissement onéreux, qu'il ne garde que par des raisons politiques.

Ternate est la résidence d'un sultan, à qui les Hollandais ont laissé jusqu'ici tout son territoire, et à qui ils font en outre une pension de 10 800 roupies.

Nous restâmes à Ternate un jour et demi, temps que je passai très-agréablement dans la maison du résident, M. Goldmann.

Le soir, nous allâmes faire une visite au sultan de Ternate. Il nous envoya chercher dans une excellente voiture européenne, dont le roi de Hollande lui avait autrefois fait cadeau. Mais comme il n'y a pas de chevaux à l'île de Ternate, il fallait atteler des hommes à la voiture pour pouvoir s'en servir. A ma grande surprise, je vis rouler devant la maison la voiture, traînée et poussée par plus de vingt domestiques. Nous montâmes, et nous roulâmes si vite, que nous nous aperçûmes à peine de l'absence des coureurs à quatre jambes.

La maison du sultan était en pierre et dans le style européen. Le sultan, habillé à l'européenne, si ce n'est qu'il avait un turban sur la tête, nous reçut en bas de l'escalier, m'offrit le bras et me conduisit avec beaucoup de grâce jusqu'au salon de réception. Là je fus obligée de me séparer de

lui : comme femme, je ne pouvais prendre place à ses côtés. Reçue par ses filles, car on me dit que la sultane était malade, je fus conduite par elles à un bout du salon. Les messieurs étaient assis en face de nous, à l'autre extrémité. Après avoir servi du thé et de la pâtisserie, on exécuta en notre honneur deux danses, le *menaré* et le *tjakalele*.

Le *menaré* fut dansé par douze jolies filles élégamment habillées. Elles portaient des blouses en soie cramoisie, avec un collet blanc très-large autour du cou, et en outre des écharpes et des tabliers rouges ou verts. Autour de la taille elles avaient une large ceinture en or laminé ; du cou jusqu'à la ceinture elles portaient une plaque d'or laminé et des bracelets du même métal, et sur la tête un cercle étroit avec beaucoup de pointes et de crochets. Par derrière, une lame en or descendait encore sur leurs cheveux ornés de fleurs ; à la ceinture elles avaient des éventails. La danse était, pour des femmes malaises, passablement animée. Elles faisaient des figures comme dans un quadrille, et les exécutaient en agitant leurs écharpes et leurs éventails; mais tout cela les yeux baissés, sans grâce, et avec accompagnement de chants récités d'une voix perçante. L'orchestre, composé de femmes, comprenait deux tambourins et un fifre.

Le *tjakalele*, sauf quelques modifications, remonte au temps des Portugais. Cette danse, exécutée d'abord par un seul danseur et ensuite par dix, est si jolie qu'on peut la comparer à nos ballets modernes. Le costume des danseurs se composait de pantalons et de cafetans jaune orange fendus de quatre côtés, de bandeaux, d'écharpes et de tricornes en feutre avec des plumets blancs. Chaque danseur avait à la main une épée de bois et à chaque bras un mouchoir de soie de couleur. Au lieu d'un cafetan jaune orange, le premier danseur en portait un cramoisi; au lieu d'une écharpe il en avait deux, sur le chapeau deux

plumets et à chaque bras deux mouchoirs. Les danseurs faisaient des figures très-ingénieuses et formaient des groupes très-compliqués ; ils frappaient en cadence la terre avec leurs pieds et entre-choquaient leurs glaives, comme dans un combat. Ils accompagnaient en outre la danse de chants assez courts et plus agréables à entendre que ceux des jeunes filles.

Enfin ils terminèrent en formant avec les glaives une espèce de palanquin sur lequel s'élança le premier danseur, qu'ils emportèrent en triomphe. La musique, exécutée par des hommes, se composait de deux violons et d'un fifre.

A cette cour, la soumission n'est pas aussi grande qu'à Surakarta. Les gens ne commençaient à glisser sur les genoux qu'en arrivant tout près du sultan. Celui-ci était entouré non pas de femmes, mais d'hommes debout derrière lui.

A ma sortie, les filles du sultan m'accompagnèrent jusqu'à la porte du salon ; là, le sultan m'offrit de nouveau le bras et me conduisit jusqu'à la voiture.

Je vis avec surprise les rues éclairées, et cependant, en me rendant chez le sultan, je n'avais pas remarqué ce luxe de lanternes. En passant près de la première lumière, l'énigme s'expliqua ; ces lanternes étaient, comme les chevaux, remplacées par des hommes qui se tenaient avec des torches des deux côtés de la rue.

Les indigènes de Ternate vivent encore beaucoup de sagou ; mais on cultive aussi du riz et du maïs. Ce pays est fertile, mais encore peu cultivé. Que les vivres auxquels nous autres Européens nous sommes habitués coûtent en ces endroits un prix fabuleux, voilà ce qu'on doit comprendre sans peine, puisqu'on ne plante que peu ou rien, et qu'il est rare de voir quelqu'un occupé à élever de la volaille, des porcs et des bêtes à cornes. C'est ainsi qu'on paye 60 deniers une livre de bœuf, et 40 une bou-

teille de lait. Les domestiques se payent aussi très-cher ; la plupart du temps on les fait venir de Java.

Le 7 mars au soir nous quittâmes Ternate, et le lendemain, après avoir fait 94 milles, nous jetâmes l'ancre devant *Kema*, à Célèbes.

CHAPITRE XI.

Célèbes. — Menado. — Voyage aux pays de montagnes. — Les missionnaires hollandais. — Macassar. — Voyage dans l'intérieur de Célèbes. — Maros. — Une élection de régent. — Tanette. — Barou. — Fête des dents limées. — Pare-Pare. — Le savant roi malais.

Célèbes est une grande île qui s'étend à peu près du deuxième degré de latitude nord au sixième degré de latitude sud; elle est divisée par des baies profondes en quatre presqu'îles.

Kema est situé sur la pointe nord-est, dans la résidence de *Menehassa*. Le siége du résident est à *Menado*, à 20 paals de distance. Pendant les moussons d'est, les vaisseaux jettent l'ancre à Menado, et pendant les moussons d'ouest, à Kema[1].

Kema est un petit endroit tout à fait insignifiant; je n'y trouvai qu'un employé et un missionnaire, le premier que je rencontrais dans les possessions hollandaises. Le missionnaire, M. Hardig, m'invita aussitôt à descendre chez lui. Je demeurai deux jours dans sa maison, et je me rendis ensuite seule à cheval à Menado. Le chemin passe par de belles et larges vallées plantées de riz, de café et de maïs. De jolies montagnes s'élèvent des deux côtés, parmi lesquelles les deux sœurs jumelles *Klabat* ont 1500 mètres de haut. Quoique le sagou vienne encore ici sans culture, les habitants travaillent pourtant beaucoup plus que dans les îles Moluques. Ils se nourrissent particulièrement de riz et de maïs. La culture du café les occupe

1. Les vents d'est et d'ouest alternent presque tous les six mois.

ici plus que partout ailleurs. Tout chef de famille est tenu de planter et d'élever cinq cents arbres. Il reçoit pour chaque picoul dix florins de cuivre, mais il faut en retrancher un florin vingt-cinq deniers, qu'il doit donner aux régents et aux inspecteurs. Tout naturel du pays paye en outre pour sa cabane six florins au gouvernement, deux au régent, et doit travailler sans rétribution aux chemins, aux ponts et autres constructions. Il semble que l'administration hollandaise traite ici ses sujets un peu en marâtre.

J'avais pour Menado une invitation du résident, M. Andriesen.

Voulant voir quelque chose de Menchassa, lieu renommé pour les beautés de la nature, j'entrepris une petite excursion à ce plateau élevé de près de 700 mètres, et au lac *Tondano*.

Le 14 mars j'allai à cheval, en société du missionnaire allemand, M. Schwarz, par *Lotho*, *Tomohan* et *Lahendon*, à *Sonder* (23 paals). C'est à Lotho que la route commence à devenir montueuse ; on y jouit de quelques vues excessivement belles sur le pays ainsi que sur la mer : mais le plus beau point de vue est sur la hauteur de Lahendon.

A ses pieds on découvre une grande et fertile vallée, bornée de belles montagnes, parmi lesquelles se trouve le *Saputan* ou la *montagne des femmes*, le *Lokon*, de 1500 mètres de haut. Tout le pays est entrecoupé de collines plantées de bois, de bosquets avec de beaux champs de maïs et de riz, de grands et jolis villages ; et le riant petit lac de Lahendon brille comme un diamant au milieu de sa verte bordure.

A Tomohan, nous dînâmes chez un autre missionnaire allemand, M. Wilken. Après le dîner, nous fîmes un détour d'un mille pour arriver au petit lac, qui peut avoir environ un paal de diamètre. De l'autre côté du lac il y a quelques sources de boue. Je me fis passer dans un

tronc d'arbre creusé : mais on ne voyait rien que du limon séché ; pas le plus petit nuage de vapeur n'annonçait la moindre trace de vie. Par les temps de pluie, les sources sont encore un peu en activité, mais bien moins qu'il y a une dizaine d'années. A cette époque, un comte italien paya de sa vie la visite des sources. Malgré tous les avertissements de son guide il en approcha trop près, enfonça jusqu'aux cuisses dans la bourbe bouillante, et mourut quelques mois après des suites de ses brûlures.

Indépendamment de ces sources de boue, on voit encore près du lac une petite source d'eau chaude sulfureuse.

A Sonder, je demeurai chez le missionnaire, M. Graafland. Quant à M. Schwarz, il continua sa route à cheval jusqu'à *Langowang*, lieu de sa résidence.

Le 15 mars, M. Graafland m'accompagna jusqu'à Langowang. A environ 2 paals avant d'arriver à cet endroit, à quelques centaines de pas de la route, on trouve également des sources de boue. Il s'y est formé plusieurs bassins dont le plus grand a peut-être 6 mètres de diamètre. Ici, la boue exhale encore quelques vapeurs. Près de Langowang il y a aussi quelques sources d'eaux chaudes sulfureuses, presque bouillantes. L'eau est claire comme du cristal; on peut voir jusqu'au fond des bassins de rocher. L'eau a l'odeur du soufre bien plus qu'elle n'en a le goût. Elle sert aux gens qui travaillent dans le voisinage de ces sources pour boire et pour cuire leurs aliments. Ils disent que celui qui n'est pas habitué à cette eau est pris de coliques après en avoir bu.

A Langowang, je descendis chez l'excellent M. Schwarz, et je me reposai chez lui toute une journée.

Le 17 mars, je me rendis à cheval jusqu'à *Romboken* (8 paals), près du beau lac de Tondano, qui a 9 paals de long et 4 de large. Ce lac, ancien cratère, est alimenté par trente petites rivières ; il y a, en outre, une source au milieu, à un endroit où l'on prétend qu'on n'a

pas trouvé le fond. Il est borné par de jolies montagnes toujours revêtues d'une fraîche verdure.

A Romboken je trouvai le missionnaire, M. Noe, avec une barque, qui m'attendait pour me conduire à 4 paals plus loin, à Tondano, où il demeurait. En route, nous fûmes assaillis par une ondée vraiment tropicale, accompagnée d'un vent très-frais; je fus saisie d'un froid très-vif, et la méchante fièvre de Sumatra me prit pour la septième fois (je l'avais eue aussi à Amboine). J'aspirais avec impatience au moment d'arriver à Tondano, et, en sortant de la barque, je m'empressai de me mettre au lit. Vers le soir, l'accès était passé, et je pus encore visiter M. Riedl, autre missionnaire allemand.

Comme je n'avais la fièvre que tous les trois jours, je pus le lendemain faire sans crainte une promenade à la cascade de Tondano, éloignée de 2 paals. Les environs ont un aspect sauvage et pittoresque : le fleuve se précipite, par-dessus un pan de rocher de 25 mètres de haut, dans une gorge inaccessible et encaissée de toutes parts de rochers escarpés. On ne peut examiner cette cascade que du sommet, où l'on a construit une cabane découverte pour les curieux. Il y a encore une autre cascade, mais elle est moins importante. A cent pas environ de cette dernière, un petit pont conduit de l'autre côté du fleuve, d'où l'on domine les deux cascades. Ce fleuve est resserré entre quelques pans de rocher, où l'impétuosité de la chute a percé de grandes ouvertures par lesquelles l'eau se précipite comme à travers des écluses.

L'après-midi, je traversai le lac dans toute sa longueur jusqu'à *Kakas*, d'où j'allai à pied jusqu'à Langowang. M. Schwarz me donna de nouveau l'hospitalité.

Cette excursion termina mon voyage dans la résidence de Menchassa. J'aurais encore poussé plus loin, si la fièvre n'avait pas reparu à différentes reprises. Tout ce que je pus voir de ce pays me plut infiniment. Il abonde en

beautés naturelles; le climat est tempéré, et le terrain, excellent et productif. Les villages sont beaux et propres; les maisons construites sur pilotis, spacieuses et mieux entretenues que toutes celles que j'avais vues jusqu'alors dans ces contrées. Quoiqu'elles ne soient qu'en bois, ou bien construites avec les nervures des feuilles de sagou, beaucoup de maisons des indigènes ressemblent par la grandeur et la propreté aux demeures des Européens.

Il y a des villages de deux à trois mille âmes; les maisons y sont placées sur la même file, mais séparées l'une de l'autre par des arbres et des haies. De magnifiques buissons de roses longent les maisons. De grandes et larges routes coupent Menchassa dans toutes les directions. Dans dix-sept villages on a construit des maisons destinées à loger le résident, qui fait souvent des tournées dans le pays pour visiter les plantations de café.

Les indigènes sont ou chrétiens ou païens. On leur donne le nom d'Alfores; mais je trouvai peu de ressemblance entre eux et les Alfores de Ceram. Ils ne font pas non plus la chasse aux têtes. Un peu moins laids que les Malais, ils laissent leurs dents sans les noircir et ne les liment pas. On mâche, il est vrai, partout le bétel, mais avec modération.

Le costume des chrétiens est le même que celui des chrétiens aux Moluques. Ceux qui ne sont pas chrétiens se couvrent moins, mais toujours plus que leurs coreligionnaires de Ceram.

J'entendis partout faire l'éloge du caractère des indigènes; on les représente comme des gens probes et honnêtes. Leurs mœurs sont pures, et ils travaillent de bon gré pour le gouvernement.

Menchassa a une population de 110 000 âmes, dont un tiers, depuis une vingtaine d'années, a embrassé la religion chrétienne. Déjà du temps des Portugais il y avait parmi eux beaucoup de chrétiens; mais, faute de prêtres

et d'instituteurs, ils retombèrent dans le paganisme. L'an 1831, les premiers missionnaires, MM. Schwarz et Riedl, furent envoyés à Menchassa par la société des missions hollandaises. M. Schwarz, à lui seul, a baptisé neuf mille personnes pendant les vingt-deux années de son sacerdoce en ce pays.

J'ai été bien plus édifiée de la vie et de la conduite des missionnaires hollandais que de celle des missionnaires américains et anglais dans l'Inde, en Chine et en Perse. Ici le missionnaire s'établit dans un endroit et ne court pas le pays à cent et même deux cents milles à la ronde pour prêcher des gens qui ne sont nullement préparés à recevoir son instruction religieuse, et qui n'entendent par conséquent presque rien à ses longs sermons. Quand sa sphère d'activité s'est étendue au point qu'il ne peut plus suffire aux ouailles des communes dont il est chargé, il demande un aide à la société des missions, et c'est ainsi qu'on marche toujours de progrès en progrès.

MM. Schwarz et Riedl avaient commencé seuls leur tâche laborieuse, et aujourd'hui le nombre des missionnaires s'élève déjà à dix et ne suffit plus.

Les missionnaires hollandais touchent un traitement très-modique de leur société. Aussi mènent-ils une vie excessivement modeste, et n'affichent-ils pas le faste et le luxe des missionnaires américains et anglais, richement dotés par leurs gouvernements. Il s'ensuit que le peuple approche avec confiance du prêtre qui n'est pas séparé de lui par une ligne de démarcation trop tranchée.

Pendant le temps que je demeurai chez M. Schwarz, je vis un dimanche, dans l'après-midi, après le service religieux, beaucoup d'indigènes venir en visite et s'entretenir des heures entières avec la famille du pasteur aussi naturellement et aussi cordialement que s'ils en eussent fait partie. Chaque missionnaire a, dans sa maison, de quatre à huit jeunes gens et autant de jeunes filles. Les

jeunes gens deviennent instituteurs ; les jeunes filles sont instruites dans tous les travaux domestiques : mais on ne leur montre ni la broderie, ni le filet, ni les autres talents inutiles aux besoins du ménage. Ces jeunes gens vivent toujours au milieu de la famille du missionnaire; on peut presque les regarder comme les enfants de la maison; mais on a soin aussi de ne pas les faire sortir de leur sphère en leur donnant une instruction trop élevée, ou en les habituant à une vie trop douce.

Les missionnaires n'ont pas ici de réunions ou *meetings* une ou deux fois par semaine; ils ne s'assemblent que deux fois dans tout le cours de l'année, et ils n'emmènent point avec eux leur femme, leurs enfants et toutes les personnes de leur maison. Ils se réunissent pendant deux ou trois jours et retournent ensuite paisiblement chez eux. Ils ne regardent pas comme au-dessous de leur dignité de se marier avec de jeunes personnes bien élevées du pays. Mme Schwarz n'avait pas eu le bonheur d'avoir des Européens pour parents; mais elle remplissait sa mission de femme, d'épouse et de mère, aussi bien et peut-être mieux que la plupart des femmes européennes de missionnaires; car elle n'avait pas plus que ses enfants besoin de changer de climat et d'aller en Europe. Combien les voyages constants des femmes et des enfants des missionnaires ne coûtent-ils pas au trésor des missions anglaise et américaine!

Je vis les femmes des missionnaires visiter les malades, soigner les ulcères et panser les plaies les plus horribles. Les missionnaires m'inspirèrent ici plus de respect que je ne leur en avais porté jusqu'à ce jour; je commençais à comprendre quel bien infini ils peuvent faire quand ils ont embrassé leur état par une vocation réelle et sincère, et non pas, comme cela se voit malheureusement trop souvent, par un motif d'intérêt, pour se créer une existence facile et de beaux revenus.

A Menchassa, le gouvernement ne semble malheureusement pas s'intéresser beaucoup à l'instruction du peuple. Les instituteurs qui touchent du trésor des missions leur faible traitement, c'est-à-dire de quatre à sept roupies par mois (les deux premiers seuls en reçoivent dix), ne sont pas même exempts de la taxe sur les cabanes ; ils sont obligés de la payer au gouvernement et aux régents indigènes.

Je passai cinq jours au milieu de la bonne et excellente famille Schwarz. Le 23 mars, je me mis en route pour retourner à Menado. M. Schwarz m'accompagna jusqu'à 10 paals ; ensuite nous nous fîmes des adieux touchants, comme si nous étions liés depuis de longues années.

J'arrivai à l'heure du dîner chez M. Wilken, qui m'avait déjà invitée auparavant à descendre chez lui. Le soir, je couchai à Menado (éloigné de 34 paals).

A Menado, je demeurai cette fois-ci la plus grande partie du temps chez M. Linemann, également missionnaire allemand. Nous étions déjà sur le point de partir, lorsque la nouvelle se répandit que le vapeur de Macassar arriverait dans le mois de mars. Il me fallut donc rester à Menado, et renoncer à une excursion dont je m'étais promis beaucoup de plaisir ; je le regrettai d'autant plus que bien des jours se passèrent sans que le vapeur arrivât. Enfin son arrivée fut officiellement annoncée pour le 9 avril. La veille de ce jour, je partis à cheval pour Kema, et le lendemain matin je me rendis à bord.

La traversée de Macassar, qui est de 600 milles, se fit en trois jours.

J'avais déjà appris auparavant que le docteur Schwarz avait changé de résidence et que, chargé de la direction de l'hôpital à Macassar, il venait d'y arriver avec sa femme. Sentant que je serais reçue dans sa maison à bras ouverts, je m'empressai, aussitôt arrivée, d'aller m'établir chez lui.

Comme j'avais déjà vu Macassar, je n'y restai que quel-

ques jours; j'étais plus curieuse d'entreprendre un voyage dans l'intérieur de Célèbes.

La partie de cette île indépendante du gouvernement hollandais est divisée en trois grands empires, *Bonni*, *Goa* et *Sidenring*, subdivisés eux-mêmes en beaucoup de petits États dont les rois ou rajahs sont soumis aux souverains des grands empires. Les sultans ou rois de ces trois pays sont alliés des Hollandais; mais ils ne souffrent pas de résidents chez eux, et ils ont su jusqu'ici conserver leur entière indépendance. Je voulais visiter ces pays ainsi que le district montagneux de Douri, dont les habitants, encore sauvages, demeurent dans des cavernes et sont au plus bas degré de la civilisation. Je demandai au gouverneur, M. Bick, la permission de faire ce voyage; car on ne peut voyager sans sa permission, ni dans les possessions des Hollandais à Célèbes, ni dans les pays de leurs alliés.

Le gouverneur n'hésita pas un instant à m'accorder ma demande pour Goa et Sidenring, mais il excepta Bonni: le gouvernement hollandais n'était pas dans les meilleurs termes avec le sultan de cet empire, le plus puissant des trois, et qui, à ce qu'on me dit, peut rassembler en peu de temps une armée de 40 000 combattants aguerris.

Pourvue de lettres pour différents rois et rajahs, je me mis en route le 17 avril, à cheval, accompagnée d'un *drogman* (envoyé) et d'un kulli. Je fis 17 paals pour me rendre à *Maros*, qui est le siége d'un résident adjoint. Maros et Macassar sont situés dans une même plaine couverte d'immenses champs de riz. Je fus d'autant plus étonnée de cette grande culture que je n'eus occasion de voir que des villages, et que la plantation du riz et surtout la récolte demande beaucoup de main-d'œuvre, chaque épi étant ici, comme à Java, coupé séparément.

Dans cette plaine, il n'y avait ni routes frayées ni ponts;

il fallut traverser en bateau les fleuves Tello et Maros; les chevaux passèrent à la nage.

A Maros, je descendis chez le résident adjoint, le comte Bentheim. Il demeurait dans un très-bel édifice, dont il avait été lui-même le constructeur et l'architecte, et qui surpasse de beaucoup en beauté les résidences des gouverneurs de Macassar et d'Amboine. Élevé en pierres massives, cet édifice est orné d'une jolie colonnade, et a de grands et beaux appartements.

Je ne voulais rester à Maros qu'un seul jour; mais des pluies continuelles m'y retinrent six jours entiers. Quel bonheur pour moi que ce mauvais temps ne vînt pas me surprendre pendant que je demeurais chez quelque roi ou rajah malais ou bouginèse! Ici, au milieu d'une famille aussi aimable que l'était celle du comte, on pouvait supporter sans peine le mauvais temps, et je regrettai presque de voir briller de nouveau le soleil, qui m'avertissait qu'il fallait songer à continuer mes courses.

Pendant mon séjour à Maros, je visitai la grotte *Boulou Sepong*, éloignée de 3 paals. Le rocher qui renferme cette grotte est tout à fait isolé dans la plaine, comme s'il était tombé du ciel. Il peut avoir 25 mètres de haut et 90 mètres de circonférence. Quand les Anglais prirent possession du pays, ils se servirent de ce rocher comme d'un fort. La grotte tenait lieu de caserne, et sur la pointe étaient les canons. La grotte est jolie; de la voûte pendent beaucoup d'aiguilles et quelques colonnes irrégulières de stalactites. Aujourd'hui, c'est le rendez-vous des chauves-souris et d'autres oiseaux de nuit.

J'eus aussi occasion d'assister, dans la maison du comte, à l'élection d'un régent. Un des rajahs souhaitait obtenir du gouvernement, aussi bien que de son peuple, l'assurance qu'à sa mort son titre passerait à son fils; il voulait, de son vivant, le faire déclarer son successeur.

Les régents et les anciens du peuple de tout le district s'assemblèrent à cet effet dans la maison du comte. On demanda à chacun séparément son opinion et sa voix. Tous votèrent en faveur du fils. Celui-ci s'était tenu à l'écart pendant toute la délibération, et les voix ayant été recueillies, on l'appela pour lui annoncer l'heureux résultat. Il traça autour de lui un cercle et y prêta le serment de fidélité.

Ici le peuple n'est pas trop tracassé par le gouvernement. Il est tenu seulement de payer en argent la valeur du dixième de la récolte, et n'a point à travailler à la construction et à l'entretien des rues, des ponts et des maisons. Il est libre de planter le café, le sucre et les épices; aussi ne voit-on aucun de ces produits. Le riz étant le seul besoin des naturels du pays, ils ne plantent pas autre chose, car ils préfèrent leurs aises à toute espèce de gain. Cela sert à prouver que, si le gouvernement renonçait à son système de monopole et n'imposait pas le travail aux habitants, ils ne planteraient pas davantage, comme le prétendent quelques personnes, et ne produiraient pas à des prix moins élevés, mais que bien au contraire toutes les plantations, sans excepter celles de Java, finiraient bientôt par périr.

Du reste, pour tout ce qu'il y a à dire en bien ou en mal du système de monopole, ainsi que du mode de gouvernement adopté par les Hollandais, comme femme et avec mon incompétence, je n'oserais me prononcer. En général, selon moi, toute espèce de contrainte est une injustice qui ne devrait se produire nulle part. Mais quel est le gouvernement au monde qui n'ait pas recours à la contrainte, quand il en a le pouvoir? Je suis convaincue qu'il n'y a pas eu jusqu'à présent un seul gouvernement qui ait pris possession d'un pays dans le but philanthropique de faire le bonheur du peuple soumis à son pouvoir.... La seule question a été et sera toujours : « Quelle utilité peut-on

retirer du pays et de ses habitants? » L'Angleterre cherche à pressurer le plus possible les habitants de ses possessions transatlantiques; les Espagnols, les Français, agissent de même, et naturellement les Hollandais ne font pas exception à la règle générale.

Mais, à dire vrai, je ne sais pas pourquoi on parle tant de la dureté du gouvernement hollandais dans les Indes. Je l'ai trouvé moins dur que celui des autres États. Ainsi, dans l'Inde anglaise, chaque pied d'arbre fruitier est imposé; le système de fermage y est extrêmement vexatoire pour le petit fermier. Sans doute les indigènes ont parfois aussi beaucoup à souffrir dans les possessions hollandaises des Indes; mais les prestations se font la plupart du temps en travaux manuels, ce qui est moins onéreux que si elles se faisaient en argent. De plus, il faut convenir que, surtout dans les derniers temps, on a beaucoup fait pour améliorer leur position. Dans beaucoup de provinces, le cultivateur a droit de propriété, il peut aliéner sa cabane et son bien-fonds. Dans d'autres provinces, le sol est cultivé d'une manière patriarcale, et on partage la moisson. Dans des endroits où l'on ne peut cultiver ni le café, ni le sucre, ni le thé, ni les épices, ou bien où les produits ne constituent pas de monopole, le gouvernement reçoit d'ordinaire en numéraire la valeur du cinquième de la récolte, et dans quelques districts même seulement le dixième. Dans les pays assujettis au monopole indiqué plus haut, le cultivateur ne paye pour sa propriété que très-peu de chose, et presque pas d'impôts; mais il est tenu de travailler dans les plantations appartenant au gouvernement, ou bien affermées pour celui-ci, et il reçoit une indemnité.

Les plus dures corvées, pour les indigènes, sont le travail dans les plantations de café et la construction des routes, des ponts, des magasins et des maisons des fonctionnaires. Quand ils vont travailler dans les plantations de café, ils sont souvent obligés de rester à quinze ou vingt

paals de chez eux pendant deux ou trois mois de l'année. Le gouvernement leur paye une somme fixe pour chaque picoul de café qu'ils fournissent. Mais jusqu'ici les différents travaux de construction devaient être faits sans rétribution; les inspecteurs des travaux, les maîtres maçons, les charpentiers et les serruriers, recevaient seuls le salaire de leur journée. Comme je l'ai dit ailleurs, le gouverneur général actuel tend à établir un tarif de salaires pour tous les services rendus au gouvernement, et, à mon départ, cette mesure était déjà sur le point d'être mise à exécution.

Les bourgeois sont exempts de toutes charges; ils n'ont point de corvées à faire, et payent seulement une petite redevance pour les terres qu'ils cultivent. Chaque cultivateur peut devenir citoyen, s'il fait pendant douze ans le service militaire. C'est justement des bourgeois qu'on se plaint le plus : ils sont extrêmement paresseux, et dans quelques districts, surtout à Amboine, très-passionnés pour les jeux de cartes.

Les esclaves sont bien traités dans les colonies hollandaises; ils peuvent porter plainte contre leurs maîtres, et sont soutenus et protégés par le gouvernement. Les lois ne sont pas seulement écrites sur le papier comme dans la plupart des pays à esclaves, mais elles reçoivent aussi leur exécution.

Après toutes les observations que j'ai pu faire dans mes voyages, non-seulement dans l'Inde hollandaise, mais aussi dans toutes les contrées en dehors de l'Europe, je serais presque tentée d'affirmer que les peuples les plus heureux sont ceux qui ne sont pas tombés sous la domination des blancs. Ils ont sans doute aussi leurs souffrances et bien des vexations à subir; mais certainement elles sont moins affreuses que celles que leur font essuyer les cupides Européens.

Le 23 avril, je me mis de nouveau en route. Malgré mes refus, le comte Bentheim me força d'emmener encore un

tolk (interprète) qui parlait le bouginèse et le hollandais. Pour cette dernière langue, j'en avais déjà fait entrer dans ma vieille tête assez pour pouvoir me faire comprendre. Je partis avec une suite de neuf personnes oisives, c'est-à-dire un drogman et un tolk, dont chacun avait deux kullis et un serviteur, tandis que moi-même je n'avais qu'un seul kulli. Ce grand cortége m'était extrêmement désagréable; car plus la suite est nombreuse, plus on a de peine à maintenir l'ordre, plus il est difficile de se procurer partout les chevaux nécessaires.

Nous n'allâmes à cheval que jusqu'à *Padkadjene* (16 paals), toujours à travers de grandes plaines et des plantations de riz. Les deux districts de Maros et de Macassar pourraient s'appeler à plein droit les greniers de riz de l'île.

La plaine de Maros est d'une fécondité remarquable; les indigènes en sont redevables en grande partie au comte Bentheim, car il a fait établir plusieurs canaux qui arrosent les champs d'une manière parfaite.

Quoique le comte Bentheim m'eût assez répété que les routes étaient mauvaises, je les trouvai cependant bien plus affreuses que je ne m'y étais attendue. Ce n'étaient pas, à proprement parler, des chemins; nous tournions constamment au milieu de champs de riz, qui, grâce aux irrigations artificielles, étaient entièrement couverts d'eau. Ces champs n'étaient séparés les uns des autres que par des digues de terre étroites, à peine assez larges pour laisser aux chevaux la place de mettre un pied devant l'autre. Presque à chaque pas, il fallait s'attendre à faire une chute. Le cheval pouvait facilement glisser du haut de la digue, ou bien couler avec la digue, qui n'était formée que d'une terre meuble. Quand on ne suivait pas ces digues, on traversait des flaques d'eau et des marais, dans lesquels les bêtes enfonçaient jusqu'au poitrail. Souvent elles avaient de la peine à en sortir. On était, comme

le lecteur peut le penser, éclaboussé de boue et de vase depuis les pieds jusqu'à la tête.

Les fonctionnaires ne visitent jamais ces contrées avant le mois d'août, quand la récolte du riz est faite et que tout est sec.

Il est curieux de voir une petite chaîne de montagnes, de 15 paals de long, se dresser devant une autre chaîne plus élevée, avec des parois à pic, qui montent verticalement et présentent çà et là de larges fentes avec des échappées de vue ravissantes. La cime la plus haute des grandes montagnes placées derrière est le Maros, de 1450 mètres. Elle s'élève aussi à pic.

Le 24 avril, nous parcourûmes à cheval 28 paals pour nous rendre à *Mendalle*. Nous passâmes le fleuve Padkadjene en bateau, et le fleuve Segéri à cheval. L'eau montait jusqu'au-dessus du poitrail des chevaux; ils perdaient presque pied; mais le véritable danger, cependant, était d'être assailli par des caïmans, dont les fleuves de cette île sont remplis. Dans le seul village de Segéri, dix-neuf personnes furent dévorées l'année dernière par ces monstres. Mais cela n'empêche pas les gens de passer le fleuve à la nage ou bien de s'y baigner : ils disent que celui qui est destiné à être mangé par un caïman ne peut échapper à son sort, quand même il n'approcherait d'aucun fleuve.

A Segéri, nous dînâmes chez le régent; comme il n'y avait ni cuiller ni fourchette, les mains durent en remplir l'office.

C'est dans cet endroit que commence à reparaître la vilaine coutume de teindre les dents en noir et de les limer. Plusieurs se teignent aussi les ongles des mains et des pieds en rouge foncé.

Le costume des indigènes est assez généralement partout le même. Les hommes portent une culotte courte, qui descend jusqu'à la moitié de la cuisse, et mettent pardessus un sarong; le buste, jusqu'à la ceinture, est rarement couvert; autour de la tête, ils roulent un mouchoir.

Pas un homme ne sort de sa cabane sans avoir son parang et sans porter une grande poche, qui renferme tout ce qu'il faut pour préparer le siri et pour fumer. Le parang et la poche se portent au-dessous du sarong, ce qui donne aux gens un aspect tout anguleux. Outre les parangs, plusieurs sont encore armés de lances.

Les sarongs des femmes sont ici beaucoup plus longs que je ne les ai vus nulle part. Ils montent quelquefois jusque par-dessus la tête; mais, d'ordinaire, elles ne les drapent que très-légèrement autour du corps, de sorte qu'il y en a un long bout qui traîne. Il n'est pas possible de se servir de ce vêtement d'une manière plus ridicule : il faut qu'une de leurs mains soit toujours libre pour le tenir et pour le relever. Indépendamment du sarong, elles portent encore une chemise de dessus très-courte, qui descend jusqu'aux hanches, et qui, chez les jeunes filles, est d'une étoffe très-mince et transparente; chez les femmes, elle est d'une étoffe plus épaisse.

Après le repas, nous nous remîmes en route, accompagnés du régent de Segéri. On ne pouvait pas voir de plus bel homme que ce Macassare[1], monté sur son superbe coursier. Il était haut de six pieds, fortement constitué, et avait une physionomie grave et expressive. Il portait un sarong d'une blancheur éclatante, qui dessinait bien les formes de son corps, et un mouchoir blanc roulé autour de la tête; son cheval n'avait ni selle ni harnais, mais seulement une petite bride passée dans la bouche, et cependant le régent se tenait à cheval aussi bien et avec autant d'aisance que le cavalier le plus exercé.

Les habitants de Célèbes sont généralement d'excellents cavaliers. On voit des enfants de dix ans faire bravement caracoler leurs chevaux. Ils ne se servent ni de selle ni

1. Les habitants de Célèbes sont : au sud, des Macassares et des Bouginèses (tous mahométans); au nord, des Alfores. Du reste, on trouve des Bouginèses disséminés sur toute l'île.

de harnais ; on passe seulement une petite bride, comme nous l'avons dit, dans la bouche du cheval, et on met quelquefois une petite housse, sans l'attacher, sur le dos de la bête. Quand ils vont au pas, ils appuient ordinairement un pied contre le flanc du cheval, ce qui ne laisse pas que d'offrir un aspect extrêmement original. Il y a à Célèbes un très-grand nombre de haras; les chevaux de cette île sont souvent exportés comme étant les plus forts et les plus infatigables de toute l'Inde. Un beau cheval se paye 300 roupies.

Nous passâmes aujourd'hui par beaucoup de rizières et de plantations de maïs, d'ubi et de pisang, qui étaient parfois entrecoupées de grandes plaines d'alang et de petits bois. Nous continuâmes toujours notre route par de grandes vallées, en laissant les chaînes de montagnes à quelques paals de nous.

25 *avril*. Cette journée ne fut que de 7 paals, mais une des plus désagréables. Les routes, dans les environs de Mendalle, amollies par des pluies continues, étaient devenues tout à fait impraticables. Il nous fallut longer les bords de la mer, et souvent même entrer dans l'eau avec nos chevaux, pour éviter les récifs de coraux de la côte, dont nous restions quelquefois éloignés de plusieurs centaines de pas. La lame était très-forte, et l'eau si trouble que l'on ne pouvait pas en voir le fond.

Je rendis grâces au ciel quand je fus sortie, sans accident, de l'élément ennemi, et que je revis la terre sous les pieds de mon cheval [1].

Avant midi, nous arrivâmes à *Tanette*, principauté ou royaume indépendant, sur la côte orientale de Célèbes, et depuis 1840 allié fidèle de la Hollande.

La petite ville de Tanette est située dans une plaine

1. Les quatre presqu'îles dont se compose Célèbes étant longues, mais étroites, on revient souvent sur la côte de la mer.

riante. On me désigna une grande cabane de bambou, au milieu de champs de riz, comme le palais de la reine.

A Célèbes, il est d'usage de ne pas se rendre tout droit et sans façon à la demeure d'un chef régnant ; il faut se faire annoncer et demander la faveur d'une audience. J'envoyai donc un de mes gens à la cour ; l'invitation ne se fit pas attendre, et je n'eus rien de plus pressé que d'en profiter.

Tanette est gouverné par une reine. Elle me reçut très-cordialement et me conduisit aussitôt auprès de sa fille, qui ne parut point dans la salle de réception. La princesse avait déjà dix-neuf ans et n'était pas encore mariée ; elle était, il est vrai, fiancée, mais la noce était remise à un an plus tard.

Les jeunes filles des hautes classes ne se marient qu'à l'âge de vingt ans, et même plus tard, tandis que celles des basses classes entrent souvent en ménage dès l'âge de onze ou douze ans.

La reine et sa fille n'étaient pas autrement ni mieux habillées que leurs suivantes. La suite de la reine, composée de femmes et de jeunes filles, se tenait toujours derrière elle et ne la quittait pas plus que son ombre ; deux jeunes filles portaient les insignes de la royauté, composés de deux cymbales et d'un sceptre. Celle qui portait les cymbales attachées à son cou, les frappait de temps en temps l'une contre l'autre.

Le palais avait environ 20 mètres de long, 10 de large, et était construit, comme toutes les cabanes et les maisons de Célèbes, sur pilotis.

L'intérieur était divisé en trois chambres et une cuisine. La première chambre, assez grande, représentait la salle de réception. Il y avait une table et quelques chaises ; les murs et le plafond avaient été, en mon honneur, ornés de toile de couleur, posée pendant que je faisais ma visite à la princesse Les deux autres petites pièces servaient de lo-

gement à la famille royale, ainsi qu'à une partie de la suite, qui campait partout où elle trouvait de la place. Il régnait dans ces chambres un désordre déplorable; tous les ustensiles de ménage et toutes les provisions étaient jetés pêle-mêle. Des pièces d'un beau service de thé ou de table[1], des verres et des flacons taillés, se trouvaient à côté de pots de terre ou autres objets; partout on avait entassé des caisses, des paniers, et suspendu plusieurs clambous, de sorte qu'il restait à peine un peu de place pour les habitants. Et ces gens se tiennent là du matin au soir, occupés exclusivement à bavarder et à mâcher du siri.

Le seul travail auquel se livre une reine ou une princesse est de tisser un de ces bandeaux avec lesquels les hommes attachent à leur ceinture les parangs ou *kries*. La reine m'en montra un qu'elle avait commencé à tisser et que je trouvai, pour le dessin et pour les couleurs, d'un goût exquis.

La reine était justement sur le point d'aller à *Barou*, royaume voisin, où on l'avait invitée à une fête. Comme c'était aussi mon chemin, je l'accompagnai. Le jour même nous fîmes 14 paals sur le fleuve Tanette, pour continuer ensuite le voyage par mer jusqu'à l'embouchure du Barou; mais le vent étant très-contraire, nous rentrâmes bientôt dans une petite baie où nous jetâmes l'ancre pendant la nuit. La reine et une partie de ses gens passèrent la nuit à terre.

Elle menait avec elle une suite plus nombreuse qu'il n'en aurait fallu à cinq ou six reines d'Europe. On voyait là plus de trente jeunes filles et de femmes suivies de leurs maris, qui avaient toutes l'honneur de représenter des dames du palais, des femmes de chambre, etc. Plusieurs étaient si déguenillées et si malpropres que j'avais peur

1. Les alliés reçoivent du gouvernement hollandais, presque tous les ans, de semblables cadeaux.

qu'en approchant trop près de moi elles ne me léguassent quelque souvenir peu agréable. Cette noble société était chargée d'autant de bagages que s'il s'était agi non pas d'une visite de quelques jours, mais d'un changement de résidence. Tout le bateau, qui ne laissait pas d'être grand, était rempli de paniers, de petites corbeilles, de caisses, de sacs, de pots, de vaisselle, de coussins, de nattes, et de tant de choses qu'on ne savait où se placer; nous étions, en un mot, encaqués comme des harengs salés. C'était à ne pas y tenir.

Pendant cet affreux voyage, les jeunes filles étaient occupées à préparer du siri, qui ne se fabrique pas ici en paquets, mais en forme de cigares. Elles étalent un peu de chaux extraite de coquillages sur une feuille de bétel, mettent dessus un petit morceau de noix d'areca avec du gambir, ensuite la roulent et l'enveloppent d'un petit fil. Quand une feuille était trop mouillée, la dame du palais retroussait son sarong et faisait égoutter sur sa cuisse ce qu'il y avait de trop. Lorsqu'une jeune fille accueille favorablement la déclaration d'amour d'un jeune homme, elle lui fait le bienheureux don de cigares de siri; quand elle ne lui en offre pas, c'est qu'elle repousse ses hommages.

Toute la société mâchait constamment du siri, et crachait souvent dans de petits pots de laiton qui passaient de main en main. La reine se fit ôter les insectes qui peuplaient sa tête, les dames de cour et les soubrettes se rendirent entre elles le même service. En considérant la grande malpropreté qui régnait partout ici comme à Tanette, je trouvais extrêmement ridicules les soins que l'on prodiguait aux coupes dans lesquelles buvait la reine. Elle avait une coupe qui ne servait qu'à elle seule; on puisait l'eau avec une grande cuiller à pot dans le baquet commun à tous, et on la passait par un petit sac de toile. Pour ce sac et cette cuiller, on avait emporté un meuble particulier pour les sécher et les garder.

Le 26 avril on se mit de bonne heure en route. Nous entrâmes bientôt dans le fleuve *Barou*, et nous le remontâmes jusque dans le voisinage de la résidence, située à un paal du fleuve et éloignée de 35 paals de Tanette. Le temps que l'ambassade mit pour annoncer à la cour notre arrivée, la reine l'employa à se baigner avec sa suite. Mais elles revinrent toutes du bain aussi sales qu'elles étaient avant d'y entrer; car, comme les Malaises, elles se bornaient à se jeter de l'eau sur le corps sans se laver. Pour donner à leur peau une odeur agréable, elles se parfumaient de résines odoriférantes. A cet effet elles avaient emporté une petite cassolette, au-dessus de laquelle la reine et toutes les dames de la cour, l'une après l'autre, se plaçaient d'abord, puis étendaient le visage et les mains.

Barou était aussi gouverné par une reine. J'avais également envoyé à la cour mon drogman avec la lettre du gouverneur, cousue dans du satin jaune clair.

Le drogman revint avec une chaise à porteurs, un envoyé de la reine et quelques gens de sa suite. On me porta jusqu'au palais, qui n'était également qu'une cabane de bambou, où le premier ministre du royaume me reçut et me présenta à la reine. La salle de réception pouvait avoir 25 mètres de long et plus de 12 de large; il y faisait sombre et étouffant.

Le plafond, appuyé sur de nombreux troncs d'arbres, était très-bas, et il n'y avait que quelques ouvertures servant de fenêtres. Ici encore les murs et le plafond de la salle étaient revêtus de toiles de couleur. Au fond était assise la reine, âgée de dix-huit ans, dans une espèce de loge ouverte; elle avait à côté d'elle une vieille duègne très-corpulente, qui lui donnait de l'air avec un grand éventail. De chaque côté de la loge il y avait un grand oiseau de bois orné de beaucoup de fleurs. La reine m'engagea d'une manière très-aimable à prendre place à côté d'elle. Elle portait un large sarong de mousseline rouge foncée,

parsemé de quelques broderies en or. Sa figure me parut agréable, mais peu jolie; elle n'était pas encore mariée.

Quand on était venu me chercher, la reine de Tanette était restée avec sa suite à l'endroit du débarquement. Il est probable qu'on n'avait que cette seule chaise à porteurs dont on avait disposé en ma faveur. Pendant ma réception à la cour, qui dura bien quelques heures, la reine de Tanette ne parut pas non plus; il est probable qu'elle s'était retirée dans son appartement pour se reposer de son pénible voyage.

J'arrivai juste à propos pour la grande fête qui devait avoir lieu le lendemain. Cette fête consistait à limer les dents supérieures de la jeune reine, cérémonie aussi importante en ce pays que l'est au Brésil le baptême d'un prince impérial, ou bien en Europe le mariage d'un roi. A cette fête étaient invités tous les princes et rajahs des environs. Pour inaugurer la fête, on donna, le jour même de mon arrivée, un petit divertissement. D'un côté de la salle, près de la loge royale, douze jeunes filles, et de l'autre côté des garçons de douze à quatorze ans, exécutèrent les danses ordinaires et monotones des Malais. Beaucoup d'hommes et de femmes, probablement tous de hauts personnages, étaient accroupis par groupes et regardaient les danses avec indifférence. Personne ne disait mot.

On ne servit qu'à moi et à mes deux compagnons, le drogman et le tolk, du café, du thé, une espèce de sorbet fort doux et diverses autres friandises. Parmi ces dernières, il y avait de petits fruits confits aussi délicats que ceux qu'on trouve en Europe.

La reine me témoigna les plus vifs regrets de ce qu'elle ne pouvait pas me loger chez elle, car le nombre de ses hôtes était si grand que toute sa maison était pleine ou encombrée. On me conduisit dans la cabane d'un indigène, et on y envoya aussitôt pour moi des nattes, des coussins, des clambous, des poulets et toutes les choses

nécessaires pour la cuisine. Quand on vous assigne une maison particulière, il faut que ses habitants cèdent aussitôt à leur hôte la grande pièce, ce qui ne les empêche pas d'y demeurer constamment, ainsi que tous les curieux qui désirent voir l'étranger. Si je voulais jouir de quelque repos, il me fallait me réfugier sous mon clambou, et là encore les gens venaient me déranger; ils soulevaient le clambou et fourraient leurs têtes dessous.

Les cabanes du peuple sont, à Célèbes, infiniment plus grandes que celles de Java, de Sumatra, des Moluques et des autres pays. Leur intérieur se compose d'ordinaire d'une pièce carrée de 4 à 6 mètres, à laquelle se rattachent une ou deux chambres plus petites. A droite de la grande pièce, il y a un emplacement de près de 2 mètres de large, où l'on fait du feu, où l'on place les vases d'eau et autres objets.

Les villages sont très-sales, pleins de boue et de bourbiers. De plus, les habitants n'ont pas, comme les Dayaks, la bonne coutume de se laver les pieds, à l'entrée de la cabane, dans l'eau qui y est toujours placée à cet effet; mais ils entrent les pieds sales et couverts de boue.

Tout près de la cabane que j'habitais, les buffles étaient campés dans des mares d'eau de plus d'un mètre de profondeur, où ils étaient comme ensevelis. On ne voyait que leurs cornes et leur museau. Quoiqu'il y ait ici partout des buffles, on ne peut cependant se procurer nulle part ni beurre ni lait, les indigènes n'ayant pas l'habitude de les traire. Pour faire la cuisine, ils se servent d'huile qu'ils tirent des noix de coco, des canarines et d'autres fruits.

Quant à l'habillement, à la nourriture et à l'habitation, tous les habitants de Célèbes peuvent être considérés comme également riches ou pauvres, puisque, dans la vie ordinaire, on ne remarque pas la moindre différence entre eux.

Leurs richesses consistent en quelques bijoux d'or et d'argent, en coffrets et en boîtes d'or qui renferment les ingrédients du siri, en sarongs de soie, en lances et en beaux parangs. Mais tout cela ne se voit qu'aux grandes fêtes, aux solennités et aux cérémonies publiques, telles que noces ou fiançailles d'un prince, ou bien quand on lime les dents d'un chef. Ils donnent à l'or une teinte si foncée qu'il a l'air de cuivre.

Les femmes tissent ici également des sarongs qui, par la finesse et l'élégance, ressemblent à la toile dite anglaise ou écossaise. Une tisseuse habile et laborieuse met un mois pour faire un sarong. A la cour, les sarongs sont tissés par les hommes et les femmes attachés au service de la maison. Tout étranger présenté à la cour reçoit en présent un sarong; je fus aussi gratifiée partout de cet objet de toilette.

Le 27 avril, dans l'après-midi, on fit partir quelques mortiers pour annoncer le commencement de la solennité. Je me rendis au palais, que je trouvai tout entouré de peuple. Il y avait là beaucoup de porte-lances, des hommes de la suite des princes et des dignitaires des États voisins, dont un portait même une cotte de mailles[1]. La salle était si remplie de monde que j'eus de la peine à passer. Ma place me fut assignée au premier rang, parmi tous les rois, princes et princesses venus de loin pour assister à cette fête. On me présenta une grande quantité de souverains, et entre autres l'héritier présomptif de la couronne de Bonni, ou, comme disent les Hollandais, le successeur en expectative. Le nombre des souverains, princes et autres grands personnages, qui habitent Célèbes, est vraiment incroyable. Tous tiennent à mener un grand train de vie, et ne veulent par conséquent rien faire : ce sont les vraies sangsues du pays.

1. A la guerre, beaucoup d'indigènes portent, à ce qu'on assure, des cottes de mailles.

La reine n'était pas encore arrivée; elle aussi savait faire attendre le public. De son appartement jusqu'à l'endroit où elle devait prendre place, le sol était couvert de toile blanche. A la porte, six jeunes filles attendaient avec un baldaquin en étoffe de soie épaisse et brodée d'or. Ce riche baldaquin formait un contraste étrange avec les six perches dont on se servait pour le porter : c'étaient de longues et étroites tiges de bambou nullement façonnées, et telles qu'on les avait coupées dans le bois.

Enfin, la musique et les salves des mortiers annoncèrent l'arrivée de la reine. Elle s'avança vers sa place à pas lents et mesurés sous son baldaquin, comme une victime marchant au supplice. Elle était revêtue de deux sarongs de pourpre, dont l'un couvrait le haut, l'autre le bas de son corps. Elle portait dans les cheveux des guirlandes de *melati*[1] avec des fleurs artificielles en or ; elle avait aussi des bagues, des bracelets et autres bijoux.

La reine demeura muette et immobile, et ne leva pas une seule fois les yeux. Non loin d'elle douze jeunes filles rangées en triangle chantaient un air religieux. On apporta ensuite un vieux matelas usé, on étendit un drap par-dessus, et on arrangea quelques coussins avec une couverture. En ce moment il se fit tout à coup un grand mouvement à la porte, comme si des gens voulaient entrer de force et étaient repoussés de même. Je me figurais déjà que c'était moi qui causais cette émeute, et que le peuple se formalisait de me voir, moi étrangère, assister à cette cérémonie. Cependant la tranquillité fut bientôt rétablie; je ne pus apprendre la cause de ce tumulte, et mon tolk ne fût pas en état de me renseigner à cet égard. Il était, du reste, doué d'une rare dose de bêtise : quelles que fussent mes questions, il était presque toujours incapable d'y répondre.

1. Le *melati* est le jasmin fleuri. C'est la fleur favorite des Malais et des Chinois; elle a une odeur agréable, mais un peu forte.

On conduisit ensuite un homme âgé sous le baldaquin, près du lit ; on plaça à côté de lui un bassin rempli d'eau, et quelques autres instruments. La reine se poussa, en restant assise, jusqu'au lit. La duègne ôta les fleurs de ses cheveux, et présenta une petite soucoupe d'or à une très-vieille femme assise à côté (c'était la reine la plus âgée de la famille), qui y cracha toute une gorgée de salive rouge comme du sang. Avec ce baume précieux, elle frotta la reine aux tempes et au front, et en versa aussi un peu sur une courroie, qu'elle lança vers elle pour arroser son corps de tous côtés. Elle prit ensuite une cassolette avec de l'encens, la promena trois fois autour de la reine, de droite à gauche, et une quatrième fois dans la direction opposée ; puis, la reine s'étant couchée tout de son long, on étendit légèrement sur elle la couverture, et on jeta du melati dessus. La duègne s'accroupit à la droite de sa tête, le médecin se mit à gauche, et on me plaça à côté de la duègne, également tout près de la reine, qui me prit la main, et ne la quitta pas tout le temps que dura l'opération. Elle avait l'air très-affligée, me serrait la main de temps en temps, et me regardait d'un air désolé, comme si elle eût voulut réclamer mon secours. J'étais là presque inquiète et dans l'attente de ce qui allait se passer.

Le médecin jeta trois limes de différentes grandeurs dans le bassin, poussa entre les dents de la reine un petit rouleau de chou-palmiste, prit la plus grande des limes, et se mit à opérer sur les dents de la patiente avec autant de force que s'il avait eu entre les mains un morceau de bois. Avec une seconde lime plus fine il continua l'opération. Avant de recourir à la plus petite, il retira de la bouche de la reine le rouleau, et mit à la place un petit rouleau de feuilles de bétel, moitié plus mince que le premier. En somme, il opéra bien et promptement, surtout si l'on songe aux grossiers instruments dont il se

servait ; mais Dieu sait ce que la pauvre reine dut souffrir pendant cette cruelle opération ! Cependant elle ne changea pas de figure; je ne sentis pas une seule fois sa main trembler.

L'opération étant terminée, on présenta un coq au médecin, qui lui arracha un petit morceau de la crête, et mit le sang qui en jaillit sur les dents et les lèvres de la patiente. A la fin, la duègne répéta, avec trois cierges liés entre eux, la même cérémonie qu'elle avait faite avec la cassolette, et la reine retourna, en se glissant par terre, à son ancienne place[1].

Indépendamment de la reine, l'opération fut faite encore à six jeunes filles (probablement de la suite de la reine), mais sans la moindre cérémonie. Les jeunes filles se couchèrent sur une natte, sans coussin ni couverture. Le médecin leur passa un rouleau dans la bouche, se mit à limer vigoureusement, et l'opération se trouva terminée.

On servit à toute la société réunie dans le salon, et composée d'environ quatre cents personnes, du thé et de la pâtisserie. La reine me fit donner, en outre, une tasse du doux sorbet, avec une portion des fruits confits : elle semblait réellement prendre de l'intérêt à ma personne. On ne toucha au thé et aux autres friandises qu'après avoir chanté, ou plutôt hurlé de nouveau un air religieux ; puis on mangea et on but avec une grande réserve.

Je rentrai bientôt chez moi ; car, à part quelques danses monotones et ennuyeuses, il n'y avait plus rien à voir. Les friandises qu'on m'avait présentées à la cour me furent envoyées, selon l'usage; mais je n'y touchai pas plus chez

1. Quand on lime les dents à de grands personnages, il y a trois fêtes, à des intervalles de plusieurs mois. A la première fête on désigne les dents et jusqu'où elles doivent être limées; à la seconde on lime les dents d'en bas, et à la troisième celles d'en haut.

moi qu'à la cour : elles étaient faites de farine de riz, de sucre, d'huile de canarines, et autres ingrédients, et avaient un goût très-gras et très-rance.

Le 28 avril, je restai à Barou. Le tolk me dit qu'il y avait encore ce jour-là des fêtes à ne plus en finir, et que la reine était dans l'impossibilité de me procurer des gens et des chevaux pour continuer mon voyage. Je reconnus plus tard qu'il m'avait fait un mensonge : c'est qu'il se plaisait beaucoup à Barou. La reine envoyait toujours d'excellentes choses, il trouvait beaucoup de monde avec qui causer; aussi aurait-il voulu rester à Barou, non-seulement plusieurs jours, mais plusieurs semaines. Il n'y eut pas un seul divertissement, à l'exception d'un simple combat de coqs, le soir, au bazar, comme il y en a à chaque marché.

29 *avril*. Ce furent les gens de ma suite qui me causèrent les plus grandes contrariétés pendant ce voyage. Ils n'avaient pour moi, comme femme, ni les moindres prévenances ni la moindre soumission. Quand je demandais quelque chose au tolk, il le disait au drogman, celui-ci au domestique, qui souvent s'en déchargeait sur le kulli; bref, j'avais une foule de gens autour de moi, et j'étais horriblement mal servie. Ces gens ne voulaient pas même se charger de mon filet à papillons; le plus souvent j'étais obligée de le porter moi-même. Un autre inconvénient d'une si grande suite était d'avoir partout besoin de beaucoup de chevaux et de porteurs. On conçoit sans peine que le tolk et le drogman n'auraient pas voulu aller à pied; mais il fallait encore des chevaux à leurs domestiques, quand même nous ne faisions que huit ou neuf paals par jour. On perdait toujours les belles heures de la matinée pour se procurer des chevaux. Souvent nous ne partions qu'au moment où le soleil commençait à être déjà très-ardent. Mais ces gens se conduisent bien autrement quand ils voyagent avec leur maître ou leur supérieur. La

crainte du bâton ou d'autres punitions leur donne à tous des bras et des jambes. J'en avais fait l'expérience; aussi n'avais-je voulu emmener qu'un guide ordinaire et un kulli : mais le gouverneur, aussi bien que le comte Bentheim, qui tous deux me voulaient du bien et qui croyaient leurs gens meilleurs qu'ils ne l'étaient, avaient tant fait que je m'étais laissé imposer cette rude charge.

Ce ne fut qu'à dix heures du matin que nous entrâmes ce jour-là dans le prauh. On avait prétexté que le chemin de Paré-Paré, où je voulais aller, était plus court par eau que par terre; mais j'appris alors qu'on avait eu recours à cette supercherie, parce qu'on n'avait pas pu se procurer assez vite autant de chevaux qu'en demandait le tolk. A peine avions-nous navigué quelques heures, que les malheureux entrèrent dans une baie pour y terminer la journée. J'en fus si indignée et si irritée que, réunissant tous les termes malsonnants et toutes les injures que je connaissais en malais et en hollandais, je leur reprochai rudement à tous leur misérable conduite. Je les menaçai de m'en plaindre dans les lettres que j'écrivais à Maros et à Macassar, et de renvoyer même le tolk et le drogman. Cela eut au moins cet effet, qu'après une courte relâche nous continuâmes notre route, et qu'entrés le soir dans une autre baie, nous jetâmes l'ancre près d'un village. Le tolk me dit qu'on ne pouvait pas naviguer de nuit, parce que les côtes étaient infestées par des pirates : je le savais et ne fis pas de difficulté de passer la nuit dans l'endroit où nous nous étions arrêtés.

Je dormis dans le petit prauh. Pour mon souper, on ne me donna que du riz, car mes gens n'avaient pas même songé aux vivres.

Indépendamment de notre prauh, il y en avait encore à l'ancre deux autres tout petits. Au milieu de la nuit, nous fûmes éveillés par des cris effroyables. Nous nous levâmes en sursaut, ma suite prit les armes, car nous pen-

sions à une attaque des pirates. Mais heureusement personne n'aborda notre prauh. Quant aux deux autres bateaux, mes gens ne s'en inquiétèrent pas plus que de savoir d'où les cris étaient partis. Cependant j'avais insisté pour que l'on s'informât si les gens des autres prauhs n'avaient pas besoin de secours. Le lendemain, nous apprîmes que des hommes étaient venus à la nage jusqu'à ces bateaux, et y avaient volé différentes choses. On ne s'en aperçut qu'au moment où les voleurs s'en retournaient déjà avec leur butin vers le rivage.

Le 30 avril, à trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à *Paré-Paré* (30 paals). Cet endroit est situé dans une baie charmante, entourée de petites plaines fertiles, de collines en pente douce et, au fond, de hautes montagnes. Dans le port il y avait beaucoup de prauhs et de petites barques qui viennent de Macassar et des îles voisines pour faire le commerce. Outre les droits de douane, le roi de ce petit État retire encore de grands bénéfices de ses propres opérations commerciales, et passe pour être assez riche pour le pays de Célèbes.

Quand le tolk descendit à terre pour s'informer de la demeure du roi, on lui montra un petit canot qui arrivait, et on lui dit que le roi revenait justement de la pêche. Si je n'avais pas été prévenue, je l'aurais pris pour un pêcheur ordinaire ; il n'était revêtu que d'un sarong sale et avait sur la tête un mouchoir. Son habitation n'annonçait pas non plus l'aisance. Elle se composait d'une chaumière de bambou extrêmement délabrée ; il fallait passer par un bourbier pour y arriver. A la porte d'entrée, il y avait dans un petit vestibule plusieurs garçons et plusieurs jeunes filles, à qui l'on apprenait à lire le Coran[1]. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on leur

1. Les Malais et presque tous les habitants de Célèbes, à l'exception de Menchassa, sont mahométans. Mais la femme jouit ici des mêmes droits que l'homme. Le premier-né d'un roi, que ce soit un

enseigne le Coran en langue arabe, à laquelle les maîtres eux-mêmes n'entendent rien. Ils récitent ou psalmodient les prières sans comprendre un mot de ce qu'ils disent.

Du vestibule on passait dans la demeure du roi, pièce malaise tout ordinaire, dont une partie était divisée par des cloisons de bambou en différents carrés; le reste était occupé par plusieurs clambous. Sur le devant on avait entassé des caisses et des ballots remplis de marchandises, et partout on voyait une saleté extraordinaire et un désordre inouï.

Je savais déjà assez de la langue malaise pour pouvoir m'entretenir avec le roi. Élevé à Macassar, il avait quelques connaissances en géographie, possédait plusieurs cartes et savait nommer passablement bien les principaux États de l'Europe. Il me présenta les deux hémisphères et fut extrêmement étonné quand je lui montrai rapidement toutes les parties du monde ainsi que leurs principaux empires. Il me pria aussi d'écrire devant lui; je m'efforçai d'écrire très-vite, sachant bien que cela l'étonnerait d'autant plus que les Malais font tout avec calme et lenteur. Il m'engagea à écrire mon nom, ma patrie et le lieu de ma naissance, et je les lui écrivis en caractères allemands et latins. Il me demanda aussi l'explication de plusieurs phénomènes de la nature, et me pria de lui parler des coutumes et des usages des peuples étrangers, et surtout de ma nation; bref, j'eus occasion d'étaler autant que possible mon petit savoir. Partout la vanité est flattée de recevoir des hommages. Celà me valut l'honneur d'être prise pour un être supérieur et privilégié; ce qui n'exige pas à la vérité une grande science, dans un pays où les hommes ne savent que peu de chose et les femmes presque rien. Il me fallut encore lui écrire le jour de ma naissance, qui, à ce

garçon ou une fille, succède à son père. Le roi laisse-t-il une veuve, c'est elle qui gouverne, quand même le fils serait déjà majeur. Les filles vont aussi bien à l'école que les garçons.

qu'il prétendait, devait être du nombre des plus heureux.

En apprenant que mes voyages étaient imprimés, il dit qu'il donnerait volontiers cent roupies pour les lire dans sa langue. N'était-ce pas là un roi galant? Quelle extension j'aurais pu donner à mes voyages, et que n'aurais-je pas pu faire, s'il y avait beaucoup de monarques aussi magnanimes!

Je témoignai le désir d'être présentée à la reine. Au bout de quelque temps je vis paraître une femme si vieille, si ridée et si ratatinée, si semblable à un squelette, que j'étais à me demander si c'était la mère ou la grand'mère du roi : car ce prince approchait à peine de la quarantaine. De plus elle était borgne; ses cheveux, partie teints en rouge foncé, partie noirs et gris, étaient dans le plus grand désordre, comme s'ils n'avaient pas vu le peigne depuis des semaines, et lui descendaient jusqu'aux épaules. La vieillesse ne pouvait guère offrir un type plus hideux.

Ce ne fut qu'à six heures du soir que j'arrivai dans la demeure qui m'avait été assignée.

Grâce à la négligence de ma suite, j'étais restée vingt-six heures sans rien prendre. Ces gens avaient poussé l'insouciance au point de ne pas emporter assez d'eau pour cuire le riz. Pour la veille, ils avaient eu assez de riz cuit, que l'on avait mangé le soir, froid. Aujourd'hui j'attendis en vain le matin que l'on me servît mon repas. Enfin, l'ayant demandé, je finis par apprendre qu'on manquait d'eau pour le cuire. Un domestique comptait sur l'autre, et personne ne veillait à rien. Arrivée à Paré-Paré, je chargeai le tolk de faire préparer un repas le plus tôt possible. Avec une vraie faim canine je quittai le roi pour me rendre chez moi, et voyant fumer les plats, je croyais déjà respirer le parfum des mets, lorsqu'à mon grand effroi on me dit : « Ce n'est pas encore prêt. » Il me fallut

encore attendre deux heures d'une longueur éternelle. J'espérais que, pour me récompenser de ma patience, on m'offrirait au moins quelque chose d'excellent. Mais je fus encore abusée, car on ne me donna que du riz et un poisson accommodé avec une sauce indigène faite de feuilles aigres cuites dans de l'eau et de l'huile de coco. Certes, il fallait avoir jeûné pendant vingt-six heures pour trouver ce mets mangeable !

Le 1er mai, je fis dans la matinée ma visite d'adieu au roi, et j'offris à son épouse quelques flacons d'eau de Cologne, et à lui-même une grande image enluminée représentant le palais de cristal de Hyde-Park. Pour lui donner une idée de la grandeur de mon souverain ou *sultan*, je lui dis : « Voilà le palais de mon sultan; il est si haut que les plus grands arbres peuvent y tenir debout, et il est si grand, qu'il faut une demi-heure pour en faire le tour. » Il fut très-étonné et me questionna beaucoup au sujet du sultan et du palais ; il trouva seulement que le palais était par trop transparent. Le soleil devait y être si chaud et si éclatant, qu'on ne pourrait pas y dormir pendant le jour ; il ne voudrait pas l'habiter.

Nous causâmes encore longtemps ensemble, et il ne me laissa partir qu'à onze heures.

CHAPITRE XII.

Sidenring. — Les lacs de Tempe. — Lagousi. — Un repas royal. — Retour à Sidenring. — La chasse au chevreuil. — Visite au sultan de Goa. — Départ de Célèbes. — Sourabaya. — Noce malaise. — Histoire de revenants. — Retour à Batavia.

De Paré-Paré j'allai à cheval à *Batou-Masapaija* (12 paals), maison de campagne du roi de *Sidenring*, qui demeure alternativement dans cette villa et dans sa résidence ordinaire de *Tete-adje*, près du lac de *Tempe.*

Les routes traversent de basses montagnes qui, à l'exception d'alang-alang et d'herbe fort courte, sont presque dépouillées de toute végétation, mais abondamment pourvues de pierres éboulées. Aussi nos pauvres bêtes étaient-elles forcées de grimper comme des chamois. Nous rencontrâmes beaucoup de chevaux de somme qui portaient surtout du riz au port de Paré-Paré. La campagne n'était d'ailleurs animée que par des chevaux qui y prenaient librement et gaiement leurs ébats. Les rois de ces pays ont de grands haras et font un commerce de chevaux très-productif.

Déjà, depuis plusieurs heures, la route montait d'une manière monotone entre des collines qui masquaient toute la vue; mais en revanche, au sortir d'une vallée étroite, nous fûmes récompensés surabondamment : car une des plus magnifiques vues, peut-être la plus belle de tout Célèbes, se déroulait devant nos regards. On apercevait une plaine immense dont on ne pouvait pas découvrir la fin. Au milieu brillaient les nappes d'eau limpides des

deux lacs *Tamparang-Ouvai* et *Tamparang-Cabaija*, appelés ordinairement les lacs de Tempe. Le premier de ces lacs forme un long bassin irrégulier; le second, au contraire, un beau bassin rond. De riches plantations de riz, de grands villages, indiquent la prospérité du pays. Sur le devant s'élevaient beaucoup de petites collines et de roches pointues, qui, vues de loin et de la hauteur où nous nous trouvions, pouvaient presque passer pour des *tumuli*, tellement elles paraissaient petites et jolies dans cette plaine immense. Au fond, de belles chaînes de montagnes se dressaient comme de hautes murailles pour protéger la paisible vallée contre les tempêtes du dehors.

Je fis descendre lentement mon cheval, car chaque pas effaçait un trait du superbe tableau. Le grandiose disparut; notre sentier nous conduisit de nouveau entre de basses collines dans le sanctuaire, et bientôt nous ne découvrîmes plus que quelques cabanes isolées, quelques écuries qui appartenaient au roi, de petits champs de maïs et de riz. Cela continua ainsi jusqu'à Batou-Masapaija, où nous rencontrâmes effectivement le roi.

Quoique le roi de Sidenring soit un des trois plus grands de Célèbes, son habitation est aussi misérable que celle du plus petit et du plus pauvre rajah. Son palais, fait d'un mince treillage de bambou et couvert de paille, ressemblait à une grange à moitié tombée en ruine. L'intérieur se composait d'une grande pièce subdivisée par des demi-cloisons percées et remplies de clambous sales. A l'entrée il y avait quelques foyers, où des tisons à moitié éteints répandaient une horrible fumée. Le devant fourmillait de fainéants de tout genre, tant hommes que femmes et enfants. D'un côté on voyait un groupe accroupi mâchant du siri et causant; d'un autre côté, des dormeurs, étendus par terre, ronflaient à l'envi; ici apparaissait, derrière un clambou ouvert, une tête meurtrie; là se battaient des enfants nus, couverts de boutons et de

saleté. De tous côtés on avait un spectacle misérable et dégoûtant.

Le couple royal était accroupi au fond dans une tribune élevée de deux pieds, et occupé comme les domestiques à mâcher du siri et à regarder en l'air. Près de la tribune on avait amoncelé çà et là des caisses et des paniers, des vêtements déchirés pendaient autour; plus loin on voyait un bel uniforme militaire brodé, que le roi avait reçu en présent du gouvernement hollandais. Il me montra cet uniforme, et me pria de lui en faire un pareil, mais plus simple. Voyez ce que c'est que les destinées du voyageur! Le roi de Paré-Paré m'aurait donné cent roupies pour mes livres, tandis que celui-là voulait m'élever au rang de son tailleur de cour! J'éludai cette demande modestement, en disant que j'étais trop grande dame pour travailler.

On me logea sous un clâmbou dans cette grange servant de palais à un roi. La nourriture était assez mauvaise; on m'apporta sur de petites tasses, grandes comme la main, quelques tout petits morceaux de viande, deux poissons longs comme le petit doigt, et le cou, la tête et les bouts d'aile d'un poulet.

Après le dîner, le roi me fit une visite. Ayant remarqué par hasard quelques insectes que j'avais pris en route, et m'ayant entendu dire que j'y attachais du prix, il me promit aussitôt d'envoyer du monde dans les bois, et de me tenir une petite collection toute prête pour mon retour.

Je devais être de retour au bout de quelques jours : car ma tournée n'allait pas cette fois au delà des deux lacs et s'arrêtait à *Lagousi*, résidence de la reine de *Wadjo;* son royaume touchait à celui de *Bonni*, qu'il ne m'avait pas été permis, comme je l'ai déjà dit, de visiter.

Quand je pris congé du roi, il me promit encore d'organiser en mon honneur, à mon retour, une chasse au chevreuil.

2 *mai.* Ce jour-là, nous ne fîmes pas plus de 9 paals à cheval dans la grande plaine, en passant toujours par des champs de riz; arrivés près du premier lac, nous campâmes dans une cabane ouverte, c'est-à-dire sous un toit de feuillage. Nous traversâmes plusieurs grands villages, parmi lesquels se distinguait surtout *Awaritij*, groupe de plus de deux cents maisons. Je trouvai que dans ce royaume les villages et les maisons étaient généralement très-grands.

Aujourd'hui encore mon repas ne se composa que de riz et de quelques petits poissons, et cela, comme toujours, par la faute de mes gens: car il est d'usage, quand on reçoit l'hospitalité dans ces pays, de demander tout ce dont on peut avoir besoin ; s'ils avaient demandé des poulets, des fruits ou quelque autre chose, on le leur aurait donné avec plaisir; mais ils s'en gardaient bien, même quand je le leur ordonnais, pour n'avoir pas tant de peine à faire la cuisine.

3 *mai.* *Lagousi* (30 paals). Mes gens me mirent encore aujourd'hui dans la plus vive irritation. En arrivant le matin aux bords de la rivière, sur laquelle il ne nous restait plus qu'un petit trajet à faire pour parvenir au lac, ils n'avaient même pas disposé le prauh pour le départ; il me fallut rester là une grande heure, sous un soleil brûlant, à les presser. Avec la lenteur la plus désespérante, ils lancèrent enfin dans l'eau un tronc d'arbre creusé, et le couvrirent d'un toit de feuilles si bas que je pus à peine m'y tenir assise. J'entrai avec répugnance dans ce bateau aussi dangereux qu'incommode; mais combien mon angoisse augmenta, quand j'y vis pénétrer autant de monde que ce canot étrange pouvait en contenir ! Je voulus l'empêcher, mais ni le tolk ni le drogman ne m'écoutèrent ; ils accueillirent tous ceux à qui il plut d'entrer. Vingt et une personnes se tenaient serrées l'une contre l'autre dans cet espace si étroit. Pendant tout le

trajet, qui dura plus de neuf heures, il me fallut, comme les autres, me tenir accroupie sur mes jambes croisées. Cela n'incommodait nullement les indigènes, qui sont habitués à cette posture ; mais moi, j'en souffrais horriblement.

Il y avait parmi mes compagnons un vieillard qui, sans avoir l'air bien faible, ne put cependant pas rester longtemps assis. En se couchant, il nous força tous de nous serrer encore davantage. Plus tard je reconnus ce qui causait sa faiblesse : c'était un grand fumeur d'opium. Muni d'une pipe d'opium et d'une lampe, il passa tout le temps du trajet ou à fumer ou à dormir.

Les deux lacs, dont la longueur réunie peut être évaluée à environ 30 paals, et la plus grande largeur à 10 paals, sont mis en communication par le fleuve Watta, et ne sont guère éloignés l'un de l'autre que d'un paal et demi. Ces lacs, surtout le grand, ont peu de profondeur; le second pourrait bien avec le temps se transformer en marécage, car déjà aujourd'hui le fond en est entièrement couvert de plantes, qui par places forment comme des îles flottantes. Les rivages offrent peu de charme; en beaucoup d'endroits ils sont couverts d'alang-alang. Près des lacs il y a de grands villages, mais ils ont un air bien triste, dépouillés qu'ils sont d'arbres et de feuillage. Les terres environnantes font partie de Sidenring, de Wadjo et d'autres petits royaumes. On voit aussi de là les montagnes de Bonni, dont je n'étais qu'à une journée de distance. Lagousi est situé sur le Tjenrana, à 18 paals plus haut en remontant le fleuve. Quand je quittai la barque pour me rendre à la résidence royale, située à un quart de paal, je fus accompagnée de tous les habitants du village, qui n'avaient pas encore vu d'Européenne. Ils voulaient tous me suivre au palais, qui n'était également qu'une cabane de bambou; il fallut les chasser de force.

La reine se fit attendre longtemps. Elle était vieille, mais d'une complexion robuste, excessivement vive, et

parlait avec beaucoup de chaleur et de volubilité. Elle prétendait avoir soixante-seize ans ; mais, à en juger par le plus petit de ses fils, elle ne devait pas être si âgée. Ici les personnes arrivées à la maturité tiennent beaucoup à se vieillir, croyant par là gagner en dignité. Du reste, elles ne sont pas fortes en chronologie, et souvent elles ne savent pas elles-mêmes quel est leur âge.

Après avoir été régalée selon leur coutume de thé et de sucreries, je voulus me retirer, étant presque percluse d'être restée accroupie pendant neuf heures dans le malheureux tronc d'arbre ; mais ma noble hôtesse n'y consentit pas. Elle trouvait trop de plaisir à causer avec mes gens, qui lui racontaient toutes les nouvelles de la grande ville de Macassar. Elle était très-vive et très-gaie; et cependant, comme elle me l'apprit elle-même avec une indifférence vraiment stoïque, il n'y avait pas trois jours qu'elle venait d'enterrer un de ses fils. Tel est le caractère de ces gens !... Tant que le mort est dans la maison, ils crient, hurlent et se démènent comme des fous ; mais une fois qu'il est enseveli, ils enterrent avec lui la douleur et reprennent leur gaieté et leur insouciance.

La reine portait le deuil de son fils. Ce deuil consistait en un mouchoir foncé, roulé autour de la tête, qui cachait ses cheveux et lui tombait sur les épaules.

Je me vis bien malgré moi forcée de souper chez la reine. Ici encore les mets étaient au-dessous de toute critique. Il y avait une quantité de petits plats, dont la totalité n'aurait pas surchargé l'estomac d'un mangeur ordinaire. Un plat contenait un œuf dur coupé en quatre, un autre trois toutes petites pommes de terre, un troisième la moitié d'un poisson qui n'avait pas trois pouces de long, un quatrième quelques tranches de concombre, un cinquième deux oignons cuits et gros comme une noix. Au milieu de ce repas pour rire, on apporta une très-grande soupière, fermée hermétiquement, et on mit à côté

une grande cuiller à pot. Aussi toute mon attention se porta sur cette soupière colossale. Mon estomac espérait des poulets bouillis ou quelque autre plat superbe. Dans cette voluptueuse attente je mis une bonne portion de riz sur mon assiette, pour le mêler à l'excellente sauce et au poulet délicat; mais on resta longtemps sans soulever le couvercle de la soupière. Je demandai un peu de sel pour assaisonner d'avance mon riz. Voilà qu'enfin le couvercle fut enlevé, on prit la grande cuiller et on en sortit.... une petite poignée de sel blanc[1]. Peu s'en fallut que, de désespoir de voir mon espérance déçue, je ne fusse changée moi-même en statue de sel.

Ce qui se passa pour l'eau ne fut pas moins comique. On plaça devant nous deux carafes très-bien taillées dans leurs étuis. Comme d'ordinaire les bouteilles sont accompagnées de verres, j'attendis longtemps, croyant qu'on les apporterait. Comme ils n'arrivaient pas, je finis par en demander; mais la reine me dit de boire à la carafe, et non-seulement elle et moi, mais le tolk, le drogman et tout le monde but à même les bouteilles.

Parmi les fruits il y en avait un du nom de *durian*, semblable par la forme et la grosseur à un melon ordinaire, d'une écorce très-rude, qui puait tellement l'ail, qu'on le sentait à trente ou quarante pas de distance. L'intérieur se compose de très-grosses fèves blanches, serrées l'une contre l'autre. J'avais déjà vu ce fruit à Bornéo comme aux îles Moluques. Les Européens m'assurèrent qu'une fois habitué à l'odeur on trouvait à ce fruit un très-bon goût, et ils ajoutèrent que, si l'on voulait vraiment le manger *con amore*, il fallait le faire sur un fleuve, assis dans une barque, pour pouvoir plonger à tout instant les mains dans l'eau, de manière que l'odeur passât

1. On trouve très-rarement du sel blanc; il est d'ordinaire aussi sale et aussi gris que de la cendre.

plus vite. Mais malgré plusieurs essais répétés, l'odeur qu'exhalait ce fruit m'empêcha toujours de me faire à son goût.

La dame du palais ou suivante chargée du service portait au pouce de la main gauche un étui d'ongle, long au moins de 15 centimètres. Je lui témoignai mon étonnement au sujet de cet ongle énorme, en l'assurant que je n'en avais pas même vu de semblable en Chine, pays renommé pour les soins que les habitants donnent au développement de leurs ongles. Elle ôta son étui en souriant, et je m'aperçus que c'était simplement un ornement; car l'ongle avait tout au plus un centimètre de longueur. Il en était de même des autres porteurs d'étui; le fils de la reine faisait seul exception à la règle : à son doigt brillait un ongle de 5 centimètres de long. Cette mode des étuis d'ongle, je ne la vis que dans ce pays.

Le repas étant fini, je laissai les cérémonies et je demandai à me retirer. La reine s'excusa de ne pas pouvoir me donner l'hospitalité dans son palais délabré; elle m'engagea à suivre son fils dans le sien, où tout était déjà préparé pour me recevoir; arrivée à cette résidence, je devais encore être présentée à la femme du prince et prendre du thé et de la pâtisserie. Mais je déclinai cet honneur pour aujourd'hui, et je me glissai sous mon clambou pour m'y livrer au repos dont j'avais tant besoin.

4 *mai*. Le prince était encore jeune; mais, à voir son teint et ses traits, on reconnaissait qu'il devait être un grand fumeur d'opium. La première chose qu'il faisait le matin en se levant était d'allumer sa pipe d'opium. Malheureusement on fait un grand usage de ce poison à Célèbes.

Après le déjeuner, qui pouvait, à bon droit, passer pour le pendant du souper de la veille, je me rendis avec le prince chez la reine pour prendre congé. En entrant dans le palais, j'aperçus trois caisses que je n'avais pas

remarquées la veille : deux servaient de siéges pour la reine et pour moi ; la troisième tenait lieu de table.

Il me fallut attendre une demi-heure avant d'être admise en présence de la reine; on disait qu'elle faisait sa toilette. Et en quoi consistait cette toilette? en une blouse blanche qu'elle avait passée par-dessus son sarong; sa tête était, comme la veille, enveloppée d'un mouchoir. Comme parure, elle portait deux rangées de boules creuses, d'or laminé, ayant la forme et la grosseur de petits œufs de poule, qui lui descendaient en croix sur la poitrine et les épaules; de chaque côté de la poitrine, elle avait une grande plaque ronde d'or laminé, garnie de pierres précieuses, qu'on aurait pu prendre pour des décorations, si les gens de Célèbes étaient déjà arrivés à cette hauteur de civilisation. Ce qui me frappa le plus, ce fut sa chaussure: c'étaient des souliers coupés à l'européenne; mais, au lieu d'être en étoffe, ils étaient, sans excepter la semelle, en or laminé et garnis de pierres précieuses.

La reine, en me saluant, me dit qu'elle avait regardé comme son devoir de me recevoir dans son costume de reine.

A cette occasion, il fallut encore manger. Pendant le repas, on vint chercher son fils pour visiter une maison forcée la nuit dernière par des voleurs qui avaient dérobé de l'argent, des bijoux et d'autres objets; en tout, une valeur de 800 roupies.

Les Bouginèses, principale population de ce pays, sont les plus fameux voleurs et pirates de tout l'archipel, du reste les hommes les plus beaux et les plus adroits que j'aie vus dans cette île. Les hommes et les femmes sont de haute taille, très-bien faits, et ont une physionomie bien supérieure à celle des Malais. L'os du nez est peut-être un peu trop saillant; mais plusieurs ont le nez bien formé, et leurs mâchoires n'avancent pas tant. Ils ont de beaux yeux petillants d'esprit et d'intelligence. La couleur de leur teint est rouge-brun clair.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, les femmes de Célèbes jouissent à peu près des mêmes droits que les hommes. Sans le consentement de sa première femme, un mari ne peut pas en prendre une autre. La femme n'est pas non plus exclue de la gestion des affaires publiques. Les habitants du royaume de *Wadjo* (Lagousi), peuple pacifique et commerçant, préfèrent même être gouvernés par des reines, qui ont moins le goût de la guerre et qui sont plus calmes et plus paisibles que les hommes.

A onze heures, je dis adieu à la reine. J'avais déjà ordonné de grand matin à mes gens de tenir tout prêt pour le retour; toutefois, en arrivant au rivage, je ne trouvai même pas un bateau.

Ce ne fut qu'après beaucoup d'altercations que l'on vit paraître à midi notre tronc d'arbre creusé. J'eus encore bien plus de désagréments pour retourner que pour venir; car les gens ramaient avec une telle paresse, que nous n'avancions pas. Il me fallut passer dans cette cage étroite vingt heures, depuis midi jusqu'au lendemain matin huit heures. Pendant la nuit, les rames avaient été mises de côté et tout le monde dormait. Heureusement qu'il faisait beau et que le lac était tranquille; cependant le dangereux véhicule chancelait fort à chaque mouvement d'un dormeur, et je tremblais sans cesse de le voir chavirer.

5 *mai*. De retour à notre cabane ouverte, nous nous y reposâmes deux heures; puis nous montâmes à cheval pour retourner auprès du roi de Sidenring.

A ma première question au sujet des insectes, le roi me présenta une bouteille vide[1]. Je lui rappelai la chasse au chevreuil. « C'est pour après-demain, » me répondit-il.

Je le remerciai pour tous ses insectes et pour sa belle chasse, et le priai de me donner quelques hommes pour

1. Les promesses ne coûtent rien à ces gens; ils sont toujours prêts à faire ce qu'on leur demande; mais promettre et tenir, c'est deux. Aussi tiennent-ils rarement parole.

aller au district montagneux de *Douri*, dont les habitants, espèce d'Alfores formant une tribu réputée encore très-sauvage, sont les alliés du roi de Sidenring. Ils habitent, dit-on, des cavernes. Mais ce voyage ne fut pas du goût du tolk et du drogman. Cette tournée demandait à être faite à pied, et, quoique je n'entendisse presque rien à la langue bouginèse dans laquelle mes gens causaient avec le roi, je compris ou plutôt je devinai qu'ils priaient le roi d'élever des difficultés. Aussi celui-ci me dit-il en langue malaise qu'il n'était pas en ce moment dans la meilleure intelligence avec ce peuple, et qu'il ne pouvait pas acquiescer à mes désirs.

Si je n'avais pas traîné à ma suite tous ces fainéants avides de repos, j'aurais accompli mon projet, car je voyais à la mine du roi qu'il aurait été tout disposé à m'accorder ma demande. Il s'aperçut bien que je commençais à me fâcher; aussi, pour dissiper un peu ma mauvaise humeur, il me promit d'organiser la chasse au chevreuil pour le lendemain.

Je passai toute la soirée avec sa famille, et je remarquai avec plaisir que le couple royal, quoique déjà marié depuis longtemps, car ils avaient quatorze enfants, était extrêmement uni et heureux. J'appris aussi que le roi n'avait qu'une femme, et qu'en général la vie de famille était bien plus régulière à Célèbes que dans toute autre île de cet archipel. D'ordinaire, un homme se contente d'une seule femme, et les séparations sont fort rares.

Les deux époux m'adressèrent une foule de questions; mais ils me demandèrent surtout de leur indiquer les médicaments que je devais prendre pour être si forte à mon âge. Le roi me dit qu'il ne se sentait pas capable de rivaliser avec moi, et bien moins encore la reine, quoiqu'ils fussent tous deux de beaucoup plus jeunes que moi. J'eus beau affirmer que ce n'était que la conséquence de ma manière de vivre tout à fait différente

de la leur, ils ne voulurent pas me croire. Ensuite, on en vint aussi à parler de mon sultan, sujet favori qu'affectionnent tous ces princes ; ils me demandèrent comment il vivait, ce qu'il mangeait, si je le voyais souvent, et autres choses de ce genre. Je leur racontai de la manière la plus détaillée la vie de famille de l'empereur.

6 *mai.* La veille, la reine avait déclaré qu'elle aussi voulait prendre part à la chasse. J'étais très-étonnée de cette résolution héroïque : car, voir une reine quitter sa cabane sans un motif important, c'est un miracle chez ces peuples. C'est ainsi, par exemple, que la reine de Barou, âgée de dix-huit ans, me raconta que depuis huit ans elle n'était pas allée à plus de deux cents pas de sa chaumière.

En partant pour la chasse, je demandai où était la reine. Le roi me dit qu'elle ne pouvait pas nous accompagner, parce qu'elle avait la fièvre (sans doute la fièvre de paresse).

Nous nous rendîmes à un grand et beau pré, encadré de bois de toutes parts. Les chevreuils furent lancés et pris par des chiens, qui déchirèrent horriblement ces pauvres bêtes ; enfin on les acheva à coups de lance. Plusieurs des chasseurs étaient à cheval et poursuivaient les malheureux chevreuils. Le roi et moi nous étions assis à l'ombre d'un arbre et nous regardions. C'était un horrible divertissement, auquel je ne voudrais pas assister une seconde fois !

Après la chasse, les chasseurs et les cavaliers s'assemblèrent autour de nous. Ce groupe était si pittoresque, que j'aurais donné beaucoup pour savoir dessiner. Les cavaliers au repos sur leurs belles bêtes immobiles présentaient les attitudes les plus variées. Une jambe repliée sous eux, quelquefois toutes les deux, ils s'accroupissaient sur les talons ou bien appuyaient leurs pieds sur les flancs de leurs montures; bref, ils agissaient absolument comme s'ils avaient été par terre. Les autres chasseurs étaient

campés partout sur le pré dans les poses les plus diverses. Ils avaient roulé leurs mouchoirs autour de leur tête de la manière la plus variée : ces mouchoirs étant empesés, ils peuvent leur donner toutes les formes imaginables. De longs sarongs blancs enveloppaient en entier ou en partie leurs corps vigoureux, ou bien, largement drapés, leur descendaient en écharpe du haut de l'épaule. Ce spectacle me fit infiniment plus de plaisir que l'affreuse chasse.

Au repas du soir, on nous servit déjà l'épaule d'un des chevreuils tués; mais elle avait été si mal préparée, qu'il était presque impossible d'en manger. Sans laver et sans saler d'abord la chair, on l'avait jetée dans le feu ardent, et on l'en avait retirée aussitôt sans lui laisser le temps de cuire. La viande noire, toute crue, à peine chaude, sentait la fumée, et il en sortait partout du sang.

Voilà la nourriture d'un roi qui, à ce qu'il me raconta lui-même, avait perdu l'année précédente 8000 roupies aux combats de coqs, et qui avait gagné au même jeu, l'année d'auparavant, 10 000 roupies !

Le 7 mai au matin je pris congé du joueur royal. Mon retour s'effectua avec une très-grande rapidité. Je ne m'arrêtai à Paré-Paré, à Barou et à Tanette, que le temps nécessaire pour prendre du repos, et, dès le 9 mai, je touchai de nouveau la frontière des possessions hollandaises, qui commencent à 2 paals de la résidence du royaume de Tanette. A deux heures je me trouvai à Mandelle, et pour gagner une journée je fis encore à pied 6 paals jusqu'à Segeri : car, avant qu'on eût amené des chevaux frais, il aurait fait nuit, et les chemins étaient si abominables qu'on ne pouvait s'y aventurer la nuit. Cela n'allait guère à mes gens ; mais, sans me laisser arrêter par leur mauvais vouloir, je me mis en route seule, sachant bien qu'ils me suivraient s'ils me voyaient partir. Nous rencontrâmes des marécages si profonds que, dans un

endroit, nous eûmes de la peine à passer. A chaque pas, j'enfonçais jusqu'à la ceinture; deux de mes gens étaient toujours occupés du soin de me venir en aide. Le lendemain j'éprouvai si peu de fatigue que je fis 32 paals, à cheval il est vrai, mais encore à travers les plus terribles marais, ce qui est très-fatigant, même pour des cavaliers. J'arrivai heureusement et en bonne santé à Maros, tandis que le tolk et le drogman se ressentirent quelques jours des fatigues extraordinaires d'un retour aussi précipité.

Je séjournai encore quelques jours à Maros, et je profitai de cette halte pour aller faire une visite au prince Aru-Sinri, ancien ministre de Bonni, qui demeure à 6 paals de la ville. La femme de ce prince, Aru-Palengerang, avait les droits les plus légitimes sur le royaume de Bonni : elle était la sœur du feu roi, mort sans laisser aucun héritier direct; comme elle n'avait pas non plus d'enfants, elle avait adopté un neveu. Mais, à la mort du roi, ce même neveu sut se faire tant de partisans, qu'il s'empara du pouvoir et chassa sa bienfaitrice. Elle et son mari implorèrent le secours du gouvernement hollandais, qui leur fit construire une jolie maison de bambou et qui leur paye une pension annuelle.

Dans tout Célèbes je ne visitai pas une maison de prince aussi bien tenue que celle-ci. L'intérieur était divisé en plusieurs pièces, avec la cuisine à part; les domestiques étaient très-proprement vêtus, la table bien servie et bien apprêtée; on aurait eu de la peine à trouver plus d'ordre et de propreté dans une maison européenne.

Aussi le prince Aru-Sinri et sa femme sont généralement renommés pour leur distinction et pour leurs qualités d'esprit et de cœur.

Le 13 mai je revins à cheval à Macassar, où je restai jusqu'au 20. Avant de partir, je fis encore, en société de M. Weiergang, négociant de Macassar, une visite au sultan de Goa. La résidence de ce prince n'est éloignée de Macassar que de 4 paals.

Le royaume de Goa se compose des débris du royaume de Macassar, jadis le plus puissant de Célèbes, qui avait une excellente armée, possédait beaucoup de cutters et régnait sur une grande partie des îles d'alentour.

Le sultan de Goa habite une bien plus jolie maison que ses confrères les rois de Sidenring et de Paré-Paré. Elle est construite en bois et ornée de sculptures ; mais il régnait dans l'intérieur autant de désordre que chez tous les autres princes : c'était toujours la même affluence de courtisans et de serviteurs, un chaos de clambous, de caisses et de coffres entassés les uns sur les autres.

Le sultan faisait justement construire une nouvelle maison, quoique l'ancienne parût encore assez bien conservée; mais il ne voulait plus l'habiter, parce que son père y était mort. Était-ce par délicatesse qu'il agissait ainsi? Je serais plutôt tentée de croire que c'était par superstition; car je n'ai trouvé nulle part chez ces peuples le culte des morts. On voit, tout près de la résidence, les tombeaux de la famille royale. Ils contiennent de simples monuments tumulaires en pierre, en partie couverts de petites voûtes en maçonnerie.

Le 20 mai, je quittai Macassar, sur le vapeur *Banda*, pour visiter une troisième et dernière fois les côtes hospitalières de Java.

Après une traversée de deux jours et demi, nous entrâmes dans la rade de Surabaya. Pendant mon premier séjour dans cet endroit, j'avais fais la connaissance de Mme Brumond, femme du *domine*[1] Brumond. Elle avait eu la bonté de m'inviter à venir demeurer chez elle à mon retour du voyage des Moluques et de Célèbes. M. le résident de Pérez, chez qui j'étais descendue à cette époque, avait été appelé à Batavia avec le titre de conseiller des

1. Titre donné aux pasteurs protestants en Hollande et dans les établissements hollandais aux Indes.

Indes, première place après celle de gouverneur général; ils sont au nombre de quatre, dont chacun touche par an un traitement de 36 000 roupies. Je trouvai dans cette aimable famille une réception si cordiale, et, pendant la maladie qui vint me surprendre ici, des soins si empressés, que je ne me croyais pas du tout dans un pays étranger. A la fièvre, qui depuis mon séjour à Sumatra m'importunait souvent, venait encore se joindre un anthrax sur le dos, suite de mes courses pénibles et des fatigues éprouvées aux Moluques et à Célèbes. Cette maladie empoisonna mon séjour à Surabaya; je ne pouvais plus penser à faire des excursions dans les montagnes, à visiter *Brumo*, montagne de feu, et autres curiosités. Je mis seulement le temps de ma convalescence à profit pour voir un peu Sarabaya et ses environs.

Le bon M. Brumond eut la complaisance de me servir de cicérone. Nous commençâmes par la mosquée, qui passe pour la plus belle de Java, et qui a été élevée dans ces derniers temps par un architecte hollandais. Elle se présente très-bien, quoique son architecture ne soit ni mauresque ni gothique, mais un mélange de ces deux styles. Elle forme un octogone, avec deux minarets unis par de belles galeries de 12 mètres de long. L'édifice est construit en briques; le toit et la porte d'entrée sont ornés de jolies sculptures en bois.

Le serviteur ne nous refusa pas, il est vrai, l'entrée de la mosquée; mais il voulait nous forcer de quitter nos souliers. M. Brumond, se souvenant que j'étais à peine convalescente, lui présenta une roupie, et cette clef d'argent nous ouvrit aussitôt la porte. Nous ne vîmes dans l'intérieur qu'un joli portique, avec une petite chaire, quelques lampes, quelques nattes, et beaucoup de crachoirs en laiton. Ces derniers objets surprennent fort un étranger; mais un mâcheur de siri ne peut pas s'en passer, car il ne lui est pas permis de cracher par terre dans un endroit aussi sacré.

De la mosquée, nous allâmes dans le campon malais voisin; mais il ne me plut pas du tout. Les cabanes de bambou n'y sont pas construites sur pilotis, mais serrées l'une contre l'autre, et elles forment une rue. Les ordures sont jetées devant toutes les portes, et, le soir, elles sont réunies en tas devant chaque maison et brûlées.

Nous arrivâmes justement au campon à cette heure fatale; aussi la fumée et la puanteur nous permirent-elles à peine de passer dans la rue. Que doit-ce être dans les temps de pluie, quand on ne peut ni balayer ni brûler? Il n'est donc pas étonnant que ces gens souffrent constamment de fièvres, de maladies de peau et d'autres infirmités.

Les cabanes sont extrêmement petites et écrasées, sans fenêtre, et avec une porte si basse que l'on n'y entre pas sans se courber. Dans l'intérieur, toutes ces coquilles d'escargot sont divisées en trois compartiments qui ressemblent à de véritables trous. Le premier trou, le seul qui donne accès à la lumière quand la porte est ouverte, contient, à droite et à gauche, une place pour coucher, qui, pendant le jour, sert d'atelier ou d'établi. Dans le deuxième trou, il y a d'un côté la couche du maître, de l'autre un banc de bois; dans le troisième est le foyer. Il ne reste tout juste qu'assez d'espace pour passer en se courbant. Dans l'intérieur, il y a des nattes, des coussins, des pots de terre et un bahut de bois monté sur des roues, qui contient tous les trésors de la famille, les vêtements, les armes, les bijoux et autres choses précieuses, et qui, en cas d'incendie, peut être roulé et sauvé facilement.

Le peuple me paraissait moins laid qu'au commencement de mon voyage, à Bornéo, à Java et ailleurs. Depuis plus d'un an, je ne voyais presque que des Malais; aussi le changement de goût qui s'était opéré en moi doit, à ce que je pense, être attribué à l'habitude, qui, en nous familiarisant avec la laideur, nous la fait trouver moins affreuse. N'en est-il pas de même du beau? Le plus ravissant

paysage, vu tous les jours, finit, avec le temps, par ne plus faire la moitié de l'impression qu'il nous cause dans le principe.

Nous visitâmes encore ce soir-là le campon chinois, qui, avec ses jolies maisonnettes, formait, par sa propreté extraordinaire, le plus grand contraste avec le campon malais. Les maisons en briques étaient toutes aussi blanches et aussi propres que si tout le campon venait d'être construit. Sans être grandes, les maisons sont assez spacieuses pour loger convenablement une famille même nombreuse. Elles ne manquent ni de fenêtres ni de portes, et les fenêtres sont pourvues de beaux volets. Tout ce qui est en bois ou en jonc est peint à l'huile en couleur foncée. Le devant de la maison est entouré d'une véranda d'où l'on pénètre dans la pièce de réception, occupant toute la longueur de la maison. Dans cette pièce, on trouve le parquet couvert de nattes, les murs ornés de glaces et de tableaux, et beaucoup de tables, de chaises et d'armoires. Au fond, des portes conduisent à gauche et à droite dans les petites pièces d'habitation.

Presque dans chaque maison, on trouve un petit autel dressé dans la salle de réception.

Nous entrâmes dans plusieurs maisons au moment où les habitants étaient à souper. Les femmes des Chinois, comme celles des Malais, sont exclues de la table commune; elles mangent ou à la cuisine ou dans leur chambre. La table était couverte d'une nappe blanche et chargée de verres, de bouteilles, d'assiettes et d'excellents plats; on aurait pu s'y asseoir avec plaisir, tandis qu'on est saisi de dégoût en voyant les Malais, accroupis par terre, se fourrer avec les mains de grandes portions de riz cuit à l'eau dans leurs larges bouches béantes.

Dans les villes, les Chinois sont marchands, fermiers ou artisans; laborieux et infatigables, ils aiment cependant à prendre leurs aises chez eux. Il n'en est pas de même des

Malais. Riches et pauvres vivent à l'étroit et aussi salement les uns que les autres. La seule dépense, le seul caprice des riches, ce sont des armes précieuses, des bijoux en or et en argent, qu'ils enferment et gardent avec soin, et qu'on ne voit guère que les jours de fête et dans les circonstances extraordinaires, ou bien lorsqu'on leur en témoigne le désir. Pour le reste, ils se contentent d'un vieux sarong et d'un mouchoir sale en guise de coiffure. Il n'y a que les fonctionnaires publics du gouvernement, les régents et autres employés, qui fassent exception, et qui, par leurs dépenses et leur train de vie, cherchent à imiter les résidents hollandais.

Quelques jours après, nous allâmes visiter le grand cimetière malais, dont une partie s'appelle aussi le champ sacré du repos. Il est entouré d'un mur, et son enceinte divisée en plusieurs parties également séparées l'une de l'autre par des murs ou des palissades, et tenues avec plus ou moins d'ordre, selon la sainteté ou le rang de ceux qui y reposent. Il y a encore beaucoup de tombeaux de sultans du bon vieux temps où il régnait des sultans à Sarabaya. Ils sont tous très-simples, et se composent de dalles de pierre ou de pierres placées debout, dont la plupart sont déjà endommagées ou écroulées. Parmi ces tombeaux, il y en a un qui passe pour si sacré, qu'il ne se contracte pas de mariage parmi le peuple de Sarabaya et des environs, sans que les deux fiancés y viennent par une courte prière implorer la bénédiction de leur union. Nous fûmes assez heureux pour rencontrer un de ces couples. La fiancée, jeune personne de douze ans, un peu grosse et très-laide, était portée dans une petite litière, ouverte des deux côtés, pour qu'elle pût être vue par le peuple dans sa toilette de fiancée.

Elle portait un sarong de soie qui dépassait un peu la hanche ; le reste de son corps était nu et peint d'une couleur jaune, ce qui produisait absolument le même effet

qu'un tricot collant. La tête, le cou, les oreilles et les bras, étaient chargés de parures. Il est rare que le sarong de soie et que les autres objets de toilette appartiennent à la fiancée; on les loué ordinairement pour cette cérémonie. Le cortége se composait de beaucoup de femmes et d'enfants, probablement de parents. Le fiancé, joli garçon de vingt et quelques années, suivait à pied, accompagné d'une foule d'hommes et de jeunes gens. Il était habillé proprement, mais pas mieux que ceux qui l'accompagnaient.

Je vis à Surabaya, non-seulement ces deux fiancés de la classe du peuple, mais aussi une noce où l'on étala beaucoup de pompe. La fiancée n'était autre que la sœur du régent. Cette fête dura plusieurs jours. Le premier jour, la cérémonie eut lieu dans le temple. J'étais prise par la fièvre et je ne pus y assister. Ce jour-là, la fiancée ne va pas dans la maison de son mari, mais elle retourne dans la sienne. Le lendemain, la véritable fête se célèbre dans la maison de la fiancée.

Vers le soir, le mari se rendit, avec un grand cortége, à la maison de sa femme. A la tête du cortége marchaient beaucoup de jeunes gens et de garçons du peuple dans leur costume ordinaire; ils portaient des branches de palmier ou de très-hautes perches avec des mouchoirs de couleur flottant au vent comme des bannières.

Venait ensuite la musique avec gongs et tambours; elle était suivie d'une espèce de garde, armée de très-belles lances, dont une partie portait des sarongs d'un brun foncé, l'autre des robes de couleur de cannelle, garnies de dentelles plissées qui descendaient jusqu'au mollet. Le haut du corps et les pieds étaient peints en jaune clair; sur la tête, ils portaient une espèce de couronne d'or laminé ou de laiton. Arrangés avec beaucoup de goût, ils avaient l'air très-belliqueux. En tête de chaque partie du cortége marchait de la musique.

Le fiancé était dans une voiture européenne, attelée de quatre chevaux; il était accompagné de deux dames, sans doute ses parentes. Arrivé près de la maison, le cortége forma la haie, et le fiancé entra la tête baissée et les yeux fermés dans la salle de réception, au fond de laquelle la fiancée était assise sur un beau tapis, entourée de femmes et de jeunes filles. Sans ouvrir la bouche, sans saluer et sans lever les yeux, le fiancé prit place à côté de la fiancée. Tous deux restèrent jusqu'à neuf heures dans cette posture, muets et immobiles comme des statues.

Les deux fiancés étaient presque habillés de même; ils portaient de longs sarongs de soie brodés d'or. Le fiancé avait le haut du corps nu et peint en jaune; la fiancée portait un corsage collant en soie jaune clair; ses bras, jusqu'aux épaules, étaient également nus et peints en jaune. Tous les deux avaient sur la tête des guirlandes de melati. Trois rangées de ces fleurs leur descendaient des tempes jusqu'à la poitrine. Indépendamment de ces fleurs, ils avaient encore quelques ornements sur la tête. Le couple était entouré de beaucoup de parents, mais qui tous demeurèrent muets et immobiles. A huit heures, on servit du thé et des pâtisseries; toute la société but et mangea sans proférer une seule parole. A neuf heures, les fiancés disparurent quelques instants pour changer de toilette; ils revinrent en simple négligé, et restèrent encore environ une heure assis à côté l'un de l'autre. On livre ce jour-là la fiancée à son époux; mais il ne peut pas encore l'emmener chez lui : il faut même qu'il passe auparavant une troisième soirée dans la maison de sa fiancée.

Ici, comme à Célèbes, les riches et les gens distingués n'ont pas l'habitude de marier leurs filles trop jeunes; l'âge ordinaire est entre dix-huit et vingt ans[1]. Chez quel-

1. Chez les Européens, la coutume de se marier très-jeune semble avoir été fort répandue. Mais dans les derniers temps le gouvernement

ques-uns, il est d'usage que les futurs époux ne fassent connaissance qu'à la mosquée.

Une grande fête a encore lieu chez les riches javanais, quand un jeune homme a fini ses études. Le jeune homme est assis au haut bout de la table; le père, la mère et les autres parents sont placés autour de lui; viennent ensuite tous ses maîtres. Les parents lui adressent des questions sur toutes les choses qu'il a apprises.

De tous les établissements publics, l'hôpital fut celui qui me frappa le plus : c'est le plus parfait que j'aie jamais vu, ce qui n'est pas peu dire; car, dans toutes les possessions hollandaises de l'Inde, les hôpitaux sont organisés le mieux du monde. Celui-ci peut contenir huit cents malades; il est divisé en plusieurs corps de logis, dont chacun est entouré de prés et de jardins remplis d'arbres et de fleurs. Dans un de ces jardins, je vis un palmier d'eau, le plus remarquable de tous les palmiers que j'aie jamais rencontrés à Java. Ses feuilles ont de $3^m,50$ à $4^m,50$, et sortent du tronc, qui doit avoir à peine 5 mètres de haut. Elles se rattachent l'une à l'autre, et forment un éventail régulier. La partie inférieure des feuilles, comme le tronc, renferme de l'eau. Ce palmier vient naturellement à Madagascar; à Sumatra et à Java, je ne le trouvai que comme ornement dans les jardins des Européens.

Les maisons de correction, comme celles de Batavia, sont si bien organisées, qu'on pourrait presque dire que, pour des criminels, l'humanité a été poussée trop loin. Les soldats hollandais[1] ont des chambres bien propres, de jolis petits jardins, et sont bien nourris. Pour les criminels indigènes, on les enferme en commun dans de grands em-

a publié un arrêté par lequel aucune jeune fille ne peut se marier avant quinze ans.

1. Les soldats indigènes ne sont pas enfermés dans la même prison que les soldats hollandais.

placements ; on les emploie à différents travaux dans l'intérieur et au dehors de la prison, et on leur donne en échange, par jour, quelques deniers pour acheter du siri.

Aucun des prisonniers n'est enchaîné ; les indigènes portent seulement autour du cou un anneau de fer : cependant il est très-rare qu'ils songent à s'échapper. Les indigènes ont un bien plus grand respect pour les lois que les blancs.

Les prisons étaient pleines, et renfermaient, à ce qu'on me dit, douze cents détenus : c'étaient, pour la plupart, des voleurs. Les grands criminels sont, après leur condamnation, exilés dans les diverses îles, surtout dans les Moluques, où ils travaillent pour le gouvernement, ou bien sont loués, pour un salaire, à des particuliers. La peine de mort est très-rarement appliquée.

Je visitai également la fabrique pour la confection et la réparation des machines à vapeur et autres. Cette fabrique est d'une grande utilité pour Java, parce qu'il s'y trouve déjà une grande quantité de bateaux à vapeur, de moulins à sucre, et d'autres établissements. On pourrait y fabriquer aussi des machines à vapeur nouvelles, mais elles reviendraient bien plus cher qu'en Europe ; car les indigènes n'étant pas forcés de travailler dans les fabriques, il faut les bien payer pour les y engager. Il y a chaque jour dans cette fabrique plus de six cents ouvriers, qui, à l'exception des contre-maîtres, sont tous indigènes, et reçoivent par jour de trente à cent vingt deniers.

L'organisation de l'arsenal n'est pas moins parfaite. On y fond toute espèce de boulets de canon, des bombes, des armes ; on y fabrique les brancards de voiture pour l'artillerie, toutes les courroies et lanières pour les soldats et les chevaux. Ici encore on ne voit travailler que des indigènes, qu'on préfère de beaucoup aux Européens ; car ils sont très-dociles, et surtout très-

habiles à imiter ; ils travaillent tranquillement, avec ardeur et avec beaucoup de soin ; ils ne bavardent pas, ne se disputent pas et ne boivent pas. Je vis dans les deux fabriques les travaux les plus accomplis sortir des mains des indigènes, entre autres un grand sceau d'État gravé en laiton, que le meilleur graveur d'Europe n'aurait pas exécuté avec plus d'habileté[1].

Je visitai aussi le dock mis à sec, établissement magnifique pour radouber les bâtiments.

Le bassin, assez spacieux pour recevoir le plus grand vaisseau, se relie avec la mer par un canal. Quand le vaisseau est entré dans le bassin, on pompe au moyen d'une machine à vapeur, et en cinq ou six heures toute l'eau disparaît. Quand il n'y a pas de vaisseaux du gouvernement en réparation, on reçoit aussi des vaisseaux de commerce, pour lesquels on paye, par jour et par tonne, une somme fixe. Il y avait justement dans le bassin un navire de 1200 tonneaux, qui payait, pour la place seulement, 300 roupies par jour. Cet établissement doit être d'un rapport considérable, car la dépense n'est pas très-grande, et on ne manque jamais de vaisseaux qui demandent à être radoubés.

Je ne pus malheureusement pas, comme je l'ai déjà dit, faire une excursion jusqu'à la montagne de feu Brumo, ni visiter la *Vallée des morts*, où se trouve l'arbre *upas*, et que tant de voyageurs ont représentée sous un aspect si terrible. A les entendre, les exhalaisons de cet arbre vénéneux répandent la mort sur tout être vivant, soit homme, soit animal, qui ose en approcher.

1. J'ai vu, chez le colonel de Schierbrandt, à Batavia, un ameublement en style gothique, qu'il avait fait fabriquer à Surabaya. Les chaises, les canapés, les armoires, étaient sculptés très-artistement; la tapisserie n'était pas moins parfaite. Mais M. Schierbrandt avait été obligé de donner aux ouvriers les dessins des moindres détails, car ils ne peuvent rien produire par eux-mêmes.

Le suc de cet arbre servait à empoisonner les traits ; et pour obtenir ce poison, les sultans avaient, dit-on, imposé comme peine aux grands criminels de rapporter une certaine quantité de ce suc. Si le criminel était assez heureux pour aller dans cette vallée avec le vent arrière, il pouvait exécuter la commission et sauver sa vie, et en ce cas il recevait sa grâce entière ; mais si pour cette entreprise il avait le vent de face, sa mort était inévitable.

Moi-même je me souviens d'avoir lu des descriptions de ce genre. On prétendait encore que cette vallée était remplie de squelettes d'hommes et d'animaux ; tout oiseau qui la traversait tombait, disait-on, frappé de mort. Plusieurs personnes qui méritent toute confiance m'assurèrent que dans tous ces récits il n'y avait pas un mot de vrai ; elles convenaient qu'il y avait, en effet, un arbre du nom d'*upas* dans une petite vallée, mais que les hommes ainsi que les animaux pouvaient en approcher impunément, de quelque côté que soufflât le vent. Il sort bien un peu de gaz de certains endroits de cette vallée, mais ce gaz ne s'élève pas à plus de 60 centimètres. Pour le montrer à l'étranger, on conduit là, comme dans la grotte du Chien, près de Naples, de petits chiens, qui sont saisis de convulsions au bout de quelques minutes, et qui périraient immédiatement, si on ne les arrachait pas à cet air délétère.

A Java, je n'ai pas vu d'upas, tandis qu'à Bornéo j'en ai vu plusieurs, et souvent j'ai même passé tout à côté de ces arbres. Les indigènes me prévenaient bien de ne pas toucher au tronc ni aux branches ; ils disaient que la main enflait et que la douleur durait quelques heures : peut-être ceci n'était-il pas vrai non plus, mais je n'osai pas tenter l'aventure.

Puisque je suis en train de parler de choses aussi étranges, il faut que je fasse mention d'un événement énig-

matique qui se passa il y a plusieurs années à Java, et qui fit tant de sensation, qu'il provoqua même l'attention du gouvernement.

Il y avait dans la résidence de Cheribon une maisonnette dans laquelle, au dire du peuple, il revenait des esprits. A la chute du jour, les pierres commençaient à pleuvoir de tous côtés dans la chambre, et partout on crachait du siri. Les pierres, aussi bien que les crachats, tombaient tout près des personnes qui se trouvaient dans la pièce, mais sans les atteindre ni les blesser. Il paraît que c'était surtout contre un petit enfant qu'étaient dirigés les crachats et les pierres. On parla tant de cette affaire inexplicable, qu'à la fin le gouvernement chargea un officier supérieur, qui méritait sa confiance, du soin de l'examiner. Celui-ci fit poster autour de la maison des hommes sûrs et fidèles, avec défense de laisser entrer ou sortir qui que ce fût, examina tout scrupuleusement, et, prenant sur ses genoux l'enfant désigné, il s'assit dans la pièce fatale. Le soir, la pluie de pierres et de siri commença comme de coutume; tout tomba près de l'officier et de l'enfant, sans atteindre ni l'un ni l'autre. On examina de nouveau chaque coin, chaque trou, mais on ne découvrit rien. L'officier n'y put rien comprendre. Il fit ramasser les pierres, les fit marquer et cacher à un endroit bien éloigné. Ce fut en vain : les mêmes pierres tombèrent de nouveau dans la pièce, à la même heure. Enfin, pour mettre un terme à cette histoire inconcevable, le gouvernement fit abattre la maison.

A mon retour à Batavia, j'étais de nouveau indécise où je porterais mes pas. De l'Inde j'avais vu ce qu'il y avait de plus intéressant. L'Inde anglaise, je l'avais visitée lors de mon premier voyage autour du monde. Je ne me sentais pas trop attirée vers l'Australie; d'ailleurs il n'y avait dans le port aucun navire partant pour cette direction. Mais

deux vaisseaux devaient faire voile pour l'Amérique septentrionale, l'un pour Baltimore, dans les États-Unis, et l'autre pour San-Francisco, en Californie.

Je m'adressai au consul d'Amérique, M. Reed, et je le priai de parler aux capitaines de ces vaisseaux pour obtenir mon passage aux meilleures conditions possibles. M. Reed me transmit au bout de quelques jours l'agréable nouvelle que le capitaine du vaisseau destiné pour San-Francisco était tout disposé à m'emmener sans prendre la moindre rétribution pour ce long voyage (plus de dix mille lieues marines).

Mon cœur se serra et je ne pus maîtriser mon émotion, quand il fallut dire adieu aux colonies hollandaises de l'Inde. J'avais vu dans ces pays les beautés et les magnificences d'une nature admirable; j'étais entrée en relation avec de nouveaux peuples dont la connaissance m'avait fait faire des observations extrêmement curieuses et intéressantes, auprès desquelles les dangers que j'avais courus n'étaient rien. Non-seulement mon esprit et mes yeux avaient trouvé dans ce voyage les plus vives jouissances; mais mon cœur y avait eu aussi sa part : car partout j'avais rencontré parmi les Hollandais des hommes bons et généreux, qui de la manière la plus affectueuse s'étaient plu à me prêter aide et conseil. C'est à eux, et aux Allemands que j'ai trouvés dans quelques endroits, que je dois non-seulement d'avoir pu exécuter mon voyage, mais encore, si l'on excepte les pays des Dayaks, des Battaks et des Alfores, où il n'y a pas d'Européens, de l'avoir fait avec autant de facilité et d'agrément qu'il était possible.

Tant que je vivrai, les impressions de ce beau voyage ne s'effaceront pas plus de ma mémoire que le souvenir des aimables prévenances et de la franche hospitalité des Hollandais.

CHAPITRE XIII.

Voyage de Batavia en Californie. — Arrivée à San-Francisco. — La ville des merveilles. — Prix élevés. — Les maisons de jeu. — Justice américaine. — La *plaza*. — Sacramento. — Compagnons de voyage américains. — Visite au général Sutter. — Villa Mary. — Brown's Valley. — Lavage d'or dans le Yuba. — Les Indiens.

Pour aller de Batavia à San-Francisco on fait le tour de presque la moitié du monde : 150 milles à travers la mer de Java, 2000 à travers la mer de Chine, près de 8000 à travers l'océan Pacifique ; en tout, 10 150 milles.

Le 6 juillet dans l'après-midi, mes amis, M. et Mme Steuerwald, m'accompagnèrent jusqu'à la barque qui me conduisit à bord du trois-mâts *Seneca Baltimore*, commandé par le capitaine Feenhagen.

J'allais dans un nouveau pays, chez un nouveau peuple. Jusqu'alors la fortune m'avait été fidèle. Elle m'avait accompagnée dans toutes mes grandes et longues pérégrinations. J'espérais qu'elle me ferait trouver un aussi bon accueil chez les Américains, et qu'elle me ramènerait sans encombre dans ma patrie éloignée et dans les bras de mes amis.

Le 7 juillet, de très-bonne heure, on leva les ancres : le 9 et le 10 nous longeâmes les îles de Banda et nous entrâmes dans le détroit de Gaspard, qui est formé par les îles de *Leat* et de *Lepa*, et qui conduit à la mer de Chine. Toutes les armes furent mises en bon état, parce que cette mer est souvent infestée de pirates.

Le 12 juillet nous passâmes l'équateur. La mer était si tranquille que le capitaine d'un vaisseau qui faisait route

à côté de nous vint à notre bord. A peine nous avait-il quittés qu'il s'éleva subitement une bourrasque ; nous craignions qu'il ne pût rejoindre son navire : il n'y parvint en effet qu'avec peine.

Le 22 juillet dans l'après-midi, il y eut une tempête terrible : nous fûmes obligés de carguer toutes les voiles et nous redoutions un typhon.

Le lendemain, par une tempête continue, nous pénétrâmes dans l'océan Pacifique, entre *Luzon* et la hauteur de *Formosa*. Depuis lors nous ne vîmes, pendant deux mois d'une longueur interminable, que le ciel et l'eau. Les seules créatures vivantes que nous aperçûmes de temps en temps étaient quelques mouettes qui voltigeaient autour de nos voiles.

Dans cette traversée je fus prise de nouveau de fièvres intermittentes, que je ne pouvais cependant attribuer ni à la nourriture ni à aucune autre cause que je connusse. La nourriture était si bonne, que je ne fus obligée qu'une seule fois dans tout le voyage de manger de la viande salée. Ma cabine était aussi spacieuse qu'une petite chambre, et le bon et complaisant capitaine veillait à tous mes besoins avec la plus grande amabilité. Quelle différence entre ce voyage et celui de Londres au cap de Bonne-Espérance, sur le vaisseau du capitaine Brodie! Encore aujourd'hui je ne pense à cette dernière traversée qu'avec effroi.

26 *septembre*. Enfin retentit le cri si longtemps désiré : « Terre, terre ! » Le soir, la côte de la Californie s'étendait devant nos yeux. Et cependant, quoique j'eusse passé près de trois mois dans ma prison de bois, la vue de cette côte, loin de me produire un effet agréable, ne fit sur moi qu'une impression pénible. Elle était au delà de toute expression déserte et morne. Des collines de sable s'élevaient de tous côtés, nues et escarpées. Aucun arbre, aucune broussaille, pas le moindre brin d'herbe ne venait interrompre les teintes uniformes de ce triste désert. « C'est ici, pensais-

je, que des hommes s'exilent volontairement ; pourquoi ? pour trouver un peu d'or. Comment faudrait-il donc que fût une contrée pour que les blancs avides n'y vinssent pas, s'ils savaient y trouver le *mammon* tant désiré ? »

27 *septembre*. Le matin, le pilote vint à bord et nous conduisit par la *porte d'or* (ainsi se nomme l'entrée) dans la baie de *San-Francisco*. Cette baie, quoique offrant à peu près le même caractère que la côte que nous avions vue d'abord, peut passer pour belle. Elle est entourée d'une quantité de montagnes, de collines et de rochers qui tantôt avancent dans la mer, tantôt rentrent dans les terres en formant les groupes les plus variés. Elle renferme en outre beaucoup de petites îles et présente des baies, des bassins et des détroits, si bien que le regard est toujours occupé : sa longueur est de 45 milles, sa plus grande largeur de 12. Nous passâmes à côté des petites îles aux Chèvres et aux Oiseaux, et enfin nous jetâmes l'ancre devant la ville elle-même, qui est située à 12 milles de l'entrée de la baie et occupe une grande étendue de collines de sable. On ne reconnaît pas encore aux maisons disséminées dans les environs le droit de compter comme faisant partie de la ville. Mais comme la ville augmente très-vite et va certainement s'étendre de plusieurs milles dans toutes les directions, ces maisons en feront bientôt partie. La ville proprement dite ne comprend que la partie qui touche au rivage, où se trouvent les quais de bois et les magasins. Toute la population, y compris celle des faubourgs, est évaluée à plus de 60 000 âmes.

Les maisons des faubourgs et des environs sont très-petites et construites en bois ; elles sont placées sans ordre ni symétrie, l'une dans un fond, l'autre sur de hautes dunes de sable à pic, ce qui offre un aspect excessivement misérable. La ville, au contraire, contient déjà plusieurs grandes maisons de pierre de deux à trois étages, dont quelques-unes sont construites dans des endroits que la

mer couvrait il n'y a pas encore bien longtemps, et où elle avait même une profondeur assez considérable pour que les plus forts vaisseaux pussent y mouiller. Comme les dunes s'élevaient de tous côtés presque à pic au-dessus de la mer, on fut obligé de les enlever en partie, de refouler la mer avec le sable que l'on retira, et de former ainsi un emplacement artificiel pour les établissements de commerce. Ce travail, les quais de bois et les chantiers, me parurent plus admirables que les grandes maisons. On ne peut pas s'empêcher de considérer ces travaux comme gigantesques, si l'on songe combien il y a peu de temps que les Américains [1] et les Européens ont pris possession du pays, de quelle distance il leur a fallu faire venir le bois des quais et des chantiers, et combien les ouvriers et les artisans sont chers encore aujourd'hui. Les quais et les chantiers, mis en ligne à la suite les uns des autres, auraient certainement une longueur de plusieurs milles. La mer est si profonde sur la côte que des vaisseaux de 2 à 3000 tonneaux peuvent aborder contre le quai.

La Californie ou le Nouveau-Mexique faisait autrefois partie du Mexique. En 1846, les Américains soumirent le pays après une guerre qui dura un an, et, le 7 juillet de la même année, l'incorporèrent solennellement, à Monterey, aux États de l'Amérique du Nord. A cette époque, le nouvel État pouvait compter 150 000 habitants, dont la plus grande partie étaient Indiens; aujourd'hui on évalue sa population à 300 000 âmes.

La première mine d'or fut découverte à *Coloma*, dans le district d'*Eldorado*, en juillet 1848, par le général Sutter, qui faisait creuser un puits. La pelle d'un ouvrier heurta un objet très-dur, que dans le premier moment on aurait presque jeté de côté sans le regarder. Sa pesanteur

1. Par Américains on n'entend que les habitants des États-Unis. Les autres peuples d'Amérique sont toujours désignés par le nom de leur nation, Mexicains, Brésiliens, etc.

particulière attira pourtant l'attention : on l'examina de plus près, et l'on reconnut que c'était un bloc d'or pur. L'exportation de l'or produisit jusqu'à la fin de 1849 environ 20 millions de dollars, en 1850, 40 millions, et depuis cette époque on compte par mois une moyenne de 5 millions, somme énorme aux États-Unis comme en Europe.

Revenons pourtant à mon arrivée à San-Francisco.

Je n'avais pas de lettres de recommandation : je ne pouvais par conséquent m'adresser à personne, et je ne savais que trop bien que cet endroit était excessivement cher et convenait bien à des commerçants, mais non à des voyageurs dont la bourse va toujours se vidant sans jamais se remplir. Je passai tout le premier jour, depuis le matin de très-bonne heure jusqu'au soir très-tard, à chercher un logement qui fût relativement bon marché. Fatiguée, n'ayant pas réussi dans mes recherches, je retournai au vaisseau, où le bon capitaine Feenhagen m'avait offert de me garder tout le temps qu'il resterait dans le port. Mais le soir même je reçus une lettre d'invitation très-aimable, pour tout le temps de mon séjour, de la maison anglaise Colquhonn Smith et Morton, qui m'était tout à fait inconnue. On me connaissait déjà ici par mes précédents voyages, et à peine eut-on vu mon nom parmi ceux des passagers, qu'on m'envoya l'invitation à bord. Je n'ai pas besoin de beaucoup de paroles pour dire la manière aimable dont je fus reçue, et l'empressement qu'on mit à m'aider en toutes choses. Je quittai peu de familles avec autant de regret que celle-là ! Le consul autrichien, M. Édouard Vischer, eut aussi beaucoup de complaisances pour moi. Il faisait une heureuse exception parmi la plupart des consuls autrichiens que j'avais rencontrés jusque-là dans mon voyage. Je souhaiterais du fond du cœur que plusieurs de ces messieurs lui ressemblassent. M. Vischer a d'ailleurs la réputation d'un homme très-bon et très-aimable.

La vue des maisons étroites et basses qu'on habite ici

m'oppressait, m'étouffait. Les plus grandes pièces sont si exiguës, qu'on serait certainement très-embarrassé si l'on avait dix ou douze personnes à table. Je ne parle pas, bien entendu, des petites chambres et des petits cabinets : on les dirait faits pour des Lilliputiens. Cela me frappait naturellement d'autant plus que je venais justement de Batavia, où les pièces de réception sont si grandes que toute une maison d'ici y tiendrait facilement. Ces maisons de grillons, qui composent encore aujourd'hui la moitié de la ville, contiennent d'ordinaire cinq ou six trous qu'on appelle bien à tort des chambres. L'ameublement est riche, trop riche, car tous ces beaux meubles ôtent presque toute la place au malheureux habitant. Les parquets sont couverts de tapis magnifiques; les murs, de tentures et de rideaux.

Dans les grandes maisons neuves, construites en briques, la plupart des pièces, et surtout des pièces à coucher, sont très-petites. On me dit que c'était la mode américaine.

En revanche, je trouvai les magasins merveilleusement grands et beaux ; beaucoup peuvent rivaliser avec ceux des plus grandes villes d'Europe, tant ils sont riches en marchandises, tant ils sont élégamment et magnifiquement arrangés. Les plus grands et les plus beaux magasins se trouvent dans la rue Sacramento-Kle-Montgomery et sur la place. La ville abonde en maisons de jeu, en bals, en cafés et en tavernes. Il y a déjà six théâtres, où l'on joue en anglais, en français, en allemand et en espagnol. Il paraît treize journaux : on compte dix-huit grandes imprimeries, et en outre beaucoup de petites qui s'élèvent pour mourir le lendemain. On a construit vingt-six églises de toutes sectes; mais la plupart sont tout à fait insignifiantes.

Dans la société, il règne un très-grand luxe ; pour celui qui aime le monde, il est sûr de trouver tous les soirs, dans les réunions privées ou dans les cercles publics, plus

d'amusements qu'il ne peut en souhaiter. On sert partout des rafraîchissements à profusion. Ce qui me frappa dans les dîners, c'est qu'on n'avait pas de serviettes, ou qu'on en avait de petites comme pour des poupées. Cela vient du prix élevé du blanchissage : on prend, pour blanchir douze pièces, grandes ou petites, trois dollars[1] : aussi ne donne-t-on à blanchir hors de la maison que les grandes pièces, et cherche-t-on, autant que possible, à éviter les dépenses de blanchissage inutiles. En général on trouve ici, à cause des prix élevés de certaines choses, la plus stricte économie à côté de la plus grande prodigalité. Plusieurs familles qui ont cinq et six enfants se contentent d'une seule bonne, tandis que la maison est magnifiquement meublée, que rien ne manque à la toilette, que l'on ne se refuse ni réceptions ni plaisirs.

Je donne ici le prix de différentes denrées, que mon lecteur pourra à peine trouver vraisemblable.

Un appartement de cinq à six petites chambres se loue dans le centre de la ville 250 dollars par mois, et dans les endroits un peu plus isolés de 150 à 200. Les grands magasins de modes se louent de 700 à 1000 dollars par mois : on vous y cède quelquefois de petits coins ou carrés de 2 mètres à peine pour 100 dollars par mois. Un domestique ou une bonne se paye 50 ou 60 dollars par mois, avec la nourriture et le logement; un manœuvre, 4 dollars par jour; un menuisier, un maçon, 8 dollars; une couturière, 4 dollars avec la nourriture. Un poulet vaut 2 dollars, un dindon 10 dollars, une douzaine d'œufs 2 dollars, une livre de bœuf 25 cents[2], une livre de porc ou de mouton 60 cents, une bouteille de lait 25 cents, une livre de beurre salé 75 cents, etc. Dans

1. Un dollar vaut 4 schellings anglais, c'est-à-dire 2 florins d'Autriche ou 5 francs en monnaie de France.

2. Le dollar se divise en 100 cents. Un cent vaut donc 5 centimes de France.

les hôtels on paye par tête, pour son logement et sa nourriture, 100 dollars par mois. Le prix d'une voiture de louage est de 6 dollars par heure, celui d'un cheval de selle de 5 dollars, qu'on le prenne pour une heure ou pour une demi-journée; le dimanche, le prix des voitures et des chevaux est doublé. Pour aller jusqu'au bateau à vapeur, on paye 10 dollars; pour aller à un bal et en revenir, 20 dollars. Les propriétaires de chevaux payent 50 dollars par mois pour mettre leurs chevaux dans des écuries de location, et les y faire entretenir. Un garçon d'hôtel reçoit 1 dollar par course qu'il fait. Il y a deux ou trois ans, les prix étaient encore incomparablement plus élevés. Certains produits des manufactures et des fabriques sont à bon marché en proportion, et cela à cause de la quantité importée, qui n'est pas en rapport avec le nombre des habitants [1]. Beaucoup de maisons de commerce européennes et américaines ont fait de grandes pertes à cette occasion. Les droits d'entrée sont très-considérables : les denrées ordinaires payent de 20 à 30 pour 100, et les spiritueux jusqu'à 100 pour 100.

Le terrain de la ville et des environs avait été divisé par le gouvernement en lots de 45 mètres carrés. Ceux qui ont eu le bonheur d'acheter ces lots dans les commencements ont pu s'enrichir aisément. Les meilleurs lots coûtaient alors de 5 à 8000 dollars, et ils en valent maintenant 150 000. Une maison en briques, à trois étages, construite sur un lot entier, à un coin de rue, revient à 200 000 dollars, mais en rapporte 130 000 par an, de sorte que la maison et le terrain se trouvent payés dans l'espace de trois ans tout au plus.

San-Francisco a été détruit six fois par des incendies, la plupart allumés par la méchanceté. Les deux plus

1. L'exportation de ces objets avait été faite pour une population d'au moins 1 million, tandis qu'en Californie il y a à peine 300 000 âmes.

considérables eurent lieu en 1852. Le 4 mai de ladite année, le feu prit à la partie de la ville où étaient entassées les plus grandes richesses dans les magasins, c'est-à-dire depuis le coin de la rue Montgomery jusqu'à la rue Kerney. Le second incendie, en juillet, dévora la partie est de la ville. Pendant que le feu brûlait encore, des personnes vinrent trouver les propriétaires du sol, afin d'affermer le terrain pour trois ou quatre ans. Ils construisirent sur le sol encore presque chaud des maisons de bois qu'ils louèrent, et, quand leur bail fut expiré, ils avaient gagné assez pour abandonner pour rien les maisons aux propriétaires.

L'on s'accorde à appeler San-Francisco la ville des merveilles. Les Américains pensent que sa prompte création, ses rapides reconstructions après les incendies, sont la plus grande merveille que le monde ait vue. Cela est vrai sans doute. Il n'y a que deux puissances capables d'opérer de tels prodiges : le despotisme et l'argent. Ici, c'est ce dernier qui est le levier. La soif de l'or, le plus grand des despotes, a attiré des habitants de tous les pays du monde, et des maisons en bois et en pierre se sont élevées partout comme par enchantement. Mais que sont ces petites créations en comparaison de ces anciennes villes de l'Indoustan, dont les ruines rappellent encore aujourd'hui la grandeur passée, et dont plusieurs, à ce que nous apprend l'histoire, s'élevèrent également en fort peu de temps, de *Fatipoor Sikri*, par exemple, cette ville remplie de palais tout couverts de sculptures, avec des temples et des minarets magnifiques, des portes d'entrée surmontées de voûtes très-hautes, Fatipoor-Sikri, qui a une circonférence de six milles, qui est entouré de fortifications de pierres de 12 mètres de haut, et qui a été construit en moins de dix ans? On peut appeler de telles villes des merveilles, car il a fallu pour les bâtir toute une population d'architectes et d'artistes.

Les merveilles de San-Francisco consistent en maisons d'habitation et de dépôt tout à fait ordinaires, que les mines d'or de la Californie ont donné et donnent chaque jour le moyen de faire construire. Ce qui m'étonna le plus dans cette ville de merveilles si riche et si luxueuse, c'est qu'on ne prenait aucun souci de deux choses très-importantes, l'entretien des chemins et l'éclairage.

On ne peut se faire une idée des trous, des montées et des inégalités des rues de la ville. Ici il faut gravir des marches, là il faut en descendre; ici la chaussée est exhaussée, là elle est en contre-bas; ici des places sont effondrées, là ce sont de véritables montagnes de briques, de bois, de chaux et de sable, et pas une lanterne n'avertit le passant. Cela rend les rues de la ville vraiment dangereuses, non-seulement pour les gens qui sont en voiture ou à cheval, mais même pour les piétons. Ce sont surtout les quais de bois qui sont dangereux. La mer arrive jusque sous les planches, et elles sont tellement pourries qu'elles se brisent quand on passe dessus. Le jour même, il faut marcher avec précaution, au risque de tomber dans les trous nombreux qui s'y trouvent. La nuit, il n'est pas rare que des piétons tombent à la mer et ne reparaissent plus.

On voit par terre, au milieu des rues les plus belles et les plus fréquentées, de vieux habits, des chiffons, des bottes, des bouteilles, des vases, des chiens crevés, des chats et des rats monstrueux qui fourmillent dans la ville; on jette toutes les ordures devant la porte. Constantinople, comparé à San-Francisco, serait la ville de la propreté : là, au moins, il y a assez d'hommes et de chiens pour tenir la ville propre, les uns en ramassant les habits et les chiffons, les autres en mangeant les immondices.

A tout cela vient s'ajouter encore la licence que prend tout individu de faire et d'agir comme il veut. Il n'est pas rare que des charrettes s'arrêtent sur les passages étroits qui servent à traverser les rues, rendues impraticables par la

pluie, et que les cavaliers attachent leurs chevaux contre les maisons sur les trottoirs, si bien que, pour s'en garer, les pauvres piétons sont réduits à s'enfoncer dans la boue. Il y a une telle liberté, qu'elle devient quelquefois dangereuse. Ainsi, un matin, comme je me promenais dans la ville, un passant me cria : « Un ours ! un ours ! » Je ne savais pas ce que cela pouvait signifier, et je ne pensais guère que, dans les rues d'une ville aussi populeuse, on pût rencontrer un ours. Je regardai donc de tous côtés : un ours venait effectivement derrière moi et n'était plus qu'à deux pas de moi, si bien que je n'eus que le temps de me jeter de côté. L'animal était, à la vérité, attaché par une corde à une charrette; mais la corde était si longue, qu'il pouvait aller à droite et à gauche de la chaussée, au milieu des passants : le conducteur ne se donnait pas même la peine d'avertir.

Une course ou une promenade à San-Francisco est, à mon avis, une pénitence. Dans le quartier appelé *la ville de commerce*, on peut à peine se frayer un chemin à travers la foule des piétons, des cavaliers, des charrettes et des voitures. Dans les quartiers et dans les endroits où les rues ne sont pas couvertes de planches[1], on enfonce dans le sable jusqu'à la cheville; en outre, on a toujours la vue perpétuellement uniforme et nue des montagnes de sable : il est vrai que celui qui ne trouve son bonheur que dans l'argent peut se mettre au-dessus de toutes ces considérations, et finir par oublier qu'il y a des arbres et des tapis de gazon encore plus beaux que les tapis d'une table de jeu couverte d'or.

On dit qu'au printemps les environs changent d'aspect, et que le sable aride se couvre d'une flore très-belle et

1. Il y a des routes aux abords de la ville, qui sont couvertes de planches sur une longueur de plusieurs milles.

très-riche ; mais les rois du règne végétal, les arbres majestueux, les bosquets élégants, aucune époque de l'année ne les voit naître.

Ce que je trouvai d'admirablement beau à San-Francisco, ce sont les chevaux et les mulets : ils sont tous importés par terre des *plains* (plaines) de l'Amérique du Nord. Chevaux et mulets sont très-grands et très-forts. Il y a des chevaux avec lesquels on peut faire 60 milles en un jour. Les mulets portent trois quintaux. Les chevaux des voitures de louage et des omnibus sont incomparablement plus beaux qu'à Londres. Les voitures de louage sont d'une magnificence remarquable : on ne peut rien voir de plus beau en ce genre ; mais aussi chacune de ces voitures coûte, dit-on, jusqu'à 4000 dollars.

Les relations sont très-faciles et très-promptes. Des bateaux à vapeur sillonnent la baie, naviguent sur les fleuves ; des *stags-coaches*, qui ont leurs relais comme les voitures de poste, traversent le pays dans toutes les directions ; on a aussi ouvert une ligne télégraphique qui va jusqu'à Sacramento, en passant par San-José, ce qui fait une étendue d'environ 130 milles.

Un soir, je visitai les maisons de divertissement public ; les maisons de jeu furent ce qui m'intéressa le plus, parce que je n'en avais pas encore vu. Ce qui me frappa surtout, ce fut la société excessivement mêlée qui s'y trouvait. A côté du dandy élégant se tenaient le matelot et le mineur en chemise de laine rouge, sans jaquette, les mains encore noires et souillées de goudron, les bottes pleines de boue jusqu'en haut. Les riches et les gens salement habillés n'avaient devant eux que des pièces d'or et de gros écus. Il y a deux ans on ne voyait, m'a-t-on dit, que des pièces d'or. Sur aucune figure, ni sur celle du bouillant Français, ni sur celle du vif Mexicain, on ne pouvait lire l'entraînement ou la passion, quoique

j'eusse souvent entendu affirmer le contraire. Je n'aurais pas pu distinguer, à la physionomie des joueurs, celui que la fortune favorisait et celui qui perdait. Ces maisons ne sont pas organisées seulement de manière à exciter la passion du jeu, mais aussi à charmer et à enivrer les sens. Des peintures horriblement licencieuses sont pendues aux murs ; une musique bruyante retentit dans les vastes salons ; de belles jeunes filles se tiennent çà et là près des tables.

J'ai été partout dans le monde; j'ai vu des peuples qui, par l'effet du climat, par le manque d'instruction et de religion, sont d'une grande sensualité ; mais nulle part je n'ai vu de maisons de débauche aussi éhontées : on ne voit de ces choses que chez les peuples chrétiens, que dans les pays civilisés. Je ne veux pas prétendre que l'immoralité soit moindre chez les peuples non chrétiens, mais leur impudence ne va pas jusqu'à en faire un pareil étalage.

Je ne veux rien dire des autres lieux de divertissement, des maisons de danse, des maisons chinoises de jeu et de rafraîchissement : je n'ai qu'une chose à remarquer, c'est que les maisons de jeu chinoises sont plus décentes que les maisons de jeu américaines; il n'y a ni tableaux, ni musique, ni jeunes filles, ou du moins ces dernières ne se tiennent pas dans les salons où l'on joue.

L'abondance de l'or à San-Francisco est si grande, les prix sont si élevés, qu'il n'y a pas de monnaie de cuivre en circulation; les habitants ne désirent pas non plus qu'on en vienne jamais là. Chacun trouve de quoi vivre; on manque seulement encore d'hommes : ce qui n'empêche pas qu'il ne se passe guère de nuit que l'on n'entende parler de vol. Dans toutes les chambres à coucher l'on voit des pistolets accrochés à la muraille, et le soir on ne sort jamais sans épée ou sans pistolet, car il arrive-

souvent dans les rues des attaques ou des assassinats nocturnes. La police est si mal organisée, qu'il n'est pas facile de découvrir les voleurs ; et les châtiments sont si faibles, que personne ne les craint : presque toutes les condamnations sont de quelques semaines d'emprisonnement; les assassins eux-mêmes peuvent facilement échapper. Le meurtrier va ordinairement trouver le juge, lui raconte l'affaire à sa manière, affirme naturellement qu'il n'a commis le crime que pour sa légitime défense; et s'il sait bien prendre le juge (s'il lui donne de l'or), souvent il ne passe même pas par la prison.

Pendant mon séjour à San-Francisco, un monsieur, que je connaissais personnellement, blessa son domestique d'un coup de pistolet; la balle était entrée dans le côté, et la mort n'avait pas été instantanée; cependant, au bout de trois jours, on n'avait pas encore trouvé la balle. Le monsieur alla chez le juge, avoua son crime, et déclara ne l'avoir commis que pour se défendre. Il dit que son domestique avait l'habitude de boire, et que, le voyant en état d'ivresse, il lui avait donné son congé. L'ivrogne, irrité, lui avait répondu qu'il ne voulait plus rester à son service, mais qu'avant de quitter sa maison, il le tuerait : « Oui, avait-il ajouté, je vous tuerai, ou vous me tuerez ; » et le domestique avait accompagné ces paroles d'un geste menaçant : alors le maître avait pris un pistolet et avait tiré sur son domestique. Le meurtrier fut mis en prison pendant un jour, et le lendemain remis en liberté sous caution, et sur sa parole de ne pas sortir de la ville.

Je quittai San-Francisco peu de temps après, et je ne pus connaître le dénoûment de l'histoire; mais on m'assura que, quand même le domestique mourrait, le maître ne serait condamné qu'à quelques semaines de prison.

Il y a deux ans, on dit que c'était encore bien autre chose, qu'en plein jour même la vie n'était pas en sûreté. Était-on fâché, avait-on une dispute avec quelqu'un,

on le frappait au milieu de la rue. Les duels avaient lieu également en public; les adversaires tiraient l'un sur l'autre sans prévenir les passants et sans crier : « Gare! » Quelquefois la balle, au lieu d'atteindre un des combattants, frappait un homme tout à fait étranger à la querelle ; mais cela ne faisait rien : on ne demandait compte à personne de cet accident.

A cette époque, on était beaucoup plus sévère pour les voleurs, non pas le tribunal, qui dormait aussi profondément et, s'il se peut, plus profondément encore qu'aujourd'hui, mais les particuliers. Ils s'unirent entre eux et se firent justice eux-mêmes. Le premier voleur qu'ils prirent, ils le pendirent aussitôt sur la *plaza* (place publique) : cela fit son effet[1], et pendant longtemps les vols cessèrent.

Comme on le voit, la plaza est un endroit extrêmement intéressant pour les habitants. Aujourd'hui elle ne sert plus de théâtre à des scènes aussi tragiques; au contraire, plus d'un homme en revient meilleur : un bon et digne missionnaire, M. Taylor, y fait tous les dimanches d'excellentes prédications. J'en entendis plusieurs, et toutes me firent grand plaisir. Il savait remuer le cœur et l'âme de ces gens, et tirer de la manière la plus convenable ses exemples de la vie ordinaire. On voyait que cet homme excellent s'était fait missionnaire par une vocation vraie et profonde. On l'écoutait avec la plus grande attention, et plus d'une personne venait lui témoigner sa reconnaissance en lui serrant les mains. A mon avis, les chrétiens auraient encore plus besoin de bons missionnaires que les païens. Il y a un vieux proverbe allemand qui dit : « Commence par balayer devant ta porte. »

Après les établissements publics, je visitai la prison et

1. Cette justice, appelé *justice de Lynch*, a été souvent employée par le peuple des États-Unis, surtout dans les commencements.

l'hôpital. Pour en obtenir l'entrée, il me fallut faire une foule de courses et demander une demi-douzaine de permissions.

Lorsque je présentai mon permis au directeur de la prison, il y eut un curieux malentendu. Comme à San-Francisco personne ne prend le temps de visiter un établissement où une affaire ne l'amène pas, le directeur pensait que j'étais venue pour parler à un prisonnier. Il ne lut pas du tout ma permission, regarda seulement mon nom, réfléchit quelque temps, et finit par me dire qu'il ne pouvait pas se rappeler qu'il y eût un prisonnier de ce nom dans la prison. L'explication suivit naturellement.

La prison se compose de chambres sombres et humides, chacune pour six personnes, et si petites, si étroites, que les prisonniers ont à peine assez de place pour se coucher. Le sol n'est pas planchéié, il n'y a ni bancs ni lits, et, quand on n'a pas apporté soi-même de couvertures ou de coussins, on est obligé de s'en passer. La nourriture est assez bonne : elle se compose de soupe, d'un morceau de viande et d'une portion suffisante de bon pain.

Il y a six mois, la prison reçut une visite tout à fait inattendue : une troupe de quatre-vingts à quatre-vingt-dix hommes demandèrent à la visiter. Quand on leur eut ouvert la porte, ils s'emparèrent des clefs, firent sortir un criminel que le peuple aurait voulu voir jugé depuis longtemps, et qui, grâce à l'indolence habituelle des juges, en aurait été quitte pour une peine légère, et le pendirent devant la prison.

L'hôpital est assez bien, surtout si l'on songe qu'il a été construit en 1849. Tout était encore si cher à San-Francisco qu'il est étonnant que des souscriptions volontaires aient fourni les sommes nécessaires à la construction d'un hôpital aussi bien organisé, et qui comprend déjà trois cents lits. Les malades payent quinze dollars par mois dans les salles communes, et vingt-cinq dans les chambres particulières;

la plupart néanmoins sont reçus pour rien. Ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut de voir qu'on ne se débarrasse pas des incurables : on les garde jusqu'à la fin de leurs jours. Celui qui avait le malheur de tomber malade, avant la construction de cet hôpital, pouvait encore s'estimer heureux si on le mettait dans un coin et si on l'y laissait se guérir ou mourir en paix. Personne n'avait le temps de s'occuper d'un malade : l'or, l'or, c'était le seul but, le seul désir.

J'eus l'occasion de voir à San-Francisco une très-belle exposition de légumes, de fruits, de diverses espèces de blé et d'autres productions de la Californie, organisée par M. Warren. Une citrouille pesait cent vingt-cinq livres, une betterave trente-cinq, un navet vingt-cinq, un chou-fleur vingt-deux, une carotte six, une pomme de terre quatre, un oignon deux; un chou avait 75 centimètres de diamètre. Il y avait des tiges d'orge et de froment de 3 mètres et demi de haut, avec des épis bien remplis, des tiges de maïs de plus de 5 mètres avec trois épis dont chacun avait de 550 à 600 grains. Les fruits étaient moins remarquables. Que ne produira pas la Californie si les habitants s'adonnent de plus en plus à l'agriculture !

L'exposition d'un chêne colossal n'était pas moins intéressante. Cet arbre venait de la Californie septentrionale, et avait 75 mètres de haut. Le tronc avait à la base 29 mètres, au-dessus de la base 25 mètres et demi de diamètre. On estimait son âge à quinze cents ans. Lorsqu'on le coupa, il était encore très-solide. On détacha par lambeaux l'écorce, qui avait 45 centimètres d'épaisseur; on la transporta à San-Francisco, on la réunit de nouveau, et l'on en forma une jolie salle. On a mis dans l'intérieur du tronc une mesure, pour qu'on puisse s'assurer soi-même du diamètre de l'arbre.

Je fis de San-Francisco trois excursions dans l'inté-

rieur de la Californie : la première à *Sacramento*, à *Mary's-Ville* et aux mines d'or du fleuve *Yuba ;* la seconde à *Crescent-City* et chez les *Indiens de Rogue-River ;* la troisième à *San-José.*

Le 3 octobre, à quatre heures de l'après-midi, je m'embarquai sur le beau vapeur le *Senator*, pour aller à Sacramento (100 milles).

Les vapeurs américains sont les plus beaux que l'on puisse voir. Ils méritent à bon droit d'être appelés *palais d'eau*, car ils ont absolument l'air de grandes maisons, surtout les bateaux à vapeur qui font le service sur les fleuves : ils ont plusieurs étages avec de grandes portes, des fenêtres et des galeries. S'ils n'étaient pas dans l'eau, personne ne les prendrait pour des navires. L'intérieur ne le cède en rien au dehors pour le luxe et la magnificence. Quand on rencontre la nuit un de ces bâtiments, il offre véritablement un aspect féerique ; il est tout brillant de lumières, et les cheminées lancent du feu comme des volcans.

Nous arrivâmes tard dans la soirée au fleuve du *Sacramento*, qui jusqu'à la ville du même nom est navigable pour des vapeurs de 12 à 1500 tonneaux. Les voyageurs se précipitèrent comme des possédés sur le rivage pour repartir immédiatement sur les stage-coaches ou sur d'autres bateaux à vapeur plus petits. Je suivis leur exemple, et je me dépêchai pour aller prendre ma place dans le stage-coach qui se rendait à *Gras-Vale ;* mais j'arrivai trop tard. La voiture était partie depuis quatre heures. Je changeai mon plan de voyage, et je pris un vapeur pour aller à Mary's-Ville (50 milles).

J'occupai le temps qui me restait jusqu'au départ du bateau à visiter la ville, qui est située dans une vallée pleine de sable, au fond de laquelle on aperçoit de vagues contours de montagnes. Sacramento compte 20 000 habitants et présente en petit le même aspect malpropre que

San-Francisco. D'après l'opinion des Américains, Sacramento est aussi une des merveilles du monde, puisqu'elle s'est élevée avec autant de rapidité que San-Francisco, et a été brûlée aussi souvent.

A 11 heures je me remis en route. Après avoir fait quelques milles, nous entrâmes dans le *Feather*, sur lequel se trouve Mary's-Ville. Les rives du fleuve sont d'une uniformité désespérante; aussi, après les avoir considérées quelque temps, je me rendis au salon pour faire mes remarques sur la société. Je me trouvai pour la première fois dans une grande société d'Américains indépendants. Comme dans les maisons de jeu de San-Francisco, ce furent les contrastes d'habillement qui me frappèrent d'abord. Les dames étaient en général excessivement parées et auraient pu paraître dans le monde avec leurs habits de voyage. Il en était tout autrement des hommes. Plusieurs étaient à la vérité mis convenablement; mais la plupart avaient des jaquettes déchirées, des bottes sales passant par-dessus leur pantalon, et, chose que je remarquai même chez les messieurs les mieux vêtus, les mains aussi épaisses et aussi hâlées que les derniers des paysans. On jouait aux cartes, on mâchait du tabac, et des enfants de dix à douze ans faisaient la même chose; mais on ne crachait pas autant autour de soi que le prétendent plusieurs voyageurs. Une autre habitude qui n'est pas moins sale que de cracher est qu'on se sert bien de mouchoirs, mais après s'être mouché dans ses doigts, ce que je vis faire à des messieurs élégamment mis.

Je dois rendre aux hommes cette justice qu'ils étaient tous également empressés et complaisants avec toutes les personnes de mon sexe, vieilles ou jeunes, richement ou pauvrement vêtues. Les Américains ne ressemblent pas en cela à mes compatriotes, et en général aux Européens, qui ont l'habitude de ne se montrer aimables qu'envers la jeunesse, la beauté et la toilette.

L'on ne resta pas longtemps à table, et l'on ne dit presque pas un mot; les Américains avalaient les mets tout bouillants et presque sans les mâcher. Ils n'en prenaient pas le temps, quoique personne n'eût rien à faire; mais c'est leur habitude de traiter tout comme une affaire, et de faire tout vite et avec la plus grande précipitation. On ne but que de l'eau. On me dit que les Américains préféraient prendre les liqueurs spiritueuses à différents moments de la journée et en petite quantité. En tout cas, je crois qu'ils sont bien inférieurs aux Anglais pour la boisson, car le café et le thé n'étaient pas non plus très-forts, et l'on n'en but que très-peu.

Le trajet jusqu'à Mary's-Ville fut très-long; le fleuve avait peu d'eau à cette époque de l'année, et à chaque instant nous nous engravions dans des bancs de sable. On apercevait çà et là quelques collines, et dans le lointain des chaînes de montagnes.

Je m'arrêtai à six milles de Mary's-Ville, dans la *farm*[1] du général Sutter. Il était six heures du soir quand on me débarqua. Je ne connaissais ni route ni sentier; mais la farm n'était pas bien éloignée. Quand j'arrivai à la haie du jardin, une demi-douzaine de gros chiens se précipitèrent sur moi. Je restai tranquille, sachant bien que les chiens qui aboient ne mordent pas. Tout était déjà plongé dans le plus profond sommeil. Enfin quelqu'un fut éveillé par les cris des chiens, et l'on fit à l'hôte attardé le plus aimable accueil.

Le général Sutter, Suisse de naissance, n'a pas seulement découvert la première mine d'or, comme je l'ai dit plus haut : il s'est distingué comme soldat dans la dernière guerre contre les Mexicains. Il vit dans ses propriétés, qui sont considérables.

1. *Farm* est le nom de toute espèce de bien de campagne, grand ou petit.

Son fils cadet, jeune homme de vingt-deux ans, est déjà colonel dans la milice du pays. Nous autres Européens, nous sommes étonnés de voir en Amérique des jeunes gens occuper des postes aussi élevés. L'Américain dit : « Si les jeunes gens s'entendent à leur affaire, ils valent mieux que les personnes plus âgées, parce qu'ils ont plus d'activité, plus d'ardeur et plus de persévérance. »

On trouve en Amérique des hommes de vingt-six à vingt-huit ans qui ont déjà acquis une assez belle fortune comme marchands, avocats ou capitaines de vaisseau. Il est vrai qu'ils commencent aussi à travailler de très-bonne heure.

Je restai deux jours dans la Rock-Farm. On cultive déjà ici beaucoup de blé et de légumes. Le sol a l'air si infertile dans la belle saison de l'année (on n'y voit que sable et que poussière) qu'on croirait que le peu qui pousse a dû exgier beaucoup de culture. On m'assura le contraire : le sol n'est ni fumé ni arrosé, et les épis de la dernière récolte que l'on me montra étaient gros et remplis de grains. Il faut songer aussi que le sol n'a été cultivé pour la première fois qu'il y a deux ans. Qui sait ce qu'il sera dans cinquante ans?

Je fis une promenade dans une forêt voisine avec le fils aîné de M. Sutter, qui s'occupe beaucoup de botanique. J'y vis beaucoup de grands chênes dont la Californie possède, dit-on, les espèces les plus nombreuses, ainsi que de jolies plantes grimpantes et beaucoup de vignes sauvages, qui s'entrelaçaient autour des arbres et montaient jusqu'à leur sommet. Les baies en étaient petites et amères. Le sol de la forêt n'offrait pas trace de gazon ni de verdure.

A environ 20 milles de la Rock-Farm s'élève une majestueuse chaîne de montagnes dont la pointe la plus élevée s'appelle *Chasta* et doit avoir plus de 4000 mètres de haut. Devant cette chaîne de montagnes se dressent au milieu de la plaine des rochers à pic qu'on pourrait com-

parer à un rempart gigantesque. Ils forment trois pointes principales, appelées les *Trois Buds*.

Le 7 octobre, M. Sutter me fit conduire à *Mary's-Ville*. Cette petite ville est située au confluent du Feather et du Yuba. Un particulier y a fait construire un pont de bois d'une longueur de 35 mètres environ, dont le passage coûte un demi-dollar par cheval et par tête de bétail.

Mary's-Ville, construit plus tard que Sacramento, contient déjà 6000 habitants, et a deux gazettes et un théâtre. Les magasins sont si encombrés qu'ils pourraient suffire aux besoins d'une population dix fois plus grande. On expédie bien aux mines, mais les articles de mode et de luxe ne trouvent leur débit que dans les petites villes.

A peine arrivée à Mary's-Ville, j'eus le bonheur de rencontrer le baronnet Henri Huntley, Anglais dont j'avais fait la connaissance à San-Francisco. Ce monsieur possède des mines de quartz et d'or à *Brown's-Valley*, près de la chaîne de montagnes, à 14 milles de Mary's-Ville, et il y a fait construire un moulin à vapeur pour piler les pierres. Il eut la complaisance de me mener à son établissement et de me montrer ses mines de quartz et ses lavages d'or près du Yuba, qui en sont éloignés de 6 milles.

M. Huntley ne s'est établi à Brown's-Valley que depuis trois mois. A cette époque, cet endroit était entièrement sauvage. Maintenant, il y a déjà trois petites maisons de bois, et l'ouvrage principal, le moulin à vapeur, est près d'être achevé. Les ouvriers habitent dans des cabanes tout autour, et cela a l'air très-animé.

Tous les environs sont formés de couches de quartz très-productives. Les procédés employés dans les mines sont les mêmes que dans les autres pays. On établit des puits et des galeries : on tire la pierre, que l'on porte au moulin et que l'on réduit en poudre; on sépare par le lavage le métal de la poussière de quartz, on le fond avec l'acide sulfurique, et on le fixe avec du vif-argent. M. Huntley eut la com-

plaisance de me montrer tout le système en petit. Une pierre de quartz de cinq livres donnait de cette manière treize *cents* de valeur en or. Tout le monde a le droit de creuser ; mais, comme l'établissement d'un moulin coûte une somme assez considérable, les mineurs vendent leurs pierres à M. Huntley.

Le lendemain, on me conduisit au grand lavage d'or du Yuba. On y recueille l'or de deux manières. Les chercheurs d'or creusent des trous dans des endroits où l'eau dépose au bout de quelque temps de la terre et de la boue : dans la belle saison, le fleuve se retire un peu; on enlève le dépôt, et l'on sépare l'or par le lavage. La seconde méthode, qui est bien plus grandiose, consiste à détourner le fleuve au moyen de digues. On construit à cet effet plusieurs auges de bois de 30 mètres de long, dans lesquelles on amène l'eau. On fouille alors le lit du fleuve, resté complétement à sec, et on lave la terre. Pour ces entreprises on forme une nombreuse association, et l'on partage le bénéfice à la fin de chaque semaine. On procède avec tant de justice et de loyauté, qu'il n'y a jamais de querelle. Chaque association choisit un chef qui fait le partage. Le propriétaire peut laisser tranquillement son trésor dans sa tente sans serrure ni verrou : on ne lui prend jamais rien. L'on n'était pas aussi en sûreté dans les premiers temps. Les chercheurs d'or se voyaient forcés de rétablir l'ordre et de se faire justice eux-mêmes. Ils pendaient les voleurs comme les meurtriers, sans autre forme de procès, et ce moyen était excellent.

Celui qui ne veut pas travailler lui-même trouve des gens qui se louent. Beaucoup préfèrent un gain sûr à un gain incertain. On leur donne de 6 à 8 dollars par jour.

Chaque individu ou chaque compagnie peut choisir une place libre pour y chercher de l'or : seulement, le travail doit être commencé quinze jours après l'entrée en pos-

session du terrain. Une fois ce délai écoulé, on n'a plus de droit sur la place, et tout autre entrepreneur peut s'y établir.

Si quelqu'un peut prétendre, avec quelque apparence de vérité, qu'il y a de l'or dans un endroit, même à la place où est bâtie une maison, le propriétaire est obligé de lui céder le terrain moyennant dédommagement. Les mêmes lois sont suivies au Chili et au Pérou.

On travaillait énormément sur le fleuve, et les rives avaient l'air très-animé. Il y avait cinq mille hommes à peu près sur une étendue de 3 à 5 milles tout au plus. Des villages de tentes s'ajoutaient à des villages de tentes : les chercheurs d'or ne peuvent pas se bâtir de cabanes de bois, parce qu'à peine une place est-elle épuisée, qu'il faut aller en fouiller une autre. On se réunit ordinairement par nations pour le travail et le logement, Allemands, Américains, Chinois, etc.

Parmi les chercheurs d'or, il n'y en a, proportion gardée, qu'un petit nombre qui s'enrichissent. Ils ne peuvent travailler que huit mois de l'année, jusqu'à la saison des pluies. Le travail est très-pénible : on est obligé de rester dans l'eau toute la journée, et, pendant toute la belle saison, il faut renoncer à toute espèce de jouissances et de plaisirs. Les travailleurs vont passer les quatre mois de mauvais temps dans une ville et y vivent comme des matelots qui se retrouvent sur le continent après un long voyage. Des systèmes organisés de séduction les attirent de tous côtés : le tourbillon du plaisir entraîne les malheureux, et, lorsqu'ils se réveillent de leur ivresse, leur argent, si péniblement gagné, est trop souvent dépensé. Pauvres comme le jour où ils sont arrivés de leur patrie, mais fatigués de corps et d'esprit par la vie de dissipation de la ville, il leur faut recommencer leur pénible labeur, et heureux encore celui que son expérience préserve d'une rechute !

Les environs de Brown's-Valley, comme les rives du Yuba, sont boisés et montagneux. Mais les forêts sont très-clair-semées; tous les quarante ou soixante pas on trouve un arbre; la plupart sont des chênes. Il n'y a ni buissons ni lianes : le sol n'est formé que de sable et de cailloux.

Au bout de quelques jours, je quittai cette contrée et je retournai à Mary's-Ville. La température y est beaucoup plus élevée qu'à San-Francisco et dans ses environs, quoiqu'on ne soit guère plus au sud. J'eus encore une fois le malheur d'être prise de ma fièvre de Sumatra.

A Mary's-Ville je trouvai un compatriote, un Viennois, M. Rogler. Notre joie réciproque de pouvoir parler de notre chère patrie fut si grande, que l'excellent homme me donna toute une journée et m'accompagna dans tous les endroits où il y avait quelque chose à voir.

Ce qui m'intéressa surtout, ce furent les indigènes, qui sont encore de purs Indiens, et qui se sont préservés de tout mélange avec le sang espagnol. Ces sauvages, comme on les appelle, diminuent d'année en année, et sont évincés par les blancs cruels. Il y a quelques années, plus de soixante familles vivaient encore à Mary's-Ville : elles sont réduites maintenant à une vingtaine[1].

Je trouvai ces Indiens beaucoup plus laids encore que les Malais. Ils sont petits et trapus. Ils ont le cou très-court et la tête massive. Leur front est déprimé, leur nez aplati, leurs narines larges, leurs yeux petits, étroits et sans intelligence. Leurs cheveux courts et épais, hérissés autour de leur tête, forment comme un bonnet fourré; bruns de couleur, ils ont souvent sur une même tête diverses nuances claires et foncées. Les sauvages les soi-

1. Près de la farm du général Sutter, vivaient, il y a trois ans, comme il me le raconta lui-même, plus de deux cents indigènes, dans un grand wig-wam (village); maintenant ils sont réduits à une trentaine.

gnent peu et ne mettent jamais de pommade. Les enfants de quatre à six semaines avaient déjà toute une forêt de cheveux. La couleur de leur peau est d'un brun-jaune sale : les femmes sont très-sujettes à prendre de l'embonpoint. Les hommes et les femmes ont les lobules de l'oreille très-ouverts et y portent de longs bâtons ronds de l'épaisseur d'un doigt, ornés de dessins ou de perles de verre. Ils se parent, en outre, de perles de verre, de boutons, de plumes et de tout ce qu'ils peuvent obtenir des blancs. Les femmes sont un peu tatouées sur le menton. Primitivement, les hommes allaient tout nus, et les femmes ne portaient qu'un tablier d'un pied de long à la ceinture. Depuis que les blancs se sont établis dans le pays, les Indiens ramassent les vêtements, le linge, les bottes et les autres objets qu'ils jettent dans la rue, et s'en couvrent de la manière la plus ridicule.

Pour la civilisation et la manière de vivre, ces hommes sont encore au plus bas degré de l'échelle. Ils ne se livrent ni à l'agriculture ni à l'élève des bestiaux; ils s'occupent seulement un peu de pêche. Pour leurs habitations, ils creusent dans la terre des trous ronds, de 4m,50 à 6 mètres de diamètre, et de 60 centimètres de profondeur. Ils les recouvrent d'un toit de bois et de terre, en forme de tente. La porte est un petit trou par lequel on ne peut passer qu'en se mettant à quatre pattes : une ouverture encore plus petite est ménagée au haut du toit, pour laisser échapper la fumée. Ils n'ont ni nattes ni vaisselle, et ne savent faire que des paniers. Ils sont passés maîtres dans cet art; ils tressent leurs paniers assez serrés pour ne pas laisser échapper l'eau, et ils y font même cuire leurs poissons. Ils font de grandes corbeilles pour mettre leur provision de poissons secs, et de plus petites pour s'en couvrir la tête comme de chapeaux.

Il était presque nuit lorsque j'allai visiter cette tribu. Les habitants étaient assis devant leurs cavernes autour

de feux allumés, et préparaient et mangeaient leur souper, qui se composait de poissons frits et de pain de glands de chêne, épais, ferme, très-humide, de couleur chocolat et d'un goût un peu amer. Pour préparer ce pain, ils font sécher les glands, les réduisent en poudre et les font cuire sans y mêler autre chose que de l'eau. Outre les poissons et les glands, ils mangent également tout ce qui leur tombe sous la main : lézards, sauterelles, grenouilles, insectes et autres petites bêtes, qui sont pour eux des friandises excellentes.

Je vis chez ce peuple beaucoup de fiévreux, quelques aliénés, et, ce qui me frappa, peu d'enfants. Les Indiens qui demeurent dans le voisinage des blancs meurent encore plus vite que ceux qui se réfugient dans les forêts. Les blancs leur donnent souvent en échange de leurs poissons de l'eau-de-vie, qui est un poison pour eux; et qui, comme on l'a déjà remarqué, les rend malades et cause même leur mort. Un second fléau est la petite vérole, que les blancs ont apportée et dont les indigènes meurent aussi très-souvent.

Leur manque d'enfants tient principalement à ce qu'ils ne se marient que dans leur propre tribu : ils sont souvent tous unis les uns aux autres par des alliances.

Leurs mœurs sont bonnes, à ce qu'on dit. Aucune Indienne ne fréquente un blanc : elle serait expulsée de sa tribu ou tuée. Si un blanc veut entretenir des rapports avec les indigènes, il faut qu'il cherche à gagner le chef par des présents.

Les trois plus anciens du peuple formaient un groupe assez pittoresque. Ils avaient quelques vêtements européens, de riches parures de plumes sur la tête, et étaient assis tranquilles et immobiles au-dessus d'une de leurs huttes de terre. Ils semblaient, dans leur naïveté, regarder l'activité sans relâche des blancs leurs voisins, non avec étonnement et admiration, mais avec mépris

et dédain. Je n'oublierai jamais les regards que ces trois hommes jetèrent sur moi et sur mon compagnon; lorsque ce dernier leur adressa la parole, ce fut à peine s'ils daignèrent l'honorer d'une réponse.

Ces gens n'ont aucune idée de la valeur de l'or : la plus petite comme la plus grande somme pour eux, c'est cinq dollars. Je voulais acheter un de ces petits ronds qu'ils se passent dans l'oreille , et un des paniers à eau ; ils me demandèrent pour l'un comme pour l'autre de ces objets cinq dollars.

Je visitai aussi le soir, à Mary's-Ville, les maisons publiques de jeu, de danse, et d'autres amusements. Je ne puis répéter d'elles que ce que j'ai déjà dit de celles de San-Francisco, dont elles sont des copies en petit. Je serais tentée de dire que la Californie a vu plus de vices et plus de crimes, depuis le court espace de temps que les blancs y sont établis, que pendant la suite de siècles où les Indiens l'ont habitée seuls.

Je retournai à San-Francisco par la même route, en passant par Sacramento. Les Américains vantent beaucoup les rives du Sacramento comme merveilleusement belles et riches. Je n'avais pas pu beaucoup en juger en venant, parce que j'avais voyagé de nuit. Je me remis donc en route dans l'attente de ces merveilles. Le jour était clair, le soleil brillant, et tout favorisait l'effet du paysage; mais ce fut en vain que je m'efforçai de découvrir ce magnifique pays qui fait l'admiration de centaines, de milliers de personnes. Les rives étaient bien couvertes d'une grande quantité d'arbres et de buissons ; mais à quelques pas dans l'intérieur toute végétation cessait, et le regard se perdait sur des plaines de sable et de poussière. Les arbres eux-mêmes, qui étaient surtout des chênes, des saules et des frênes, ne pouvaient s'appeler beaux : ils avaient, il est vrai, presque tous des troncs épais, de larges cimes, et des branches qui se courbaient au-dessus de

l'eau, en avançant beaucoup ; mais le feuillage était petit, grêle et d'une couleur de vert foncé sale. Il n'y a que les gens qui habitent continuellement dans la contrée sablonneuse, nue et sans arbres, de San-Francisco, qui puissent faire tant de bruit de ces misérables rivages.

CHAPITRE XIV.

Crescent-City. — Excursion chez les Indiens de Rogue-River. — Une nuit passée dans un wig-wam. — Dangereuse situation de mon compagnon. — Irascibilité des Indiens. — San-José. — Acapulco. — Panama.

Ma seconde excursion fut, comme je l'ai déjà dit, à la nouvelle petite ville de *Crescent-City*, située au nord près de la frontière de l'Oregon, et chez les Indiens de *Rogue-River*.

La traversée de Crescent-City n'est que de 300 milles : le prix du passage est de cinquante écus. Mais les Américains ne sont pas aussi avares que les Anglais de cartes de passage. Je n'eus souvent besoin que de dire mon nom, et l'on m'accorda le passage gratuit ; dans cette occasion encore, on me donna des cartes d'aller et retour pour Crescent-City.

Le 3 novembre, je m'embarquai sur le vapeur *Thomas Hunt*.

Nous longeâmes toujours la côte, qui se compose la plupart du temps de collines pointues et à pic formant de longues chaînes et offrant peu de place pour des établissements. Tout avait l'air inhabité. Les montagnes et les collines sont couvertes par places de forêts de pins : néanmoins le terrain sablonneux domine encore. Nous traversâmes la baie d'*Humboldt*.

Le 5 novembre, de très-grand matin, nous entrâmes dans la baie ou dans le port de *Trinidad*. Cette baie est extrêmement petite et mignonne ; je ne crois pas qu'elle

ait un quart de mille de diamètre. Elle est entourée de collines de rochers à pic, de 15 à 20 mètres de haut; l'ouverture est juste suffisante pour laisser pénétrer un bateau. Au milieu s'élève un grand rocher noir, qui resserre encore l'espace déjà si restreint. On pourrait prendre l'ensemble de cette baie pour un cratère éteint. De la petite ville, on aperçoit quelques groupes de maisons de bois sur la lisière de la montagne. Une belle forêt de pins termine dans le fond ce tableau en miniature.

La petite ville de Trinidad est élevée depuis deux ans, mais elle est déjà près de sa ruine. Le commerce n'y prend pas d'essor, comme on l'avait cru dans le principe; on ne s'y livre pas encore à l'agriculture, et beaucoup de colons sont déjà partis.

A partir de Trinidad, les chaînes de montagnes de la côte sont plus basses, moins escarpées et couvertes de forêts de pins plus serrées.

Nous arrivâmes, dans l'après-midi, à Crescent-City, par une pluie violente et par une mer très-agitée. Il fut excessivement difficile d'aborder, parce que la rade est très-peu sûre, et qu'elle est exposée au vent et à la tempête. Du mois d'avril au mois de novembre, elle offre bien quelque abri contre le vent du nord, qui domine à cette époque; mais en hiver, elle est exposée à tous les vents.

La position de la ville est tout à fait digne d'une idylle. Une partie des maisons de bois sont placées en une seule ligne sur le bord de la mer; les autres sont disséminées au milieu des arbres : le tout est ombragé de hautes forêts de pins. Au sud-ouest, s'élèvent des montagnes richement boisées. Il y a aussi de belles plaines; et, au milieu de la mer, on aperçoit de petits groupes d'îles et des rochers dont les uns sont nus et les autres couverts de bois.

Crescent-City n'a été élevé que cette année, au mois de février. On a été obligé d'éclaircir la forêt et de construire un blockhaus; car, tout autour, il y avait déjà quatre-

vingt-dix maisons de bâties, vingt magasins d'ouverts et plusieurs hôtels d'élevés. L'exploitation des mines, situées sur la rivière de Smith, était en grande activité. Chaque jour, je voyais partir pour les mines beaucoup de mulets chargés de comestibles et de provisions.

Si l'on reconnaît que ce point est le plus sûr et le meilleur pour le commerce de l'intérieur, la ville ne tardera pas à prendre de l'extension. On s'était établi à Trinidad avec cette espérance, qui ne s'est pas réalisée. La cherté est encore plus grande ici qu'à San-Francisco, d'où l'on fait tout venir.

M. Grubler, Suisse de naissance, eut la complaisance de me recevoir chez lui. C'est un des premiers colons, et c'est lui qui a bâti le blockhaus. Il est, en outre, président et principal fondateur d'une société louable et utile qui a pour but de former des orateurs.

Les membres de cette société se réunissent un soir par semaine dans la salle de l'école. On donne des sujets politiques, on plaide des procès fictifs, on lit des nouvelles et des histoires, et de cette manière la soirée est pour tous les assistants un divertissement utile.

J'étais d'autant plus étonnée d'entendre les orateurs s'exprimer en bons termes et avec facilité, que la plupart avaient l'air de matelots et de mineurs. Ils portaient des jaquettes, des chemises rouges et autres vêtements du même genre; le beau sexe portait aussi des robes de maison fort simples, en indienne. La salle d'école n'avait rien non plus de bien élégant, et laissait malheureusement entrer le vent de tous côtés; on avait la plus grande peine du monde à empêcher les chandelles de s'éteindre. Dans quelque temps, peut-être, tout cela sera changé, et la magnificence et le luxe prendront la place de la simplicité champêtre! S'amusera-t-on davantage pour cela?

Quoique Crescent-City ne soit que de quatre degrés plus au nord que San-Francisco, il y a néanmoins dans le cli-

mat et la température une différence beaucoup plus sensible qu'on ne saurait l'imaginer. Le ciel était tout couvert de nuages ; il y avait fréquemment des pluies abondantes, et l'on sentait un froid très-vif.

Le but principal de mon voyage était de visiter les Indiens, qui se trouvent encore en assez grand nombre dans cette partie de la Californie. Depuis que les blancs sont venus s'établir sur la côte, ils se sont un peu retirés dans l'intérieur du pays, et l'on est obligé, si l'on veut voir des wig-wams un peu considérables, de pénétrer au moins à 10 ou 20 milles.

Une demi-douzaine de familles indiennes étaient encore établies aux environs de la petite ville. C'était absolument le même caractère que dans les familles de Mary's-Ville. Rien ne me parut plus comique que les accoutrements singuliers de ces Indiens ; car, ici aussi, ils ramassent tous les vieux habits usés que les Européens ont jetés. C'est ainsi que je vis un de ces Indiens qui portait un pantalon, un mantelet en mauvais état et un chapeau de femme déformé. Un autre n'avait qu'un frac, dont il avait orné tout le revers de verroteries. Un troisième n'avait qu'un gilet, avec un vieux chapeau d'homme qu'il avait percé pour le remplir de plumes d'oiseau. Les femmes étaient habillées dans le même goût.

Pour pénétrer dans le pays jusque chez les Indiens de Rogue-River, sur les bords du Smith, on était obligé, me dit-on, de se faire accompagner d'une escorte armée, parce que les Indiens sont très-sauvages et très-rusés. On me promit de réunir huit ou dix messieurs pour m'accompagner ; mais il ne s'en trouva pas autant, et l'on ne voulut pas entreprendre le voyage en plus petit nombre.

Heureusement, un matelot allemand, Charles Braun, qui était établi ici depuis quelques mois, entendit parler de mon désir. Il eut la bonté de venir me voir et me dit qu'il avait l'intention d'aller chez les Indiens de Rogue-River,

qu'il avait beaucoup de rapports avec eux, qu'il leur achetait du poisson en échange de perles de verre, qu'il savait leur langue; qu'enfin, si je voulais y aller, je pouvais partir avec lui. Je fus enchantée de cette rencontre inattendue. Le voyage fut décidé, et, aussitôt que la pluie eut cessé, nous nous mîmes en route.

Le premier jour, 7 novembre, nous fîmes environ 16 milles sur le bord de la mer, tantôt sur un sable mou, tantôt sur les pierres. Les chemins étaient assez bons dans les forêts. Vers midi, nous nous dirigeâmes vers l'intérieur, et nous ne tardâmes pas à arriver près du Smith, sur les bords duquel il n'y avait encore que du sable; mais, en avançant d'un demi-mille à peine dans le pays, on trouvait de magnifiques forêts de sapins. Les arbres sont très-hauts et très-élancés, et fournissent d'excellents bois de construction. Je vis peu de plantes grimpantes; mais il y avait d'épaisses broussailles, avec des framboises, du raisin de bois et d'autres petites baies. Les tiges des raisins de bois deviennent beaucoup plus grandes ici qu'en Europe, et atteignent une hauteur de 1m,20.

Nous passâmes à côté de plusieurs wig-wams, mais nous ne nous y arrêtâmes que peu de temps, afin de gagner notre gîte avant la pluie, qui menaçait. Ces wig-wams étaient petits et se composaient tout au plus de six à huit huttes ou cavernes semblables à celles de Mary's-Ville, avec cette différence toutefois que les toits de bois, au lieu d'être couverts avec de la terre, étaient revêtus de feuilles et de branches.

Nous passâmes le Smith dans un tronc d'arbre creusé; les Indiens se servaient en guise de rames de planchettes très-étroites.

Plus nous nous éloignions des établissements des blancs, moins les indigènes étaient vêtus : enfin nous les vîmes en état de nature. Les femmes seules portaient autour des jambes de petits tabliers bouffants, formés de brins d'herbe

ou de peaux d'élan. On coupe la peau en bandes fort étroites, et on ne la laisse entière que sur une longueur de 8 ou 10 centimètres dans le haut. Elles la tournent deux fois autour de leur corps, et cela ressemble assez à une fourrure velue. Je vis de ces tabliers à de toutes petites filles qui pouvaient à peine marcher. Quant aux chefs, j'en vis par-ci par-là quelques-uns qui avaient une peau de bête jetée sur les épaules.

Le soir, nous arrivâmes à un grand wig-wam dont les habitants s'appelaient *Huna-Indiens*. Mon compagnon n'avait pas encore été aussi loin dans ses courses ; mais il connaissait parmi ces Indiens un jeune homme qu'il avait rencontré dans d'autres wig-wams, et à qui il avait acheté du poisson contre des perles de verre. Nous résolûmes de passer la nuit dans cet endroit. Il recommençait à pleuvoir, le froid devenait intolérable, et je dus m'estimer encore heureuse de trouver une petite place dans une de ces cavernes de terre, au milieu des indigènes dégoûtants et nus. Nous nous établîmes près du feu, qui pétillait gaiement au milieu de la hutte, et autour duquel étaient déjà accroupis cinq ou six Indiens. Bientôt la hutte se remplit tellement de curieux que la chaleur et les émanations devinrent étouffantes. Si, à moitié désespérée, je sortais pour prendre l'air, j'avais encore beaucoup plus à souffrir, non-seulement du froid et de la pluie, mais des habitants de tout le wig-wam, qui se pressaient autour de moi, et formaient un cercle si serré que je pouvais à peine bouger. Ils me tiraient de tous côtés, touchaient chaque pièce de mon habillement, depuis le chapeau jusqu'aux souliers. Une fois même, ils m'entraînèrent assez loin, jusqu'aux huttes les plus éloignées dans la forêt, et j'eus ensuite toutes les peines du monde à retrouver le toit de mon hôte.

Mon compagnon de voyage avait sur lui du sucre, du café et du pain. J'avais aussi un morceau de fromage et du pain. Il fit chauffer du café dans une bouillotte de fer-

blanc qu'il avait toujours avec lui. Le café était si faible que l'eau avait à peine une légère teinte brune. Néanmoins les indigènes trouvèrent cette eau chaude si délicieuse que le café fut bientôt bu, et qu'ils en voulurent une seconde édition; car ils voyaient bien que le matelot avait encore de cette poudre brune, et tout le monde voulait en avoir. Ils se jetèrent dessus pour la manger, et ils n'eurent pas de cesse que tout ne fût dévoré. Mon guide ne put rien garder de ses provisions pour le lendemain. Ils ne mettaient pas le sucre dans le café : ils le dévoraient avidement, ainsi que le pain. Après ce repas, ils commencèrent leur cuisine. Ils apportèrent de grands et beaux saumons, dont les fleuves de la Californie abondent, coupèrent les têtes et les queues, fendirent les corps, les maintinrent écartés à l'aide de petits morceaux de bois, les placèrent sur des morceaux de bois plus grands et les firent rôtir au feu. Avec les têtes et les queues, ils se préparèrent une espèce de soupe. Ils remplirent un panier d'eau et jetèrent dedans des pierres rougies au feu, qu'ils remplaçaient à mesure qu'elles se refroidissaient; lorsque l'eau commença à bouillir, ils y jetèrent les têtes et les queues, et les laissèrent cuire quelque temps, beaucoup moins que nous ne faisons sur nos fourneaux économiques. La soupe avait l'air grisâtre et épaisse, parce qu'il s'était mêlé un peu de cendre aux pierres qu'on avait jetées dans la corbeille; mais ils n'y regardent pas de si près. Ils prirent la soupe avec des coquillages et la burent. Quand le poisson fut rôti, ils le coupèrent avec leurs ongles en morceaux qu'ils placèrent sur des paniers plats qui leur servaient d'assiettes. Ensuite ils firent griller des glands dans la cendre chaude. C'était leur dessert, avec des racines d'herbes étroites et longues.

Les racines ne furent pas seulement mangées crues, mais sans être lavées, et avec la terre qui y était collée. Elles avaient un goût excessivement fin et délicat : elles fondaient dans la bouche. Ce repas aurait été assez bon et

assez appétissant, s'il ne lui avait pas manqué deux assaisonnements indispensables, la propreté et le sel, deux choses inconnues chez ces hommes.

Après le dîner, les hommes et les jeunes gens se peignirent le visage d'une manière horrible, en brun, en rouge, en bleu ou en noir. Ils commencèrent par se frotter la figure avec de la graisse de poisson, puis ils étendirent la couleur avec leurs mains; et, pour faire différents dessins, ils passèrent leurs doigts sur la couleur de manière à l'enlever par place. Je n'ai pas besoin de dire que leur laideur naturelle en devint encore beaucoup plus repoussante. Après cette opération, ils se mirent à chanter. Leur chant me parut plus mélodieux et mieux conduit que je ne l'aurais attendu d'un peuple aussi sauvage. La conversation se prolongea assez avant dans la nuit. On eut ensuite la galanterie de m'abandonner une hutte de terre, c'est-à-dire que les hommes s'éloignèrent et que les femmes seules restèrent auprès de moi : une d'elles se serra tellement contre moi que je pouvais à peine me tourner. J'avais de l'autre côté de grandes corbeilles remplies de poissons fumés, et au-dessus de nos têtes étaient suspendus les poissons à fumer. On peut se faire une idée de l'agrément que j'eus à passer la nuit dans un pareil gîte, couchée sur le sol humide, sans coussin ni couverture. J'avais pris peu de part au repas, pensant bien me dédommager la nuit, quand tout dormirait, avec un peu de fromage et de pain. Tant que les femmes furent éveillées, je n'osai pas tirer ces précieuses reliques de ma poche : chacune aurait voulu y goûter, et à la fin il ne me serait plus rien resté à moi-même. Lorsqu'elles furent endormies, c'est-à-dire lorsque je les entendis ronfler, je me relevai un peu et je tirai mon trésor avec précaution; mais le sommeil de ma voisine était bien léger ou n'était qu'une feinte. Elle se réveilla aussitôt, me demanda ce que je faisais, et me signifia de me recoucher et de ne plus remuer. Elle attisa le

feu jusqu'à ce que je me fusse étendue de nouveau à terre, en faisant semblant de dormir, puis elle se replaça à mon côté. Évidemment, on se méfiait de moi.

Le matin, la vie et le mouvement commencèrent bien avant le jour. L'on fit cuire énormément de provisions, et l'on fit un repas formidable. Pendant qu'on apprêtait le repas, j'allai à la pêche avec un Indien. Il prit une perche de 6 mètres de long, à laquelle était attachée par une longue corde une pique formée de petits os. Il lançait sa pique, et, suivant la force et la grosseur du poisson, laissait aller sa perche ou la tenait à la main : jamais il ne manquait son coup. La corde était faite de boyaux d'élan, très-artistement travaillée, et semblable à une forte corde d'instrument de musique.

8 *novembre*. Après le déjeuner, nous nous remîmes en route. Nous fîmes encore 16 ou 18 milles, constamment au milieu de bois magnifiques. Au bout de quelques milles, nous entrâmes sur le territoire de l'Oregon, et nous ne tardâmes pas à rencontrer des tribus d'Indiens de Rogue-River. Nous entrâmes dans plusieurs wig-wams. Mon guide, qui n'avait pas encore trouvé de poissons, cherchait à faire des échanges.

J'entrai, comme la veille, dans plusieurs huttes, pour étudier les mœurs et les habitudes des indigènes.

Les Indiens du nord de la Californie, et surtout ceux de cette contrée, sont au plus bas degré de la civilisation. Ils n'ont, dit-on, aucune notion de religion, aucune idée d'une vie future. Dans plusieurs wig-wams, on trouve une sorte de sorcier, d'homme merveilleux qui guérit, dit-on, les maladies, et, en cas de vol, indique le voleur et la place où l'on a caché les objets.

Les Indiens de la Californie et de l'Oregon ne scalpent pas et ne font pas de prisonniers : ils tuent les hommes, jamais les femmes. Si, pendant qu'ils se battent, une femme ou un enfant viennent à portée des traits, ils les

avertissent de se retirer, parce qu'ils ne veulent combattre que des hommes, et non des êtres faibles et sans défense.

Je trouvai les habitants de ce pays-ci un peu plus grands et un peu plus forts que ceux du sud de la Californie, mais pas plus beaux. Les femmes n'étaient pas tatouées seulement sur le menton, mais aussi un peu sur les mains et sur les bras, et il y en avait quelques-unes extraordinairement grasses et massives. Les hommes, les femmes et les jeunes filles portaient leurs cheveux relevés en gros chignons. Comme ils ne connaissent pas les peignes, ils se passent les mains dans les cheveux, les lissent, les tordent de chaque côté de la tête, et les entourent d'une bande de peau d'animal ou de tout autre lien. Les jeunes filles portent le même genre de coiffure; seulement elles ont les cheveux un peu coupés sur le devant de la tête : les hommes n'ont qu'un chignon sur la nuque. Ils se passent à travers les lobules des oreilles des ronds de bois et de laiton; les hommes et les enfants s'attachent aussi différents ornements de perles aux narines. Les deux sexes se parent avec passion de perles de verre et de plumes d'oiseau. En fait d'armes, ils n'ont que des arcs et des flèches. Depuis que les blancs se sont établis partout, ils ont aussi des couteaux. Ils prennent les élans dans des filets.

Ils sont excessivement sales. Ils se cherchent mutuellement les insectes sur la tête, et, dès qu'ils en trouvent, ils les donnent au possesseur, qui s'empresse de les dévorer. Les hommes, cependant, vont souvent se baigner le matin; mais ils ne font que se tremper une seule fois dans l'eau, et, comme les Malais, sortent du bain aussi sales qu'en y entrant. Malgré cela, je vis beaucoup moins de maladies de peau chez ce peuple que chez les Malais et les Dayaks. Il faut, à mon avis, attribuer ce fait aux bains d'étuve; ils en prennent souvent, et chaque wig-wam en a au moins un établissement. C'est une petite cabane dans le genre de celles qui leur servent d'habitation, seulement plus petite.

Ils ferment la porte, font un bon feu et restent accroupis jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait en transpiration.

Dans toutes ces tribus, il y avait aussi extrêmement peu d'enfants, quoique les habitants eussent l'air bien portants et vigoureux. On place les petits enfants dans des paniers étroits et longs, qu'on ferme avec un couvercle et que les mères portent sur leurs épaules. Ce fardeau n'empêche pas les femmes de s'occuper des travaux, qui, comme chez la plupart des peuples sauvages, leur incombent en grande partie, mais du reste ne sont pas considérables. Elles ont à faire la cuisine, à tresser les paniers et à ramasser les glands. Cette dernière occupation est la plus pénible : il faut souvent qu'elles aillent chercher les glands à plusieurs milles, et elles en rapportent de grosses charges; car, lors même que leur mari les accompagne, il ne porte rien, ou ne prend qu'un tout petit fardeau.

Dans beaucoup de huttes, je trouvai les hommes occupés à jouer. Ils étaient assis en cercle autour d'un petit feu et tenaient à la main de petits bâtons étroits, dont la plupart étaient blancs, et dont quelques-uns seulement étaient noirs. Chacun jetait son bâton devant lui, de manière que tous les bâtons noirs tombassent bien loin du cercle des blancs. On ramassait de nouveau les petits bâtons, on les faisait passer derrière son dos de la main gauche dans la main droite, et on recommençait à les jeter. Il y avait beaucoup d'assistants, et deux musiciens qui avaient attaché des pinces d'écrevisse séchées sur un petit bâton et en frappaient sur une petite planche. Un autre jeu consiste à deviner au moyen de petites boules d'argile. On joue des coquillages, seule monnaie que les Indiens connaissent et qui ait une valeur pour eux. Ils achètent aussi leurs femmes avec cette monnaie. Quand ils jouent, ils le font ordinairement dans la hutte du chef. Les femmes sont exclues de la hutte pendant toute la durée du jeu. La passion de ces sauvages pour le jeu est si forte qu'ils jouent souvent plusieurs jours

et plusieurs nuits de suite. Cette malheureuse habitude fut cause que mon compagnon ne put trouver de poisson.

Nous passâmes la nuit dans un des wig-wams. Je couchai dans une hutte avec plusieurs femmes. Il manqua cette nuit-là arriver malheur à mon compagnon : il fut près d'être assassiné. Un pressentiment, comme il me dit le lendemain, l'avertit de se tenir sur ses gardes : il ne se fiait pas aux indigènes, et il avait demandé une hutte pour y dormir seul. Le sentiment de son peu de sûreté l'empêcha de dormir : ce fut son salut. Au milieu de la nuit, en effet, il entendit, dans les branches avec lesquelles il avait fermé l'entrée de la hutte, un bruissement léger; il regarda : un Indien s'était glissé à quatre pattes dans la hutte, et était sur le point de se redresser et de tirer un couteau. Le matelot s'élança aussitôt, lui présenta un pistolet et le menaça de le tuer. L'Indien s'en alla, l'assurant qu'il était venu seulement pour voir si l'étranger avait assez de bois pour entretenir son feu.

On dit que les Indiens sont fourbes, astucieux, avides de vengeance et lâches, et qu'ils ne cherchent à tuer les blancs que quand ils les trouvent isolés. Mais comment ces pauvres gens pourraient-ils se venger autrement des blancs bien armés, de cette race orgueilleuse dont ils ont tant à souffrir? La vengeance est dans la nature de l'homme. Que ferait un blanc si on le traitait comme il traite les pauvres sauvages? Dans cette petite étendue de terre que je parcourus, je vis plusieurs wig-wams détruits et brûlés; les Indiens en avaient été chassés avec violence par des colons blancs, parce qu'ils ne voulaient pas abandonner de bon gré leur sol natal. Les blancs séduisent leurs femmes et leurs filles, et, s'ils n'y réussissent pas, les enlèvent de force. Pendant que j'étais à Crescent-City, il se passa un fait semblable. A trois milles de la ville, quelques Américains s'étaient établis comme *farmers* (fermiers). Un indigène, qui se rendait à la ville, vint à passer

avec sa femme devant leur maison. Les Américains sortirent aussitôt, enlevèrent la femme des côtés de son mari, l'entraînèrent dans la demeure et fermèrent la porte. Le pauvre sauvage cria, hurla, frappa à la porte, redemanda sa femme ; au lieu de la lui rendre, les hommes sortirent, lui donnèrent des coups de bâton et le chassèrent. Le malheureux, tout meurtri, vint porter plainte à la ville. Et que fit-on aux lâches malfaiteurs blancs? On les condamna à s'arranger avec le sauvage, c'est-à-dire à lui donner quelques perles de verre et autres bagatelles sans valeur. On se raconte naturellement ces cruautés de tribu en tribu, et il arrive souvent que, quand des blancs isolés vont chez les Indiens, la force étant du côté de ces derniers, ils font payer l'innocent pour les coupables. Beaucoup d'hommes, au-dessus des préjugés, me déclarèrent que les indigènes étaient inoffensifs partout où on les traitait avec amitié et bonté.

9 *novembre*. Nous quittâmes le dangereux wig-wam dans la matinée, et nous pensâmes au retour. Mon compagnon n'osait pas aller plus loin. Nous prîmes une autre direction, et nous arrivâmes sur le midi à un petit établissement formé par une douzaine de blancs. Ici encore, la première chose que je vis fut un grand wig-wam réduit en cendres. Les farmers vivaient, à cause des femmes, en guerre continuelle avec les Indiens. Ces derniers se vengeaient comme ils pouvaient, et ils avaient fini par tuer un des blancs. Alors les farmers mirent le feu au wig-wam et en chassèrent les habitants. Depuis, ils ne vont jamais travailler sans armes bien chargées; d'autant plus qu'il y a peu de temps, on s'aperçut de l'absence de quatre colons voisins. On trouva bientôt deux des corps à des endroits différents de la forêt, un troisième à une très-grande distance de l'habitation des farmers, dans le petit fleuve, à l'endroit où ils vont prendre leur eau. Les colons nous dirent que, quand ils trouvèrent par hasard ce corps

à moitié pourri, ils en furent malades de dégoût. Ils n'avaient pas encore découvert le quatrième cadavre.

Nous allâmes chez les farmers. Ils habitaient deux petites cabanes semblables à des blockhaus, mais avaient déjà commencé la construction de quelques maisons. Ils vivaient très-bien, avaient de très-belles oies sauvages qu'ils tuaient eux-mêmes à la chasse, de magnifiques poissons qu'ils échangeaient avec les indigènes contre de petites bagatelles, des pommes de terre, du pain, du thé et du café; bref, nous fîmes, le soir et le lendemain matin, d'excellents repas.

Le froid était excessivement vif : le thermomètre descendit pendant la nuit à un degré au-dessous de zéro (Réaumur). Le matin, tout était couvert de gelée blanche. Cependant le pays est toujours vert. La neige tombe très-rarement, et, quand il en tombe, elle n'arrive presque jamais jusqu'au sol et fond en tombant. Les farmers m'assurèrent que la terre promettait une très-belle récolte. Ils n'étaient établis que depuis peu de temps et avaient déjà défriché une portion de champ. Dans les environs de Crescent-City, je vis dans cette saison avancée de l'année toute espèce de légumes venir en plein champ, aussi beaux et aussi gros que ceux de l'exposition de M. Warren, à San-Francisco.

Je crois que la plus grande partie de la Californie, et la partie nord surtout, offre beaucoup d'avantages aux colons européens. Le climat est sain, le sol très-productif, même dans les endroits où il a l'air sablonneux, et ses magnifiques forêts témoignent de sa fertilité. C'est un sol vierge, et qui n'a, par conséquent, pas encore besoin d'être arrosé ni fumé.

Dans les environs du territoire de l'Oregon, le gouvernement vend l'acre de terre un dollar; dans le pays de l'Oregon, il le donne encore pour rien, afin d'attirer les colons blancs. Mieux vaut encore aller dans ces contrées

pour cultiver la terre que pour chercher de l'or. Les farmers peuvent, avec un peu de persévérance et d'industrie, se faire, au bout de quelque temps, une vie douce et agréable. Parmi les chercheurs d'or, au contraire, un petit nombre seulement s'enrichit, et l'on peut dire de presque tous : aussitôt riche, aussitôt pauvre.

Au bout de quatre jours, le 10 novembre, je terminai mon excursion et revins à Crescent-City, plaignant amèrement le sort du malheureux Indien qu'on dépouille. Il faut avouer que le gouvernement s'occupe des Indiens; mais son soin principal est de les repousser dans des contrées éloignées, de leur donner quelques dédommagements pour leurs terres, et de recommander aux colons de les bien traiter. Chaque année, on envoie des commissaires dans leurs nouveaux établissements, pour leur apporter quelques présents et s'assurer qu'ils ne meurent pas de faim. Mais la grande faute du gouvernement c'est sa trop grande indulgence pour les colons, grossiers pour la plupart, moins bons que les sauvages eux-mêmes, et qui ne savent qu'abuser de cette indulgence. Tant qu'il n'y aura pas plus de tribunaux dans le pays, que l'indigène ne pourra pas s'y faire entendre facilement, et que les colons seront traités avec aussi peu de sévérité, le pauvre Indien sera toujours le jouet de l'orgueil des blancs.

Je trouvai le pays, comme je l'ai déjà dit, non-seulement fertile, mais aussi pittoresque. La belle chaîne du *Siskiyon*, située à l'ouest de Mary's-Ville, s'étend jusqu'ici, forme plusieurs petites chaînes, et est coupée de vallées fertiles et de plaines. Les sommets les plus élevés étaient, à cette époque de l'année, couverts de neige, la première que j'eusse vue depuis que j'avais quitté mon pays.

En arrivant à Crescent-City, je trouvai le bateau à vapeur, avec lequel j'avais fait le trajet de San-Francisco,

prêt à lever l'ancre le soir même. Le temps, qui avait été menaçant toute la journée, devint si mauvais, que nous ne pûmes monter à bord que le 11 novembre, et avec peine. Nous eûmes, pendant tout le trajet, du mauvais temps et du brouillard, et nous ne pûmes pas entrer à Trinidad. Comme dédommagement de ce temps détestable, je vis un très-bel arc-en-ciel formé par le brouillard.

Ma troisième excursion, à San-José, était plus courte (60 milles); je la dus à l'aimable invitation du consul autrichien, M. Vischer. C'était une très-grande gracieuseté de sa part, si l'on songe à la valeur du temps, et au prix que coûte la plus petite distraction.

22 *novembre*. Nous fîmes le voyage par terre. Nous nous mîmes sur le haut de l'omnibus, pour pouvoir bien jouir de la beauté du paysage, qu'on nous avait dépeint comme très-remarquable.

La plaine dans laquelle est situé San-José s'étend, d'un côté, jusqu'à San-Francisco, et de l'autre jusqu'à *Monterey;* elle a 120 milles de long sur 10 ou 15 de large. Sa grande fertilité l'a déjà fait nommer le grenier de la Californie septentrionale.

Le premier tiers de la route ne peut pas s'appeler beau. Le pays est ondulé et sans végétation; çà et là on voit des arbrisseaux rabougris, dont le feuillage penche tout d'un côté. Ce phénomène étrange est causé par les vents violents qui soufflent continuellement du nord-est, et qui rendent le climat de San-Francisco si désagréable. Le sol est encore peu cultivé, et ne présente presque partout que de maigres pâturages, où les pauvres animaux ne trouvent une nourriture suffisante qu'au printemps. On prétend, néanmoins, que le terrain est excellent, et qu'il ne lui manque que la culture.

A 3 milles de San-Francisco se trouve une station de mission appelée *Dolores*, dans laquelle Mme Morton m'avait déjà introduite. Le cloître, l'église et les quelques

demeures des Espagnols[1] qui habitent encore là, sont construits en briques non cuites; les portes et les fenêtres sont toutes si basses, et les maisons elles-mêmes si misérables, que je les aurais plutôt prises, sans en excepter le cloître, pour des granges que pour des habitations. Il y a dans l'église un beau tableau d'autel que je serais tentée d'attribuer à l'ancienne école espagnole.

A 20 milles de là, sur le territoire de *San-Mateo*, le pays commence à devenir plus beau. Le mont *Diavolo*, haut de plus de 1000 mètres, domine les montagnes environnantes. De grands et gros arbres, où le chêne domine, forment comme des futaies de parc; des villas, des hôtelleries, des habitations de farmers, animent le paysage. Le sol n'est composé, il est vrai, que de sable et de poussière, où les chevaux enfoncent souvent jusqu'au jarret. Cependant je comprenais facilement que quand, après le temps des pluies, au printemps, les champs se couvrent de verdure, les fleurs s'épanouissent, le gazon perce de tous côtés, les arbres revêtent leur frais feuillage, cette contrée peut être réellement belle et agréable, et paraître magnifique au citadin peu gâté par le spectacle des beautés de la nature.

San-Clara, qui se touvait sur notre route, est un gentil petit endroit, avec une jolie église et un collége de Jésuites pour les garçons. La particule *San*, devant les noms de villes et de villages, prouve que la Californie faisait d'abord partie du Mexique catholique. Dans la plupart des grands villages on trouve de jolies églises et des écoles.

Une avenue d'arbres de 4 milles, plantée par les prêtres, va de Clara à San-José. Cette dernière ville est un peu plus considérable que San-Clara, et contient

1. On appelle ainsi tous les indigènes qui ne sont ni nègres pur sang ni indiens.

quelques centaines de petites maisons, dont la plupart sont nouvellement construites et habitées par des colons établis là depuis peu.

Nous poussâmes 4 milles plus loin, jusqu'à la grande ferme de M. Vischer. Cette ferme a 750 acres, et serait certainement comptée chez nous parmi les plus grandes. Ici, on ne la met pas tout à fait au nombre des petites; mais il y a des propriétaires qui remontent au temps du gouvernement mexicain, où le sol n'avait pour ainsi dire pas de valeur, et qui ont des terrains de 7 à 10 *leguas*[1] de long, sur 4 ou 6 de large. Le prix de ces propriétés augmente de jour en jour : des propriétaires, dont la terre valait à peine 50 000 dollars avant la découverte des mines d'or, sont aujourd'hui millionnaires. Ce qui élève beaucoup le prix des propriétés, c'est que le possesseur doit faire enclore son terrain, et cela, pour deux raisons : la première, c'est que tous les bestiaux, les chevaux, les mulets, les porcs, peuvent paître dans les endroits qui ne sont pas clos ; la seconde, c'est que les nouveaux colons peuvent bâtir des tentes ou des maisons, et faire des plantations dans les terres ouvertes sans demander la permission à personne. Le propriétaire, d'après les lois américaines, n'a pas le droit de faire sortir les intrus de sa propriété si elle n'était pas close, et, même quand il la fait entourer plus tard, l'expulsion est très-difficile, et ne s'exécute souvent qu'après des procès dispendieux, ou par la violence. Dans plusieurs endroits on se frappait et on se tirait des coups de fusil comme à la guerre. On ne peut se faire une idée de l'arbitraire et des violences des colons : plusieurs poussent la licence au point de prendre possession des huttes et des maisons qu'on cesse un moment d'occuper.

Ces enclos coûtent beaucoup dans un pays où la main-

1. Une *legua* équivaut à trois milles anglais.

d'œuvre est si chère. M. Vischer, par exemple, avait besoin, pour entourer sa propriété, de trente mille pieux de 2 mètres et demi de haut. Le prix de mille pieux était de 50 dollars pour les couper dans la forêt, de 30 pour les transporter et les épointer, de 20 pour les ficher en terre; si bien que l'enclos revenait à 3000 dollars.

A 12 milles de San-José se trouve une mine considérable de vif-argent ; nous devions la visiter : la voiture était déjà devant la porte; mais une pluie violente et continue fit tomber, dans le sens propre du mot, notre partie dans l'eau : les chemins étaient impraticables, et il fallut me contenter de la description que me fit M. Vischer.

L'entrée des galeries se trouve sur une montagne de 450 mètres de haut, et à 250 mètres de profondeur on revoit la lumière du jour. Le minerai contient de trente-cinq à quarante-cinq pour cent. La mine appartient à une société mexicaine, dont le capital d'exploitation est d'un million d'écus.

Cette mine est si riche, qu'elle pourrait suffire aux besoins du monde entier. Depuis qu'on l'exploite, c'est-à-dire depuis dix ou douze ans, le prix du vif-argent est tombé dans le Pérou de 80 à 50 dollars.

Le temps ne s'éclaircit pas encore le lendemain, et il ne nous resta autre chose à faire qu'à renoncer à la partie la plus intéressante du voyage, la visite des mines, pour retourner à la ville dans des omnibus bien fermés.

Quelques jours avant mon départ de San-Francisco, les journaux apportaient une nouvelle fort extraordinaire de la Basse-Californie, qui fait encore partie du Mexique.

Une cinquantaine d'Américains étaient partis de San-Francisco, sur une chaloupe, et avaient abordé à *Felipe*, dans le district de *Sonora*, y avaient planté un drapeau, et avaient pris formellement possession du pays. Le petit peuple libre, qui ne s'attendait pas à une semblable invasion de pirates, n'avait pas d'armes : *Guaymas* ne se

défendit presque pas, d'autant plus que les pirates avaient dit n'être que l'avant-garde de forces considérables. Les cinquante Américains restèrent donc victorieux, et déclarèrent un pays qui avait une population de 10 000 âmes indépendant du Mexique.

La cause de cette expédition illégale était la soif de l'or : car le bruit s'était répandu à San-Francisco qu'il y avait dans ce pays des mines très-considérables d'or et d'argent.

Et que dit-on à San-Francisco de cette piraterie ? Les uns prirent le parti des pirates, les autres virent là un coup de génie !

La veille même de mon départ, le 15 décembre, sans obstacle de la part du gouvernement, une bande de deux cent cinquante-six pirates partit pour aller aider la première à Sonora. Comme je l'appris plus tard, cette expédition ne réussit pas. Le gouvernement mexicain envoya des troupes contre ces aventuriers, avec ordre de les tuer partout où on les trouverait, et quelques-uns seulement purent échapper.

La compagnie des lignes de bateaux à vapeur allant à *Panama* me donna, sur la simple demande de M. Mathes, un de ses employés, une carte de libre passage de San-Francisco à Panama.

Le 16 *décembre* dans l'après-midi, je me rendis, accompagnée de la famille Morton, qui m'était devenue très-chère, à bord du magnifique vapeur *Golden Gate*, commandé par le capitaine Isham, et à quatre heures on leva l'ancre.

De ma vie je n'ai vu un plus beau vaisseau. Il était de la force de 8000 chevaux, ou de la capacité de 2500 tonneaux, et contenait facilement huit cents, et, en cas de besoin, mille passagers. Il brûlait quinze tonnes de charbon par jour, et avait une vitesse de

douze milles à l'heure. Sa longueur était de 90 mètres, sa plus grande largeur de 22. Le salon principal avait 40 mètres de long. On pouvait comparer ce vapeur à un grand palais. Il avait quatre étages, dont deux au-dessus de l'eau.

Il y avait le long du bord de larges galeries sur lesquelles s'ouvraient de grandes portes et de grandes fenêtres. Les premières places étaient parfaitement organisées, sous tous les rapports, ainsi que les secondes; les troisièmes elles-mêmes étaient parfaitement bien dans leur genre. La table, qui était la même pour les premières et les secondes, était fort bien servie : les mets étaient très-bien apprêtés. Deux fois par jour nous avions du pain frais. Mais si le vaisseau se distinguait par sa commodité et sa magnificence, le capitaine et les officiers du vaisseau ne se distinguaient pas moins par leurs manières prévenantes et polies envers les passagers, et ce fut avec joie qu'à notre arrivée à Panama, nous rendîmes à ces messieurs un témoignage public de reconnaissance.

17 *décembre*. Nous longeâmes les îles *San-Catarina*, *Saint-Clément*, *San-Barbara* et *San-Anacapa*. Il y avait quinze jours, le beau vapeur *Winfield-Scott*, de 2500 tonneaux, avait échoué contre cette dernière île. La nuit était très-sombre et chargée de brouillards : le capitaine commit la grande imprudence de ne pas tourner les îles, mais de passer entre elles et la terre, malgré le temps qui eût dû l'en dissuader. Heureusement aucun homme de l'équipage ne périt; mais le vaisseau coula si rapidement, qu'on n'eut le temps de rien sauver des bagages, et qu'on put à peine enlever les lingots d'or et la moitié des dépêches.

Nous passâmes aussi par la passe étroite; mais la lune nous éclairait de tous ses rayons, et la mer était si tranquille, qu'on eût dit qu'elle dormait, ou rêvait tout au plus des malheurs qu'elle cause de temps à autre.

18 *décembre*. Le matin, nous nous arrêtâmes une demi-

heure à *San-Diego* pour déposer quelques voyageurs; mais nous étions si éloignés de la côte que je n'aperçus qu'une petite partie de la nouvelle ville bâtie par les Américains, et que je ne pus rien distinguer du tout de l'ancienne ville des Mexicains, qui se trouve à 4 milles plus loin dans les terres.

Dans le voisinage de San-Diego s'élève une haute chaîne de montagnes, dont les cimes atteignent la région des neiges. La côte, que nous n'avions pas encore perdue de vue, et les montagnes sont couvertes d'une végétation peu abondante.

19 *décembre*. Nous nous éloignâmes du continent, et nous nous rapprochâmes au contraire de l'île considérable de *Cerroo* et de la petite île de *Bonnitos*. La première a 26 milles de long, paraît belle et fertile, mais est encore inhabitée, parce que, dit-on, elle manque d'eau. Bonnitos est un rocher à plusieurs pointes, qui n'a ni arbres ni verdure, mais seulement une herbe rare.

20 *décembre*. Nous naviguâmes en pleine mer une grande partie de la journée; nous passâmes le cap *Lazaro*, et nous entrâmes dans la baie de *Madeleine*.

21 *et* 22 *décembre*. Nous voguâmes toujours en pleine mer.

Depuis quelques jours déjà le mauvais temps de la Californie commençait à céder à l'influence de la chaleur. A chaque tour de la roue on sentait l'approche des contrées tropicales. On quitta successivement tous ses vêtements d'hiver. Le soir, le pont formait un beau lieu de réunion : on s'y rassemblait, on s'y promenait en long et en large; des groupes plus ou moins nombreux se formaient, les enfants sautaient et jouaient. Toute la scène était richement éclairée par la pleine lune et par des milliers d'étoiles.

Certes, je me souviendrai toujours avec beaucoup de plaisir de mon voyage sur ce palais d'eau.

La société se composait principalement d'Américains,

et je dois dire encore une fois que ces messieurs étaient en général très-polis et très-complaisants envers les personnes de mon sexe. Dans aucun pays je ne vis rien de semblable. Les hommes du peuple, les enfants de dix ans, se conduisaient comme l'Européen le mieux élevé. Tout se faisait de la manière la plus convenable. Personne ne venait au salon avec un cigare allumé, ne mâchait du tabac ni ne crachait par terre; nul ne donnait le moindre sujet de plainte. Cette conduite me surprenait d'autant plus que l'on ne peut pas trouver de société plus mélangée que celle des voyageurs qui vont en Californie ou qui en reviennent. C'était surtout à table qu'on pouvait facilement remarquer ce mélange. Le mineur enrichi, l'artisan, le mercier étaient assis à côté du négociant et du spéculateur en grand. Ces hommes mettaient leurs coudes sur la table au dessert, portaient aux plats des mains qu'on aurait reconnues à cent pas pour être habituées à manier seulement la pelle et la pioche. J'avoue franchement que je me trouvais beaucoup plus à l'aise que sur les bateaux anglais qui vont d'Europe aux Indes, et où il y avait dans les premières un luxe de toilette plus grand encore que celui des dames dans les petits voyages de San-Francisco à Sacramento et à Mary's-Ville, si bien qu'on se fût dit absolument au bal. Ici, les dames étaient convenablement mais simplement mises. L'Américain ne fait pas encore attention si l'on mange avec sa fourchette ou avec son couteau, si on s'assied, si on marche, si on se tient autrement que lui. Il n'a pas ce travers et cette petitesse de l'Anglais, qui regarde comme grossière et mal élevée une personne qui ne fait pas tout absolument comme lui.

23 *décembre*. Nous entrâmes dans la jolie baie d'*Acapulco*. Les montagnes qui l'entourent ne sont ni élevées, ni couvertes d'une aussi riche verdure que dans l'archipel Indien; mais elles sont magnifiques en comparaison des dunes de sable désertes de la Californie. Le cocotier au

feuillage élevé, le *mangoustan* aux larges feuilles, le bananier aux fruits délicats, et d'autres arbres ou arbustes bordent une partie de la mer et couvrent les montagnes.

Ici, pour la première et probablement la dernière fois, je mis le pied sur le sol mexicain.

La petite ville d'Acapulco est située dans un fond accidenté, au coin de la baie, et tellement cachée qu'on l'aperçoit à peine du bateau. En revanche, le fort se présente d'une manière magnifique à la pointe d'une colline qui s'avance beaucoup dans la mer. La petite ville a 1500 habitants et un aspect très-misérable. Les maisons sont faites de bois, d'argile ou de briques séchées au soleil, et n'ont qu'un rez-de-chaussée avec des fenêtres bien barricadées. L'intérieur a une apparence un peu plus agréable. Les chambres sont grandes, aérées, et la cour est entourée de vérandas, dans lesquelles les habitants prennent leurs repas et passent la plus grande partie de la journée.

Sur la place qui sert de marché, et qui est défigurée par une grande quantité de pauvres baraques, s'élève une assez jolie petite église catholique couverte de tuiles séchées au soleil. Les Espagnols semblent aimer ce genre de matériaux : toutes leurs constructions en sont faites.

Le village entier avait l'air d'être en ruine : un violent tremblement de terre avait plus ou moins endommagé les constructions, le 4 décembre de l'année précédente. Plusieurs des maisons de brique s'étaient en partie écroulées. Heureusement cet accident arriva à neuf heures du soir : tout le monde était encore éveillé, et l'on put se sauver sans que personne pérît. Le fort, où je montai pour avoir la vue de la baie et du pays, avait beaucoup souffert : ses remparts de pierre et ses murs étaient en partie lézardés et écroulés.

Acapulco est célèbre pour ses perles, qu'on va chercher dans les différentes îles des environs, à une distance de 20 à 30 milles. La pêche des perles se fait de la manière la

plus simple. Les pêcheurs se munissent d'un couteau et d'un panier, plongent dans la mer à une profondeur qui varie souvent de 15 à 25 mètres, détachent ces coquillages qui appartiennent à l'espèce de l'huître, et que l'on mange, et remontent au bout d'une ou deux minutes à la surface de l'eau avec ou sans butin. Le seul danger qu'ils courent est d'être attaqués par les requins qui infestent la côte; mais ils savent leur échapper avec assez d'adresse. Ils portent toujours avec eux, comme ils me le dirent eux-mêmes, un long morceau de bois arrondi qu'ils plongent dans la gueule béante du requin, quand ils ne peuvent lui échapper en nageant ou en plongeant : pendant que l'animal se débarrasse de ce bâillon, le plongeur a le temps de s'éloigner de son dangereux voisin.

On ouvre l'huître et l'on trouve la perle dans l'animal, et non, comme beaucoup de personnes le croient faussement, dans la coquille; celle-ci ne renferme que ce qu'on appelle la nacre. Dans beaucoup de coquillages il y a des excroissances qui ressemblent à des perles mal formées. Ces excroissances, comme celles des feuilles et des plantes, proviennent d'animaux étrangers. Quoique chaque huître renferme de la matière à perle, et contienne quelquefois jusqu'à huit ou neuf perles, il faut un grand nombre d'huîtres pour que le pêcheur ait le bonheur de trouver une perle bien formée et pure. Plus les huîtres renferment de perles, moins elles valent. On pense que les perles sont produites par une maladie de l'animal : quand une huître en contient plusieurs, on ne la mange pas, parce qu'on la croit nuisible à la santé.

Les perles des côtes du Mexique et de la Grenade se distinguent par la pureté de leur eau. On les vend très-cher, même sur le lieu de la pêche.

Je vis aussi à Acapulco de très-belles fleurs artificielles faites avec de tout petits coquillages, et de gracieuses petites figures en cire très-exactes, représentant les Mexi-

cains dans leur costume et occupés aux travaux de la maison. Les figures de cire viennent de la ville de Mexico.

On ne peut rattacher les habitants d'Acapulco à aucune race : ils sont formés du mélange des Aborigènes et des nègres avec les Espagnols qui se sont emparés du pays il y a plus de trois cents ans. Suivant qu'ils se rapprochent plus ou moins par le mélange de l'une ou de l'autre de ces nations, leur couleur est brune, blanche ou noire. On observe la même variété dans les physionomies.

Nous nous arrêtâmes six heures dans le pays et nous remontâmes à bord, où nous causâmes longtemps avec les jeunes plongeurs qui entouraient le bateau de tous côtés et criaient aux voyageurs de jeter de l'argent à la mer : ils montraient une grande habileté à le saisir. Les enfants se familiarisent de bonne heure avec la mer pour devenir habiles à la pêche aux perles.

Depuis Acapulco nous nous tînmes toujours en pleine mer, et nous ne revîmes la terre que peu de temps avant d'arriver à *Panama*.

24 *décembre*. Nous passâmes la sainte soirée aussi tranquillement que les autres : le jour de Noël on porta beaucoup de toasts à table avec du champagne et d'autres vins.

28 *décembre*. Aujourd'hui nous aperçûmes de nouveau la terre : elle se montra d'abord sous la forme de hautes montagnes qui s'affaissèrent bientôt pour faire place à de vastes plaines. Ici encore la végétation n'était pas des plus luxuriantes : les plaines étaient nues par endroits. A neuf heures du soir nous arrivâmes devant Panama. Nous avions fait les 3300 milles de San-Francisco à Panama, sans y comprendre notre temps d'arrêt, en douze jours et dix-neuf heures.

29 *décembre*. Dès quatre heures du matin, la vie et le mouvement commencèrent sur notre palais d'eau. Chacun se dépêchait d'aller à terre, afin de choisir les meilleurs

mulets pour le passage de l'isthme. Je descendis aussi de bonne heure, quoique je n'eusse pas l'intention de passer l'isthme ; mais la terre est toujours la terre : on préfère un sol ferme au meilleur navire.

J'eus le bonheur de trouver chez le docteur Autenrieth une réception cordiale.

La première course que je fis fut d'aller à la place, où je trouvai tous les passagers réunis et se préparant à partir. Tout le monde arrivait en hâte ; on se pressait les uns contre les autres ; la place était encombrée de voyageurs, de mulets, de chevaux, de porteurs et de bagages. Les personnes aisées étaient montées sur des chevaux, les petits enfants étaient portés sur les bras, les pauvres suivaient à pied, le bagage était chargé sur des mulets.

La largeur de l'isthme est d'un peu plus de 100 milles; on en fait 23 sur des mulets, 40 environ en bateau, et le reste par un chemin de fer nouvellement établi. Ce petit voyage, comme tout dans ce pays-là, revient à un prix fort élevé, parce que la grande affluence rend tout très-cher. Ainsi, par exemple, le trajet de 3 milles pour aller du vapeur à terre coûtait deux dollars par tête ; il fallait payer un demi-dollar pour se faire porter à terre depuis la chaloupe, qui ne pouvait pas arriver jusqu'au rivage à cause de la marée basse, et autant pour le transport du bagage. C'est encore pis lorsqu'on veut aller à bord d'un vaisseau : on vous demande souvent le double et le triple. C'est un grand tort de la part de l'administration des vapeurs de ne pas prendre des mesures pour faire cesser ce pillage.

La location d'un mulet pour les 23 milles coûtait, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de voyageurs, dix-huit écus : quand les voyageurs sont plus nombreux, elle coûte jusqu'à vingt écus et plus. Une place sur le bateau coûte cinq écus, le chemin de fer perçoit huit écus, le bagage est coté à vingt *cents* par livre, si bien

que ce petit voyage, sans la nourriture et le coucher, ne revient pas à moins de quarante écus.

La position de Panama[1] est belle, les campagnes d'alentour sont riches et fertiles. De petites îles et des rochers, entre autres *Taboga*, *Taboguilla*, sortent de tous côtés de la mer : une chaîne de montagnes, dont le point le plus élevé, *l'Añéon*, a 175 mètres de haut, s'avance jusqu'au bord de la mer. La chaîne de montagnes du Mexique et de la Nouvelle-Grenade est déjà ici très-abaissée; on l'aperçoit dans le lointain.

La ville compte, avec les faubourgs et les environs, à peu près 10 000 âmes. Elle a des fortifications considérables, qui, du côté de la mer, sont défendues par une demi-douzaine de canons et quelques mortiers. Il y a trois places : la place principale se distingue par sa grandeur, sa propreté, et par la cathédrale qui a une jolie façade. Ce qui me faisait beaucoup de plaisir, c'était de voir les rues débarrassées des vieux vêtements, des chiffons, des chaussures, des chiens morts, des rats, des chats et autres saletés qu'on rencontrait à chaque pas à San-Francisco. Les habitations me plurent beaucoup, quoiqu'elles n'eussent ni beaux ameublements, ni tapis, ni autres décorations : on pouvait y respirer librement et s'y mouvoir.

La ville abonde en églises et en chapelles; on en compte plus d'une douzaine qui servent et une grande quantité qui tombent en ruine. Si les églises suffisaient pour rendre les hommes bons, les habitants de ce pays devraient être parfaits.

La plus grande église est la cathédrale; la plus ornée est celle qu'on appelle l'église des nègres. On a mis beaucoup d'ornements d'argent dans cette dernière ; mais tout

1. Panama est la ville la plus importante et le port de mer le plus considérable du district du même nom, dans la république de la Nouvelle-Grenade, qui compte plus de 2 millions d'habitants, et dont la capitale, *Bogota*, est située dans l'intérieur des terres.

cela est sans goût et sans élégance. Les statues de bois des saints sont sculptées et peintes d'une manière affreuse; elles ont sur la tête des cheveux d'hommes, et sont si bizarrement accoutrées de soie, de velours et de dentelles, qu'on en est tout stupéfait.

Le dimanche, pendant la grand'messe, il y eut beaucoup de musique et de chants, mais qui écorchaient tellement les oreilles, qu'après cette exécution musicale, la musique malaise m'aurait certainement plu; aussi je rétracte mon jugement trop sévère sur cette dernière. Les mélodies de la procession étaient si gaies que je me serais plutôt crue au théâtre qu'à l'église.

Déjà, dans mes précédents voyages au Chili et au Brésil, j'avais remarqué que beaucoup de prêtres de ces pays sont placés si bas par l'instruction, et trop souvent même par le caractère, qu'on devrait leur confier toute autre chose que le culte de Dieu et l'éducation du peuple. Ils ne jouissent d'aucune considération, d'aucun respect. Mais allez à Batavia ou à Padang, vous y trouverez des hommes qui s'acquittent de leurs fonctions d'une manière véritablement digne, et qui jouissent de la considération générale. Si le nombre des bons prêtres n'était pas si petit dans l'Amérique espagnole et portugaise, l'éducation et la moralité du peuple ne seraient pas aussi déplorables qu'elles le sont malheureusement.

Les plus belles ruines sont l'ancien collége, avec sa chapelle, et l'église Saint-Domingue : tous deux fourniraient de beaux dessins. Ils ne sont pas encore tellement détruits qu'on ne puisse distinguer en partie la beauté de leur forme, la hardiesse des coupoles et la hauteur des portiques. De gracieuses plantes grimpantes montent le long des murs à moitié écroulés; des bananiers, des buissons, des fleurs, couvrent le sol et poussent entre les fenêtres et les portes délabrées. Dans les ruines de l'église Saint-Domingue, il y a un arc de voûte remarquable par

sa construction particulière, et qui attire l'attention de tous les connaisseurs. Sa courbure est si faible, que sur 9 mètres de long il a tout au plus 1 mètre de haut.

Le peuple de Panama est formé du même mélange d'Espagnols, d'Indiens et de nègres, que celui d'Acapulco. Parmi les métis, il y a beaucoup de jolis hommes avec de beaux cheveux, de beaux yeux et de belles dents. On vante aussi leurs petites mains et leurs petits pieds. Ils sont petits, il est vrai, mais rarement beaux : les os ressortent trop, comme chez les Malais; les formes arrondies manquent, et les doigts sont un peu trop longs.

Depuis qu'une si grande foule de voyageurs traverse l'isthme, le peuple réalise des gains si considérables qu'il ne manquerait de rien s'il voulait travailler : mais il est indolent et paresseux comme dans tous les pays chauds; il préfère la pauvreté et la malpropreté au travail. Sa principale nourriture consiste en riz et en fruits. Il aime beaucoup le porc frais et le bœuf séché. Ce dernier vient surtout de *Buenos-Ayres*. On le coupe en bandes longues et étroites et on le vend à l'aune.

Le costume du peuple est le costume européen. L'homme porte la culotte et la jaquette, la femme une longue robe traînante, fort échancrée, avec une ou deux garnitures si hautes qu'elles descendent bien au-dessous de la poitrine. Ce costume irait assez bien s'il était propre et soigné ; mais la robe est attachée d'une façon si lâche, qu'elle glisse souvent de dessus une épaule qu'elle laisse à découvert ainsi que la poitrine, tandis qu'elle couvre presque le cou du côté opposé. Les femmes se servent de leurs larges falbalas pour essuyer la sueur de leur figure, se moucher et épousseter partout. Les deux sexes portent de petits chapeaux de paille ronds, posés avec beaucoup de coquetterie. Ils ne vont pas très-bien aux femmes, parce qu'ils sont trop petits et tiennent à peine sur leurs nattes.

Les femmes et les jeunes filles aiment à mettre des fleurs dans leurs cheveux : lorsqu'elles n'ont pas de fleurs fraîches, elles les remplacent par des fleurs artificielles. Hommes et femmes ont une grande passion pour le cigare : on voit des enfants de dix ans le cigare à la bouche. Une particularité assez remarquable, c'est que, lorsqu'ils sont occupés à travailler, ils mettent la partie allumée du cigare dans la bouche : c'est un moyen de le faire durer plus longtemps. Je n'aurais pas fait attention à cette singularité, si le docteur Autenrieth ne me l'eût signalée.

Le divertissement favori du peuple est, dit-on, les combats de coqs : cependant le goût ne m'en parut pas poussé bien loin, puisque je ne vis ni coqs dressés, ni combats.

Des établissements publics de Panama je ne visitai que les hôpitaux : il y en a deux, l'un pour les indigènes, l'autre pour les étrangers. Le premier a été fondé par le gouvernement, et le second par les Européens. L'hôpital des indigènes est au-dessous de toute critique. Il ne se compose, à proprement parler, que d'un long et large corridor, tout ouvert d'un côté, dans lequel l'homme attaqué d'une maladie contagieuse est placé à côté d'un homme légèrement malade. La malpropreté et la misère sont les caractères distinctifs de ce lieu, qui ressemble plutôt à une prison qu'à une maison de santé. Son aspect seul suffirait pour tuer toute autre personne que l'indigène, qui est accoutumé à la plus grande saleté et à la plus profonde misère. Je vis là une douzaine d'hommes qui avaient, la plupart, les yeux malades, des ulcères épouvantables et des maladies de peau. Ils étaient pansés de la manière la plus dégoûtante, et se blottissaient sur un sol non parqueté.

L'hôpital des étrangers offre un tout autre aspect. On n'a employé pour le construire qu'une carcasse de vais-

seau ; mais tout est beau, propre, bien tenu, et les malades y sont parfaitement soignés.

Dans mes courses aux environs de Panama, je fus grandement récompensée d'une excursion au mont *Anéon*. On peût arriver très-facilement à son sommet en une heure, et l'on y jouit de la vue la plus ravissante : on pourrait y rester en contemplation pendant des heures entières. On domine toute la ville, dont une partie s'avance beaucoup dans la mer : au fond du tableau s'étend une grande vallée riche et fertile, coupée par un cours d'eau. Malheureusement des bois et des buissons couvrent encore la plus grande partie du fond. D'un côté le vaste Océan avec ses îles et ses îlots sans nombre, et de l'autre des chaînes de collines et de montagnes, présentent l'aspect à la fois le plus agréable et le plus imposant. Je n'ai jamais joui en Californie d'un semblable spectacle, quoique j'y aie parcouru des étendues considérables.

Il est fâcheux que Panama soit si malsain et que le climat y soit si chaud. L'étranger y est facilement pris de fièvres tenaces et malignes, qui souvent lui donnent la mort. On les attribue au peu de culture du pays; en effet, la plus grande partie de cette vaste et belle vallée n'est qu'un fond marécageux.

CHAPITRE XV.

Voyage à Lima. — Les vapeurs anglais. — Guayaquil. — Callao. — Les émigrants allemands. — Lima. — Églises et édifices publics. — Les Péruviennes. — Tremblement de terre. — Manque de sûreté. — Les bains de Chorillos. — Les ruines du temple du soleil Pachacamac. — La hazienda San-Pedro.

Le 7 janvier 1854[1], je me rendis de Panama à *Lima* sur le vapeur *Bolivia*, de 750 tonneaux, commandé par le capitaine Straham.

Une compagnie anglaise jouit encore jusqu'ici de l'avantage d'exploiter seule, sans concurrence américaine, la ligne de Panama à *Valparaiso*. Il en résulte que les prix sont très-élevés, et que l'on prend bien peu de soin des voyageurs. Quel que soit l'enthousiasme avec lequel l'Anglais parle toujours de la philanthropie, il montre cependant des sentiments tout opposés sur ses vapeurs. Je verrais avec un plaisir infini se constituer une compagnie américaine. Bien qu'on reproche aux Américains de ne songer qu'aux dollars; sur leurs vaisseaux, je les préfère de beaucoup aux Anglais.

Je me contenterai de donner ici une petite esquisse de l'organisation de ce vapeur.

Les cabines de première classe, surtout celles des dames, sont si étroites, qu'elles ne peuvent s'habiller et se déshabiller que l'une après l'autre. Quand les cabines sont occupées, celles qui surviennent couchent dans la salle à manger, car on accepte tous les voyageurs qui

1. Je célébrai la fête du jour de l'an à Panama, chez le docteur Autenrieth.

se présentent. Quand la salle à manger est remplie, on entasse les passagers sur l'avant du pont, dans une chambre propre et jolie, il est vrai, mais qui n'est pas divisée en cabines ; de simples rideaux séparent les lits. On assigne ces places aux deux sexes, quoique l'Anglais, dans son propre pays, soit si chatouilleux que, sur plusieurs lignes de chemins de fer, il ne permette pas à un homme d'entrer dans les salles d'attente des dames. Mais toutes les considérations se taisent partout où il y a de l'argent à gagner.

La nourriture était très-bonne, le capitaine extrêmement complaisant et prévenant.

La seconde classe est organisée d'une façon exécrable; c'est un trou où l'on descend, non pas par un escalier, mais par une échelle. On n'a ni lits, ni coussins, ni tapis. Celui qui a envie de se coucher peut s'étendre sur le parquet, qui est nu et sale. Tout l'ameublement consiste en une longue table et un long banc ; la nourriture se compose des restes desservis de la table de première classe. Quant aux serviettes, couteaux, fourchettes et verres, on en manque complétement : ce serait du luxe. Les voyageurs font eux-mêmes le service des domestiques.

Pour les places de troisième classe, elles sont sur le pont, qui n'est pas même couvert d'une toile pour garantir les pauvres passagers contre la pluie ou le soleil des contrées tropicales. C'est vraiment un traitement bien philanthropique. Quel contraste avec le vapeur américain *Golden Gate*, où le passager même du pont trouve une cajute spacieuse, un bon lit et une excellente nourriture, sans payer plus cher que sur le vapeur anglais!

Jusqu'au 11 janvier, nous voguâmes toujours en pleine mer. Le 10, nous passâmes l'équateur à midi, sans souffrir le moins du monde de la chaleur. Le capitaine, qui faisait déjà depuis plusieurs années le trajet de Panama à Valparaiso, m'assura qu'il n'avait jamais trouvé la tempé-

rature trop chaude le long de la côte; car, disait-il, le ciel est presque toujours couvert, ce qui diminue l'ardeur du soleil.

Le 11 janvier, nous entrâmes dans le golfe de *Guayaquil*, et nous aperçûmes la terre de la république *Ecuador*. On remarque une saillie formée d'une colline de rochers aplatie, à laquelle la terre ferme se rattache par d'immenses plaines désertes. Plus tard, nous passâmes près d'un long rocher, appelé l'*Homme mort*, à cause de sa conformation étrange.

12 *janvier*. Nous arrivâmes de grand matin dans la petite ville de Guayaquil, située sur le beau fleuve de *Guaya*, à 50 milles en amont.

Guayaquil, qui a 12 000 habitants, est le premier port et la seconde ville du pays. La capitale, *Quito*, est au delà du *Chimboraço*, à une hauteur de 3000 mètres.

La position de Guayaquil est très-jolie. Le fleuve a plus d'un demi-mille de largeur; les environs sont très-fertiles; une belle chaîne de montagnes bien boisée apparaît dans le fond. A l'extrémité de l'horizon, on voit poindre les imposantes Cordillières. Quand il fait tout à fait clair, on découvre, dit-on, le Chimboraço, qui a 6300 mètres de haut.

Je trouvai l'architecture des maisons très-convenable. Presque toutes d'un étage, elles ont sur la rue de larges galeries qui reposent sur des colonnes, ou des portiques sous lesquels on se promène et où l'on trouve en tout temps un abri contre le soleil. Les appartements sont spacieux et entourés également, du côté de la cour, de larges galeries. Les chambres sont hautes et aérées. La chaleur est très-forte à Guayaquil.

Ma première visite dans les villes est ordinairement pour les bazars et les marchés publics; on a ainsi un aperçu général du peuple et des produits du pays. Aussi je profitai de notre court séjour à Guayaquil pour visiter le

grand marché situé près du fleuve. Je fus surprise de l'abondance des provisions qui y étaient étalées. On y voyait des bateaux chargés d'ananas[1] et de fruits, du blé de toute espèce, du riz, du maïs, des légumes, des racines de *jam*, de la viande, du poisson, de la volaille, des œufs, du chocolat, etc. Tout est ici infiniment meilleur marché qu'à Panama; cependant on n'y trouve pas non plus de monnaie de cuivre. La plus petite monnaie d'argent est un *quarto medio*, ou 2 cents et demi; mais on en voit si peu qu'on pourrait dire qu'elle n'a pas cours.

13 *janvier*. Vers le soir, nous arrivâmes à *Payta* (dans le Pérou), triste et misérable hameau. Aussi loin que peut porter la vue, on ne découvre pas un brin d'herbe, et bien moins encore un bosquet ou un arbre. Les quelques maisons ou huttes à toit plat, construites en joncs et cimentées avec de la terre glaise, se distinguent à peine des sables qui les entourent. Le pays est accidenté et généralement sablonneux.

Nous nous y arrêtâmes quelques heures comme à Guayaquil. Le bon capitaine Straham m'emmena partout avec lui à terre. Je n'eus rien de plus pressé que de monter sur quelques collines hautes de 9 à 12 mètres, dans l'espoir de découvrir, au moins dans le lointain, quelque verdure; mais ce fut en vain. De petits monticules, s'élevant en étages, faisaient partout suite à ce morne et horrible désert. L'eau potable est apportée de 14 milles sur des ânes. Le linge à laver est envoyé à d'aussi grandes distances. Pour apercevoir quelque trace de végétation, il faut aller à 21 milles, sur les bords d'un fleuve. Et c'est dans un pareil endroit que des hommes peuvent s'établir!

14 *et* 15 *janvier*. Nous vîmes souvent la terre avec le même caractère triste et monotone : d'un côté, de basses

1. Ces ananas n'ont pas un goût aussi doux et aussi aromatique que ceux de l'archipel des Indes Orientales.

côtes; de l'autre, des collines et des montagnes; partout, l'image du désert et de la désolation.

16 *janvier*. *Casma*, place de débarquement près de la mer, avec quelques misérables huttes couvertes de feuillage et offrant un abri aux passagers qui attendent le vapeur. La ville elle-même est située à 6 milles dans l'intérieur des terres.

Ici se montrent des montagnes plus élevées, mais elles sont également tristes et arides.

Nous ne nous arrêtâmes qu'une heure pour prendre des passagers et des marchandises. Plus nous approchions de Lima, plus le pont prenait l'aspect d'un bivouac. Le nombre des passagers augmentait considérablement; on dressait des tentes supplémentaires; des caisses, des coffres et des paniers encombraient tout à tel point qu'il restait bien peu de place pour les passagers. Les cabines étaient également pleines à y étouffer. Ce qu'il y avait de plus désagréable, c'est que, malgré un calme plat, le mal de mer faisait plus de victimes que je n'en avais vu nulle part ailleurs.

Les dames et les demoiselles arrivaient à bord en grande toilette; partout on entendait le frôlement des robes de soie et des beaux crêpes de Chine; les perles et les pierreries ne manquaient pas non plus; les servantes elles-mêmes avaient des souliers brodés et des bas de soie. Beaucoup de ces femmes richement parées portaient un petit chapeau de paille rond, comme les hommes, ce qui était affreux. Ce luxe et cet éclat ne faisaient cependant pas beaucoup d'effet : tout était arrangé sans goût, et les couleurs trop tranchées n'allaient pas bien ensemble. Les Péruviennes ont le pied très-joli et très-bien fait. Elles changent, me disait-on, deux fois par semaine leurs chaussures, et elles ont autant de peine à se chausser que notre monde *fashionable* à se ganter. Elles renversent l'empeigne de la moitié du soulier, et

la relèvent ensuite avec beaucoup d'effort par-dessus le talon.

17 *janvier*. Nous eûmes sans cesse devant nous de hautes montagnes arides, qui s'élevaient davantage à mesure que nous approchions de *Callao*.

On fit une courte halte à *Huacho*, petite ville fortifiée, entourée d'un désert comme Payta. Le capitaine avait hâte d'atteindre Callao, où nous aurions dû arriver dès la veille. Mais le vapeur marchait très-lentement; nous ne faisions guère en moyenne que 6 milles par heure. Comme on n'a pas de concurrence à redouter, on ne se gêne pas et on ne se sert que de vieux vapeurs : il faut bien que le voyageur s'en contente.

Callao est le port le plus important du Pérou. La rade est embellie par la masse des montagnes dont elle est entourée; mais la végétation y manque également.

A la première vue, la structure de la petite ville de Callao, avec ses 7000 habitants, me rappela un peu l'Orient. Les maisons, recouvertes d'un toit plat en forme de terrasse, ne se composent que d'un rez-de-chaussée, ou tout au plus d'un seul étage avec des croisées pratiquées d'une manière irrégulière, ou bien seulement avec des balcons en treillage de bois très-serrés, suspendus après le mur et formant comme des cloisons.

Les murs sont construits en briques séchées au soleil, ou bien en roseaux crépis de terre glaise. Les chambres sont un peu sombres, car elles ne reçoivent d'ordinaire de jour que d'une croisée, et quelquefois seulement d'un châssis qui aboutit à la terrasse. Ces châssis ont, au lieu de carreaux, des treillages en bois munis de volets ; on les ouvre et on les ferme au moyen d'une corde qui pend jusqu'au bas de la chambre.

La forteresse, qui, depuis la déclaration d'indépendance du Pérou, porte le nom d'*Independenzia*, est assez importante. Elle forme un octogone régulier; elle est grande,

bien conservée, entourée d'un fossé large et profond qui, au moyen d'une communication avec la mer, peut être submergé.

Je ne restai qu'un seul jour à Callao. Avant tout, je visitai, selon mon habitude, le marché, qui, par la variété et la richesse de ses produits apportés des deux hémisphères, m'étonna encore plus que celui de Guayaquil. Les Cordillières, très-rapprochées de Callao, offrent à leurs différents étages, pour ainsi dire, la réunion de tous les climats; et c'est ainsi qu'on voit à côté d'un raisin doré la grenadille d'un jaune clair ; à côté de la pêche, la *mangouste*; à côté de l'abricot ou de la pomme, la platane ou la *chirimoya*.

Ce dernier fruit, que les Anglais appellent *custod apple*, est considéré par plusieurs voyageurs comme le roi de tous les fruits. Pour mon compte, je donnerais la palme à la mangouste que l'on trouve à Java ; elle est d'un goût infiniment plus délicat, et, de plus, saine et facile à digérer. La grenadille est le fruit d'une fleur de passion, et a presque le même goût que notre groseille à maquereau. Les pêches, les pommes et les abricots sont de beaucoup inférieurs à ceux de l'Europe; on ne les mange guère autrement que cuits. Il faut, sans doute, en attribuer la cause au peu de soins qu'on donne à leur culture : l'indigène est trop ennemi du travail, et on ne trouve que peu ou presque point de planteurs européens.

Quant aux diverses espèces de céréales, c'est l'orge et le maïs qu'on cultive le plus ; ils forment aussi la principale nourriture du bas peuple. Je fus surprise de trouver des épis de maïs tout noirs, mêlés à des épis jaunes, blancs, bruns et d'autres couleurs. Ce maïs noir ne se rencontre que rarement et en tout petits épis; on ne l'emploie que pour faire des pâtisseries.

Dans l'après-midi, je me rendis, non loin de la forte-

resse, à la place où s'élevait autrefois l'ancien Callao, détruit en 1746, à la suite d'un terrible tremblement de terre. Une partie s'enfonça dans la mer, l'autre tomba en ruine. Trois mille personnes périrent, dit-on, dans cette catastrophe. Mais on ne voit plus rien des ruines de l'ancienne ville; çà et là seulement quelques petits pans de murs ou quelques couches de briques. Plusieurs voyageurs ont prétendu que l'on apercevait encore la partie submergée : ce n'est là qu'une de ces exagérations romantiques si communes!

Une promenade plus agréable fut une excursion aux jardins et autres plantations situés dans le voisinage de Callao, sur la lisière d'un petit ruisseau. Quelque sablonneuse et déserte que soit la contrée tout autour, la vie et la végétation apparaissent cependant aussitôt qu'on trouve les moyens d'arroser. Quelques colons allemands, qui se sont établis dans cet endroit, sont parvenus à faire des récoltes très-productives. Ils cultivent surtout beaucoup de vignes qui grimpent sur la pierre, l'enveloppent comme un réseau, et s'élèvent à peine à un pied de terre.

Il y a à peu près deux ans, le gouvernement du Pérou adressa une demande officielle à l'Allemagne, et l'invita à lui envoyer des colons. Les conditions offertes étant avantageuses, plus de deux mille émigrants s'embarquèrent aussitôt pour la terre lointaine. Il en mourut près de la moitié en route. Les vaisseaux étaient surchargés, les provisions, ainsi que l'eau, mauvaises et corrompues, et ces malheureux étaient traités aussi mal que les esclaves qu'on amène d'Afrique. Arrivés au Pérou, les survivants trouvèrent qu'on les avait trompés de toute manière. Au lieu de leur assigner un climat favorable, on leur distribua des terrains près de Callao et de Lima, où la grande chaleur est mortelle aux colons européens. Les secours d'argent qu'on leur avait alloués étaient insuffi-

sants dans un pays où tout est si cher : aussi ces infortunés ne tardèrent-ils pas à tomber dans la plus profonde misère. Le consul de Hambourg à Lima, M. Rodewald, plaida leur cause avec chaleur, intervint auprès du gouvernement péruvien, demanda des secours en Allemagne, fit des collectes, et les soutint de son mieux de ses propres ressources. Néanmoins, la plupart de ces colons périrent, laissant des veuves inconsolables, et des enfants qui supportèrent naturellement mieux le climat, puisqu'ils ne s'occupaient pas, ou du moins très-peu, de la culture des champs. C'est une chose impardonnable à un gouvernement d'user de ruse et de mensonge pour engager des familles à émigrer, et de les livrer ensuite impitoyablement à leur cruelle destinée. Que ne puis-je faire entendre ma voix à tous les émigrants ! Avant de se décider à une démarche aussi importante, je leur conseillerais de se procurer d'abord des renseignements exacts et positifs sur le pays, le climat et les ressources qui leur sont offertes, et de ne pas se fier aveuglément aux trop brillantes promesses que leur font des agents cupides et sans conscience. Une fois le pauvre homme arraché à sa patrie, il ne lui est plus facile de trouver les moyens d'y retourner, et il reste attaché au sol où son malheureux destin l'a jeté. La faute en est souvent aussi aux colons. Beaucoup s'imaginent, en allant au Nouveau-Monde, que, comme dit le proverbe, les alouettes vont leur tomber toutes rôties dans la bouche. Trompés dans leur espérance, ils tombent dans la tristesse et l'abattement. Cependant le colon devrait, du moins dans les premières années, s'attendre à plus de travaux, de fatigues et de peines que dans son pays natal. Mais les hommes sont ainsi faits : ils ne savent jamais se modérer dans leurs désirs et leurs prétentions. J'ai vu, chez plus d'un colon émigré et établi depuis peu, la table couverte de belle viande, de beaux légumes, de bon pain, la cafetière et la théière deux fois par jour sur le feu ; et

cependant ils n'étaient pas contents. Et pourquoi? me demanderez-vous. C'est qu'ils étaient obligés de travailler comme dans leur pays. Et chez eux, cependant, tout en travaillant beaucoup, ils ne pouvaient se procurer cette excellente nourriture. Que de fois n'avaient-ils pas même assez de pommes de terre ou de mauvais pain pour apaiser leur faim !

Avant d'entrer à Lima, la capitale du Pérou, on me permettra de faire connaître ce pays en peu de mots.

On compte au Pérou, sur 2300 milles carrés, une population de 2 150 000 âmes; il est divisé en onze départements qui se subdivisent en soixante-trois provinces. Les revenus de l'État sont évalués à dix millions de dollars, que les dépenses absorbent. La dette publique est d'environ soixante millions de dollars. On n'applique qu'une très-faible partie des revenus à l'amortissement de cette dette.

Le pouvoir législatif est entre les mains du congrès, qui s'assemble tous les deux ans à Lima, et qui se compose de deux chambres : la chambre des sénateurs, au nombre de vingt et un, et celle des députés, au nombre de quatre-vingt-un.

Le pouvoir exécutif et le droit de nommer les ministres sont réservés au président, élu pour quatre ans. Le président actuel s'appelle José Rufino Echenique.

Cette forme de gouvernement est en vigueur depuis 1824, époque à laquelle le pays s'est soustrait à la souveraineté espagnole. La forteresse de *Callao* seule se défendit sous le général Bodin jusqu'au mois de février 1826, et se rendit à des conditions très-honorables. Bien que ce général eût fait preuve d'une très-grande bravoure, il n'en laissa pas moins une réputation détestable. On attribue sa longue défense à sa cupidité plutôt qu'à sa fidélité et à son attachement à son roi. On l'accuse d'avoir accaparé des provisions énormes de vivres, et, dans les moments de dé-

tresse, de les avoir vendues aux riches qui s'étaient réfugiés dans la forteresse, aux prix les plus exorbitants. On prétend que ces malheureux furent obligés de payer ces vivres presque au poids de l'or. Après la reddition de la forteresse, le général retourna en Espagne, sa patrie, chargé d'immenses richesses.

Depuis la déclaration de l'indépendance, il y a eu tant de révolutions dans le Pérou qu'une tranquillité de deux ou trois ans est regardée comme une chose rare, et que l'on ne fait déjà presque plus attention aux mouvements politiques. Toutes les révolutions ont été provoquées jusqu'ici par l'armée. Les officiers supérieurs, convoitant la dignité de président, cherchaient à gagner les soldats, et c'est ainsi que commençaient les troubles. Au moment de mon arrivée, le pays était encore soulevé, et cette révolution était la première qui eût été provoquée par les citoyens. Elle avait commencé l'année précédente au mois de septembre. Elle avait pour cause la mauvaise administration des revenus de l'État, qui s'étaient accrus considérablement depuis la découverte du *guano* (engrais d'oiseau) non-seulement dans les îles de *Chincha*, mais dans d'autres îles[1]; malgré cet accroissement de richesse, le gouvernement ne se préoccupait ni d'augmenter le bien-être général, ni d'amortir la dette publique. On reprochait au président actuel de détourner une grande partie des revenus du pays, tant à son profit qu'au profit de ses partisans. Pour y parvenir plus facilement, il avait publié que l'État payerait les mémoires non acquittés du temps des anciennes révolutions, les fournitures de vivres, satisferait aux demandes d'indemnités, etc. Ceux qui avaient à réclamer de telles créances n'y pensaient

1. On a calculé que, dans les îles de Chincha seules, il y a des provisions de plus de 12 millions de tonneaux de guano. Le gouvernement vend le guano pour son propre compte, en Europe et dans l'Amérique du Nord, et gagne, par tonneau, de 15 à 25 dollars.

déjà plus depuis longtemps. Beaucoup avaient ou perdu ou déchiré leurs papiers; d'autres étaient morts, et les héritiers manquaient de preuves. Cependant on leur faisait dire sous main qu'on reconnaîtrait facilement leurs réclamations; seulement on les engageait à indiquer des sommes plus fortes, afin que par une mesure apparente de justice on pût faire quelque réduction. Les agents du président et de son parti achetaient ces papiers en secret à vil prix, et par ces menées, comme par le maniement des deniers publics et par le commerce du guano, le président doit déjà avoir mis de côté plusieurs millions de dollars.

La révolution actuelle n'avait pas encore pénétré jusqu'à Lima. Le président avait encore pour lui les militaires; il soldait en outre, tant de la caisse de l'État que de sa cassette particulière, une légion d'espions qui, au moindre soupçon, se saisissaient d'une personne et la livraient au gouvernement. Beaucoup languirent dans les prisons, d'autres furent exilés du pays [1].

Il y a déjà bien des années que le Pérou a le malheur d'être gouverné par des fonctionnaires intéressés et cupides, qui ne songent à rien autre chose qu'à remplir leurs poches.

Le 19 janvier, je me rendis à Lima, où le consul de Hambourg, M. Rodewald, eut la bonté de m'inviter à venir demeurer chez lui. J'appréciai d'autant plus cette complaisance que l'on ne parle, pour ainsi dire, dans le pays que l'espagnol, langue avec laquelle je ne m'étais pas encore familiarisée.

De Callao à Lima (deux leguas ou six milles anglais), le trajet se fait depuis 1851 par un chemin de fer, dont la pente est si forte (135 mètres), que pour descendre de Lima à Callao on n'a pas besoin de vapeur. Ce qui me

1. J'appris plus tard, par les journaux, que la révolution s'était terminée par la chute du président.

surprit le plus dans ce chemin de fer, c'est qu'il traverse une grande partie des faubourgs de Lima sans être bordé de garde-fous. Les wagons passent dans les rues, comme le font dans d'autres villes les voitures attelées de chevaux. Des enfants jouent aux portes des maisons, des cavaliers écartent promptement leurs montures, des passants traversent rapidement les rails, et la locomotive fend avec bruit l'espace qu'on lui abandonne. Malgré ce danger manifeste, il n'est arrivé encore qu'un seul accident. Un âne ayant été renversé, la machine dérailla; il y eut plusieurs personnes de blessées et un homme perdit la vie.

La ville de Lima compte 96 300 habitants; elle fut fondée par Pizarre, le 6 janvier 1534; le 18 janvier de la même année, il posa la première pierre de la cathédrale. Lima est divisée en carrés réguliers; le fleuve de Rimac, traversé d'un seul beau pont, qui repose sur cinq arches, la partage en deux parties inégales. Les rues sont longues, assez larges et droites.

La place principale forme un beau carré; de deux côtés s'étendent, le long des maisons, des arcades sous lesquelles il y a quelques magasins riches et élégants. Sur le troisième côté s'élève la cathédrale avec le palais épiscopal. Le quatrième est formé par le palais du président et la maison des sénateurs. Ces palais ressemblent du dehors à de si misérables édifices, que je ne sais réellement pas comment on a pu leur donner un titre aussi pompeux; vus de la cour, ils ont un peu meilleure mine. Le palais du président est encore défiguré par beaucoup de petites boutiques qui en masquent la façade. Au milieu de la place se trouve une fontaine, qui est entourée toute la journée d'ânes et de leurs conducteurs; car il n'y a pas une seule maison à Lima qui ait un puits à elle. C'est au moyen des ânes que l'eau est portée dans les maisons. Bien des familles dépensent, rien que pour l'eau, de 4 à 6 dollars par mois.

C'est au sud de cette place, où il y a aujourd'hui des habitations particulières, qu'était autrefois le palais de Pizarre, dans lequel ce conquérant fut tué.... Il était assis avec quelques amis à table, quand les conjurés entourèrent le palais, et firent entendre le cri : « A bas le tyran! » Il périt le glaive à la main. La place où il tomba n'est pas bien désignée; il en est de même de l'endroit où il est enterré. Quelques-uns prétendent que c'est dans la cathédrale, d'autres disent que c'est dans l'église des Franciscains. Dans les deux églises j'ai cherché en vain son tombeau; personne n'a pu me l'indiquer.

On remarque à Lima une grande quantité d'églises et de couvents. Le clergé est en possession d'innombrables édifices et de vastes propriétés. Le cinquième de la ville, dit-on, lui appartient. Il y a plus d'un couvent dont les revenus montent à quatre-vingts ou cent mille dollars.

De toutes les églises, la cathédrale, l'église des Franciscains et celle de Saint-Pierre, furent celles qui me plurent davantage. Les églises des Augustins et des Dominicains méritent encore d'être distinguées, comme beaucoup d'autres sur tous les points de la ville. Leur architecture est imposante, leurs coupoles sont hautes et bien voûtées; et dans l'intérieur on trouve beaucoup de beaux bas-reliefs en bois très-richement dorés. Les édifices religieux ne sont plus aussi riches qu'autrefois en argent, en or et en pierres précieuses. Les tabernacles d'argent et les colonnes d'argent des autels de la cathédrale sont si noirs, qu'on passerait à côté d'eux avec indifférence, si on ne vous en faisait pas remarquer le prix. Les jours de grandes fêtes, les églises sont magnifiquement décorées de velours et de fleurs, et éclairées d'une manière féerique; les saints en grande pompe sont resplendissants d'or et de pierres précieuses, et on voit paraître les prêtres revêtus de riches chasubles brodées d'or. Malheureusement il n'y eut pas de fête pendant mon séjour à Lima; il fallut me

contenter des saints en bois mal ciselé et dans leur toilette de chaque jour. Cependant les églises n'en avaient pas moins un aspect imposant. Les voûtes majestueuses, les longues et hautes nefs, les chapelles latérales et les niches avec les piliers et les colonnes qui les soutiennent, les murs ornés de tableaux et de statues (surtout quand il n'y a pas d'exagération, et que les figures grotesques ne rappellent pas plutôt le paganisme que le christianisme); le demi-jour éclairé par de rares petites lampes jetant une lumière qui scintille comme une étoile, le profond silence, ou bien le prêtre officiant devant l'autel, élèvent sans contredit infiniment plus l'âme qu'un temple avec des murs simples et blancs dans toute sa nudité prosaïque.

Pour le culte extérieur, le peuple se montre encore assez religieux. Beaucoup ôtent leur chapeau quand ils passent devant une église, mais personne ne néglige de le faire quand le matin ou le soir la cloche appelle à la prière. Le piéton s'arrête, l'ânier descend de sa bête, les conversations cessent, tout le monde implore l'être invisible. Mais après cette suspension forcée le mouvement ordinaire recommence, l'ânier maltraite sa monture comme auparavant, le marchand trompe sa pratique, et la médisance reprend la place de la prière.

En dehors des églises il n'y a pas un seul édifice public qu'on puisse appeler beau. En somme, Lima ne fait pas une très-favorable impression sur celui qui arrive. Ses faubourgs, comme ceux des villes orientales, ne présentent que de longues files de murs avec des portes d'entrée et très-peu de croisées. Ce n'est qu'en pénétrant davantage dans l'intérieur, que l'aspect de la ville devient un peu plus agréable. Ici, les maisons atteignent presque toutes la hauteur d'un étage; elles ont de grandes portes cochères à cintres élevés, et beaucoup de fenêtres. Quant aux balcons de bois extérieurs, hermétiquement fermés par des

grilles, on en trouve partout. Les toits sont plats comme à Callao. La plupart des pièces reçoivent aussi le jour par des châssis qui conduisent à la terrasse.

A Lima, comme en Orient, la vraie façade des maisons donne sur la cour. Les salons de réception, généralement situés au rez-de-chaussée, se trouvent en face de la grande porte d'entrée; les vestibules sont au-dessous de la porte; les murs de la cour sont parfois peints de jolies fresques; les cours, bien pavées et ornées de pots de fleurs. Le salon, dont on découvre l'intérieur en entrant par la grande porte, est bien meublé ; les fenêtres et les portes vitrées sont ornées de draperies; à travers les portes du salon on aperçoit au fond un petit jardin, et on s'arrête avec plaisir devant la porte d'entrée de chaque maison, pour jouir plus longtemps de ce charmant coup d'œil. Le soir, une promenade dans les rues offre encore plus d'agrément; les appartements sont éclairés, les portes et les croisées ouvertes, et les figures gracieuses des Péruviennes animent ces jolis tableaux d'intérieur.

La plus belle maison est celle de l'ancienne famille espagnole de Torre-Tagle; elle se distingue par sa belle façade et ses ornements d'architecture sur la rue. Aujourd'hui, cette maison a passé à une branche collatérale de la famille.

Je ne visitai, en fait d'établissements publics, que le musée, l'Académie des arts plastiques et la bibliothèque. Je m'abstins d'aller à l'hôpital; la fièvre jaune régnait dans la ville, et il y avait à l'hôpital beaucoup de malades qui en étaient atteints.

Pour le musée, c'est un des plus misérables que j'aie jamais vus. Chaque espèce du règne animal est représentée par quelques mauvais échantillons tout à fait détériorés. Parmi les insectes, les crustacés manquent complétement. Au lieu des insectes du Pérou, on ne voit qu'une demi-douzaine de boîtes renfermant les insectes ordi-

naires de la Chine; quant aux produits marins, il n'y en a pas du tout.

Les objets les plus précieux sont quatre momies très-bien conservées et gardant la posture accroupie qu'elles avaient lorsqu'on les découvrit dans les tombeaux des Incas; en outre, un assez grand nombre d'anciennes coupes péruviennes et d'autres vases. Par huit portraits à l'huile représentant des Incas qui ont régné jadis, on voit que c'étaient de beaux hommes, bien faits et d'une noble physionomie. C'est au musée que se trouvent également les portraits, en grandeur naturelle, de tous les vice-rois du Pérou; mais justement celui de Pizarre est placé dans le jour le plus défavorable, et tellement noirci par le temps, que l'on en devine à peine les contours.

L'Académie des arts plastiques n'est autre chose qu'une misérable école de dessin élémentaire pour les commençants. Pourquoi lui a-t-on donné le nom d'académie? je n'ai jamais pu le comprendre; car elle ne possède ni buste, ni statue, ni tableau, ni même aucun grand dessin. Tout ce que j'y vis, ce furent quelques futurs artistes, occupés à dessiner des nez, des yeux et des oreilles.

La bibliothèque renferme dans deux belles salles 30 000 volumes, parmi lesquels il doit y avoir quelques manuscrits de prix.

En fait de promenades publiques, Lima possède l'*Alameda* et le pont. L'Alameda se compose d'allées d'arbres le long du fleuve Rimac. Sur un des côtés on voit l'arène qui sert aux combats de taureaux.

A l'extrémité de l'Alameda il y a des bains froids. On aperçoit les montagnes, non-seulement depuis l'Alameda, mais presque de chaque rue, particulièrement le *Cerro de San-Cristoval*, qui a 385 mètres de hauteur, sur la cime duquel on a élevé une croix, et qui est chaque année le but d'un grand pèlerinage.

Le cimetière, situé hors de la ville et fondé en 1807,

sous le nom de *Panthéon*, est très-beau. La chapelle, ainsi que la maison de l'inspecteur, sont très-bien arrangées; les jardins, séparés en plusieurs parties, sont coupés par de belles allées d'arbres et entourés de murs élevés. Ils renferment plus de mille niches destinées à recevoir les morts, ainsi que beaucoup d'autres tombeaux. Parmi les niches, il y en a qui peuvent être achetées à perpétuité; dans les niches temporaires, les corps ne restent que jusqu'à ce que la place soit réclamée par d'autres morts : on transporte alors les ossements dans des caveaux ou dans de grandes fosses. Les corps des enfants sont entassés dans une tour de bois. J'en ouvris la porte et j'aperçus une grande quantité de ces petites créatures enveloppées dans des draps. Les pauvres sont ensevelis dans de grandes fosses communes.

Avant la construction du Panthéon, beaucoup de morts étaient enterrés dans les églises.

Indépendamment de cette mesure très-convenable et très-salutaire, grâce à laquelle on n'enterre plus les morts dans l'intérieur de la ville, Lima jouit encore de deux avantages qui contribuent beaucoup à la salubrité publique. L'un consiste dans l'établissement de beaucoup de canaux artificiels remplis par le Rimac, et qui coupent les rues de l'est à l'ouest; l'autre dans la présence d'une espèce d'oiseaux tout noirs, de la grosseur d'un poulet, nommés à cause de cela *gallinazo*, et qui, comme les chiens de Constantinople, débarrassent les rues de toutes les immondices qui s'y corrompent. Déjà à Callao j'avais remarqué ces oiseaux de proie apprivoisés, qui, là comme ici, vont partout dans les rues au milieu de la foule.

Je visitai plusieurs fois le marché. Une grande et belle halle en pierre sert particulièrement à la vente de la viande, de la volaille et des légumes. La variété des denrées est ici encore plus grande et la quantité bien plus considérable qu'à Callao. A en juger par le nom-

bre des boucheries, il faut croire que le peuple mange souvent de la viande. Ce qui m'étonna, ce fut de voir dans ces boucheries, au lieu d'hommes, les femmes manier les gros quartiers de bœuf, couper la viande et servir les chalands. La volaille se vend comme en Italie, non-seulement en entier, mais aussi par moitié et par quart.

La vie est chère à Lima; on peut évaluer que la dépense d'un ménage qui, en Allemagne, est de 1500 écus, monte ici à 4000. Dans chaque maison aisée il y a un *mayordomo* (majordome) qui a sous sa direction l'argenterie, le linge ainsi que les domestiques, et qui fait l'achat des provisions.

On ne se fait pas d'idée de la quantité de glace qu'on y consomme. On en emploie par jour pour environ mille dollars. Elle est apportée de l'Amérique du Nord et revient par cette voie moins cher que si on l'apportait à dos de mulets des Cordillières. On ne fait pas seulement usage de glace avec de l'eau ou du vin; mais on prépare encore des fromages et des fruits glacés : aussi les boutiques des glaciers sont-elles animées dès le grand matin. On peut y trouver assis tranquillement à côté l'un de l'autre la laitière, la fruitière, la bouchère, le cuisinier et le majordome. Les glaces sont généralement mal préparées, peu fermes et d'un goût fade et peu délicat.

Le peuple ici, comme à Acapulco, à Callao et dans tous les autres États de l'Amérique espagnole du Sud, est formé d'un tel mélange et d'un tel croisement de sang indien, européen et africain, qu'il est impossible de rien trouver de semblable dans aucune autre partie du monde. Parmi la classe riche, c'est-à-dire les créoles et les anciens Espagnols, il y a de très-belles filles et de très-belles femmes[1].

1. Tous ceux qui par leur teint se rapprochent tant soit peu des

Les dames de Lima jouissent de la réputation de savoir faire ressortir leurs charmes par une toilette de beaucoup de goût et de très-grand prix. Leur marche, leurs poses et leurs manières passent pour gracieuses. J'ai déjà fait remarquer qu'elles ont des mains et des pieds excessivement petits et mignons, qu'elles ne portent que des bas de soie et les souliers les plus étroits que l'on puisse voir. La nature les a douées aussi de beaucoup d'intelligence, d'un esprit naturel remarquable et de divers talents, surtout de grandes dispositions pour la musique. Malheureusement elles mettent, dit-on, peu de persévérance à développer ces dons de la nature.

Moi-même je ne puis pas porter de jugement à cet égard; car je ne restai pas assez longtemps à Lima pour pouvoir être introduite dans plusieurs des anciennes maisons espagnoles. D'ailleurs, l'accès n'est pas très-facile à obtenir pour les étrangers. Ce n'est qu'au théâtre, en allant entendre la célèbre cantatrice Fr. Hayes, le ténor non moins estimé M. Mengis, et un violoniste distingué, M. Hauser, que je vis dans les loges une partie de la société élégante, et que je trouvai confirmé tout ce que les messieurs m'avaient dit de la beauté et de la grâce des dames.

Il y a peu d'années encore, les dames, pour aller dans la rue ou se rendre à l'église, avaient un costume particulier, composé de la *saya*, longue robe de dessus en soie noire, et de la mante (*manto*), qui enveloppait le corps depuis les hanches jusque par-dessus la tête, et ne permettait de voir que d'un seul œil. Ainsi vêtue la femme ne devait pas être reconnue de son mari, même quand elle passait à côté de lui! Aujourd'hui, ce costume a

blancs s'appellent *anciens Espagnols*. Ils désirent beaucoup être regardés comme appartenant à cette race. On appelle *créoles* ceux qui sont de vrais Européens.

presque entièrement disparu ; on ne l'aperçoit plus guère qu'à l'église et dans les processions. On prétend qu'il donnait trop de facilité pour des rendez-vous illicites; aussi les hommes cherchèrent-ils à faire abandonner cette mode par leurs femmes et leurs filles. Les femmes ont remplacé le *manto* par un grand mouchoir qui leur couvre la tête et retombe sur la robe. Ces grands mouchoirs, qui n'ont rien de bien gracieux, ne se portent pas seulement à l'église et dans les rues, mais aussi au parterre du théâtre.

Je ne vis nulle part ailleurs les femmes du peuple habillées avec tant de richesse et de luxe. Des laitières et des fruitières étaient assises sur leurs ânes en robes de barége ou de soie, en crêpe de Chine, en bas de soie, en souliers brodés, avec leurs denrées et leurs marchandises à côté d'elles. Cependant, leurs vêtements étaient mal attachés sur elles, quelquefois même déchirés ; les couleurs des étoffes étaient très-tranchées ou bien passées, et le tout s'harmonisait mal avec leur teint foncé ou jaune. Je me rappelais toujours les paroles un peu rudes, mais bien justes, de Sancho Pansa, lorsqu'il avait l'espoir d'être proclamé roi d'une île encore à découvrir, et qu'il disait de sa femme : « Elle aura l'air, en reine, d'une truie avec un collier d'or. »

Les hommes, tant Européens qu'indigènes, riches ou pauvres, portent par-dessus leur costume, en voyage ou même dans des cavalcades ordinaires, le *poncho* comme dans le Chili. Les femmes aussi se servent de ce vêtement quand elles font quelque excursion à cheval.

Les dames riches et distinguées ne vont à pied qu'à l'église; autrement elles sortent dans des *calezas*, voitures à glaces et à deux roues traînées par des mulets. Ces mulets sont attelés fort loin de la voiture, et le cocher est assis sur une des bêtes.

Les hommes qui ont beaucoup à faire hors de chez eux, les médecins par exemple, vont sur des mulets

ou sur des chevaux. Les marchands détaillants, les porteurs d'eau se servent d'ânes. Les ânes sont ici très-maltraités; souvent une de ces pauvres bêtes porte toute la famille, mari, femme et enfants, et quelquefois en outre un gros fardeau. Aussi un proverbe péruvien dit : « Lima est l'enfer des ânes, le purgatoire des maris et le paradis des femmes. » Si la métempsycose existait, on deviendrait fou rien qu'à penser qu'on pourrait être métamorphosé en âne au Pérou ou bien en cheval de poste à Java.

L'indigène traite le lama infiniment mieux : il s'en sert bien aussi comme de bête de somme ; mais il lui témoigne de l'amitié et de l'affection, on dirait presque du respect. Le lama a, de la plante des pieds au sommet de la tête, 1 mètre et demi de haut, et appartient à l'espèce du chameau. On se sert des lamas pour porter des fardeaux; dans les mauvaises routes des Cordillières, ils sont bien plus utiles que les ânes et les mulets, et portent ordinairement le minerai dans les bas-fonds. Un lama fait par jour de 3 à 4 leguas et porte cent livres; si on lui impose une plus forte charge, il se couche par terre et ne se relève pas qu'on ne l'ait débarrassé de la surcharge[1].

On voit rarement ces beaux et doux animaux à Lima, car ils ne peuvent pas supporter un climat chaud. Le hasard voulut cependant que, pendant mon séjour à Lima, un petit troupeau de quarante à cinquante lamas passât par la ville pour porter du sel dans la montagne.

Quand on les irrite, ils crachent autour d'eux. Leur salive est, dit-on, si piquante et si corrosive, qu'elle produit une douleur brûlante à la peau.

Indépendamment du fait assez rare de voir des lamas à Lima, il y tomba aussi une assez forte pluie qui dura cinq ou six heures, phénomène dont les plus vieilles gens n'a-

1. Un âne porte habituellement deux cents livres, un mulet trois cents.

vaient pas vu d'exemples. A Lima, il ne pleut jamais l'été, il tombe très-rarement de l'eau dans la saison qu'on appelle l'hiver, et cette pluie ressemble à un brouillard humide qui mouille à peine les pierres. Quant aux orages accompagnés de tonnerre, il n'y en a jamais en deçà des Cordillières.

Quoique Lima ne soit qu'à 12 degrés au sud de l'équateur, la chaleur n'y est jamais étouffante. Bien que nous fussions au milieu de l'été[1], je ne trouvai jamais au thermomètre de ma chambre plus de 20 degrés Réaumur. On attribue ce climat tempéré aux courants d'air des Cordillières, éloignées seulement de 28 leguas de la ville, et qui sont couvertes d'une neige éternelle. Le pays souffre souvent de tremblements de terre, et pendant un séjour de cinq semaines j'en ressentis trois. Le premier fut très-considérable, mais ne causa pas de dommages; lors du second, on entendit un grand bruit souterrain, semblable au tonnerre, qui dura à peu près quarante secondes; le troisième ne se manifesta que par quelques secousses très-faibles. A chaque tremblement de terre, le peuple se précipite dans les rues, se prosterne en se frappant la poitrine et en criant : *Misericordia !* On sonne en même temps toutes les cloches de la ville.

Un grand désagrément de Lima est le peu de sûreté qu'on y trouve contre le brigandage. Vers les six heures de l'après-midi, quand le jour baisse à peine, on ne peut se hasarder à sortir seul en dehors des portes de la ville, ni se risquer à aller à l'Alameda ou à quelque autre endroit solitaire. On est attaqué et dépouillé, fût-on même à cheval. Pour pénétrer dans les maisons, ce qui toutefois arrive peu fréquemment, les voleurs n'entrent pas seulement par les croisées et par les portes, mais ils escaladent les terrasses, formées le plus souvent d'un léger plafond de roseaux, y font une petite ouverture et se glissent ainsi dans la chambre.

1. Les saisons de l'autre hémisphère, notamment celles de la partie septentrionale, sont l'opposé des nôtres.

Il y a peu d'années, le brigandage se pratiquait sur une bien plus vaste échelle. Des bandes de trente à quarante hommes à pied ou à cheval arrivaient le soir devant une maison, dans une rue peu fréquentée. La moitié se plaçait en observation devant la maison. Les autres y entraient en ayant soin de fermer bien vite la porte, et engageaient poliment les habitants effrayés à ne point se déranger, mais à leur donner toutes les clefs, ajoutant qu'ils sauraient bien trouver tout seuls ce qu'il leur fallait. Avant que la vue des bandits postés devant la maison eût donné l'éveil aux voisins et aux passants, et qu'un secours armé fût arrivé, les vautours s'étaient depuis longtemps envolés avec leur proie.

Sur la route très-fréquentée de Lima à *Chorillos* (2 leguas) circulent constamment des patrouilles à cheval, ce qui n'empêche pas qu'un cavalier ne coure du danger à se trouver seul dans la rue après six heures.

La cavalerie péruvienne, composée en grande partie de nègres, n'a pas une grande réputation de bravoure. On estime bien plus l'infanterie, formée presque entièrement des Indiens de la montagne. Ces hommes, qu'on dépeint comme braves et persévérants, qui supportent longtemps et facilement la faim et les fatigues, sont rangés au nombre des meilleures troupes du monde. Les soldats faisant le service ordinaire n'ont une tenue très-brillante ni un aspect très-guerrier; s'ils n'avaient pas l'épée au côté, on aurait de la peine à les distinguer des journaliers. Dans les parades, au contraire, les militaires, surtout la cavalerie, ont bien bonne mine : ils portent des uniformes en toile blanche; leurs chevaux sont jolis et bien harnachés.

M. le consul Rodewald, non content de me rendre dans sa maison la vie aussi agréable que possible, eut encore la complaisance d'organiser une petite excursion pour me montrer les bains de Chorillos et les ruines du temple péruvien du Soleil, situées à quatre leguas de Chorillos,

près du petit endroit de Lurin, et que l'on compte parmi les plus intéressantes que l'on trouve encore le long de la côte.

De Lima à Chorillos, qui n'est qu'à deux lieues, il part tous les jours un omnibus : je le pris pour y aller; les messieurs étaient à cheval. La route passe par une plaine sablonneuse, où l'on n'aperçoit que rarement de petites places verdoyantes, formant comme des oasis. Les masses de montagnes voisines, entassées les unes sur les autres, n'ont pas la moindre végétation. Les bains eux-mêmes produisent un effet triste et peu agréable. De misérables maisonnettes en terre glaise sont serrées les unes contre les autres dans des rues sales et poudreuses. J'étais tentée de prendre Chorillos plutôt pour un lieu d'exil que pour un lieu de divertissement. On croirait qu'il n'y vient que des malades à qui on a ordonné les bains; mais il n'en est pas ainsi : le beau sexe, sans être malade, vient chercher dans ce triste endroit le plaisir en même temps que le bienfait du changement d'air. Les messieurs ne sont pas seulement attirés par les dames, mais encore par le tapis vert, sur lequel ils laissent souvent des sommes considérables. C'est ainsi que l'homme cherche toujours le changement, et qu'il échange souvent le bien pour le mal. Mais il faut la lumière et l'ombre pour faire un beau tableau; l'une sans l'autre est monotone, et finit, avec le temps, par devenir insupportable.

Le lendemain nous allâmes, à cheval, à Lurin. Nous choisîmes la route des *pampas*, c'est-à-dire des steppes de sable, dans lesquels on découvre cependant quelques jolies plantations de sucre (*haziendas*).

A une legua de Chorillos, une petite rangée d'arcades en maçonnerie indique qu'il y avait là autrefois un aqueduc.

A quelque distance de Lurin, nous fîmes tourner nos chevaux un peu à droite, vers *Pachacamac*, colline de

165 mètres de haut, sur laquelle s'élèvent les ruines du vaste temple du Soleil.

Pachacamac, créateur de la terre, fut le dieu le plus puissant des *Yunkas :* ceux-ci ayant été soumis par les *Incas*, les vainqueurs jetèrent les idoles hors du temple, et le consacrèrent au soleil : des vierges royales furent chargées d'y entretenir un feu éternel. De même que les Incas chassèrent les Yuncas, détruisirent leurs idoles et les forcèrent d'adorer le soleil, de même les Incas furent chassés par les chrétiens, à la suite de la conquête du pays par Pizarre; mais les hordes chrétiennes agirent encore plus cruellement avec le peuple que les Incas avec les Yuncas : les prêtresses du Soleil furent livrées à la merci d'une soldatesque effrénée, et on força le peuple, par le fer et le feu, à embrasser une religion qu'il devait détester et avoir en horreur, en voyant ceux qui la professaient commettre les forfaits les plus exécrables.

Du temple, que nous examinâmes de tous les côtés, il ne reste plus que quelques débris de murs, qui attestent toutefois son ancienne splendeur. Les petites chambres que l'on distingue ressemblent à des cellules sans fenêtres, qui recevaient sans doute le jour d'en haut. On remarquait encore deux petits foyers. Les murs, les parois et les remparts sont formés de briques non cuites; par-ci par-là les combles du fond sont de pierres taillées. Sur un seul mur nous trouvâmes encore un morceau de plâtre très-fin et très-dur, de couleur de tuile rouge, en tout point semblable à ceux que j'avais vus près de Naples, dans les fouilles de Pompéi.

Les beaux monuments de l'architecture péruvienne sont près de *Cusco*, dans l'intérieur du pays, à 200 leguas de Lima. Le principal art des architectes péruviens consistait dans le talent de joindre les plus grosses pierres entre elles sans mortier, et de leur donner la même

solidité que si l'ensemble eût été taillé d'une seule pièce. Encore de nos jours les pierres sont posées si solidement l'une sur l'autre, qu'on ne trouverait pas un intervalle où l'on pût faire passer la lame d'un couteau.

L'aspect dont on jouit du haut des ruines sur la vallée qui s'étend à leur pied est des plus riants. Les environs de Lurin sont charmants : des champs fleuris, des bosquets gracieux couvrent l'ancien sol sablonneux. Quand les Espagnols firent la conquête du Pérou, la vallée de Pachacamac était la plus fertile de la côte et très-peuplée. L'aqueduc voisin de Chorillos rappelle encore le souvenir de ce beau temps.

De ces monuments intéressants d'un passé détruit, nous nous rendîmes à la hazienda peu poétique de *San-Pedro;* elle fait partie du couvent du même nom, qui possède de grandes plantations de sucre et beaucoup d'esclaves.

Ces haziendas sont affermées pour un nombre d'années considérable. Toute amélioration faite par le fermier lui est comptée ; souvent les réclamations du fermier sont si élevées à la fin du bail, que le propriétaire est enchanté quand le fermier continue à garder les plantations pour une faible redevance. La hazienda de San-Pedro possède la première presse à vapeur pour le sucre qu'on ait construite dans le pays.

Nous arrivâmes un dimanche, au moment où le service divin finissait. Toute la troupe des esclaves fut conduite, au sortir de l'église, dans un enclos que l'on ferma. Ils allèrent à leur prison en chantant, en riant et en criant, ce qui les faisait ressembler à un troupeau de bétail. Jamais je ne fus si fortement impressionnée que par cette scène, car nulle part je ne vis l'humanité si dégradée ni aussi complétement assimilée aux animaux : aussitôt ce fut fait de tout plaisir pour moi, je ne pus effacer cette image de mon souvenir.

Les malheureux envoyèrent chercher de l'eau-de-vie, qui leur est vendue par leur maître : ils voulaient passer la journée à boire, à danser et à chanter.

J'avais vu dans le Brésil et dans d'autres pays beaucoup de plantations où l'on employait des esclaves, mais partout je les avais trouvés mieux habillés qu'ici, et nulle part on ne les parquait comme des moutons.

Quand le Pérou proclama son indépendance, il n'abolit pas l'esclavage ; mais il le modifia en ce sens, que les enfants issus d'esclaves seraient libres au bout de vingt-cinq ans ; cependant, plus tard, on fixa, au lieu de vingt-cinq ans, un terme de cinquante années. Il n'est plus permis d'importer des esclaves : dès qu'un esclave met le pied sur le sol péruvien, il est libre. La même loi est applicable à celui qui est emmené par son maître dans un pays étranger ou au delà de la mer, et ramené au Pérou. En général les esclaves, surtout ceux qui servent de domestiques, sont bien traités, à ce qu'on dit, et jouissent même d'une protection sérieuse de la part du gouvernement. Quand l'esclave est traité durement, il peut se vendre lui-même à un autre maître. On leur fournit aussi le temps et les moyens de gagner de l'argent pour se racheter; mais la plupart, abrutis par la boisson, préfèrent dépenser leur gain à boire de l'eau-de-vie, et laisser leur maître les nourrir et s'occuper de leurs besoins matériels.

M. Rodewald avait un esclave à qui il voulait donner la liberté ; mais celui-ci la refusa, disant qu'il vivait bien plus tranquille et plus heureux en restant chez son maître.

Nous retournâmes à Chorillos par les *playas*, c'est-à-dire en longeant la côte de la mer.

Après avoir passé la nuit aux bains, je partis le lendemain pour *Miraflores*, petit village à moitié route entre Chorillos et Lima. Beaucoup de familles quittent égale-

ment la ville pour venir passer les mois d'été dans ce village et y jouir d'un air plus pur. De charmantes maisons de campagne, appelées *randhos*, des jardins et une jolie place, embellissent ce délicieux endroit. Comparé à Chorillos, Miraflores mériterait le nom de petit Éden.

Je passai là deux journées très-agréables dans la société des dames Smiths et Dardnell, femmes aussi instruites que spirituelles. La première est un peintre distingué; Mme Dardnell a une belle voix, et toutes les deux sont des maîtresses de maison aimables et dignes de toute considération. A mon retour à Lima, je songeai à continuer mes pérégrinations.

J'étais venue à Lima dans l'intention de traverser les Cordillères; je voulais de là me rendre à Loretto près du fleuve des Amazones, et m'embarquer sur les vapeurs brésiliens à Para, pour gagner la côte orientale d'Amérique; mais la révolution m'empêcha d'exécuter ce plan: elle s'était justement portée vers les contrées qu'il me fallait franchir. Je n'aurais trouvé ni guide ni mulets; car, en temps de révolution ou de guerre, l'ami comme l'ennemi met la main sur les hommes et sur les bêtes : les uns sont incorporés dans les troupes; les autres sont mis en réquisition pour la cavalerie ou l'artillerie.

J'attendis en vain jusqu'à la fin du mois de février. L'état des choses restait toujours le même; on me conseilla d'essayer de passer par *Quito*. J'étais d'autant plus portée à le faire que M. Muncajo, chargé d'affaires de la république Écuador, me promettait l'assistance de son gouvernement. Il m'assurait que le président était de ses amis intimes, qu'il me donnerait des lettres pour lui et pour d'autres personnes considérables et haut placées, et il ajoutait que le président s'intéresserait certainement à mon voyage et me fournirait tous les moyens de le faire agréablement.

Pleine de confiance dans ces assurances et munie d'une douzaine de lettres, que je croyais très-utiles, j'entrepris mon voyage gaiement et avec courage, et je retournai à Guayaquil sur le vapeur *le Santiago*, commandé par le capitaine Joy.

CHAPITRE XVI.

Ecuador. — Voyage à Quito. — Voyage sur le Guaya. — Savanetta. — Les Tambos. — Le Camino real. — Guaranda. — Passage des Cordillères et du pic du Chimborazo. — Les hautes plaines d'Ambato et de Latacungo. — Éruption du Cotopaxi. — Les propriétaires de haziendas.

Sur *le Santiago*, je trouvai les cabines occupées, et on m'assigna une place dans la cajute déjà décrite, sur le devant du pont. Arrivée le soir à bord, il me fallut chercher à m'orienter dans l'obscurité. Il n'y avait pas la moindre petite lampe pour me guider. En tâtonnant, je passai au milieu d'essieux de roues, à travers l'eau et les cendres de charbon, et, prenant trop à gauche, je vins me heurter contre les cornes des bœufs, qui, comme je le vis le lendemain, étaient placés à deux pas à peine de l'entrée de la cajute. En me tournant à droite, je tombai par-dessus un monceau de charbon qui n'était pas encore rangé et qui était justement devant notre porte.... organisation très-confortable, et que le voyageur doit bien payer au poids de l'or.

Le 1er mars nous arrivâmes à Guayaquil. Dans ce port, une des villes les plus importantes de l'État d'Écuador, il n'y a pas d'hôtel. Tout voyageur doit se pourvoir de lettres pour quelques familles, s'il veut trouver quelque part un asile. Sans avoir aucune recommandation pour le consul de Hambourg, M. Garbe, j'allai lui faire une visite, et il eut la bonté de me donner l'hospitalité dans sa maison.

Écuador s'est séparé, en 1830, de la métropole espagnole, et s'est constitué en république. La population du

pays est de 400 000 âmes; les revenus publics ne montent qu'à 900 000 dollars, tandis que les dépenses sont bien plus considérables. Néanmoins l'État n'a pas de dettes; mais, sans autre forme de procès, il réduit d'ordinaire les traitements de moitié. Quant à la forme du gouvernement, elle est la même qu'au Pérou.

La principale exportation du pays consiste en cacao. Elle est de 15 à 25 millions de livres par an. Pour le café, qui est d'une qualité exquise, on n'en exporte encore que fort peu; mais en échange, on exporte beaucoup de plantes médicinales, et des chapeaux de paille très-solides (de 30 à 40 000 par an), qui sont portés par les hommes et par les femmes dans toute l'Amérique méridionale.

J'arrivai malheureusement à Guayaquil pendant la saison des pluies, qui commence au mois de décembre et dure jusqu'à la mi-avril, et qui est par conséquent la plus défavorable pour voyager dans l'intérieur du pays. On me dit que les routes étaient si mauvaises, qu'à l'exception de la poste, tous les rapports avec Quito, la capitale, étaient alors interrompus. Le messager de la poste lui-même, m'assura-t-on, avait la plus grande peine à passer, et était forcé de grimper sur des arbres et de passer de l'un à l'autre en se cramponnant aux branches, pour franchir des marais impraticables. Mais comme je pensais que cette description devait être un peu exagérée, et que je me croyais assez de force et de persévérance pour me tirer d'affaire aussi bien que le messager de la poste, je fis mes préparatifs de voyage.

Je fus forcée malgré moi de retarder mon départ de trois semaines, ayant été de nouveau prise par quelques accès de mon horrible fièvre de Sumatra.

Pendant mon séjour à Guayaquil, on célébra, le 6 mars, le jour anniversaire de la déclaration de l'indépendance. Le matin il y eut grand'messe à l'église, le soir illumi-

nation, mais celle-ci fut excessivement misérable; à peine si l'on voyait par-ci par-là quelques bougies aux fenêtres. Dans la soirée du lendemain on recommença la même bouffonnerie; à l'occasion de cette fête on abolit entièrement l'esclavage, qui, en vertu d'une clause stipulée lors de la déclaration d'indépendance, aurait dû encore durer dix ans, par conséquent jusqu'en 1864.

Le 22 mars, je partis à cinq heures du soir, dans un petit bateau, avec le messager de la poste, pour la petite ville de *Bodegas*.

On chercha à me persuader que je devais emmener un domestique, surtout parce que je ne possédais pas bien l'espagnol, et que dans la saison des pluies, où toutes les relations sont suspendues, les *tambos* (cabarets) sont inhabités; les habitants vont pendant ce temps se réfugier dans les basses terres. Je ne trouverais, me disait-on, ni un verre d'eau, ni du feu, ni la moindre des choses. Malgré ma répulsion pour les domestiques, je cédai malheureusement, et la suite prouvera que cette fois-ci encore j'eus tort de céder.

Bodegas est à 15 leguas en amont du fleuve Guaya. Nous eûmes une nuit affreuse : il faisait tout à fait noir, et la pluie tombait par torrents sans discontinuer.

23 *mars*. L'après-midi nous abordâmes à l'escalier du principal employé de Bodegas. Pendant la saison des pluies, toute la petite ville est tellement submergée que l'on va d'une maison à l'autre en bateau. Les maisons sont construites sur pilotis.

Pendant que je montais les quelques marches de l'escalier, un nègre sortit mon petit bagage du bateau et se mit à le porter derrière moi. Je le pris pour un domestique de la maison. Mais à peine eut-il déposé mon bagage qu'il demanda deux réaux [1] pour ce léger service. L'em-

1. Un écu vaut ici 8 réaux; une once varie, suivant le cours, de 20 à

ployé aussi bien que mon domestique entendirent cette demande impudente ; mais ni l'un ni l'autre ne firent la moindre objection : comme c'était à moi et non pas à eux à payer, ils ne prirent pas même la peine d'ouvrir la bouche pour protester. Je raconte exprès ces tromperies et ces friponneries pour donner à mes lecteurs une idée de cet abominable peuple, et pour prouver en même temps combien j'ai raison de dire que, femme seule et sans défense, je me suis partout mieux trouvée au milieu des sauvages que chez les chrétiens. Partout où j'arrivais, on disait bien : *Pobrezita Sennorita!* mais on calculait déjà comment on pourrait enlever à la pauvre dame le peu d'argent qu'elle avait.

En voici un exemple. J'avais une lettre pour un marchand de Bodegas, M. Verdesotto. Cet homme vint me voir, et sa première question fut de me demander si j'avais une selle. Comme je lui répondis que non, il me dit qu'il m'en fallait absolument une, parce qu'on ne m'en louerait pas avec les mulets ; qu'il en avait une très-bonne, presque neuve, pour laquelle il avait payé une once ; mais que, par égard pour la recommandation, il me la céderait pour la moitié. Voyant que je n'étais pas disposée à faire ce marché, il me déclara qu'il ne pouvait pas me laisser partir sans selle, et qu'il me la donnerait pour huit écus. Je donnai les huit écus, et il m'envoya une selle si mauvaise et si déchirée, qu'on pouvait à peine s'en servir [1]. Cet honnête industriel voulut encore me tromper d'un demi-écu. Il avait commandé pour le lendemain un bateau qui devait me transporter à *Savanetta*. Il me dit que le prix était de deux écus et demi, et demanda à recevoir l'argent d'avance. Par hasard j'appris de l'employé, chez

21 écus. Un écu de ce pays vaut un cinquième de moins qu'un écu d'Espagne.

1. A Quito, en faisant un échange, on me compta cette selle un demi-écu.

qui je demeurais, qu'on ne payait plus le bateau que deux écus. Le trompeur fut alors obligé de me restituer un demi-écu.

Dans la maison de l'employé, je mangeai pour la première fois à la mode du pays. Le repas commença par la *sopa*, espèce de soupe à l'eau, faite avec de la graisse, des pommes de terre et beaucoup de piment; ensuite on servit de petits morceaux de viande grillée, du riz, des pisangs rôtis, et pour dernier plat du *locro*, ragoût qui tient le milieu entre la sauce et la soupe, composé de petits morceaux de viande, de pain, de fromage, d'une couple d'œufs cuits et de piment.

Pour dessert, on nous donna un plat sucré, sous le nom générique de *dulce* (des fruits confits en marmelade), sans lequel l'homme le plus riche comme le plus pauvre, à l'exception de l'Indien, n'aurait pas fini son repas; le pauvre se contente d'une espèce de sirop (*molasses*); mais il faut que le repas se termine par quelque chose de sucré.

Pour me coucher, on m'assigna un hamac; heureusement, il n'y avait point de moustiques : je n'eus donc pas besoin de moustiquaire.

Les hamacs sont ici, comme dans le Pérou, tellement en faveur, qu'on se passerait plutôt de tout autre meuble que de celui-là. Toute la journée, tout le monde se berce dans des hamacs; chaque visiteur cherche à s'en procurer un. Les femmes et les filles travaillent même en se balançant.

24 *mars*. *Savanetta* (5 leguas). Nous nous étions séparés, dès la veille, du messager de la poste, qui continuait son voyage sans s'arrêter.

Savanetta est un petit endroit sale, avec des huttes de bambou, couvertes de paille et misérablement bâties. A en juger par l'extérieur, on le croirait bien plus pauvre qu'il ne l'est; cependant son commerce doit être assez considérable. C'est la principale place d'entrepôt des vivres et

des denrées que l'on porte aux Cordillères ou qui en viennent. Les contrées placées plus haut fournissent surtout des pommes de terre, du beurre, du fromage, de la graisse de porc, des œufs, de la volaille; on confectionne aussi dans les montagnes la plupart des sacs dont on se sert pour emballer les fèves de cacao. On charge tout ici dans de petits bateaux ou sur des animaux : les uns vont par le fleuve de Guanetta à Guya, et de là à Guayaquil; les autres, chargés de sel, de sucre, de café et autres articles, vont à Quito et dans d'autres contrées.

Les femmes et les filles sont dégoûtantes, à force de négligence dans leur toilette. Elles portent des robes à la française, mais elles aiment trop leurs aises pour se serrer dans des corsets étroits. Aussi, n'étant pas retenues, les robes leur traînent sur les pieds. Leurs chemises flottantes leur tombent aussi des épaules. Ces femmes me faisaient absolument l'effet de mégères. Les négresses ont le même costume; mais je ne le vis jamais aux Indiennes. Celles-ci portent des robes en laine teinte, et une étoffe en laine, longue de trois aunes et large d'une aune, qu'elles jettent sur leurs épaules en guise de châle.

Dans la belle saison, on fait le voyage, à partir de Bodegas, par terre; mais, dans la saison pluvieuse, on fait encore une legua en bateau au-dessus de Savanetta. Cependant il me fallut louer ici des mulets. A cette occasion, je reconnus que mon domestique m'avait trompée. Je l'avais emmené avec moi à Quito, où d'ailleurs il devait aller, sous la condition expresse que je n'aurais à payer qu'un seul mulet pour lui, et rien pour son bagage. A mon départ de Guayaquil, je vis beaucoup de bagages dans le bateau; il me dit qu'ils n'étaient pas à lui, et que le batelier avait à les déposer dans différents endroits. En arrivant, il se trouva que ces bagages appartenaient à mon coquin de domestique, qui se rendait à Quito pour faire le commerce. Il fut obligé de louer une bête pour ses effets, et

me fit payer cette dépense avec la mienne. Malgré tout, le voyage ne me coûta pas tant que j'avais présumé; le prix de chaque mulet jusqu'à Quito (62 leguas) ne me revint qu'à dix écus.

Je passai à Savanetta la plus mauvaise nuit, malgré les lettres de recommandation que j'avais apportées.

Je ne tardai pas à prendre une bien faible idée de l'hospitalité du pays. Il s'en faut de beaucoup qu'elle approche de celle que j'avais trouvée chez les Arabes, les Bédouins ou les peuples sauvages de Bornéo et d'autres pays. A Bodegas, je fus trompée, pour la selle, par un homme à qui j'étais recommandée; à Savanetta, celui chez qui je demeurais me donna pour me coucher un hamac, tandis que les autres personnes de la maison étaient couchées dans des lits avec des moustiquaires, et il me laissa sortir de chez lui le matin sans déjeuner, bien qu'il fût déjà près de neuf heures. Il me fallut aller dans une gargote pour apaiser ma faim, et coucher la nuit par terre dans une pièce où se trouvaient beaucoup de gens qui dressaient leurs moustiquaires; mais on ne m'en donna pas, bien qu'il y eût là des essaims entiers de ces horribles hôtes.

25 *mars*. *Playas* (4 leguas). Nous ne partîmes que vers les neuf heures. Nous fîmes la première legua dans un petit canot qu'on faisait avancer en poussant et en tirant, plutôt qu'avec les rames. Ma patience fut encore mise à l'épreuve pendant une grande heure avant que l'on amenât les mulets. Les environs ressemblaient à un marécage. Nous nous assîmes sur des troncs d'arbres coupés, et nous attendîmes ainsi. Les trois leguas qui nous restaient à faire étaient bien mauvaises, car on passait sans cesse par des marais et par des flaques d'eau; mais, d'après la description qu'on m'avait faite de la route, je me l'étais figurée encore plus détestable. Je fus amplement dédommagée de ce désagrément par l'aspect des belles

forêts que nous traversâmes. Bien que les arbres ne fussent ni très-gros, ni très-élevés, je trouvai cependant une végétation magnifique, et une flore si riche et si variée que, dans tous mes voyages, le Brésil seul m'en avait offert une semblable. Quand le soleil perçait un peu les nuages, aussitôt on voyait une quantité prodigieuse de papillons et de libellules ou demoiselles, des espèces et des couleurs les plus diverses, voltiger de toutes parts, se poursuivre et folâtrer sur les fleurs. Quelques-uns de ces gracieux vagabonds m'échurent en partage; comme un bon chasseur qui ne va jamais sans son arme, je ne faisais jamais un pas sans avoir mon filet; et, comme le mulet marchait très-lentement, je pouvais, sans me déplacer, butiner et faire plus d'un captif.

A Playas j'entrai, pour la première fois, dans un *tambo :* on donne ce nom à une espèce de cabaret, qui n'est le plus souvent qu'une méchante cabane, juste assez grande pour garantir le propriétaire, sa famille et quelques hôtes, contre les intempéries de la saison. Dans ces huttes, l'*arriero* (muletier) trouve un verre d'eau-de-vie, les mulets du trèfle, et le voyageur, quand la fortune lui sourit, une portion de sopa. Nous n'eûmes pas ce bonheur. Les habitants du tambo, n'ayant pas compté sur des étrangers, n'avaient fait de cuisine que pour eux et ne pouvaient rien nous céder. Quant à déployer une seconde fois leur talent culinaire, c'était demander trop à leur paresse. Heureusement, j'avais sur moi du fromage et du pain, et je ne manquai pas d'eau : il y avait là de quoi faire un frugal repas. Pour la nuit, il fallut me contenter de la veranda ouverte qui entourait l'appartement.

26 *mars*. *Jorje* (6 leguas). Ce jour-là, je pus me faire une idée plus exacte des routes du pays pendant les temps de pluie, et je trouvai très-naturel que personne ne songeât à voyager, s'il n'y était pas contraint par une affaire urgente. Nous eûmes beaucoup à monter; le terrain étant

trempé et argileux, les mulets glissaient par devant et par derrière, et enfonçaient dans les ornières et les mares. On pouvait encore s'estimer heureux quand ces bourbiers n'étaient pas trop profonds pour que les bêtes pussent en sortir; mais souvent elles s'embourbaient tellement dans la terre glaise, qu'on était obligé de descendre et de leur ôter leurs fardeaux. C'était toujours aux endroits les plus mauvais qu'on entendait crier : « Il faut marcher à pied. » J'avais de la peine à avancer, je glissais et je tombais presque à chaque pas. J'appelais bien mon domestique; mais, comme je n'étais qu'une femme, et que j'avais malheureusement déjà payé les bêtes, il poursuivait tranquillement sa route et me laissait me tirer de là comme je pouvais. Un des arrieros, un Indien, eut pitié de moi, me retira des bourbiers et m'aida à marcher. Il nous fallait, en général, deux bonnes heures pour faire une legua. Des torrents venaient encore barrer le passage; dans cette saison, ils étaient profonds et rapides, et même parfois très-dangereux; en été, le lit de la plupart de ces torrents est à peine humide.

La contrée était belle : on avait de superbes vues sur des vallées fertiles, coupées par des collines et entourées des premières chaînes des Cordillères.

Dans le tambo de Jorje, je trouvai, par une heureuse exception, une chambre à coucher planchéiée et une sopa. Tout était, il est vrai, sale et dégoûtant; mais dans ces pays, il ne faut pas être trop difficile, et l'on doit remercier le ciel quand on trouve un abri et un plat fumant, surtout dans une saison où les tambos sont souvent fermés, ou bien où les gens ne s'attendent pas à la visite de voyageurs. Nous avions eu, ce jour-là, l'imprudence de prendre les devants sur notre arriero. Aussi j'en fus punie : car la nuit, les bagages me firent faute, je n'avais pas même une couverture de laine; à peine pus-je dormir, tellement je souffrais du froid, qui, la nuit, était déjà

très-sensible. Les mauvaises routes avaient empêché les bêtes chargées d'arriver jusqu'à Jorje.

27 *mars*. *Bogia* (2 leguas). Ce matin, nous ne partîmes qu'après neuf heures, car il nous fallut attendre nos mulets. Les chemins étaient encore plus affreux que la veille. Nous avions à franchir le mont Angos, qui est très-élevé.

Par bonheur, nous rencontrâmes à Jorje un train de bêtes allant à vide, et qui appartenaient au même propriétaire qui nous avait loué les nôtres. Le bagage fut partagé et chargé sur les animaux qui ne portaient rien. Malgré ce secours inattendu, nous eûmes, en quelques endroits, beaucoup de peine à nous en tirer. Après avoir monté la moitié de la montagne, ce qui demanda sept heures, on résolut de faire halte dans le premier tambo venu, car nous étions rendus, ainsi que nos bêtes.

J'arrivai si sale que j'avais absolument l'air d'avoir pris un bain de boue. Je donnai mes souliers et mon manteau à nettoyer au domestique; mais il les laissa là, et ne me rendit absolument aucun service. On aurait dit que je ne l'avais emmené que pour avoir le plaisir de payer et ses mulets et sa nourriture. Il me fallut laver moi-même mes souliers et mon manteau, et je ne pus même me procurer qu'avec peine l'eau nécessaire : car, bien que ces contrées soient abondamment pourvues de bois et d'eau, on n'en trouve cependant pas dans les chaumières. La paresse des habitants est si grande, qu'ils ne rentrent pas même les objets laissés devant la porte. Ils vont chercher l'eau dans des pots qui tiennent à peine deux bouteilles ; porter un vase plus grand deviendrait une tâche beaucoup trop laborieuse. Pour vous laver les mains et la figure, on vous donne à peine assez d'eau pour remplir une petite tasse. Très-souvent, je vis laver des pommes de terre dans la même eau qui avait servi aux hommes à se débarbouiller, et ensuite à nettoyer la vaisselle de cuisine. Pour le bois, c'est

la même économie. Il ne faut pas penser à sécher ses vêtements trempés, puisqu'il n'y a pas même souvent assez de feu pour cuire la sopa.

Le tambo de Bogia est un des plus mauvais que j'aie vus. La cabane était à peine assez grande pour loger la famille et pour y faire du feu. Je me trouvai réduite à m'établir devant la hutte sur un banc de bois. D'ordinaire le toit avance tellement que l'on est garanti contre la pluie, ce dont nous avions bien besoin, car pendant tout notre voyage il plut constamment. Quand les nuages se dissipaient pendant des intervalles rares et trop courts, nous jouissions du spectacle des merveilleuses beautés de la nature. Quel aspect ravissant nous offraient alors ces masses de montagnes! Elles étaient entrecoupées des vallées les plus riantes et les plus fertiles, qui s'étendaient à nos pieds et bien au-dessous de nous. Le bruit des torrents ne venait pas même frapper notre oreille; nous ne voyions au fond qu'un sillon lumineux semblable à un fil argenté. Quel charme ne doit pas offrir ce voyage pendant la belle saison! N'étais-je pas déjà dédommagée de peines et de fatigues sans nombre par ces quelques rares moments d'heureuse contemplation?

Je sentis à onze heures de la nuit quatre secousses du sol à intervalles égaux, du sud au nord : elles se succédèrent assez rapidement; à peine eus-je le temps de me rendre compte que c'était un tremblement de terre. Je m'élançai de ma couche, et au même instant les habitants se précipitèrent hors de la cabane en criant *misericordia* et en se prosternant.

Après que le danger fut passé, ils me dirent que ce tremblement de terre, ainsi que deux autres qu'ils avaient sentis peu de temps auparavant, provenait du volcan *Cotopaxi*, qui était en activité comme il ne l'avait pas été depuis cinquante-sept ans.

28 *mars*. *Tamboco* (6 leguas). Nous gravîmes encore

longtemps l'Angos; il nous fallut grimper comme la veille. Une partie de la route était appelée *camino real* (chemin royal).

Jamais je n'ai vu de chemin plus mauvais; à chaque instant on courait risque de se casser le cou. Je descendais souvent de ma monture, et, pour ne pas glisser sans cesse, il me fallut aller pieds nus, ce qui ne me plaisait guère, car il pleuvait toujours et il faisait froid. Les eaux de montagne, qui, sans respect pour le *chemin royal*, se permettaient de l'envahir, étaient toutes couvertes de glace.

Au lieu d'avoir de belles vues, nous nous trouvions enveloppés de brouillards et de nuages. Tantôt ils s'abaissaient sur nous en masses si épaisses que nous pouvions à peine voir à trente pas; tantôt ils laissaient un peu à nu les hauteurs, mais couvraient tout à fait les profondeurs au-dessous de nous. Quelquefois le voile gris, semblable à un linceul, se déchirait, et à travers ces déchirures nous découvrions des paysages fleuris brillant au soleil. Ce qui donnait surtout un grand charme à ce tableau, c'était la transition surprenante de la végétation de la zone torride à celle de la zone tempérée. On y voyait pousser le palmier, le caféier, le cacaotier, le bananier et la canne à sucre. En montant un peu plus haut, les champs plantés de blé, de pommes de terre, de fèves, de trèfle[1], me rappelaient ma patrie.

Quand on voit des contrées si belles et si fertiles, on croirait que les habitants doivent se ressentir de ces bienfaits de la nature; mais malheureusement c'est moins le cas ici que partout ailleurs. Les misérables huttes du peuple sont faites avec de la terre glaise et des broussailles. Hors l'entrée, aucune ouverture ne répand de lumière sur la misère qui règne dans l'intérieur. On

1. Le trèfle atteint ici une hauteur de 75 centimètres.

n'y trouve ni lits, ni meubles, ni caisses, ni paniers, car ces malheureux n'ont rien à serrer. Ou ils dorment sur le sol nu, ou bien ils s'étendent sur une couche de bambou recouverte d'une natte de paille, et gardent sur eux les seuls habits qu'ils possèdent, et qu'ils portent jusqu'à ce que, réduits à l'état de haillons, ils leur tombent du corps. Leur nourriture est aussi misérable que le sont leur habitation et leur costume. Ils vivent généralement mal; les Indiens ne se nourrissent presque que d'orge un peu grillée et pulvérisée. Ils mangent d'ordinaire cette farine sèche et sans aucun mélange, ou bien ils la prennent délayée dans de l'eau. Quand ils partent pour quelque temps de chez eux, ils n'emportent rien que cette farine dans un sac de cuir. Le descendant aisé des anciens Espagnols mange aussi quelquefois cette farine; mais il y mêle ordinairement un peu de sucre, ce qui lui donne assez bon goût. Quand il entreprend quelque long voyage, il en emporte aussi, et il ajoute alors au sucre du cacao et de la cannelle. Préparée de cette manière, l'orge offre un mets non-seulement très-savoureux, mais très-sain et très-nourrissant. Il ne faut pas beaucoup de place pour porter sa provision, et on n'a pas besoin de feu ni de pot pour la faire cuire. Dans les marches, le soldat n'a guère d'autre nourriture que la farine d'orge. On conçoit sans peine que les Indiens soient les parias de ce pays; mais chez les cultivateurs issus des anciens Espagnols, et même chez les possesseurs des *haziendas*, on voit rarement les indices et les dehors de l'aisance. Et cependant beaucoup d'individus, surtout les propriétaires de tambos, ne sont pas assez dénués de ressources pour être forcés de mener une vie si pitoyable. Ils se font proportionnellement très-bien payer leur repas et leur trèfle.

Pour quelques cuillerées de cette misérable soupe à l'eau, dans laquelle il n'entre que quelques pommes de

terre et un peu de piment, ils demandent un *medio*[1], et ils exigent le même prix pour la nourriture d'un mulet. En été ils gagnent souvent plusieurs écus sans avoir rien à dépenser, car chaque hôtelier produit lui-même ce qu'il vend.

L'après-midi, une petite troupe de huit lamas se joignit à notre caravane. Je me sentis tout heureuse de voir autour de moi ces bonnes bêtes avec leurs longs cous, leur fière démarche et leurs doux yeux. J'attribue ma prédilection pour les lamas à l'histoire de Robinson Crusoé, que j'ai lue enfant ; à la vue de ces animaux, ma mémoire me retraça avec Robinson Crusoé les souvenirs de ma première jeunesse.

Le tambo de Tamboco était un vrai palais en comparaison de celui de Bogia. Il était construit de briques séchées au soleil, et consistait en une grande pièce avec une demi-douzaine de tréteaux de bois pour dormir. Une partie de la pièce servait à serrer les instruments aratoires, et tout était rempli de saleté et d'ordures ; mais on y était du moins garanti contre le vent et la tempête, et on n'était pas forcé de rester dans la société des personnes qui habitaient le tambo.

Il règne une singulière coutume dans ce pays. Dans les tambos où l'on passe la nuit et où l'on prend quelque chose le soir, il faut payer aussitôt son écot, car l'hôtelier ne se fie pas à l'hôte jusqu'à son départ; et cependant il a en nantissement le mulet et les bagages. Cela montre quelle bonne opinion ces gens ont les uns des autres.

29 *mars*. *Guaranda* (5 leguas). Ce jour-là, il n'y eut que quelques mauvais endroits à passer ; la plus grande partie du chemin était tolérable. Nous étions déjà tout près de la belle chaîne de montagnes dont le Chimborazo forme comme la tête ; mais les brouillards et les nuages cachaient entièrement le noble chef avec toute sa famille de géants.

1. Seize medios font un écu.

Il fallut nous contenter de l'aspect des vallées voisines, dont les collines étaient revêtues des plus riches plantations.

Le *pueblo* (marché et village) de Guaranda est situé dans une belle vallée presque circulaire, au pied du Chimborazo. Je descendis chez un propriétaire de hazienda assez aisé, et j'y fus très-bien reçue.

J'arrivai juste pour assister à une petite cérémonie funèbre. On était en train d'enterrer un enfant de huit mois appartenant à des gens riches. Comme, dans les petits endroits, tout excite l'attention et fait courir le peuple, surtout dans un pays où la population n'est pas habituée à travailler, et a par conséquent assez de loisirs, je pus voir, à cette occasion, le beau et le vilain monde réunis. Le petit enfant était assis dans une espèce de petite loge drapée de mousseline blanche et ornée de franges d'or et d'argent et de fleurs, que l'on portait au moyen de perches. La tête était attachée en haut de la loge par un lacet passé autour du cou, mais d'une manière si lâche qu'elle était ballottée de tous côtés. Cela produisait un terrible effet, car on aurait dit que l'enfant était pendu. Ce cortége était suivi d'une musique composée de deux violons et d'une harpe; ce dernier instrument reposait sur le dos de deux garçons. Le joueur de harpe faisait résonner de temps en temps un accord triste et lugubre. Au cimetière, on mit l'enfant dans un petit cercueil.

Les habitants de ce pays avaient déjà bien meilleure mine que ceux des chaudes contrées de Guayaquil. Les enfants, avec leurs joues rouges, leurs grands yeux brillants, faisaient plaisir à voir. Il ne manquait pas, surtout dans la classe aisée, de jeunes femmes et de jeunes filles d'une belle carnation. Les Indiens pur sang, sans être précisément beaux, ne sont pas des plus vilains. Leur tête est un peu trop comprimée, et leur corps gonflé ; les yeux de la plupart sont à peine fendus (cependant on trouve

quelques individus qui ont de très-beaux yeux); leur nez est un peu épaté, mais bien moins écrasé que chez les Malais. Ils n'ont pas non plus la bouche aussi grande et aussi laide que les Malais; leurs mâchoires sont bien faites, et leurs dents d'une blancheur éclatante; leur teint est d'un jaune brun foncé. Ce qui les défigure le plus, ce sont leurs cheveux, qui flottent dans le plus grand désordre autour de leur figure; s'ils étaient mieux arrangés sur le sommet de la tête, ils ne seraient pas mal.

Le costume des hommes issus des anciens Espagnols, ainsi que celui des Indiens, est le même que celui des Péruviens. Les femmes et les filles portent des mouchoirs qui leur voilent à la fois la tête et la moitié de la figure; même chez elles, les femmes aiment à couvrir de ce même mouchoir leur costume très-négligé. Elles sont toujours si emmitouflées, qu'elles peuvent à peine se servir de leurs mains. Il est vrai qu'elles n'en ont pas besoin, car elles n'ont pas la passion du travail. J'ai vu, chez des familles qui avaient trois ou quatre grandes filles, les robes et le linge dans le plus misérable état, et les enfants courir en haillons, les pieds nus ou avec des souliers tout déchirés; on les aurait pris pour des enfants de pauvres mendiants. Cela n'offusque en rien la vue de ces gens; jamais je ne m'apercevais que les mères ou les filles fussent occupées à raccommoder des vêtements ou du linge déchiré; mais, en échange, les chemises sont souvent ouvrées et brodées en haut et en bas, et ce travail inutile s'étend jusqu'aux dessus des coussins et jusqu'aux essuie-mains.

A Guaranda, je fus forcée de changer de mulets. Il ne faut jamais consentir à garder les mêmes bêtes de Savanetta jusqu'à Quito, à moins qu'on ne fasse par-ci par-là une halte d'un jour; car avec des bêtes harassées de fatigue, il est de toute impossibilité de passer par-dessus le Chimborazo.

30 *mars*. Ce jour fut un des jours mémorables de ma

vie. Je traversai la chaîne gigantesque des Cordillères ou *Andes* par l'un des passages les plus intéressants, le Chimborazo. Du temps de ma jeunesse, le Chimborazo passait pour la montagne la plus haute du monde (elle a 6200 mètres); mais depuis qu'on a mesuré les cimes de l'Himalaya en Asie, elle est descendue au second rang.

Nous nous mîmes en route de très-bonne heure, car nous avions à faire onze leguas par des chemins détestables, et presque toujours à monter. Il fallait faire ces onze leguas si l'on voulait trouver un gîte pour la nuit.

Au commencement, le chemin était réellement affreux. Je me vis encore forcée, dans les endroits les plus impraticables, de laisser ma monture pour aller à pied; ce qui me fatigua d'autant plus que l'air froid de la montagne me fit mal à la poitrine. J'éprouvais de grandes inquiétudes dans les membres; j'avais de la peine à respirer, et je tremblais de tout le corps.... A chaque instant je croyais que j'allais m'affaisser sur moi-même; mais le cri : *En avant!* se faisait entendre. Ce ne fut qu'avec les plus grands efforts que je me traînai au milieu de la boue et de la vase, à travers les torrents, les ornières, les mares d'eau et les pierres. Si j'avais déjà été sur le sommet, j'aurais attribué mon malaise à la raréfaction de l'air, qui produit le même effet sur beaucoup de personnes. On appelle ce malaise *veta*. Il ne dure, chez quelques personnes, que peu de jours; chez d'autres, si elles restent sur les hauteurs, il persiste parfois des semaines entières.

Après les deux premières leguas, le chemin commença à devenir plus solide et plus pierreux. Je pus au moins rester assise sur ma couverture.. Nous eûmes constamment de la pluie, des ondées, et il tomba même un peu de neige, mais elle fondait en touchant la terre. Cependant, comme elle se solidifiait par places, je puis dire que je marchai sur la neige. Malheureusement les nuages et les brouillards ne se dissipèrent pas un seul instant; je ne

pus pas voir le sommet du Chimborazo, privation qui me fut incomparablement plus sensible que mon malaise physique.

De Guaranda au point culminant du passage, on compte six leguas. Le revers de la montagne forme là une petite plaine de quelques centaines de pas qui s'abaisse de tous les côtés, excepté au nord, où la cime du Chimborazo s'élève presque à pic.

Sur ce petit plateau on a entassé un monceau de pierres, qui, selon les uns, indique qu'à cet endroit on est arrivé au point le plus élevé qu'on ait à franchir, et, selon d'autres, rappelle un meurtre commis sur un Anglais l'année précédente. Ce malheureux, accompagné seulement d'un arriero, avait voulu traverser les Cordillères. Il est probable qu'il ne lui serait rien arrivé s'il n'avait pas eu l'imprudence, partout où il avait à payer, de faire voir sa bourse bien garnie d'or. Le guide ne put résister à cette tentation séduisante, et se voyant tout seul avec son Crésus dans cet endroit désert, il lui assena par derrière un coup sur la tête avec une grosse pierre enveloppée dans un mouchoir (ce qui est ici la manière ordinaire de tuer son monde). Il cacha le corps dans la neige. Cependant le meurtre fut bientôt découvert, et le meurtrier se trahit par les pièces d'or qu'il fit changer.

Quoique fatiguée au dernier point, je quittai ma monture pour aller chercher une pierre et pour en grossir le monceau. En ce moment je me disais à moi-même : « Cette pierre sera encore à la même place quand mes ossements seront déjà réduits depuis longtemps en poussière. » Ensuite je descendis la montagne du côté de l'ouest, et, après avoir trouvé l'eau que je cherchais, j'en remplis ma coupe, j'en bus quelques gorgées, et, courant avec le reste de l'eau du côté de l'est, je la versai dans le premier ruisseau que je rencontrai. J'en fis autant du côté de l'ouest avec une coupe d'eau prise sur le versant oriental de la mon-

tagne. J'avais lu dans les voyages de M. Tschudi qu'il avait fait la même chose à la frontière près de *Passeo de serro*, sur les Cordillères. L'idée qu'une coupe d'eau destinée à prendre son cours vers la mer Pacifique coulerait vers l'océan Atlantique, et *vice versa*, me sourit et me plut tellement que je la mis aussitôt à exécution [1].

Je ne pus pas savoir exactement quelle était la hauteur du col des Cordillères; les uns lui donnaient 3000 mètres, les autres 4800; moi, je l'évaluerais à environ 4500. On porte la ligne des neiges sous l'équateur à 4500 mètres. Nous ne passâmes pas par un vrai champ de neige; mais pour arriver à la ligne couverte de neiges éternelles, il nous restait tout au plus à gravir encore de 60 à 90 mètres; elle était tout près de notre côté. Le thermomètre était à zéro (Réaumur).

La végétation ne cesse tout à fait que sur ce petit plateau.

Jusqu'à trois leguas de Guaranda, on trouve des champs cultivés; à ces champs succèdent de maigres bois couverts de beaucoup de belles fleurs. Quant à de hautes tiges de fougère, comme j'en avais rencontré sur les hauteurs de Sumatra ou de Java, je n'en aperçus nulle part. Ici la plus haute fougère ne dépassait pas 1 mètre. En échange on trouvait de tout petits arbres minces et rabougris, jusqu'à une hauteur de plus de 4000 mètres, mais seulement du côté de l'ouest : à l'est, nous fûmes longtemps sans découvrir un tronc d'arbre. Ces arbrisseaux offraient un aspect tout particulier; presque entièrement dépouillés d'écorce, leurs troncs ne portaient pas la moindre trace de mousse.

Sur le petit plateau qui forme le sommet du Chimbo-

1. Cette idée était facile à exécuter en ce moment, où la pluie était très-forte et où je n'étais pas embarrassée de trouver de l'eau; à mon retour j'aurais eu infiniment plus de peine; car les sources qui touchent à la ligne de-séparation des eaux sont fort éloignées l'une de l'autre.

razo, il règne souvent des vents très-violents qui font voler une grande quantité de sable et de petites pierres à la figure du voyageur.

Pour éviter ce désagrément, on se couvre d'ordinaire le visage d'un masque de soie avec des verres à la place des yeux. Aux mois d'août et de septembre, le passage du plateau est même quelquefois très-dangereux : des vents viennent soudain à souffler avec une telle furie, qu'ils soulèvent les mulets avec leur fardeau, et ne leur permettent de reprendre terre qu'à une certaine distance.

De ce plateau du Chimborazo jusqu'à la station de nuit de *Chacquiporgo*, où se trouve une seule misérable maison, on compte encore cinq leguas. Mais les chemins étaient bons; par moments, on descendait une pente assez douce ou l'on franchissait un sol montueux. Cependant une pluie continue et des vents froids rendirent cette course très-désagréable. Jamais de la vie je n'arrivai au gîte de nuit aussi épuisée de fatigue que ce soir-là. Je souffrais énormément de la poitrine, les dents me claquaient de froid; j'étais tellement roide et engourdie, que je ne pus descendre qu'avec peine de mon mulet pour me traîner jusqu'à mon grabat. Bien que couverte de boue et de saleté depuis les pieds jusqu'à la tête, sans en excepter la figure et les mains, je me sentais incapable d'aller me chercher de l'eau, et, comme mon domestique ne m'en apporta pas, je tombai sur la couche de bois et je m'enveloppai dans mon manteau; mais je trouvai bien peu de repos, car mon oppression de poitrine me forçait souvent à me tenir sur mon séant. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures que je me sentis la force de prendre un peu de fromage avec quelques bouchées de pain. Je ne pus rien avoir de chaud. Le lendemain il me fallut partir de même sans avoir rien pris de chaud à déjeuner. Pendant l'hiver aucun aubergiste ne reste à Chacquiporgo, car personne ne voyage dans cette saison.

La maison de Chacquiporgo sur le Chimborazo est la seule que le gouvernement ait fait construire pour les voyageurs entre Guayaquil et Quito.

Elle se compose de deux pièces avec quelques couchettes et quelques bancs de bois, et d'un grand emplacement pour les arrieros. De tous les pays du monde que j'ai parcourus jusqu'ici, je n'en ai pas vu un seul comme celui-ci, où l'on ait si peu, ou, pour mieux dire, pas du tout songé aux voyageurs. Les tambos sont excessivement petits, et tellement sales qu'on les prendrait plutôt pour des porcheries que pour des demeures habitées par des hommes. Le voyageur ne trouve dans ces tambos qu'un abri contre la pluie et le mauvais temps, et il peut s'estimer heureux si on lui sert une misérable sopa. On n'accorde pas même la moindre petite place au pauvre arriero dans les tambos, et il n'a pas droit de se plaindre s'il peut s'abriter à côté du tambo sous un hangar formé d'un toit supporté par quatre poteaux. Son sort est réellement digne de pitié. Toute la journée il est obligé de courir à côté de ses bêtes par les plus abominables chemins; à peine arrive-t-il le soir à la station, et a-t-il déchargé ses mulets, qu'il est obligé d'aller couper du fourrage pour leur donner à manger; car l'aubergiste ne s'en occupe pas. Ce n'est que dans les endroits où les champs de trèfle sont éloignés, que l'on trouve du trèfle lié en bottes. Enfin, quand il a fini la tâche de sa journée, il peut s'étendre sur la terre humide, se couvrir de son poncho déchiré, et apaiser sa faim avec de la farine d'orge.

Je ne plains pas moins les pauvres bêtes de somme. On appelle Lima l'enfer des ânes. Cette dénomination pourrait s'étendre à tout le Pérou et à Ecuador, et ne pas s'appliquer seulement aux ânes, mais aussi aux mulets, aux chevaux et aux arrieros.

En ce pays on charge un mulet ou un cheval de huit à

dix *arobas*[1], un âne de quatre à six. Il faut que les pauvres bêtes portent cette charge, quand même elles auraient le dos et les flancs écorchés. Un jour je sentais continuellement sur ma monture une odeur très-forte et très-désagréable. Le soir, en descendant, je trouvai ma robe pleine de sang qui provenait d'une blessure de la pauvre bête que j'avais montée. Je vis plusieurs fois dans de mauvaises routes deux personnes assises sur un cheval ou un mulet, ou même sur un âne.

Le Turc, le Perse, l'Hindou ou même le Battak, le cannibale de Sumatra, prennent autrement soin des voyageurs et des animaux. Dans les caravanséraïs des Turcs et des Perses, dans les *seraïs* des Hindous, le voyageur trouve une petite chambre pour lui; le conducteur, une salle qu'il partage avec ses camarades; les bêtes ont leur écurie couverte. Le Battak a établi dans chaque village des *soppos* ou huttes pour les voyageurs. Ces cabanes sont ouvertes à l'indigène aussi bien qu'à l'étranger, sans qu'il ait besoin de rien payer. Combien ces établissements hospitaliers seraient nécessaires entre Guayaquil et Quito, route fréquentée par beaucoup d'étrangers, et sur laquelle on voit tous les jours en été de grands convois de bêtes de somme! Et que ces maisons de bois s'établiraient à bon compte dans un pays où on ne manque nulle part des matériaux nécessaires!

31 *mars*. *Ambato* (8 leguas). Déjà la veille, j'avais été singulièrement frappée par le contraste marqué qui existe entre le versant oriental et le versant occidental des Cordillères.

Du côté de l'ouest, l'élément montueux prédomine; partout on ne voit que gorges, défilés et vallées ordinairement resserrées, apparaître au milieu des montagnes. Aussi, dans les plaines comme sur les hauteurs, on trouve la végé-

1. Un *aroba* pèse vingt-cinq livres.

tation la plus luxuriante ; les unes et les autres sont couvertes des plus belles forêts; même sur les points les plus élevés des montagnes, on découvre des champs fertiles. Il en est tout autrement du côté de l'est : les montagnes et les collines font place à de grands plateaux qui offrent peu de traces de végétation et fatiguent la vue par leur monotonie désespérante. Les belles forêts disparaissent, les fleurs se font plus rares, et la bruyère, que toutes les bêtes dédaignent, couvre d'immenses étendues. Trois leguas après le point culminant du Chimborazo, je vis bien par-ci par-là, dans les vallées, paître de petits troupeaux; mais la première culture ne se montra réellement qu'à sept leguas au-dessous de la hauteur. Il y a donc, sur une étendue de neuf à dix leguas, des terres incultes, dont une grande partie pourrait être défrichée, si la population n'était pas si peu nombreuse.

Nous traversâmes, à cheval, des allées de cactus et d'aloès. Les cactus atteignent ici une hauteur de 2^{m},50 à 3 mètres. Les aloès ressemblaient à ceux que j'avais vus autour de Naples; la hampe avec ses fleurs s'élevait au-dessus des feuilles à une hauteur de 6 mètres et plus.

Le beau plateau d'Ambato est borné par le Chimborazo, le *Tungaragua* et autres montagnes majestueuses. La température y redevient si douce, que la banane et d'autres fruits du Sud y viennent très-bien.

Du haut du plateau qui la domine, la petite ville d'Ambato, encaissée comme dans une gorge par les montagnes, entourée et parsemée de tous côtés de jardins et d'arbres fruitiers, offre une vue vraiment charmante. J'arrêtai plus d'une fois ma monture, et je contemplai avec délices le tableau ravissant qui se déroulait à mes yeux. La ville présente une très-grande étendue; mais les maisons sont étroites et misérables au delà de toute expression, la plupart ayant seulement une porte et pas de fenêtres. Ce

n'est que du côté de la grande place que l'ensemble se dessine un peu mieux.

A Ambato, je descendis encore chez le maître d'une hazienda. Ces bonnes gens ne se doutaient pas encore qu'un voyageur qui arrivait comme moi, tout trempé de pluie, devait avoir besoin d'un petit coin pour se laver et changer de linge. On ne lui offrirait pas la moindre chose, tout en sachant qu'il a peut-être fait une douzaine de leguas sans rien mettre sous la dent. Il est condamné à rester deux ou trois heures au milieu de la famille dans ses habits mouillés et sales, et à attendre patiemment l'heure du repas. La famille, qui se balance toute la journée dans les hamacs et qui passe son temps à jaser, est enchantée de trouver quelque nouvelle figure à regarder. Comme je ne savais pas l'espagnol, je ne pouvais guère leur donner d'autre distraction.

1er *avril. Latacunga* (8 leguas). En sortant du fond de la gorge, nous arrivâmes à un beau torrent qui, après s'être perdu dans une grotte naturelle, reparaît à quelques centaines de pas de là. Nous rencontrâmes des trous profonds ou de larges crevasses qu'il nous fallut franchir sur de petits ponts extrêmement dangereux, ou traverser en y descendant. Dans ces cavités, il est peu agréable de rencontrer d'autres voyageurs, et ne fût-ce même qu'un seul cavalier, car les chemins sont si étroits qu'il n'y a tout juste que la place pour une seule personne. Aussi, en arrivant à un de ces chemins creux, l'arriero crie, siffle, et fait un tapage continuel pour annoncer son approche d'aussi loin que possible. A l'exception de ces mauvais passages, le chemin était bon, et, pour la première fois, aucune pluie ne vint gâter notre journée.

Une grande partie du plateau d'Ambato est cultivée; cependant il n'y avait encore que très-peu de villages ou de cabanes. Le Tungaragua, se dégageant de plus en plus des nuages, s'éleva devant nous majestueusement comme

un cône colossal; il est tout à fait indépendant des autres montagnes.

Du haut plateau d'Ambato nous arrivâmes à un plateau bien plus considérable et bien plus beau, celui de *Latacunga*, à l'entrée duquel se trouve la ville du même nom. On perd déjà de vue le Chimborazo; mais on voit surgir à sa place d'autres hautes montagnes, parmi lesquelles se distinguent surtout le *Cotopaxi* et l'*Iliniza*.

A Latacunga, bourg très-étendu comme Ambato, je descendis de nouveau chez un planteur. On me recevait, il est vrai, partout avec beaucoup d'amabilité; mais le matin on me laissait toujours partir sans m'offrir une tasse de thé ou de chocolat, quoique les matinées fussent froides, brumeuses ou même pluvieuses, et l'on savait bien que jusqu'au soir je ne trouverais pas d'endroit où je pusse prendre quelque chose.

J'avais beaucoup de rapports avec les maîtres de haziendas, je passais avec eux des journées entières, et j'avais ainsi l'occasion d'observer leur genre de vie.

La plupart vivaient dans un désordre, une saleté et une misère qui dépassent toute idée. Je préfère la maison d'un paysan allemand un peu aisé à la plupart de ces haziendas. Dans la première, on trouve au moins assez de propreté pour se mettre à table avec plaisir et pour manger un repas simple, mais bien apprêté. Il n'en est pas de même dans la hazienda; on y met sur la table une nappe déchirée, qui à force de taches ne présente presque plus de place blanche. Pour la vaisselle et autres ustensiles, on trouve rarement les choses les plus indispensables. C'est ainsi que je vis, par exemple, dans une hazienda, onze personnes à table, et je ne crois pas qu'elles eussent à leur disposition trois couverts complets de l'espèce la plus commune. Une personne avait une cuiller, une autre une fourchette, une troisième un couteau. Quand le possesseur de la cuiller avait mangé sa soupe, il passait la cuiller à

son voisin; il en était de même du couteau et de la fourchette; les enfants mangeaient généralement avec les doigts. Un pot cassé contenait l'eau à boire, un verre servait à tout le monde. Les enfants venaient se mettre à table tout déguenillés, les pieds nus ou avec des souliers déchirés, les mains et les figures sales; mais ils avaient l'air si jolis, si frais, et avaient des yeux si vifs et si petillants, que je regardais avec un vrai plaisir ces têtes d'anges joufflus avaler à cœur joie les morceaux l'un après l'autre. Une négresse enveloppée de haillons, ou quelques petits négrillons à moitié nus, faisaient le service de table.

Dans cette même maison on m'assigna, pour coucher, une chambre qui n'avait pas été nettoyée depuis Dieu sait combien de temps, et qui, avec le lit, ne contenait que deux chaises cassées et un fragment d'une petite table. Tout ce dont j'avais besoin, je fus obligée de le demander; je ne trouvai pas même de l'eau dans ma chambre, et, quand on m'en apporta, il me fallut sortir devant la porte pour me laver, car il n'y avait pas de cuvette.

Dans une autre maison, j'étais à peine au lit depuis une petite demi-heure, que je m'élançai dehors, car j'étais littéralement couverte de vermine. Je passai toute la nuit sur une chaise, et le lendemain je me trouvai toute marquée de taches rouges comme s'il m'était venu une éruption. Et presque dans chaque maison je voyais une ou même deux grandes filles, qui auraient pu sans peine tenir le ménage en ordre. Mais ce n'est pas là leur affaire. Un grand mouchoir jeté autour de la tête, des épaules et des bras, elles restent là toute la journée et volent, comme nous disons nous autres Allemands, le temps du bon Dieu. A côté de cette extrême misère, on étale quelquefois un peu de luxe. Dans une maison, la salle de réception était ornée de rideaux, de tapis, de glaces; ailleurs je rencontrai un assez bon piano, un très-beau nécessaire de voyage anglais, tous

objets qui reviennent ici très-cher, puisqu'il faut les apporter avec peine par-dessus les montagnes. Les femmes et les filles me montrèrent des robes de grand prix, des châles chinois, etc. J'en fus d'autant plus étonnée que les possesseurs des haziendas ne sont généralement pas très-fortunés. Ils ont sans doute beaucoup de terres, mais ils manquent de marchés et de routes. Il n'y a pas de grandes villes dans le pays, et les chemins sont si mauvais que ce n'est presque pas la peine d'envoyer des provisions à une distance de trois ou quatre journées.

2 *avril. Machacha* (11 leguas). Aujourd'hui nous traversâmes constamment le haut plateau de Latacunga. Les chemins étaient, il est vrai, très-bons, et on marchait en grande partie entre des haies de cactus et d'aloès, entremêlées de belles fleurs. Entouré par une chaîne des plus superbes montagnes, dont le Cotopaxi et l'Iliniza sont les plus saillantes, ce plateau serait ravissant, si la nature n'avait pas oublié de le doter de deux choses essentielles, le bois et l'eau.

On cultive peu les terres, sans doute faute de bras. Le sol ne semble pas non plus être aussi gras que sur le versant occidental des Cordillères. La majeure partie de la vallée offre bien une belle et fraîche verdure; mais il y a encore beaucoup de poussière et de sable, et assez de champs couverts de grosses pierres et de rochers que le Cotopaxi en fureur a sans doute lancés tout autour. Ce volcan gigantesque fixa mon attention. Il s'échappait de son cratère de grosses colonnes de fumée que l'on pouvait comparer à de gros troncs d'arbres avec de riches couronnes, ou bien à des nuages qui s'élevaient sans ordre et sans fin. Malheureusement ces images fantastiques s'évanouissaient aussi vite qu'elles se formaient.

Le Cotopaxi était, jusqu'au cratère, couvert d'une légère couche de neige. L'Iliniza s'élevait fièrement sous une enveloppe blanche si épaisse, qu'on voyait que les rayons du

soleil n'avaient sur lui aucune influence. Je passai la nuit très-misérablement dans un tambo.

3 *avril. Quito* (8 leguas). Le matin, avant de monter sur le mulet, je jetai encore un regard en arrière sur le volcan, pour lui dire adieu, car le chemin nous conduisait maintenant sur le haut plateau de Quito. Le volcan parut agréer avec reconnaissance mon attention, et me récompensa par une superbe éruption. D'épaisses colonnes de fumée montèrent en tourbillonnant; le feu les sillonna comme de flammes et d'éclairs; puis, dépassant les nuages de fumée, il retomba en pluie épaisse sur la terre. Combien ce spectacle devait être magnifique pendant la nuit! Mais j'étais pleinement satisfaite, et je remerciai Dieu de m'avoir accordé la faveur de voir encore, après tant de merveilles, ce phénomène de la nature.

Quand on passe par Riombambo, au lieu de prendre par Ambato pour aller à Quito, on approche bien plus du Cotopaxi, et on voit les ruines de trois petits édifices qui datent du temps des Incas. Mais, à en juger par le dessin qui me passa plus tard sous les yeux, je crois que ce n'est guère la peine de faire ce détour, surtout pendant la saison des pluies.

Le temps était aujourd'hui magnifique, les chemins excellents, à l'exception de trois leguas qui étaient excessivement mauvaises, grâce à des gorges, à des collines escarpées et à de grosses pierres qui se trouvaient juste au milieu de la route. Même dans le voisinage de la ville, le gouvernement ne fait rien pour remédier à ce mauvais état des chemins. Dans ce pays, on ne s'occupe nullement des routes et des ponts. Si l'on trouve parfois un pont solidement construit, une route un peu plus soignée, on peut être sûr que cela date encore du temps de la domination espagnole.

CHAPITRE XVII.

Quito. — Barbarie du peuple. — Curiosités. — Fêtes religieuses. — Le clergé et le gouvernement. — Les Indiens. — Le théâtre. — Retour à Guayaquil. — Le Chimborazo. — Un combat de taureaux. — Danger de mort. — Panama. — Voyage à travers l'isthme. — Aspinwall.

La ville de Quito est assise sur un grand et beau plateau, bordé de montagnes moins gigantesques que le plateau de Latacunga; ce n'est qu'à deux leguas de distance qu'on commence à apercevoir la ville. Son aspect n'a rien de merveilleux : les maisons sont basses et couvertes de toits de tuiles légèrement inclinés. L'uniformité de ces masses de pierres est interrompue par quelques tours ou coupoles. Les deux montagnes *Panicillo* et *Pinchincha*, contre lesquelles la ville est adossée, ne sont couvertes d'aucun arbre ni d'aucun buisson. Il en est de même de toute la chaîne de montagnes dont le plateau est borné. La seule beauté de cette contrée consiste dans sa ceinture de montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre les unes au-dessus des autres. Sans doute de beaux tapis de verdure s'étendent partout dans la vallée, entrecoupée de champs cultivés; mais, sous ce bienheureux climat, on s'attend à trouver une végétation bien plus éclatante de bois, de haies, de buissons et de fleurs. Les montagnes ne sont couvertes que d'une herbe très-courte. Il faut regarder de près pour s'apercevoir que le pays est cultivé, et c'est ainsi que le voyageur qui a lu les descriptions les plus exagérées de cette ville et de sa position ravissante est singulièrement détrompé quand il se trouve en face de la réalité.

C'est ce qui m'arriva aussi : plus j'approchai de Quito, plus je fus désappointée. Aux alentours, il n'y a en dehors des champs et des prairies que peu de jardins ou d'arbres fruitiers. Les petites maisons du faubourg sont à moitié délabrées et d'une saleté qui dépasse toute idée; les rues sont tellement pleines d'eaux stagnantes et d'immondices, qu'on est obligé de mettre son mouchoir sous son nez; le peuple est couvert des haillons les plus dégoûtants. Il me regardait tout ébahi, se moquait de moi, me montrait au doigt, et courait après moi. Il vient rarement des étrangers dans ce pays perdu, et, s'ils ne sont pas tout à fait habillés comme les indigènes (je portais bien le poncho, mais je n'avais pas le petit chapeau de paille), ils sont suivis et hués par la populace. Plus près de la place, les maisons prennent un aspect plus imposant : elles ont un étage et, au lieu de fenêtres, des portes vitrées avec des balcons. Il y a sur la place quelques beaux édifices, parmi lesquels se distinguent la cathédrale, le palais de l'évêque et celui du président. Ces deux derniers sont ornés de péristyles. Le palais du président ne se présenterait pas mal, s'il n'était pas déjà à moitié tombé en ruine, surtout l'escalier de la façade ; mais au moins il n'est pas défiguré, comme celui de Lima, par de petites boutiques de marchands. La place est, de plus, ornée d'une belle fontaine à laquelle il ne manque qu'une seule chose, c'est-à-dire de l'eau.

Dans la ville de Quito, qui compte près de 50 000 habitants, il n'y a pas d'hôtel. Bien que munie de beaucoup de lettres de recommandation, je n'en avais qu'une sous ma main, à l'adresse de M. Algierre; toutes les autres étaient dans un coffre enveloppé de toile cirée.

Nous nous arrêtâmes devant la maison de M. Algierre, mais nous la trouvâmes déserte : M. Algierre était depuis quelques jours parti avec sa famille pour sa plantation. Au premier moment, je ne sus ni où aller ni à qui m'a-

dresser. Mon coquin de domestique ne s'occupait nullement de moi. Le peuple commença à s'amasser autour de moi, m'assaillit de questions indiscrètes, de cris et de rires insultants. Bref, je n'étais qu'une femme seule, sans un homme pour me protéger : aussi la foule qui se pressait autour de moi se livrait-elle à une impudence sans réserve. Mon embarras croissait de minute en minute, ma position devenait insoutenable, lorsqu'enfin un sauveur m'arriva : un monsieur fendit la foule, me présenta un petit chapeau de paille comme les habitants en portent dans ce pays, et dit à mon domestique de me conduire dans sa maison. Quand j'y fus arrivée, j'ouvris vite mon coffre, je changeai un peu de toilette, je pris, parmi le paquet de lettres celle qui était adressée à M. White, chargé d'affaires d'Amérique, et, accompagnée d'un jeune Indien, je courus à son hôtel. Mon domestique avait déjà disparu.

Mais je n'étais pas encore au bout de toutes mes tribulations. Mon costume fut de nouveau pour ce peuple civilisé un sujet de plaisanteries. Je portais une mantille et un chapeau de soie, au lieu du grand mouchoir en usage dans le pays, et de plus je n'avais personne avec moi, car le jeune Indien ne comptait pas. Par bonheur, la maison de M. White n'était pas très-éloignée, et au bout de quelques minutes je me trouvai en lieu de sûreté.

M. White et sa femme m'offrirent aussitôt leur maison. M. de Paz, ministre espagnol, et sa femme, me comblèrent dans la suite de beaucoup d'honnêtetés.

A Quito, je fus souvent à même de visiter les maisons des habitants issus des anciens Espagnols. Chez les riches, on voit beaucoup de luxe, du moins dans les salles de réception. Les demeures se composent de grandes pièces, ce que l'on ne croirait pas à en juger par l'extérieur des maisons ; mais, ici comme dans le Pérou, la vraie façade est à l'intérieur, sur des cours propres, bien tenues et ornées de fleurs et de jets d'eau.

Les dames me parurent aimables, mais peu instruites, ce qui doit sans doute provenir en partie de l'isolement de leur ville. Il n'y vient pas souvent un bon maître, et à plus forte raison pas d'artiste ni de savant : aussi les habitants n'entendent et ne savent presque rien de ce qui a trait aux arts et aux sciences, d'autant plus qu'ils n'ont pas grand goût pour la littérature. Je ne crois pas que les belles dames de Quito ouvrent jamais d'autre livre qu'un livre d'Heures ou un Paroissien. Pour l'intelligence, le bon sens et même le talent, les femmes, ici comme au Pérou, surpassent, dit-on, de beaucoup les hommes : aussi se mêlent-elles de tout, et plus particulièrement des affaires politiques, auxquelles elles s'intéressent souvent bien plus que les hommes ; ce qui fait que les femmes et les filles encourent aussi bien que les hommes des peines pour les délits politiques, et qu'elles sont assez souvent enfermées au couvent pendant plusieurs mois et même pendant des années.

Je fis ici la connaissance d'une jeune dame très-intéressante, la belle-fille du général Algierre, que l'on avait voulu mettre au couvent pour un an ; mais elle s'était cachée très-longtemps, jusqu'à ce que l'affaire tombât en oubli, et elle avait échappé ainsi à toute punition. Les femmes protestèrent de toutes leurs forces contre le bannissement des jésuites, qui eut lieu il y a environ deux ans ; mais les hommes l'emportèrent : les révérends pères se virent forcés de prendre le bâton de voyage et de dire adieu à ce beau pays.

Les seules curiosités de Quito sont les églises, parmi lesquelles se distinguent surtout celle des Jésuites, celle des Franciscains, celle de Saint-Domingo et la cathédrale. Elles sont toutes dans le goût de l'église des Augustins à Lima, riches à l'intérieur et dorées depuis le plafond jusqu'en bas, couvertes de boiseries fort belles, en exceptant toutefois les statues, qui ressemblent ici, comme à

Lima, à de vraies caricatures. A ma très-grande surprise, je n'en entendis pas moins parler de plusieurs excellents sculpteurs et ciseleurs établis à Quito[1]. Les grands autels, ainsi que les colonnes qui entourent le tabernacle, sont revêtus de plaques d'argent. Indépendamment de ces quatre églises, il y en a encore plusieurs autres richement ornées et dorées à l'intérieur, mais qui sont un peu trop petites. Aux jours de fêtes, les saints sont revêtus de magnifiques habits et couverts de pierres précieuses. La toilette de la sainte Vierge, le jeudi saint, est évaluée à plus de 200 000 écus. La pièce la plus curieuse de cette parure est un rosaire composé de belles grosses perles.

Quant aux hôpitaux des malades, des aliénés et des lépreux, je les trouvai au-dessous de toute critique. Cependant je crois qu'il serait infiniment plus agréable au bon Dieu de voir ses temples moins ornés, et les maisons destinées à l'humanité souffrante dans un état plus conforme à leur destination. Moi qui ne me sers jamais d'odeurs ni d'aucune essence, j'aurais bien voulu, en visitant ces établissements, avoir pu faire venir, par un coup de baguette, un flacon d'eau de Cologne. L'air empesté qui régnait dans les salles aurait à lui seul suffi pour rendre malades les gens bien portants. Ce qu'ils appellent des salles, ne sont que de longs corridors avec des niches, dans lesquelles les pauvres malades sont étendus sur des tréteaux en bois garnis de peaux de bœuf, sans coussins ni couverture. La saleté y était affreuse, et l'air épais et puant. Dans chaque corridor il n'y avait que deux toutes petites fenêtres, l'une à l'extrémité d'en haut, l'autre à celle d'en bas, et encore étaient-elles hermétiquement fermées.

L'hôpital des aliénés, dans lequel il y a aussi une partie

1. Je visitai quelques-uns des principaux ateliers, et j'y trouvai partout, comme dans les églises, des figures en bois horriblement mal ciselées.

exclusivement affectée aux lépreux, n'est pas mieux organisé. Les aliénés couraient librement dans la cour, qui n'est pas même fermée du côté de la rue. Quant aux lépreux, ils sont enfermés. Il arrive quelquefois que deux lépreux demandent à se marier. Comme on ne leur refuse pas cette faveur, on voit de temps à autre célébrer une union dans un asile consacré à la plus grande misère de l'humanité. Heureusement pour la société, ces infortunés n'ont jamais de progéniture.

On ne voit, dans aucun hôpital, un médicament à côté d'un malade. Il y a bien, dans ces hospices, une pharmacie ; mais je plains celui qui prend une des décoctions ou des mixtures préparées dans ces officines. Le désordre y est si grand que les gens préposés au service ne trouvent jamais ce qu'on demande. J'avais besoin de térébenthine pour mes insectes, et de farine de moutarde pour moi : car, à la suite de l'air trop subtil que j'avais respiré, ou bien des fatigues du voyage, je me sentis très-incommodée pendant la première quinzaine ; je ne marchais que très-lentement, je ne respirais qu'avec peine, je souffrais de points de côté, j'avais mal à la poitrine, et je toussais. Je n'en sortais pas moins tous les jours, et je traînais tant bien que mal partout où il y avait quelque chose à voir. Mais pour revenir à notre pharmacie, on mit un temps infini pour trouver la précieuse térébenthine, car il fallut ouvrir et sentir une vingtaine de flacons qui n'avaient pas même d'étiquettes. Pour la farine de moutarde, je crus qu'on ne la découvrirait jamais. Enfin, après l'avoir cherchée un quart d'heure, et au moment où de guerre lasse j'allais partir, on la trouva reléguée dans un coin obscur. Les prix des médicaments sont dix fois plus élevés qu'en Allemagne, de sorte que les pauvres ne peuvent pas en acheter (ce qui est peut-être très-heureux pour eux), et qu'ils sont réduits à des remèdes de bonne femme.

L'emplacement du collége n'est pas grand, mais il est suffisant pour le nombre des élèves. On m'avait déjà parlé, à Guayaquil, d'un musée qui devait se trouver au collége de Quito. Dans cette dernière ville, on m'assura aussi que ce musée existait; mais quand j'allai au collége pour le voir, on me conduisit dans une *salle toute vide* qui probablement a été destinée autrefois à servir de musée, et a été baptisée d'avance de ce nom.

On montre aussi une *Monnaie* aux visiteurs; mais cet établissement chôme la plus grande partie de l'année.

Pour embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble de la ville et des environs, il faut monter sur la montagne de *Panicillo*, qui n'est pas très-élevée. De là on a la vue de tout le plateau et des chaînes de montagnes dont il est borné, et qui sont comme superposées les unes sur les autres.

On aperçoit aussi, par-ci par-là, quelques montagnes détachées et isolées. Mais il n'y en pas une seule qui se distingue par une forme particulière ou pittoresque. Tout le pays semble avoir peu d'eau. Nulle part on ne découvre la trace d'un fleuve; il n'y a qu'un petit ruisseau qui coule du haut du Pinchincho dans un ravin, et qui fournit à tout Quito l'eau pour boire et pour laver. Le matin et le soir, on la fait passer dans des canaux ouverts qui traversent les rues de la ville, afin de la nettoyer ainsi un peu de ses immondices.

Sur le Panicillo on voit encore les ruines d'une forteresse construite sous le gouvernement espagnol.

A côté du Panicillo s'élève le Pinchincho, qui est bien plus considérable. C'est un ancien volcan, qui depuis plusieurs siècles semblait tout à fait éteint. Mais voilà que, deux jours avant mon départ de Quito, il s'ouvrit une fissure dans la montagne, et justement du côté qui dominait la ville. De cette fente s'échappait de la fumée. Qu'on se figure le trouble et la frayeur des habitants à cette vue! Je

n'ai pas su depuis si ce présage menaçant a été suivi d'effet et si les forces souterraines ont déployé leur funeste activité.

La vie est très-peu chère à Quito; cependant, de même que dans le Pérou, le Chili, la Nouvelle-Grenade, on n'y trouve pas de monnaie de cuivre. Le *medio* peut être considéré comme la plus petite monnaie. Il y a bien des *quartillos*, dont deux font un *medio*, mais ils sont si rares qu'on n'en voit guère. On a l'habitude de rendre, au lieu de billon, du pain ou des œufs, objets que le vendeur lui-même accepte en guise d'argent.

On trouve à Quito des maisons meublées, garnies de glaces, de tapis, de lampes et de tous les meubles et objets dont on peut avoir besoin. Pour une maison bien arrangée et composée de huit à dix pièces, on paye par mois tout au plus cinquante écus, ce qui est très-bon marché, quand on songe combien le prix des glaces, des tapis et autres meubles est augmenté par le transport à travers les Cordillères : car, bien qu'il y ait à Quito une masse de sculpteurs, on n'y rencontre pas un seul menuisier capable de faire une table ou une chaise un peu propre.

On ne paye pas non plus les domestiques trop cher. On donne à un domestique ou à une servante, par mois, trois écus et la nourriture; le cuisinier, qui touche six écus, reçoit ordinairement une somme fixe pour la dépense de la maison. Dans les familles qui, par exemple, se composent du mari, de la femme, d'un enfant et de deux domestiques, on lui donne un écu par jour, et pour cette somme il fournit deux repas copieux, dont voici le menu : le matin, une soupe appelée *sancochado*, et faite avec de la viande, du maïs et du *juka* (racine de *jam*); puis deux plats de viande, des pommes de terre, des œufs, du pain, du beurre et du lait. Au second repas il sert une soupe au poulet avec du riz, trois plats de viande, des pommes de terre, du pain, et souvent un plat de farine; le soir, du pain et du lait pour

le thé. C'est vraiment assez pour un écu qui ne vaut que quatre-vingts cents.

Je me trouvais justement à Quito pendant la semaine sainte, et j'eus ainsi l'occasion d'assister aux plus grandes fêtes religieuses.

La première procession solennelle à la cathédrale eut lieu le dimanche des Rameaux. Elle représentait l'entrée du Sauveur à Jérusalem. Le clergé ouvrait la marche; il était suivi par le président, les officiers d'état-major, les fonctionnaires et les notabilités. Puis arriva une image, en grandeur naturelle, du Christ, sculptée en bois, qu'on avait attachée sur une ânesse; mais cette bête attendait à la porte de l'église, et ne prit son rang dans la procession qu'au moment où celle-ci fut prête à entrer dans l'église. La marche était close par le peuple. Je vis ici pour la première fois l'entrée d'une église accordée à un âne.

C'était le lundi de la semaine sainte que la procession indienne devait avoir lieu. Les Indiens, les métis, les hommes issus des anciens Espagnols, professent tous la religion catholique ; mais les Espagnols ne veulent pas être assimilés aux Indiens, ce qui fait que ces derniers ont leur procession à eux. Mais, au fond, les anglicans et les protestants agissent-ils différemment? N'ont-ils pas leurs stalles et leurs loges dans les églises? et malheur à l'indigent assez audacieux pour vouloir se glisser à ces places réservées à l'aristocratie! Au moins, dans les églises catholiques d'Ecuador, comme dans celles du Pérou, il n'y a pas de séparation entre les riches et les pauvres. L'esclave peut se mettre à côté de son maître quand il y trouve une place vide. Il y a peu de bancs dans l'église; on a l'habitude d'y porter de petits tapis, sur lesquels on s'agenouille.

Je ne pus malheureusement pas voir la procession indienne; elle avait été interdite pour la première fois par l'évêque, parce que, les années précédentes, on s'y était

livré à de trop grandes folies. Les costumes des Indiens avaient été si baroques et si comiques, disait-on, que le cortége ressemblait plus à une mascarade qu'à une procession.

La principale procession eut lieu le jeudi saint. Dans celle-ci, c'était la troupe qui marchait en tête; venaient ensuite les fonctionnaires publics et les notabilités de la ville, les laïques, les ecclésiastiques et une scène allégorique de la Passion de Notre-Seigneur. Dans un second groupe figuraient des fonctionnaires, des notabilités, des laïques et des ecclésiastiques, avec une autre scène. Je comptai en tout six scènes différentes. On voyait, dans une de ces représentations allégoriques, le Christ au mont des Oliviers, l'ange lui présentant la coupe, et les trois disciples dormant au fond.

Dans une autre scène on voyait le Christ portant la croix; dans une troisième il était attaché à la colonne d'infamie, fouetté, etc. La *Mater dolorosa* était représentée avec un poignard dans la poitrine; mais elle portait en même temps une longue robe à queue en velours noir, et était parée de pierres précieuses et du superbe rosaire dont nous avons déjà parlé. Les figures de ces scènes étaient de grandeur naturelle, en bois sculpté et entièrement habillées. Elles avaient jusqu'à des perruques sur la tête; elles étaient sous des dais portés au moyen de longs bâtons, qu'à ma grande surprise je vis tenir par des Indiens. Je dis à ma grande surprise, car, comme les fiers descendants des Espagnols ne veulent pas être confondus avec les Indiens, et qu'il leur faut une procession particulière, ils ne devraient pas permettre aux Indiens de porter l'image de Dieu et celles de ses saints.

La procession était close par neuf chanoines revêtus de longues soutanes noires avec des queues de douze pieds de long qu'ils traînaient après eux. Derrière chaque queue marchaient quatre enfants de chœur qui n'avaient rien

autre chose à faire qu'à étaler convenablement les queues quand elles se relevaient ou se roulaient.

Je ne trouvai absolument rien d'édifiant dans cette procession; elle me fit, au contraire, l'effet d'une pompe théâtrale.

Le soir du vendredi saint, on commença à visiter les églises et le saint sépulcre. L'illumination des églises était réellement éblouissante. Tout le fond rayonnait de l'éclat de milliers de cierges. A cette occasion, on représente aussi des scènes de la vie de Jésus-Christ, telles que la sainte Cène, la distribution des pains, les sept sacrements, etc. On ne peut pas rire de ces scènes, car le sujet en est sérieux et digne; mais tout homme qui pense et qui réfléchit doit se sentir blessé au fond du cœur quand il voit qu'on fait un jeu aussi honteux de ce qu'il y a de plus sacré au monde.

Vouloir faire une description des figures et des postures les plus baroques, du rapprochement et de la confusion des costumes anciens et modernes, ce serait une tâche difficile, pour ne pas dire impossible. Ainsi la figure qui, dans les sept sacrements, reçoit l'extrême-onction, avait de grosses joues bouffies, bien colorées, et les yeux brillants et étincelants comme des étoiles. Le mariage était représenté de la manière la plus horrible. Le fiancé et la fiancée avaient des figures toutes contractées et des poses si peu assurées, que l'on s'attendait à tout instant à voir l'un tomber en avant et l'autre en arrière. Dans la scène où Jésus-Christ dit aux enfants d'approcher, les malheureux petits enfants étaient revêtus de manteaux de bandits qui leur couvraient les pieds, et portaient sur la tête de petits chapeaux de paille ou de petites casquettes. Il serait urgent que le pape envoyât dans ces pays quelques dignes et nobles prêtres, pour mettre un terme à bien des sottises et à bien des scandales!

Dans les circonstances actuelles, il ne faut pas s'étonner que le peuple soit ainsi stupide et sans caractère. Le clergé veut rendre le gouvernement turc responsable de la corruption du peuple. Il est évident que la faute retombe aussi bien sur l'un que sur l'autre. Ces pays sont encore beaucoup trop arriérés et, avant tout, trop démoralisés pour pouvoir supporter une constitution républicaine.

Toute autre forme de gouvernement, et même la plus absolue, vaudrait mieux pour ces États que ce simulacre ridicule de république. Je suis déjà trop vieille pour pouvoir encore apprendre dans ma vie quelque bien de ces contrées ; mais j'espère qu'avec le temps elles finiront par être incorporées aux États-Unis de l'Amérique, comme cela a déjà eu lieu pour une partie du Mexique. Il est vrai que j'ai vu aussi commettre bien des atrocités en Californie, comme cela se voit sous tous les gouvernements, et surtout dans un État nouveau, où la soif de l'or attire tant d'aventuriers !

A Écuador, le sort le plus triste de tous est celui des Indiens, ces pauvres descendants des maîtres légitimes du pays.

J'ai déjà fait remarquer que pendant mon séjour à Guayaquil l'esclavage avait été aboli. Liberté entière ! mots magiques ! Ne croirait-on pas que la civilisation de la république d'Écuador est bien plus avancée que celle des autres États ? Mais, malheureusement, il n'en est pas ainsi. La position des Indiens est bien au-dessous de l'esclavage. Ces malheureux n'ont plus un seul maître, mais plusieurs. Il faut qu'ils les servent tous, et sans qu'aucun d'eux les habille ou les nourrisse ! Le seul avantage qu'ils retirent de leur prétendue liberté, c'est d'avoir à s'occuper eux-mêmes de leurs besoins matériels. Tout Indien mâle paye un droit de capitation annuel de trois écus, de dix-neuf ans à cinquante. L'habitant issu des anciens Espa-

gnols[1], qu'il soit cultivateur ou toute autre chose, est exempt de cette taille personnelle. Une taxe d'argent dans un pays où toutes les relations sont rendues si difficiles par la hauteur des montagnes, par le mauvais état des routes, par l'absence de ponts et d'autres moyens de communication, est la charge la plus lourde et la plus écrasante, surtout pour l'Indien, qui n'a aucune propriété et qui est opprimé et asservi.

Cependant les Écuadoriens, qui veulent se faire passer pour philanthropes, prétendent que, grâce à l'impôt de capitation, l'Indien est traité à l'égal de l'Espagnol, qu'il jouit des mêmes droits et qu'on lui accorde autant de terres qu'il peut en cultiver. Mais comment demanderait-il des terres lorsqu'il n'a pas le moyen de les défricher? comment attendrait-il le temps de faire des récoltes, quand il lui faut payer la pesante taille personnelle au gouvernement, qui, loin de lui venir en aide, ne cherche qu'à lui prendre le peu qu'il a?

D'ordinaire l'Indien loue le travail de ses mains aux maîtres de haziendas. Ceux-ci lui donnent une petite portion de terre pour son entretien, lui fournissent, en déduction de ce qui lui revient, ce dont il a besoin, payent sa taxe et lui donnent un petit salaire annuel. Le propriétaire de la hazienda cherche à faire toujours assez d'avances à l'Indien, en vivres, en eau-de-vie, en habits et autres objets, pour que celui-ci reste constamment son débiteur : car tant que l'Indien doit quelque chose à son maître il ne peut pas le quitter. Dans le cas contraire, il est libre de disposer de sa personne. Meurt-il débiteur de son maître, la dette meurt avec lui et ne peut pas être réclamée à sa famille.

Un autre grand mal qui pèse sur cette race déshé-

1. Ici, comme dans le Pérou, tout homme qui n'est pas Indien ou nègre, et qui a quelques gouttes de sang espagnol dans les veines, se donne le nom d'*ancien Espagnol;* mais le gouvernement, en vue des trois écus de taxe, y regarde de plus près.

ritée, ce sont les marches des troupes. L'Indien, il est vrai, en dédommagement de la taxe qui l'écrase, est exempt du service militaire; mais, lors du passage des troupes, il est tenu de porter sur son dos les effets et les vivres des soldats, sans autre gratification que des injures et des coups. Un Indien passe-t-il par hasard devant une caserne au moment où on a besoin d'un ouvrier ou d'un manœuvre, un soldat se jette sur lui, et lui arrache son chapeau de paille de dessus la tête pour indiquer par là qu'il doit le suivre. S'il ne vient pas de bon gré, le soldat fait jouer le bâton et le force à se soumettre. Moi-même j'ai été plusieurs fois, à Quito, témoin oculaire de ce procédé illégal et barbare.

Qu'un Indien descende pour la première fois de la montagne dans la plaine, tout homme libre a aussitôt le droit de le mettre de force en réquisition et de le contraindre à le servir pour un temps déterminé. On le paye, il est vrai, mais, comme on pense, excessivement mal. J'ai vu, dans une maison, un Indien et sa femme servir pour un écu par mois, sans qu'on leur donnât le vêtement et la nourriture. Ces malheureux me firent absolument l'effet des pauvres parias de l'Inde. Ils mangeaient tous les trognons et autres restes qu'on jetait dans la maison; ils faisaient cuire les feuilles extérieures des choux et d'autres plantes, y mêlaient quelque peu de farine d'orge, et mangeaient ce ragoût sans le moindre assaisonnement et même sans sel; ils dormaient par terre dans un coin de la cuisine ou de la veranda, à peine couverts à moitié de leurs ponchos déchirés.

Ce ne sont pas seulement les descendants des Espagnols, mais aussi les métis et les nègres, qui considèrent cette malheureuse classe d'hommes, la meilleure et la plus honnête de tout le pays, comme bien au-dessous de tous les autres; elle est traitée par eux avec le plus profond mépris.

Pendant mon séjour à Quito, le hasard voulut que l'on annonçât un spectacle, chose excessivement rare pour cette ville, car une troupe d'acteurs ou d'artistes ne s'é-

gare pas facilement au delà des Cordillères. Je me faisais une fête d'assister à cette représentation, m'attendant à voir une troupe dans le genre de celles qui chez nous courent les campagnes et les villages et établissent leur théâtre dans la première grange venue.

A Quito, ce fut le musée qui servit de salle de spectacle. On y plaça des bancs de bois, on apporta des chaises dans la galerie, on alluma des chandelles, dont le suif tacha les habits des spectateurs. A l'entrée du vestibule, c'est-à-dire au bureau où l'on prenait les billets, se pavanait une sentinelle qui, plantant son arme devant l'entrée, apostrophait le monde par ces mots : *A donde va?* (où allez-vous ?) avec une telle rudesse qu'on rebondissait malgré soi en arrière. Il fallait répondre : « Au théâtre. » A l'entrée même du *proscenium*, il y avait une autre sentinelle qui avait également planté son fusil devant la porte, et qui répétait le même cri avec le même accent martial. J'avoue que je n'ai jamais rien vu de ma vie d'aussi ridicule.

Le public était vraiment républicain. On y voyait des Indiens déguenillés, dont les femmes apportaient même avec elles leurs nourrissons, des nègres qui répandaient des odeurs qu'on ne pouvait pas précisément appeler des parfums, des polissons qui bataillaient pour les places comme s'ils eussent été en pleine rue; on voyait pêle-mêle avec cette populace des messieurs et des officiers avec leurs femmes et leurs filles, les uns avec des ponchos, les autres avec de grands mouchoirs relevés par-dessus la tête. Il n'y avait qu'une société de trois dames et de quelques messieurs qui fît exception. Ils étaient parés comme pour une représentation du grand Opéra à Paris ou à Londres. Les dames étaient très-décolletées et chargées de parures, de plumes et de fleurs; les messieurs étaient en habit noir et avaient des gants glacés. Cela faisait un contraste assez comique, et jurait singulièrement avec cette société sale et si mêlée.

La représentation elle-même ne fut pas une pièce de théâtre, comme je m'y attendais ; un escamoteur fit les tours de passe-passe les plus misérables qu'on puisse voir. Le premier enfant venu aurait pu en faire autant ; il n'y eut pas non plus la moindre illusion. Mais le public en fut content et applaudit à outrance le pauvre faiseur de tours en se levant et en montant même sur les bancs. Dans un des tours, un coup de pistolet partit. A ce bruit inattendu les nourrissons s'éveillèrent en sursaut et se mirent tous à crier à plein gosier ; cet intermède imprévu força le grand artiste à suspendre sa représentation jusqu'à ce que les petits braillards, apaisés par leurs mamans, se fussent rendormis.

Après le premier acte, je quittai ce théâtre improvisé ; il m'était impossible d'y rester plus longtemps. La seule chose qui me plut à ce divertissement fut qu'on ne refusait l'entrée à personne. Le nègre ou l'Indien en état de payer avait les mêmes droits que la société parée avec tant de recherche dont je viens de parler. Les prix étaient si élevés pour Quito (la première place se payait un demi-écu, la deuxième un quart d'écu), que c'était pour moi une véritable énigme de savoir où la racaille et les gamins des rues avaient trouvé de l'argent pour payer le spectacle.

Avant de quitter Quito, je visitai encore la hazienda du général Algierre, qui fait une brillante exception parmi toutes les plantations que j'ai vues à Écuador. Il y règne au moins de l'ordre, de la propreté et de l'aisance. L'habitation est une des plus belles du pays. Le fils aîné du général, M. Carlos, a fait une partie de son éducation à Paris ; c'est un jeune homme bien élevé, qui, comme le reste de sa famille, joint à l'usage du monde un caractère ferme et solide. Je trouvai chez lui les meilleurs ouvrages de la littérature française.

Le père et le fils ont bien mérité de leur patrie en fondant une fabrique de toile. Ils firent venir de la Belgique les

machines nécessaires. Il fallut plus de neuf cents bêtes de somme pour les transporter à leur hazienda, nommée Chillo. Les grandes machines durent être portées par des hommes. Le coton est acheté comme on le récolte, et sort en toile de la fabrique. Un Belge fait marcher tout l'établissement. En dehors de cette fabrique, il y en a encore une autre dans le pays, où l'on fait du gros drap pour les ponchos.

Chillo est à 5 milles de Quito, dans une belle et fertile vallée bordée de hautes montagnes que domine le sommet du Cotopaxi.

Les lettres que le chargé d'affaires d'Écuador à Lima, M. Muncayo, me remit pour le président et les premiers fonctionnaires du pays, ne me furent d'aucune utilité. Le président de cette grande république de 400 000 âmes se crut un trop grand personnage pour pouvoir, sans déroger à sa haute dignité, m'admettre en sa présence. Quand je lui eus fait tenir ma lettre de recommandation, il ne me donna aucune réponse et ne me fit point appeler auprès de lui. Un autre grand personnage du petit État, un certain M. Larrea, pour qui j'avais également une lettre, poussa la politesse encore plus loin : il invita M. et Mme White à une soirée sans faire la moindre mention de moi, bien que je fusse l'hôte de M. White.

Dans ces circonstances, je ne pus guère songer à exécuter le projet que j'avais formé d'aller jusqu'au fleuve des Amazones : car, sans un secours puissant du gouvernement, je ne dis pas d'argent, mais d'une escorte d'hommes sûrs, je ne pouvais rien entreprendre. Les tribus sauvages des Indiens, par les pays desquels il faut passer, ne fournissent aux voyageurs ni bateaux ni guides ; il faut tout obtenir de force, ou bien faire construire des bateaux par ses propres gens ; il faut même emporter la nourriture nécessaire, ou bien se la procurer en tuant du gibier.

Forcée, à mon grand regret, d'abandonner ce projet, je voulus au moins aller par terre à Bogota, la capitale de la

Nouvelle-Grenade. Ce voyage, toujours au milieu des Cordillères, doit être magnifique en été, mais il est terrible pendant la saison des pluies. Néanmoins j'étais toute décidée à le faire; car, attendre le beau temps, cela me menait bien loin : dans ce pays, les pluies ne cessent qu'au mois de juin, et nous n'étions encore qu'au mois d'avril. J'arrêtai une bonne selle que le cuisinier de M. White s'engagea à me fournir. Cela me donna encore l'occasion de voir combien ces gens sont de mauvaise foi et cherchent à vous tromper. Cet homme m'avait demandé pour la selle trois écus en présence de son maître. Je promis de les lui donner si la selle était bonne (car nous ne l'avions pas encore vue ; il la gardait dans une autre maison). Quand j'eus vu la selle, comme je me disposais à payer le prix convenu, le vendeur refusa les trois écus en soutenant hardiment qu'il en avait demandé quatre. Toutes ces vilenies et beaucoup d'autres, dont j'épargne le récit à mes lecteurs, me contrarièrent à tel point que je désirais sortir le plus tôt possible du territoire des républiques de l'Amérique du Sud. Si les plus grandes peines et les plus grandes fatigues n'avaient pu affaiblir en moi le goût des voyages, le contact continuel avec des peuples d'un caractère aussi vil et aussi méprisable ne produisit chez moi que trop tôt cet effet! Je me sentais infiniment plus à mon aise parmi les cannibales de Sumatra que parmi ces misérables chrétiens.

J'avais déjà loué des mulets pour le voyage de Bogota. Avant de partir, j'allai prendre congé du ministre espagnol, M. de Paz. Ce digne homme employa toute son éloquence pour me détourner de ce voyage. Il me dit que, bien que la distance ne fût que de 250 leguas (750 milles anglais), je ne pourrais pas dans cette saison faire ce voyage en moins de cinquante jours, que j'aurais les plus grandes difficultés à traverser quelques-uns des fleuves considérables que je rencontrerais sur ma route. Il ajouta

que, comme femme, je serais exposée aux tromperies et aux fourberies les plus impudentes de la part des indigènes, puisque, dans des pays aussi éloignés, les lettres et même les ordres du gouvernement étaient peu respectés; ou, pour mieux dire, ne l'étaient pas du tout. Je cédai à ses remontrances. Ce qui contribua beaucoup à me faire prendre cette résolution, ce fut mon désir de fuir au plus vite des populations aussi barbares. Je changeai donc mon plan de voyage et je retournai à Guayaquil.

Je puis bien dire que c'est M. de Paz qui m'a sauvé la vie, car ce sont ses conseils qui m'ont fait renoncer à ce voyage. Ma santé avait excessivement souffert par les accès fréquents de la fièvre de Sumatra, et je ne crois pas qu'il m'eût été possible de supporter cinquante jours de peines et de privations avec une pluie constante et un changement de climat continuel.

Le 28 avril je quittai Quito, accompagnée seulement d'un arriero. J'avais fait le vœu de ne plus emmener de domestique. Le voyage commença sous de très-heureux auspices, et j'eus le bonheur de voir quatre fois le Chimborazo dans toute sa beauté : la première fois en arrivant à Ambato; la seconde fois en en partant; la troisième fois en passant sur le haut du plateau; et la quatrième fois à Guaranda. Le soleil lui-même semblait ravi d'éclairer cette belle nature; il versait sur le Chimborazo tous ses rayons et toute sa lumière, et faisait briller d'un éclat inexprimable le front de neige immaculé de la montagne. Je restai en contemplation, plongée dans l'admiration la plus profonde. Malheureusement ces sublimes spectacles sont de courte durée. Bientôt des nuages et des brouillards enveloppèrent les cimes des montagnes, s'abaissèrent de plus en plus, et couvrirent trop vite de leur voile impénétrable ce sanctuaire des Cordillères!

Je remarquai que le Chimborazo ne se termine pas en pointe : il a une cime principale et trois plus petites;

entre la grande cime et les trois petites, semble s'étendre un plateau en pente qui va de l'ouest à l'est. La vue la plus admirable de la montagne est celle qu'on a d'Ambato, point bien au-dessous de Guaranda. On croit vraiment voir le colosse toucher à la voûte céleste. Dans le dernier tiers de sa hauteur sa forme est régulière.

Le plaisir que je trouvai à contempler cette superbe montagne me fit oublier tous les dangers. Ce ne fut qu'en arrivant au petit plateau, à l'endroit où un Anglais avait été assassiné par son arriero, que les nuages de brouillards qui couvraient toute la contrée me firent sentir l'horrible solitude dans laquelle je me trouvais. Néanmoins cette journée (la quatrième depuis que j'avais quitté Quito) s'accomplit sans accident.

A mon arrivée à Guaranda, une scène toute nouvelle pour moi m'y attendait. C'était un dimanche, les bonnes gens s'amusaient au spectacle d'un prétendu combat de taureaux, mais qui était aussi ridicule et aussi misérable que l'avaient été les tours de l'escamoteur à Quito. On avait attaché aux cornes du taureau des cordes que plusieurs hommes tenaient des deux côtés, de manière que la bête ne pouvait faire ni à droite ni à gauche un pas de plus qu'on ne voulait le lui permettre. On chercha à l'exciter en lui jetant des mouchoirs de couleur et d'autres objets; mais on ne réussit pas. Il ne bougea pas et regarda tout ébahi la foule assemblée. A la fin on lui lança un lacet autour du cou et on lui lia les pieds. Après l'avoir ainsi enchaîné, les hommes, jeunes et vieux, se ruèrent sur lui et le tourmentèrent de toutes les manières. Plusieurs de ses bourreaux étaient à cheval et galopaient en triomphe autour de lui. Certes, il ne pouvait pas y avoir de jeu d'enfant plus cruel et en même temps plus absurde. Qu'est-ce que les bons et paisibles habitants de l'Hindoustan auraient pensé de ces hommes, en les voyant tourmenter des animaux d'une manière aussi atroce ? Enfin, quand ces misé-

rables eurent déployé comme des écoliers, pendant plusieurs heures, leur courage et leur intrépidité vis-à-vis d'une bête enchaînée, la nuit vint mettre un terme à ce noble divertissement et aux souffrances de la malheureuse victime!

Il me fallut rester un jour à Guaranda pour y louer d'autres mulets. Je commençais alors à savoir assez d'espagnol pour pouvoir fréquenter un peu les habitants et pour comprendre ce qu'ils disaient. Je fus bien surprise d'entendre des femmes, en présence de leurs enfants et devant des hommes et des jeunes gens, parler de sujets que chez nous les femmes osent à peine aborder entre elles. Tous ces gens n'ont pas la moindre délicatesse ni la moindre idée des convenances. Un monsieur, étant venu faire une visite à la famille chez laquelle je demeurais, quitta sans façon devant tout le monde son pantalon d'écuyer, qu'il avait mis par-dessus un autre pantalon.

Ayant trouvé à Guaranda un Italien, je le priai d'arrêter pour moi des mulets, et de fixer à quatre jours la durée du voyage, qui se fait d'ordinaire en trois jours quand la pluie diminue. Mais je voulais en mettre quatre, parce qu'on passe par beaucoup de bois et de bosquets qui abondent en insectes et en papillons, et que je pouvais espérer faire une chasse productive. Je payai donc les bêtes plus que le prix ordinaire. Le loueur demanda qu'on lui remît la somme d'avance. Je ne voulus lui en donner d'abord que la moitié, pour rester maîtresse de l'arriero ; mais l'Italien ayant prétendu bien connaître cet homme et m'ayant assuré que je ne risquais rien à donner tout de suite la somme entière, j'y consentis pour mon malheur. A peine fûmes-nous à une journée de Guaranda, que l'arriero me dit que son maître lui avait enjoint expressément de me faire faire le voyage en trois jours. En vain je fis valoir l'assurance formelle donnée par l'Italien et la somme plus forte que j'avais payée. L'argent était entre les mains

du propriétaire et, comme me l'avoua enfin l'arriero, son maître en avait donné une partie à l'Italien pour que celui-ci m'engageât à payer tout d'avance. Il n'y a rien à faire pour punir de telles fourberies ! Personne n'aurait écouté ma plainte, et nul homme ne m'aurait fait rendre justice.

Les chemins de Guaranda à Savanetta étaient encore plus dangereux pour revenir que pour aller, car on avait beaucoup de côtes à descendre. Les bêtes glissaient presque à chaque pas; ou elles trébuchaient sur les pierres, ou bien elles tombaient dans les ornières dont la route était remplie. En descendant une pente très-rapide, ma bête s'enfonça dans une fondrière; la sangle s'étant rompue par suite de cet accident, je fus précipitée la tête la première par-dessus la tête du mulet. L'arriero, au lieu de me venir en aide, rit à gorge déployée de ma chute et me laissa m'en tirer comme je pus. Heureusement je ne me fis aucun mal.

Mais je courus le plus grand danger sur le fleuve de Guaya. Obligée d'aller de Savanetta jusqu'à Guayaquil dans un petit bateau (trajet qui me demanda trois jours), j'eus le malheur, en montant sur le rebord du bateau, de glisser et de tomber dans le fleuve, qui est plein de caïmans. Au premier moment je ne m'effrayai pas trop. Je ne savais pas nager, mais je pensais que les mariniers, étant bons nageurs, n'auraient pas de peine à me retirer. Je savais que je remonterais deux fois à la surface de l'eau, et que, par conséquent, ils me verraient facilement.

J'avais tout à fait oublié les caïmans. Mais en remontant la première fois à la surface je regardai en vain si quelqu'un viendrait me sauver; je n'eus que le temps de voir le bateau et de m'apercevoir que personne ne faisait mine de venir à mon secours. J'allai une seconde fois au fond. Je commençai alors à avoir peur, mais heureusement je ne perdis pas la tête. Je savais qu'il fallait

étendre devant soi les mains, et s'en servir comme de rames; j'essayai et je fis de mon mieux, ne devant plus compter sur aucun secours des hommes. Mais en remontant la seconde fois, je me trouvai tout contre le bateau, et je n'eus plus qu'à m'y cramponner. Les matelots me voyaient et me laissaient faire avec le plus grand sang-froid; aucun d'eux ne m'aurait tendu la main ni seulement présenté une rame. Un indigène qui se trouvait parmi les passagers m'aida à remonter dans le bateau. J'avoue franchement que, quand je me rappelle cette scène, je sens encore un frisson glacial me parcourir tout le corps. La protection de Dieu parut m'accompagner dans tous mes voyages; ce fut elle qui me préserva au milieu de mille dangers et de mille périls; mais jamais la main de Dieu ne s'était reposée sur moi d'une manière aussi claire et aussi évidente qu'en ce jour. Je ne saurais exprimer mes sentiments par des paroles, mais je sens profondément sa bonté et sa miséricorde infinies.

A peine fus-je sauvée que deux matelots se jetèrent dans le fleuve pour s'y baigner. Ils nagèrent presque tout le temps autour du bateau; on aurait dit qu'ils voulaient me montrer qu'il leur eût été facile de me sauver s'ils l'avaient voulu.

Quand je racontai à Guayaquil l'accident qui avait failli me coûter la vie et que je me plaignis de la méchanceté des matelots, on était encore étonné qu'ils m'eussent laissée remonter dans le bateau et qu'ils ne m'eussent pas repoussée. Il arrive quelquefois, me disait-on, que pour s'approprier les bagages d'un voyageur, surtout d'un étranger que personne ne connaît, ces misérables n'hésitent pas à le précipiter dans le fleuve.

A Guayaquil j'eus encore, au moment de dire adieu à ce pays, à essuyer une vilenie de la part d'un noble Écuadorien. Le bateau dans lequel je fis le trajet de Savanetta à Guayaquil appartenait à un riche marchand nommé

Alvaro, qui allait aussi à Guayaquil, mais dans une autre barque que moi.

Dans le prix du passage j'avais compris expressément le port de mon petit bagage. Cela n'empêcha pas le riche avare, à mon arrivée à Guayaquil, de retenir mon coffre jusqu'à ce que je lui eusse donné un demi-écu en plus.

L'argent, l'argent, c'est la seule chose que recherchent les gens de ce pays. Sans doute les hommes veulent en acquérir partout, mais non pas comme à Écuador, d'une manière aussi basse et avec un oubli aussi complet de toute pudeur et de toute honnêteté.

De Guayaquil je retournai avec le vapeur à Panama, où en arrivant, le 21 mai, je fus reçue de la manière la plus cordiale par le docteur Autenrieth. Quelques jours après je traversai l'isthme pour me rendre à *Aspinwall.* Ce petit voyage, qui n'est que de 117 milles anglais, n'en coûte pas moins, comme je l'ai déjà dit ailleurs, beaucoup d'argent. La voie ferrée était en grande partie terminée. On était dispensé du trajet désagréable par eau, et on n'avait plus que 16 milles anglais à faire sur le dos d'un mulet. Cette petite course se paye quinze cents. Pour le bagage il fallut donner par livre quinze cents[1]. Une place au chemin de fer coûtait douze écus et demi. Heureusement le chemin de fer appartenait à une société américaine, et non pas à une société anglaise, ce qui fait qu'on s'empressa de me délivrer une carte gratuite.

Dans quelques mois la voie ferrée ira jusqu'à Panama, et le voyageur pourra faire en peu d'heures ce trajet naguère si long et si pénible.

A Aspinwall on est écorché absolument comme en Californie par les porteurs, les aubergistes et autres personnes qui vivent aux dépens du voyageur. Dans les hôtels de

1. Douze cents font un dollar.

premier ordre, on paye par jour de quatre à cinq dollars; dans les plus modestes, on dépense deux dollars.

Aspinwall n'existe que depuis dix-huit mois. Cette petite ville naissante a tout à fait le cachet de l'Amérique du Nord. Les maisons sont en bois, et ont été toutes apportées des États-Unis. Aussi valent-elles bien moins cher que si on les avait fait construire dans le pays même, où la main-d'œuvre se paye un prix fou. Partout où il y a de l'argent à gagner, l'Américain n'en laisse pas passer l'occasion, et voulant tirer d'un voyageur le plus qu'il peut, il ne se fait pas le moindre scrupule de l'écorcher, pour ainsi dire, tout vif. Mais l'Américain n'est pas le seul à le faire! C'est ce que font aussi tous les peuples chrétiens, civilisés ou barbares.

Le 31 mai au soir, je quittai Aspinwall sur le beau vapeur *Eldorado*, commandé par le capitaine Grey, pour me rendre à la Nouvelle-Orléans.

CHAPITRE XVIII.

La Nouvelle-Orléans. — Édifices publics. — Hôtels. — Marché français. — Enchère publique des esclaves. — Marchands d'esclaves. — Visite d'une plantation. — Esclavage. — Exemples de traitements cruels envers des esclaves. — Les nègres libres et les hommes de couleur. — Indulgence pour les criminels blancs.

La distance d'Aspinwal à la Nouvelle-Orléans est de 1440 milles marins, dont 1350 dans le golfe du Mexique, et 90 sur le Mississipi. Nous fîmes le trajet jusqu'à l'embouchure de ce grand fleuve en cinq jours, sans aventure. Les vagues du Mississipi, d'un jaune sale, roulent avec impétuosité au-devant de la mer, et, à plusieurs milles du rivage, on distingue ses eaux à leur couleur. Près de l'embouchure, le fleuve semble infini comme la mer; plus haut même, il se répand à perte de vue sur les basses terres, et ce n'est que de loin en loin qu'on voit surgir un banc de sable ou une langue de terre. Insensiblement le sol s'élève, et le pêcheur hardi ose déjà y construire une petite cabane de bois. En montant encore plus haut, on aperçoit enfin les digues artificielles qui bornent le fleuve et resserrent son lit. Au premier abord, le voyageur ne peut se défendre d'une impression pénible en voyant le fleuve s'élever de $1^{m}50$ à $2^{m}50$ au-dessus du sol. Au lieu de regarder en haut pour découvrir le rivage, il faut regarder en bas. Combien il serait facile à ce torrent de rompre ses digues et de répandre la mort et la destruction sur les riverains insouciants! Aux huttes des pêcheurs succèdent bientôt une terre grasse couverte d'herbe, quelques touffes de broussailles éparses çà et là, et enfin de petits

bois. Voici maintenant l'homme avec son industrie. Des plantations de maïs et de sucre alternent avec les parties boisées, et, à mesure que le terrain gagne en étendue, la culture augmente, jusqu'à ce qu'enfin les plus belles plantations viennent sans interruption se ranger l'une à côté de l'autre. Les jolies habitations des planteurs, les moulins à sucre avec leurs hautes cheminées, les gentilles petites huttes des esclaves, donnent à l'ensemble un aspect extrêmement riant. Le sort des habitants pourrait sembler digne d'envie, si on ne savait pas que tous, à l'exception des planteurs, sont esclaves. A peu près à moitié route, entre l'embouchure du Mississipi et la Nouvelle-Orléans, on passe près du simple fort de *Jackson*. Vers minuit, nous jetâmes l'ancre devant la *Nouvelle-Orléans*, la plus grande ville de la *Louisiane*.

Malgré l'heure avancée de la nuit, la plupart des voyageurs s'empressèrent de mettre pied à terre; tous avaient des amis ou des parents et savaient où diriger leurs pas. Je n'avais personne chez qui aller, je restai seule et sans bouger de ma cellule jusqu'au lendemain.

En débarquant, j'eus tout de suite un petit avant-goût de la prétendue égalité républicaine qui règne dans ce pays. Parmi les voyageurs se trouvait une très-jolie fille d'à peu près vingt ans, d'une blancheur de peau éblouissante, avec de beaux cheveux noirs, seulement un peu crépus sur le devant, ce qui pouvait inspirer à un observateur exercé quelques doutes sur la pureté de son sang. A peine la malheureuse fut-elle débarquée, qu'une sorte d'agent de police l'arrêta et la conduisit en prison, où elle fut obligée d'attendre que ses parents vinssent prouver qu'elle était libre.

J'avais déjà remarqué cette jeune fille en m'embarquant à Aspinwall; elle m'avait frappée par sa beauté et par ses manières réservées; mais bientôt après elle disparut, et je ne la revis plus pendant tout le voyage. Quand je

m'informai si elle avait le mal de mer, puisqu'on ne la voyait pas à table, un de ces messieurs répondit d'un air dédaigneux : « Comment une femme de couleur oserait-elle venir dans notre société? Toutes nos dames se lèveraient aussitôt de table. »

Et ce sont ces mêmes blancs, imbus de si sots préjugés et d'idées si absurdes et si barbares, qui ne font tout le dimanche rien autre chose qu'aller à l'église et que lire la Bible; mais, à en juger par leur conduite, ils ne semblent pas y comprendre plus qu'un perroquet aux mots qu'on lui fait répéter.

Le dernier jour du voyage, quand nous étions déjà presque en vue de la Nouvelle-Orléans, la pauvre créature, bannie de la société des blancs, monta plusieurs fois sur le pont. J'adressai la parole à cette jeune fille, et je la trouvai extrêmement aimable et instruite. Certes, on peut dire qu'il serait à désirer que toutes les jeunes personnes blanches lui ressemblassent pour l'instruction et la modestie.

La ville de la Nouvelle-Orléans, située sur un sol marécageux, se trouve en différents endroits à 2 mètres et demi au-dessous du niveau du fleuve. Elle se présente bien, est régulièrement bâtie, a beaucoup de belles maisons en briques, de larges rues, et quelques jolies places avec des *squares* et des jardins. Il est fâcheux que à l'exception d'un petit nombre, les rues soient si sales et si mal tenues. Le long des trottoirs, il y a bien des conduits ou canaux pour faire écouler l'eau; mais, ou ils sont desséchés, ou bien ils ressemblent dans toute la force du terme aux bourbiers les plus dégoûtants. On est souvent obligé de se tenir le mouchoir sous le nez. D'ailleurs, pour les immondices, les gens n'y regardent pas de si près; ils en jettent beaucoup dans les rues. Pendant les pluies, les rues sont presque entièrement submergées. Avec cette malpropreté, les marécages à l'entour et une chaleur étouf-

fante, il n'est pas étonnant que la fièvre jaune règne si souvent dans cette ville.

La Nouvelle-Orléans a environ 150 000 habitants, dont un tiers de Français, un tiers d'Américains, et le dernier tiers d'Allemands ou d'autres peuples. Par le nom d'Américains, on n'entend généralement, que ceux qui sont issus des Anglais. Selon moi, ce nom appartient à tous ceux qui descendent des colons émigrés et sont nés dans le pays, ou bien à personne ; car, à proprement parler, c'est l'Indien seul qu'on devrait appeler Américain. Mais la fierté des Anglais ne se dément nulle part; ils se sont approprié exclusivement un nom qui ne leur appartient ni plus ni moins qu'à toutes les autres nations. La Nouvelle-Orléans est pour le commerce du monde dans les États-Unis du Sud ce que New-York est pour les États-Unis du Nord ; elle occupe le troisième rang parmi les plus grandes villes commerçantes, mais le premier comme place d'exportation.

Sur une étendue de plusieurs milles, le fleuve est couvert de vapeurs et de vaisseaux de toute espèce. Huit cents vapeurs partent de cette ville pour explorer le Mississipi et ses affluents. Une grande partie de ces vapeurs ont une force de 4 à 600 chevaux, deux étages, de belles galeries.... On croit voir une ville de palais en bois!

On dit que, dans l'arrière-saison, il y a encore bien plus de mouvement qu'il n'y en avait à cette époque de l'année. A la fin de l'automne, la moisson est faite : le sucre et le coton, les principaux articles d'exportation, sont emmagasinés et prêts à être expédiés dans toutes les régions du monde. En 1853, on exporta environ cinq millions de quintaux de sucre.

Depuis peu, les planteurs ont essayé de fumer les terres avec du *guano*, et ils ont fait un bénéfice de 100 à 150 pour 100. Quel immense développement cela donnera avec le temps à la production!

A part le Mississipi, le fleuve le plus considérable des États-Unis, et à part cette masse de navires et de bateaux qui s'étendent le long de la ville, la Nouvelle-Orléans n'a rien de bien attrayant : les environs sont plats, et on n'y rencontre pas le moindre accident de terrain.

Parmi les édifices, on distingue les hôtels (particulièrement l'hôtel Saint-Charles), la Monnaie, les Banques, la loge des francs-maçons et d'autres sociétés, l'hospice de la Charité, la cathédrale catholique. Presque tous ces édifices sont construits en pierre de taille.

La cathédrale catholique offre un très-bel aspect : bâtie en style gothique, elle est surmontée d'une belle tour en fer et percée à jour. L'intérieur en est simple et élégant; mais ce qui m'y déplut, ce fut de voir, à l'instar de Londres, tout divisé en loges et en stalles.

L'hôtel Saint-Charles a un caractère extrêmement grandiose. Il a un superbe portail avec une colonnade; la disposition intérieure répond à la magnificence du dehors. De hauts et vastes salons de réception ornés avec le plus grand luxe, des salons de lecture où l'on trouve tous les journaux du monde; ajoutez à cela un domestique nombreux, et une nourriture qui ne laisse rien à désirer, même aux goûts les plus difficiles. On paye, il est vrai, trois dollars par jour; mais quand on songe à tout ce que l'on a pour ce prix, on ne peut pas l'appeler exagéré. Les salons de réception se louent excessivement cher, surtout lorsqu'on veut les avoir pour soi exclusivement : on les paye huit dollars par jour, mais ils sont rarement occupés; car la plus grande partie de la journée l'Américain va à ses affaires; quand il rentre, il reste d'habitude dans les salons de conversation ou de lecture communs à tout le monde. C'est là qu'on lit, qu'on écrit, qu'on fait de la musique; les enfants y prennent leurs ébats; personne ne s'occupe de son voisin; on s'y met à son aise, comme si on était dans sa chambre. Le même sans-façon règne à

table. Pour les repas, on n'est pas tenu à des heures fixes. Le déjeuner commence, par exemple, à sept heures du matin et dure jusqu'à dix. Le déjeuner à la fourchette se prend de midi à deux heures. Pendant cet intervalle, on vient à l'heure que l'on veut, et on choisit les mets d'après la carte. On parle peu à table. L'Américain regarde, comme nous l'avons déjà dit, le repas comme une affaire, et il avale les plats si vite qu'il ne lui reste pas de loisir pour la conversation. Du reste, les gens qui ne se connaissent pas ou qui n'ont pas été présentés l'un à l'autre ne s'adressent pas la parole; cela passerait presque pour une insulte. Ainsi, un étranger peut demeurer dans le plus grand hôtel et dîner tous les jours en nombreuse compagnie sans trouver l'occasion de faire la moindre connaissance ou de placer un seul mot.

L'hôpital de la Charité est très-bien disposé; les salles sont assez grandes; les draps de lit et le linge, tout est blanc et propre. Les malades sont soignés en partie par des sœurs de charité, à qui l'on reproche trop de zèle à faire du prosélytisme auprès des malades et des mourants. Les anglicans, les presbytériens et tous les autres sectaires n'en font-ils pas autant? Chacun croit que la forme de sa religion est la seule vraie et la seule qui mène au ciel.

Indépendamment de l'hôpital de la Charité, il y a encore beaucoup d'hospices particuliers bien organisés où le malade paye un dollar par jour.

La Monnaie est la plus belle de toutes celles des États-Unis. La Douane, qu'on est en train de construire, promet d'être un jour un magnifique édifice, mais l'on craint qu'il ne soit jamais achevé. Il occupe tout un *block* [1].

La machine hydraulique nommée *La Fayette* se compose

1. Les rues, dans les villes d'Amérique, forment des carrés réguliers que l'on nomme *blocks*.

d'un très-grand bassin, que l'on remplit de l'eau du Missisipi. De ce bassin l'eau est conduite dans les maisons, et chaque famille paye par an, selon ses besoins, de 6 à 10 dollars, ou même davantage.

Les marchés, surtout celui qu'on appelle le marché *français*, sont extrêmement beaux et commodes ; les halles sont grandes et aérées, et divisées en compartiments pour les différents articles, tels que viande, légumes, poissons ; on n'y manque pas, non plus, de comestibles cuits et rôtis. Tout est étalé avec beaucoup de propreté et d'élégance. On vend aussi du thé, du café et du chocolat. Une grande tasse d'une de ces boissons, avec trois petits gâteaux, ne coûte que cinq cents. Non-seulement les vendeurs du marché et les acheteurs, mais encore beaucoup d'hommes d'affaires, viennent là prendre leur déjeuner.

Le marché français est très-intéressant, surtout le dimanche matin. Les nègres et les négresses affluent de tous côtés pour offrir en vente des productions naturelles ou des objets fabriqués de leurs mains dans leurs moments de loisir. Ils sont surtout extrêmement adroits à tresser des corbeilles et des paniers.

Quand on voit les esclaves au marché, on ne dirait pas qu'ils sont traités durement, comme le prétendent beaucoup de personnes, et comme en général ce n'est malheureusement que trop vrai. Ils sont bien et proprement vêtus ; ils apportent beaucoup de denrées au marché, et assiégent en grande foule les buffets et les tables où l'on vend du café.

Pendant mon séjour à la Nouvelle-Orléans, j'ai visité plusieurs fois les marchés d'esclaves, ainsi que les endroits où les esclaves sont mis publiquement à l'enchère.

Les principales enchères d'esclaves ont lieu tous les samedis dans une haute et magnifique salle, qui peut contenir sans peine de cinq à six cents personnes. Dans le même lo-

cal on vend à l'enchère, les autres jours de la semaine, des terres, des maisons et autres objets. Tout autour de la salle on a élevé des estrades d'un mètre de haut, sur lesquelles se trouvent les crieurs avec les pauvres victimes que l'on se propose de vendre. Les esclaves sont bien habillés et bien parés, et placés dans le meilleur jour pour être vus parfaitement par les chalands. Le crieur indique à haute voix l'âge, les qualités physiques et intellectuelles, les vertus et les talents des sujets mis en vente. Il fixe le prix, et aussitôt l'enchère commence. Une jeune mère, avec un enfant sur le bras et un autre à la main, fut offerte au prix de 600 dollars; l'enchère monta jusqu'à 1280, mais le propriétaire, qui en voulait quelques centaines de dollars de plus, ne la laissa pas pour ce prix.

Je vis de jeunes filles de douze à treize ans vendues 600 dollars. Pendant la vente, les figures de ces pauvres créatures étaient rayonnantes de joie; enchantées de leur belle toilette, elles s'imaginaient sans doute que tous les assistants les admiraient. Ce fut là, peut-être, le jour le plus heureux de leur vie.

Je ne pus pas rester longtemps spectatrice de ce trafic de chair humaine. J'étais indignée et révoltée de voir que l'homme se dégrade à ce point, et qu'il peut oublier assez toute morale, toute humanité, pour acheter et vendre ses semblables absolument comme des vaches et des moutons!

Chez les marchands d'esclaves, je trouvai les esclaves parqués dans la cour. Ils ne travaillaient pas, étaient bien habillés et toujours prêts à être vendus. Je fis comme si j'avais besoin d'une cuisinière et d'un domestique. On rassembla aussitôt tous les esclaves, au son d'une cloche; ensuite, après les avoir rangés, les hommes et les femmes, en deux colonnes distinctes, le vendeur se mit à louer et à vanter sa marchandise. Pour une bonne cuisinière, il demanda 1200 dollars; pour un domestique qui, à ce

qu'il disait, n'était pas encore parfaitement dressé au service, 1100.

J'étais surprise de voir qu'on traitait les marchands d'esclaves avec un profond mépris. Personne ne les fréquente, et ils sont comme exclus de la société. Je serais tentée de demander si le possesseur d'esclaves est plus estimable que le marchand d'esclaves. Le maître n'en achète et n'en vend-il pas aussi bien que le marchand? L'un ne vit-il pas aussi bien que l'autre de la sueur de ces malheureux? Tous deux ne considèrent et ne traitent-ils pas les esclaves comme du bétail? En vérité, quand on regarde la société du monde avec ses distinctions subtiles et ses contradictions absurdes, il faut souvent ou la croire folle où bien se croire soi-même privé de raison.

Dans les plantations, je fus aussi plus d'une fois mise à même d'observer la condition des esclaves; j'en visitai plusieurs, et notamment celle de M. Kok, riche possesseur d'esclaves, établi près de *Donaldsville*, où je restai presque une semaine entière.

Je suis naturellement ennemie de l'esclavage, comme tout homme qui a un cœur dans la poitrine. Pour moi, l'esclavage est la plus grande tache de l'humanité, et j'ose même soutenir que celui qui possède des esclaves ou bien qui en trafique ne mérite pas le nom d'homme, ni surtout celui de chrétien! Ce n'est pas la première fois que je me trouvais dans des États où règne l'esclavage; partout il m'avait inspiré une horreur profonde, mais nulle part aussi invincible que dans ce pays de républicains, si fiers de leur liberté et des droits de l'égalité qu'ils tueraient sur-le-champ tout individu qui porterait atteinte à leurs droits ou qui voudrait les troubler dans la possession de leurs prérogatives. Et ces hommes libres peuvent s'avilir eux-mêmes à ce point et fouler aux pieds, sans la moindre pudeur, tous les principes de la religion et de la morale!

Ce fut avec ces sentiments amers que je visitai les plan-

tations ; aussi n'étais-je nullement disposée à les considérer d'un œil favorable.

Cependant je suis forcée d'avouer que, dans les plantations que je visitai, et particulièrement dans celles de M. Kok, le sort des pauvres esclaves me parut moins dur que je ne me l'étais figuré.

M. Kok, ainsi que sa femme, sont bien, je crois, les meilleurs maîtres d'esclaves qui existent; et leurs enfants, encore tout jeunes, semblent partager les sentiments de leurs parents. A table, m'étant aperçue qu'un de ces enfants, un garçon de six ans, mettait de tous les plats qu'on lui servait quelque chose de côté, je lui demandai à qui il destinait cela. Aussitôt il me répondit : « C'est pour une petite négresse, notre compagne, qui est un peu indisposée. »

Les habitations des nègres , dans les plantations de M. Kok, se composaient de petites cabanes isolées, dont chacune contenait une pièce spacieuse habitée par une famille ou par deux ou trois célibataires. Les lits étaient bons et pourvus de coussins, de couvertures de laine et même de moustiquaires. Dans chaque cabane il y avait au moins une table, quelques tabourets, un bahut en bois. Dans une grande chaumière placée au milieu du village, on gardait les petits enfants dont les parents étaient à travailler hors de chez eux. Une négresse forte et alerte les surveillait.

Après l'accouchement, la mère reste un mois entier chez elle, et, tant qu'elle nourrit son enfant, on veille à ce qu'elle trouve de l'occupation non loin de sa demeure.

Il y avait même un hôpital. Il se composait de deux vastes salles munies d'excellents lits. Un médecin vient voir les malades une fois par semaine, et même, quand il le faut, tous les jours.

Je me rendis plusieurs fois au village, sans être accompagnée de M. Kok. Les habitants en étaient vêtus convenable-

ment. Plusieurs étaient devant la porte de leur cabane, tenant un gros morceau de pain blanc à la main. On leur donne aussi, de temps à autre, du porc frais rôti. Vers les six heures du soir, ils rentraient de leur ouvrage gais et contents ; le souper, composé de farine de maïs et de viande, était bien accommodé et très-bon ; les portions étaient abondantes. Après le repas, ils allaient d'une cabane à l'autre ; assis à côté l'un de l'autre, ils jasaient et riaient, et ne semblaient nullement malheureux de leur sort. Mais les esclaves retenus par leur service dans la maison de M. Kok étaient de beaucoup les mieux partagés. Jamais je ne les ai entendu gronder, ni vu punir sévèrement. Et cependant je ne négligeais aucune occasion d'observer, sans en avoir l'air, tout ce qui se passait.

Si dans toutes les plantations il en était de même, l'esclavage vaudrait souvent mieux que la position de beaucoup de paysans et d'ouvriers en Europe. Qu'on aille en Russie et que l'on voie comment le paysan y est traité. Le *moujik* ou paysan russe est l'esclave de son maître, celui du gouvernement, des fonctionnaires, des officiers, et souvent même du simple soldat. Corvéable de son seigneur, il paye des impôts au gouvernement, est malmené sinon battu par les employés, les officiers et les soldats, et doit pourvoir lui-même à son entretien. Personne ne lui donne un habit quand ses vêtements déchirés tombent de son corps en haillons ; personne ne lui donne un morceau de pain et ne paye ses impôts quand son champ ne produit pas assez. Quant aux mauvais traitements qu'on lui fait subir, on pourrait en raconter d'aussi terribles histoires que celles qu'on raconte des planteurs. Le maître, la maîtresse, les surveillants, le maltraitent tant qu'ils veulent ; l'employé, l'officier et jusqu'au simple soldat, lui payent les services qu'il leur rend par des coups de pied ou de bâton. Si quelque femme ou jeune fille a fixé l'attention du seigneur et qu'elle ne se prête pas de bon gré à ses désirs, tous les parents

de la malheureuse sont à la merci d'un maître aussi cruel que vindicatif. Le moujik russe attaché à la glèbe ne peut quitter le sol sur lequel il est né ; il sert vingt-cinq ans son pays comme militaire ; c'est avec le knout qu'on le mène aux corvées, qu'on le fait travailler aux ponts et aux chaussées, qu'on le force de fournir des chevaux d'attelage, qu'on lui impose d'autres prestations sans l'en dédommager le moins du monde. Il n'y a pas de justice pour lui ; ses bourreaux siégent eux-mêmes parmi les juges. En outre, il n'a pas comme l'esclave un maître qui, l'ayant acheté, veille à sa conservation et a soin au moins qu'il ne manque pas du nécessaire. Certes, le sort d'un esclave peut passer pour plus supportable que celui d'un paysan russe !

Je trouve impardonnable que le gouvernement des États-Unis ne s'inquiète en rien du sort des esclaves. Les lois sur les esclaves sont extrêmement défectueuses et mauvaises, et même on ne tient pas la main à ce que ces lois insuffisantes et mauvaises soient observées. Les Américains disent : « Le gouvernement aurait trop à faire ; il ne peut pas se faire espion ; ce serait empiéter sur les droits de la liberté.... » Toutes leurs allégations sont de la même force. Mais je crois que si le gouvernement peut, dans d'autres branches de l'administration, descendre à l'espionnage, par exemple, pour les aubergistes qui le dimanche donnent à boire de la bière, ou bien pour les gens qui la boivent, ainsi que pour ceux qui transgressent la *loi du Maine*[1], il pourrait bien le faire aussi quand il s'agit de choses incomparablement plus importantes. Ou bien serait-ce un crime moindre de martyriser un homme jusqu'à le faire mourir, que de boire le dimanche un verre de bière ? Pourquoi le

1. La *loi du Maine* défend l'usage des spiritueux. Cette loi, ayant pris naissance dans l'État du Maine, en a reçu son nom. Les États qui ont accédé à la loi du Maine sont appelés États de *Tempérance*.

gouvernement hollandais sait-il si bien protéger les esclaves dans ses possessions des Indes?

Un État despotique a soin d'adoucir la condition des malheureux dépouillés du premier des droits de l'homme, et un État libre dont le principe, conforme au bon sens naturel, est inconciliable avec l'esclavage, non-seulement le permet et le favorise, mais néglige encore d'en tempérer les abus au moyen de bonnes lois. Aux États-Unis, l'esclave ne peut pas servir de témoin, et, ce qui est tout à fait inconcevable, il ne peut pas même porter plainte.

La loi permet d'enlever le mari à sa femme, les enfants, quand ils ont treize ans, à leurs parents, et de les vendre! A quelles scènes déchirantes ces faits si fréquents ne doivent-ils pas donner lieu! Puisse le même sort être réservé à ces législateurs, à ces vendeurs de chair humaine, pour que leurs sens émoussés et blasés soient un peu remués et retrempés! Parmi des milliers d'exemples qui prouvent quels traitements cruels les esclaves ont à endurer de la part des blancs, je n'en citerai que quelques-uns. Je les prends dans un ouvrage publié à New-York, en 1839, et intitulé : *De l'esclavage tel qu'il existe en Amérique, attesté par mille témoins oculaires* :

« M. G..., précepteur dans une famille de planteurs qui jouissait d'une grande réputation de douceur, rapporte, au mois de juillet 1832, le fait suivant : Un matin, après le *Benedicite*, avant le déjeuner, un des enfants demanda du sirop (*molasses*); une esclave lui en mit sur son assiette une portion, peut-être un peu plus forte que d'ordinaire, cependant pas plus que l'enfant n'en mangeait souvent; sur ce, le maître entra dans une telle fureur, qu'il se leva aussitôt et, tenant les mains de l'esclave serrées dans une des siennes, il la frappa de toutes ses forces jusqu'à ce que, épuisé de fatigue, il retombât sur sa chaise en disant que sa main était trop faible pour continuer. Il ôta alors

son soulier et commença à frapper la malheureuse avec le talon. A la fin elle ne put s'empêcher de crier, et elle chercha à garantir sa tête avec le coude. Le maître appela un nègre et lui fit tenir les mains de l'esclave sur le dos pour qu'il pût la frapper tout à son aise. Enfin l'esclave, n'en pouvant plus de douleur, tomba à terre et invoqua le secours de M. G... Néanmoins, le maître n'en continua pas moins à frapper. Le précepteur pensait que la malheureuse allait expirer; mais elle se leva, sortit pour essuyer le sang dont elle était couverte, et, avant qu'on eût quitté la table, elle était rentrée. Personne ne l'aurait reconnue, tellement elle était changée; elle avait la figure meurtrie, la tête enflée, les oreilles grosses comme le poing et les yeux injectés de sang. »

Ce sont des bagatelles dont le planteur n'a à répondre devant personne.

Voici un autre fait :

« M. P..... raconte, d'un M. Benjamain Jacques Harris, marchand d'esclaves à Richmond, qu'il avait fouetté une négresse de quinze ans jusqu'à ce qu'elle fût morte. Pendant qu'il la frappait, sa femme chauffa un fer et la brûla à différentes parties du corps.

« Voici la teneur du verdict : « Morte à la suite de coups « trop forts.... » Quant au meurtrier, il fut absous.

« Quelques années plus tard, le même Harris tua un esclave à coups de fouet. Il fut encore absous, parce que cet acte atroce n'avait eu d'autres témoins que des esclaves.

« Un capitaine de marine des États-Unis se mit un jour en colère contre son nègre. Il le fit placer sur une chaise, lui lia les mains par devant, passa la corde autour d'une poutre, hissa le nègre jusqu'à ce que celui-ci touchât la chaise avec le bout de ses pieds, et le fouetta ensuite dans cette position, avec de courtes pauses, jusqu'à ce que le pauvre patient perdît connaissance et mourût.

« Ce lâche bourreau fut également acquitté.

« A *Goochland* (en Virginie), un inspecteur attacha un malheureux à un arbre, le frappa à de courts intervalles de la manière la plus cruelle, entoura ensuite l'arbre de broussailles, y mit le feu et s'amusa à voir brûler lentement sa pauvre victime. L'inspecteur coupable de cet acte de barbarie étant un homme de couleur et non pas un blanc, on ne le pendit pas comme il l'aurait mérité, mais au moins on l'enferma pendant quelques mois. »

L'ouvrage cité renferme plus de mille atrocités de ce genre. Quand on voit et qu'on entend raconter de telles horreurs, on serait presque tenté de désirer que les nègres, se soulevant en masse quelque jour, exerçassent sur leurs cruels bourreaux la loi du talion, et leur rendissent la pareille!

On rapporte dans le même ouvrage que, dans un conciliabule tenu par les marchands d'esclaves, la question aurait été agitée : s'il valait mieux bien traiter les esclaves pour ménager le capital, ou bien les excéder de travail et les perdre au bout de sept ou huit ans. Malheureusement c'est à cette dernière résolution qu'on s'est arrêté, comme étant plus profitable que l'autre. C'est ainsi que beaucoup d'esclaves meurent de bonne heure à la suite des efforts surhumains qu'on leur impose. Dans la Caroline du Sud, la loi permet d'imposer par jour aux esclaves, en été, un travail de quinze heures, en hiver de quatorze, tandis que le criminel ne travaille en moyenne que neuf heures. Toutefois la plupart de ces États n'ont pas de lois à cet égard, et le planteur peut impunément tuer ses esclaves à force de travail.

Quant à l'instruction des esclaves, ces lois si sages et si philanthropiques ne s'en occupent que pour l'interdire d'une manière absolue, et, *si quelqu'un apprend à lire ou à écrire à un esclave, il sera puni sévèrement par la loi*[1]. Direz-vous que la loi ne fait pas ici l'office d'espion ?

1. Il prit un jour, à l'enfant d'un planteur, la fantaisie d'apprendre

On s'efforce par tous les moyens possibles de maintenir les nègres dans le même état d'ignorance dans lequel ils se trouvaient quand on les a arrachés de leur patrie.

On n'a rien prescrit non plus à l'égard de l'instruction religieuse. Quelquefois une femme de planteur s'en occupe et tient une école le dimanche, c'est-à-dire qu'elle fait des lectures de la Bible aux esclaves, leur apprend à chanter des psaumes et des chants sacrés.... On leur laisse trouver la morale eux-mêmes; ce qui est certes une tâche très-difficile, puisqu'ils ont toujours la conduite chrétienne de leurs maîtres devant les yeux. Les prêtres viennent aussi quelquefois dans les plantations pour enseigner, c'est-à-dire pour prêcher. Il ne leur est pas permis d'aller plus loin.

Ce que je trouve bien étrange, c'est que d'une part les blancs assimilent les esclaves aux animaux, et que d'autre part ils leur confient ce qu'ils ont de plus précieux, leurs enfants. C'est la négresse qui leur sert de nourrice, qui prend soin de leur première enfance et qui souvent devient la confidente de la jeune fille devenue grande. Les blancs trouvent que les noirs sont tout à fait propres à ces fonctions. Ce commerce intime avec des êtres grossiers et sensuels ne doit-il pas influer d'une manière très-funeste sur les mœurs, le caractère et l'éducation des enfants? Le sentiment moral de l'enfant, que ce soit une fille ou un garçon, ne doit-il pas se flétrir par l'exemple et les discours de ces gens? N'est-ce pas de la part des parents une légèreté inconcevable et un complet oubli de leurs devoirs? Mais, comme ils ont été élevés ainsi, ils

les lettres à une petite négresse, sa compagne de jeux. La mère de l'enfant s'en étant aperçue par hasard, elle fut très-effrayée, et défendit sévèrement à sa fille de continuer. La crainte de la mère alla même si loin, que l'on éloigna la petite négresse du cercle de la famille, pour qu'elle oubliât le plus tôt possible le peu de science qu'elle avait acquise.

pensent que leurs enfants doivent l'être de même : c'est si commode d'abandonner à d'autres un soin aussi important! Il est bien entendu qu'il y a aussi des parents qui font exception à la règle commune.

Je crois presque que le système de l'esclavage se venge sous plusieurs rapports sur les blancs par les conséquences fâcheuses qu'il entraîne. Les enfants sont habitués à se faire servir en toutes choses : ce serait une honte d'attacher un ruban ou bien de ramasser un objet tombé par terre; l'esclave est la main de l'enfant. Cela rend l'enfant capricieux, fantasque, impérieux, méchant et paresseux; il perd toute force d'agir, toute énergie, jusqu'à la faculté de penser et malheureusement aussi le sentiment. Un jeune homme ou une jeune fille élevés dans les États où il y a des esclaves se distinguent, à leur grand préjudice, de la jeunesse qui a reçu une éducation libérale dans les États où ne règne pas l'esclavage. Et la première éducation de l'enfance ne réagit-elle pas sur toute la vie ?

Une condition non moins dure que l'esclavage est le sort des nègres affranchis et des hommes de couleur, aussi bien dans les États libres que dans ceux où il y a des esclaves. Exclus de la société des blancs par la loi ainsi que par les préjugés ridicules des *chrétiens tolérants*, ils ne font pour ainsi dire partie ni des esclaves ni des bourgeois, et sont les parias des États-Unis.

Pour leur faire encore plus vivement sentir leur abaissement, on leur a permis de visiter les écoles et de s'instruire. C'est là un raffinement de méchanceté indigne du gouvernement le plus despotique. L'instruction excite l'ambition; le nègre ou l'homme de couleur apprend à savoir qu'il est homme, apprend à connaître les droits de l'humanité.... Mais à quoi cela lui sert-il ? Il s'aperçoit qu'il est repoussé par les hommes et qu'il est privé de leurs priviléges : car la loi ne lui permet pas de devenir citoyen, ne lui donne pas

le vote dans les élections, ne l'admet pas comme témoin, et n'accorde ni au nègre ni à l'homme de couleur la faculté de contracter une union avec une femme blanche. Ces lois si dures, si contraires au bon sens, ne doivent-elles pas rendre ce malheureux misanthrope ? Ne doivent-elles pas étouffer en lui tous les bons sentiments ? Et n'est-ce pas le devoir de tout gouvernement, quel que soit son nom, de défendre la moralité parmi les hommes ? Ici, c'est précisément la loi qui outrage la morale, et son mépris de tout sentiment humain va jusqu'à interdire à un blanc de reconnaître les enfants qu'il a eus d'une négresse ou d'une mulâtresse. Pour conserver l'estime de ses concitoyens, il faut qu'il leur refuse l'éducation ; mais quand il les vend, soit seuls, soit avec la mère, ce qui se voit assez souvent, il est regardé comme un *homme d'honneur*.

Souvent j'ai eu occasion de parler du sort de ces malheureux ; mais j'ai toujours entendu les Américains soutenir que tout cela était parfaitement réglé, et que, si les nègres n'étaient pas contents, ils n'avaient qu'à retourner dans leur pays ou bien à passer en Europe.

Retourner dans leur pays ?

Mais quel est leur pays ? Leur patrie se trouve-t-elle par hasard en Afrique ? Y sont-ils nés ? Parlent-ils la langue du pays ? Rien de tout cela n'existe. Depuis une cinquantaine d'années il n'est plus permis d'introduire des esclaves. La génération présente de cette malheureuse race est née en Amérique. C'est donc l'Amérique et non pas l'Afrique qui est leur patrie : car à mon avis les nègres nés en Amérique ont autant de droits à porter le nom d'Américains que les blancs descendants des Européens qui sont venus s'établir en Amérique. La patrie que les Américains ont imposée à ces infortunés est un pays qu'ils ne connaissent même pas de nom.

Passeront-ils en Europe ?

Mais qui est-ce qui leur en fournirait les moyens ? Et que

feraient-ils dans l'Europe qui est trop peuplée et qui envoie tous les ans plusieurs centaines de milliers d'émigrants au delà des mers, dans toutes les régions du monde connu? En Europe, ce n'est pas comme en Amérique, où l'on a encore besoin de bras et de têtes. C'est aux immigrations constantes que les États-Unis doivent le degré de puissance auquel ils sont parvenus.

Qui est-ce qui croirait qu'il y a des gens qui prétendent que le système de l'esclavage agit d'une manière très-favorable sur les indigènes de l'Afrique? « Les nègres libres, disent-ils, reçoivent de l'éducation et une bonne instruction religieuse. Si on les envoie ensuite dans la république nègre de *Liberia*, en Afrique, ils peuvent y convertir leurs compatriotes et remplir en quelque sorte l'office de missionnaires. »

Voilà une raison bien ingénieuse, bien *habilement imaginée* pour justifier le système de l'esclavage.

Si ces missionnaires vont raconter à leurs compatriotes quel bien les chrétiens leur ont fait, comment la plupart des blancs les ont traités tout le temps qu'ils étaient leurs esclaves, plus mal que leurs bêtes de somme; comment on les châtiait et on les martyrisait pour les moindres délits, et souvent on les menaçait de coups pour se divertir; comment on les écrasait de travail et, pour les récompenser de leurs services, on les laissait à moitié mourir de faim; comment même, une fois affranchis, ils étaient méprisés par les blancs, repoussés de leur société et privés de tous les droits; comment ils étaient rangés au-dessous du plus insigne coquin blanc, et comment ils n'avaient pas droit de se mettre à table avec les blancs, ni de monter dans un omnibus, et comment au théâtre ils avaient des places particulières comme s'ils étaient des lépreux!... Certes, si les républicains de Liberia ne sont pas enchantés et entraînés par les récits de leurs compatriotes, et s'ils ne passent pas en foule au christia-

nisme, il faut les croire dénués de toute intelligence. Il est bien dommage qu'il n'y ait pas aussi pour nous autres chrétiens un État quelconque, où nous puissions jouir d'un traitement aussi humain que les nègres et les hommes de couleur dans les États-Unis ! quand ce ne serait que pour les résultats extrêmement bienfaisants que ces procédés auraient pour le christianisme.

Il y a jusqu'ici treize États à esclaves, savoir : *la Floride*, *la Géorgie*, *le Texas*, *la Caroline*, *la Virginie*, *le Kentucky*, *le Tenessee*, *l'Alabama*, *le Mississipi*, *la Louisiane*, *l'Arkansas*, *le Missouri*, *le Maryland* avec une partie de la *Colombie*. Peut-être le nombre de ces États augmentera-t-il encore, avec le temps, ne fût-ce que pour le bonheur qui doit en résulter pour l'Afrique !

Ce qui forme le contraste le plus tranché avec le traitement des Américains noirs et de couleur, c'est l'indulgence du gouvernement pour les criminels blancs.

Je suis restée trois semaines à la Nouvelle-Orléans, et pendant ce temps il ne s'est presque pas passé de jour qu'on n'ait commis un assassinat ou mis le feu à quelque habitation.

Je me prononçai une fois avec beaucoup d'indignation sur un meurtre commis pendant la nuit. A la suite d'une querelle, un ouvrier ivre avait coupé le cou à sa femme. On me railla presque de cette sensibilité exagérée, et on ajouta que, si je restais cinq ou six mois dans le pays, je m'habituerais bien à ces choses et je n'en parlerais plus.

En effet, quelques jours plus tard, il se commit un pareil meurtre à la suite duquel le mari voulut se pendre.

Un assassinat accompli dans l'ivresse, à l'occasion d'une querelle ou par jalousie, est rarement puni d'une manière sévère. L'ivresse est regardée surtout comme une circonstance atténuante ; mais, même sans cette excuse, les criminels échappent facilement quand ils sont riches et

qu'ils savent se faire des amis. C'est ainsi qu'un meurtre épouvantable eut lieu, il y a quelques mois, dans le Kentucky, ce qui n'empêcha pas le meurtrier d'être entièrement absous.

Voici comment cela se passa. Un petit garçon, ayant manqué souvent d'aller à l'école, ne faisait pas ses devoirs, ou bien les faisait mal. Comme il cherchait toujours quelque défaite et s'excusait au moyen d'un mensonge, son maître irrité le traita de menteur. L'enfant, sans doute selon son habitude, avec force mensonges et amplifications, raconta la chose à son père et à son frère. Celui-ci, jeune homme d'environ seize à dix-huit ans, s'arma d'un pistolet, donna à son frère un grand couteau, alla avec lui à l'école, et, après une courte discussion, il laissa le maître roide mort sur la place. Le père, homme riche, gagna le jury, et le meurtrier ne subit pas la moindre punition. Cela indigna tellement le peuple, qu'il injuria publiquement les jurés, le meurtrier et son père. Cette circonstance força les jurés de se démettre de leurs fonctions; le meurtrier et son père se virent obligés de vendre leurs possessions et d'aller demeurer dans un autre État. C'est bien triste quand le peuple est réduit à se faire juge!

Les propriétaires mettent souvent eux-mêmes le feu à leurs maisons après avoir porté en lieu de sûreté les marchandises de prix; puis ils estiment les édifices et les magasins bien au-dessus de leur valeur réelle, et font un beau bénéfice à l'aide de ces coquineries.

Quand je faisais des observations sur ce sujet, on disait toujours : « Que voulez-vous? l'Amérique est encore un pays jeune; cela changera avec le temps. »

Je ne sais pas, mais je crois que dans son enfance, du temps du grand Washington, tout allait mieux qu'aujourd'hui que ce pays est dans toute la force de la jeunesse. Une bonne justice est le premier devoir d'un État, et exerce la plus grande influence sur la moralité de ses citoyens;

une mauvaise justice corrompt le peuple. Là où l'on aspire aux fonctions et aux places seulement pour s'enrichir, là où le riche peut tout obtenir, tout avoir pour de l'argent, et commettre impunément des crimes en se rachetant avec de l'or, il n'y a plus ni morale ni patriotisme. Au moment où l'Amérique se détacha de l'Angleterre, sa mère patrie, on pouvait la comparer à une feuille de papier blanc sans la moindre tache; l'Europe, au contraire, à une feuille couverte de taches d'encre. Quelles belles choses n'aurait-on pas pu tracer sur cette feuille immaculée? et cela avec d'autant plus de facilité que la vieille Europe ne présente malheureusement que trop bien aux yeux du monde les défauts et les abus qui s'opposent à sa complète régénération. Que n'aurait-on pas pu faire de l'Amérique, pays si richement doté par la nature, et qui n'avait à combattre aucun des grands maux de l'Europe? Mais malheureusement la feuille blanche n'a pas été gardée assez précieusement, et peu à peu elle a été furieusement salie!

La première impression que firent sur moi les États-Unis ne pouvait pas être très-favorable, après ce que je venais de voir à la Nouvelle-Orléans. Bien que je n'eusse pas personnellement à me plaindre de la manière dont j'y fus accueillie, et que M. Durmayer et la famille Hœffer, dans la maison de laquelle je passai les huit derniers jours, me comblassent d'honnêtetés et me témoignassent même beaucoup d'amitié, je n'en fus pas moins enchantée de quitter une ville que l'on pourrait aussi, à bon droit, appeler une ville de merveilles : car c'est chose prodigieuse que d'entendre des possesseurs et des marchands d'esclaves parler sans cesse de la liberté et des droits de l'homme!

CHAPITRE XIX.

Départ de la Nouvelle-Orléans. — Napoléon. — Voyage sur l'Arkansas. — Little-Rock. — Société sur les vapeurs. — Le sans-façon des Américains. — Émancipation des enfants. — Le fort Smith. — Les Indiens Cherokee. — Saint-Louis. — Highland. — Les farmers. — Les lacs de Pépin et de Sainte-Croix.

Le 23 juin, je quittai la Nouvelle-Orléans sur le magnifique vapeur *Belfast*, qui remontait le Mississipi. Le capitaine Taylor, à qui mon nom était connu par les rapports des journaux, me fit la galanterie de ne pas accepter le prix de mon passage.

L'arrangement intérieur de ce vapeur était magnifique : le parquet était couvert de beaux et riches tapis ; de grandes glaces ornaient les murs, et dans les salons on voyait des meubles de velours et un superbe piano. La nourriture se composait de quatre repas extrêmement copieux, où figuraient des pâtisseries, des glaces, et autres bonnes choses. La salle à manger, les chambres à coucher, les lits ne laissaient rien à désirer sous le rapport du luxe et de la commodité. En outre, le prix du trajet était modique : on ne payait, de la Nouvelle-Orléans jusqu'à Saint-Louis (1200 lieues marines), que vingt-cinq dollars pour remonter le fleuve, et vingt seulement pour le descendre. Et encore les Américains trouvent-ils ce prix exorbitant.

Je ne fis que la moitié de la route jusqu'à la petite ville de Napoléon, pour me rendre de là par l'*Arkansas*, qui se jette dans le Mississipi, au fort *Smith*.

En route, on s'arrêta souvent à des villes et des bour-

gades dont la plus considérable est *Bâton-Rouge*, qui a environ 30 000 habitants. Quoique cette ville soit beaucoup plus petite que la Nouvelle-Orléans, on la considère comme la capitale de la Louisiane, parce qu'elle est beaucoup plus au centre du pays. L'édifice où est le siége du gouvernement ressemble à un palais et est orné d'un beau portail à colonnes. Il est placé sur une petite colline, autour de laquelle la ville s'élève en amphithéâtre.

La ville de *Vicksbourg*, qui ne semble pas être beaucoup plus grande que Bâton-Rouge, est assise sur des collines peu élevées.

Le 26 juin au soir, j'arrivai à *Napoléon*.

J'avais fait, depuis l'embouchure du Mississipi jusqu'à Napoléon, environ 700 milles, sans rencontrer sur cette longue étendue une seule vue qui m'eût enchantée, ou qui tout au moins m'eût paru tant soit peu intéressante.

Sans doute le fleuve est grandiose, il coule majestueusement au milieu des plus belles forêts vierges ; mais on se lasse bien vite de cette monotonie constante de ses rives, et on est content de faire le trajet sur un vapeur qui vous emporte rapidement. Pendant les cent premiers milles à partir de la Nouvelle-Orléans, on ne rencontre que de grandes plantations de sucre, de maïs, de coton, dans de vastes plaines bornées au fond par des bois. Plus on avance, plus les grandes plantations se font rares, deviennent petites, et plus elles font place à de vastes forêts. Celles-ci sont, il est vrai, belles et touffues, mais on n'y trouve pas d'arbres à tiges gigantesques. A Bâton-Rouge, on découvre les premières collines, hautes d'environ $4^{m},50$ à 6 mètres, mais qui bientôt se fondent dans la plaine. A Vicksbourg, elles se montrent de nouveau pendant quelque temps et peuvent avoir quelques mètres de plus.

Pour le planteur, ces paysages doivent certainement avoir un grand charme, car il les contemple à un tout autre

point de vue que le touriste; aussi ces contrées immenses ont-elles pour son esprit calculateur un attrait puissant, car elles ne cessent de remplir son âme des plus riches espérances.

La seule curiosité du pays pourrait bien être les indigènes; mais depuis que les blancs sont venus s'y établir, on n'en découvre presque plus de trace. Il n'y a plus de *wigwam* dans les sombres bois; on ne voit plus paraître d'Indien armé d'un arc et de flèches, avec le couteau à scalper au côté. Le peu de naturels du pays que l'on aperçoit de loin en loin dans quelques petites villes et bourgades me font l'effet de plantes exotiques; déjà parés des guenilles de l'Europe, il ne leur reste presque plus rien du caractère national qui les distingue des autres peuples.

Bien que le trajet ne fût que de trois jours, il arriva cependant deux malheurs à bord. Un homme mourut du choléra, et un nègre affranchi, qui servait à table, tua un de ses camarades à la suite d'une querelle. Voici ce qui avait provoqué cette querelle. Celui qui devait se rendre coupable d'un homicide dormait tout près de la cloche du vaisseau; son compagnon, pour s'amuser, lui attacha les pieds à la cloche et lui cria ensuite qu'il était temps de mettre le couvert. Le dormeur se leva en sursaut et mit la cloche en branle, ce qui lui valut naturellement une forte réprimande de la part du pilote. Furieux contre son pauvre camarade, il se saisit d'un morceau de bois et lui en asséna sur la tête deux ou trois coups si violents qu'il lui eut bientôt fendu le crâne. Deux heures plus tard, le malheureux était mort.

Les voyageurs parlèrent de ce forfait avec une indifférence révoltante. Des enfants de huit à dix ans allèrent examiner la victime, et revinrent gaiement de ce lugubre spectacle raconter ce qu'ils avaient vu, comme s'ils avaient assisté à quelque scène divertissante. On sait qu'en Amérique on n'attache pas un grand prix à la vie d'un homme;

mais il n'en est pas moins triste de voir dans les enfants le sentiment de l'humanité émoussé de si bonne heure.

La petite ville de Napoléon, sortie depuis peu seulement du sein des forêts, en est encore entièrement entourée. Je n'y restai qu'un jour, et m'embarquai ensuite sur le petit vapeur *Thomas P. Ray* pour aller à *Little-Rock*, la principale ville de l'État d'*Arkansas*. Le trajet est de 300 milles; nous le fîmes en quarante-deux heures.

Sur l'Arkansas, comme sur la plupart des affluents du Mississipi, on ne peut se servir que de petits bateaux, parce qu'en été les fleuves n'ont que fort peu d'eau, et que même les plus petits vapeurs sont forcés d'interrompre leurs voyages pendant quelques mois.

Passer tout à coup d'un aussi grand vapeur sur un aussi petit bateau, c'est la différence du jour à la nuit. De plus, il n'y avait pas beaucoup d'ordre sur le *Thomas P. Ray*. Ainsi, il n'y avait pas de petites cabines séparées; mais les messieurs couchaient dans une cabine commune, les femmes également dans une autre. Indépendamment de moi, il n'y avait à bord qu'une dame avec deux enfants. Mais qu'on se figure ma surprise, quand le soir le mari de cette dame entra dans notre cabine pour s'y coucher. Il faisait une chaleur de 108 degrés Fahrenheit, et je fus forcée de fermer les rideaux épais autour de mon lit. Le matin, j'eus aussi beaucoup de peine à m'habiller derrière les rideaux, et ensuite à m'approcher du lavabo, où je ne pus, comme on pense, me laver que les yeux et le bout des doigts. Il est vrai que les dames de ce pays n'y regardent pas de si près que chez nous[1]. La parcimonie était également poussée très-loin sur ce

1. Plus tard, quand je voyageais sur l'Ohio, j'entendis, un matin, une jeune dame appeler, dans le salon des dames, un monsieur à qui elle n'était alliée d'aucune façon, car elle l'appelait *mister* (monsieur), et lui l'appelait *miss* (mademoiselle). Elle le pria de lui lacer sa robe, quoiqu'il y eût là une domestique et beaucoup de dames qui auraient pu lui rendre le même service.

vapeur. A l'eau douce qu'on nous donna à boire à table on ne joignit qu'un tout petit morceau de glace, tandis que, sur les grands vapeurs, on avait de l'eau glacée à toute heure du jour. Le café et le thé se prenaient sans lait; et cependant on débarqua plusieurs fois dans la journée, et le lait est si bon marché que l'on en a tout une bouteille pour un *cent*. Le dîner se composa, le premier jour, de poulets rôtis avec des pommes de terre; le second jour, nous n'eûmes qu'un peu de jambon avec des pommes de terre; et notez que les prix étaient plus élevés que sur les magnifiques vapeurs qui sillonnent le Mississipi.

Les deux rives de l'Arkansas sont bordées par des bois épais qui semblent encore s'étendre sur la plus grande partie du pays. Le fleuve lui-même est tellement rempli de troncs d'arbres qui sortent de l'eau ou bien qui sont presque à la surface, qu'il faut les plus grandes précautions du monde pour passer. La nuit, on ne navigue dans ces parages qu'avec les hautes marées et quand il fait beau clair de lune.

Little-Rock compte 3000 habitants, et ressemble plutôt à un joli village entouré de bois qu'à une petite ville. Les maisons, placées à de grandes distances l'une de l'autre, se trouvent presque toutes au milieu de jardins et de bosquets. La plus grande curiosité que j'y trouvai fut un talent musical, Marie Schaar, jeune fille de six ans, dont les parents étaient Allemands. Elle n'avait eu que cinq mois de leçons de piano, qui encore n'étaient pas des meilleures, et elle jouait déjà très-bien et avec une précision remarquable. Elle répétait toute mélodie qu'elle avait entendu trois ou quatre fois. Elle touchait parfaitement de l'accordéon, quoiqu'on ne le lui eût jamais montré. Il est fâcheux que, dans cette petite ville, un talent précoce aussi rare risque de ne pas trouver les moyens de se développer.

Il me fallut attendre jusqu'au 1er juillet le vapeur élé-

gant nommé *Colonel Drennen*, qui faisait le trajet de Little-Rock au *fort Smith* (300 milles). Sur ce vapeur, il y avait plus d'ordre, et la nourriture était bonne et suffisante.

Le voyage sur l'Arkansas me plut infiniment mieux que celui du Mississipi. L'Arkansas ne peut, il est vrai, entrer en comparaison, comme fleuve, avec le Mississipi; car il a si peu d'eau que les vapeurs s'engravent souvent sur des bancs de sable et ne peuvent plus qu'avec grand'peine être remis à flot. Mais on jouit ici d'une grande variété des vues les plus étendues, grâce à de nombreuses chaînes de collines et de montagnes qui ne s'élèvent pas très-haut, mais qui reposent l'œil agréablement, tandis que, sur le Mississipi, la monotonie de ses rives fait éprouver un ennui mortel. Tout autour de l'Arkansas, la nature est agreste et sauvage. De quelque côté qu'on se tourne, on découvre des bois; de temps à autre on aperçoit quelque petit champ de maïs, placé là en éclaireur, comme avant-poste d'une plus riche culture. De misérables cabanes en bois sont à moitié cachées sous les arbres; rarement on découvre un de leurs habitants. De basses collines apparaissent et sont bientôt suivies de plus hautes montagnes; 7 à 8 milles au delà Little-Rock, on voit un magnifique groupe de rochers que les Américains appellent à tort *Big Rock* (grand rocher), car ils n'ont pas plus de 9 à 12 mètres de haut.

Les *Dardanelles*[1] sont encore plus belles : des rochers d'environ 12 à 15 mètres de haut sont rangés, des deux côtés du fleuve, comme des soldats gigantesques. Tous les voyageurs furent enchantés de cette grande merveille de la nature, et ils assurèrent qu'il ne pouvait y avoir rien de plus beau dans tout l'univers. Au fond, on aperçoit la montagne *Magazine*, haute de 150 mètres, la plus élevée

1. Les Américains ont l'habitude de désigner des cantons, des montagnes, des villes et des villages par les noms de pays, de montagnes, de villes et même de personnes des temps anciens ou modernes.

de tous les alentours; elle se distingue de toutes les autres montagnes par un long col étroit et plat.

Dans ces contrées, où l'on passe rarement devant une petite ville ou un petit village, où tout offre encore l'image d'une nature sauvage, où l'on n'entend même pas le bruit de la cognée qui abat les arbres, j'éprouvai une impression particulière et imposante à voir le vapeur, ce grand chef-d'œuvre de l'industrie humaine, fendre fièrement et avec fracas les eaux écumantes. Quand ses roues à aubes s'arrêtaient, un silence mortel régnait tout autour.

Quoique les bois soient partout épais et d'un grand luxe de végétation, et que les champs de maïs, peu nombreux d'ailleurs, portent de beaux fruits, on prétend cependant qu'Arkansas ne saurait être mis au nombre des États fertiles, et c'est pour cela qu'on y trouve si peu de colons. Un jour, quand l'Amérique aura, comme l'Europe, le triste destin d'être trop peuplée, les émigrants pourront bien aussi se diriger du côté d'Arkansas. Aujourd'hui on n'a pas besoin d'être si économe des terres, puisqu'il n'y a pas encore assez de bras pour cultiver le sol le plus fécond.

La compagnie que j'avais rencontrée jusqu'ici sur les vapeurs ne semblait pas être des plus éclairées. On se moquait partout de moi quand j'allais dans la forêt faire la chasse aux insectes, pendant qu'on était à charger du bois. Peu se faisaient une idée de ce que c'était qu'un musée. Toute la journée on ne faisait que bavarder, et tout ce qu'on avait économisé de paroles dans les hôtels se dépensait ici. On était très-curieux de connaître mes affaires et mes relations de famille ; on me demandait quelle était ma religion, quelles étaient les personnes qui me donnaient de l'argent pour voyager, et pourquoi je faisais de si grands voyages. En outre, tout ce monde était d'un sans-façon incroyable. Quand je lisais un livre, on me le retirait des mains, sans m'en demander la permission, pour

voir le titre, ou bien les images si l'ouvrage en contenait. Pendant que je lisais, ou bien que j'étais dans la galerie, on ne se gênait pas pour aller dans ma cabine et pour prendre mes insectes à la main ; on ne se contentait pas de regarder, mais on abîmait même beaucoup de choses. C'étaient les enfants qui étaient les plus insupportables : ils criaient à tue-tête et faisaient un tapage infernal quand les parents ne passaient pas par tous leurs caprices et ne se prêtaient pas à toutes leurs fantaisies. Je ne trouve rien de plus mauvais que de commencer par refuser aux enfants ce qu'ils désirent, et de finir par le leur accorder quand ils le demandent en pleurant et en criant. Une fois qu'on a dit à un enfant *oui* ou bien *non*, il faut s'en tenir là; l'enfant ne sera pas longtemps à comprendre que ses cris et ses méchancetés ne lui servent à rien.

Un autre défaut de l'éducation américaine est d'inculquer de trop bonne heure aux enfants les manières et les habitudes des grandes personnes. Dans beaucoup de pays de l'Europe, les enfants restent trop longtemps enfants, ce qui ne vaut rien non plus, mais ce qui vaut cependant mieux que de les priver tout à fait de l'âge heureux de l'enfance. En Amérique, une petite fille de huit ans veut déjà faire la dame, un garçon de dix ans affecte le genre et les manières d'un jeune homme. Dans les États du Sud, une fille se marie dans sa douzième année, et un garçon qui a le même âge entre dans les affaires; il y a même des États du Sud où la loi permet de marier les filles de douze ans qui se sont échappées de la maison paternelle; l'enfant n'a qu'à dire ou à affirmer par serment qu'elle a douze ans, pour que le prêtre la marie aussitôt. Ces mariages, qui sont assez fréquents, sont appelés *run away matches*. Une conséquence naturelle de cette émancipation précoce des enfants est que, non-seulement l'éducation et l'instruction de la jeunesse se trouvent négligées, mais les jeunes filles perdent trop tôt la candeur et l'ingé-

nuité de leur âge ; et, quand elles sont devenues femmes, il leur manque ordinairement la modestie et la réserve, qui sont le plus bel ornement de notre sexe.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'on trouve plus d'établissements d'instruction privée ou publique que dans les États-Unis; cependant, jusqu'ici, je n'ai pas rencontré beaucoup de demoiselles ou dames qui eussent reçu une instruction bien solide : car savoir chanter, jouer un peu du piano, ou répéter quelques mots de français, ce n'est pas avoir des connaissances bien étendues. Le plus grand nombre se contente d'une teinture superficielle de toutes choses; mais on y sait joindre un aplomb vraiment républicain pour la faire valoir dans l'occasion: aussi étais-je toujours saisie d'effroi quand je voyais un piano sur le bateau. Jeunes et vieux s'y mettaient hardiment; la musique, et Dieu sait laquelle, accompagnée de ce qu'on voulait bien appeler du chant, ne cessait pas de toute la journée. Ils n'étaient pas non plus très-forts en géographie. Quand ils me demandaient, ce qui arriva bien plus de cent fois, de quel pays j'étais venue aux États-Unis, où j'étais née, et que je leur répondais que je venais du Pérou, et que j'étais née à Vienne, ils ne savaient ni où était le Pérou ni où se trouvait la ville de Vienne. A part leur propre pays, ils connaissent bien peu du reste du monde. Ils savent que Paris et Londres sont en Europe ; ils ont peut-être quelques notions générales sur l'Allemagne, et, depuis la guerre des Russes avec les Turcs, ils ont aussi entendu parler de Saint-Pétersbourg et de Constantinople. Dans toutes les écoles, des plus basses jusqu'aux plus hautes classes, où j'assistai aux examens de géographie, je n'entendis faire que des questions sur les États-Unis ; on aurait dit qu'il n'y avait pas d'autres pays au monde.

Je fus d'abord très-surprise de ce savoir superficiel, surtout quand les parents m'assurèrent qu'il y avait déjà

quatre ans que leurs enfants allaient à l'école. Plus tard, je me rendis bien compte de cet état de choses. La plupart des parents, n'étant pas eux-mêmes instruits, croient avoir assez fait pour l'éducation de leurs enfants quand ils les envoient à l'école. Les mères appartenant à la classe aisée de la société ont peu de goût pour les soins de la maison et de la famille ; elles passent la plus grande partie de la journée à se balancer dans le *rocking-chair* (chaise à balançoire), à lire une nouvelle ou bien à faire une promenade, et à visiter les magasins, où elles restent des heures entières à contempler les belles choses étalées devant elles. Elles n'ont ni le temps ni l'envie de s'occuper de l'éducation des enfants et de veiller à leurs études et à leurs progrès. A l'école, les enfants ne sont pas non plus bien stimulés et bien poussés au travail : car, quand l'élève se plaint à ses parents de l'école ou de son maître, c'est toujours l'enfant qui a raison, et, quand il demande à changer d'école, on fait sa volonté. En considération de cette conduite des parents, les maîtres sont forcés de ne pas user de trop de sévérité envers les enfants et de les traiter non comme des élèves, mais comme de grandes personnes, qu'il est de leur intérêt de ménager : s'ils ne le faisaient pas, leurs écoles seraient bientôt désertes.

Quand j'eus vu et observé tout cela, je ne fus plus étonnée de l'instruction superficielle des enfants; au contraire, je fus surprise de voir qu'ils en savaient encore autant.

Arrivée au fort Smith, je ne trouvai plus aucune occasion de continuer la route par eau : l'eau du fleuve était déjà trop basse. Je louai un cheval pour me rendre au fort Gibson, éloigné de 80 milles, et dans le voisinage duquel demeurent les Indiens Cherokee; mais, la nuit, ayant été encore prise par un accès de ma fièvre opiniâtre de Sumatra, il me fallut renoncer au voyage.

Les Indiens Cherokee se distinguent de tous les autres

par leur beauté et leur instruction. Établis dans des bourgs et de petites villes, ils ont une forme de gouvernement constitutionnel, de bonnes écoles, et envoient souvent leurs enfants dans des maisons de commerce américaines. Ils publient même un journal. Leur chef est marié avec une fille blanche de bonne famille. Une union avec un Indien n'est pas considérée comme un déshonneur.

Au fort Smith, je rencontrai beaucoup de ces Indiens venus pour affaires de commerce ou pour leur plaisir. Plusieurs prenaient leurs repas dans l'hôtel où j'étais descendue. Ils parlaient anglais et se conduisaient très-convenablement; ils se servaient de couteaux et de fourchettes pour manger; seulement ils prenaient quelquefois des morceaux dans le plat et les portaient aussitôt à la bouche. Ils étaient généralement bien de figure et d'une physionomie agréable. S'ils avaient eu le teint plus clair, on les aurait presque tous pu prendre pour des Européens; mais leur teint n'était pas joli: il était ou bien basané, ou bien d'un brun clair sale. Les hommes comme les femmes portent des vêtements à l'européenne; plusieurs des hommes avaient par-dessus leurs habits une espèce de blouse courte et large à grands collets richement ornés et rabattus; j'en vis un avec un mouchoir roulé autour de la tête. Les hommes étaient tous mieux que les femmes.

Pendant mon séjour au fort Smith, on célébra, le 4 juillet, l'anniversaire de la déclaration de l'indépendance. A cette occasion il fut donné un bal de nègres, auxquels assistèrent des hommes libres ainsi que des esclaves. Tous étaient habillés à l'européenne : les hommes étaient en noir avec des cravates et des gilets blancs; les femmes et les filles portaient des robes de tulle et d'autres jolies étoffes blanches; elles avaient aussi des chaînes d'or et des bijoux, ainsi que des rubans et des fleurs dans les cheveux. Le salon était bien orné et bien éclairé. Les rafraîchissements étaient servis avec profusion. Il était excessivement co-

mique de voir toutes ces figures noires et ces visages de couleur avec une toilette à l'européenne.

Enfin, débarrassée de ma vilaine fièvre, je retournai au bout de quelques jours à Napoléon, où je m'embarquai sur le superbe vapeur *Crescent-City*. Le capitaine John refusa également d'accepter le prix de mon passage.

Les rives du Mississipi demeurèrent constamment d'une monotonie désespérante. Les plaines étaient couvertes de forêts épaisses et immenses. Nulle part une jolie perspective ne venait reposer l'œil fatigué du voyageur; on n'apercevait aucune plantation considérable, et on ne voyait que de misérables chaumières devant lesquelles on avait entassé du bois pour le vendre aux vapeurs qui passaient.

Au-dessus de la petite ville de Memphis, les rives du Mississipi s'élevaient perpendiculairement en murs de sable à une hauteur de 15 mètres. Cet endroit passe pour une des parties les plus intéressantes du fleuve. Le bon capitaine John m'appela à la galerie pour contempler cette merveille de la nature. Les voyageurs ne cessèrent de pousser des exclamations et des cris d'enthousiasme. Mais, à quelques centaines de pas plus loin, la nature, épuisée d'un aussi grand effort, retombe dans son uniformité.

A Jeddo (300 milles au-dessous de Saint-Louis, par conséquent 1000 milles de l'embouchure du fleuve), petite ville avec un grand beau collége catholique, une église gothique du même culte et plusieurs maisons considérables en briques, on jouit pour la première fois de quelques vues plus jolies. Coupé en plusieurs bras par de charmants îlots, le fleuve forme çà et là comme des lacs, et de petites chaînes de collines apparaissent au fond de la scène. Ceux qui n'ont jamais rien vu que les parties du Mississipi inférieur peuvent bien trouver ces sites ravissants, mais on ne saurait les comparer aux bords enchanteurs du Danube.

Près de la petite ville du *Caire* (à 280 milles au-dessous de Saint-Louis), l'*Ohio* se jette dans le Mississipi. Son eau est pure et d'une belle couleur verdâtre. A une certaine distance de l'embouchure, on peut observer la lutte entre les eaux des deux fleuves. D'abord il n'y a que quelques flots isolés du sombre Mississipi, mêlés aux eaux limpides de l'Ohio, puis ils deviennent plus nombreux et plus pressés, et finissent par absorber toute la limpidité du fleuve. Le mauvais principe l'emporte ici, comme il fait partout dans la vie de ce monde.

La petite ville du Caire est située sur une langue de terre entre les deux fleuves. Toutes ces petites villes ou bourgades se ressemblent. Toutes portent le cachet de la hâte et de la précipitation avec laquelle elles ont été fondées. Elles se composent la plupart de maisonnettes éparses, construites en planches petites et étroites, avec des chambres comme des cellules. Les minces cloisons ne garantissent pas, en hiver, du froid, ni, en été, de la chaleur brûlante[1]. Mais l'Américain veut s'établir à tel ou tel endroit, et avec cette volonté il ne construit que ce qui lui est rigoureusement nécessaire. A mesure que ses besoins augmentent, il agrandit peu à peu ses constructions. Quelquefois aussi il ne trouve plus que la place qu'il a choisie réponde à ses désirs et à ses espérances, ou bien son esprit spéculateur le porte ailleurs; il quitte tout à coup son habitation, même quand il y réussirait, pour aller s'établir dans un autre endroit. Les Américains appellent cela *to-move*. Je trouvai sur le vapeur plusieurs de ces familles *mouvantes* ou nomades, qui m'avouèrent elles-mêmes qu'elles ne quittaient leurs établissements que parce qu'elles y avaient déjà demeuré depuis plusieurs années.

Le 14 juillet, nous touchâmes à la ville de *Saint-Louis*,

1. Dans les États-Unis, la chaleur est bien plus forte en été, et le froid bien plus sensible en hiver que dans les autres pays placés sous les mêmes degrés de latitude.

qu'on ne découvre que quelques milles avant d'y arriver, parce que le fleuve forme toujours de grandes courbes. L'aspect de cette masse de maisons uniformes adossée contre une petite hauteur le long du fleuve n'offre rien de bien remarquable. Dans les grandes villes d'Amérique on rencontre sans doute de beaux édifices et beaucoup d'églises; mais on ne les aperçoit qu'autant qu'on est dans la rue même. Il n'y a que très-peu de coupoles et de hautes tours. Les environs de Saint-Louis sont sablonneux, il n'y a de bois qu'à plusieurs milles. Le pays lui-même est plat.

Je descendis chez M. Charles Boyce, juge à Louisiane. J'avais fait la connaissance de ce monsieur et de sa famille à la Nouvelle-Orléans, et c'est là qu'apprenant que je devais me rendre à Saint-Louis, il avait eu la bonté de m'inviter à venir demeurer chez lui.

La ville de Saint-Louis compte environ 120 000 habitants, ce qui est une population fort considérable, quand on songe à son accroissement rapide, et qu'il y a dix ou quinze ans, elle avait à peine quelques milliers d'âmes. Parmi les édifices, comme dans toutes les villes d'Amérique, les banques, les hôtels, la douane, sont les plus importants. Parmi les constructions privées, il y en a aussi qui méritent d'être remarquées. C'est ainsi que, dans la quatrième rue[1], il y a une maison toute bâtie en marbre blanc que l'on tire d'une marbrière voisine de la ville.

L'église catholique est simple, mais très-jolie. Ce fut elle que j'allai voir la première, car j'avais lu à ce sujet, dans le *Directory of Saint-Louis* de l'an 1854, la notice suivante :

« La cathédrale de Saint-Louis n'a pas de rivale dans les États-Unis pour sa magnificence, pour la valeur et

1. Dans les villes d'Amérique, beaucoup de rues sont désignées simplement par des numéros.

l'élégance de ses vases sacrés, de ses tableaux, et il y a certainement peu d'églises en Europe où l'on voie des objets plus précieux. Elle a des tableaux de Rubens, de Raphaël, du Guide, de Paul Veronèse, et une quantité d'autres des maîtres modernes de l'école italienne. »

D'après cette description, j'espérais voir une superbe galerie de tableaux et d'autres chefs-d'œuvre de l'art; mais, à ma grande surprise, je ne trouvai rien de toutes ces richesses, si ce n'est quatre tableaux à l'huile, dont un seulement pouvait être ancien. Je sais que beaucoup de voyageurs ont l'habitude de mettre plus de poésie que de vérité dans leurs descriptions; mais je n'ai cependant jamais trouvé le mensonge poussé à ce point.

La prison est construite en pierres massives. L'intérieur renferme une grande salle autour de laquelle courent deux étages de cellules. Ces cellules sont pour deux personnes; on n'y trouve rien, pas même un méchant grabat : une peau de vache en tient lieu. Le prisonnier, tant qu'il n'est pas condamné, peut avec sa bourse se procurer tous les agréments possibles; ce qui ne lui est plus permis une fois que l'arrêt est prononcé. Cependant, j'ai vu parmi les condamnés les uns traités plus confortablement que les autres; ce qui me fait penser que par malheur la clef d'or est dans les États libres aussi puissante que partout ailleurs dans le monde.

La nourriture de la prison n'aurait pas été mauvaise, si la manière de préparer les mets et de les distribuer n'eût été malpropre et inconvenante : on leur donnait à manger comme à des chiens. Un grand baquet dans lequel on avait tout mélangé était apporté dans la salle; un nègre d'une saleté dégoûtante portait devant chaque cellule, ou avec une cuiller, ou bien avec la main, quelques morceaux, et les jetait dans un vaisseau qu'il faisait ensuite passer au prisonnier par une petite ouverture dans la porte.

L'air de la salle était très-corrompu; quand on arrivait

aux cellules, il fallait se mettre le mouchoir sous le nez. Les exécutions ou pendaisons ont lieu dans la cour de la prison.

Je visitai plusieurs écoles et autres établissements pour des enfants qu'on ramasse dans les rues, pour de pauvres vieilles gens, pour des femmes et filles repenties, etc. Toutes ces maisons étaient organisées d'une manière convenable et parfaite. A cet égard, on peut dire que dans les États-Unis on fait énormément pour les pauvres. Il y a beaucoup de sociétés de femmes qui inspectent et surveillent les établissements de charité avec le plus grand soin. Sous ce point de vue on ne saurait assez louer l'humanité et la philanthropie des femmes américaines.

La raffinerie de sucre de M. Belcher mérite d'être vue; c'est la plus grande dans les États de l'Ouest. On transforme toutes les semaines jusqu'à six cents tonnes[1] de sirop (mélasse) en sucre raffiné. M. Belcher occupe environ sept cents personnes, ainsi que cent quarante chevaux et mulets. Je vis dans cette raffinerie un des puits artésiens les plus profonds creusés jusqu'à ce jour : il avait 660 mètres de profondeur. On était bien arrivé à une source d'eau très-abondante ; mais elle contenait tant de soufre qu'on ne pouvait pas s'en servir : aussi continue-t-on toujours à creuser le puits. La halle du marché est grande et jolie, mais elle est bien inférieure à celle de la Nouvelle-Orléans.

Le cimetière *Belle-Fontaine* est un des plus beaux que j'aie jamais vus. Il est composé d'un superbe parc naturel de quelques centaines d'acres, où l'art n'a eu rien autre chose à faire qu'à arracher les broussailles, à éclaircir un peu le bois et à cultiver le gazon. Dans ce cimetière on ne vend que des sépultures de famille à des prix très-élevés. Celles-ci sont entourées de grilles légères

1. Une tonne équivaut à vingt quintaux.

fort élégantes et ornées de fleurs, au milieu desquelles s'élèvent de magnifiques mausolées de marbre dont plusieurs ont été construits en Italie. Jusqu'à présent on ne trouve encore que peu de tombeaux à Belle-Fontaine. Tout le parc est coupé de belles routes pour les voitures et de jolis sentiers pour les piétons. Aussi la promenade y est-elle très-agréable. Il est seulement fâcheux qu'on ne trouve pas de bancs pour pouvoir s'y arrêter plus longtemps avec un livre.

Je restai quelques semaines dans la maison de M. Boyce, et je fus pendant tout ce temps très-attentive à voir comment on traitait les domestiques, tous esclaves. A ma grande joie, je reconnus qu'ils étaient tous traités comme s'ils faisaient partie de la famille ; à mon avis même on ne leur donnait pas assez d'ouvrage ; une demi-douzaine d'esclaves ne faisaient pas ce que font chez nous deux bons domestiques. Ils étaient bien vêtus, leur nourriture était bonne et suffisante; mais il faut dire aussi que M. et Mme Boyce étaient d'excellentes personnes et que leurs enfants étaient très-bien élevés. Les esclaves seraient heureux s'ils étaient partout traités de la même manière!

Je fis de Saint-Louis une petite excursion de 32 milles à *Highland*, ville de l'État de l'*Illinois*, située au delà du Mississipi. Pour cette excursion il me fallut louer une place dans le *stage-coach* (voiture de poste), ce qui est la manière de voyager la plus incommode et la plus désagréable. L'Américain, si avare de son temps, fait preuve là d'une patience plus qu'angélique. Ainsi, il est d'usage que les voyageurs ne se rendent pas à l'endroit du départ, mais la voiture va les prendre de maison en maison ; organisation très-ennuyeuse et qui prend beaucoup de temps dans les grandes villes. On voyage ainsi de tous côtés pendant une couple d'heures, avant de se mettre en route pour tout de bon. Au relais on perd également beaucoup de temps, les chevaux ne sont pas prêts, les messieurs en-

trent au cabaret, et il se passe ainsi une demi-heure avant qu'on parte. De plus on donne encore à boire aux chevaux en route.

La petite ville de Highland, qui a 5000 habitants, a été fondée il y a quinze ans par des Allemands et des Suisses. Avant cette époque, tout le pays d'alentour n'était qu'une prairie ; maintenant la majeure partie est bien cultivée et couverte de magnifiques champs de froment, d'avoine et de maïs.

A Highland on me combla d'honneurs[1]. M. Bernais, autrefois attaché à l'ambassade française de Vienne, m'attendait à la station et me conduisit aussitôt chez lui. Le premier soir, les membres de la société musicale me donnèrent une sérénade ; la soirée d'ensuite, ce fut le tour des chanteurs. L'amabilité et la cordialité qu'on me témoigna, la langue allemande que j'entendais de toutes parts, les mélodies et les compositions nationales exécutées d'une manière vraiment remarquable, me firent presque oublier que je me trouvais dans le Nouveau-Monde ; il me semblait qu'une partie de l'Allemagne y avait été transportée comme par enchantement.

A 5 ou 6 milles de Highland, dans l'intérieur des terres, les prairies se montrent encore dans leur état primitif. On m'y conduisit ; je m'en étais fait une toute autre idée. D'après les descriptions, je m'étais figuré ces prairies comme d'immenses plaines interminables, couvertes d'une herbe de $1^m,50$ à 2 mètres de haut, qu'il était très-pénible de traverser. Cependant il n'en était rien. Le pays était accidenté ; une riche végétation se montrait partout, mais les plantes dépassaient rarement 60 ou 90 centimètres de haut, et partout on pouvait passer facilement,

1. Qu'on me pardonne si je mentionne ces particularités ; mais je ne le fais que pour témoigner ma reconnaissance à toutes les excellentes personnes que j'ai rencontrées, en si grand nombre, dans mes voyages, chez toutes les nations.

soit à pied soit en voiture. La vue des collines, hautes de 6 à 9 mètres, était ravissante; je ne me serais jamais imaginé qu'un paysage sans montagnes, sans fleuves et sans bois, pût être aussi beau! La forme ondulée du terrain permettait à l'œil d'embrasser une vaste étendue et présentait assez de variété. De jolies maisonnettes de cultivateurs étaient placées sur les hauteurs au milieu de belles plantations; sur le devant s'étendait la ville; de petits bosquets d'arbres fruitiers et autres arbustes formaient de larges ombres, et au loin de sombres forêts encadraient toute la scène.

Dans la grande propriété de M. Kœpfli, on planta même des vignes il y a quelques années. L'essai réussit parfaitement, mais on reconnut que la récolte du vin ne couvrait pas les frais, et qu'il coûtait moins de le faire venir des pays étrangers. On abandonna provisoirement la culture de la vigne.

Je visitai plusieurs *farms* (fermes) pour apprendre à connaître le genre de vie des *farmers* (fermiers, propriétaires de biens-fonds). Celui qui possède assez pour acheter quelque terrain, y construire une maison et couvrir les dépenses de la première année, a certainement devant lui, dans les États-Unis, la plus belle perspective. Ces terrains que dans les terres en friche on achète de l'État, coûtent par acre un dollar et quart. Le farmer peut planter et cultiver ce que bon lui semble; rien n'est monopole dans ce beau et libre pays; rien n'est défendu ni taxé; sauf une redevance insignifiante, il n'y a ni contributions ni corvées.

Les farmers font avec les valets l'ouvrage du dehors, car jamais aux États-Unis on ne voit les femmes travailler aux champs, ni rapporter au logis l'herbe pour le bétail, ni aller vendre les denrées au marché. L'Américain respecte trop la femme pour la charger de travaux aussi pénibles. Les femmes s'occupent des soins du ménage,

traient les vaches, font le beurre et autres choses semblables. Ils vivent très-bien et sont vêtus proprement; chez les femmes le goût de la toilette est souvent même poussé jusqu'à l'excès; le dimanche, on les voit parées de chaînes, de montres et de bagues en or.

La nourriture des farmers se compose ordinairement, le matin, de viandes froides ou de jambon, de pain, de beurre et de thé ou de café; à dîner, de viande rôtie et de pommes de terre; le soir, comme le matin, de viande froide, de thé, etc. Ce que l'on voit figurer un jour sur la table, on le voit toute l'année, de sorte que la cuisine n'exige de la part des femmes ni travail ni casse-tête.

Presque chaque farmer a dans sa maison une jolie chambre pour y recevoir ses amis; cependant il ne faut pas s'attendre à une trop grande hospitalité : si vous arrivez justement à l'heure du repas, ils vous invitent; mais, en dehors des heures où ils mangent, ils n'offriraient pas même un verre de lait. On me disait que tout le monde était reçu dans les farms, mais que d'ordinaire on payait quand on passait la nuit. En quoi consiste donc cette hospitalité si vantée?

Je ne puis dire adieu à Highland sans parler de l'aimable famille Bandelier. Toutes les personnes avec qui je me liai un peu connurent bientôt ma passion pour les insectes; mais depuis que j'avais quitté les possessions des Hollandais dans les Indes, personne n'avait eu la bonté de m'en procurer ou de m'en céder par amitié ou pour de l'argent. Souvent je ne pouvais m'empêcher de rire de l'anxiété avec laquelle on me montrait parfois quelques misérables pièces; ces gens avaient peur d'être obligés de m'offrir un insecte ou un papillon. J'avais beau donner d'avance ma parole aux honorables personnes qui faisaient des collections que je ne leur demanderais rien et que je me contenterais de la vue; à ce qu'il paraît, ils n'ajoutaient pas foi à ma parole, et chacun, à les entendre, venait d'envoyer sa col-

lection en cadeau quelques jours auparavant à un musée ou à un ami.

Le fils de M. Bandelier, garçon de quinze ans, fut le seul qui se conduisît différemment. Il se fit un vrai plaisir de me montrer sa collection et me pria, avec une cordialité vraiment touchante, de choisir tout ce qui pourrait me convenir.

De Highland j'allai en voiture à *Liban* (10 milles), petite ville nouvellement fondée, qui jusqu'ici ne se compose que d'une petite rangée de maisons en bois, placées le long de la lisière de la forêt. La plus grande partie du chemin passait par des prairies. A 4 milles de là se trouve l'habitation de M. Hecker. A ma grande surprise, je vis cet homme, très-éclairé et plein de talent, qui, comme on sait, avait été forcé, par des raisons politiques, de quitter sa patrie, le grand-duché de Bade, se livrer à l'agriculture comme s'il avait été fermier toute sa vie. S'il paraissait, avec son costume de cultivateur et sa longue barbe, au milieu de ses compatriotes ou même de ses amis, personne ne le reconnaîtrait. J'admirai peut-être davantage encore sa femme : elle s'est faite à sa nouvelle vie avec la même fermeté et la même résignation. Combien il doit coûter à tous deux de n'avoir d'autre occupation que celle des champs et du bétail, de n'entendre parler de rien autre chose, et d'être privés de tout commerce intellectuel !

Après cette excursion je retournai à Saint-Louis, et j'y passai encore quelques jours. Le 29 juillet, je continuai mon voyage sur le beau vapeur *Excelsior*, qui allait à *Saint-Paul* (825 milles).

A 30 milles à peine au delà de Saint-Louis, le Missouri se jette dans le Mississipi, et c'est lui qui apporte à ce dernier fleuve ces eaux si sales; car, en amont du confluent du Missouri, le Mississipi est clair et limpide.

Le 30 juillet, de grand matin, nous abordâmes à la toute petite ville de *Hambourg*, composée tout au plus d'une

douzaine de maisonnettes qui se groupent d'une manière ravissante autour d'une colline haute d'environ 30 mètres.

La position de la petite ville de *Clarksville* est encore plus belle. Nous passâmes près de plusieurs villages formés seulement de quelques maisonnettes en bois, et qui, dans l'espoir d'un prochain accroissement, sont déjà appelés villes. L'Américain vit en général tant dans l'avenir qu'il ne jouit que peu du présent.

De Hambourg jusqu'à la petite ville de *Quincy*, où nous arrivâmes le 31 juillet, le voyage sur le Mississipi devient plus agréable. Le fleuve abonde en grandes et petites îles; on découvre de temps à autre des collines, et les forêts sont infiniment plus belles, car les arbres croissent en hauteur et en circonférence. Près de Quincy, les plaines reparaissent sur le devant de la scène. A *Keokuk*, l'eau était si basse qu'il fallut transborder la plus grande partie de la cargaison sur un remorqueur.

La petite ville de *Madison*, avec le fort du même nom, fait déjà partie des villes un peu plus grandes, et peut avoir de 3 à 4000 habitants. *Burlington*, avec d'assez grandes maisons en pierre de taille, est encore plus considérable. *Rock-Island* et *Davenport*, situées en face l'une de l'autre, et seulement séparées par le Mississipi, portent déjà à juste titre le nom de villes; mais toutes ces villes et bourgades n'ont rien de particulier ni d'attrayant. Des deux côtés du fleuve, la terre était encore peu défrichée; la forêt n'était éclaircie que dans les endroits où se trouvaient des habitations; ou bien le sol est encore peu cultivé, ou bien la culture n'existe que beaucoup plus avant dans les terres.

Nous restâmes la nuit à l'ancre devant Davenport. Vers onze heures du soir, il s'éleva une forte tempête qui menaça de se transformer en ouragan : les éclairs se succédaient sans interruption, le tonnerre grondait avec fureur au milieu des mugissements des vents déchaînés. Le

capitaine et les officiers coururent de leurs cabines du pont dans celles du bas, craignant que la tempête n'emportât leurs cabines avec la cheminée de la machine, ce qui était arrivé trois semaines auparavant lors d'une semblable tempête. On voyait encore sur les bords de l'eau des cheminées brisées, et plus loin, sur le rivage, une maison en briques dépouillée de sa toiture. Cependant cette fois-ci nous en fûmes quittes pour la peur : au bout d'une heure à peine, la tempête commença à s'apaiser, et bientôt après elle cessa entièrement. Pendant les grandes chaleurs de l'été, ces contrées sont fréquemment ravagées par des ouragans.

Le 4 août au matin, nous entrâmes dans la *Petite rivière aux fièvres*, et nous abordâmes non loin de son embouchure, près de la petite ville de *Galena*. La position de cette petite ville est ravissante : une partie serpente au pied d'une belle colline, tandis que l'autre s'élève en groupes pittoresques jusqu'au sommet de la colline.

De Galena nous retournâmes dans le Mississipi, qui perd ici considérablement de sa largeur, mais dont les rives, en échange, gagnent en beauté.

Depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à Galena, le Mississipi offre réellement si peu de grands et beaux paysages, qu'un peintre serait dans le plus cruel embarras si on le chargeait d'en donner une vue à la fois belle et séduisante. Pour ce long trajet (qui est, depuis l'embouchure jusqu'à Galena, de 1600 milles), le voyageur n'a d'autre dédommagement que de se consoler avec la pensée que c'est cependant un spectacle imposant de voir, entre ces forêts et ces prairies vierges, le fleuve sillonné par des milliers de vapeurs; de voir dans ces contrées, habitées, il n'y a qu'une vingtaine d'années, par des Indiens sauvages, par des ours et autres bêtes féroces, des villes et des villages sortir partout de terre comme des champignons. Certes, cette pensée a quelque chose de grandiose; mais, au bout

de quelques jours, on est si familiarisé avec ces merveilles qui se répètent sans cesse, qu'à la fin on n'y songe plus du tout, et qu'on n'éprouve que l'ennui qu'inspire la monotonie de ces scènes de la nature.

A Galena, notre société s'augmenta de deux filles ou femmes d'environ vingt ans, dont les manières montrèrent tout de suite à quelle classe elles appartenaient : elles sautaient, couraient l'une après l'autre, et cherchaient à attirer l'attention. Je me tenais éloignée de ces créatures, car je n'étais pas encore assez sotte pour juger les hommes d'après la couleur et le sang, et non d'après leur éducation et leurs mœurs.

Le lendemain, quand ces femmes quittèrent le vapeur, elles passèrent tout à côté de moi, me frappèrent en ricanant sur l'épaule, et me crièrent aux oreilles, comme si j'avais été sourde : « Vous ressemblez à notre grand'mère comme deux gouttes d'eau. » Pour le nombre des années, cela se pouvait, et je ne cache nullement mon âge ; mais la manière avec laquelle ces filles me dirent cela témoignait tellement de l'intention formelle de m'insulter, que je ne pus m'empêcher de leur répondre : « Et vous ressemblez à deux guenons que j'ai rapportées de mes voyages, à tel point que je me figurais déjà que c'étaient elles qui s'étaient échappées. »

En général, il y eut encore sur ce vapeur une société bien mélangée. Deux autres jeunes femmes se jetèrent à table des épis de maïs rongés à la figure, de manière que les personnes assises à côté d'elles avaient à craindre qu'il ne leur en volât un morceau à la tête ; et le soir, quand elles se berçaient dans leurs *rocking chairs*, j'aurais voulu être peintre pour prendre un croquis des postures de ces dames et pour leur montrer quel air gracieux cela leur donnait. Il y avait là une dizaine de ces balançoires ; les dames les rangèrent toutes en cercle, s'assirent bien au fond de ces chaises en étendant bien

leurs pieds devant elles; plusieurs se mirent encore le bras au-dessus de la tête, et c'était dans cette posture qu'elles se balançaient autant que le permettait la chaise. On ne saurait décrire combien c'était peu gracieux et peu digne d'une femme bien élevée. On me fit, il est vrai, à cette occasion, remarquer qu'il ne fallait pas juger les Américains d'après leur conduite sur les vapeurs.

Je l'accorde de grand cœur. Il est probable que, dans les sociétés de la Nouvelle-Orléans ou de New-York, ils ne s'abandonnent pas, comme sur les vapeurs, à ce laisser-aller de la nature primitive. Dans ces sociétés, je n'aurais sans doute pas vu que les messieurs aiment beaucoup à étendre leurs pieds sur les chaises et même sur les tables, spectacle aussi attrayant que celui des jeunes dames dans leurs *rocking chairs*. Dans ces sociétés, je n'aurais pas vu non plus que ces gens se respectent assez peu, ainsi que toutes les autres personnes, pour venir se mettre à table avec des habits malpropres, souvent déchirés, avec du linge sale et des bottes non cirées. Je n'y aurais pas vu jusqu'à des messieurs bien mis mâcher sans cesse du tabac comme des matelots; beaucoup d'entre eux se servir de leurs doigts en guise de mouchoir, et à table mettre les os de poulet, la pelure des pommes de terre, et autres choses de ce genre, sur la nappe, à côté de leur assiette. Dans les sociétés, je n'aurais pas vu combien les enfants sont mal élevés et indiscrets; et, sans doute encore, je n'aurais pas eu l'occasion de m'apercevoir combien ce monde est orthodoxe et possédé de la manie de vouloir faire des prosélytes et de convertir tous ceux qui leur tombent sous la main. A peine étais-je montée sur le pont de ce vapeur que je voyais approcher de moi une dame ou un monsieur pour me demander : « A quelle Église appartenez-vous? » Je trouvais cette question si impolie, si impertinente, que je répondais ordinairement : « Je ne tiens pas à savoir à

quelle secte vous appartenez ; suivez, je vous prie, mon exemple. »

Quand je demandais un livre, on me donnait souvent des traités religieux ou la Bible. Je ne trouve rien de plus maladroit que ces brusques façons pour entrer en matière ; cela vous donne une idée peu favorable des gens, et l'on n'écoute plus ce qu'ils disent, ou bien on ne le fait qu'à contre-cœur. Pour mon compte, je fuyais ces convertisseurs comme la peste ou comme la fièvre du pays, car je ne connais pas d'être plus insupportable qu'un fanatique bouffi d'orgueil religieux.

6 *août*. De grand matin, nous entrâmes dans un petit lac du sein duquel s'élève un îlot. La contrée était si calme et présentait un aspect si romantique, l'îlot était si solitaire et si séparé du monde entier, qu'il ne manquait plus qu'une cellule et un ermite pour achever le tableau. Ce petit lac est le précurseur d'un plus grand, le *lac Pépin*, qui a 20 milles de long et 4 de large. Tous deux sont formés par le Mississipi. La vue de ce dernier me dédommagea en grande partie du long voyage monotone que je venais de faire. Au sud-ouest, le bassin du lac est borné par une haute chaîne de collines qui souvent se détachent en forme de pans de rochers de 90 à 120 mètres de haut. A l'un de ces rochers, appelé *Maiden's rock* (rocher de la jeune fille), s'attache une triste légende. Le hasard ayant conduit un blanc égaré au village ou *wigwam* où demeurait la jeune fille, il s'y arrêta quelque temps, fit là connaissance de la jeune fille, l'aima et fut payé de retour. Les parents et le fiancé, s'en étant aperçus, persécutèrent la pauvre enfant de remontrances et de menaces, et cherchèrent à hâter le mariage pour mettre fin à ces amourettes. Un jour que l'infortunée, obsédée par son fiancé, ne savait plus comment échapper à son malheur, elle courut, hors d'elle, sur le rocher et se précipita dans le lac, qui ne rendit qu'un cadavre.

Les autres côtés du lac sont entourés en partie de collines, en partie de plaines bien cultivées, qui s'élèvent doucement et dont le fond forme une basse chaîne de montagnes. De petites villes, des *farms*, sont disséminées sur ses bords. Je ne pouvais me lasser de l'aspect de ce charmant paysage et de la surface de l'eau unie comme une glace; il me sembla que nous entrions trop vite dans le troisième lac, celui de *Saint-Croix*, formé par le fleuve du même nom, et qui est encore plus long, mais beaucoup plus étroit que le lac Pépin. Comme une longue nappe blanche, il étale ses eaux entre des collines, des plaines et des bois, et admet à peine dans son lit quelques petites îles. Ses bords sont également beaux et offrent des sites variés.

Le 7 août au matin, nous arrivâmes à *Saint-Paul*.

CHAPITRE XX.

Saint-Paul. — Cascades de Saint-Antony. — Chasseurs de fourrures. —Voyages en chaise de poste.—*Stillwater.* —Saint-Croix. — Retour à Galena. — Flegme américain. — Chicago. — Le lac Michigan. — Milvankee. — Chemin de fer souterrain. — Les Mormons. — Le lac Supérieur (*lake Superior*). — Les Indiens. — Le lac Huron et le lac Érié. — Cleveland. — Le village de la chute du Niagara.

Saint-Paul est la principale ville du district de *Minnesota*. Elle se compose de deux parties, dont l'une, l'inférieure, est sur le rivage, l'autre, la supérieure, est sur des collines. Cette ville, qui ne s'est élevée qu'il y a cinq ans, prend, comme tous les établissements de ce district, un accroissement excessivement rapide. Elle compte plus de cinq mille habitants, et, parmi les petites maisons en bois, on voit déjà s'élever plusieurs superbes édifices en briques.

On rencontre, jusqu'à près de deux milles aux environs, de jolies villas construites au milieu de jardins nouvellement plantés et de terres défrichées depuis peu de temps.

Le district de Minnesota n'est pas encore incorporé aux États-Unis. Il faut qu'un vaste territoire, pour être regardé comme un État, soit habité par une grande quantité de blancs, comme qui dirait de soixante à cent mille. Tant qu'il n'en est pas ainsi, on l'appelle district. Là tout le monde peut s'établir, défricher autant de sol qu'il veut partout où il lui plaît; on n'a pas besoin de consentement, on n'a rien à payer et on est exempt de tout impôt. Mais quand le district est élevé au rang d'État, il faut ou bien payer un dollar et quart par acre pour le terrain occupé, ou

bien le restituer au gouvernement. Avant que le district soit transformé en État, les habitants décident, à la majorité des voix, pour ou contre l'introduction de l'esclavage. Pour Minnesota, on sait dès à présent que l'esclavage n'y sera point introduit, ce qui est moins un effet de l'humanité qu'une conséquence des conditions naturelles du sol. Le climat est sain et parfaitement approprié à des colons européens; ils peuvent cultiver la terre aussi bien que dans leur patrie, et, partout où il en est ainsi, le labourage coûte moins cher que s'il fallait recourir à des esclaves.

Le district de Minnesota a 166 000 milles carrés, ou 106 millions d'acres de terre; bien que connu des blancs depuis près d'un siècle, il n'a été à proprement parler l'objet de l'attention du gouvernement que depuis 1849; il fut reconnu très-fertile, à part quelques petites portions de terre. Le gouvernement acheta tout le district des indigènes et les envoya en grande partie sur le territoire des Indiens. C'est ordinairement cinq ou six cents par acre que l'on paye aux chefs indiens ; mais, avec l'arpentage, les négociations, le déplacement des indigènes, les cadeaux et les autres faux frais, l'acre de terre revient en définitive à dix ou douze cents. On le vend ensuite, comme il a déjà été dit, un dollar et quart.

Depuis quelques années Minnesota se peuple avec une rapidité extraordinaire, et il pourrait en peu de temps être transformé en État. En 1852 on y comptait à peine vingt mille blancs; l'année suivante, ce nombre avait doublé.

Jusqu'ici, les seuls articles d'exportation sont des planches et des bois de construction de tout genre, que l'on descend d'abord par eau jusqu'à Saint-Louis avant de les transporter plus loin. On peut dire que dans ce pays les scieries fonctionnent au moyen de l'eau ou de la vapeur, dans les endroits où l'on aperçoit presque encore la hutte fumante de l'Indien, les traces du buffle sauvage et

du cerf agile. Ici l'industrie de l'homme est constamment aux prises avec la nature.

Je ne crois pas qu'il y ait un autre pays où l'on ait déployé tout d'abord une aussi grande activité. On importe encore beaucoup de blé, de pommes de terre et d'autres productions des États voisins, parce que les colons sont trop occupés à éclaircir les forêts et à travailler aux scieries; cependant on espère dans quelques années non-seulement suffire à la consommation intérieure, mais aussi être en état d'exporter des produits d'un sol qui se montre excessivement fertile.

Beau et heureux pays que l'on peut recommander en bonne conscience à tout émigrant, surtout à celui qui apporte avec lui des bras robustes, l'amour du travail et l'esprit d'ordre. Ici, le colon peut espérer voir ses labeurs fructifier promptement; le climat n'est pas mortel, le travail n'est pas aussi pénible et la terre n'exige pas autant d'années de soins que dans bien des contrées où les enfants seulement récoltent les fruits du travail de leurs parents.

J'arrivais à Saint-Paul avec une lettre de recommandation pour M. Holingshead, qui a construit une maison à une faible distance de la ville, sur une petite colline d'où l'on jouit du panorama le plus ravissant. Tout le pays est ondulé et encore couvert de grandes prairies et d'immenses forêts. Cette configuration se prête à des perspectives d'une étendue extraordinaire. Une colline que me montra M. Holingshead est, dit-on, visible dans un rayon de cent milles et sert d'étoile polaire aux voyageurs égarés. M. Holingshead eut la bonté de m'inviter à faire avec lui une excursion aux célèbres cascades du Mississipi, les *chutes de Saint-Antony*, éloignées de neuf milles de Saint-Paul. De jolis chemins y conduisaient par des plaines et des vallées, entre des prairies, des bosquets et des champs nouvellement défrichés, au milieu desquels le farmer à peine arrivé s'est hâté de

construire sa hutte de planches. Chaque pas qui m'approchait des cascades augmentait ma curiosité, car je les avais entendu peindre comme excessivement remarquables. Je ne pouvais sans doute pas m'attendre à une énorme masse d'eau, puisque le fleuve était si bas que nous pûmes le passer en voiture à peu de distance des cascades; mais sa largeur était encore assez considérable : ce qui pouvait manquer du côté de l'abondance, j'espérais le voir remplacé par la hauteur. Bientôt j'arrivai devant les chutes et je fus surprise au delà de toute expression, non pas de leur caractère grandiose, mais de leur insignifiance! En outre, il n'y a pas plusieurs chutes, mais une seule. La hauteur de la cascade peut être tout au plus de 6 mètres ; la largeur est, il est vrai, considérable, mais cela rend la hauteur encore moins sensible. De plus, la chute est défigurée par un moulin à planches et par une quantité de troncs d'arbres apportés par le flot. Ce qu'il y a de plus beau, c'est le pan de rocher par-dessus lequel la cascade se précipite; elle semble coupée perpendiculairement comme avec un couteau. Les environs n'offrent rien de romantique; ils sont couverts de bois qui masquent toute la vue.

Ainsi, je vis de nouveau une scène de la nature prônée par les Américains comme une huitième merveille, et je dois encore avouer qu'il n'y a que les gens qui n'ont rien vu qui puissent porter un pareil jugement. Sonner la trompette par pure complaisance, comme le font beaucoup de voyageurs, ce n'est pas là mon fait. J'écris comme je vois et comme je sens ; mais je suis bien loin de croire que mes idées et mes sentiments soient toujours justes.

En quittant la chute du Mississipi, nous passâmes, en faisant un petit détour, près de la cascade du *Minneha-ha* (eau riante), et nous retournâmes ensuite à Saint-Paul. Cette chute n'a pas même un mètre de large, mais l'eau se jette perpendiculairement, par-dessus un mur de 18 mètres,

dans un bassin resserré par des collines boisées, ou plutôt par de vrais pans de rocher. Le tout ressemble à un cratère écroulé, mais on n'aperçoit pas de lave autour. On peut passer entre la chute et le pan de rocher. Je trouvai presque cette chute en miniature plus jolie que celle du Mississipi, qu'on m'avait tant vantée. Elle me plut d'autant plus que je m'attendais à ne rien trouver, tandis que pour l'autre mon attente avait été entièrement déçue. Ce qui me charma surtout, ce furent les points de vue dont on jouit du haut des petites collines; le regard s'étendait librement au-dessus des ondulations des prairies, suivant d'un côté le fleuve Minnesota, de l'autre le Mississipi, qui, après la chute, continue son cours dans un lit étroit de rochers.

Nous passâmes aussi près du fort *Sneling*, qui, placé sur un roc élevé, construit en pierre et avec ses tours aux quatre coins, est certainement imprenable pour des Indiens. Près de ce fort, le Minnesota se jette dans le Mississipi.

Nous y trouvâmes campés quelques *chasseurs de fourrures*. Ces gens mènent une existence toute particulière; vivant au milieu des Indiens, ils prennent chez eux leurs femmes et ne s'occupent que de la chasse et du commerce d'échange. Ils passent des semaines et des mois dans les forêts les plus épaisses, s'avancent bien haut vers le nord et cherchent à se mettre en rapport avec toutes les tribus. Ils reçoivent des indigènes des fourrures et leur donnent en échange des perles de verre, du laiton, des étoffes teintes et d'autres colifichets. Quand ils ont recueilli assez de marchandises, ils en chargent de petites charrettes à deux roues, attelées d'un seul cheval, et vont les vendre dans les grandes villes.

Ils rapportent du café, du sucre, du thé et d'autres objets dont ils ont besoin pour eux-mêmes, et diverses marchandises pour les Indiens.

Pendant leurs voyages, ils campent toujours sous de petites tentes en pleine campagne. Ils s'attachent d'ordinaire

tellement à leur vie errante, qu'ils ne la changeraient pas contre l'existence la plus commode et la plus agréable. Quoiqu'ils touchent beaucoup d'argent pour leurs fourrures, ils reviennent cependant souvent pauvres; car, comme les chercheurs d'or en Californie, ils dépensent en peu de temps ce qu'ils ont eu tant de peine à gagner. Heureux celui qui sait encore faire assez d'économies pour avoir de quoi rapporter chez lui quelques marchandises pour le commerce d'échange! La plupart de ces chasseurs sont français.

Nous revînmes de cette excursion avec un excellent appétit à la maison de M. Holingshead, où un repas somptueux nous attendait. Après le dîner, Mme Holingshead me conduisit, à 2 milles de Saint-Paul, à une petite grotte qui pénètre à un demi-mille sous une colline de sable. Un ruisseau qui coule à travers la grotte, et qui n'a pas un véritable lit à lui, répand partout de l'humidité: aussi, tout étant mouillé dans la grotte, il n'y a pas beaucoup de plaisir à pénétrer dans l'intérieur, et rien ne vous récompense du désagrément que l'on éprouve, puisqu'on n'y découvre nulle part la moindre formation de stalactite. Ce qu'il y a de plus joli, c'est, à l'entrée, une salle irrégulière dont les habitants de la ville se servent quelquefois dans les journées de grande chaleur pour s'y livrer à des divertissements de société.

Le 9 août, je quittai Saint-Paul pour aller au *lac Supérieur*. Ce voyage se fait en partie sur le fleuve Saint-Croix, en partie par terre. A Saint-Paul, j'étais convenue avec un monsieur, qui voulait également y aller, d'entreprendre cette excursion en commun, et je devais l'attendre pendant deux jours à *Stillwater*, éloigné de 16 milles de Saint-Paul.

Je me rendis à Stillwater par la voiture de poste; j'y trouvai un jeune homme qui ne desserrait pas les dents, et une jeune dame dont le babil ne discontinuait pas un

instant. Dès le premier quart d'heure, nous étions au courant de toutes ses affaires. A peine avions-nous fait deux milles que notre société s'augmenta d'une troisième personne, une jeune dame qui, à en juger par sa toilette, devait appartenir à la classe aisée de la société, car elle avait une robe de soie et était richement parée ; mais ses manières vulgaires ne la trahirent que trop tôt. Elle portait encore sur un côté de la figure de grandes marques bleues des coups qu'elle avait sans doute reçus dans quelque cabaret. Elle mâchait du tabac comme un matelot américain. Elle tira de sa poche un petit flacon d'eau-de-vie, y but à même avec un sans-façon charmant, et nous invita amicalement à en faire autant. Elle nous adressa la parole à tous. Le monsieur muet et moi nous ne lui répondîmes pas, mais elle entra bientôt dans une grande conversation avec la jeune femme si loquace. Cependant cette société ne suffit pas longtemps à cette malheureuse créature ; elle cria au cocher de l'arrêter, descendit et alla rejoindre quelques hommes assis sur le haut de la voiture. A l'heure du dîner, on arrêta dans un hôtel. Nous nous mîmes à table, et nous fûmes obligés de souffrir cette femme au milieu de nous. N'était-ce pas *une femme blanche?* Après le dîner, un jeune homme, assez joli garçon, monta dans la voiture ; et quand notre aventurière s'en aperçut, elle reprit sa place dans l'intérieur. Ces deux personnages se lièrent si vite, que c'était à regretter d'avoir des yeux et des oreilles. Je ne raconte ce bel intermède que pour poser la question s'il faut juger les hommes d'après la couleur de leur peau ou bien d'après leur conduite.

Ce court voyage[1] à Stillwater est si agréable que je le referais souvent avec plaisir, pourvu que ce ne fût pas

1. Pour faire un trajet de 16 milles anglais ou 4 milles allemands, nous mîmes six heures, nous dînâmes en route et nous changeâmes de chevaux. Voilà ce que j'appelle voyager vite.

dans un *stage-coach*. De jolies routes vous font passer par une vaste prairie formant un parc naturel, à côté de petits lacs que l'on dit très-riches en poisson, et de temps à autre on a des vues sur le beau lac de Saint-Croix, sur des prairies et des terres immenses.

A Stillwater, M. Schulenburg me donna une aimable hospitalité dans sa maison, et, comme il avait été convenu, j'attendis deux jours mon compagnon de voyage; mais comme il n'arriva pas, et qu'il ne m'envoya pas même quelques lignes d'excuses (première impolitesse que me fit un Américain), je partis le troisième jour, le 12 août, sur un petit vapeur, pour Saint-Croix, éloigné de 30 milles. Stillwater étant situé presque à l'extrémité du lac, nous entrâmes bientôt dans le fleuve Saint-Croix, navigable seulement jusqu'à l'endroit du même nom, et pour de tout petits vapeurs. Près de Saint-Croix, il forme des chutes et des cascades; plus haut, ses eaux sont basses et couvertes de rochers à travers lesquels de petits bateaux peuvent à peine se frayer un passage.

Le trajet est joli : on est entouré de groupes de rochers et de forêts pittoresques; mais le touriste tant soit peu délicat et habitué à prendre ses aises n'y trouverait pas un dédommagement pour les désagréments auxquels il est exposé sur ces vapeurs si petits et si incommodes. Jusqu'ici cette contrée n'est guère visitée que par des bûcherons et des marchands de bois qui viennent à bord avec un costume sale et déchiré, et qui souvent sont ivres. Comme il n'y a qu'une seule espèce de place pour tout le monde, il faut bien vivre dans leur société. La table était fort mal servie; on avait mis une nappe dégoûtante; des tasses à thé servaient de verres à boire. Je n'oublierai pas de sitôt ce vapeur et cette société. Un homme ivre était assis à table, un autre était couché dans le lit à côté et ronflait à tout rompre. Engravés plusieurs fois sur des bancs de sable, nous n'arrivâmes pas le même jour à

Saint-Croix, bien que nous eussions quitté Stillwater à huit heures du matin. On me donna pour la nuit un lit sale et dur qui semblait rembourré de pierres.

13 *août.* A neuf heures du matin, nous touchâmes à Saint-Croix. Le vapeur s'arrêta dans un bassin tellement encaissé par des rochers de 15 à 20 mètres de haut, qu'on pouvait à peine distinguer l'entrée et la sortie. Une des pointes de rocher, séparée un peu des autres, porte le nom de *Cheminée du diable.*

Aussitôt que je fus débarquée, je priai quelqu'un de me conduire aux deux chutes du fleuve Saint-Croix, le *Taylor* et la chute supérieure, dont on m'avait fait grand éloge à Stillwater. Quand, nous autres Européens, nous parlons d'une chute d'eau, nous entendons par là une masse d'eau qui tombe d'au moins 5 à 10 mètres de haut. Les Américains sont bien plus modestes dans leurs prétentions : ils remplacent la chose par le nom. On me montra dans le fleuve une petite pente (*rapid*) qui avait à peine 1 mètre de haut, devant laquelle le vapeur s'arrêta, et à laquelle je n'aurais presque pas pris garde à cause de son peu d'importance: c'était la chute de Taylor. La chute supérieure, à un mille au-dessus, n'était guère plus remarquable; elle avait de 2 mètres à 2^{m},50 de haut.

Saint-Croix ne se compose jusqu'à présent que d'un hôtel[1], d'une douzaine de cabanes en bois et de quelques scieries disséminées dans la forêt. On espère qu'il s'y formera bientôt une ville considérable; cette espérance, les Américains l'ont de tout endroit où s'élèvent quelques huttes.

La température, à Saint-Paul, à Stillwater et à Saint-Croix, était déjà rude, brumeuse et pluvieuse, comme elle l'est à peine chez nous au mois de novembre, de sorte

1. Un hôtel ou un *boarding-house* s'élève partout où il y a quelques maisons. L'ouvrier américain, menuisier, maçon ou autre, veut une bonne nourriture, un bon lit, et va tout droit demeurer dans un hôtel où il paye à la semaine.

qu'on me dissuada de faire le voyage au *lac Supérieur* par terre; d'ailleurs, dans ces circonstances, à cause de la fièvre maligne de Sumatra dont je ne pouvais pas me débarrasser, il aurait été réellement dangereux pour moi. Je retournai donc par Stillwater à Saint-Paul, et, de là, je repartis avec le vapeur *Galena* sur le Mississipi pour Galena (300 milles). De Galena j'allai avec le *stage-coach* à Warren (25 milles), d'où je me rendis par le chemin de fer à Chicago (175 milles), où j'arrivai le 20 août. Il n'y a rien à dire de ce voyage, si ce n'est que le pays, généralement ondulé, est occupé en partie par des forêts et semble très-fertile. Les champs, couverts de la plus riche végétation, promettaient partout de belles récoltes.

Je trouvais beaucoup plus d'intérêt à observer l'Américain qui, avec ses qualités contradictoires, sera toujours pour moi une énigme. Souvent il ne faut qu'un seul mot pour faire bouillonner son sang et même le pousser jusqu'au meurtre et à l'assassinat; et on le voit, d'un autre côté, faire preuve de la patience la plus grande et de la longanimité la plus extraordinaire. C'est ce qui a lieu surtout vis-à-vis des domestiques, qui semblent être vraiment les maîtres de la maison : chaque service qu'ils vous rendent, il faut le leur demander et les en prier comme si c'était un sacrifice qu'ils vous font. Je vois certainement avec grand plaisir que les domestiques soient traités comme s'ils étaient de la famille; mais je tiendrais la main à ce qu'ils remplissent les obligations qu'ils ont contractées envers moi, aussi exactement que je remplis les miennes envers eux.

Les Américains montrent aussi une indulgence démesurée, comme je l'ai dit plus haut, pour les méchancetés non-seulement de leurs propres enfants, mais de ceux des étrangers. Pour ne pas fatiguer la patience de mes lecteurs, je ne citerai qu'un seul exemple parmi tous les faits de ce genre que j'ai eu occasion de remarquer. Un

jour, je passais dans un *stage-coach* près d'une ferme isolée. Un garçon s'élança dehors, cria au cocher d'arrêter et rentra ensuite en courant dans la maison. Le cocher s'arrêta quelques instants. Mais personne ne vint : c'était une plaisanterie de l'enfant. Au lieu de descendre et de châtier l'enfant, le cocher se contenta de crier : *Goddam !* et continua sa route.

Ce fut avec une vive indignation que je fus témoin de la patience avec laquelle neuf messieurs, dans la course de Galena à Warren, se soumirent aux caprices d'un des cochers. A la dernière station où l'on change les chevaux, les voyageurs, quand ils arrivent de bonne heure, ont l'habitude de prendre du thé ou d'autres rafraîchissements. Mais étant partis tard de Galena, et ayant peur de manquer le convoi du chemin de fer, nous dîmes au cocher, que l'on change également à chaque station, de partir tout de suite. Le cocher, qui sans doute s'entendait avec l'hôte, au lieu d'obéir à cet ordre, nous enjoignit presque de prendre le thé, et déclara qu'il ne partirait pas avant une demi-heure. Nous ne prîmes pas de thé; mais le cocher disparut, et tous nos cris pour le faire revenir furent inutiles. Quand enfin il reparut, les messieurs le prièrent de la manière la plus polie d'accélérer le départ autant que possible. La route était excellente, les chevaux étaient frais, mais le cocher alla au pas. Il resta sourd à toutes les prières; l'argent même qu'on lui donna ne produisit pas plus d'effet. Ces messieurs proférèrent de temps à autre à demi-voix un *goddam* et s'en tinrent là. Moi, comme femme, je ne pouvais rien faire; mais j'aurais voulu avoir le don d'amener, par une baguette enchantée, cinq ou six de mes flegmatiques compatriotes, et je suis convaincue qu'ils auraient su faire marcher le cocher.

Heureusement nous arrivâmes trois minutes avant le départ du convoi; et, comme personne n'avait de coffre de voyage, nous n'eûmes qu'à passer de la voiture dans le wa-

gon. Si nous avions manqué ce convoi, cela nous aurait fait perdre toute une journée; car c'était un samedi, et le dimanche les chemins de fer ne marchent pas dans l'État de l'*Illinois*.

La ville de Chicago est située dans une plaine près du lac *Michigan*. La seule chose remarquable de cette ville, c'est son accroissement rapide. Les premières cabanes de bois s'élevèrent en 1830; quatre ans plus tard, on commença à supposer que la place pourrait devenir avantageuse; on déploya depuis une grande activité, et aujourd'hui la ville compte environ 60 000 habitants.

En général, tout l'État de l'Illinois a pris un développement excessivement rapide. On peut lui appliquer la même remarque qu'à Minnesota : le pays ondulé est excellent, les prairies se transforment facilement en champs, le climat est bon; c'est ce qui fait que les colons affluent de tous côtés. En outre, l'Américain est plus entreprenant qu'aucun homme au monde; il construit immédiatement des chemins de fer dans toutes les directions et explore les fleuves et les lacs avec des vapeurs. Les rapports sont établis avant que le pays soit peuplé ; mais ce sont justement ces rapports qui facilitent la colonisation. Partout on défriche la terre, on construit des *farms*, et les bourgs et les villes s'élèvent comme par enchantement.

22 *août*. Je continuai mon voyage sur le lac Michigan. Je naviguai jusqu'à *Milvankee* (96 milles), dans l'État de *Wisconsin*. Cette ville, qu'on n'a commencé à bâtir qu'en 1833, compte déjà 35 000 habitants, dont un tiers sont Allemands.

Je trouvai ici le premier bon hôtel allemand, dirigé par M. Wetzstein, et où l'on avait une excellente nourriture, des chambres jolies et fort propres, au prix modique d'un écu par jour. Dans les autres villes où j'avais demandé des hôtels allemands, c'étaient de sales gargotes pour de pauvres émigrants.

Je demeurai quelques jours à Milvankee, et les Allemands, principalement les femmes, me comblèrent de prévenances. Leurs manières affables, leur complaisance et leur désir de m'être agréables, ne s'effaceront jamais de ma mémoire. M. Napostek organisa toutes les après-midis une partie vers les plus beaux points des environs, au jardin de Melm, au pavillon de Pest et ailleurs. Les perspectives étaient ravissantes, bien que le paysage manquât de collines et de montagnes; mais la superbe surface unie du lac, qui à une distance infinie se confondait avec l'horizon, tenait lieu de montagnes.

Indépendamment des dames allemandes, je fis aussi la connaissance d'une jeune Américaine très-aimable, dont le mari, M. Booth, éditeur du *Démocrate* et abolitionniste fougueux, prit part il n'y a pas longtemps à un soulèvement qui éclata ici au sujet d'un esclave échappé. Voici ce qui était arrivé : un nègre esclave s'était réfugié à Milvankee; découvert et mis en prison, il allait être livré à son maître qui était venu le chercher. A un jour fixé, beaucoup d'abolitionnistes, M. Booth en tête, se réunirent, forcèrent la prison, délivrèrent le nègre, et l'aidèrent à fuir au Canada.

M. Booth fut incarcéré, mais relâché plus tard, sur sa parole d'honneur, presque à la fin du procès, en fournissant une caution de deux mille écus. S'il perdait le procès, il devait passer six mois en prison et payer mille écus d'amende[1].

Combien les lois sont contradictoires dans ce pays, ou plutôt avec quelle facilité on sait les éluder! Quand quelqu'un met le feu à une maison, fait une banqueroute frauduleuse, commet un meurtre ou quelque autre grand crime, il peut toujours espérer s'en tirer plus facilement que s'il prend fait et cause pour un esclave échappé et s'il

1. Les nègres libres du Milvankee firent cadeau à M. Booth, pour le remercier d'avoir défendu leurs pauvres frères noirs, d'une belle canne de grand prix.

l'aide à fuir. Si l'on pouvait donner à un crime le nom de moral, ce serait à celui-ci, et c'est justement celui pour lequel on se montre inexorable; combien une telle loi n'est-elle pas révoltante dans un jeune État républicain qui devrait servir de modèle au monde entier !

Dans l'État de l'Illinois, il s'est formé une société secrète pour aider les esclaves échappés des autres États à s'enfuir au Canada. A cet effet il y a diverses stations, avec des chevaux et des voitures toujours prêts pour transporter les fugitifs le plus vite possible au delà de la frontière. On appelle cette manière d'expédier les fugitifs le *chemin de fer souterrain*. Quand l'esclave a le bonheur d'atteindre la première station, il peut presque se considérer comme sauvé. Si la justice est sur ses traces et qu'on ne puisse pas le faire partir aussitôt, on le tient caché et on emploie tous les moyens pour faire réussir sa fuite.

Le 26 août, je quittai Milvankee sur le vapeur *Troi*, qui parcourt tout le lac Michigan jusqu'à Sault-Sainte-Maria (304 milles). Le lac Michigan, considéré comme grande surface d'eau, est sans contredit grandiose et peut être comparé à une mer, puisqu'il a 400 milles de long et que sa plus grande largeur est de 80 milles. Ses environs, au contraire, sont excessivement monotones; ce sont partout des plaines immenses. Les bords s'élèvent tout au plus à 10 mètres, et les villes qui en rompent seules l'uniformité éternelle offrent aussi peu d'intérêt, puisqu'elles sont absolument calquées l'une sur l'autre.

Vers l'extrémité du lac, on montre beaucoup d'îles, parmi lesquelles se trouve l'île *des Castors*, habitée par des Mormons[1]. Nous nous y arrêtâmes, comme dans beaucoup d'autres endroits. Je mis pied à terre pour visiter cette société, dont le genre de vie est présenté comme tout à

1. Dans cette île, il n'y a qu'une petite branche de cette secte; le siége principal des Mormons est près du lac Salé, tout à fait dans l'intérieur du pays.

fait différent de celui de toutes les autres sectes chrétiennes. On prétend qu'il règne chez eux communauté de femmes et de biens; qu'ils mangent et travaillent ensemble; que les enfants sont enlevés à la mère à l'âge de trois ans et demi, et remis entre les mains de la société.

J'interrogeai là-dessus un vieux Mormon d'un air respectable. Il ne voulut rien admettre de tout cela; il disait qu'il n'y avait chez eux d'autre communauté que celle du travail. Il me raconta, en outre, que leur chef ou leur prêtre était un prophète qui guérissait les maladies par l'imposition des mains, à l'exception des fractures des jambes (la vertu du saint ne descend probablement pas jusque-là); que ce prophète était dispensé de tout travail, et que néanmoins il travaillait; car il était occupé à écrire non-seulement le jour, mais la plus grande partie de la nuit. Quand je lui demandai ce que ce saint homme avait donc tant à écrire, si ces ouvrages étaient des traités religieux destinés à être traduits dans les différentes langues et répandus dans tout l'univers pour faire des prosélytes, mon vieillard me répondit qu'il ne révélait à personne ce qu'il écrivait, et que c'était un mystère sacré. Dans le *mormonisme*, il faut donc aussi une fameuse dose de foi.

J'appris, en outre, de cet homme, que, si leur prophète ou prêtre mourait, un autre était choisi immédiatement par Diéu, et que le choix était annoncé par un ange. Mais, en pressant le vieillard de questions, il me dit que le prophète représentait Dieu et l'ange, et qu'il nommait son successeur en faisant accroire à ces bonnes gens que le choix lui avait été indiqué en rêve par un ange!

Le 28 août, nous arrivâmes à l'extrémité ou, pour mieux dire, au commencement du lac Michigan, qui est uni avec le lac Supérieur par le fleuve *Sault-Sainte-Maria*, qui n'a que quelques milles de long. Immédiatement avant d'entrer dans le lac Supérieur, le fleuve forme de fortes

pentes ou descentes, remplies de récifs et de rochers pardessus lesquels l'eau se précipite avec beaucoup d'impétuosité, de sorte que la navigation est interrompue pendant un mille. On était en train de construire un canal avec une écluse pour faire passer les vaisseaux d'un lac dans un autre. Les frais de cette construction sont évalués à 650 000 dollars. Le lac Supérieur (*lake Superior*) est à 264 mètres au-dessus du niveau de la mer, et est de 12 mètres plus haut que le Michigan.

A Sault-Sainte-Maria, il me fallut attendre toute une journée le vapeur qui dessert le lac Supérieur. Je demeurai chez M. Johnson, qui tient un petit *boarding-house* très-propre et très-élégant, et qui compte, ainsi que tous les membres de sa famille, parmi les meilleures gens que je connaisse. Tout voyageur se trouvera parfaitement bien dans cette maison.

Le 23 août, à la tombée de la nuit, le vapeur *Baltimore* commença à cingler autour du lac. La nuit était très-nébuleuse, et par une fausse manœuvre du pilote, qui longeait trop la côte, nous donnâmes en plein sur un banc de sable placé devant le petit endroit nommé *Whitefish-Points*. Il nous fallut attendre le jour, sortir toute la cargaison, et nous ne fûmes mis à flot qu'après douze heures d'efforts continus. Nous étions à peine à 30 mètres du rivage, et nous aurions pu aussi bien donner contre la terre ferme que contre ce banc de sable. Ces imprudences, et de bien plus grandes encore, sont si fréquentes dans les États-Unis, qu'on n'y fait guère attention.

A cette occasion, je vis White fish-Points, petit endroit habité par des Indiens qui s'occupent exclusivement de la pêche. Quelques Américains s'y sont également établis pour acheter aux indigènes, par voie d'échange, des poissons qu'ils sèchent et qu'ils salent ensuite. Le lac Supérieur se distingue par son abondance en poissons extrêmement savoureux. Grâce à cette ressource alimentaire, tous les alen-

tours ont été dès les premiers temps très-peuplés, et quand, au XVIIe siècle, les jésuites français avancèrent jusque dans ce pays, ils y trouvèrent des wigwams ayant une population de 2000 âmes. Malheureusement aujourd'hui cela a bien changé. Les blancs apportèrent avec eux des épidémies et de l'eau-de-vie, ce qui fit diminuer bien vite la population; et c'est ce malheureux peuple qui fournit les petites colonies qu'on envoie encore quelquefois, de notre temps, sur le territoire indien (*Indian territory*). Bientôt un Indien deviendra un phénomène rare sur les bords de ce lac immense.

Le lac Supérieur est le plus grand lac d'eau douce du monde connu; sa longueur est de 355 milles; sa plus grande largeur est de 160 milles; son étendue est de 32 000 milles carrés; l'endroit le plus profond a 300 mètres. Il fut découvert par les jésuites en 1641, et le gouvernement français en prit possession en 1671. C'est en 1659 qu'il y fut pour la première fois question de cuivre : les indigènes montrèrent aux jésuites un morceau de cuivre massif de 6 à 700 livres; mais ce ne fut qu'en 1845 que l'on commença à exploiter ce métal d'une manière régulière. Les mines sont toutes éloignées de plusieurs milles du lac. Le puits le plus profond a 233 mètres. La plus forte masse de cuivre pur recueillie jusqu'ici est évaluée à cinquante tonnes.

Nous fîmes sur le lac Supérieur au moins 500 milles avant d'en voir l'extrémité; car nous entrâmes dans beaucoup de baies pour débarquer des provisions et autres objets dans les petits endroits nouvellement établis, et déjà baptisés du nom de villes par les Américains. A la Pointe, dans le voisinage de laquelle on voit douze îlots appelés *les Douze apôtres*, nous trouvâmes par hasard un grand nombre d'Indiens; car le gouvernement américain distribue tous les ans, au mois de septembre, aux chefs et aux principaux personnages des tribus encore établies

dans ces contrées des cadeaux en vivres, en vêtements, en argent et autres objets. La distribution a lieu à la Pointe, où s'assemblent tous les Indiens qui ont droit à ces largesses. Je vis un nombre assez considérable d'Indiens de Chipewa et de Sioux. Ils étaient plus beaux, plus forts et plus grands que la plupart des Indiens, surtout ceux du sud-ouest, que j'avais rencontrés jusqu'ici. Cependant ils avaient aussi de larges pommettes, des cheveux roides qui descendaient tout droit et leur cachaient une partie de la figure. Ce qu'ils avaient de plus laid, c'était la couleur de leur teint, une couleur de cuir jaune, pâle et terne. Ce qui leur a valu le nom de Peaux rouges, voilà ce que Dieu seul peut savoir. Il y avait bien parmi eux quelques figures d'un brun rouge, et on aurait pu croire que c'était la couleur naturelle de leur peau, tellement elle était répandue par tout le corps ; mais en y regardant de plus près, il n'était pas difficile de voir que ce n'était pas la couleur naturelle. Cependant plusieurs de ces sauvages avaient les traits assez jolis et assez réguliers; quelques-uns avaient pris quelque chose de la civilisation des blancs : ils étaient habillés à l'européenne, portaient les cheveux bien peignés, parlaient le français ou l'anglais, savaient même écrire ces langues et avaient appris des métiers, ou bien s'étaient livrés au commerce; mais le plus grand nombre aime mieux vivre mal et aller moitié nu, que de travailler. Les Indiens des contrées froides n'ont pas plus de goût pour l'agriculture et les métiers que les peuples de la zone torride.

Ce n'est que le cinquième jour de notre voyage que nous arrivâmes à *Fond of Lake*, l'extrémité sud-ouest du lac. J'avais longé tout le lac, mais il me fut impossible de partager toujours l'enthousiasme de la société qui m'entourait. Quand ces gens voyaient quelques cabanes en bois placées à côté l'une de l'autre, ils s'exclamaient tout d'une voix : « Ah ! que c'est beau ! que c'est

magnifique ! Quel charmant tableau pourrait-on faire de cela ! » Il faut convenir que le lac Supérieur est infiniment plus pittoresque que le lac Michigan ; la nature dont il est entouré, calme et comme endormie, les sombres forêts qui surgissent dans le fond, et les chaînes de collines, répandent sur lui un grand charme ; mais il y règne trop peu de mouvement et pas assez de variété pour que les alentours puissent inspirer de l'enthousiasme. Les collines sont basses pour la plupart ; la plus haute montagne, le *San-Ignacio*, près de la baie de Neepigon, doit avoir 433 mètres de hauteur ; mais il ne nous fut pas donné de voir ce colosse.

Les petits endroits nouvellement fondés sont tous bien insignifiants : ils ne se composent que de maisonnettes en bois, situées au milieu des forêts. Le pays n'est encore défriché nulle part ; les vapeurs apportent tous les vivres et toutes les provisions nécessaires aux colons.

Parmi les voyageurs il y eut encore, comme toujours, bien des gens curieux de savoir quelle était ma religion, et qui est-ce qui me donnait de l'argent pour voyager. Cette curiosité indiscrète m'impressionnait toujours très-désagréablement, et je me trouvais souvent forcée de répondre d'une manière assez acerbe pour mettre fin à ces questions effrontées.

Le second jour du voyage, il vint à bord une femme d'environ trente ans ; pour son âge, elle était trop vêtue en jeune personne ; ses cheveux lui tombaient en longues boucles par-dessus les épaules, et elle portait un grand chapeau de paille rond. A peine les autres dames l'eurent-elles aperçue, qu'une d'elles vint aussitôt m'engager à ne pas entrer en conversation avec cette étrangère, en me disant qu'on croyait qu'elle ne jouissait pas d'une bonne réputation. Moi, je lui répondis que, pour faire une telle injure à quelqu'un, il fallait avoir des raisons mieux motivées qu'une opinion que rien ne justifiait. Le soir on

dansa, comme d'habitude, quelques quadrilles. Au troisième quadrille, un monsieur engagea l'étrangère, et se plaça avec elle à l'endroit où l'on dansait. La musique commença, mais aucun autre couple de danseurs ne parut. Le monsieur s'avança et demanda pourquoi on faisait, de propos délibéré, une pareille insulte à cette dame. Il savait, disait-il, qu'elle avait été faire une visite à des parents, et qu'elle retournait maintenant auprès de son mari à Fond of Lake. « D'ailleurs, ajouta-t-il, le caractère de cette dame est irréprochable. » On ne lui fit aucune réponse, et le danseur se trouva obligé de quitter la danse avec sa partenaire.

Si les autres dames religieuses et vertueuses avaient eu au moins la délicatesse de ne plus danser, ç'aurait été, en quelque sorte, une faible réparation de cette grave insulte; mais, bien au contraire, à peine le monsieur eut-il quitté la place avec sa dame, que les danses recommencèrent de plus belle.

Le hasard voulut que, le lendemain, une des dames les plus curieuses m'assaillît de nouveau par la question : quelle était ma religion? Je lui répondis, avec indignation, que certainement ma religion n'était pas la sienne ni celle de toute la société, car ma religion me défendait d'insulter mon semblable et de lui ravir l'honneur. A partir de ce moment, on me laissa tranquille.

A Fond of Lake on a marqué dans un petit hémicycle cinq places le long du lac, pour y construire des villes; à certains endroits il y a déjà quelques petites maisons en bois. Si jamais ces villes sont construites, elles se toucheront presque; mais je doute qu'on les élève, car, à part les mines de cuivre, il n'y aurait là aucune ressource, le sol étant mauvais. Plusieurs de ces endroits pourraient bien avoir le sort de Trinidad, en Californie, et tomber avant de se transformer en villes.

Le 6 septembre, je fus de retour à Sault-Sainte-Maria.

Pendant dix jours, j'avais presque toujours vécu dans la même société, et j'avais remarqué, avec surprise, combien les dames avaient été aimables et tendres l'une pour l'autre, absolument comme si elles eussent été d'anciennes connaissances.

Ces dames, qui demeuraient à Sainte-Maria, m'invitèrent également à venir prendre le thé chez elles; mais à peine jeta-t-on l'ancre, que tout le monde prit son bagage et se sauva, et les nouvelles amies ne se donnèrent pas même la peine de se dire adieu de loin. Quant à moi, personne ne s'inquiéta plus de moi, et on oublia, peut-être exprès, de m'indiquer les adresses des maisons où je devais prendre le thé; mais déjà habituée à ce genre de politesse, je retournai tranquillement dans la jolie maisonnette de M. Johnson.

Le 7 septembre, je me trouvai de grand matin à bord du vapeur *l'Illinois*, pour continuer mon voyage vers le nord.

Le trajet commence sur le fleuve *Sainte-Maria*, qui forme souvent de petits lacs et arrose des bords assez riants. Ce fleuve conduit dans le golfe de *Mackinac*, et celui-ci dans le deuxième des plus grands lacs d'Amérique, le lac *Huron*, qui, long de 260 milles, large de 160, occupe 20 000 milles carrés, et se trouve à 192 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les alentours de ce lac sont un peu plus agréables que ceux du Michigan, mais également bien monotones. Le pays est ondulé, couvert de beaucoup de bois, et coupé çà et là de jolies chaînes de collines.

Le 8 septembre, nous quittâmes le lac Huron et entrâmes dans le fleuve Saint-Clair. Sur une des rives de ce fleuve, une ville touche presque à l'autre, et en est séparée par des prairies et des champs fertiles, tandis que sur l'autre rive on aperçoit des scieries sans nombre, et plusieurs villages d'Indiens. Ces derniers semblent avoir secoué ici

leur paresse, car autour de leurs villages le sol était défriché et couvert de plantations. Sur le fleuve il y avait un grand mouvement : on y voyait beaucoup de vaisseaux à voiles, chargés de bois de construction. Des vapeurs les remorquaient, par la rivière, dans le petit lac Saint-Clair, rempli de tant de bas-fonds et de bancs de sable, qu'il n'est navigable que pendant le jour. Les bords de ce lac sont, dans différents endroits, si plats, que l'eau déborde et forme tout autour des marécages. Du lac Saint-Clair, le *fleuve Détroit* conduit dans le *lac Érié*. La distance entre le lac Huron et le lac Érié est de 80 milles.

Vers midi, nous abordâmes à *Cleveland*, l'orgueil de l'État de l'Ohio, et situé à l'entrée du lac Érié. Dans le peu d'heures que je passai à Cleveland, le docteur Langsdorf me fit connaître la ville et ses environs.

Cleveland se compose de deux villes, la ville de Cleveland proprement dite et la ville d'*Ohio*, qui est séparée de la première par une gorge; mais réunie depuis peu au territoire de la ville de Cleveland, elle a perdu son nom. L'aspect de ces deux villes florissantes, avec la remarquable gorge qui les sépare, au fond de laquelle un joli fleuve a choisi son lit, offre un charme tout particulier. La gorge peut avoir 15 mètres de profondeur, et est couverte abondamment d'arbres et de buissons; un canal conduit jusque dans le lac Érié. Parmi les curiosités de Cleveland, celle que j'admirai le plus fut la rue d'Euclide. C'est dans cette rue que se trouvent les plus jolies maisons; construites avec un goût remarquable, elles ressemblent à de charmantes villas, et sont séparées l'une de l'autre par des bosquets et des prairies. Dans peu d'années, les jardins et les prairies auront peut-être cédé la place à de nouvelles maisons.

Le soir, fort tard, je continuai mon voyage sur le beau vapeur *Crescent-City*. Autant que je pus en juger à la

clarté brillante de la lune, les bords du lac Érié ne semblent pas différer de ceux du *Michigan*.

Le vapeur *Crescent-City* était un des plus beaux navires que j'aie jamais montés. De quelque côté qu'on se tournât, on ne voyait que du velours et de l'or, de superbes tapis, des glaces d'une grandeur énorme; une haute coupole bien voûtée en verres de couleur répandait sur toutes ces belles choses une douce lumière. L'intérieur pouvait contenir jusqu'à 1200 personnes. On n'y vivait pas comme dans une société distincte, mais comme dans une ville. Les voyageurs se croisaient comme s'ils eussent été tout à fait étrangers et inconnus les uns aux autres, comme dans une promenade publique. Mais ce vapeur ne me parut pas disposé d'une manière commode. Les Américains semblent moins tenir à la commodité qu'à la magnificence et au faste. Les croisées, par exemple toutes celles qui donnaient sur la galerie, étaient tellement remplies de verres de couleur et d'arabesques, que l'on ne pouvait voir à travers ni le lac ni le paysage. Cela empêchait même la lumière du dehors de pénétrer dans l'intérieur. Les cabines de l'étage inférieur, même de la première classe, contenaient chacune des lits pour six personnes; et pour cinquante ou soixante femmes il n'y avait qu'un seul petit cabinet pour se laver en commun dans deux cuvettes. Il fallait être aux aguets et saisir l'occasion au vol pour se mouiller un peu les yeux et se mettre dans l'eau le bout des doigts; il fallait aussi apporter soi-même un verre et un essuie-mains, car il n'y avait pas de verre, et les deux essuie-mains qui étaient là pour toute la société étaient si trempés qu'il était de toute impossibilité de s'en servir. La servante ne semblait être installée dans le cabinet que pour surveiller. Assise comme une dame sur un sofa, elle brodait au crochet. Heureusement notre trajet sur le lac Érié ne fut pas de longue durée.

9 *septembre*. Le matin, nous arrivâmes à *Buffalo*, jolie ville ayant 60 000 habitants. Mon impatience d'approcher des célèbres chutes du Niagara était si grande, que malgré le mauvais temps je me rendis tout de suite au chemin de fer pour me faire conduire immédiatement à 22 milles de là, au village des chutes du Niagara (*Niagara-Falls-Village*). Je fus assez heureuse pour trouver un petit hôtel extrêmement élégant tenu par Mme Teuscher, tout près des pentes du torrent impétueux, qui se divise ici en deux bras et emporte ses eaux fougueuses avec une rapidité effrayante vers les chutes du Niagara.

Mais pour ce jour-là, quand même le ciel se serait éclairci, il me fallut renoncer à ma course aux chutes et me fourrer bien vite dans mon lit; car dans les derniers temps j'avais eu de fréquents accès de la fièvre persistante de Sumatra, et j'en étais excessivement fatiguée[1].

1. Pour combattre la fièvre je n'avais pris jusqu'ici que de la quinine; mais je ne parvenais à m'en débarrasser que pour un temps limité. A Buffalo une personne me conseilla, pour la couper radicalement, de faire usage du remède suivant :

Prenez un demi-verre de bonne et forte eau-de-vie (*brandy*) avec une petite cuiller à thé de poivre de Cayenne rouge pulvérisé et cinq ou six petites cuillers de sucre blanc. Mêlez le tout jusqu'à ce que le sucre se trouve bien fondu, et laissez reposer pendant quatre ou cinq heures. On commence ensuite à prendre de cette médecine une ou deux heures avant que la fièvre arrive, deux cuillers à thé toutes les heures jusqu'à ce qu'on ait tout bu. Avant de prendre la médecine il faut bien la remuer chaque fois.

Après m'être servie de ce remède, la fièvre fut deux mois sans revenir. A un nouvel accès je pris la même médecine, et la fièvre ne revint plus du tout. Si aucun autre remède ne triomphe des fièvres intermittentes, j'engage tout le monde à recourir à celui-là.

CHAPITRE XXI.

Les chutes du Niagara. — Le lac Ontario. — Les mille îles. — Montréal. — Québec. — Les chemins de fer en Amérique. — New-York. Curiosités de la ville. — Les hôtels. — Les minstrels noirs. — Émancipation. — Justice.

10 *septembre*. Cette journée fût encore une de ces dates impérissables dans les annales de ma vie, et elle me dédommagea amplement de toutes les peines et de toutes les fatigues au prix desquelles il m'avait fallu l'acheter. Je vis un des spectacles de la nature les plus merveilleux et les plus imposants qui existent : *les chutes du Niagara*. Impossible d'exprimer par des paroles ce que ce spectacle est pour la vue et de quels sentiments il pénètre l'âme. Mis en présence de ce tableau, le peintre doit désespérer de son art, et le poëte renoncer à le décrire. On rencontrerait ici son ennemi mortel qu'on lui pardonnerait, ou bien on ne serait pas un homme; celui qui aurait jamais douté de l'existence de Dieu n'a qu'à venir se prosterner devant le plus sublime de ses autels, et il retournera infailliblement chez lui plein de foi et de paix. Oh! que n'ai-je pu contempler cette merveille de la nature avec tous ceux qui me tiennent de près, avec mes amis, avec tout le genre humain !

L'aimable Mme Teuscher me conduisit d'abord à la chute dite Américaine, et moi de m'imaginer qu'il ne pouvait pas y en avoir de plus belle. Une masse d'eau immense se précipite par-dessus un mur à pic d'une longueur extraordinaire. Les flots se brisant en poussière

sont si forts que le torrent semble vouloir s'élever une seconde fois, et cependant, à peine à cent pas de la chute, il coule de nouveau si tranquillement, que la plus petite barque peut se balancer sans crainte sur sa surface unie.

La masse d'eau du côté du Canada est bien plus forte encore; le volume de la chute (qui a la forme d'un fer à cheval, ce qui lui a valu le nom de *la Chute du Fer à cheval*) est beaucoup plus considérable; aussi serais-je tentée de donner la préférence à la chute du Canada.

Au soleil, les reflets de la nappe de neige des deux chutes brillent de toutes les couleurs du prisme, et forment les plus beaux arcs-en-ciel qu'on puisse imaginer. L'eau offre, immédiatement près des chutes, une teinte toute particulière. Je n'ai jamais vu nulle part ailleurs dans aucune autre eau un vert plus clair et plus beau, transparent comme la chrysolithe la plus pure et la plus brillante. Cependant je ne trouvai pas, comme d'autres voyageurs l'ont affirmé, que le bruit formé par les chutes fût aussi étourdissant et qu'on l'entendît de si loin[1].

Du côté du Canada, on peut s'avancer un peu au-dessous de la chute. Pour faire cette visite, on vous donne un guide et des habits particuliers. Non-seulement le spectacle dont on jouit sous la chute est saisissant et grandiose, mais il fait frissonner. La masse qui roule au-dessus de votre tête, le fracas horrible et le mugissement continu de l'élément qui bouillonne et jette une écume blanche comme du lait, l'arête de rochers éboulés, étroite et glissante, sur laquelle on se tient devant l'abîme dans lequel l'eau s'engouffre, les débris de rocher qui

1. Dans certaines descriptions j'avais lu que l'on entendait le bruit des chutes à une distance de 40 milles. Je l'entendis à peine à 1 mille. La chute du Fer à cheval a près de 700 mètres de largeur et 50 de hauteur. La chute dite Américaine est large de 35 mètres et haute de 350. La masse d'eau qui tombe par minute des deux chutes réunies est évaluée à 670 250 tonnes.

surplombent et qui se détachent de temps à autre, rendent cette partie vraiment dangereuse, et vous causent tant d'émotions diverses que je ne conseillerais pas à tout le monde de l'entreprendre.

Ce n'est qu'après avoir visité bien les chutes que je me mis à en examiner les environs. Comme je l'ai déjà dit plus haut, le torrent se divise, un peu en deçà de sa chute, en deux bras, dont l'un forme celle du côté de l'Amérique, et l'autre celle du côté du Canada. Cependant les deux chutes sont tout près l'une de l'autre et ne sont séparées que par une petite île d'un demi-mille de large et de plus d'un mille de long. Tous les alentours des chutes s'harmonisent parfaitement avec cette magnifique scène de la nature.

Le pays environnant est tout couvert d'une forêt vierge luxuriante qui renferme des arbres majestueux et peut-être, si l'on excepte la Californie, les plus gros que j'aie vus dans les États-Unis. Beaucoup de troncs avaient 1m,20 de diamètre. Jusqu'ici la main de l'homme a respecté ce sanctuaire de la nature. A peine s'est-elle permis de frayer quelques routes pour les voitures. Dieu veuille qu'il en soit toujours ainsi! mais il est bien à craindre que le futur propriétaire des chutes du Niagara ne ressemble pas au possesseur actuel, qui fait une rare et belle exception, et qui a plus d'estime pour la nature que pour les écus. On lui a déjà offert des sommes fabuleuses pour ce petit coin de terre : on y voulait établir des hôtels, des bains et autres lieux de divertissement; mais ce fut justement la raison pour laquelle il ne céda pas! Le silence sacré des bois ne devait pas être profané par la vie agitée des hommes, et devait toujours servir comme de temple à ce sanctuaire de la nature.

Au-dessus des rapides qui conduisent à la chute du Fer à cheval, on a construit, à 12 mètres de la chute, une tourelle à laquelle on arrive par un petit pont. Je

restai là-haut bien des heures à suivre du regard les flots qui s'accumulaient et se précipitaient les uns par-dessus les autres. Je demeurai cinq jours dans le village des chutes du Niagara; je passai presque tout mon temps aux chutes, et plus je les voyais, plus j'avais de peine à m'en séparer. Il en est ainsi de tout ce qui est grand et sublime : il faut du temps pour le saisir et pour en fixer l'image dans son esprit!

Malheureusement il ne se passe pas d'année que les chutes du Niagara ne réclament quelque victime : c'est ainsi que périrent il y a peu de mois trois jeunes gens qui étaient allés un soir se promener en bateau au delà des chutes. Entraînés dans les rapides, il ne fut pas possible de les sauver.

Un de ces malheureux était parvenu à saisir un tronc d'arbre enraciné dans l'eau et à s'y cramponner. Il cria que l'on vînt à son secours; mais au milieu du mugissement des flots on n'entendit sa voix qu'indistinctement, et d'ailleurs il faisait trop nuit pour qu'on pût le découvrir. Ce n'est que le lendemain qu'on aperçut le pauvre naufragé. Comme lui de son côté n'aurait pas pu entendre les cris des autres, on écrivit sur un grand tableau, avec des caractères d'une aune de long, qu'on prenait les mesures nécessaires pour le sauver. Après mille tentatives infructueuses, on fut enfin assez heureux pour approcher un bateau de l'infortuné à cinq heures de l'après-midi.

Le pauvre homme était déjà dans la barque, et on la traînait sur le rivage au moyen d'une corde, quand la barque fut atteinte soudain par une si forte lame que le choc rompit la corde et lança le bateau avec sa victime dans l'abîme. Il ne parut plus la moindre trace, ni de ce malheureux ni de ses compagnons d'infortune! On ne retrouve jamais un cadavre ni la moindre planche d'un bateau; tout est broyé et réduit en poussière par la force irrésistible de l'eau.

A 2 milles du *Niagara-Falls-Village* on a jeté un pont en fil de fer au-dessus de la gorge d'où le Niagara précipite son cours vers le lac Ontario. La gorge est étroite, et le torrent a ici, dit-on, environ 300 mètres de profondeur. Le pont est un véritable chef-d'œuvre, dû à l'Américain Potter ; les fils de fer entrelacés ont l'épaisseur de gros câbles de vaisseau et supportent les voitures de transport les plus lourdement chargées. Il faut y aller non-seulement à cause du pont, mais aussi à cause des vues ravissantes qui s'offrent là de tous côtés. Du pont on domine une gorge de rochers pittoresques, s'étendant d'un côté presque jusqu'aux chutes et de l'autre jusqu'au lac Ontario ; le regard erre comme à travers un télescope, au delà d'une partie du lac, jusqu'au paysage riant dont il est encadré.

Le village indien *Tuscarora*, éloigné de 7 milles des chutes, mérite moins une visite. Ses habitants n'ont plus le moindre cachet national ; ils se sont faits chrétiens, ils s'habillent comme les blancs, ils cultivent et exploitent leurs champs comme eux.

Le 13 septembre, à deux heures de l'après-midi, je quittai *Niagara-Falls-Village* dans une chaise de poste, et je me rendis à 7 milles de là, à *Lewistown*. Cette petite ville est située à l'extrémité de la gorge, et le torrent augmente si brusquement de largeur que l'on se croit déjà au lac bien avant d'y être arrivé.

A Lewistown je montai sur le vapeur *Bay-State*, pour me rendre à *Montréal*. A 7 milles de Lewistown, le Niagara se jette dans le lac Ontario, où il perd son existence, courte sans doute, mais bien remplie. A son embouchure du côté de l'Amérique se trouve le superbe fort *George*, et du côté du Canada, le fort moins beau de *Niágara*.

Dans le lac Ontario, long de 180 milles et large de 35, nous restâmes toujours près de la côte des États-Unis. A part beaucoup de bourgades, cette côte n'offre rien de bien remarquable.

14 *septembre.* Au lever du soleil, la cloche du bateau se fit entendre et réveilla les voyageurs, de peur qu'en restant au lit ils ne manquassent l'extrémité du lac, les mille îles, et l'entrée du fleuve *Saint-Laurent*; à *Ogdensbourg*, nous changeâmes notre vapeur contre un plus petit, *British-Queen*, pour passer plus facilement par les rapides du fleuve Saint-Laurent. Le voyage au milieu de ces mille îlots est vraiment charmant ; le paysage change à chaque instant, une scène fait place à une autre : mais ce spectacle ne peut pas entrer en comparaison avec celui qu'offrent les mille îles du lac *Mælar* en Suède. Dans ce dernier pays, le lac est borné de magnifiques montagnes aux formes les plus diverses et couvertes de forêts d'un vert foncé, qui sont entrecoupées de rochers gigantesques entassés les uns sur les autres de la manière la plus pittoresque, de campagnes fertiles et de riches prairies. Les îles sont aussi d'une beauté surprenante et présentent les tableaux les plus variés. Aux États-Unis, au contraire, tout est plat et uni, et les bords des îles comme ceux de la terre ferme dépassent à peine la surface de l'eau.

Le fleuve Saint-Laurent offre plusieurs rapides; mais ils ne sont pas assez forts pour empêcher les vapeurs de passer. L'art et l'audace ont triomphé de ces pentes, et notre capitaine les franchit sans la moindre crainte.

Le rapide près de *Lachine*, où nous arrivâmes tard le soir, est un peu dangereux. Comme il pleuvait très-fort et qu'il faisait tout à fait nuit, nous ne franchîmes ce passage que le lendemain. Ce rapide a l'air moins menaçant que les autres; son principal danger consiste dans le peu de profondeur du fleuve. A Lachine, nous prîmes à bord un Indien comme pilote côtier. Quand on traverse les rapides, il y a toujours quatre hommes au gouvernail.

Comme Lachine n'est qu'à 9 milles de Montréal, nous y arrivâmes de très-bonne heure. Heureusement le temps

s'était remis, et le soleil éclairait la belle montagne de Montréal, au pied de laquelle s'étend la ville. Elle se présente bien avec ses églises gothiques et ses toits en étain, qui produisent au soleil un effet aussi éblouissant que s'ils étaient couverts de lames d'argent poli le plus fin.

Nous entrâmes dans un beau dock, et, à l'aide d'une écluse, nous fûmes hissés jusqu'à la hauteur du quai.

A peine débarquée à Montréal, j'eus aussitôt quelques désagréments. M'étant fait descendre devant le premier hôtel, *Montreal-House*, j'y demandai une chambre. Le teneur de livres me regarda depuis les pieds jusqu'à la tête et me dit enfin : « Nous n'en avons pas. »

La raison en était que j'arrivais seule avec un petit sac de voyage et que je ne traînais pas à ma suite une demi-douzaine de coffres et de boîtes. Dans un autre hôtel, qui était une maison de tempérance, on me fit la même réponse. Je mis sur la table une pièce d'or de la valeur de dix dollars, en assurant l'hôte que je payerais toujours d'avance s'il croyait que je n'avais pas d'argent. Ce talisman ne manqua pas son effet. Il repoussa l'argent et me fit donner une chambre. Cette conduite me choqua d'autant plus par son contraste, que je venais précisément des États-Unis, où l'on traite la plus pauvre femme avec égard, et où l'on est pour elle plein de respect et de prévenances.

Quand, à Montréal, je sortais dans les rues et que je demandais mon chemin, ou l'on ne me répondait pas, ou bien on m'expédiait par ces mots laconiques : *I don't know* (je ne sais pas). Autant que j'ai pu en juger, je ne me trouvais pas précisément dans le pays de la politesse. Comme j'avais quelques renseignements à prendre, que je ne connaissais personne et que je n'avais pas apporté avec moi de lettres de recommandation, je pensai que ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait de m'adresser aux bureaux de quelque grand journal. Dans les États-Unis il n'y avait pas d'éditeur qui ne me connût de nom, même

dans la plus petite ville. Alors j'étais sauvée, car chacun m'accueillait bien. A Montréal, il n'en fut pas de même. L'éditeur de la principale feuille ne me connaissait pas, et il fit preuve d'autant d'urbanité que tous les gens à qui j'avais eu jusque-là le malheur de m'adresser. Enfin je rencontrai pourtant quelques personnes aimables et complaisantes; mais j'eus soin néanmoins, aussitôt que je leur eus dit mon nom, de les assurer que je n'étais pas pauvre et que je réclamais leurs bons offices et non des secours. L'éditeur du *Transcoast*, le consul belge, M. Josef, et le docteur Visher, me firent oublier l'incivilité de leurs compatriotes. Le docteur Visher, dont je ne fis la connaissance que deux jours avant mon départ, m'invita et me força même à venir immédiatement demeurer chez lui. C'est aussi à sa gracieuse intervention que je dus une carte de passage gratuit, aller et retour, pour Québec.

La ville de Montréal, avec 75 000 habitants, n'est pas, comme les villes des États-Unis, divisée en *blocks* réguliers, et son style d'architecture montre qu'elle date de temps plus anciens. Les maisons à hautes toitures ont une ancienne forme française; presque toutes en pierres de taille, elles sont bâties solidement, comme si elles avaient été construites pour l'éternité, et cependant elles ne manquent ni de goût ni d'élégance. On voit cependant parfois, à côté d'un édifice magnifique qui a l'air d'un palais, des maisons en bois à moitié démolies. Les rues sont propres et bien tenues, et la vie et le mouvement qu'on y remarque n'ont rien de gênant; le monde semble procéder ici avec plus de calcul; on ne se presse pas, on ne se bouscule pas comme en Angleterre ou dans les États-Unis. Tout a une allure plus posée et plus réfléchie. Les petites rues de Montréal sont même souvent tout à fait désertes.

Toutes les églises sont de style gothique; la plus belle est la cathédrale catholique, construite sur le modèle de Notre-Dame de Paris.

Parmi les édifices publics, ceux qui sautent le plus aux yeux sont le collége des jésuites, les banques, quelques hôtels, la poste, la halle, etc. Le musée mérite à peine qu'on le visite.

On montre, comme les plus grandes curiosités, un élan d'une grandeur extraordinaire et deux petites baleines qui ont été prises dans le fleuve Saint-Laurent.

L'hôpital dit anglais, qui est en somme un bon établissement, laisse encore bien des choses à désirer : c'est ainsi que les convalescents n'ont pour se promener en plein air qu'une vaste prairie où il n'y a ni un seul arbre ni un seul banc. Je ne trouvai pas non plus l'air des chambres très-pur; au reste, dans les pays froids, où on ne peut pas toujours avoir les fenêtres ouvertes, cette pureté est plus difficile à obtenir que dans les contrées tropicales.

Dans le couvent des *nonnes grises* il y a deux établissements très-utiles, l'un pour des vieillards des deux sexes qui y sont soignés jusqu'à la fin de leurs jours, l'autre pour des enfants qui sont ou orphelins ou bien tout à fait abandonnés de leurs parents. J'y arrivai à dix heures du matin, et, chose étrange, c'était justement l'heure du dîner. La nourriture, qui avait l'air très-appétissante, se composait de soupe, de viande et d'un autre plat avec du bon pain blanc. Une religieuse distribuait les portions.

Les salles étaient spacieuses et élevées, les lits entourés de rideaux qui descendaient jusqu'en bas; seulement il y avait un peu trop d'encombrement.

La plus belle vue de la ville et de ses environs est celle qu'on a du mont Montréal ou bien de la tour de la cathédrale. Je montai sur ces deux points, et je crus que je ne les quitterais plus, tellement je fus enchantée par le panorama qui se déroula devant mes yeux. La vieille ville, à l'air patriarcal et vénérable, qui vient se serrer amoureusement contre le pied de la montagne; le port avec ses nombreux vaisseaux et vapeurs; le mouvement incessant du

fleuve Saint-Laurent qui, non loin de la ville, forme un lac avec beaucoup d'îles; le pays avec sa riche végétation et sa belle culture, et des montagnes isolées d'au moins 330 mètres de haut qui s'élèvent dans le lointain, tout cela fait de cette vue une des plus ravissantes de l'Amérique du Nord.

M. le consul Josef eut la complaisance de me faire faire dans sa voiture le tour du mont Montréal, qui a 9 milles de circonférence. C'est, à cause de la beauté des routes, l'endroit le plus recherché et le plus fréquenté. On voit partout de charmantes maisons de campagne entourées de jolis jardins.

Le Canada serait également un bon pays pour les colons européens. On dit le sol très-fertile; le climat est, il est vrai, froid et rude, mais très-sain; les terres s'y achètent moins cher que dans les États-Unis; les impôts y sont peu élevés et la liberté est assez illimitéè. A côté de tous ces avantages, il y a cependant une loi qui interdit à tous les colons, excepté aux sujets anglais, de venir s'établir dans le Canada. En vertu de cette loi, le colon étranger qui vient à mourir avant d'avoir acquis le droit de citoyen, ce qui exige, si toutefois je m'en souviens bien, dix ans de séjour, ne peut pas disposer de ses biens immobiliers : le terrain, la maison et toutes les autres propriétés reviennent au gouvernement.

18 *septembre*. Le soir, je partis par le grand vapeur *Québec*, qui fait le trajet de Montréal à Québec. Ce vapeur était encore un des *splendid ones*, comme le *Crescent-City* sur le lac Érié, où à force de luxe et de magnificence on ne trouvait pas la moindre commodité.

19 *septembre*. J'arrivai à Québec à neuf heures du matin. La position de cette ville est bien plus ravissante que celle de Montréal. Construites en partie dans le même style, seulement encore plus ancien, les rues de cette ville sont un peu plus étroites et ont plus de coins et de recoins.

Québec se compose de la haute et de la basse ville. On monte à la ville haute par de longs escaliers, mais il y a aussi une route tournante pour les voitures. La ville basse est aussi un peu montueuse. La population est de 45 000 âmes, dont deux tiers sont des familles françaises qui datent encore de l'époque où le Canada appartenait à la France[1].

J'avais apporté une lettre pour Québec, dans la crainte qu'on ne m'y reçût pas dans un hôtel, comme cela m'était arrivé à Montréal. Cependant la même chose eut lieu, non pas par méfiance de la part des maîtres d'hôtel, car le monsieur à qui j'avais été recommandée me fit accompagner par son neveu dans dix ou douze *boarding-houses*; mais nous trouvâmes toutes ces maisons encombrées de monde. Les séances du parlement venaient justement de commencer, et beaucoup d'étrangers étaient accourus. Le monsieur à qui j'avais été adressée ne semblait pas non plus avoir à me donner le moindre petit cabinet, quoiqu'on m'assurât qu'il habitait une belle maison. Il ne me resta pas d'autre ressource que de visiter un peu la ville pendant le reste de la journée, et de retourner ensuite le soir à Montréal par le vapeur.

Je montai avant tout au *cap Diamant*, qui a 105 mètres de haut, et sur le sommet duquel est situé le fort Diamant. A cette occasion j'appris que les habitants de Québec ne le cédaient en rien à ceux de Montréal pour la politesse. Avare du peu de temps dont j'avais à disposer, je ne voulais pas m'astreindre aux heures des repas, et j'entrai chez un pâtissier pour y manger quelques gâteaux. En face de cette boutique était la ruine d'un grand édifice détruit par un incendie. Je demandai à la demoiselle de boutique ce que c'était que cet édifice; elle me répondit : « Est-ce que j'ai le temps de vous donner tous ces renseignements-là ? » Et

1. Les Français fondèrent dans le Canada la première colonie, en 1607; ils restèrent maîtres du pays jusqu'en 1759, époque à laquelle il leur fut enlevé par les Anglais.

notez que le temps ne lui manquait pas, car il n'y avait personne autre que moi dans la boutique. J'appris plus tard que cette ruine était l'ancien palais du gouverneur.

Comme je commençais à monter au cap, et que je ne voyais partout que du gazon vert et pas de sentier tracé, je demandai à un homme s'il était permis de monter par là; il me répondit : *Try it* (essayez), et il me montra les talons.

Mais une fois arrivée sur la cime du cap, j'oubliai vite les incivilités qu'on m'avait faites. Il y avait longtemps que je n'avais joui d'un spectacle aussi surprenant que celui qui s'offrit à mes regards. La grande ville s'étendait à mes pieds, en amphithéâtre autour du cap. Devant moi je découvrais une des plus belles et des plus riantes vallées, se prolongeant sur une longueur de vingt-cinq milles jusqu'aux confins des montagnes vertes, dont les cimes et les plateaux en enclavaient une partie ; et le fleuve Saint-Laurent, qui forme près de la ville une grande baie, suivait d'autre part son cours sinueux à travers des chaînes de collines couvertes de bois et de prairies.

Quand je fus descendue du cap, j'allai visiter le joli jardin du gouverneur; ce jardin, ouvert au public, est pourvu de beaucoup de bancs et offre un beau lieu de repos, car on y a également devant soi le superbe amphithéâtre.

Parmi les édifices, je distinguai particulièrement l'église catholique et la maison du parlement, qui a une très-belle salle de séances.

A cinq heures du soir il me fallut retourner au vapeur. Bien que j'eusse couru toute la journée et que je fusse très-fatiguée, les sites ravissants qui se développent le long des rivages du fleuve Saint-Laurent me tinrent enchaînée sur le pont jusqu'à une heure avancée de la nuit. J'ai la ferme conviction que les bords de ce fleuve sont aussi riches et aussi variés en beautés de la nature que ceux du Rhin. Mais dans

ce pays le voyageur n'est pas sous le charme romantique de quelque ancienne légende ; il a beau chercher partout, nulle part il ne découvre les moindres vestiges d'un vieux château, d'une ruine antique. En échange, on est frappé des teintes curieuses et variées que les arbres présentent en automne dans les environs de Québec. On y trouve des nuances de toute espèce : le rouge, le brun, le jaune et le vert se marient de la manière la plus heureuse. Au milieu de ce mélange de feuilles, on en voit briller de blanches qui jettent un vif éclat comme de l'argent. On me montra des guirlandes faites de ces feuilles seules, qui produisaient le plus bel effet.

20 *septembre*. Revenue le matin à Montréal, je continuai l'après-midi mon voyage pour New-York.

Presque sans bourse délier j'avais fait toutes mes traversées sur les vapeurs de l'Amérique du Nord, de la Nouvelle-Orléans à Saint-Louis, de Milvankee à travers les lacs et jusqu'à Montréal, de Montréal à Québec et retour. Aux États-Unis, je n'avais qu'à dire mon nom pour que tout capitaine m'accueillît de la manière la plus prévenante et sans que j'eusse besoin d'adresser de requête à aucun agent ou directeur. A Montréal, ce fut le docteur Visher qui me fit obtenir un libre passage jusqu'à Québec pour l'aller et le retour. (Si je ne me trompe, j'étais également sur un vapeur américain.) Il essaya aussi de me faire obtenir une carte gratuite sur le vapeur anglais *Canada*, qui navigue sur le petit *lac Champlain*. Mais toutes les recommandations échouèrent ici ; on répondit : « Qu'elle paye. »

Je passai près de Montréal dans un petit vapeur, sur le fleuve Saint-Laurent ; je me rendis ensuite par le chemin de fer jusqu'à *Rouses-Point* (60 milles) ; de là, je m'embarquai sur le beau vapeur *Canada*, pour traverser le lac Champlain et descendre un peu le *fleuve Hudson* jusqu'à *White-Hall*. A White-Hall, je pris de nouveau le chemin

de fer pour aller à New-York. Tout ce voyage d'environ 300 milles se fait en vingt-quatre heures.

La navigation sur l'Hudson ressemble beaucoup à celle que l'on fait sur le Saint-Laurent. Le chemin de fer de White-Hall à New-York longe toujours le fleuve; mais malheureusement on va si vite qu'on a à peine le temps de jeter quelques regards fugitifs sur le paysage, qui change à tout instant.

Sur les chemins de fer d'Amérique on fait, par heure, 60 milles par les trains poste, et 20 ou 30 par les trains ordinaires. Les voitures sont très-commodément disposées et les prix excessivement modérés. Les rails passent, comme sur la voie ferrée de Callao à Lima, par des villes et des bourgs, sans qu'un garde-fou les sépare des chemins des voitures et des sentiers des piétons. Il n'est donc pas étonnant que les accidents soient fréquents. Mais l'Américain connaît-il le danger, et respecte-t-il la vie des hommes[1] ?

L'entrée de cette grande cité du monde américain, de New-York, est, du moins de ce côté, tellement au-dessous de toute description, qu'étant déjà depuis longtemps dans la ville, je me croyais toujours dans le faubourg. On ne fait que traverser des places où on ne voit que du bois de construction entassé; on passe toujours dans des rues sales, encombrées de boue et d'immondices, devant

1. M. Chapin, un des plus célèbres prédicateurs d'Amérique, dit dans un de ses sermons, après une grande catastrophe arrivée sur un chemin de fer : « On devrait, par tous les moyens possibles, mettre des entraves à cette impétuosité fatale, et respecter avant tout la vie des hommes! Ce sentiment, je l'avoue à ma grande douleur, devrait être plus répandu dans notre siècle et dans notre pays. La vie est une chose précieuse! O corporations sans cœur! opposez l'humanité à vos dollars, et, si vous croyez qu'un petit bénéfice est plus important qu'un coin mieux consolidé dans un rail, ou bien un inspecteur de plus placé à un endroit dangereux, ne venez pas me dire que l'État n'écoute que son irritation quand il coupe le nerf qui fait la vie des corporations. »

des chaumières en bois entre lesquelles on découvre, par-ci par-là, une maison de pierre isolée et comme perdue au milieu de ces bicoques.

A l'embarcadère, on change la machine à vapeur contre des chevaux. Des *railways* coupent une grande partie de la ville ; ils ne servent pas seulement à transporter les voyageurs d'un embarcadère à l'autre, mais encore, comme je m'en aperçus plus tard, ils reçoivent des wagons qui tiennent lieu d'omnibus et desservent diverses lignes de l'immense cité. Cette organisation extrêmement avantageuse n'offre pas le moindre danger : les wagons marchent lentement et peuvent être arrêtés instantanément ; d'ailleurs dans les larges rues les rails ne sont point un obstacle, d'autant que les autres voitures passent dessus et se croisent en tous sens comme si les rails n'existaient pas.

L'arrivée dans une grande ville, où on ne connaît ni les localités ni les habitants, est excessivement désagréable, surtout pour une femme. Je fus pourtant assez heureuse pour trouver en arrivant une réception amicale chez M. Wutschel. Dès le lendemain, M. le docteur Krakowitzer m'invita de la manière la plus gracieuse à venir demeurer chez lui. Mais comme sa maison était à *Williamsbourg*, et par conséquent trop éloignée de la ville de New-York proprement dite, et que M. Aigner, ainsi que le consul d'Autriche, M. Loosey, logés tous deux dans le centre de la cité, m'invitèrent bientôt après à venir demeurer chez eux, j'allai alternativement établir ma résidence chez l'une ou l'autre de ces aimables familles, et j'y trouvai un séjour aussi agréable que si j'avais vécu avec d'anciens amis.

La ville de New-York, qui a une population de 600 000 âmes, est située, comme on sait, dans une île baignée à l'ouest et à l'est par l'Hudson, au nord par le fleuve Harlem, et au sud par la baie.

Je ne puis guère dire autre chose de cette ville, si ce

n'est qu'elle est bien située, plus grande et plus peuplée que toutes les autres villes que j'ai vues jusqu'ici dans les États-Unis, et que l'activité et le mouvement des grandes rues, surtout du *Broad-Way* et de *Wall-Street*, m'ont paru encore plus considérables que dans la Cité de Londres. Il y a partout un encombrement d'omnibus, de wagons, de voitures et de chariots, et une foule compacte d'hommes qui se pressent; aussi a-t-on de la peine à comprendre comment les dames affectionnent assez le *Broad-Way* pour venir s'y montrer en grande toilette aux heures mêmes des affaires. Elles ne font qu'augmenter la presse, car elles marchent pour se promener et s'arrêtent à tout instant devant les magasins pour examiner les étalages.

Les rues sont très-larges et souvent bordées de grands arbres, ce qui en augmente la beauté. Les chemins des piétons sont séparés de ceux des voitures, comme à Londres, par des trottoirs de quelques pouces de hauteur.

Il y a partout, sans en excepter même les grandes rues, beaucoup de boue, ce qui doit nécessairement exercer une très-funeste influence sur la santé, surtout dans les grandes chaleurs de l'été. Il est, par exemple, d'usage de placer chaque matin devant les maisons les balayures et les immondices dans des caisses ou des baquets. Comme les voitures qui doivent les emporter n'arrivent souvent qu'à midi et même plus tard, on tombe dessus à chaque pas. Il y a, en outre, beaucoup de petites mares formées par l'eau qui s'amasse et croupit dans les ruisseaux étroits placés entre les chemins des voitures et ceux des piétons, et qui ne répandent pas précisément des odeurs bien agréables.

Quant aux édifices, on en voit beaucoup et de très-considérables; mais leur beauté consiste particulièrement dans la grandeur; il n'y en a que peu qui soient ornés d'un portique à colonnes. Les édifices les plus remarquables sont, comme toujours, la Bourse, les banques et les hôtels du premier rang, tels que *Metropolis*, *Saint-Nicolas*, *Ir-*

ving-House, et autres. L'église de *la Trinité* avec sa haute tour semble promettre beaucoup, mais sa nef ne brille ni par la longueur ni par la hauteur. Parmi les maisons, il y en a quelques-unes qui sont en fer, deux ou trois sont en marbre; mais, au milieu de ces splendeurs, on rencontre encore plus d'une hutte en bois.

La plupart des familles demeurent ici, comme en Angleterre, dans de hautes maisons étroites qu'elles occupent à elles seules; mais il y en a déjà beaucoup qui commencent à comprendre que c'est tant soit peu incommode de monter et de descendre sans cesse des escaliers : car on mange d'ordinaire un étage au-dessous du rez-de-chaussée, à côté de la cuisine; les salles de réception sont en bas et de niveau avec le sol; les chambres à coucher sont aux étages supérieurs. Les nouvelles maisons réunissent toutes les commodités possibles; l'eau froide, aussi bien que l'eau chaude, y est portée par des conduits jusqu'aux étages supérieurs. Les mets, au moyen d'un appareil couvert, sont hissés au premier, et, grâce à de petites ouvertures pratiquées dans les murs de chaque étage, on communique aisément avec les domestiques jusqu'au sous-sol : en appliquant la bouche contre l'ouverture, on y parle tout bas, et la réponse vous arrive de la même manière. Toute la maison est éclairée au gaz.

En fait de musées, de galeries de tableaux et autres objets d'art, il n'en existe pas beaucoup à New-York.

Le musée particulier de M. Barnum, insignifiant comme musée, mérite cependant d'être visité; on y rencontre ici un nain, là quelque bête rare, plus loin quelque chinoiserie, avec des scènes dans lesquelles figurent des animaux et des oiseaux empaillés, des vêtements chinois. On y trouve un peu de tout, jusqu'à une momie bien conservée. Dans ce musée, des écriteaux fixés aux murs avertissent les visiteurs de prendre garde aux filous. On rencontre ces mêmes avis dans plusieurs grands bazars ou

établissements publics de vente. C'était tout nouveau pour moi, car jusqu'ici je n'avais rien vu de semblable nulle part.

New-York possède une grande quantité de magasins et bazars qui rivalisent entre eux par l'éclat et la magnificence. Le local le plus grandiose en ce genre est celui de M. Steward. Les dames aussi bien que les messieurs peuvent s'y procurer toute espèce d'étoffes et d'articles de luxe, ainsi que tous les objets de toilette, à l'exception des bijoux et des chaussures. Une grande partie des marchandises sont étalées de la manière la plus élégante dans de grands beaux salons. Cela ne ressemblait pas mal à une exposition d'industrie en miniature. Plus de deux cent cinquante commis sont employés dans la maison. L'établissement de confiserie et de pâtisserie de M. Taylor n'est pas moins splendide. On n'y trouve pas seulement ce qu'il y a de meilleur en pâtisseries, en liqueurs et en glaces; mais on peut y dîner et y souper. La nuit, ce local, richement éclairé au gaz, offre un aspect réellement féerique. L'imprimerie du journal *la Tribune* (c'est celui qui a le plus de lecteurs dans les États-Unis; il est tiré chaque jour à 35 000 exemplaires, et la feuille hebdomadaire se tire à 120 000) occupe toute une maison de quatre étages et fait travailler deux cent quatre-vingt-treize personnes. Ce qu'on y voit de plus intéressant, c'est la presse à cylindre inventée par M. Hoe, qui imprime quatre pages à la fois en moins de quatre secondes. M. Hoe a confectionné une machine semblable pour Paris. Cependant on m'a assuré que dans l'imprimerie du *Times* on se servait déjà depuis longtemps d'une presse à cylindre pareille. L'invention ne peut donc pas être attribuée à M. Hoe; mais il faut croire qu'il l'a perfectionnée d'une manière considérable.

Du reste, en Amérique, comme en Europe, toutes les fois qu'un perfectionnement est apporté à une machine quelconque, vous l'entendrez aussitôt préconiser comme une invention toute nouvelle.

En visitant l'imprimerie, j'eus le plaisir de faire la connaissance d'un des rédacteurs de *la Tribune*, M. Bayard Taylor. Cet écrivain, encore jeune, ne s'est pas seulement distingué comme poëte ; il a dépeint avec beaucoup de talent l'Orient, l'Inde et l'Abyssinie, pays qu'il avait visités peu de temps auparavant. Il est rare que les tableaux de voyage d'un peintre soient fidèles, car il se laisse d'ordinaire entraîner par son imagination. Il n'en est pas de même de M. Taylor : il a su représenter sans exagération tout ce qu'il a vu, et pourtant répandre sur ses récits un souffle de poésie.

Je visitai aussi les *Novelty-Iron-Works* de MM. Stillman, Allen et Cie. Ce sont les plus grandes fabriques de fer d'Amérique. On n'y confectionne pas seulement les plus grosses machines à vapeur, mais on y construit et on y établit complétement les bateaux à vapeur les plus grands. Des milliers d'hommes y trouvent de l'occupation ; les ouvriers ordinaires reçoivent un dollar par jour, les chefs gagnent jusqu'à quatre dollars. On emploie tous les ans 400 000 tonnes de fer brut. Quand M. Stillman eut la bonté de me faire voir cet établissement grandiose, il y avait justement sur le chantier un vapeur à moitié achevé. Il est de la force de 3400 tonnes, contient 1000 lits et portera le nom de *Metropolis*.

Pour ce qui est des grands hôtels de New-York, je ne puis que répéter ce que j'ai dit de ceux de la Nouvelle-Orléans ; ce sont les plus magnifiques que j'aie jamais vus. Mais ici encore, comme sur les vapeurs américains, le confortable est souvent sacrifié au luxe et à la magnificence. C'est ainsi, par exemple, qu'on ne trouve nulle part le plus petit endroit pour pouvoir écrire commodément et sans être dérangé. Dans les salons de réception, les grands rideaux des croisées, en damas épais, masquent le jour ; sur les tables à dessus de marbre, le bras, engourdi en hiver par le froid, se glace comme la pierre sur laquelle il s'ap-

puie. Dans les chambres à coucher, on trouve tout, excepté un bureau pour écrire; et sur toute autre table il y a un dessus de marbre. Je vis plus d'une fois les gens tenir leur papier sur leurs genoux et écrire ainsi de la manière la plus pénible et la plus incommode. N'est-ce pas là trop sacrifier au luxe? Combien j'étais plus agréablement assise dans le petit hôtel de Mme Teuscher, aux chutes du Niagara! J'avais des tapis dans ma petite chambre, elle était garnie de meubles propres et élégants, d'une belle glace, et je n'avais pas besoin d'écrire sur mes genoux, car j'avais une simple table en bois, qui heureusement n'avait pas de dessus de marbre.

Le plus grand hôtel est l'hôtel de *New-York*, qui, à ce qu'on dit, contient plus de mille chambres; le *Saint-Nicolas-Hôtel*, l'*Irving-House*, ont environ quatre cents chambres de maîtres et jusqu'à trois cents domestiques. Toute la maison est chauffée au moyen de la vapeur; partout on jouit d'une chaleur douce et égale. Les cheminées sont inutiles, mais on les garde, parce que l'Américain comme l'Anglais aime à voir un gai feu de cheminée.

New-York a plusieurs beaux théâtres où l'on représente des pièces anglaises, françaises et allemandes, et où l'on donne aussi des opéras italiens. Mais ce qu'on semble goûter le plus, ce sont les *minstrels noirs*. Ce sont des acteurs blancs, mais teints en noir. Ils représentent des nègres qui s'efforcent de prendre les usages et les manières des blancs. Dans la représentation à laquelle j'assistai, je vis paraître dix acteurs dans un costume noir élégant, avec des gilets blancs et des cravates blanches; assis en demi-cercle, ils chantaient des airs comiques en s'accompagnant d'un tambourin et d'une guitare, etc. Après chaque air, deux d'entre eux faisaient une conversation qui avait la prétention d'être spirituelle. A ce colloque, qui dura toute une heure, succéda une espèce de comédie. Je n'y compris rien, car les scènes ne se liaient

pas entre elles et n'avaient pas le sens commun. Tout cela était entremêlé d'un peu de danse. Un public choisi, comme l'indiquaient l'éclat des toilettes et la foule des voitures stationnant aux portes du théâtre, me semblait s'amuser beaucoup de ce spectacle et riait constamment à gorge déployée. Je savais déjà, par l'expérience que j'en avais faite sur les vapeurs, que le beau sexe dans ce pays a une manie toute particulière de rire; mais jusqu'ici j'avais ignoré que les hommes aussi excellassent dans ce joli agrément de société.

Le *Castle-Garden theater*, où l'on donnait des ballets, me plut à cause de sa position. Il se trouve à l'extrémité sud-est de la ville, sur une ancienne batterie qui avance un peu dans la baie et qu'un petit pont relie à la ville. Une large galerie tourne extérieurement autour du théâtre. On peut y monter dans les entr'actes, et, quand il fait clair de lune, on a de là une superbe vue de la ville et de la baie.

Comme je l'ai déjà dit ailleurs, le nombre des maisons d'instruction publique ou privée est excessivement grand aux États-Unis. New-York a pour son compte beaucoup d'établissements de ce genre. J'en visitai plusieurs, et entre autres aussi le *free college*. C'est un édifice en style gothique, avec de grandes classes élevées et une foule de corridors. Cette institution est dirigée par les professeurs les plus distingués ; on y reçoit jusqu'à cinq cents élèves ; mais on ne se charge que de leur instruction, et non de leur pension et de leur nourriture. Ils passent tous les jours six heures au collége ; ils apprennent tout ce qui tient à l'enseignement supérieur; ils ne payent rien pour les livres, qu'on leur fournit gratuitement, ainsi que le papier, les plumes et autres objets dont ils ont besoin. Avant d'être reçu au collége, l'élève subit un examen sévère; s'il échoue, il n'y a ni protection ni faveur qui puisse le faire admettre. Pour prévenir toute fraude, les pro-

fesseurs doivent ignorer les noms des candidats, et ceux-ci n'apprennent le résultat de l'examen qu'après qu'il a été décidé en conseil. Il est possible que de cette manière on évite beaucoup d'abus; mais l'homme est toujours l'homme, et il y a tant de moyens de séduction! C'est pourquoi je n'approuve pas que le riche soit ici assimilé au pauvre. Le riche pourrait payer; les cinq cents places ne devraient être accordées qu'aux élèves qui n'ont pas de fortune.

Dans les pensions et institutions particulières de filles, les jeunes personnes sont instruites dans toutes les branches des sciences et des arts, et on leur apprend même le grec et le latin. Quand je demandai pourquoi l'on imposait aux jeunes filles l'étude fastidieuse de ces langues mortes, on me répondit qu'on le faisait pour qu'elles apprissent dans la suite plus facilement les langues qui dérivent de celles-là, l'italien, le français et les autres. On aurait dû en conclure que toutes les élèves possédaient ces diverses langues; mais il s'en faut de beaucoup, car je n'ai nulle part moins entendu parler de langues étrangères que chez les Américains.

Je regarde cette éducation restreinte et uniforme, dans laquelle on néglige entièrement tout ce qui tient à la nature de la femme, comme la principale cause de ce désir d'une occupation qui caractérise si fortement les dames et les filles en Amérique.

Avant tout, les dames devraient, je crois, commencer par s'émanciper entièrement dans leur maison. Au bout du compte, il faut que quelqu'un s'occupe des affaires domestiques, et, à mon avis, les femmes sont plus propres à cela que les hommes. Je ne prétends pas dire par là que les femmes doivent faire le service des bonnes; mais il faut qu'elles le comprennent, car autrement celles-ci sont les vraies maîtresses de la maison. Dans mon pays, les jeunes filles étudient également les langues, la musique,

l'histoire, la géographie; mais elles trouvent aussi le temps de se familiariser avec les occupations spéciales de la femme.

Un jour, étant allée à New-York faire une visite à une dame, je ne la trouvai pas chez elle; la bonne me dit que sa maîtresse était partie pour la campagne (parce qu'on changeait de demeure) et qu'elle ne reviendrait que quand tout serait arrangé dans le nouveau logement. Et qui est-ce qui se chargeait du déménagement? Naturellement le mari, l'homme chargé des affaires de la maison!

Je ne serai pas étonnée quand j'apprendrai que c'est le mari qui montre à la nouvelle bonne à son entrée au service comment il faut baigner et habiller l'enfant, faire la cuisine, en un mot comment elle doit diviser son travail. Il se peut que pareilles choses se passent déjà aujourd'hui!

Comme les dames américaines s'affranchissent souvent de la gestion des affaires du ménage, et que les maris n'ont pas toujours le temps ni le goût de se charger de la besogne de leurs femmes, on voit bien des époux se loger dans des *boarding-houses*, c'est-à-dire se mettre en pension. Coutume affreuse qui a souvent les conséquences les plus désastreuses! L'oisiveté, on le sait, est la mère de tous les vices. Une jolie jeune dame[1] vit en société de gens dont le caractère n'est souvent pas bien honorable; les soins du ménage ne l'occupent pas, et, quand elle a des enfants, elle les envoie à l'école dès l'âge de quatre ans.

Cependant il faut que je dise à la louange des femmes américaines (à l'exception des États à esclaves) qu'elles confient rarement leurs enfants à une nourrice et qu'elles remplissent elles-mêmes les devoirs de la maternité.

1. Il arrive même quelquefois que de jeunes personnes, qui ne se plaisent pas dans la maison de leurs parents, ou bien qui trouvent qu'on ne s'y amuse pas assez, aillent demeurer dans les *boarding-houses*.

A cet égard, elles méritent la palme sur les femmes de toutes les autres nations. Dieu veuille qu'elles conservent cette belle coutume!

Si de jeunes filles ont, d'un côté, une aversion prononcée pour les occupations de leur sexe, et, d'un autre côté, un penchant irrésistible pour un art ou pour une science [1] qu'elles veulent pousser jusqu'à la perfection afin de l'exercer ensuite; eh bien! qu'elles agissent en conséquence, mais, en ce cas, qu'elles ne fassent pas les choses à moitié, et, tant qu'elles sont professeurs, docteurs ou artistes, qu'elles renoncent au mariage: car il me semble difficile, sinon impossible, de remplir en même temps les devoirs du mari et ceux de la femme!

Et puissent toutes les prosélytes de l'émancipation de la femme se rappeler que c'est justement la mission dont elles veulent s'affranchir qui est une des plus belles et des plus nobles!

Qu'y a-t-il de plus noble que la vocation d'une mère [2]? Le bien le plus précieux de tout État n'est-il pas dans les mains de la mère? n'est-elle pas chargée d'élever les enfants? n'est-ce pas la mère qui inculque à l'en-

1. Dans les États-Unis, il y a une quantité prodigieuse de femmes poëtes, écrivains et compositeurs! Si j'avais dressé la liste de toutes celles qu'on m'a présentées comme bas-bleus, j'aurais pu réunir des registres de plusieurs feuilles. Certainement il y a dans le nombre des personnes d'un grand talent; mais dès qu'une femme a fait quelques vers, écrit la moindre chose, composé une valse ou une polka, elle prend tout de suite le nom de poëte et de compositeur. Un grand titre pompeux compense le peu de valeur de l'opuscule. C'est à quoi on semble tenir excessivement aux États-Unis. Un jour que je parlais avec un éditeur au sujet de la publication de mes voyages, sa première question fut de me demander le titre de mon ouvrage; je lui répondis en souriant que j'avais le temps d'y penser quand le travail serait fini; mais lui prétendit que c'était l'affaire capitale, que le public tenait beaucoup au titre, et que, si le titre était bon et bien choisi, l'ouvrage était d'avance assuré d'un grand succès.

2. On m'adressera peut-être à moi-même le reproche de m'être aussi émancipée sous certains rapports, puisque j'ai entrepris seule de si grands voyages, et que je suis restée si longtemps éloignée de ma

fant dès l'âge le plus tendre la vertu et l'amour du devoir, et qui la première le met en voie de devenir un digne membre de la grande société humaine? Une bonne ménagère, une mère raisonnable et aimante, a été et sera toujours le véritable idéal de la femme.

Mais revenons aux institutions.

La pension payée pour une jeune fille dans les premiers établissements d'instruction est, par an, c'est-à-dire pour dix mois, de 500 dollars; à ce prix elle est logée, nourrie, et on lui apprend les choses que l'on enseigne ordinairement partout. Les leçons de musique et de danse, payées à part, et d'autres faux frais, montent de 200 à 300 dollars. Malgré ce prix élevé, on a la belle habitude de faire partager le même lit à deux élèves étrangères l'une à l'autre. Je trouvai déjà, il est vrai, ce mal enraciné à Londres; mais d'ordinaire cet usage ne s'applique qu'à deux sœurs; dans les États-Unis cette manie est poussée si loin que souvent des hommes et des garçons partagent le même lit. Je vis dans plusieurs familles une bonne et deux enfants, ou bien aussi trois enfants, coucher ensemble. Je ne pus souvent pas m'empêcher de blâmer cette affreuse habitude. On me répondit que cela se faisait pour économiser du temps. C'est là ce qu'on entend dire à chacun, et cependant je trouve que les femmes et les domestiques travaillent en Amérique bien moins qu'en Allemagne. Pour économiser un peu de temps, faut-il sacrifier les mœurs et la santé?

Je visitai plusieurs fois les tribunaux. On y rendait la justice à peu près comme à Vienne, ma ville natale, après la révolution de 1848. J'y vis des juges, des jurés, des avocats des deux parties, des témoins et un public très-

maison. A cela je répondrai : je n'ai agi ainsi qu'après que mes enfants étaient arrivés à un âge où ils pouvaient se suffire et se passer des soins d'une mère, et enfin à une époque où je n'avais plus de devoirs domestiques à remplir.

attentif. J'assistai à un procès important, où l'accusé était poursuivi pour meurtre.

Voici le fait :

Le criminel, le docteur Gr..., homme livré à toute espèce de débauches, demeurait dans l'hôtel de *Saint-Nicolas*, où habitait en même temps le colonel Loring avec sa femme. Le docteur Gr.... rentrait presque chaque soir ivre mort. Une nuit, vers les trois heures du matin, il entra dans la galerie et sonna avec beaucoup de tapage un domestique, et cela pendant un très-long espace de temps. Le colonel Loring sortit enfin de sa chambre et pria le docteur de vouloir bien cesser de sonner, puisque les domestiques, qui demeuraient dans une autre partie de la maison, ne pouvaient pas l'entendre. En outre, ajouta-t-il, sa femme avait une forte migraine et ne pouvait pas supporter ce bruit. Mais, au bout de quelque temps, le docteur recommença à sonner de plus belle, et, comme Mme Loring déposa plus tard dans l'interrogatoire, son mari sortit de nouveau de sa chambre pour aller chercher un domestique et pour mettre ainsi un terme à ce vacarme continu. Mais le docteur Gr.... prétendit que le colonel lui aurait adressé quelques reproches (ce qui d'ailleurs aurait été bien naturel, et le grossier libertin l'avait bien mérité.) Bref, le docteur Gr.... courut dans sa chambre, revint avec une canne à épée et en perça M. Loring. Le coup ayant traversé le cœur de part en part, le colonel tomba et fut rapporté mort dans sa chambre.

J'ai déjà raconté, à l'occasion de mon voyage dans les États du Sud, que l'ivresse sert en Amérique à excuser les plus grands crimes. J'entendis également à New-York beaucoup de gens qui cherchaient à pallier le forfait du coupable par son genre de vie habituel. Ils disaient : « Il a commis le crime étant ivre. Du reste, qui sait à quel point Loring l'a excité?... etc. »

Pendant l'interrogatoire, le docteur était aussi calme et

aussi tranquille que s'il eût été tout à fait innocent. On put lire dans les journaux qu'il serait probablement acquitté et rendu à la liberté, parce qu'il avait de l'argent et des amis.

Il fut, il est vrai, condamné à sept ans de détention; mais ayant appelé du jugement, la peine fut commuée et la détention réduite à quatre ans.

Je quittai New-York avant que le procès fût entièrement terminé; mais l'opinion publique était qu'après quelques mois on ferait remise entière de la peine au meurtrier. Seulement, dans ce cas, il serait forcé de quitter New-York pour échapper aux outrages du peuple.

Il y a bien des gens qui louent le peuple américain de témoigner de cette manière son indignation du crime commis, et qui admirent le sentiment de justice dont il fait preuve. Mais, si le peuple aime et reconnaît la justice, pourquoi permet-il que l'on montre une indulgence aussi coupable pour les criminels? pourquoi ne choisit-il pas pour juges et pour jurés des hommes intègres et inflexibles? Certes, le pouvoir ne lui manque pas pour cela, dans un pays libre comme les États-Unis.

CHAPITRE XXII.

Les environs de New-York.— Les établissements publics.— Blackwell's et Randall's-Island. — Les *five-points*. — Voyage à Boston. — La lettre de recommandation. — Banquet de la compagnie des mécaniciens de Massachusets. — Maison des orphelins.— Prison publique, etc.— Cambridge. — Lowell. —Retour à New-York. — Une élection.— Adieu aux États-Unis.

Je profitai de mon séjour à New-York pour visiter plusieurs fois les environs et pour faire deux petites excursions, l'une à la maison de campagne de M. Bryant à *Long-Island*, et l'autre à la villa du célèbre poëte Washington Irving.

Les environs les plus proches sont les villes de *Broklyn*, de *Williamsbourg* et de *Hoboken*, qu'on pourrait considérer comme faisant réellement partie de New-York, puisqu'elles n'en sont séparées que par le fleuve. Beaucoup de personnes que leurs affaires appellent chaque jour à New-York habitent ces endroits, et il y a un service de vapeurs qui vont et viennent à tout instant.

Un peu au delà de la baie se trouve *State's-Island*. Les Américains font grand cas de cette baie et prétendent qu'on peut la comparer avec celle de Naples ou de Constantinople. Mais, à cet égard, ils se font illusion. Sans doute leur baie est jolie, mais elle est trop large et la chaîne des collines n'est pas assez élevée. Regardée en face, du côté de la ville, cette chaîne paraît encore plus insignifiante qu'elle ne l'est; de State's-Island , New-York ne présente plus qu'un monceau de pierres, et des vaisseaux on ne découvre qu'une forêt de mâts.

A State's-Island il y a aussi de jolies villas avec de belles vues. Il est seulement fâcheux que toutes se trouvent entourées de haies et de murs de planches, que l'on ne puisse pénétrer ni dans les bois ni dans les prairies, et qu'il faille se contenter de la grande route poudreuse.

Greenwood, à 6 milles de New-York, est le plus superbe cimetière, non-seulement des États-Unis, mais du monde entier. Des arbres séculaires ombragent de riches prairies, au milieu desquelles brillent des étangs à la surface argentée. Parmi ces arbres on distingue particulièrement les saules pleureurs; nulle part je n'en ai vu de si grands et de si gros, si ce n'est dans le nord des États-Unis. Du haut des collines on a la vue la plus ravissante de la baie et de la ville, ainsi que de ses environs. En vérité, j'aimerais infiniment mieux établir ici ma résidence, au milieu des morts, que dans le sein de cette grande ville bruyante!

Il faut une carte d'entrée pour pénétrer dans cet asile du repos. Les dimanches il est tout à fait fermé, et ainsi le plus beau point de vue que l'on trouve dans les alentours de New-York est comme s'il n'existait pas pour la classe ouvrière, qui ne peut disposer que du dimanche.

C'est à High-Bridge (à 10 milles de New-York) que sont les grandes machines hydrauliques qui fournissent à la ville toute l'eau de sa consommation : un aqueduc élevé conduit l'eau de source à la ville par-dessus un bras de l'Hudson. Cet endroit mérite encore d'être visité pour le paysage, qui est un des plus beaux de tous les environs.

Je me rendis à High-Bridge dans un omnibus qui avait des places à l'intérieur pour douze personnes.

Cet omnibus part toutes les demi-heures et ne refuse personne[1]. Je comptai quatorze grandes personnes et cinq enfants, dont le moins âgé avait plus de quatre ans. A ma

1. On dit, aux États-Unis, qu'un omnibus ne peut jamais s'emplir.

grande surprise, je vis de jeunes dames et de jeunes personnes se mettre sans façon sur les genoux de messieurs qui leur étaient tout à fait étrangers. Voilà ce que j'appelle agir un peu trop librement. Est-ce que le sentiment de la pudeur et la dignité de la femme ne sont que de vains mots dans ce pays ? Pareille chose m'aurait semblé impossible si je ne l'avais pas vue de mes propres yeux !

La maison de campagne de M. Bryant est près de *Roslin*, à *Long-Island*, et à 30 milles de New-York. Je fus enchantée de faire la connaissance de M. Bryant, éditeur d'un des journaux les plus répandus, et avantageusement connu comme écrivain et traducteur de poëtes classiques allemands, non-seulement dans son pays, mais aussi à l'étranger. Il eut l'amabilité de m'inviter à passer quelques jours avec lui à sa campagne.

Cette petite excursion peut se faire par le chemin de fer ou bien par mer, sur de petits vapeurs. Les deux voies, surtout la dernière, offrent beaucoup de jolies perspectives.

La maison de campagne de M. Bryant est assise dans une position ravissante, sur une petite hauteur, à peu de distance de la mer. Elle est entourée de tous côtés de quelques parties détachées du village de Roslin, parmi lesquelles viennent se grouper des arbres touffus et de magnifiques saules pleureurs, dont les troncs ont près d'un mètre et demi de diamètre. L'ensemble de ce *cottage* respire un calme si profond que, dans cette délicieuse retraite, on se croirait à plusieurs centaines de milles de la ville. En ce lieu paisible l'esprit peut se recueillir et puiser de nouvelles forces pour lutter contre les orages de la vie.

Mais, indépendamment de cet agrément inappréciable, je me sentais si fortement attirée par l'excellente famille Bryant, que je ne regardais tout le reste que comme un charme accessoire. Je reconnus bientôt que Mme Bryant était le plus parfait modèle d'une bonne ménagère. Elle offre la meilleure preuve que l'on peut allier le goût de

la vie domestique avec l'instruction, la modestie et la grâce avec une volonté forte et énergique. Plût au ciel qu'il y eût beaucoup de ménagères aussi accomplies, non-seulement en Amérique, mais partout ailleurs !

Combien j'aurais désiré en ce moment pouvoir arrêter le cours du temps ! ce peu de jours fortunés ne s'envolèrent que trop vite !

La villa de Washington-Irving est à environ 30 milles de New-York, mais dans une autre direction, près du fleuve Hudson. Ce grand poëte m'accueillit aussi avec beaucoup de prévenance.

Les traits riants, calmes et bienveillants de sa figure, étaient plutôt ceux d'un bon campagnard que d'un écrivain de génie. Mais dès qu'il commençait à parler, ses yeux brillaient d'un vif éclat de jeunesse, toute sa physionomie s'animait et prenait l'expression la plus spirituelle. La nature a, dans sa personne, doté heureusement à la fois l'esprit et le cœur.

Washington Irving est célibataire, mais il a su orner de fleurs l'arrière-saison de sa vie. Plusieurs nièces aimables, filles de sa sœur, embellissent la charmante solitude qu'il ne quitte même pas en hiver.

A New-York, il ne me restait presque plus rien à voir que les établissements publics, les écoles, les hospices, les maisons des orphelins, l'hôpital des fous, les prisons et autres établissements de ce genre.

Ma bonne étoile me conduisit tout d'abord aux *Tombs* (prisons de la ville).

Je dis *ma bonne étoile*, car c'est là que je fis la connaissance de la directrice ou *matrone*, appelée Mme Flora Forster, une des femmes les plus nobles et les plus généreuses. Son caractère me plut beaucoup, et je passai bien des heures et des soirées ou dans les *Tombs* ou dans sa maison.

La prison de la ville est un édifice construit en style

égyptien. Je m'étais figuré qu'elle avait reçu le nom de *tombs* à cause de sa ressemblance avec les monuments funéraires de l'Égypte. Mais il n'en était pas ainsi. Le nom de *tombs* lui a été donné parce que, lors de sa fondation, la prison était entourée de marais, dont l'air insalubre et pestilentiel fit mourir la plupart des prisonniers.

On met dans cette prison des criminels de tout genre, et surtout les hommes ivres que l'on ramasse dans les rues. Les coupables restent en prison jusqu'au moment de leur condamnation.

Chaque prisonnier a une petite chambre aérée avec un lit et une chaise; la nourriture qu'on lui donne est bonne, simple et suffisante. Ceux qui ont commis des délits peu graves peuvent se promener dans la cour pendant quelques heures de la journée; les grands criminels se promènent dans les corridors de l'intérieur. Tant qu'ils ne sont pas condamnés, on leur accorde le droit de se procurer autant d'agréments et de commodités que le leur permet leur bourse ou la sollicitude de leurs amis.

Les ivrognes sont condamnés à cinq jours de prison; en cas de plusieurs récidives, on les envoie pour six mois à la maison de correction de *Blackwell's-Island*.

A mon grand chagrin, je vis dans la section des femmes qu'elles étaient presque toutes jeunes. Le nombre de ces malheureuses créatures s'élève quelquefois de trente à quarante par jour. L'année dernière, on amena à la prison jusqu'à six mille femmes et filles ivres. Si on veut voir le vice de l'ivrognerie dans toute sa dégradation, il faut aller aux *Tombs*. Je ne comprends réellement pas comment on montre tant d'indulgence pour les ivrognes aux États-Unis.

Mme Forster est la directrice de la section des femmes, et si ces malheureuses ne sortent pas corrigées de la maison, ce n'est certainement pas sa faute; car elle cherche à les ramener dans la voie du bien par tous les

moyens que lui suggèrent la bonté de son cœur et les principes d'une philanthropie pure et éclairée. J'eus souvent occasion de la voir dans l'exercice de ses fonctions, et je pris un vif intérêt à sa manière d'agir et de pratiquer les vertus de la charité chrétienne.

Chez les dames et les demoiselles américaines règne, comme en Angleterre et en Allemagne, la belle coutume de se réunir pour visiter à tour de rôle les établissements pénitentiaires de femmes.

Elles ne veillent pas seulement à ce que les employés remplissent bien leurs devoirs, mais par des exhortations amicales et par de sages instructions elles cherchent à corriger les pénitentes confiées à leurs soins, et, quand celles-ci ont subi le temps de leur détention, elles les placent dans des maisons honnêtes et les mettent ainsi à même de gagner leur vie.

Parmi les dames qui s'occupent avec tant de piété des orphelines et des délinquantes, je recherchai particulièrement la société de Mme Gibbons (mariée à M. J. J. Gibbons) et de Mlle Curtis. Les pères de ces deux dames avaient déjà consacré aux pauvres la plus grande partie de leur temps et aussi de leur fortune, s'imposant surtout la tâche de placer les orphelins adultes et les jeunes détenus amendés chez des familles vertueuses. Le père de Mme Gibbons est mort, et M. Curtis est un vieillard de quatre-vingt-un ans. Ces deux dames continuent d'agir dans l'esprit de ces vrais bienfaiteurs de l'humanité.

C'est avec elles et Mme Forster que j'allai visiter *Blackwell's-Island*, petite île située non loin de la ville, dans une position riante, et jouissant d'un air pur et sain. Cette petite bande de terre (qui n'a qu'un mille de long et qu'un demi-mille de large) ne contient que des établissements publics pour de vieilles gens infirmes, pour des aliénés et pour des délinquants condamnés à une détention de six mois.

Les trois édifices, placés à une distance convenable l'un de l'autre et séparés par des jardins et des murs en pierre, ressemblent à des palais par la grandeur et la solidité de leur structure. Ils sont bâtis en pierres de taille, et ce sont les condamnés eux-mêmes, à ce qu'on m'a dit, qui les ont élevés.

Ces trois établissements peuvent être considérés comme parfaits sous tous les rapports. Les salles de travail, les pièces où les détenus se tiennent le jour, les réfectoires et les dortoirs, sont hauts et spacieux ; la nourriture est saine et abondante ; il y règne le plus grand ordre et une propreté qui ne laisse rien à désirer. Celui qui est capable de travailler est tenu de le faire tous les jours un certain nombre d'heures.

Parmi les détenues, je remarquai une jeune fille de dix-huit à vingt ans : ses cheveux étaient coupés court comme les portent les hommes. Ayant demandé quelle en était la raison, on me dit qu'elle avait servi six mois comme matelot sur un vaisseau. C'était à cause de ce délit qu'elle se trouvait dans cet endroit.

Les détenus, tant hommes que femmes, se conduisaient très-convenablement : on n'entendait ni chuchotements ni ricanements quand on entrait dans les salles. Mais on ne traite pas non plus ces gens avec dureté et on ne leur adresse pas de rudes paroles comme à des criminels; on en use avec eux comme avec des gens qui se sont déjà amendés. On suit ce principe que le méfait du criminel doit être oublié; il est défendu à tout le monde d'en faire la moindre mention. Les dames que j'avais accompagnées tendirent la main à ces gens et leur parlèrent de la manière la plus cordiale. Ce procédé doit relever ces malheureux à leurs propres yeux et les ramener au bien.

L'établissement qui me plut particulièrement fut l'hospice des aliénés. Je le préfère de beaucoup à la maison de Bedlam, à Londres. On n'enferme pas les malheu-

reux la nuit dans de petites cellules ; ils dorment au contraire dans des chambres aérées et spacieuses, et, quoiqu'ils soient généralement pauvres, ils sont tous couchés dans des lits d'une blancheur éblouissante. Les barreaux des croisées, disposés de manière à ne point paraître, sont dérobés aux regards par des cadres de bois superposés. Les repas sont pris en commun sur des tables proprement servies, avec des nappes blanches, des couverts et des verres. Seulement on ne confie pas de couteaux ni de fourchettes aux fous dangereux ; on les fait manger dans de la vaisselle en fer-blanc, et la viande leur est servie coupée en petits morceaux.

Randall's-Island, autre petite île, ne contient également que des établissements publics, et la plupart pour des enfants. La plus belle maison de refuge (*home of refuge*), qui vient d'être achevée, est un édifice superbe, destiné aux enfants coupables de quelque délit. Les autres maisons, de moindre importance, sont pour des orphelins, pour des idiots, ou pour des enfants abandonnés de leurs parents. Il y a encore un hospice pour les enfants malades, surtout pour les scrofuleux.

Tous ces établissements sont beaux et parfaitement organisés ; seulement je trouvai qu'auprès des enfants malades et idiots il n'y avait pas assez de gardiennes, et que par conséquent les soins qu'on leur donnait n'étaient pas ce qu'ils devaient être. Comment une seule femme peut-elle s'occuper de vingt faibles créatures, et même plus? Le traitement alloué à ces gardiennes n'est pas non plus suffisant.

Dans la maison de refuge, on recueille les enfants à partir de l'âge de dix ans, et on les y garde plus ou moins longtemps, selon qu'ils s'amendent et se corrigent plus ou moins vite. Il y en a qui recouvrent leur liberté au bout de trois mois ; d'autres restent détenus jusqu'à leur majorité, qui, pour les jeunes gens, commence

après la vingt et unième année révolue, et pour les jeunes filles après la dix-huitième année. Quand ces enfants sortent de la maison de refuge, on cherche à les placer chez des fermiers.

Indépendamment de la maison des orphelins à Randall's-Island, il y en a encore deux à New-York, une pour les enfants de couleur, l'autre pour les enfants blancs. Le dernier hospice est dans le cœur de la ville, dans les *five-points*, la partie la plus mal famée de New-York. Un homme bien mis n'oserait pas y aller le soir sans être accompagné d'un *policeman*. C'est dans ce repaire du crime que se complotent les vols, les brigandages, les meurtres et tous les crimes imaginables ; et c'est au sein de ce monde vomi de l'enfer que la société des Missions a fondé la maison d'orphelins, dont une division est affectée aux femmes et aux filles qui, après avoir suivi le sentier du vice, se sont repenties et demandent à s'amender. On leur fournit du travail, et elles remettent une partie de leur salaire de la semaine à la maison pour la nourriture et la pension.

On permet aussi à des enfants qui ne sont pas pensionnaires de la maison de refuge, de partager l'instruction donnée aux orphelins. Cet établissement a obtenu de très-beaux succès; déjà beaucoup de parents très-vicieux y envoient leurs enfants à l'école, et plus d'une jeune pécheresse y a été ramenée à la vertu.

Dans la maison où l'on reçoit les orphelins de couleur, on les garde depuis l'âge de deux ans jusqu'à douze; ensuite on cherche à les placer dans des fermes, chez des artisans, ou dans de bonnes familles.

Pour l'instruction de l'école, il n'y a qu'une seule salle commune à tous ; les enfants sont bien divisés en classes, mais sans être séparés les uns des autres par une cloison. Les cris poussés par les maîtresses [1] et les enfants sont

1. Dans les écoles américaines, on emploie souvent des maîtresses

aussi épouvantables que dans une synagogue. Quand une maîtresse pose une question, toute la classe répond à la fois ; mais au milieu de ce vacarme général on ne distingue pas ce qui est juste de ce qui est faux.

Cette méthode absurde de faire répondre une classe tout entière, je ne l'ai pas vu appliquer seulement dans cette maison d'orphelins, mais aussi dans d'autres écoles publiques.

La fonction de maîtresse est très-facile et très-commode dans les écoles américaines, sans en excepter même les institutions d'enseignement supérieur pour les jeunes filles. Les livres de classe sont arrangés de manière qu'on n'a qu'à lire les leçons dans les livres, et tout est dit.

Dans les environs de *five-points*, on a disposé, pour les jeunes gens qui distribuent les journaux, quelques salons où ils trouvent de bons lits, l'éclairage, le chauffage, où on les instruit dans la religion et où on leur donne toutes les connaissances dont ils ont besoin, pour la faible somme de quarante-deux centimes par semaine.

L'institution des Sourds-Muets, dirigée par M. Peck, est très-remarquable. Les élèves ont des connaissances si étendues dans les diverses branches des sciences, qu'on croirait que, loin de manquer d'un sens, ils en ont au contraire plus de cinq.

Ils se distinguent surtout en arithmétique et dans les narrations écrites. Quelques-uns prononçaient même quelques mots, phénomène qui n'était pas nouveau pour moi, puisqu'il y avait déjà plusieurs années que je l'avais observé dans l'institution des Sourds-Muets, à Vienne.

M. Peck père était absent. L'établissement me fut montré avec beaucoup d'empressement par son fils, qui, à peine sorti de la première jeunesse, peut cependant être

au lieu de maîtres, ce qui se fait même pour les basses classes des garçons. On cherche, dans ce pays, à fournir aux femmes les moyens de se créer une existence honorable.

placé à côté des hommes les plus habiles et les plus experts, par le talent qu'il a de bien prendre les élèves, de gagner leur affection et de les instruire. Les Américains sont exercés de bonne heure à la vie pratique et au maniement des affaires. M. Peck fils a pris pour compagne de sa vie une jeune fille très-aimable qu'il a choisie parmi les élèves.

Il y avait déjà trois semaines que j'étais à New-York; j'avais vu à peu près toutes les curiosités : on m'engagea à faire aussi quelques excursions à d'autres grandes villes, telles que Boston, Philadelphie et Washington. Mais à parler franchement, visiter sans cesse de grandes cités, cela me fatigue; d'ailleurs les villes d'Amérique, tant grandes que petites, n'offrent pas assez de variété; elles se ressemblent trop l'une à l'autre. Cependant, cédant enfin aux instances de mes amis, je résolus d'aller au moins faire une visite à Boston, qu'on a surnommée l'Athènes des États-Unis.

Le 10 octobre, je m'embarquai dans l'après-midi sur le grand vapeur *Van-der-Bilt*, et je remontai de 65 milles l'Hudson oriental jusqu'au chemin de fer. Cette excursion n'est jolie qu'au commencement, grâce aux vues qu'offrent les villes de New-York et de Broklyn, ainsi que les chaînes de collines et les maisons de campagne des environs; mais les rivages prennent bientôt après un aspect plat et monotone.

Ce que je trouvai très-bien ordonné, c'est la manière dont les colis et les paquets des voyageurs sont rangés et classés sur le vapeur, afin de prévenir toute perte de temps et tout désordre quand on quitte le bateau pour prendre le chemin de fer. Il y avait de petits wagons dans lesquels on plaçait les bagages d'après les diverses stations pour lesquels ils étaient destinés. En arrivant au chemin de fer, les chevaux étaient déjà prêts, on sortit les wagons et on les rattacha au train. De cette manière, tout se passa dans

le plus grand ordre, sans la moindre presse et sans le moindre embarras.

Il faut convenir que les Américains excellent pour l'entente pratique et l'expédition rapide des affaires. A cet égard ils peuvent en remontrer à toutes les autres nations du monde.

A deux heures de la nuit, nous quittâmes le vapeur pour le chemin de fer, et, après avoir fait 120 milles à peu près en quatre heures, nous arrivâmes à Boston.

J'y descendis également dans un *boarding-house*. Mais à peine le docteur allemand Hoffendahl fut-il informé de mon arrivée, qu'il m'invita, sans que j'eusse une lettre de recommandation pour lui, à venir demeurer dans sa maison. Je l'en remercie publiquement du fond du cœur, ainsi que toutes les familles qui m'ont délivrée de l'insupportable vie d'hôtel.

La ville de Boston, qui a une population de 150 000 âmes, est située sur trois petites collines, et, comme presque toutes les rues sont plantées de belles allées d'arbres, elle présente un très-bel aspect; de plus, il y règne une si grande propreté, que, comparativement à New-York, c'est comme un écrin. Dans les rues commerçantes, *Washington* et *Hannover-Street*, il y a sans doute aussi toujours beaucoup de monde, mais on n'y est ni pressé, ni foulé. Un parc au milieu de la ville, avec un bois des plus beaux arbres, un étang et beaucoup de bancs, offre une agréable promenade et un vaste champ pour les ébats de la jeunesse. Les édifices publics sont, comme dans toutes les grandes villes des États-Unis, magnifiques, et la plupart construits en pierres de taille. En fait de musées, de galeries de tableaux et autres objets d'art, Boston ne présente rien de curieux.

L'*Athénée de lecture* contient une petite collection de statues, de bustes, de tableaux à l'huile peu remarquables; mais en échange la bibliothèque possède de grandes richesses.

Le docteur Warren, qui s'est fait un nom comme naturaliste, a une collection de fossiles rares, entre autres un squelette complet de *mastodonte*, trouvé dans l'Amérique du Nord, et qui passe pour le plus beau sujet de cette espèce que l'on ait découvert jusqu'à ce jour. Il eut la bonté de me montrer lui-même sa belle collection.

Le monument *Bunka-Hill*, sans doute le plus important de tous pour l'histoire des États-Unis, se compose d'une simple colonne en pierre grise. Placé sur une éminence dans la ville, il fut érigé en souvenir des héros morts dans la première guerre de l'indépendance (1774), qui, comme on sait, éclata à Boston. Cette simple colonne est certainement le plus bel ornement de la ville et l'orgueil des États-Unis. On peut monter jusqu'au faîte, ascension, il est vrai, un peu pénible, mais dont on est récompensé par la vue qu'on a de la ville et des alentours.

J'eus le bonheur de faire à Boston la connaissance d'un ecclésiastique nommé M. Bernard. Il me témoigna la plus grande amitié, et s'intéressa tellement à moi, qu'il voulut bien me servir lui-même de cicerone. Quand son temps le lui permettait, il venait me prendre dès le matin. On m'avait cependant donné une lettre de recommandation pour une des premières maisons de Boston, Ad. et Cie, et on m'avait assuré que dans cette maison je ne serais pas seulement reçue avec beaucoup de prévenance, mais qu'on s'y empresserait de me montrer la ville. Quand je remis la lettre, le riche négociant me regarda très-froidement (j'étais simplement mise et je ne venais pas en voiture); il fut un temps infini à lire les quelques lignes de recommandation : sans doute il réfléchissait comment il devait me recevoir. Enfin, il me demanda : « Que voulez-vous ? » absolument comme s'il avait eu affaire à une pauvresse qui lui aurait présenté quelque requête.

Moi, je lui répondis sur le même ton: « Je ne veux rien. On m'a donné cette lettre pour vous, et sans que je l'eusse demandée; j'ai donc cru devoir vous la remettre. »

Voyant que je ne venais point en solliciteuse, ce qu'il ne semblait pas avoir pu déchiffrer dans la lettre, il ajouta d'un ton protecteur :

« Si vous avez besoin de quelque renseignement, je vous le donnerai. »

C'est ainsi que nous nous séparâmes, et depuis je n'ai plus entendu parler de ce monsieur.

On peut dire que c'était bien là le vrai type de l'aristocrate d'argent, comme on en voit non-seulement aux États-Unis, mais partout ailleurs. Leur orgueil est bien plus insupportable que celui de la véritable aristocratie; cette dernière a, du moins, le tact et la politesse qui ne manquent que trop souvent à la noblesse d'argent. A Boston, ces hommes semblent former une caste à part. Il est excessivement difficile d'être admis dans leur société; ils ne se marient jamais qu'entre eux, et ils habitent tous dans la même rue (*Beacon-Street*).

A parler franchement, j'excuse encore plus le riche et le noble orgueilleux que son flatteur. On verrait bien vite descendre de leur piédestal usurpé ces hommes si fiers de leurs parchemins ou de leurs richesses, s'il n'y avait pas tant de lâches adulateurs pour se prosterner devant eux comme devant des idoles.

J'arrivai, comme je l'ai déjà dit, à Boston, le 11 octobre, à six heures du matin, et je fus présentée le même jour au mayor de la ville, M. le docteur Smith.

Le soir, on célébra le grand banquet de la compagnie des mécaniciens de *Massachusetts*, qui a lieu tous les trois ans, dans le *Faneuil-Hall*. Cette salle est historiquement aussi célèbre que le monument *Bunka-Hill*, car c'est là que se firent les premières délibérations, les premiers décrets. C'est de ce lieu que l'on partit pour la pre-

mière guerre de l'indépendance; aussi cette salle, qu'aucun Américain ne saurait oublier, porte-t-elle le beau nom de *Berceau de la liberté*.

M. le docteur Smith m'invita à cette fête. Ce fut avec un profond respect que j'entrai dans cette salle, riche de tant de beaux souvenirs. Elle était décorée avec goût, splendidement éclairée, et sur la galerie il y avait un chœur de musiciens. On comptait huit cents couverts, les tables étaient surchargées de mets de tout genre. Mais à la place de spiritueux on ne me servit que de l'eau, du café et du thé. L'État de Massachusetts fait partie de la Société de tempérance. Le repas ne dura qu'une heure. Ensuite on prononça des discours de circonstance qui durèrent deux heures. M. Mayer-Smith, dans son discours, eut l'honnêteté extrême de parler de moi de la manière la plus flatteuse et de me présenter à la société. Quand je me levai, conformément au désir de M. Smith, aussitôt on m'accueillit par un tonnerre d'applaudissements. Quand même je n'aurais pas déjà regretté plus d'une fois de ne pas posséder parfaitement l'anglais, je devais, comme on le pense, en être bien contrariée en ce moment. Aussi à défaut de mots je ne pus que témoigner par des gestes combien j'étais touchée de l'aimable bienveillance dont m'honorait la société.

Entre les discours on exécuta des hymnes, des airs, et le célèbre chant national *Yankee Doodle*. La société se sépara à onze heures.

Les établissements publics de Boston sont tous organisés de la manière la plus parfaite.

L'institution des Aveugles, une des plus distinguées en son genre, était malheureusement fermée, car on était encore en vacances; mais j'eus cependant le plaisir de faire la connaissance de M. Howe, qui a acquis une grande célébrité par son talent pour traiter et instruire les aveugles.

Non loin de l'établissement des aveugles est celui des idiots. L'éducation montre ici jusqu'où s'étend son in-

fluence admirable. Tous ces idiots étaient proprement vêtus, se tenaient bien; beaucoup d'entre eux savaient lire, quelques-uns même écrire; plusieurs avaient des notions de géographie.

Deux frères me frappèrent par la petitesse excessive de leurs têtes. A en juger par cette conformation et par le manque d'expression de leur physionomie, on aurait cru que ces malheureux étaient de la dernière stupidité; cependant ils savaient un peu lire, distinguaient les couleurs, pouvaient réciter les jours de la semaine et autres choses semblables. Une petite fille blonde à cheveux bouclés, âgée de six ans et belle comme un amour, était folle. Rien ne trahissait dans les yeux ni dans les traits de cette enfant qu'elle fût privée de la raison. Son œil bleu plein de feu semblait plutôt déceler le contraire; mais, excepté quelques petites choses, on n'avait encore rien pu lui apprendre; d'une mobilité continuelle, elle ne pouvait rester un seul instant tranquille.

Tant que ces infortunés demeurent dans cette institution philanthropique, ils sont parfaitement bien; mais une fois jetés dans le monde, auquel ils ne se rattachent par aucun lien, leur sort devient terrible: et, par une cruelle fatalité, ces êtres malheureux parviennent à une très-grande vieillesse; car aucun souci, aucune passion n'altère jamais leur repos.

L'hôpital général de Massachusetts est sans contredit le plus beau et le mieux organisé que j'aie vu aux États-Unis. Je l'assimilerais presque aux hôpitaux de *Surabaya* et de *Samarang* à Java, et c'est le plus grand éloge que je puisse en faire.

La prison de Boston est aussi une des plus magnifiques que j'aie visitées. Surmontée d'un beau dôme, elle ressemble du dehors à une superbe église. L'intérieur forme une salle longue et élevée, au milieu de laquelle s'élève une construction à trois étages, et divisée, des deux

côtés et du haut en bas, en petites cellules. Chaque cellule a une fenêtre et une porte fermées par des barreaux de fer; des galeries circulaires y conduisent. Le tout a l'air d'une cage en fer.

La salle donne assez de jour et d'air aux prisonniers, et elle leur offre aussi quelques distractions, car il s'y trouve toujours quelque chose à voir. Ils ne peuvent pas communiquer entre eux. Le geôlier est assis en bas dans la salle, d'où il a la vue sur toutes les cellules. J'assistai dans la cuisine à la distribution de la nourriture, que je trouvai très-bonne. Ils ont cinq fois la semaine de la viande et une bonne soupe; les deux autres jours on leur donne du poisson. Chacun reçoit le matin du café avec une livre de pain; à midi une livre de viande, trois grosses pommes de terre et un morceau de bon pain, et le soir du thé et du pain. Je ne serais pas étonnée qu'il y eût des gens qui commissent un petit délit pour se faire mettre en prison pendant quelque temps, car ils y sont bien nourris et bien logés, et n'ont absolument rien à faire.

L'hôpital pour les aliénés se compose de trois édifices, dont chacun a un beau jardin particulier. Les deux ailes latérales n'ont été construites que pour des gens aisés; l'une est pour huit messieurs, l'autre pour huit dames. Chaque malade a deux pièces meublées d'une manière très-splendide, un cabinet de bain, un serviteur à lui, et une excellente nourriture, variée et recherchée. Pour tout, y compris le médecin, on paye vingt dollars par semaine.

Le troisième édifice contient des places à bien meilleur marché; on y paye trois dollars par semaine, et il y a beaucoup de pensionnaires qui y sont reçus gratuitement.

Pour les écoles que j'ai visitées à Boston, je ne puis répéter que ce que j'ai dit de celles de New-York: elles sont toutes des écoles modèles.

C'est avec un plaisir infini que je vis ici des enfants de couleur si bien instruits, que l'on peut employer comme

maîtres et maîtresses de jeunes garçons et de jeunes filles de couleur.

Dans la grande école publique, qui compte plus de six cents écoliers et qui est placée sous la direction de M. Bernard, je vis pour la première fois que l'on apprenait aussi aux jeunes filles à coudre, à broder et à faire de leurs mains tous les ouvrages qui demandent de l'adresse et de la dextérité. Autant que je crois me le rappeler, cette organisation ingénieuse est due à Mme Bernard, chargée de la haute direction sur les filles. Pendant le jour, l'école est ouverte aux enfants, et trois ou quatre fois la semaine il y a le soir, de sept à neuf, deux heures de leçon destinées aux jeunes gens qui n'ont pas reçu d'instruction dans leur enfance.

M. Bernard est tellement aimé et respecté de ses élèves, que non-seulement ils le saluent avec plaisir à l'école, mais qu'ils courent partout au-devant de lui quand ils le rencontrent, comme souvent je l'ai vu de mes propres yeux dans mes courses à travers la ville.

C'est à la complaisance de mon infatigable ami que je dois également deux excursions intéressantes dans les environs de Boston, l'une à *Cambridge*, l'autre à *Lowell.*

Cambridge, à 4 milles de Boston, est le collége[1] le plus grand et le plus important des États-Unis. Le nombre des élèves a été cette année de 900, dont 700 étaient pensionnaires. Ce collége ressemble à une petite colonie; il n'est pas composé d'un seul édifice, mais de plusieurs maisons situées dans des prairies ou dans de jolis jardins. Dans quelques maisons il y a des salles de cours pour les différents enseignements. Les autres servent à loger les étudiants. Chaque professeur habite aussi sa maisonnette à lui.

La bibliothèque est également la plus grande et la plus

1. Ce collége fut fondé dans le temps du gouvernement anglais.

intéressante des États-Unis. Elle contient 80 000 volumes, parmi lesquels figurent deux bibles manuscrites, dont l'une date du IXᵉ siècle, l'autre du XIVᵉ; beaucoup d'autres vieux ouvrages, ornés de belles vignettes dessinées à la main et de peintures enluminées, comme aussi la copie d'un petit livre d'Hippocrate, si artistement imité à la plume d'après l'original, qu'il est impossible de les distinguer l'un de l'autre. On prétend qu'il a été offert 15 livres sterling pour ce chef-d'œuvre.

A Cambridge, je fis la connaissance du célèbre professeur et naturaliste M. Agassiz, qui, pendant qu'il habitait encore la Suisse, son pays, a monté sur les principaux glaciers et a fait, entre autres, l'ascension du mont Blanc. La connaissance de ce savant distingué me fut d'autant plus agréable, qu'en 1847, dans mon premier voyage autour du monde, j'avais été accueillie en Chine de la manière la plus gracieuse par un autre M. Agassiz, proche parent du naturaliste.

Ce dernier s'occupe, indépendamment de ses leçons, de faire des collections d'insectes, de reptiles et de tout ce qui tient à l'histoire naturelle. Il passe pour avoir une des plus riches collections d'insectes et de papillons qui existent dans l'Amérique du Nord. Malheureusement je ne pus pas en voir grand'chose, car tout était emballé pour être transporté dans un autre emplacement.

Lowell, la plus célèbre ville manufacturière des États-Unis, qui a une population de 33 000 âmes, est à 25 milles de Boston. On y fabrique les tapis les plus remarquables, les plus belles toiles imprimées et une foule d'autres articles. Il y a en tout onze fabriques en mouvement, qui occupent huit mille quatre cent soixante-seize filles et quatre mille cinq cent sept hommes, et dont le capital d'exploitation est évalué à 14 millions de dollars.

Les filles habitent presque toutes des *boarding-houses* qui font partie des fabriques, et où on les surveille avec

autant de soin que dans les fabriques mêmes. Une fille paye par mois pour la nourriture et la demeure cinq dollars, et elle en gagne de treize à quatorze. Celles qui ne se sont pas mises en pension dans les *boarding-houses* subissent sur leur paye hebdomadaire une retenue de 25 cents ou un quart de dollar. On veut par cette retenue les engager à demeurer dans ces maisons, où l'on peut les surveiller plus facilement.

Les ouvrières ont des manières si honnêtes et si décentes, que beaucoup de parents bien élevés n'hésitent pas à envoyer travailler leurs filles dans les fabriques. Cette conduite réservée et exemplaire des ouvrières fut pour moi quelque chose de tout nouveau; aussi me surprit-elle bien plus que l'art des machinés, poussé aux États-Unis à un si haut degré de perfection, mais auquel je m'entends trop peu pour pouvoir en parler.

19 *octobre*. Je retournai de nouveau à New-York, où je restai encore jusqu'au 10 novembre.

Le 7 *novembre* eut lieu à New-York l'élection du bourgmestre, du gouverneur et de quelques autres fonctionnaires. On craignait que ces réunions (*meetings*) ne fussent très-orageuses; on s'attendait même à quelques petits combats, car jamais les partis n'avaient été si tranchés ni si hostiles : il s'agissait d'introduire ou d'exclure la loi de tempérance. Je me promenai une grande partie de la journée dans la ville, surtout dans les *five-points* et dans le sixième *ward*[1], pour voir voter le peuple. L'aspect des électeurs n'était pas précisément fait pour inspirer de la tranquillité; il n'y avait que peu de gens calmes et raisonnables dans les endroits où se faisaient les élections.

Heureusement tout se passa cette fois-ci mieux qu'on ne l'avait espéré, et cela même dans les *five-points* et dans le sixième ward, endroits qui, dans ces occasions, se

1. La ville est divisée en douze *wards* ou quartiers.

distinguent toujours par des rixes et des batailles, surtout le sixième ward, à qui cette circonstance a valu le nom de *ward sanglant*.

Voici comment s'explique ce dénoûment pacifique : comme tout le monde s'attendait à des mesures extrêmes, personne n'était sorti de chez soi sans emporter des armes, telles que fusils, épées et poignards. Chaque parti se garda bien de commencer l'attaque, et c'est ainsi que, à l'exception d'un mort et de quelques hommes grièvement blessés à Williamsbourg, la journée se passa sans qu'il y eût autrement du sang versé.

10 *novembre*. Je quittai New-York sur le superbe vapeur américain *le Pacific*, qui fait le trajet de *Liverpool*.

Je venais enfin de voir le pays que depuis longtemps j'avais désiré visiter. Moins riche en beautés naturelles que les pays de l'hémisphère méridional, il est bien plus intéressant par l'activité et l'industrie de ses habitants et surtout par sa constitution.

J'y trouvai sans doute bien des choses tout autres que je ne me les étais figurées, différentes de ce qu'elles pourraient et devraient être, et peu en harmonie avec les principes de liberté et d'égalité qui forment la principale base de ses institutions. C'est ainsi que je fus choquée de trouver l'esclavage dans les États à esclaves, de voir dans les États libres le nègre libre et l'homme de couleur exclus de la société et des fonctions publiques. Le cœur me saigne quand je pense à cette loi barbare qui ordonne de saisir des esclaves échappés comme des bêtes fauves, et de les livrer à leurs cruels bourreaux. Je ne comprends pas non plus l'indulgence inexcusable des juges et des jurés pour les blancs coupables d'un crime, qui, d'après l'aveu même des journaux américains, ou restent impunis, ou bien, dans les cas graves, quand ils ont de l'argent ou des amis puissants, en sont quittes pour une peine légère. Je ne puis pas non plus approuver la célébration rigoureuse du

dimanche, qui prive de toute distraction le malheureux enchaîné toute la semaine à son travail.

Mais, malgré tous ces défauts et toutes ces imperfections, je ne puis m'empêcher de l'avouer (en exceptant les États où règne l'esclavage), grâce aux avantages qui résultent, pour la majorité du peuple, des institutions libérales et des lois du pays, la balance n'est pas seulement rétablie, mais le bien l'emporte de beaucoup sur le mal, et la constitution politique des États-Unis est jusqu'ici sans rivale dans le monde entier. C'est avec raison que l'Américain est fier de sa patrie, où l'homme jouit, dans la sphère que Dieu lui a assignée, d'une égalité et d'une liberté dont l'histoire n'offre pas un second exemple.

CHAPITRE XXIII.

Arrivée à Liverpool. — Voyage à Saint-Miguel. — Punta del Gada. — Singulières coutumes antiques. — Villa-Franca. — L'Ilheo. — Les bains de Furnas. — Les sources chaudes. — Départ de Saint-Miguel. — L'entrée dans le Tage. — Lisbonne. — Arrivée en Angleterre. — Épilogue.

Grâce à l'aimable intercession du respectable M. Curtis, la ligne américaine de MM. Collins et Cie m'accorda un libre passage de New-York à Liverpool (3200 milles).

A cet égard, je trouvai les Américains infiniment plus galants et plus généreux que les Anglais, qui ne m'accordèrent aucune carte de faveur, pour un long ou court trajet, ni sur leurs voiliers, ni sur leurs vapeurs. Je me fais un devoir et un plaisir d'offrir aux Américains l'expression de ma profonde reconnaissance. C'est grâce à leur assistance et à la générosité non moins gracieuse des Hollandais, qu'il m'a été possible de donner à mes voyages plus d'extension que je n'aurais pu d'abord l'espérer.

Après une rapide traversée de dix jours et demi, nous arrivâmes heureusement à Liverpool. Le capitaine Nye eut la complaisance extrême de me conduire lui-même à l'hôtel *Adelphi*, où l'on ne me permit pas de payer ma dépense, et de m'accompagner, le lendemain, de cet hôtel jusqu'au chemin de fer. C'est encore un de ces hommes dont je me séparai avec autant de peine que d'un ancien ami.

A Londres, je fus reçue cordialement par M. Waterhouse, un des directeurs du musée Britannique, et je demeurai quelques semaines au milieu de son aimable famille, où

je me reposai des accès de fièvre qui m'avaient de nouveau assaillie[1] pendant la traversée. Mais mon voyage n'était pas encore terminé; avant de retourner dans ma patrie, je voulais faire une visite à un de mes fils qui demeurait à Saint-Miguel, une des Açores.

Pendant longtemps, je ne trouvai aucune occasion, jusqu'à ce qu'enfin je fusse accueillie par un de ces petits schooners qui partent des ports d'Angleterre tous les ans, au nombre d'environ deux cents, pour Saint-Miguel, où ils vont chercher des oranges. Ces bateaux ne sont, il est vrai, nullement disposés pour recevoir des voyageurs, et le capitaine, M. Livington, me dit lui-même qu'il ne pouvait pas m'offrir la moindre commodité, mais qu'il me céderait, si je le voulais, un petit réduit dans lequel couchait le cuisinier. Que faire? Voulant aller absolument à Saint-Miguel, je me mis au-dessus de tous ces désagréments, et je me décidai à entreprendre le voyage projeté. Il dura malheureusement vingt-jours, et, pendant ce long espace de temps, je ne pus pas même me déshabiller une seule fois; j'en étais empêchée par l'exiguïté de l'espace dans lequel j'étais enfermée. Ajoutez à cela le roulis affreux du petit vaisseau dans une mer presque toujours houleuse, la vapeur de charbon de la cheminée, le mauvais air de la petite cabine, que le froid et la tempête forçaient de tenir toujours fermée. Aussi je crus que je n'arriverais jamais à Saint-Miguel.

Cependant je ne me plains pas de tout cela, car je m'y étais préparée d'avance; mais ce que je ne puis laisser passer impunément, c'est la conduite du propriétaire ou d'un des propriétaires du vaisseau *Royal-Blue-Jacket*, M. Chessel, de Bristol. Sa grossièreté et sa vilenie dépassèrent réellement toutes les bornes. J'avais arrêté le prix du

1. Je pris de nouveau du *brandy* avec du piment, et la fièvre ne reparut plus.

trajet avec le capitaine et M. Burnett, l'armateur ou l'agent comptable de M. Chessel, à raison de trois livres, la nourriture non comprise. Le jour du départ, étant venue à bord avec mon bagage, le capitaine me dit, à ce qu'il me semblait avec quelque embarras, de me rendre encore une fois à l'office de l'agent. J'y allai aussitôt et j'y trouvai M. Chessel qui, m'apostrophant d'un ton bourru, me déclara que je ne pouvais pas faire la traversée à moins de cinq livres sterling, non compris la nourriture. J'eus beau lui dire que le prix avait déjà été fixé à trois livres; sans se piquer de l'honnêteté la plus vulgaire, il ajouta avec la même urbanité que cela ne faisait rien, que je payerais les cinq livres sterling, ou bien que je n'avais qu'à reprendre mes bagages. Je n'aurais eu qu'à aller trouver le juge, et on m'aurait rendu justice; mais le vaisseau était prêt à partir. Le temps pressait; je fus donc forcée de subir patiemment cette impudente escroquerie. Je n'avais apporté que les trois livres sterling dont j'étais convenue, et je les donnai en disant que je remettrais le reste au capitaine. Mais le noble M. Chessel me prit sans doute pour une personne d'aussi bonne foi que lui. Il ne crut pas à ma parole, et vint lui-même à bord recevoir les deux livres qui me restaient à payer. Mes voyages m'ont mise en contact avec beaucoup de monde; mais, heureusement pour moi, je n'ai pas rencontré beaucoup de gens de cette espèce.

Le 31 décembre, nous fûmes en vue de la charmante île de Miguel[1].

Je me flattais déjà de l'espoir de célébrer la Saint-Sylvestre avec mon fils, que je n'avais pas vu depuis six ans; mais les vents, toujours contraires, nous obligèrent de

1. Le groupe des Açores se compose de neuf îles, dont Saint-Miguel est la plus grande. Les Açores font partie de l'Afrique. Elles furent découvertes, en 1446, par les Portugais, qui en ont pris possession.

croiser çà et là et même de prendre le large à la tombée de la nuit.

Le 1er janvier, bien que les vents fussent encore violents, nous parvînmes à nous approcher de la capitale, *Punta del Gada*. Déjà nous voyions la chaloupe du médecin sortir du port et s'avancer vers nous à force de rames; nous pensions que rien ne s'opposerait plus à notre débarquement. Mais quelle douloureuse surprise nous attendait! On nous annonça qu'à cause du choléra, qui avait déjà depuis longtemps cessé de sévir en Angleterre, nous aurions à faire plusieurs jours de quarantaine.

On se figure sans peine notre désappointement. Mais, heureusement pour nous, le médecin revint dès le lendemain 2 janvier pour nous dire que la quarantaine était levée et que nous étions libres.

J'appris plus tard que, le jour même de notre arrivée (1er janvier), et peu de temps auparavant, un vaisseau de Lisbonne était venu porter au bureau sanitaire la nouvelle officielle que la quarantaine avait été levée. A dix heures du matin, me disait-on, toutes les lettres et tous les journaux avaient été distribués, et par conséquent les ordres officiels devaient être connus. Je ne sais pas si c'est par négligence que le médecin n'a pas ouvert les dépêches, ou bien si, par une autre raison quelconque, il en a caché sciemment le contenu; mais ce que je sais, c'est que chaque visite d'un vaisseau lui rapporte quatre ou cinq écus, et que de cette manière il a trouvé moyen de faire deux visites, l'une pour dénoncer au vaisseau la quarantaine, et l'autre pour lui apprendre qu'elle venait d'être levée. Que ce soit par négligence ou par cupidité qu'il ait agi ainsi, toujours est-il que ce procédé est également impardonnable, surtout dans un endroit où il n'y a pas de rade sûre, et où pendant l'hiver des tempêtes subites et prolongées empêchent souvent des semaines entières d'aborder. Mais ce qui me surprit dans cette affaire, ce fut que per-

sonne, pas même le consul anglais, ne crut devoir demander au médecin compte de sa conduite.

L'île Saint-Miguel est très-jolie : elle est parsemée de beaucoup de collines et de montagnes couvertes d'une fraîche verdure et jetées çà et là dans le désordre le plus ravissant. Du premier coup d'œil, on voit que l'île est d'origine volcanique; ce qui le prouve, c'est la configuration des montagnes et la couleur des rivages, formés par places de cendres et de lave. Mais il n'existe plus de cratère fumant, et il faut croire que les volcans sont éteints depuis longtemps; car déjà la lave est tellement durcie qu'elle est devenue comme de la pierre, et presque partout elle est recouverte d'une couche de terre assez épaisse pour qu'il y pousse de superbes bois d'orangers et les plus beaux blés du monde.

L'île a dix-huit *leguas* de long[1], trois ou quatre de large, et une population de 90 000 âmes. Le commerce de Saint-Miguel est plus considérable que ne devrait le faire présumer le peu d'étendue du territoire. Le principal objet d'exportation, ce sont les oranges. On en expédie tous les ans de 120 000 à 140 000 caisses, dont chacune contient en moyenne 800 oranges, ce qui produit un total énorme de plus de 100 millions. Chaque année, depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de mars, il arrive à Saint-Miguel plus de 200 vaisseaux anglais pour charger les fruits. Toutes ces oranges partent pour l'Angleterre; un seul vaisseau est envoyé à Hambourg, et on expédie une ou tout au plus deux cargaisons pour les États-Unis.

L'article le plus important ensuite est le maïs, et on exporte aussi beaucoup d'espèces de grains et de fèves. En général, près de 450 vaisseaux viennent mouiller à cette île, et la valeur de l'exportation annuelle est de 500 *contos de reis* ou 900 000 livres sterling.

1. Une *legua* équivaut à trois milles.

Malgré ce commerce considérable, le peuple est très-pauvre, ce qui tient particulièrement à ce que le cultivateur, au lieu d'être propriétaire du sol, n'est que fermier, et encore pas pour toute sa vie, mais seulement pour un nombre d'années très-limité.

Il n'y a pas grand'chose à dire de la petite ville de *Punta del Gada*, qui renferme 12000 âmes, ou 16000 en y comprenant les alentours. Le style de construction ressemble à celui de l'Europe; les maisons, la plupart peu remarquables, ont de petits balcons et des tuyaux de cheminée excessivement grands et larges. Je ne pouvais pas m'expliquer l'utilité de ces grands conduits pour la fumée, d'autant que le feu de la cuisine est le seul qu'on fasse dans la maison. A mon grand regret, je découvris que l'on ne se servait pas de cheminées; et cependant l'hiver, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars, ne laisse pas d'être passablement rude, pluvieux et orageux. J'eus le malheur de rencontrer, à ce qu'on me disait, un hiver beaucoup plus rigoureux que d'habitude : aussi je souffris énormément du froid. Cependant il n'y eut ni neige ni glace; il ne s'en fallut pourtant que de quelques degrés. Il y avait des tempêtes terribles, les beaux jours étaient rares; même au commencement du mois de mai, la chaleur n'était pas beaucoup plus forte que dans mon pays. Ce qui prouvait que la température ne devait pas toujours être aussi rude, c'étaient, indépendamment des oranges, beaucoup d'autres fruits de la zone torride : la banane mûrit parfaitement à Saint-Miguel; le *custod-apple* y vient moins bien et reste âpre et sans saveur. L'ananas vient dans des serres sans que l'on ait besoin de le chauffer, et il arrive à une grosseur extraordinaire. Une dame portugaise, la femme de M. le docteur Agostinho Mochado, m'envoya un ananas qui surpassait en grosseur tous ceux que j'avais vus dans les Indes, mais il n'était pas aussi agréable au goût. Les légumes d'Europe, tels que les raves, le chou,

les haricots, les pois et autres, viennent à Saint-Miguel sans qu'on soit obligé de leur donner beaucoup de soins.

Les habitants des Açores, issus des Portugais, ont de beaux yeux et de beaux cheveux noirs. A Saint-Miguel, je trouvai le contraire de ce que j'avais remarqué partout ailleurs : le peuple est mieux que la classe supérieure. Celle-ci s'habille à la française; le peuple, à l'exception de la coiffure, porte le même costume que les Européens. La coiffure des hommes consiste en casquettes de drap roides avec une visière excessivement large, échancrée d'une façon comique, et bordée tout autour d'une bande de drap ou de velours de huit à dix pouces de large qui descend par derrière sur l'épaule et garantit le cou contre le soleil et la pluie. La coiffure des femmes est encore plus grotesque : elles portent une espèce de capuchon en drap bleu, haut de près de dix pouces et long certainement d'un pied et demi, auquel elles donnent, au moyen d'une forte baleine, à peu près la forme d'une crête de coq plus que gigantesque. Indépendamment de cette coiffure ingénieuse, elles portent encore, par-dessus des vêtements européens, un long et lourd manteau d'homme, qui est généralement en drap bleu et descend jusqu'à terre, et qu'elles ne quittent jamais, même pendant la plus grande chaleur. Ce costume bizarre et ridicule a de plus cet inconvénient, qu'une mère ne reconnaîtrait pas sa fille sous cet affublement; car le grand capuchon qui couvre la tête se ferme par devant, de manière à ne laisser presque rien voir de la figure, et les manteaux se ressemblent tous. Pas une femme du peuple ne sortirait dans la rue sans manteau et sans capuchon; elles économisent denier par denier pour pouvoir se donner cette magnifique toilette. Celle qui n'est pas assez heureuse pour s'en procurer une pareille, l'emprunte à une amie ou la loue.

Une coutume non moins étrange de ce pays est qu'une

jeune femme ou une jeune fille ne peut pas sortir seule; vous ne verrez jamais une bonne traverser la rue, bien moins encore aller chercher ou acheter quelque chose. Dans chaque maison, il y a un domestique chargé de faire les courses et les emplettes. Je plaignais bien sincèrement ces pauvres servantes cloîtrées comme dans une prison; quand elles n'ont pas quelque bonne vieille parente qui, par pitié, leur fasse prendre l'air de temps à autre, elles peuvent rester toute l'année à la maison, car elles n'osent pas même aller seules le dimanche à l'église.

En général, à ce qu'on m'a raconté, il régnait encore, il y a à peine une quarantaine d'années, des coutumes étranges, même dans le monde éclairé.

Ainsi, quand une dame voulait faire une visite d'étiquette à une autre dame, elle lui faisait dire la veille, par un domestique, qu'à une heure déterminée elle passerait en voiture devant sa maison. A l'heure dite, elle arrivait en grande toilette dans une voiture avec les stores hermétiquement fermés. Cependant son amie l'attendait à sa fenêtre également bien fermée. Quand la voiture était arrivée devant la maison, on arrêtait un instant : d'un côté, le store se levait; de l'autre, la croisée s'ouvrait, et, aussitôt que les deux dames s'étaient saluées, le store s'abaissait, la fenêtre se fermait, et la voiture partait.

Dans le temps dont je parle, les dames, à ce qu'il paraît, craignaient tellement de se trouver avec des hommes, qu'il n'était pas permis à ces derniers d'assister aux visites des dames. Une dame venait-elle voir une de ses amies, et le hasard voulait-il qu'un monsieur, fût-ce même un parent, se trouvât avec la maîtresse de la maison, ou la visiteuse effarouchée s'éloignait au plus vite, ou bien son amie priait le monsieur de s'en aller.

Les choses se passaient encore bien plus ridiculement dans les bals particuliers, car pour des bals publics on n'en donnait jamais. Les dames invitées ne prenaient pas

du tout part à la danse, mais elles se tenaient avec les dames et les demoiselles de la maison dans une pièce contiguë à la salle où l'on dansait. Elles restaient là sans lumière, pour ne pas être vues des messieurs. Quant à ceux-ci, ils dansaient avec les servantes de la maison et avec celles du dehors invitées par la dame qui donnait le bal.

Je restai quelques mois à Saint-Miguel, et, indépendamment de quelques promenades dans les environs, je fis encore une excursion aux bains de *Furnas*, à 9 leguas de Punta del Gada, célèbres par leurs sources chaudes. Le beau monde de Saint-Miguel va y passer tous les ans quelques semaines ou quelques mois, moins pour s'y baigner que pour s'amuser, coutume d'ailleurs assez générale aux eaux.

Nous fîmes cette petite excursion, suivant l'usage du pays, à ânes, en passant par *Villa-Franca* (à 5 leguas de Saint-Miguel) et en longeant le bord de la mer. Villa-Franca est une petite ville aussi agréablement située que *Punta del Gada*. Nous passâmes la nuit dans la maison de M. Gago, où tout était préparé pour nous bien recevoir.

Le lendemain, nous nous rendîmes en bateau à *Ilheo*, petite île, ou plutôt baie, à peine éloignée de deux ou trois cents pas du rivage et entourée d'une ceinture de rochers, où l'on a ménagé une toute petite ouverture, à peine assez large pour qu'un bateau à fruits puisse y entrer. Tout démontre qu'il devait y avoir autrefois, dans la mer même, un petit volcan, qui a cessé de jeter du feu et qui s'est tout à fait enfoncé. A peu de frais, on pourrait faire de cette baie en miniature un excellent dock pour radouber les vaisseaux; mais, dans ce pays, on n'a pas l'idée de ces choses-là.

Vers midi, nous continuâmes notre route à âne, et, au trot léger de nos montures, nous arrivâmes à Furnas de bonne heure dans l'après-midi. A environ un quart de mille de l'endroit, il y a un joli lac, encadré par des mon-

tagnes d'une belle forme. A l'extrémité nord-est de ce lac, il y a également des sources chaudes; mais nous n'allâmes pas les voir, ayant été assaillis tout à coup par une petite pluie fine.

Furnas est situé dans une vallée riante et délicieuse, encaissée entre des montagnes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres; des bois touffus, des champs magnifiques, des prairies et des campagnes revêtues de la plus fraîche verdure, couvrent les montagnes, les collines et les vallées. Je me voyais transportée dans une de ces belles vallées montueuses dont la Styrie, la Carinthie et le Tyrol abondent. Des nuages de fumée dans les airs annoncent les sources chaudes (*caldeiras*) placées non loin du village, et l'étranger curieux y court pour voir un phénomène dont toute la population de Saint-Miguel parle avec transport et en même temps avec horreur.

Ma curiosité et mon attente, je l'avoue, n'étaient pas précisément très-grandes; car j'avais vu en Islande tout ce que le monde connu offre de plus parfait en ce genre. Aussi, comme je ne m'étais pas promis beaucoup, je fus réellement surprise. Une des sources bouillantes s'élève avec beaucoup de force et d'abondance à une hauteur d'un mètre et demi à deux mètres; une autre monte moins haut; les autres ne produisent pas plus d'effet que de l'eau chaude ordinaire. Mais la plus remarquable de toutes est la source de boue, appelée *Pedro Botelko*. Ses environs sont pittoresques. Bornée par de sombres rochers par lesquels le bruit que fait le bouillonnement de la source est répercuté avec fracas, elle ressemble à un vrai gouffre infernal. Un grand rocher s'avance bien au-dessus d'elle et l'empêche de monter tout droit. Sa puissance est si grande, qu'elle lance la boue de tous côtés à une distance de 3 à 5 mètres. Il y a encore beaucoup d'autres petites sources insignifiantes dans les environs; quelques-unes bouillonnent même au milieu d'un petit ruisseau.

On rencontre aussi des sources ferrugineuses et une source d'eau minérale (*aqua azeda*).

Dans la vallée, et dans la position la plus heureuse, M. le vicomte da Praia, un des plus riches propriétaires de l'île, a construit une maison de campagne et planté un jardin; mais ni l'un ni l'autre n'étaient encore achevés. La maison, coquettement placée sur une petite colline, offre de chaque fenêtre les plus belles vues sur la vallée et les montagnes qui l'environnent. Quant au jardin, tracé en grand avec des étangs, des groupes d'arbres touffus et de charmants parterres de fleurs, il dénote le bon goût de celui qui l'a dessiné.

Nous fîmes de Furnas encore une petite partie sur une des cimes de montagne, élevée d'environ 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. De là nous aperçûmes plusieurs pics, parmi lesquels le *pico de Vara*, le plus haut de tous, a plus de 1000 mètres. Nous vîmes se dérouler à nos pieds la ravissante vallée de Furnas avec ses caldeiras, le lac, ainsi que quelques autres vallées avec de jolis villages, et des deux côtés de l'île la mer s'étendait dans l'immensité. Du côté du sud, on découvre aussi l'île *Santa-Maria*, située à environ 40 milles de Saint-Miguel.

Pour retourner à Punta del Garda, nous passâmes par *Ribeira grande*, en longeant la côte septentrionale. Comme route, ce chemin est préférable à celui de la côte méridionale, mais les vues en sont moins belles et moins variées.

Le carnaval passa à Saint-Miguel tout à fait inaperçu. Ce n'est que dans les trois derniers jours qu'on a ici, comme dans le Brésil, la sotte coutume de s'asperger d'eau les uns les autres. Au lieu de s'amuser pendant ces trois jours, il faut s'enfermer dans sa chambre, et on ne peut même pas approcher de la fenêtre ouverte; car aussitôt on court le danger de recevoir de la fenêtre du voisin et de la rue des bordées d'eau à la figure. On vide les

œufs en les soufflant ou bien on fait des oranges et des citrons en cire, qu'on emplit d'eau et qu'on se jette les uns aux autres, ou bien des maisons on répand des pots pleins d'eau sur les passants. Pendant ces jours, on ne voit pas une seule femme dans les rues, et le peu de messieurs qui osent sortir cherchent à se garantir en ouvrant des parapluies.

Je ne quittai Saint-Miguel que le 21 mai. Les bateaux à fruits avaient cessé de faire le service pour l'Angleterre dès la fin du mois de mars : je fus donc forcée d'aller à Londres par Lisbonne.

Sur le petit vaisseau portugais *Michaelense* (de 110 tonneaux), commandé par le capitaine Fonseca, je trouvai, à ma surprise extrême, un arrangement parfait qu'on ne voit pas toujours sur un vapeur. Les lits étaient hauts et spacieux, la nourriture bien apprêtée et abondante, le linge de table très-blanc, et le service très-prompt. C'est le premier vaisseau portugais sur lequel j'aie navigué. Si tous lui ressemblent, on peut les recommander en bonne conscience à tous les voyageurs.

La traversée, de 720 milles, dura huit jours, et rien ne vint en interrompre la monotonie, si ce n'est une baleine morte qui passa près de notre vaisseau comme une roche flottante, et autour de laquelle voltigeaient des centaines d'oiseaux de proie. Nous ne découvrîmes la terre qu'en approchant de la côte du Portugal.

Le 28 mai, nous entrâmes dans le Tage, qui, à l'embouchure, ne se distinguait de la mer que par la couleur. La ville de Lisbonne est située à deux leguas en amont du fleuve; mais on monte encore presque une legua plus haut, parce que les vaisseaux jettent l'ancre près de la dune, au centre de la ville. Nous mîmes de sept à huit heures pour faire ces trois leguas; mais on ne pouvait pas appeler cela une perte de temps, car les bords du Tage sont vraiment des plus ravissants. Le fleuve se déploie sur une largeur

immense; il est sillonné de légers bateaux qui se balancent mollement sur ses ondes, tandis qu'un vapeur le fend rapidement. Les bords sont formés de riantes chaînes de collines qui ne pèchent que par l'absence d'arbres et de feuillage.

A l'embouchure, on aperçoit, d'un côté, le fort Saint-Julien, derrière lequel s'élèvent, à une faible distance, les belles montagnes de la *Serra de Cintra*. De l'autre côté, on voit comme surgir du sein de la mer un phare entouré d'une batterie appelée *Torre de Bugia*. Après avoir longé des villages pittoresques et de petits forts, on arrive à Belem, où le fleuve, perdant un peu de sa largeur, vient baigner une superbe tour en style moitié gothique, moitié mauresque, brillant vestige des temps passés. Pendant que, du côté du sud, quelques villages alternent encore avec des châteaux et des forts déjà en partie démantelés, la ville de Lisbonne se présente du côté du nord, où elle occupe non-seulement la ceinture plate et unie entre le fleuve et la chaîne de collines, mais aussi les hauteurs et les fonds même des collines. En face du centre de la ville, les bords du Tage s'enfoncent beaucoup et forment une grande baie, sur la lisière de laquelle on découvre au loin des bourgs, des groupes d'arbres, et au fond quelques montagnes isolées. Plus tard, je restai souvent des heures entières assise aux fenêtres de l'hôtel où j'étais descendue et qui avait vue sur la mer. Je me plaisais infiniment à contempler ce panorama à la fois si riant et si grandiose.

Un plaisir dont on se passerait volontiers en arrivant à Lisbonne, ce sont les tracasseries interminables avec tous les employés. Déjà, à Belem, vous avez la visite de l'officier de santé, puis il vous vient les douaniers, la police du vaisseau, le maître du port; enfin, il faut exhiber les passe-ports : cela n'en finit pas! Nous arrivions d'une possession portugaise, et on nous traita avec autant de rigueur que si nous venions du pays de la lune. Pour les

passe-ports il faut payer un argent fou, et les lois de douane sont si sévères qu'on ne vous laisse pas même porter avec vous le plus petit sac de nuit. Il est vraiment incroyable que ce soit dans l'Europe, si fière de sa civilisation progressive, que les gouvernements cherchent par tous les moyens possibles à dégoûter des voyages !

Quoique mon séjour à Lisbonne ait été de douze jours, je ne vis pas grand'chose, une indisposition m'ayant forcée à garder la chambre la majeure partie de ce temps; ce fut avec beaucoup de peine que je gravis plusieurs des rues roides et tortueuses pour avoir des vues complètes de la ville, du fleuve et des environs. La ville s'étend aussi au delà de la chaîne de collines. Les maisons n'ont pas un style de construction particulier, et les églises n'ont ni de belles tours ni de hautes coupoles. On trouve encore par-ci par-là sur de hautes collines et au milieu de la ville les ruines pittoresques de grands palais et d'églises à moitié écroulés en 1755, époque de funeste mémoire, où, comme on sait, un tremblement de terre épouvantable détruisit la plus grande partie de la ville et coûta la vie à des milliers d'hommes.

Les jardins publics se distinguent par de beaux parterres de fleurs; dans le jardin du bas de la ville, il y a des groupes d'arbres d'un âge vénérable. Les Portugais semblent, en général, raffoler des fleurs; je m'en étais déjà aperçue à Saint-Miguel. A Lisbonne, je vis ces aimables précurseurs du printemps partout en grande quantité, même sur des places publiques, comme, par exemple, dans la cour et sur le quai de la douane.

Il me fut impossible d'entreprendre une excursion à la *Serra de Cintra*, célèbre par son luxe de végétation et comme résidence d'été de la famille royale. Condamnée à rester plusieurs jours au lit, je ne quittai ma chambre que le 9 juin pour m'embarquer pour *Southampton* (900 milles) sur le vapeur *Iberia*. Comme ce vapeur n'appartenait mal-

heureusement pas à une compagnie américaine ou hollandaise, il me fallut payer dix livres sterling pour un petit lit dans une cabine étroite et sombre, où il y avait encore, indépendamment de moi, onze femmes et quatre enfants. J'avais été infiniment mieux sur le petit voilier portugais, où je ne payai pour un trajet presque aussi grand que trois livres sterling et demie. Pour mon fils, on lui donna un lit dans une cabine de seconde classe; mais on ne lui fit pas moins payer place entière de première classe.

Le 14 juin au matin, nous arrivâmes à Southampton; le même jour, je partis par le chemin de fer pour Londres, où la famille Waterhouse m'accueillit de nouveau de la manière la plus cordiale. C'est ainsi que mon voyage se trouva heureusement terminé.

Si, dans ma relation, on rencontrait des expressions trop fortes contre tel ou tel peuple, contre les coutumes et les usages des différents pays que j'ai visités; si j'avais par hasard émis des opinions erronées, je prie mes lecteurs de m'accorder une grande, une très-grande indulgence. Je les prie en grâce de se rappeler ce que je disais à l'occasion de mon premier voyage en Palestine, que je suis bien loin de me croire du nombre des personnes privilégiées et infaillibles.

La simplicité est ma devise. Tous mes efforts tendent à dire sans emphase la vérité et à éviter toute exagération. Aussi, en publiant mes écrits, ne me suis-je pas proposé d'autre but que de retracer ce que j'ai vu et ce qui m'est arrivé, absolument selon les impressions que ces choses ont produites sur mon esprit et sur mon cœur!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

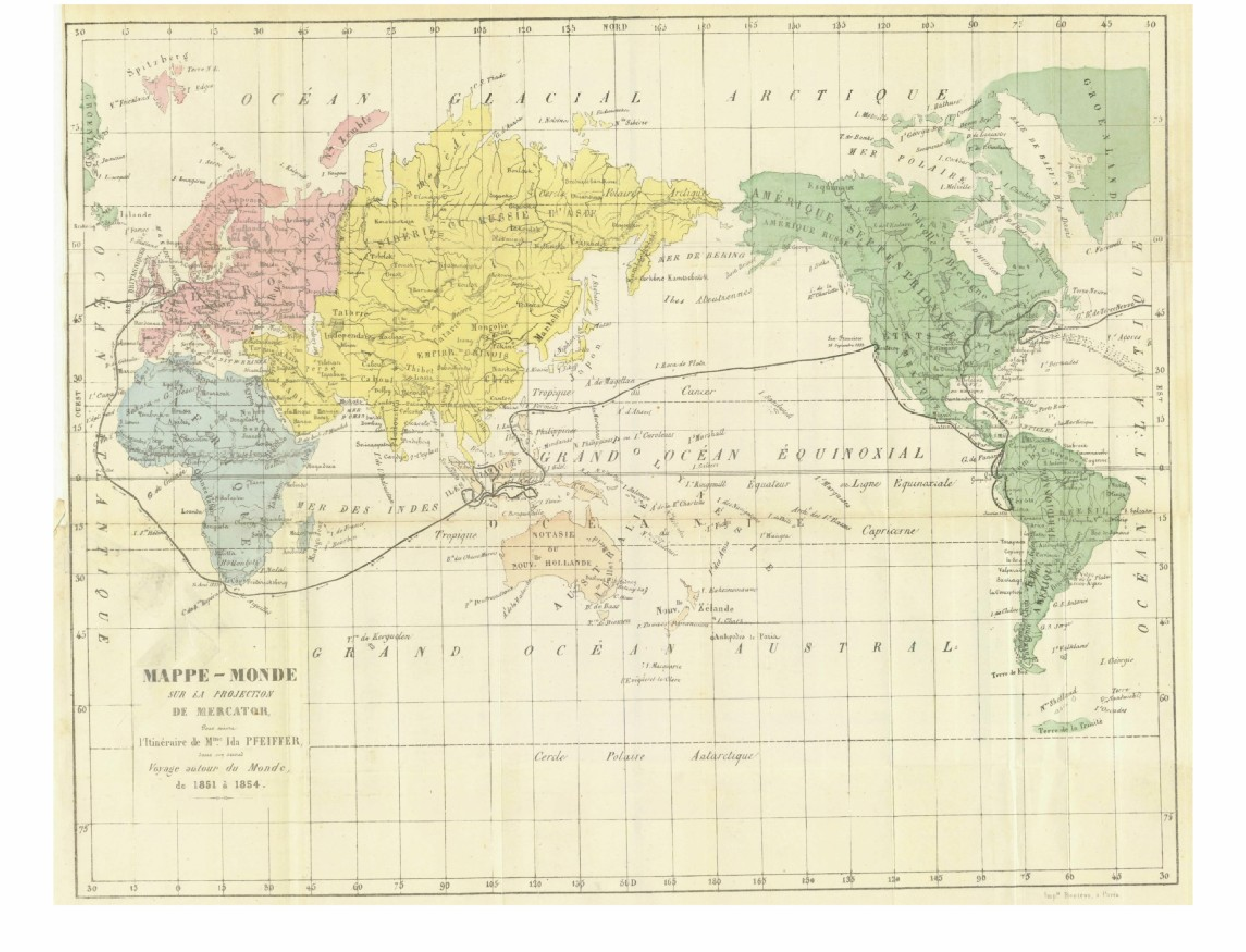
CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


MAPPE – MONDE
SUR LA PROJECTION
DE MERCATOR
Pour suivre
l'Itinéraire de Mme Ida PFEIFFER,
dans son second
Voyage autour du Monde,
de 1851 à 1854.
NORD
OUEST
EST
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
GRAND OCÉAN ÉQUINOXIAL
GRAND OCÉAN AUSTRAL
MER DES INDES
MER DE BERING
MER POLAIRE
BAIE DE BAFFIN
GROENLAND
Spitzberg
Islande
N. Zemble
SIBÉRIE OU RUSSIE D'ASIE
EMPIRE CHINOIS
Mongolie
Mantchourie
Tatarie
Japon
Thibet
Perse
AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE
AMÉRIQUE RUSSE
Nouvelle Bretagne
ÉTATS UNIS
NOTASIE OU NOUV. HOLLANDE
Nouv. Zélande
Iles Aleutiennes
Tropique du Cancer
Équateur ou Ligne Équinoxiale
Tropique du Capricorne
Cercle Polaire Arctique
Cercle Polaire Antarctique
Terre de Feu
I. Falkland
I. Géorgie
Terre de la Trinité
Nle Shetland
Ile de Kerguelen
I. Macquarie
G. de Guinée
G. de Panama
Terre Neuve
I. Açores

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9